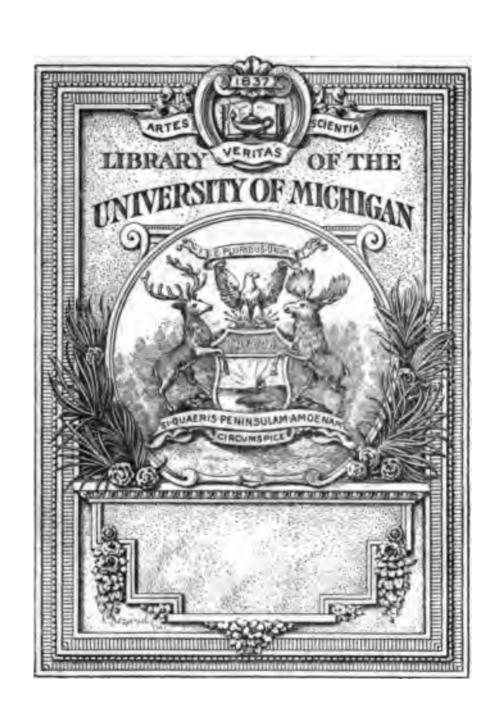

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

GÉOGRAPHIE

DE STRABON

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

GÉOGRAPHIE

DE STRABON

TRADUCTION NOUVELLE

PAR AMÉDÉE TARDIEU

SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867



AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Tout le monde connaît la traduction française de la *Géographie de Strabon*, commencée par La Porte du Theil et Coray et achevée par Letronne, et tout le monde sans doute s'étonnera que quelqu'un ait eu l'idée de recommencer un travail si consciencieusement fait et que recommandaient de tels noms. Nous pourrions invoquer la cherté et la rareté du livre, son format peu commode et l'absence de tables qui le rend à peu près inutile pour les recherches ; nous pourrions dire surtout que depuis l'époque de la publication du dernier volume (1819), le texte de Strabon a subi d'importants changements et a été sensiblement amélioré, de sorte qu'en maint endroit l'ancienne traduction ne correspond plus aux éditions grecques dont on se sert d'ordinaire. Mais ce n'est pas là en réalité ce qui nous a décidé à entreprendre une tâche si longue et si pénible. Il nous a semblé que si, aujourd'hui, après les corrections et restitutions de Groskurd, de Kramer et de Piccolos, après les *Vindiciæ Strabonianæ* de Meineke et surtout après cet incomparable *Index variæ lectionis* qui accompagne l'édition de M. Ch. Müller, la philologie et la paléographie, en ce qui concerne le texte de Strabon, avaient dit leur dernier mot, le commentaire géographique et historique de ce précieux texte était encore à faire, et que la meilleure préparation à une entreprise de cette nature était une traduction nouvelle faite avec autant de soin que pourrait l'être la traduction de l'un des chefs-d'œuvre classiques. Notre traduction, n'est donc, on le voit, dans notre

pensée, que le commencement d'un travail de très-longue haleine, dont nous ne pouvons encore indiquer au juste ni la forme ni les dimensions. Telle qu'elle est pourtant, la nouvelle traduction de Strabon pourra former un tout complet. Elle paraîtra en trois volumes que nous avons coupés à dessein de la même façon que l'est l'édition grecque de M. Meineke, pour faciliter la comparaison du texte et de la traduction. Au bas des pages se trouvent les notes philologiques indispensables et les renvois à cet *Index variæ lectionis* de M. Müller qui a été la véritable base de notre travail ; enfin le troisième volume sera terminé par une table des matières unique, mais aussi ample et aussi exacte que possible.

Nous avons à cœur, en finissant, de remercier hautement M. le docteur Roulin, bibliothécaire de l'Institut et membre de l'Académie des sciences, de ses excellents conseils qui nous ont permis dans beaucoup de passages difficiles de donner à notre traduction plus de rigueur et de précision.

GÉOGRAPHIE

DE

STRABON.

LIVRE PREMIER.

Que la science géographique n'est pas étrangère à la philosophie. — Qu'Homère partout dans ses poëmes a donné la preuve de connaissances géographiques. — Que les anciens traités de géographie fourmillent de lacunes, d'incohérences, d'erreurs, de mensonges et de contradictions. — Preuves et démonstrations à l'appui de ce jugement de l'auteur. — Tableau sommaire représentant en raccourci la disposition générale de la terre habitée. — Hypothèses et observations positives tendant à établir qu'en beaucoup de lieux la terre et la mer se sont réciproquement déplacées et substituées l'une à l'autre.

CHAPITRE PREMIER.

1. La géographie, que nous nous proposons d'étudier dans le présent ouvrage, nous paraît être autant qu'aucune autre science du domaine du philosophe; et plus d'un fait nous autorise à penser de la sorte : celui-ci d'abord, que les premiers auteurs qui osèrent traiter de la géographie étaient précisément des philosophes, Homère, Anaximandre de Milet et son compatriote Hécatée, comme Ératosthène en fait déjà la remarque ; puis Démocrite, Eudoxe, Dicéarque, Éphore et maint autre avec eux; plus récemment enfin

Ératosthène, Polybe, Posidonius, philosophes aussi tous trois. En second lieu, la multiplicité de connaissances, indispensable à qui veut mener à bien une pareille œuvre, est le partage uniquement de celui qui embrasse dans sa contemplation les choses divines et humaines, c'est-à-dire l'objet même de la philosophie. Enfin, la variété d'applications dont est susceptible la géographie, qui peut servir à la fois aux besoins des peuples et aux intérêts des chefs, et qui tend à nous faire mieux connaître le ciel d'abord, puis toutes les richesses de la terre et des mers, aussi bien les animaux que les plantes, les fruits, et les autres productions propres à chaque contrée, cette variété, disons-nous, implique encore dans le géographe ce même esprit philosophique, habitué à méditer sur le grand art de vivre et d'être heureux.

2. Mais reprenons, point par point, ce qui vient d'être dit, pour aller plus encore au fond des choses. Et d'abord, montrons que c'est à bon droit qu'à l'imitation de nos prédécesseurs, d'Hipparque notamment, nous avons présenté Homère comme le fondateur même de la science géographique. Homère, en effet, n'a pas surpassé seulement en mérite poétique les auteurs anciens et modernes, il leur est supérieur encore, on peut dire, par son expérience des conditions pratiques de la vie des peuples, et c'est à cause de cette expérience même que, non content de s'intéresser à l'histoire des faits et de chercher à en recueillir le plus grand nombre possible pour en transmettre ensuite le récit à la postérité, il y a joint l'étude de la géographie, tant l'étude partielle des localités que l'étude générale des mers et de la terre habitée. Aurait-il pu, sans cela, atteindre, comme il l'a fait, aux limites mêmes du globe et en parcourir dans ses vers la circonférence tout entière?

3. Il commence par nous représenter la terre telle qu'elle est, en effet, enveloppée de tous côtés et baignée par l'Océan ; puis, des diverses contrées qu'elle renferme, il désigne les unes par leurs vrais noms et nous laisse reconnaître les autres à certaines indications détournées : ainsi, tandis

qu'il nomme expressément la Libye, l'Éthiopie, les Sidoniens et les Erembes (les mêmes apparemment que les Arabes Troglodytes), il se contente de désigner indirectement les pays de l'Orient et de l'Occident par cette circonstance que l'Océan les baigne. Car c'est du sein de l'Océan, suivant lui, que le soleil se lève et au sein de l'Océan qu'il se couche et les autres astres pareillement :

« Déjà le soleil, sorti à peine du sein de l'Océan aux eaux « calmes et profondes, éclairait les campagnes de ses premiers « rayons[1] ; »

et ailleurs :

« Déjà au sein de l'Océan a disparu l'étincelant flambeau du « soleil, attirant après soi sur la terre le sombre voile de la « nuit[2] ; »

ailleurs encore il nous montre les astres « sortant de l'Océan « où ils se sont baignés[3]. »

4. Au tableau qu'il fait maintenant de la félicité des peuples occidentaux, et de l'incomparable pureté de l'air qu'ils respirent, il est aisé de voir qu'il avait ouï parler des richesses de l'*Ibérie*, de ces richesses qui, après avoir tenté successivement Hercule et les Phéniciens, lesquels même, à cette occasion, occupèrent la plus grande partie du pays, provoquèrent en dernier lieu la conquête romaine. C'est bien, en effet, de l'Ibérie que souffle le zéphyr et du côté de l'Ibérie pareillement qu'Homère a placé le « Champ Élyséen, « où les dieux, nous dit-il, doivent conduire Ménélas[4] : »

« Quant à vous, Ménélas, les immortels vous conduiront vers « le Champ Élyséen, aux bornes mêmes de la terre : c'est là que « siége le blond Rhadamanthe, là aussi que les humains goûtent « la vie la plus facile, à l'abri de la neige, des frimas et de la « pluie, et que du sein de l'Océan s'élève sans cesse le souffle « harmonieux du zéphyr. »

1. Hom., *Iliade*, VII, 421. Voy. sur cette citation d'Homère et les deux suivantes l'observation fort juste de M. Meineke : *Vindiciarum Strabonian. liber*, p. 1. — 2. Hom., *Iliade*, VIII, 485. — 3. Id. *Ibid.*, V, 6. — 4. Id., *Odyssée*, IV, 563.

5. Ajoutons que les îles des *Bienheureux* sont situées à l'extrémité occidentale de la Maurusie, à la rencontre de laquelle semble s'avancer en quelque sorte l'extrémité correspondante de l'Ibérie : or, si l'on réputait lesdites îles *Fortunées*, cela n'a pu tenir qu'à leur proximité d'une contrée aussi réellement *fortunée* que l'était l'Ibérie.

6. D'autres indications d'Homère nous montrent les Éthiopiens aussi habitant aux derniers confins de la terre, sur les bords mêmes de l'Océan; je dis « *aux derniers confins de la terre* » d'après le vers suivant[1],

« Les Éthiopiens, qui vivent partagés en deux nations aux « derniers confins de la terre, »

dans lequel l'expression « *partagés en deux nations* » est elle-même parfaitement exacte, comme nous le démontrerons par la suite; et si j'ajoute « *sur les bords mêmes de l'Océan,* » c'est d'après cet autre passage[2] :

« Car Jupiter s'en fut hier vers l'Océan pour visiter les vertueux Éthiopiens et prendre part à leur banquet. »

Voici maintenant comme il donne à entendre que l'extrémité septentrionale ou arctique de la terre est également bordée par l'Océan. Il dit en parlant de l'Ourse[3] :

« Seule elle est dispensée de plonger au sein de l'Océan, »

mais c'est qu'il emploie le nom de l'Ourse et aussi celui du Chariot pour désigner le cercle arctique : autrement, eût-il dit, alors que tant d'autres étoiles accomplissent aussi leur révolution dans la même partie du ciel toujours visible pour nous, que l'Ourse *seule* est exempte de plonger dans l'Océan? On a donc tort de le taxer, comme on a fait, d'ignorance, pour n'avoir connu, soi-disant, qu'une seule Ourse au lieu de deux. Il n'est pas probable, en effet, que, de son temps, la seconde Ourse fût déjà rangée au nombre des constellations, et ce n'est sans doute qu'après que les

1. Hom., *Odyssée*, I, 23. — 2. Id., *Iliade*, I, 423. — 3. Id., *Iliade*, XVIII, 489. Cf. *Odyssée*, V, 275.

Phéniciens l'eurent observé et s'en furent servis pour la navigation que cet astérisme aura passé chez les Grecs, comme on voit que la *Chevelure de Bérénice* et *Canope* n'ont reçu les noms qu'elles portent que d'hier seulement, et que, de l'aveu d'Aratus[1], tant de constellations attendent encore les leurs. Il s'ensuit aussi que Cratès n'a pas eu raison de vouloir ici corriger le texte et de lire : « Οἶος δ', *seul*, « *le cercle arctique* est dispensé de plonger au sein de l'O- « céan » [au lieu de οἴη δ', *seule l'Ourse*]; car la leçon qu'il rejette n'était nullement à rejeter. Héraclite, lui, est plus dans le vrai, et nous semble, si l'on peut dire, plus *homérique*, lorsque, comme Homère, il emploie le nom de l'Ourse pour désigner le cercle arctique : « L'Ourse, dit-il, limite com- « mune de l'Orient et de l'Occident; l'Ourse, à l'opposite de « laquelle souffle Jupiter-Serein. » Car c'est bien le cercle arctique, et non pas l'Ourse elle-même, qui marque proprement la limite du couchant et du levant. Mais, si Homère, sous le nom de l'Ourse, constellation qu'il appelle aussi le *Chariot*, et qu'il nous montre dans le ciel poursuivant en quelque sorte et guettant Orion[2], a entendu désigner le cercle arctique, sous le nom d'*Océan* il a dû certainement entendre l'*horizon*, au-dessus et au-dessous duquel nous voyons, dans ses vers, se lever et se coucher les astres; et, comme il dit que l'Ourse achève sa révolution dans le même lieu sans se coucher dans l'Océan, il faut qu'il ait su que le cercle arctique passe par le point le plus septentrional de l'horizon. Ajustons maintenant les paroles du poëte aux explications qui précèdent : comme le nom d'Océan éveille en nous l'idée correspondante d'horizon, d'horizon terrestre, et que le cercle arctique (qu'il désigne par le nom d'*Arctos* ou d'Ourse) n'est autre que le cercle qui, au jugement de nos sens, passe par le point le plus septentrional de la terre habitée, il demeure établi que, dans la pensée d'Homère, ce côté-là de la terre devait être aussi baigné par l'Océan. Il n'est pas jusqu'aux populations arctiques qu'Homère ne con-

1. *Phénom.*, 145. — 2. Hom., *Odyssée*, V, 274.

nût parfaitement; il ne les mentionne pas, à vrai dire, nominativement (ce qui se conçoit, du reste, puisque, même aujourd'hui, il n'existe pas encore pour elles de dénomination générale), mais il est aisé de les reconnaître à la peinture qu'il fait de leur genre de vie, quand il les qualifie de *Nomades*, de *fiers Hippemolges*, de tribus *Galactophages* et *Abiennes*[1].

7. Il s'y prend encore d'autre façon pour nous donner à entendre que l'Océan entoure *circulairement* la terre; il mettra par exemple dans la bouche de Junon les paroles suivantes[2] :

« Car je veux aller visiter les bornes de la terre féconde et
« l'Océan, père des dieux, »

ce qui revient à dire que l'Océan confine à toutes les extrémités de la terre; or on sait que lesdites extrémités figurent proprement un cercle. Dans l'*Hoplopée*[3] aussi, il fait de l'Océan la bordure circulaire du bouclier d'Achille. Ajoutons comme une nouvelle preuve de la curiosité scientifique qui possédait Homère, que le double phénomène du flux et du reflux de l'Océan ne lui était pas demeuré inconnu, témoin l'expression suivante[4], « l'Océan aux flots rétrogrades » et ce passage [à propos de Charybde][5] :

« Trois fois par jour elle vomit, et trois fois elle ravale ses
« ondes. »

Il est vrai qu'il eût fallu dire ici *deux* fois au lieu de *trois*; mais, que la différence tienne à une erreur d'observation ou à une erreur de copie, toujours est-il que le but du poëte était bien de décrire le phénomène en question. L'épithète « *au courant paisible*[6] » semble aussi une image exacte de la marée montante, qui, de fait, a l'allure plutôt douce qu'impétueuse. Posidonius, de son côté, croit voir dans ce

1. Hom., *Iliade*, XIII, 5 et 6. — 2. Id., *Iliade*, XIV, 200-201. — 3. Id. *Ibid.*, XVIII, 607. — 4. Id., *Iliade*, 399. — 5. Id., *Odyssée*, XII, 105. — 6. Id., *Iliade*, VII, 422.

que dit Homère de rochers alternativement couverts et découverts et dans le nom de *fleuve* qu'il prête à l'Océan[1] une double allusion aux phénomènes des marées : passe pour la première raison, mais la seconde n'a pas de sens, car jamais le mouvement de la marée montante n'a ressemblé au courant d'un fleuve, et celui du reflux bien moins encore. L'explication de Cratès a quelque chose de plus plausible : suivant lui, les qualifications de *courant profond*, de *courant rétrograde*, voire même celle de *fleuve*, désignent bien, dans Homère, l'Océan tout entier, mais ce même nom de *fleuve* et celui de *courant fluvial* ne désignent plus qu'une partie de l'Océan, et de l'Océan pris dans le sens restreint, non dans le sens étendu, quand le poëte vient à dire :

« Une fois le vaisseau sorti du courant du fleuve Océan pour « entrer au sein de la vaste mer. »

Ici, en effet, il s'agit, non pas de la totalité de l'Océan, mais d'un courant fluvial au sein de l'Océan, autrement dit d'une portion quelconque de l'Océan, que Cratès se représente comme une espèce d'estuaire ou de golfe se prolongeant, à partir du tropique d'hiver, dans la direction du pôle austral. De la sorte, en quittant ledit fleuve, un vaisseau aura pu se trouver encore en plein Océan ; s'agit-il, au contraire, de la totalité de l'Océan, on ne conçoit plus qu'après en être une fois sorti le vaisseau s'y retrouve encore. Homère dit bien, à la vérité,

« Quand sorti du courant du *fleuve*, il fut entré au sein de la « *mer*, »

mais la *mer* ici ne saurait s'entendre que de l'Océan lui-même. Il demeure donc avéré que le passage, interprété autrement que nous ne le faisons, reviendrait à ceci, « qu'un vaisseau est sorti de l'Océan pour entrer dans l'O-

1. Voy. entre autres passages, *Iliade*, XIV, 245. — 2. Hom., *Odyssée*, XII, 1.

« céan. » La question, pourtant, demanderait une plus ample discussion.

8. Au surplus, que la terre habitée soit une île, la chose ressort tout d'abord du témoignage de nos sens, du témoignage de l'expérience. Car partout où il a été donné aux hommes d'atteindre les extrémités mêmes de la terre, ils ont trouvé la mer, celle précisément que nous nommons *Océan*, et, pour les parties où le fait n'a pu être vérifié directement par les sens, le raisonnement l'a établi de même. Les périples exécutés, soit autour du côté oriental de la terre, qui est celui qu'habitent les Indiens, soit autour du côté occidental, qui est celui qu'occupent les Ibères et les Maurusiens, ont été poussés loin, tant au nord qu'au midi, et l'espace qui demeure encore fermé à nos vaisseaux, faute de relations établies entre nos marins et ceux qui exécutent en sens contraire des périples analogues, cet espace, disons-nous, est peu considérable, à en juger par les distances parallèles que nos vaisseaux ont déjà parcourues. Cela étant, il n'est guère vraisemblable que l'Océan Atlantique puisse être divisé en deux mers distinctes par des isthmes aussi étroits qui intercepteraient la circumnavigation, et il paraît beaucoup plus probable que ledit Océan est un et continu; d'autant que ceux qui, ayant entrepris le périple de la terre, sont revenus sur leurs traces, ne l'ont point fait, de leur aveu même, pour s'être vu barrer et intercepter le passage par quelque continent, mais uniquement à cause du manque de vivres et par peur de la solitude, la mer demeurant toujours aussi libre devant eux. Cette manière de voir s'accorde mieux aussi avec le double phénomène du flux et du reflux de l'Océan, car partout les changements qu'il éprouve, notamment ceux qui consistent à élever et à abaisser le niveau de ses eaux, ont un caractère uniforme ou n'offrent que d'imperceptibles différences, comme cela se conçoit de mouvements produits au sein de la même mer et en vertu d'une seule et même cause.

9. Restent les objections d'Hipparque, mais elles ne sauraient convaincre personne : elles consistent à dire que

le régime de l'Océan n'est pas, sur tous les points, parfaitement semblable à lui-même, et que, cela fût-il accordé, il n'en résulterait pas nécessairement que la mer Atlantique dût former un seul courant circulaire et continu. Ajoutons que, pour nier cette uniformité parfaite du régime de l'Océan, il s'appuie sur le témoignage de Séleucus de Babylone! Pour plus de détails sur l'Océan et sur le phénomène des marées, nous renverrons, nous, à Posidonius et à Athénodore, qui nous paraissent avoir convenablement approfondi la question, nous bornant à dire présentement que le système que nous défendons répond mieux à l'uniformité constatée des phénomènes océaniques, et que, plus la masse d'eau répandue autour de la terre sera considérable, plus il sera aisé de concevoir comment les vapeurs qui s'en dégagent suffisent à alimenter les corps célestes.

10. Mais, si Homère a exactement connu et décrit les extrémités et la bordure circulaire de la terre, il n'a pas moins bien connu et décrit la mer Intérieure. Les pays qui entourent cette mer, à partir des colonnes d'Hercule, sont, comme on sait, la Libye, l'Égypte et la Phénicie, et plus loin la côte qui avoisine Cypre; puis viennent les Solymes, les Lyciens, les Cariens, et le littoral compris entre Mycale et la Troade, avec les îles adjacentes : or, tous ces lieux, le poëte les a mentionnés en termes exprès, comme il a parlé aussi et des contrées ultérieures qui bordent la Propontide et des côtes de l'Euxin jusqu'à la Colchide et de l'expédition de Jason. Il connaissait, en outre, le Bosphore Cimmérien, et naturellement les Cimmériens eux-mêmes : on ne s'expliquerait pas, en effet, comment il eût pu connaître le nom des Cimmériens et ignorer leur existence, l'existence d'un peuple, qui, de son vivant ou peu de temps avant lui, avait, depuis le Bosphore, couru et ravagé tout le pays intermédiaire jusqu'à l'Ionie? Mais non, il les connaissait, et ce qui le prouve, c'est qu'il a fait allusion à la nature brumeuse du climat de leur pays :

« Un voile, dit-il, un voile de vapeurs et de nuages les en-

« veloppe ; l'éclat du soleil ne resplendit jamais pour eux, et « la funeste nuit plane toujours au-dessus de leurs têtes[1]. »

Il connaissait pareillement l'Ister (du moins nomme-t-il les Mysiens, nation thracique, riveraine de ce fleuve) et aussi tout le littoral à partir de l'Ister, autrement dit la Thrace jusqu'au Pénée, puisqu'il mentionne les Pæoniens et qu'il signale l'Athos, l'Axius et les îles situées vis-à-vis. Quant au littoral de la Grèce, prolongement de celui de la Thrace, il a été décrit par lui en entier jusqu'aux frontières de la Thesprotie. Il connaissait enfin l'extrémité de l'Italie, à en juger par la mention qu'il a faite de Temesa et des Sicèles, et l'extrémité de l'Ibérie, ainsi que la richesse et la prospérité des peuples qui l'occupaient, et dont nous parlions tout à l'heure. Si maintenant, dans l'intervalle, se laissent apercevoir quelques lacunes, on peut les lui pardonner, le géographe de profession lui-même omettant souvent bien des détails. Il est excusable aussi et ne mérite aucun blâme s'il a cru devoir mêler, çà et là, quelques circonstances fabuleuses à ses récits, d'ailleurs tout historiques et didactiques, car il n'est pas vrai, comme le prétend Ératosthène, que tout poëte vise uniquement à plaire et jamais à instruire : tout au contraire, ceux qui ont traité le plus pertinemment les questions de poétique proclament la poésie une sorte de philosophie primitive. Mais nous réfuterons plus longuement ce jugement d'Ératosthène, quand nous aurons, plus loin, à reparler du poëte.

11. Pour le moment, ce qui a été dit doit suffire à établir qu'Homère a été bien réellement le père de la géographie. Quant aux successeurs qu'il a eus dans cette science, c'étaient, comme chacun sait, des hommes d'un mérite éminent et familiarisés avec les études philosophiques : les deux qu'Ératosthène nomme immédiatement après lui sont Anaximandre, qui fut le disciple et le compatriote de Thalès, et Hécatée de Milet. Ératosthène ajoute qu'Anaximandre publia la première *Carte géographique*, et qu'il reste

1. Hom., *Odyssée*, XI, 15 et 19.

d'Hécatée un *Traité de géographie*, dont l'authenticité ressort, suivant lui, de l'ensemble des œuvres de cet auteur[1].

12. Maintenant, que l'étude de la géographie exige une grande variété de connaissances, beaucoup l'ont dit avant nous; Hipparque notamment, dans sa *Critique de la Géographie d'Ératosthène*, fait remarquer très-judicieusement que la connaissance de la géographie, si utile à la fois au simple particulier et à l'érudit de profession, ne saurait absolument s'acquérir sans quelques notions préliminaires d'astronomie et sans la pratique des règles du calcul des éclipses. Comment juger, par exemple, si Alexandrie d'Égypte est plus septentrionale ou plus méridionale que Babylone et de combien elle peut l'être, sans recourir à la méthode des *climats?* De même, comment savoir exactement si tel pays est plus avancé vers l'orient et tel autre vers l'occident, autrement que par la comparaison des éclipses du soleil et de celles de la lune? Ainsi s'explique Hipparque à cet égard.

13. En général, quiconque se propose de décrire les caractères propres de telle ou telle contrée a essentiellement besoin de recourir à l'astronomie et à la géométrie, pour bien en déterminer la configuration, l'étendue, les distances relatives, le *climat* ou la situation géographique, la température, et, en un mot, toutes les conditions atmosphériques. Puisqu'il n'est pas de maçon bâtissant une maison ni d'architecte édifiant une ville, qui ne tiennent compte préalablement de toutes ces circonstances, à plus forte raison le philosophe, qui embrasse dans ses études la terre habitée tout entière, y aura-t-il égard. Et, de fait, la chose lui importe plus qu'à personne. Car si, pour une étendue de pays restreinte, la situation au nord et la situation au midi n'impliquent qu'une légère différence, rapportés à la circonférence totale de la terre habitée, le nord comprendra jusqu'aux derniers confins de la Scythie et de la Celtique, et le midi jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Éthio-

1. Ou, comme M. Charles Müller propose de traduire : « de la comparaison avec l'autre ouvrage de cet auteur. » C'est à savoir ses *Généalogies*. Voy. *Strab. Geogr. Index variæ lectionis*, p. 940, au bas de la 2e colonne.

pie, ce qui implique des différences énormes. De même il ne saurait être indifférent d'habiter chez les Indiens ou parmi les Ibères, peuples que nous savons être, à l'extrême orient et à l'extrême occident, en quelque sorte les antipodes l'un de l'autre.

14. Comme tous ces faits maintenant tirent leur principe du mouvement du soleil et des autres astres, et aussi de la tendance *centripète* des corps, nous voilà forcés d'élever nos regards vers le ciel, pour observer les apparences qu'en chaque contrée il nous découvre, apparences qui varient extrêmement, reproduisant ainsi la diversité même des lieux d'observation. Comment donc prétendre représenter avec exactitude et expliquer convenablement ces différences respectives dans la nature et l'aspect des lieux, si l'on n'a pas le moins du monde égard à cet ordre de phénomènes ? Il ne nous est pas possible, à vrai dire, vu le caractère spécial de notre ouvrage, qui doit être avant tout *politique*, de les approfondir tous; au moins convient-il que nous en exposions ici ce qui peut être à la portée de l'homme mêlé à la vie *politique*.

15. Mais celui qui a pu déjà élever si haut sa pensée ne reculera pas devant une description complète de la terre : il serait plaisant, en effet, qu'après avoir, dans son désir de mieux décrire la partie habitée de la terre, osé toucher aux choses célestes et s'en être servi dans ses démonstrations, il dédaignât de rechercher quelles peuvent être l'étendue et la constitution de la sphère terrestre elle-même, dont la terre habitée n'est qu'une partie, quelle place elle occupe dans l'univers, si elle n'est habitée que dans une seule de ses parties, celle que nous occupons, ou si elle l'est dans d'autres encore, et, dans ce cas, combien l'on en compte, quelles peuvent être aussi l'étendue et la nature de sa portion inhabitée et finalement la raison d'un pareil abandon. Il s'ensuit donc qu'il existe une certaine corrélation entre les études astronomiques et géométriques d'une part et la géographie, telle que nous l'avons définie, de l'autre, puisque cette science relie ensemble les phénomènes terrestres et

célestes, devenus en quelque sorte des domaines limitrophes, et qu'elle comble l'immense intervalle

« Qui de la terre s'étend jusqu'aux cieux[1]. »

16. Allons plus loin et à cette masse déjà si grande de connaissances indispensables ajoutons l'histoire de la terre elle-même, autrement dit la connaissance des animaux et des plantes et, en général, de toutes les productions, utiles ou non, de la terre et des mers, et notre thèse, croyons-nous, en deviendra plus évidente encore. Que cette connaissance de la terre, en effet, soit d'une grande utilité pour qui a su l'acquérir, la chose ressort et du témoignage de l'antiquité et du simple raisonnement : les poëtes ne nous représentent-ils point toujours comme les plus sages ceux d'entre leurs héros qui ont voyagé et erré par toute la terre? A leurs yeux c'est toujours un grand titre de gloire d'avoir « visité beaucoup de cités et observé les mœurs de beaucoup d'hommes[2]. » Ainsi Nestor se vante d'avoir vécu parmi les Lapithes et d'être venu, pour répondre à leur appel,

« Du fond de sa lointaine patrie : ces peuples l'avaient de-
« mandé et désigné par son nom[3] ; »

Ménélas, pareillement :

« Après avoir erré, dit-il, dans Cypre, en Phénicie, et chez
« les Égyptiens, je visitai tour à tour les Éthiopiens, les Si-
« doniens et les Érembes, puis la Libye, où je vis le front des
« agneaux armé de cornes[4].

Puis il ajoute comme un trait caractéristique de ce dernier pays :

« Car trois fois, dans le cours d'une année, les brebis y
« mettent bas. »

A propos de Thèbes, maintenant, de la Thèbes d'Égypte, il dira :

1. Hom., *Iliade*, VIII, 16. — 2. Id., *Odyssée*, I, 3. — 3. Id., *Iliade*, I, 270. — 4. Id., *Odyssée*, IV, 83.

« C'est le lieu où la terre, au sein fertile, donne les plus « riches moissons[1]; »

ou bien encore :

« Thèbes, la ville aux cent portes, dont chacune peut livrer « passage à deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs « chars[2]. »

Or, tous ces détails descriptifs sont autant de préparations excellentes à la sagesse, en ce qu'ils nous font bien connaître la nature d'un pays et les différents caractères des animaux et des plantes qu'il renferme, voire la nature de la mer et de ses productions, à nous qui sommes en quelque sorte amphibies et pour le moins autant habitants de la mer que de la terre ferme. Et c'est par allusion, sans doute, à tout ce qu'Hercule dans ses voyages avait vu et appris qu'Homère l'appelle

« Connaisseur et expert en belles œuvres[3]. »

Ainsi le témoignage de l'antiquité et le raisonnement s'accordent pour confirmer ce que nous disions en commençant. Mais il est une autre considération qui nous paraît plus encore que le reste militer en faveur de notre thèse présente, c'est que la géographie répond surtout aux besoins de la vie politique. Où s'exerce, en effet, l'activité humaine, si ce n'est sur cette terre, sur cette mer, que nous habitons et qui offrent à la fois de petits théâtres aux petites actions, de grands théâtres aux grandes, le théâtre des plus grandes se confondant ainsi avec les limites mêmes de la terre entière ou de que ce nous appelons proprement la *terre habitée*, et les plus grands capitaines étant ceux qui parviennent à dominer sur la plus grande étendue de terre et de mer, et à réunir cités et nations en un seul et même empire, en un seul et même corps politique? Il est donc

1. Cf. Hom., *Odyssée*, IV, 229. M. Cramer voit dans cette citation une glose marginale insérée indûment dans le texte et M. Meineke l'a rejetée en note. — 2. Hom., *Iliade*, I. 383. — 3. Id., *Odyss.*, XXI, 26.

évident que la géographie, considérée dans son ensemble, exerce une influence directe sur la conduite des chefs d'État par la distribution qu'elle fait des continents et des mers, tant au dedans qu'en dehors des limites de la terre habitée, cette distribution étant faite naturellement en vue de ceux qui ont le plus d'intérêt à savoir si les choses sont de telle façon ou de telle autre et si telle contrée est déjà connue ou encore inexplorée. On conçoit, en effet, que ces chefs s'acquitteront mieux du détail de leur administration, connaissant l'étendue et la situation exacte du pays et toutes les variétés de climat et de sol qu'il peut présenter. Mais, maintenant, comme ces princes ont leurs États situés en diverses parties de la terre, et que leurs premières entreprises, leurs premières conquêtes partent de divers foyers et de centres différents, il ne leur est pas possible, non plus qu'aux géographes, de connaître également bien tous les pays de la terre ; et leurs connaissances aux uns et aux autres seront nécessairement susceptibles de plus et de moins. La terre habitée tout entière fût-elle rangée sous la même domination, sous le même gouvernement, il serait difficile encore que toutes les parties en fussent connues au même degré : dans ce cas-là même, on connaîtrait mieux que le reste les parties les plus proches de soi, d'autant que ce sont celles-là sur lesquelles il importe de répandre le plus de lumière, afin de les faire bien connaître, puisque, par leur position, elles sont plus à portée d'être utiles. Dès là rien d'étonnant que telle *chorographie* convînt mieux aux Indiens, telle autre aux Éthiopiens, telle autre encore aux Grecs et aux Romains. Quel intérêt, en effet, pourrait avoir le géographe indien à décrire la Béotie comme le fait Homère, qui nomme

« Et les peuples d'Hyria et ceux de la pierreuse Aulis, ceux « de Schœne et de Scôle [1]. »

Pour nous autres, à la bonne heure, la chose a de l'im-

1. *Iliade*, II, 496.

portance. En revanche, une description si détaillée de l'Inde n'aurait plus d'intérêt pour nous : l'utilité n'y serait point, l'utilité, qui est proprement la juste et vraie mesure dans ce genre d'études.

17. Ce que nous avons dit [de l'utilité de la géographie] se vérifie même dans les petites opérations, à la chasse par exemple, car on chassera mieux connaissant la disposition et l'étendue de la forêt; et, en général, quiconque connaît les lieux s'entendra mieux qu'un autre à choisir un campement, à disposer une embuscade, à diriger une marche. Mais dans les grandes opérations l'évidence de notre assertion devient plus éclatante encore, d'autant qu'alors on est plus chèrement récompensé d'avoir su, plus chèrement puni d'avoir ignoré. Ainsi la flotte d'Agamemnon se trompe, ravage la Mysie pour la Troade et se voit réduite à une retraite honteuse. Ainsi les Perses et les Libyens, pour avoir cru reconnaître dans des passes libres et ouvertes des détroits sans issue, s'exposent aux plus grands périls, et laissent derrière eux, comme trophées de leur ignorance, les Perses, le tombeau de Salganée près de l'Euripe de Chalcis, de cet infortuné Salganée immolé par eux comme un traître pour avoir, soi-disant, mené perdre leur flotte des rivages Maliens tout au fond de l'Euripe; les Libyens le monument de Pélore, mort victime d'une semblable erreur. La même cause encore, lors de l'expédition de Xerxès, remplit la Grèce de débris de naufrages, et longtemps auparavant l'émigration des Æoliens et celle des Ioniens avaient offert le spectacle de maints désastres pareils, tous occasionnés par l'ignorance. D'autre part, que de victoires dans lesquelles le vainqueur doit tout son succès à la connaissance des lieux! Au défilé des Thermopyles, par exemple, n'est-ce pas Éphialte, qui, en indiquant aux Perses ce sentier dans la montagne, leur livre Léonidas et introduit en deçà des Pyles l'armée barbare? Mais sans remonter si haut, je trouve une preuve suffisante de ce que j'avance soit dans la récente campagne des Romains contre les Parthes, soit dans leurs expéditions contre les Germains et les Celtes, où l'on voit ces barbares

retranchés au fond de leurs marais, de leurs forêts de chênes et de leurs solitudes impénétrables, combattre en s'aidant de leur connaissance des lieux contre un ennemi qui les ignore, le trompant sur les distances, lui fermant les passages et interceptant ses convois de vivres et ses autres approvisionnements.

18. La géographie, avons-nous dit, a rapport surtout aux opérations et aux besoins des chefs d'État. A la vérité, la morale et la philosophie politique ont aussi pour principal objet de régler la conduite des chefs, et ce qui le prouve, c'est que nous distinguons les différentes sociétés ou associations politiques d'après la forme de leurs gouvernements : le gouvernement pouvant être ou *monarchique* (nous appelons cette même forme quelquefois *royauté*), ou *aristocratique*, ou en troisième lieu *démocratique*, nous reconnaissons aussi trois espèces d'associations politiques, auxquelles nous donnons justement les mêmes noms, par la raison qu'elles tirent de leurs gouvernements respectifs le principe même de leur existence et comme leur caractère spécifique ; en effet, la loi diffère suivant qu'elle émane de l'autorité d'un roi ou de l'autorité d'un sénat ou de celle du peuple, et la loi, comme on sait, est le type même et le moule qui donne la forme à une société, tellement qu'on a pu définir quelquefois le droit « l'intérêt du plus fort. » La philosophie politique s'adresse donc principalement aux princes ; mais si la géographie, qui, elle aussi, s'adresse surtout aux princes, répond de plus à un de leurs besoins de chaque jour, ne pourrait-on pas dire que cette circonstance constitue en sa faveur une sorte de supériorité sur l'autre science, supériorité, nous l'avouons, purement pratique ?

19. Ce qui n'empêche pas que la géographie n'ait aussi son côté spéculatif ou théorique qu'on aurait tort de dédaigner, en ce qu'il touche à la fois à la technique, à la mathématique, à la physique, à l'histoire, voire même à la mythologie. Or la mythologie n'a assurément rien de pratique. Un récit tel que celui des erreurs d'Ulysse, de Ménélas ou de Jason n'est pas de nature à développer beaucoup cette

prudence éclairée que recherche avant tout l'homme pratique, à moins qu'on n'y ait mêlé çà et là telle moralité utile inspirée par les aventures inséparables de semblables voyages, mais il ménagera tout au moins une jouissance délicate à ceux que le hasard conduit dans les lieux ainsi illustrés par la Fable, et l'esprit le plus pratique ne laisse pas que d'être sensible à l'éclat et à l'agrément de pareils souvenirs : seulement, il ne s'y arrête pas longtemps, car il est naturel qu'il accorde plus d'attention aux choses utiles. Naturellement aussi le géographe s'occupera plus de celles-ci que des autres et, procédant pour l'histoire et les mathématiques, comme il a fait pour la mythologie, ce sera toujours la partie la plus utile et la mieux avérée qu'il en extraira de préférence.

20. Mais c'est surtout, on l'a vu, de la géométrie et de l'astronomie que le géographe paraît avoir besoin pour l'objet qu'il se propose. Et de fait, comment en serait-il autrement? Comment le géographe pourrait-il bien comprendre, sans recourir aux méthodes que fournissent ces deux sciences, toutes les questions de configuration, de *climat*, d'étendue et autres semblables? Toutefois, comme les géomètres et les astronomes exposent ailleurs tout au long les moyens de mesurer la terre entière, nous devrons, nous, dans le présent ouvrage, supposer et admettre comme vrai ce qu'ils ont démontré dans les leurs; supposer, par exemple, la sphéricité du monde, celle aussi de la surface terrestre et avant tout la tendance centripète des corps. Et, comme ces faits sont à la portée de nos sens ou rentrent dans la catégorie des notions communes, il nous suffira, si même la chose en vaut la peine, d'en donner l'explication la plus brève et la plus sommaire. Ainsi, en ce qui concerne la sphéricité de la terre, nous rappellerons simplement ou la preuve indirecte qui se tire de l'impulsion centripète en général et de la tendance de chaque corps en particulier vers son centre de gravité, ou la preuve directe et immédiate résultant des phénomènes qu'on observe sur la mer et dans le ciel, et dont le témoignage de nos sens et les simples no-

tions vulgaires suffisent à constater la réalité. Il est évident, par exemple, que la courbure de la mer empêche seule le navigateur d'apercevoir au loin les lumières placées à la hauteur ordinaire de l'œil, et qui n'ont besoin que d'être un peu haussées pour devenir visibles, même à une distance plus grande, de même que l'œil n'a besoin que de regarder de plus haut pour découvrir ce qui auparavant lui demeurait caché. Homère déjà en avait fait la remarque, car tel est le sens de ce vers :

« Une fois soulevé par la vague immense, il put porter très-
« loin sa vue perçante[1]. »

On sait aussi que, plus un vaisseau approche de la terre, plus chacune des parties de la côte se dessine nettement aux yeux des passagers, et que ce qui leur paraissait bas en commençant va s'élevant sans cesse devant eux. La révolution ou marche circulaire des corps célestes est de même rendue manifeste par diverses expériences, notamment au moyen du gnomon, qu'il suffit d'observer une fois pour concevoir aussitôt que, si les racines de la terre se prolongeaient à l'infini, la susdite révolution ne saurait avoir lieu. Quant à la théorie des *climats*, elle est exposée en détail dans des traités spéciaux sur les *oekèses* ou positions géographiques.

21. Mais encore une fois, pour le moment, nous n'avons besoin d'emprunter à ces différentes sciences qu'un petit nombre de notions, et de notions élémentaires, à l'usage surtout du politique et du capitaine. Car s'il importe, d'une part, qu'ils ne demeurent ni l'un ni l'autre tellement étrangers à l'astronomie et à la géographie, que, se trouvant transportés dans des lieux où les phénomènes célestes les plus familiers au vulgaire viendraient à se produire avec quelques légères anomalies, ils perdent tout à coup la tête et s'écrient dans leur trouble :

« Allons, amis, puisque nous ignorons et le côté du couchant
« et le côté de l'aurore, et le point où le soleil, ce flambeau

1. *Odyssée*, V. 393.

« des mortels, descend au-dessous de la terre et le point d'où
« il remonte et s'élève au-dessus [1], »

d'autre part, ils n'ont que faire d'approfondir ces études jusqu'à savoir quels sont, pour chaque lieu de la terre, et les astres qui se lèvent, et les astres qui se couchent ensemble, et ceux qui passent ensemble au méridien; quels sont et la hauteur correspondante du pôle et le point zénithal, et tant d'autres circonstances du même genre qui, suivant les changements d'horizon et de cercle arctique, viennent à changer aussi, soit seulement en apparence, soit en réalité. De ces faits, les uns pourront être négligés complétement par l'homme d'État et l'homme de guerre, à moins qu'ils ne veuillent en faire un objet de pure spéculation philosophique, les autres devront être admis de confiance, quand bien même les causes leur en demeureraient cachées : car cette recherche des causes appartient au seul philosophe de profession, le politique n'ayant pas assez de loisir pour s'y livrer, si ce n'est par exception. Il ne faudrait pas pourtant que celui qui prétendra lire ce traité fût assez novice ou assez nonchalant pour n'avoir jamais jeté les yeux sur une sphère, ni regardé les cercles qui y sont tracés parallèlement, perpendiculairement ou obliquement les uns aux autres, et la position respective des tropiques, de l'équateur et du zodiaque, ce cercle que suit le soleil dans sa révolution, déterminant de la sorte les différences des climats et des vents. Car il suffit qu'on comprenne tant bien que mal ces premiers éléments de la science et ce qui est relatif aux changements d'horizon et de cercle arctique, et en général tout ce qui sert d'introduction aux mathématiques proprement dites, pour être à même de suivre ce que nous exposons ici [2]. Mais si l'on ignore ce que c'est qu'une ligne, droite ou courbe, ce que c'est qu'un cercle, une surface, sphérique ou plane, et que l'on ne soit pas en état de reconnaître dans le ciel les sept étoiles de la Grande-Ourse, ou telle autre constellation

1. Hom., *Odyssée*, X, 190. — 2. Nous avons suivi ici le texte de M. Meineke : κατανοήσας τις ἄλλως πως δύναται παρακολουθεῖν τοῖς λεγομένοις ἐνταῦθα. Ὁ δὲ μηδ'....

aussi connue, on n'a que faire, provisoirement du moins, d'un traité tel que le nôtre, et l'on doit, au préalable, se familiariser avec des notions, sans lesquelles il n'y a pas d'études géographiques possibles. — Voilà pourquoi les auteurs de *Portulans* et de *Périples* ne font qu'un travail inutile, quand ils négligent d'ajouter à leurs descriptions ce qui, en fait d'éléments mathématiques et astronomiques, s'y rattache nécessairement [1].

22. En somme, il faut que le présent traité s'adresse à tout le monde, à la fois aux *politiques* et aux simples particuliers, comme notre précédente composition historique. Là aussi nous employions cette qualification de *politique*, pour désigner, par opposition à l'homme complétement illettré, celui qui a parcouru le cercle entier des études composant ce qu'on appelle d'ordinaire l'éducation libérale et philosophique. Car celui-là seul, disions-nous, peut blâmer et louer à propos et discerner dans l'histoire les événements vraiment dignes de mémoire, qui a médité sur les grandes questions de *vertu* et de *sagesse* et sur les différents systèmes qui s'y rapportent.

23. Ayant donc publié déjà des *Mémoires historiques*, utiles, nous le supposons du moins, aux progrès de la philosophie morale et politique, nous avons voulu les compléter par la présente composition : conçue sur le même plan, elle s'adresse aux mêmes hommes, à ceux surtout qui occupent les hautes positions. Et de même que, dans notre premier ouvrage, nous n'avons mentionné que les faits relatifs aux hommes et aux vies illustres, omettant à dessein tout ce qui pouvait être petit et obscur, ici aussi nous avons dû négliger les petits faits, les faits trop peu marquants, pour insister davantage sur les belles et grandes choses, qui se trouvent réunir à la fois l'utile, l'intéressant et l'agréable. Dans les statues colossales, on ne recherche pas l'exactitude minu-

1. A l'exemple de M. Meineke et sur l'indication donnée par Coray, nous avons transporté ici toute cette phrase, qui se trouve habituellement placée à la fin du chapitre suivant, mais qui n'est peut-être bien aussi qu'une glose marginale introduite indûment dans le texte de Strabon.

tieuse des détails, on accorde plutôt son attention à l'ensemble, au bon effet de l'ensemble : même jugement à appliquer ici. Car notre ouvrage est aussi, l'on peut dire, un monument colossal, qui reproduit uniquement les grands traits et les effets d'ensemble, sauf le cas où tel petit détail nous aura paru de nature à intéresser à la fois l'érudit et l'homme pratique. En voilà assez pour établir à quel point il est sérieux et digne de l'attention des philosophes.

CHAPITRE II.

1. Si, après que tant d'autres ont traité ces matières, nous entreprenons de les traiter à notre tour, qu'on attende pour nous en blâmer que nous ayons été convaincu de n'avoir fait que répéter dans les mêmes termes tout ce qu'ils avaient dit avant nous. Il nous a semblé, en effet, que, malgré l'habileté avec laquelle nos prédécesseurs avaient traité, ceux-ci telle partie, ceux-là telle autre, ils avaient laissé dans le reste encore beaucoup à faire, et que, si peu que nous pussions ajouter à leur travail, ce peu suffirait encore à justifier notre entreprise. Or, la génération présente a vu ses connaissances géographiques s'étendre sensiblement avec les progrès de la domination des Romains et des Parthes, comme déjà, au dire d'Ératosthène, les générations postérieures à Alexandre avaient vu les leurs s'accroître beaucoup par le fait de ses conquêtes. Alexandre, en effet, nous a révélé en quelque sorte une grande partie de l'Asie, et, dans le nord de l'Europe, tout le pays jusqu'à l'Ister : les Romains à leur tour nous ont révélé tout l'occident de l'Europe jusqu'à l'Albis, fleuve qui partage en deux la Germanie, sans compter la région qui s'étend au delà de l'Ister jusqu'au fleuve Tyras. Quant à la contrée ultérieure jusqu'aux frontières des Mæotes et à la partie du littoral qui aboutit à la Colchide, c'est par Mithridate Eupator et par ses lieutenants que nous les connaissons. Enfin, grâce aux Parthes, l'Hyr-

canie, la Bactriane et la portion de la Scythie qui s'étend au-dessus de ces deux contrées nous sont mieux connues qu'elles ne l'étaient de nos prédécesseurs : n'y eût-il que cela, nous aurions donc, on le voit, quelque chose à dire de plus qu'eux. Mais c'est ce qu'on verra mieux encore par les critiques que nous dirigeons contre eux, non pas tant contre les plus anciens que contre ceux qui sont venus après Ératosthène et contre Ératosthène lui-même, et cela à dessein et par la raison que leur grande supériorité de lumières sur le commun des hommes doit rendre d'autant plus difficile pour les générations futures la réfutation des erreurs qu'ils ont pu commettre. Si, du reste, nous nous voyons forcé de contredire parfois les autorités mêmes que nous avons choisies pour nos guides habituels, qu'on nous le pardonne. Ce n'est pas, en effet, chez nous un parti pris à l'avance de contredire tous les géographes sans exception qui nous ont précédé; il en est beaucoup au contraire que nous comptons négliger absolument comme nous ayant paru des guides trop peu sûrs, et nous réservons nos critiques pour ceux que nous savons être habituellement exacts. Disputer en règle contre toute espèce d'adversaires, ce serait en vérité perdre sa peine; mais contre un Ératosthène, un Posidonius, un Hipparque, un Polybe et autres noms pareils, il y a quelque chose de glorieux à le faire.

2. Nous commencerons par Eratosthène l'examen en question, mettant toujours en regard de nos jugements les critiques qu'Hipparque a dirigées contre lui. Ératosthène ne mérite assurément pas qu'on le traite aussi cavalièrement que l'a fait Polémon, qui prétend démontrer qu'il n'avait même pas visité Athènes; mais il ne mérite pas non plus la confiance aveugle que quelques-uns ont en lui, malgré ce grand nombre de maîtres soi-disant excellents dont il aurait été le disciple. Il a écrit ceci : « Jamais peut-être on n'avait vu fleurir dans une même enceinte, dans une seule et même cité, autant de philosophes éminents qu'on en comptait alors autour d'Arcésilaüs et d'Ariston. » — Soit, mais à mon sens cela ne suffit point, et l'important était de savoir discerner

dans le nombre le meilleur guide à suivre. C'est Arcésilaüs, on le voit, et Ariston qu'il met en tête des philosophes de son temps; il préconise beaucoup aussi Apelle et Bion, Bion, qui le premier, pour nous servir de son expression, « para la philosophie de la robe à fleurs des courtisanes », mais de qui, aussi, à l'en croire, on eût pu dire souvent avec le poëte[1] :

« Que de beautés mâles sous ces guenilles ! »

Or ces seules appréciations suffisent à montrer son peu de jugement. Comment lui, qui fut à Athènes le disciple de Zénon de Citium, il ne mentionne pas un seul de ceux qui continuèrent l'enseignement du maître, et il vient nous nommer, comme ayant toute la vogue de son temps, les rivaux mêmes et les ennemis de Zénon, de qui il ne reste pas aujourd'hui apparence d'école! Son traité des *Biens*, ses *Déclamations*, ses autres ouvrages du même genre achèvent du reste, de nous montrer quelle a été sa vraie tendance philosophique : il a tenu comme qui dirait le milieu entre le philosophe décidé et celui qui, n'osant s'engager résolûment dans la carrière, s'en tient uniquement à l'apparence ou ne voit dans la philosophie qu'une diversion agréable ou instructive au cercle habituel de ses études, sans compter que, jusque dans ces autres études, nous le retrouvons en quelque sorte toujours le même. Mais laissons cela, ne touchons présentement qu'aux points sur lesquels sa *Géographie* peut être rectifiée, et, pour commencer, reprenons la question réservée par nous tout à l'heure.

3. Est-il vrai, comme le prétend Ératosthène, que le poëte vise uniquement à récréer l'esprit et nullement à l'instruire? Les Anciens définissaient, au contraire, la poésie une sorte de philosophie primitive, qui nous introduit dès l'enfance dans la science de la vie et nous instruit par la voie du plaisir de tout ce qui est relatif aux mœurs, aux passions et aux actions de l'homme; notre école aujourd'hui

1. *Odyssée*, XVIII, 74.

va même plus loin : elle proclame que le sage seul est poëte. De là aussi cet usage pratiqué par les différents gouvernements de la Grèce de faire commencer la première éducation des enfants par la poésie, considérée apparemment non comme un simple moyen de divertissement, mais bien comme une école de sagesse. Ajoutons que les musiciens eux-mêmes, ceux qui enseignent soit à chanter au son des instruments soit à jouer de la lyre ou de la flûte, revendiquent ce mérite pour leur art et s'intitulent « précepteurs et correcteurs des « mœurs, » et que ce n'est pas là une opinion exclusivement pythagoricienne, qu'Aristoxène l'a émise également, et qu'Homère déjà qualifie les aèdes de « *sophronistes* ou « d'instituteurs », notamment ce gardien de Clytemnestre,

« A qui Atride, en partant pour Troie, avait longuement re-
« commandé sa femme et confié le soin de veiller sur elle[1]. »

On sait, en effet, qu'Égisthe ne réussit à triompher de la vertu de la reine qu'après avoir

« Conduit l'aède, pour l'y abandonner, sur les rivages d'une
« île déserte... : voulant alors ce que voulait son amant, Cly-
« temnestre suivit Égisthe jusque dans sa maison[2]. »

Eratosthène d'ailleurs se contredit ici lui-même : avant d'émettre la proposition en question, quelques lignes à peine plus haut, et tout au début de son *Traité de géographie*, il avait solennellement déclaré que, dès la plus haute antiquité, tous les hommes ont eu à cœur de publier leurs connaissances géographiques ; qu'Homère, par exemple, a inséré dans ses vers tout ce qu'il avait pu apprendre des Éthiopiens, de l'Égypte et de la Libye, entrant même, à propos de la Grèce et des pays voisins, dans des détails presque trop minutieux, puisqu'il va jusqu'à rappeler et les « innombrables « pigeons de Thisbé[3] » et les « gazons d'Haliarte[4] » et la « situation extrême d'Anthedon[5] » et celle de Lilée « aux » sources du Céphise[6] », et qu'en général il évite de laisser

1. Hom., *Odyssée*, III, 267. — 2. Id., *Ibid.*, 270. — 3. *Iliade*, II, 502. — 4. *Ibid.*, 503. — 5. *Ibid.*, 508. — 6. *Ibid.*, 523.

échapper fût-ce une épithète inutile. — Or, je le demande, celui qui agit de la sorte vise-t-il plutôt à amuser qu'à instruire? — Ici peut-être, répondront les partisans d'Eratosthène, Homère songe à instruire; en revanche tout ce qui n'est pas proprement du domaine des sens a été peuplé par lui, comme par les autres poëtes, de monstres imaginaires, semblables à ceux de la Fable. — Soit; mais alors il eût fallu dire que tout poëte compose tantôt uniquement en vue de l'agrément, tantôt aussi en vue de l'instruction de ses lecteurs; et c'est ce que ne fait pas Eratosthène, qui accuse Homère d'avoir cherché partout et toujours à amuser, jamais à instruire. Il va plus loin, et, pour corroborer son dire, demande ce que pourraient ajouter au mérite du poëte cette connaissance exacte d'une infinité de lieux et toutes ces notions de stratégie, d'agriculture, de rhétorique et d'autres sciences encore que quelques-uns ont prétendu attribuer à Homère. — En prêtant ainsi à Homère la science universelle, on peut paraître, nous l'avouons, entraîné par un excès de zèle, et, comme le dit Hipparque, autant vaudrait faire honneur à l'*irésiôné attique* des poires, des pommes dont elle est chargée, mais qu'elle ne peut produire, que de revendiquer pour Homère la connaissance de toutes les sciences, et de tous les arts sans exception. Sur ce point-là donc, ô Eratosthène, tu as peut-être raison; mais à coup sûr tu te trompes quand, non content de refuser à Homère autant d'érudition, tu prétends réduire la poésie à n'être qu'une vieille conteuse de fables, qu'on laisse libre d'imaginer tout ce qui peut lui sembler bon à divertir les esprits. N'y a-t-il donc rien, en effet, dans l'audition des poëtes qui puisse nous porter à la vertu? Toutes ces notions, par exemple, de géographie, d'art militaire, d'agriculture et de rhétorique, que cette audition tout au moins nous procure, ne peuvent-elles rien pour ce but suprême?

4. Homère pourtant prête toutes ces connaissances à Ulysse, c'est-à-dire à celui de ses héros qu'il se plaît à décorer de toutes les vertus. C'est à lui, en effet, que s'applique ce vers :

« Il avait visité de nombreuses cités et observé les mœurs de « beaucoup d'hommes[1]; »

et cet autre passage :

« Il possédait toutes les ressources de la ruse et celles de la « prudence[2]. »

C'est lui qu'il nomme toujours le « destructeur des villes », lui encore qui réussit à prendre Ilion

« Par la force de ses conseils, de sa parole et de sa trompeuse « adresse.... »

« Qu'il consente à me suivre, » s'écrie aussi Diomède, en parlant de lui, « et nous reviendrons tous deux, fût-ce du mi« lieu des flammes[3]. »

Ce qui n'empêche point qu'Ulysse ne se vante ailleurs de ses connaissances agricoles et de sa dextérité comme faucheur,

« Qu'on me donne dans ce champ une faux à la lame recour« bée et à toi la pareille[4], »

comme laboureur aussi,

« Et tu verras si je sais creuser un long et droit sillon[5]. »

Et notez qu'Homère n'est point seul à penser de la sorte; tous les esprits éclairés, invoquant son témoignage, ont reconnu la justesse de cette thèse, que rien ne contribue autant à donner la sagesse qu'une semblable expérience des choses pratiques de la vie.

5. Quant à la rhétorique, qu'est-elle en somme? La sagesse appliquée à la parole. Eh bien! Tout le long du poëme également ce genre de sagesse brille chez Ulysse, témoin la scène de l'*Épreuve*[6], et celle des *Prières*[7] et celle de l'*Ambassade*[8], où le poëte fait dire à Anténor en parlant de lui :

« Mais quand on entendait cette voix puissante sortir de sa

1. Hom., *Odyssée*, I, 3. — 2. Id., *Iliade*, III, 202. — 3. Id., *Iliade*, X, 246. — 4. Id., *Odyssée*, XVIII, 368. — 5. Id., *ibid.*, 375 — 6. Il s'agit du IIe livre de l'*Iliade*. — 7. Ce titre s'appliquait quelquefois dans l'antiquité au IXe livre de l'*Iliade*. — 8. Casaubon a reconnu sous ce titre la *députation* de Ménélas

« poitrine et que de ses lèvres les paroles tombaient abondantes « et pressées, comme les neiges d'hiver, nul mortel alors n'aurait pu disputer à Ulysse la palme de l'éloquence[1]. »

Comment supposer maintenant que le poëte qui a le talent de mettre les autres en scène, les faisant parler avec éloquence, commander les armées avec habileté, déployer en un mot tous les genres de mérite, ne soit lui-même qu'un de ces bavards, un de ces charlatans experts uniquement à duper le peuple par leurs jongleries et à flatter leur auditoire, mais incapables de lui rien apprendre d'utile? Le vrai mérite du poëte, nous le demandons, ne consiste-t-il pas à faire de ses vers l'imitation même de la vie humaine? Eh bien! Comment l'imitera-t-il, s'il n'a ni jugement ni expérience des choses de la vie? A nos yeux, d'ailleurs, le mérite des poëtes ne saurait être de même nature que celui des ouvriers qui travaillent le bois ou les métaux: le mérite de ceux-ci n'implique dans leur caractère rien d'élevé ni d'auguste, mais le mérite du poëte est inséparable de celui de l'homme même, tellement qu'il est absolument impossible de devenir bon poëte, si l'on n'est au préalable homme de bien.

6. Prétendre donc enlever au poëte jusqu'à la rhétorique, autrement dit l'art oratoire, en vérité c'est se rire de nous. Y a-t-il, en effet, de plus grand mérite pour l'orateur que celui du style? Et pour le poëte également? Or, qui a jamais surpassé Homère pour la beauté du style? — Sans doute, dira-t-on; mais le style qui convient au poëte diffère du style qui convient à l'orateur. — Diffère, oui, mais comme une espèce diffère d'une autre espèce du même genre, comme dans la poésie même la forme tragique diffère de la forme comique, et dans la prose la forme historique de la forme judiciaire. Nierez-vous donc que le langage constitue un genre, divisé en deux espèces distinctes, le langage mesuré et le langage prosaïque, ou si c'est que

et d'Ulysse, à Troie, pour réclamer Hélène, rappelée incidemment dans le IIIe livre de l'*Iliade*, 205 et suiv. — 1. Hom., *Iliade*, III, 221.

vous admettez que le langage absolument parlant puisse former un genre, mais non pas le langage, le style, l'éloquence oratoire? Eh bien! Moi j'irai plus loin, je dirai que l'espèce de langage appelé *prose*, la prose ornée s'entend, n'est qu'une imitation du langage poétique. La première de beaucoup, la forme poétique parut dans le monde et y fit fortune; plus tard, dans leurs *Histoires*, les Cadmus, les Phérécyde, les Hécatée l'imitèrent encore, et, si ce n'est qu'ils en brisèrent le mètre, ils retinrent d'ailleurs tous les caractères distinctifs de la poésie; mais leurs successeurs, en retranchant au fur et à mesure quelqu'un de ces traits distinctifs, amenèrent la prose, descendue en quelque sorte des hauteurs qu'elle avait occupées jusque-là, à la forme que nous lui voyons aujourd'hui. C'est comme si l'on disait que la comédie, née du sein même de la tragédie, a quitté les hautes régions que celle-ci habite pour se ravaler jusqu'au ton de ce que nous nommons actuellement le langage prosaïque ou *discours familier*. Le mot *chanter* mis par les anciens au lieu et place du mot *dire* est une preuve de plus de ce fait, que la vraie source, le vrai principe du style orné ou *style oratoire* a été la poésie. En effet, dans les représentations publiques, la poésie se produisait toujours accompagnée de chant : c'était là l'*ode*, autrement dit le *langage modulé*, d'où sont venus les noms de *rhaps-odie*, de *trag-édie*, de *com-édie*; et comme, dans le principe, le mot *dire* s'entendait uniquement de la *diction poétique*, et que celle-ci était accompagnée d'*ode* ou de chant, le mot *chanter* se trouva être pour les anciens synonyme de *dire*. Puis, l'une de ces deux expressions ayant été, par abus, appliquée à la prose elle-même, l'abus finit par s'étendre également à l'autre. Enfin le nom seul de *discours pédestre*, employé pour désigner la prose ou le langage affranchi de tout mètre, suffirait à nous la montrer descendue en quelque sorte d'un lieu élevé, et de son char, si l'on peut dire, ayant mis *pied à terre*.

7. Il n'est pas exact non plus de prétendre, comme l'a fait Ératosthène, qu'Homère n'a décrit en détail que ce qui était près de lui et ce qui se trouvait en Grèce; il a décrit

de même les contrées lointaines. Il a apporté aussi un soin particulier, plus de soin même qu'aucun des poëtes, ses successeurs, dans l'emploi de la fable, ne visant pas en tout et toujours au prodigieux, mais sachant mêler, sous forme d'allégories, de fictions ou d'apologues, des leçons utiles à ses récits, notamment à celui des *Erreurs d'Ulysse* : sur ce point-là encore Ératosthène s'est donc grossièrement trompé, puisqu'il n'a pas craint de qualifier de « sornettes » les commentaires sur l'*Odyssée*, et l'*Odyssée* elle-même. Mais la question vaut la peine d'être traitée plus au long.

8. Et d'abord notons que les poëtes n'ont pas été seuls à admettre les fables : longtemps, bien longtemps même avant les poëtes, les chefs d'État et les législateurs en avaient fait usage, en raison de l'utilité qu'elles présentent, et pour répondre à une disposition naturelle de l'être ou « animal pensant. » Car l'homme est avide de savoir, et son amour des fables est comme un premier indice de ce penchant. De là vient aussi, qu'en général, les fables sont les premières leçons qu'entendent les enfants et ce qu'on leur propose comme premiers sujets d'entretien. Et la cause de ce choix c'est que la fable, qui ne représente pas ce qui existe, mais autre chose que ce qui existe, leur révèle en quelque sorte un monde nouveau. Or, on aime toujours le nouveau, l'inconnu ; c'est même là ce qui rend avide de savoir, et, quand à la nouveauté s'ajoutent l'étonnant et le merveilleux, le plaisir est doublé, le plaisir, qui est comme le philtre de la science. Pour commencer, il y a donc nécessité d'user de semblables appâts : mais, avec le progrès de l'âge, quand le jugement s'est fortifié, et que l'esprit n'a plus besoin d'être flatté, c'est à la connaissance du monde réel qu'il faut l'acheminer. Ajoutons que tout ignorant, tout homme sans instruction n'est lui-même, à proprement parler, qu'un enfant, aimant les fables comme un enfant les aime ; l'homme même qui n'a reçu qu'une instruction médiocre en est là aussi jusqu'à un certain point : car chez lui, non plus, la raison n'a pas acquis toute sa force, sans compter qu'elle subit encore l'influence d'une habitude d'enfance. Mais,



comme à côté du merveilleux qui fait plaisir, nous avons le merveilleux qui fait peur, il y a lieu de se servir de l'une et de l'autre forme avec les enfants, voire même avec les adultes. En conséquence, nous racontons aux enfants les fables agréables pour les tourner au bien, les fables effrayantes pour les détourner du mal : Lamia, par exemple, Gorgo, Éphialte et Mormolyce sont autant de mythes de la dernière espèce. Quant au peuple de nos grandes villes, nous le voyons aussi, sensible à l'agrément des fables, se laisser entraîner au bien par l'audition de récits, comme ceux qu'ont faits les poëtes des exploits fabuleux des héros, des travaux, par exemple, d'un Hercule ou d'un Thésée et des honneurs décernés par les dieux à leur courage, voire même, à la rigueur, rien que par la vue de peintures, de statues ou de bas-reliefs représentant quelque épisode semblable tiré de la fable. D'autre part, il suffit, pour qu'il se détourne avec horreur du mal, que, par l'audition de certains récits ou le spectacle de certaines figures monstrueuses, il perçoive la notion de châtiments, de terreurs, de menaces envoyés par les dieux, ou qu'il se persuade qu'il y a eu dans le monde des hommes frappés de la sorte. C'est qu'en effet il est impossible que la foule des femmes et la vile multitude se laissent guider par le pur langage de la philosophie et gagner ainsi à la piété, à la justice, à la bonne foi; pour les amener à ces vertus, il faut recourir encore à la superstition. Mais sans l'emploi des mythes et du merveilleux, comment développer la superstition? Qu'est-ce en effet que la foudre, l'égide, le trident, les torches, les dragons, les thyrses, toutes ces armes des dieux, et en général tout cet appareil de l'antique théologie, si ce n'est de pures fables, dont les chefs ou fondateurs d'États se sont servis, comme on se sert des masques de théâtre, pour effrayer les âmes faibles. L'esprit des mythes poétiques étant ce que nous venons de dire et pouvant en somme exercer une heureuse influence sur les conditions de la vie sociale et politique, et profiter même à la connaissance de la réalité historique, on conçoit que les Anciens aient conservé, pour

l'appliquer aux générations adultes, l'enseignement de l'enfance, et vu dans la poésie une école de sagesse propre à tous les âges. Plus tard, il est vrai, parurent l'histoire et la philosophie dans sa forme actuelle ; mais la philosophie et l'histoire ne s'adressent qu'au petit nombre, tandis que la poésie, d'une utilité plus générale, attire encore la foule dans les théâtres, et la poésie d'Homère infiniment plus qu'aucune autre. D'ailleurs, les premiers historiens et les premiers philosophes, ceux qu'on nomme les *philosophes-physiciens*, avaient été eux-mêmes des mythographes.

9. Par la raison maintenant qu'il rapportait les fables à un but moral et instructif, Homère a dû faire et a fait dans ses récits la part très-grande à la vérité. Assurément « il y a mêlé le mensonge » ; mais, tandis que la vérité est le fond sur lequel il bâtit, le mensonge n'est pour lui qu'un moyen de séduire et d'entraîner les masses.

« Et de même que la main de l'artiste ajoute à l'argent
« l'éclat d'une bordure d'or[1], »

de même aux scènes vraies de l'histoire Homère allie la fable, comme un attrait, comme une parure de plus ajoutée à sa parole, sans cesser pour cela de viser au même but que l'historien ou que tout autre narrateur d'événements réels. C'est ainsi qu'ayant pris pour sujet un fait historique, la *Guerre de Troie*, il l'a embelli de ses mythes poétiques, et les *Erreurs d'Ulysse* pareillement. Mais élever sur une base complétement chimérique elle-même tout un vain amas de prodiges et de fictions, le procédé n'eût pas été *homérique*, sans compter que le mensonge (la chose tombe sous le sens) paraît moins incroyable, quand on y mêle dans une certaine mesure la pure vérité. Polybe ne dit pas autre chose dans le passage où il disserte en règle sur les *Erreurs d'Ulysse*; et Homère lui-même le donne à entendre dans ce passage :

« Ulysse mêlait souvent à ses discours des mensonges

1. Hom., *Odyssée*, VI, 232.

« comme ceux-ci qu'on pouvait prendre pour la vérité « même [1]; »

Car, notez que le poëte a dit *souvent*, et non pas *toujours*, ce qui eût ôté aux mensonges du héros cet air de vérité. Homère a donc tiré de l'histoire le fond même de ses poëmes. L'histoire en effet nous montre un prince du nom d'Æole régnant sur ce groupe d'îles dont Lipara est le centre; elle signale aussi aux environs de l'Etna et de Leontium certains peuples inhospitaliers du nom de Cyclopes et de Læstrygons, et explique même par cette circonstance comment le détroit était alors inaccessible à la navigation; elle ajoute que Charybde et Scylla étaient deux repaires de pirates. Ainsi des autres peuples mentionnés par Homère : nous les retrouvons tous dans l'histoire établis en telle ou telle contrée de la terre. Il savait, par exemple, que les Cimmériens habitaient aux environs du Bosphore cimmérique une région boréale et brumeuse, c'en fut assez pour que, par une licence heureuse et pour les besoins de la fable qu'il voulait mêler aux *Erreurs d'Ulysse*, il transportât ce peuple dans une contrée ténébreuse, au seuil même de l'enfer. Nul doute, du reste, qu'il ne connût les Cimmériens, puisque, d'après les calculs des chronographes, l'invasion cimmérienne a précédé de peu l'époque où il vivait, si même elle ne lui est contemporaine.

10. Il connaissait pareillement et la situation de la Colchide et le fait de la navigation de Jason à Æa, et, en général, tout ce que la fable et l'histoire rapportent des enchantements de Circé et de Médée et de leurs autres traits de ressemblance : à l'aide maintenant de ces données, et sans tenir compte de l'énorme distance qui séparait les deux enchanteresses, puisque l'une habitait au fond du Pont, et l'autre en Italie, il imagina entre elles un lien d'étroite parenté, et osa les transporter toutes deux hors des mers intérieures, en plein Océan. Peut-être bien aussi Jason, dans ses *Erreurs*, s'était-il écarté jusqu'en Italie ; car on

1. Hom , *Odyssée*, XIX, 203.

montre aujourd'hui encore aux abords des monts Cérauniens, dans les parages d'Adria, dans le golfe Posidoniate et dans les îles qui bordent la Tyrrhénie, certains vestiges du passage des Argonautes. L'existence des Cyanées, ces roches qu'on nomme quelquefois les *Symplégades*, et qui rendent si difficile le passage du détroit de Byzance, était une donnée de plus dont Homère sut tirer bon parti. De la sorte, et par suite du rapprochement naturel qu'on établit entre son *île dÆea* et la ville d'Æa, entre ses *Planctie* et les roches Symplégades, la navigation de Jason à travers les Planctæ acquit de la vraisemblance, comme le rapprochement avec ce qu'on savait de Charybde et de Scylla rendit plus vraisemblable l'épisode « du passage d'Ulysse entre les deux rochers. » En somme, on se représentait de son temps la mer Pontique comme un autre Océan, et quiconque naviguait dans ces parages semblait s'être autant écarté que s'il se fût avancé par delà les colonnes d'Hercule ; elle était réputée, en effet, la plus grande de nos mers et, par excellence, on l'appelait *le Pont, le Pont proprement dit*, comme on appelle Homère *le poëte*. Il se pourrait même que ce fût là le motif qui engagea Homère à transporter dans l'Océan les scènes dont le Pont avait été le théâtre, ce déplacement lui ayant paru devoir être, en raison de l'opinion régnante, plus aisément accueilli du public. Je croirais volontiers aussi que la position des Solymes aux confins de la Lycie et de la Pisidie, sur les sommets les plus élevés du Taurus, jointe à cette circonstance, que les populations comprises en dedans du Taurus, et surtout les populations du Pont, voyaient en eux les gardiens et les maîtres des principaux passages de cette grande chaîne du côté du midi, est ce qui l'a induit à déplacer de même cette nation et à la transporter sur les bords de l'Océan, situation extrême, analogue jusqu'à un certain point à celle qu'elle occupait réellement. Voici du reste le passage en question, il s'agit d'Ulysse errant sur son frêle esquif :

« Cependant le puissant Neptune revient de chez les Éthio-

« piens; du haut des monts Solymes, il découvre au loin le « héros[1]. »

Peut-être enfin Homère a-t-il emprunté à l'histoire des Scythes l'idée de son mythe des *Cyclopes à un œil*, les Scythes-Arimaspes, qu'Aristée de Proconnèse a le premier fait connaître dans son poëme des *Arimaspies*, passant aussi pour n'avoir qu'un œil.

11. Cela posé, examinons ce que veulent dire ceux qui ont prétendu qu'il fallait chercher dans les parages de la Sicile ou de l'Italie le théâtre attribué par Homère aux erreurs d'Ulysse. La chose en effet peut s'entendre de deux façons, bien ou mal : bien, si l'on conçoit qu'Homère, sérieusement convaincu de la réalité des courses d'Ulysse dans ces parages, a accepté cette donnée comme vraie historiquement, mais l'a traitée avec la libre imagination d'un poëte (et l'on est d'autant plus autorisé à croire que c'est là ce qu'a fait Homère qu'aujourd'hui encore on retrouve, non seulement en Italie, mais jusqu'aux derniers confins de l'Ibérie, les traces du passage d'Ulysse et de celui de maint autre héros); mal, si l'on veut voir de l'histoire dans de pures fictions, sans reconnaître, ce qui pourtant saute aux yeux, qu'en parlant comme il fait de l'Océan, de l'Enfer, des Bœufs du Soleil, du séjour d'Ulysse et des métamorphoses de ses compagnons dans le palais des déesses, de la stature colossale des Cyclopes et des Læstrygons, de la figure monstrueuse de Scylla, des distances énormes parcourue par le vaisseau d'Ulysse et de mainte autre circonstance analogue, Homère emploie à dessein le merveilleux poétique. Or, suivant nous, l'homme qui peut méconnaître à ce point les procédés du poëte ne mérite pas même qu'on le réfute, car il n'eût pas fait pis en affirmant que le retour d'Ulysse dans Ithaque, le massacre des prétendants et le combat du héros contre les Ithaciens hors de l'enceinte de la ville se sont réellement passés comme le raconte Homère; et d'autre part il nous paraît souverainement in-

1. Hom., *Odyssée*, V, 282.

juste qu'on vienne chercher querelle à ceux qui entendent le poëte ainsi qu'il faut l'entendre.

12. C'est pourtant là ce que fait Ératosthène en condamnant l'un et l'autre modes d'interprétation, mais dans les deux cas il a tort : tort dans le second cas, en ce qu'il prend la peine de réfuter longuement des mensonges notoires et qui ne méritaient pas même un mot de réfutation ; tort dans le premier cas en ce qu'il traite toute poésie de bavardage frivole, qu'il dénie aux connaissances techniques ou géographiques toute efficacité pour former les âmes à la vertu, et que, distinguant les fables en deux classes, suivant qu'elles se rattachent à un théâtre réel, comme Ilion, l'Ida ou le Pélion, ou à un théâtre imaginaire, comme le séjour des Gorgones ou celui de Géryon, il n'hésite pas à ranger dans cette deuxième catégorie le théâtre des erreurs d'Ulysse, prenant même à partie ceux qui le tiennent pour un emplacement réel et nullement fictif, et concluant de leur désaccord sur tel ou tel point secondaire que ce sont d'effrontés menteurs : c'est ainsi qu'il triomphe de ce qu'on place les Sirènes tantôt sur le Pelorias, tantôt sur les Sirénusses, à plus de 2000 stades de là, tandis qu'à l'entendre le nom de Sirènes désigne ce rocher à triple pointe qui sépare le golfe de Cumes du golfe Posidoniate. Mais d'abord ledit rocher n'a pas trois pointes, il n'offre même pas à proprement parler de pointe élevée ou de promontoire, car la côte entre Surrentum et le détroit de Caprées décrit une espèce de coude allongé et étroit, avec le temple des Sirènes sur l'un des deux versants et au pied de l'autre versant, c'est-à-dire du versant du golfe Posidoniate, trois îlots déserts et rocheux, qui sont ce qu'on nomme proprement les *Sirènes*, tandis que sur le bord même du détroit s'élève un *Athenæum* ou temple de Minerve qui donne son nom au coude tout entier.

13. Ajoutons qu'il ne faut pas, sous prétexte que, dans la description de certains lieux, différents auteurs ne se seront pas accordés de tout point, se tant hâter de rejeter comme fausse la description entière : dans certains cas

même, il y aurait là une raison de plus pour croire à l'exactitude de l'ensemble. Dans le cas présent, notamment, étant cherché si les erreurs d'Ulysse ont eu réellement pour théâtre les parages de la Sicile et de l'Italie et si le séjour attribué aux Sirènes s'y trouve réellement quelque part, celui qui les place sur le Pelorias est loin sans doute de s'accorder avec celui qui les place aux Sirénusses, mais ni l'un ni l'autre ne diffèrent d'opinion par rapport à ce troisième qui nous les montre dans les parages de la Sicile et de l'Italie : ils rendent même l'assertion de celui-ci plus probable, par la raison que, sans désigner le même lieu, ils ne sont pas sortis non plus des parages de la Sicile et de l'Italie. Que si quelqu'un maintenant ajoute que le tombeau de Parthénopé, l'une des Sirènes, se voit à Neapolis, cette nouvelle circonstance ne rend-elle pas la chose encore plus croyable, bien qu'en nommant Neapolis on ait fait intervenir une troisième localité? Qu'on rappelle enfin que Neapolis est située précisément dans ce golfe qu'Ératosthène nomme le golfe Cyméen et qui est formé par les Sirénusses, et nous voilà persuadé plus fermement encore que ce sont bien là les lieux qu'habitaient les Sirènes. Assurément nous ne croyons pas que le poëte ait sur chaque détail de ce genre pris des informations exactes, l'exactitude est même le moindre mérite que nous exigions de lui, nous ne saurions néanmoins supposer un seul instant qu'il ait pu composer son poëme, sans rien savoir de positif sur les erreurs d'Ulysse et sans rechercher où et comment elles avaient eu lieu.

14. Tel n'est pas cependant l'avis d'Ératosthène : Hésiode, oui, à l'en croire, aurait été parfaitement instruit et convaincu de la réalité des courses d'Ulysse dans les parages de la Sicile et de l'Italie, et la preuve qu'il en donne, c'est qu'au lieu de s'en tenir à la nomenclature homérique il a mentionné de plus et l'Etna, et Ortygie, cet îlot situé en avant de Syracuse, et la Tyrrhénie; mais, pour Homère, Ératosthène ne veut pas admettre qu'il ait pu connaître, lui aussi, ces noms et qu'il ait jamais eu la pensée d'assigner des

lieux connus pour théâtre aux erreurs du héros. Eh quoi! Si la Tyrrhénie et l'Etna sont des lieux connus de tous, est-ce donc que le Scyllæum et Charybde, Circæum et les Sirénusses soient des lieux complétement ignorés? Ou bien Ératosthène prétend-il que le *frivole bavardage* des poëtes était au-dessous de la majesté d'Hésiode, et qu'il a été réservé à lui seul de suivre toujours les traditions reçues, tandis que le lot d'Homère a été de chanter étourdiment au gré de sa langue indiscrète? Mais, indépendamment de ce que nous avons déjà dit du caractère particulier aux mythes homériques, le grand nombre d'historiens qui ont célébré les mêmes faits, joint à la persistance des mêmes traditions dans les localités en question, ne prouve-t-il pas abondamment que ce ne sont pas là des fictions de poëtes ou d'historiens, mais bien les vestiges réels de personnages et d'événements des temps passés?

15. Polybe, qui, lui aussi, a disserté sur le fait des erreurs d'Ulysse, a bien mieux su interpréter la pensée d'Homère : « Æole, nous dit-il, indiquait d'une voix prophéti- « que les moyens de franchir les parages du détroit rendus « si dangereux par le va-et-vient perpétuel des marées, de « là ce surnom d'*arbitre* ou de *dispensateur des vents,* et ce « titre de *roi* que l'admiration des peuples lui a décerné. « De même Danaüs, pour avoir révélé le gisement des « sources d'Argos, et Atrée, pour avoir enseigné que la ré- « volution du soleil se fait en sens contraire du mouvement « du ciel, tous deux en raison de cette faculté de prédire « l'avenir et d'interpréter la volonté des dieux, se sont vus « décorer du titre de *rois*. De même encore, maints prêtres « égyptiens, chaldéens ou mages, en raison de leur supé- « riorité dans telle ou telle branche de la science, ont ob- « tenu de nos ancêtres commandements et dignités : de « même enfin, chacun de nos dieux doit les honneurs qu'on « lui rend à ce qu'il est réputé l'inventeur de quelqu'un de « nos arts utiles. » Cela dit en façon de préambule, Polybe nie formellement qu'on puisse entendre dans le sens mythique soit le personnage d'Æole, en particulier, soit l'en-

semble de l'Odyssée : quelques détails fabuleux sans importance ont bien pu, ajoute-t-il, y trouver place, comme dans le poëme de la guerre d'Ilion, mais pour tout le reste le récit que fait le poëte des événements, dont les parages de la Sicile ont été le théâtre, ne diffère pas de celui des autres historiens, qui ont rapporté les traditions des différentes localités de l'Italie et de la Sicile. Polybe n'applaudit pas non plus à l'étrange boutade d'Ératosthène s'écriant :

« Le théâtre des erreurs d'Ulysse! Vous le trouverez le jour « où vous aurez trouvé aussi l'ouvrier corroyeur qui a cousu « l'OUTRE DES VENTS. »

Loin de là, il nous montre comment le portrait qu'Homère a fait de Scylla s'applique exactement aux circonstances de la pêche des galéotes, telle qu'elle se fait autour du Scyllæum :

« Sans cesse bondissant autour de son rocher, le monstre « poursuit dauphins et chiens marins; et la proie, même plus « grosse, n'échappe point à sa rage [1]. »

Effectivement les thons, réunis en troupe, après avoir longé *la* côte de l'Italie, s'engagent dans le détroit, *mais écartés de la côte de* Sicile [par la force des courants], ils rencontrent des animaux de plus grande taille, tels que dauphins, chiens marins et autres cétacés, et deviennent ainsi la proie dont s'engraissent les galéotes, que Polybe nous dit s'appeler aussi *espadons* et *chiens marins*. Car ce qui se produit là, dans le détroit, comme aussi dans le Nil et dans les autres fleuves à l'époque des grandes crues, ressemble tout à fait à ce qui arrive dans les forêts incendiées : les bêtes menacées se rassemblent pour fuir le feu et l'eau et deviennent la proie d'animaux plus forts.

16. Polybe ne s'en tient pas là et nous décrit tout au long la pêche des galéotes, telle qu'elle se fait aux abords du Scyllæum. On place un homme en vigie, qui doit don-

1. Hom., *Odyssée*, XII, 95.

ner le signal à la fois pour tous les pêcheurs arrêtés au mouillage et montés sur de petites barques birèmes, deux sur chaque : tandis que l'un conduit la barque, l'autre, debout sur la proue, tient en main un harpon. La vigie signale l'apparition du galéote, qui s'avance d'ordinaire un bon tiers du corps hors de l'eau. La barque le joint et le pêcheur, une fois à portée de sa proie, la frappe de son harpon, puis le lui arrache du corps, moins le fer qui est fait en forme de hameçon, et fixé exprès très-mollement à la hampe. On lâche alors à l'animal blessé le long câble attaché au harpon, jusqu'à ce qu'il se soit épuisé à se débattre et à fuir; puis on le tire à terre ou bien on le recueille dans la barque, s'il n'est pas de dimensions énormes. Le harpon tomberait à la mer qu'il ne serait point perdu pour cela, vu qu'on a soin de le faire de bois de chêne et de bois de sapin, pour que, si la partie en chêne plonge entraînée par son poids, le reste demeure hors de l'eau et se laisse aisément reprendre. Il n'est pas rare que le rameur soit blessé à travers la barque, tant est longue l'épée des galéotes, tant cette pêche par l'énergique résistance de l'animal rappelle les dangers de la chasse au sanglier ! « De « tels faits, ajoute Polybe, permettent de conclure, à ce « qu'il semble, que ce sont bien les parages de la Sicile « qu'Homère a entendu assigner pour théâtre aux erreurs « d'Ulysse, puisqu'il attribue à Scylla poursuivant sa proie « les habitudes mêmes des pêcheurs du Scyllæum; et la « même conclusion se peut tirer des détails qu'il donne au « sujet de Charybde, vu l'analogie qu'ils présentent avec les « phénomènes qu'on observe dans le détroit. » Quant à avoir dans le vers déjà cité[1],

« Trois fois elle le rejette, etc. »

dit *trois fois* au lieu de *deux*, ce n'est là, suivant Polybe, qu'une erreur sans importance soit de copie, soit d'observation.

1. Hom., *Odyssée*, XII, 105.

17. « Ce qui se voit à Méninx, poursuit-il, s'accorde « aussi le mieux du monde avec ce qu'Homère a raconté « des Lotophages, » et, si par hasard quelques circonstances ne se rapportent point, il veut qu'on s'en prenne soit aux changements que le temps a pu produire, soit aux défauts de renseignements précis, soit même à la *licence poétique*, laquelle consiste à employer tour à tour l'*histoire*, la *diathèse* et la *fable*. De ces trois éléments différents, l'un, l'histoire, a la vérité pour fin et intervient dans le *Catalogue des vaisseaux*, par exemple, quand le poëte rappelle le caractère propre à chaque lieu, le *sol pierreux* de telle ville, l'*extrême éloignement* de telle autre, les *nuées de colombes* que nourrit celle-ci, la *proximité où celle-là est de la mer;* le second élément, la *diathèse*, a pour fin principale de produire de l'effet sur les âmes, et intervient par exemple dans les peintures de combats; quant à la fable, son objet, comme on sait, est de plaire et de surprendre. « Mais toujours la fic« tion, dit Polybe, et rien que la fiction, mauvais moyen « pour persuader, procédé anti-homérique! » Car la poésie d'Homère, tout le monde en convient, est une œuvre *philosophique*, bien différente par conséquent de ce que la juge Ératosthène, quand il défend d'appliquer à la poésie en général le criterium de la raison, c'est-à-dire le sens commun et d'y chercher aucune notion d'histoire positive. Polybe trouve aussi que le vers suivant,

« Dès là et durant neuf jours je me sentis emporté par des « vents contraires[1], »

est plus facile à admettre, si on l'entend d'un faible trajet (car un vent défavorable ne vous pousse jamais directement au but), que si l'on veut y voir Ulysse emporté en plein Océan, comme il aurait pu l'être par des vents favorables soufflant sans interruption. « Encore, ajoute Polybe, en supposant que la distance de Malées aux Colonnes d'Hercule (distance évaluée par lui précédemment à 22 500 sta-

1. Hom., *Odyssée*, IX, 82.

des) ait été parcourue dans les neuf jours avec une vitesse égale, le trajet de chaque jour se trouverait-il avoir été de 2500 stades. Or, qui a jamais vu que de la Lycie ou de Rhodes, on soit venu en deux jours à Alexandrie? Et pourtant la distance entre ces deux points n'excède pas 4000 stades. » Enfin, auprès de ceux qui demandent comment il se peut faire qu'Ulysse ait abordé trois fois en Sicile, sans avoir passé une seule fois par le détroit, il excuse Homère en rappelant que les navigateurs modernes eux-mêmes ont toujours évité avec soin de tenir cette route.

18. Ainsi s'exprime Polybe, et en général il a raison. Mais quand il révoque en doute le fait de la navigation d'Ulysse hors des limites de la mer intérieure et en plein Océan, et qu'il entreprend de ramener la distance parcourue dans les neuf jours à une évaluation rigoureuse et à des mesures précises, il atteint lui-même en vérité aux dernières limites de l'inconséquence. Il cite bien à l'appui de sa thèse certains vers d'Homère, celui-ci par exemple,

« Dès là et durant neuf jours je me sentis emporté par les « vents pernicieux[1], »

mais, d'un autre côté, il en dissimule d'importants comme celui-ci,

« Quand le navire eut quitté le courant du fleuve Océan[2], »

comme celui-ci encore,

« Dans l'île d'Ogygie, surnommée le *nombril* ou le centre « de la mer[3], »

comme cette autre circonstance que dans ladite île précisément habite la fille d'Atlas, et comme ces vers relatifs aux Phéaciens,

« Nous vivons isolés au sein de la mer immense, et, perdus « aux derniers confins de la terre, nous n'avons de commerce « avec aucun des mortels[4], »

1. Hom., *Odyssée*, IX, 82. — 2. Id., *Odyssée*, XII, 1. — 3. Cf. *Iliade*, I, 50. — 4. Id., *Odyssée*, VI, 204.

tous passages, pourtant, dans lesquels le théâtre de la fiction est évidemment la mer Atlantique. Or, en les dissimulant, comme il fait, Polybe supprime ou étouffe proprement l'évidence, en quoi, certes, il a tort. En revanche, il a pleinement raison de faire des parages de l'Italie et de la Sicile le théâtre principal des erreurs d'Ulysse et [la nomenclature géographique desdits parages] est là pour confirmer son opinion. Peut-on admettre, en effet, que l'unique autorité d'un poëte, d'un historien, quel qu'il soit, ait pu persuader aux habitants de Neapolis de se dire possesseurs du tombeau de la sirène Parthénopé, à ceux de Cymé, de Dicæarchie et du Vésuve de consacrer chez eux les noms du Pyriphlégéthon, du lac Achérusien, du *necyomanteum* de l'Aorne, voire même les noms de Baïus et de Misène, deux des compagnons d'Ulysse? Même observation pour ce qui est des Sirénusses, du détroit de Sicile, de Charybde, de Scylla et d'Æole, mythes poétiques qu'il ne faut assurément pas examiner dans la grande rigueur, mais qu'il ne faudrait pas non plus laisser tout à fait de côté, comme on ferait de pures fictions, n'ayant ni racines ni fondements, et dénuées absolument de vérité et de ce genre d'utilité propre à l'histoire.

19. Eratosthène, du reste, Eratosthène lui-même, semble avoir entrevu quelque chose de cela, à en juger par les paroles suivantes : « On peut supposer, dit-il, que le poëte « a voulu faire de la région de l'Occident le théâtre des « erreurs d'Ulysse ; si maintenant il s'est écarté de la réa« lité, c'est que, d'une part, il manquait de renseignements « précis, et que, d'autre part, il n'entrait pas dans son plan « de représenter les choses purement et simplement comme « elles sont, mais de tout exagérer dans le sens de la ter« reur et du merveilleux. » Oui, c'est cela qu'a fait Homère et Erastothène l'a bien compris ; il a mal compris seulement le but que se proposait notre poëte en agissant ainsi : il ne s'agissait pas en effet pour lui d'un jeu frivole, mais d'un but sérieux et utile. Sur ce point-là donc Eratosthène mérite d'être blâmé, ainsi que pour avoir dit qu'Ho-

mère avait placé de préférence dans les contrées lointaines le théâtre de ses fictions, à cause des facilités que l'éloignement prête au mensonge. Car le nombre des fictions lointaines, dans Homère, n'est quasi rien au prix du grand nombre de fictions dont la Grèce et les pays voisins sont le théâtre et qui se rapportent, soit aux travaux d'Hercule et de Thésée, soit aux traditions de la Crète, de la Sicile et des autres îles, du Cithéron, de l'Hélicon, du Parnasse, du Pélion, de l'Attique tout entière et du Péloponnèse. Jamais personne non plus ne s'est avisé de préjuger, d'après les mythes employés par les poëtes, l'ignorance des poëtes eux-mêmes. Il y a plus : comme, dans les mythes poétiques, tout n'est pas fiction, et que le plus souvent (cela est vrai surtout d'Homère) les poëtes ne font qu'ajouter des fables à une tradition historique, quiconque soumet les anciens mythes poétiques à la critique n'a pas à rechercher si ces fictions accessoires elles-mêmes ont eu et ont encore quelque fondement réel, la question pour lui n'est point là, et c'est plutôt sur les lieux, sur les personnages qui ont inspiré ces fictions des poëtes, qu'il doit chercher à connaître la vérité : il recherchera, par exemple, si le fait des erreurs d'Ulysse est vrai historiquement et quel en a été le théâtre.

20. En général, Eratosthène a le tort de confondre les œuvres d'Homère dans la même catégorie que celles des autres poëtes, sans vouloir lui reconnaître de supériorité d'aucune sorte, même sous le rapport de l'exactitude géographique, qui est ce qui nous occupe présentement. Et, pourtant, n'y eût-il que cela, il suffirait encore de parcourir le *Triptolème* de Sophocle ou le prologue des *Bacchantes* d'Euripide et de mettre en regard le soin qu'apporte Homère aux descriptions du même genre pour sentir aussitôt la supériorité ou tout au moins la différence : partout où il y a besoin d'ordre dans l'énumération des lieux, Homère observe rigoureusement cet ordre géographique, et cela non pas seulement pour la Grèce, mais même pour les pays les plus éloignés,

« Et déjà, dans leur rage, ils voulaient entasser Ossa sur « Olympe, et Pélion sur Ossa, Pélion aux cimes ombragées et « perpétuellement agitées par le vent[1]. »

et ailleurs,

« Cependant Junon s'est élancée; elle quitte les sommets de « l'Olympe, foule le sol de la Piérie et de la riante Æmathie, « et atteint dans sa course les montagnes neigeuses des Thra- « ces, nourrisseurs de chevaux; puis, du haut de l'Athos, se « précipite au sein de la mer[2]. »

Dans le *Catalogue* aussi, il énumère suivant leur ordre non pas les villes, la chose n'était point nécessaire, mais bien les peuples. Il procède de même pour les nations lointaines :

« Après avoir erré longtemps en Cypre, en Phénicie et jus- « ques en Égypte, je visitai encore les terres des Éthiopiens, « celles des Sidoniens et des Érembes et finalement la Libye « tout entière[3]. »

Hipparque, du reste, avait déjà fait cette remarque. Les deux tragiques, au contraire, dans les occasions où l'ordre géographique était le plus de rigueur, quand il s'agissait, par exemple, pour l'un, de faire dire à Bacchus le nom de tous les peuples qu'il avait visités, et, pour l'autre, de mettre dans la bouche de Triptolème l'énumération des différentes parties de la terre ensemencées par ses mains, ne se sont pas fait faute et de rapprocher les contrées les plus distantes et d'en séparer d'autres tout à fait contiguës :

« Quittant alors les champs aurifères de la Lydie, et traversant « les plaines de la Phrygie et celles de la Perse, que frappent sans « cesse les rayons du soleil, je visitai tour à tour et l'enceinte « de Bactres et la froide Médie et l'heureuse Arabie[4]. »

Même défaut d'ordre dans l'énumération de Triptolème.

Ce n'est pas tout : par la manière dont Homère parle des climats et des vents, on peut juger encore de l'étendue de

1. Hom., *Odyssée*, XI, 315. — 2. Id., *Iliade*, XIV, 225. — 3. Id., *Odyssée*, IV, 83. — 4. Eurip., *Bacch.*, v. 13.

ses connaissances géographiques; car il lui arrive très-souvent de joindre cette double indication à ses descriptions topographiques :

« Ithaque, la basse Ithaque, est en même temps de toutes « ces îles celle qui est située le plus haut dans la mer vers le « sombre couchant; les autres, au contraire, s'écartent du côté « de l'aurore et du soleil levant[1] ; »

et ailleurs :

« Il s'y trouve deux portes : l'une s'ouvre au vent du nord, « l'autre au vent du midi[2]; »

ou bien encore :

« Soit qu'ils volent à droite du côté de l'aurore et du soleil « levant, soit qu'ils gagnent à gauche la région du sombre « occident[3]. »

L'ignorance sur ce point est même, aux yeux d'Homère, le signe de la suprême confusion :

« Amis, puisque nous ignorons et le côté du couchant et le « côté de l'aurore, et le côté de la nuit et le côté du soleil[4]. »

Dans un autre passage, maintenant, et avec toute raison, Homère avait dit :

« Et Borée et Zéphyr, tous deux soufflant de la Thrace[5].... »

Eratosthène pourtant s'y trompe encore et nous dénonce le poëte comme s'il eût dit, absolument parlant, que le Zéphyr souffle de la Thrace ; mais, loin de parler en thèse générale, le poëte ne fait allusion ici qu'au cas où l'un et l'autre vents viennent à se rencontrer dans la mer de Thrace (laquelle est, comme on sait, une partie de l'Ægée), aux environs du golfe Mélas. La Thrace, effectivement, vers les confins de la Macédoine, se détourne vers le sud et s'avance en forme de pointe ou de promontoire dans la

1. Hom., *Odyssée*, IX, 25.— 2. Id., *Ibid.*, XIII, 109.— 3. Hom., *Iliade*, XII, 239. — 4. Id., *Odyssée*, X, 190. — 5. Id., *Iliade*, IX, 5.

mer, d'où vient que pour Thasos, Lemnos, Imbros, Samothrace et en général pour tous ces parages, les Zéphyrs paraissent souffler de la Thrace même, comme ils semblent, pour l'Attique, souffler des roches Scironides, ce qui a fait quelquefois appeler *Scirônes* les Zéphyrs et surtout les Argestes. C'est ce que n'a point vu Eratosthène (bien qu'il en ait peut-être entrevu quelque chose, puisque lui-même signale cette brusque déviation, dont je parle, de la côte de Thrace vers le sud), et, partant de l'idée que l'expression d'Homère a un sens général, il vous le traite d'ignorant, lui rappelant que le Zéphyr souffle du couchant et de l'Ibérie et que la Thrace ne se prolonge point jusqu'à la hauteur de cette dernière contrée. Mais se peut-il, nous le demandons, qu'Homère ait ignoré que le Zéphyr souffle du couchant? Lui qui, dans des vers comme ceux-ci, assigne exactement à ce vent le rang qui lui appartient :

« Ensemble se précipitent et l'Eurus et le Notus et le malin
« Zéphyr, et Borée lui-même[1]. »

Se peut-il qu'il ait ignoré que la Thrace ne dépasse point les monts de la Pæonie et de la Thessalie, lui qui connaissait et qui a expressément nommé dans leur ordre, après les Thraces, tous les peuples du littoral et ceux de l'intérieur, à savoir, d'une part, cette fraction de la nation Magnète, puis les Maliens et les différents peuples de la Grèce jusqu'aux Thesprotes, et, d'autre part, les Dolopes, limitrophes des Pæoniens, et les Selles de Dodone, jusqu'à l'Acheloüs, sans plus faire mention des Thraces passé ces limites? — En revanche, il est bien vrai, [comme le dit Eratosthène], qu'Homère a un penchant marqué à toujours nommer de préférence la mer la plus voisine de sa patrie et qu'il connaissait le mieux; en voici un exemple :

« Déjà l'assemblée s'agitait pareille aux longues vagues de
« la mer Icarienne[2]. »

1. Hom., *Odyssée*, V, 295. — 1. Id., *Iliade*, II, 144.

21. Suivant certains auteurs, il n'y aurait que deux vents principaux, *Borée* (le vent du Nord) et *Notus* (le vent du Sud) ; quant aux autres vents, à savoir *Eurus*, qui souffle du levant d'été (N.-E.), *Apéliote*, qui souffle du levant d'hiver (S.-E.), *Zéphyr*, qui souffle du couchant d'été (N.-O.) et *Argeste*, qui souffle du couchant d'hiver (N.-E.), ils ne différeraient de ces deux vents principaux que parce que, comme on le voit, ils s'écartent légèrement de leur direction. Pour réduire ainsi le nombre des vents à deux seulement, ces auteurs s'appuient du témoignage de Thrasyalcès et de celui d'Homère lui-même, qu'ils nous montrent rattachant dans ses vers l'Argeste au Notus,

« De l'Argeste-Notus [1], »

et le Zéphyr à Borée :

« Borée et Zéphyr, tout deux soufflant de la Thrace [2]. »

Mais Posidonius, de son côté, affirme qu'aucun des maîtres, qui font autorité dans la matière, ni Aristote, ni Timosthène, ni Bion, l'astrologue, n'ont jamais rien enseigné de pareil au sujet des vents, qu'ils nomment, eux, *Cœcias*, le vent qui souffle du levant d'été, et *Libs*, le vent diamétralement opposé, celui par conséquent qui souffle du couchant d'hiver, *Eurus*, celui qui souffle du levant d'hiver et *Argeste*, celui qui souffle à l'opposite, enfin *Apéliote* et *Zéphyr* les vents intermédiaires (le vent d'est et le vent d'ouest), que dans le *Zéphyr malin* d'Homère, maintenant, il faut reconnaître notre Argeste, et dans son *doux et harmonieux Zéphyr* notre Zéphyr proprement dit, comme il faut reconnaître dans son *Argeste-Notus* notre Leuconotus, ainsi nommé de ce qu'il forme seulement quelques légers nuages et par opposition au Notus proprement dit, lequel est toujours accompagné au contraire de nuages sombres et épais. Dans les vers suivants, par exemple :

1. Hom., *Iliade*, XI, 306. — 2. Id., *ibid.*, IX, 5.

« De même, quand le Zéphyr, sous les coups de ses irrésis-
« tibles tourbillons, dissipe les Nuages d'Argeste-Notus[1], »

Homère, au dire de Posidonius, veut parler du *malin Zéphyr*, qui disperse en effet les faibles nuages amassés par le Leuconotus, et c'est à titre d'épithète seulement qu'il a joint le nom d'*Argeste* à celui du *Notus*.

Telles sont les corrections ou rectifications, qui nous ont paru devoir être faites à ce que dit Ératosthène au commencement du Ier livre de sa *Géographie*.

22. Mais, persistant dans ses préventions, Ératosthène accuse plus loin Homère d'avoir ignoré que le Nil a plus d'une bouche, il veut même qu'il n'ait point connu ce nom de *Nil*, qu'Hésiode, lui, connaissait, puisqu'il l'a cité. Qu'Homère ait ignoré ce nom, soit : il est assez vraisemblable que de son temps on ne s'en servait pas encore. On pourrait de même admettre qu'il n'a point connu l'existence des différentes bouches du fleuve, s'il était vraisemblable que de son temps ces bouches fussent encore inexplorées et que peu de personnes seulement fussent instruites qu'il y en avait plus d'une. Si, au contraire, de son temps déjà, comme de nos jours, la plus connue, la plus surprenante des merveilles de l'Égypte, celle qui méritait le plus d'être observée et décrite, était le fleuve lui-même, avec le double phénomène de ses crues et de ses bouches multiples, comment supposer que ceux, dont les récits avaient fait connaître au poëte et le fleuve Ægyptus et la contrée de même nom, et Thèbes d'Égypte et l'île de Pharos, eussent eux-mêmes ignoré le fait en question, ou que, le connaissant, ils eussent négligé de lui en parler, si ce n'est en raison de cette notoriété même? Quand on songe d'ailleurs qu'Homère lui-même a parlé de l'Éthiopie, des Sidoniens et des Erembes, de la mer Extérieure et de la division des Éthiopiens en deux corps de nation, on s'explique encore bien moins comment il aurait pu ne rien savoir de choses beaucoup plus

1. Hom., *Iliade*, XI, 305.

proches, de choses universellement connues. Qu'il n'en ait rien dit, peu importe : le silence n'est point signe d'ignorance (Homère n'a point parlé davantage du lieu de sa naissance ni de mainte autre circonstance qu'assurément il connaissait) : la cause en est bien plutôt qu'il aura jugé hors de propos de rappeler des faits trop connus à des gens qu'il savait déjà instruits.

23. Cette autre imputation d'ignorance qu'on élève parfois contre Homère au sujet de Pharos, et pour l'avoir qualifiée d'*île pélagienne* (comme qui dirait *île de la haute mer*), n'est pas mieux fondée. Peut-être même y a-t-il lieu de voir dans cette circonstance la preuve qu'Homère n'a rien ignoré des particularités que nous signalions tout à l'heure au sujet de l'Égypte. Jugez-en plutôt. Ceux qui aiment à narrer leurs voyages sont tous volontiers hâbleurs : Ménélas était du nombre. Ayant remonté jusqu'au pays des Éthiopiens, il avait naturellement entendu parler des crues du Nil et savait aussi comment les atterrissements du fleuve ajoutent sans cesse à l'étendue de l'Égypte ; il savait notamment ce que, par suite de ces dépôts successifs, le continent avait déjà gagné sur le canal situé en avant des bouches du fleuve, circonstance qui a donné lieu à ce mot si juste d'Hérodote, que l'Égypte tout entière est un *présent* du Nil, ou sinon l'Égypte tout entière, du moins la région qui s'étend au-dessous du Delta et qu'on nomme la *Basse-Égypte*. Mais on avait dû lui dire en même temps que l'île de Pharos se trouvait primitivement en pleine mer. Or, c'en était assez pour qu'il imaginât, par un mensonge gratuit, et, bien qu'il n'en fût plus ainsi de son temps, de représenter cette île toujours aussi éloignée des côtes d'Égypte qu'elle avait pu l'être dans l'origine. — Oui, mais qui fait mentir Ménélas de la sorte? Le poëte. Le poëte n'ignorait donc, à ce qu'il semble, ni le phénomène des crues du Nil, ni cette autre circonstance qu'il compte plusieurs bouches.

24. Même erreur de prétendre qu'Homère a ignoré l'existence de l'isthme qui sépare la mer d'Égypte du golfe Arabique et qu'il a menti grossièrement en représentant

« Les Éthiopiens, aux derniers confins de la terre, partagés « en deux nations[1]. »

L'expression d'Homère est au contraire parfaitement juste, et c'est à tort que les modernes l'ont critiquée; loin d'avoir, ainsi qu'ils le prétendent, ignoré l'existence de cet isthme, Homère, je ne crains pas de l'affirmer, en avait pleine connaissance; je dis plus, il a, dans le passage en question, désigné l'isthme en termes exprès, et ce sont les grammairiens mêmes, à commencer par Aristarque et Cratès, ces coryphées de la critique, qui n'ont point su comprendre le sens de ses paroles. Voici déjà qui le prouve : pour compléter le sens de ce vers,

« Les Éthiopiens, qui habitent aux derniers confins de la terre, partagés en deux nations, »

Homère en ajoute un autre, sur le texte duquel Aristarque et Cratès ne s'accordent même point, Aristarque voulant qu'on écrive

Οἱ ΜΕΝ δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ Δ' ἀνίοντος,
« L'une au couchant, l'autre au levant, »

et Cratès proposant de lire

Ἠ ΜΕΝ δυσομένου Ὑπερίονος, ἠΔ' ἀνίοντος,
« A la fois au couchant et au levant, »

sans que, du reste, pour leurs thèses respectives, il importe le moins du monde qu'on adopte une leçon plutôt que l'autre. Voici en effet quelles sont ces thèses : affectant, comme toujours, de raisonner en mathématicien, Cratès commence par poser en principe que la zone torride est occupée par l'Océan et se trouve bornée de part et d'autre par la zone tempérée, tant la portion que nous habitons que la portion qui se trouve dans l'hémisphère opposé; puis, s'appuyant sur ce que le nom d'*Éthiopiens* désigne pour nous toutes les populations méridionales, répandues le long de

1. Hom., *Odyssée*, I, 23.

l'Océan, et qui semblent former la bordure extrême de la terre habitée, il conclut que, par analogie, on doit concevoir au delà de l'Océan l'existence d'autres Éthiopiens, occupant par rapport aux différents peuples de cette seconde zone tempérée et sur les bords dudit Océan la même situation extrême. Et de la sorte, ajoute-t-il, il y a bien effectivement deux nations d'Éthiopiens séparées l'une de l'autre par l'Océan. Pour expliquer maintenant l'addition de ce second vers,

« A la fois au couchant et au levant, »

il fait remarquer que, comme le zodiaque céleste est toujours directement placé au-dessus du zodiaque terrestre, et que celui-ci, dans son obliquité, ne dépasse jamais l'une ou l'autre Éthiopie, il faut nécessairement aussi concevoir que le soleil accomplit sa révolution tout entière dans l'intervalle céleste correspondant aux mêmes limites, s'y levant et s'y couchant en différents points et avec des apparences diverses pour les différents peuples. Telle est l'explication que propose Cratès, et qu'il juge la plus conforme aux principes astronomiques; mais il aurait pu dire plus simplement, sans abandonner pour cela sa thèse sur le fait même de la division des Éthiopiens en deux nations, que les Éthiopiens s'étendent *du levant au couchant*, et habitent tout le long de l'Océan sur l'un et l'autre rivages. Et alors qu'importe, pour le sens, qu'on lise le vers en question tel que Cratès le donne, ou comme l'écrit Aristarque,

« L'une au couchant, l'autre au levant, »

ce qui revient bien à dire que les Éthiopiens habitent tant au couchant qu'au levant des deux côtés de l'Océan? Aristarque, lui, rejette l'explication de Cratès et veut que cette division en deux nations distinctes se soit, dans la pensée d'Homère, appliquée uniquement aux Éthiopiens de notre hémisphère, à ceux-là même, qui, pour nous autres Grecs, représentent l'extrémité méridionale de la terre; et comme en fait cette division n'existe pas, qu'il n'y a point là deux

Ethiopies, l'une occidentale, l'autre orientale, mais bien une seule située au midi par rapport à la Grèce et contiguë à l'Égypte, il en conclut que, sur ce point comme sur tant d'autres, signalés par Apollodore dans le second livre de son *Commentaire sur le catalogue des vaisseaux*, Homère a ignoré la vérité, et, par ignorance, substitué à la géographie réelle une géographie fantastique.

25. Pour répondre à Cratès, il faudrait s'engager dans une discussion fort longue, qui n'aurait peut-être pas grand rapport avec l'objet qui nous occupe. Quant à Aristarque, s'il mérite qu'on le loue d'abord pour avoir rejeté l'hypothèse de Cratès, laquelle en effet prête à mille objections, et pour avoir entrevu qu'il s'agissait, dans le passage d'Homère, de notre Éthiopie et non point d'une autre, sur le reste, en revanche, il nous paraît, lui aussi, donner prise à la critique. Premièrement, il n'avait que faire de disserter si minutieusement sur la leçon à adopter, l'une et l'autre leçons pouvant également bien s'ajuster à son sens. Y a-t-il, en effet, la moindre différence à dire : « On compte dans notre hémisphère deux nations d'Éthiopiens, *l'une à l'orient, l'autre à l'occident*, » ou ceci : « On compte dans notre hémisphère deux nations d'Éthiopiens, *car il y a de ces Éthiopiens tant à l'orient qu'à l'occident?* » En second lieu, l'opinion qu'il soutient repose sur certains faits matériellement faux. Supposons avec lui que le poëte a effectivement ignoré l'existence de l'isthme et que c'est bien des Éthiopiens limitrophes de l'Égypte qu'il a voulu parler dans ce vers,

« Les Éthiopiens divisés en deux nations, »

ne le sont-ils pas en effet? Et est-ce vraiment par ignorance que le poëte s'est exprimé ainsi? L'Égypte et les Égyptiens, depuis le Delta jusqu'à Syène, ne sont-ils pas divisés, partagés en deux par le Nil,

« Ceux-ci au couchant, ceux-là au levant? »

Et l'Égypte est-elle autre chose que la vallée même du

fleuve, autrement dit le terrain inondé par ses eaux? Ne s'étend-elle point des deux côtés du Nil, au levant et au couchant? Mais l'Éthiopie, à son tour, est le prolongement direct de l'Égypte, elle offre avec ce pays de grandes analogies et par sa situation relativement au cours du Nil et par la disposition générale des lieux: comme l'Égypte, elle est étroite, longue et sujette à des inondations périodiques, et tout l'espace situé en dehors de la limite des débordements du fleuve, tant sur la rive orientale que sur la rive occidentale, n'y est de même qu'un désert aride, presque partout inhabitable: cela étant, pourquoi donc ne serait-elle pas, elle aussi, divisée en deux régions distinctes? Le Nil, par la longueur de son cours, lequel s'étend à plus de mille stades au midi, et par la largeur de son lit, capable d'enserrer des îles peuplées de plusieurs milliers d'hommes, comme voilà Méroé, la plus grande de toutes, Méroé, résidence des rois d'Éthiopie et métropole de la contrée, le Nil, dis-je, a pu paraître à ceux qui veulent à toute force séparer l'Asie de la Libye une ligne de démarcation suffisante, et il n'aurait pas suffi à partager en deux l'Éthiopie! Quelle est pourtant la principale objection de ceux qui s'élèvent contre cette délimitation des deux continents par le fleuve? Que l'Égypte et l'Éthiopie se trouvent par là en quelque sorte démembrées et divisées en deux parties, l'une libyque et l'autre asiatique, inconvénient très-grand en effet, et qu'on ne peut éviter qu'en renonçant tout à fait à délimiter les deux continents, ou en leur cherchant une autre ligne de démarcation que le fleuve.

26. En dehors de ces explications, du reste, on pourrait concevoir encore d'autre façon la division de l'Éthiopie en deux parties. Tous les navigateurs qui ont, dans l'Océan, longé les côtes de la Libye, soit à partir de la mer Érythrée, soit à partir des colonnes d'Hercule, après s'être avancés plus ou moins loin, se sont trouvés arrêtés par différents obstacles et ont dû rétrograder, ce qui a donné lieu de croire, en général, que le passage était intercepté par un isthme, bien que la mer Atlantique, surtout dans sa partie

australe, ne forme qu'un seul et même courant continu. Mais tous s'étaient accordés à appeler *Éthiopie* les points ou contrées extrêmes, terme de leur navigation, et à les faire connaître sous cette dénomination. Qu'y aurait-il donc de déraisonnable à admettre qu'Homère, sur la foi de semblables récits, a cru devoir partager les Éthiopiens en deux groupes, l'un *oriental*, l'autre *occidental*, en attendant qu'on sût s'ils occupaient aussi ou n'occupaient point tout l'espace intermédiaire? Éphore, enfin, rapporte une autre tradition fort ancienne, qu'on peut supposer sans invraisemblance avoir été connue d'Homère: suivant cette tradition, qui avait cours, dit-il, parmi les Tartessiens, les Éthiopiens auraient poussé leurs incursions dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Dyris [ou Atlas][1] et y auraient laissé une partie des leurs, tandis que le reste se serait répandu tout le long du littoral; or Éphore conjecture que c'est le fait de cette séparation qui a suggéré à Homère l'expression suivante :

« Les Éthiopiens divisés en deux nations aux extrémités de « la terre. »

27. Voilà déjà ce qu'on pourrait répondre à Aristarque et à ses partisans; mais il y a maint autre argument plus plausible encore à faire valoir, pour achever de décharger le poëte de l'imputation de grossière ignorance qui pèse sur lui. Ainsi, en me reportant aux opinions des anciens Grecs, en voyant comment ils comprenaient tout ce qu'ils connaissaient de peuples septentrionaux sous le seul et même nom de *Scythes*, ou sous celui de *nomades* qu'emploie Homère, et comment plus tard, avec le progrès des découvertes dans l'Occident, ils adoptèrent aussi pour cette partie de la terre des dénominations générales, soit les noms simples de *Celtes* et d'*Ibères*, soit les noms mixtes de *Celtibères* et de *Celtoscythes*, étant réduits par ignorance à ranger ainsi sous une seule et même dénomination des peu-

1. Nous avons cru pouvoir traduire ce passage d'après la correction si heureuse de M. Ch. Müller de δύσεως en Δύρεως. Voy. son *Index variæ lectionis*, p. 942, col. 2, l. 2 et suiv. Cf. Hase, *Journal des Savants*, 1858, p. 6?9.

ples séparés et distincts, je crois pouvoir affirmer que le nom d'*Éthiopie* désignait de même pour eux toute la région méridionale de la terre baignée par l'Océan. Et voici qui le prouve. C'est d'abord un passage du *Prométhée déchaîné* d'Eschyle[1] :

« ..... [Là tu verras] l'Érythrée rouler ses flots sacrés sur « un sable rougi, et s'étendre non loin de l'Océan, ce lac aux « reflets d'airain, ce lac, source de richesses pour l'Éthiopien, « où le soleil, qui voit toute chose, vient plonger sans cesse « son corps immortel et par les chaudes ablutions d'une eau « doucement pénétrante retremper l'ardeur de ses coursiers « fatigués. »

Comme c'est, en effet, dans toute la longueur du climat méridional que l'Océan rend au soleil le service dont parle le poëte et se trouve avoir par rapport à l'astre du jour la position indiquée dans ces vers, on peut en conclure, ce semble, qu'Eschyle croyait les Éthiopiens répandus réellement sur toute la longueur du climat méridional. On lit maintenant dans le *Phaéthon* d'Euripide que Clymène avait été donnée à Mérops,

« Mérops, souverain maître de cette terre que, du haut de « son rapide quadrige, le soleil levant frappe d'abord de ses « feux dorés : ses noirs voisins l'appellent l'étincelante étable « où se reposent les coursiers de l'aurore et du soleil[2]. »

Dans le présent passage, à la vérité, le poëte attribue « l'étincelante étable » en commun aux coursiers de l'Aurore et à ceux du Soleil ; mais dans tout ce qui suit il se borne à dire qu'elle est placée non loin du palais de Mérops. Or, cette donnée géographique, par la façon du moins dont elle est liée à l'ensemble du drame, ne saurait s'entendre exclusivement de notre Éthiopie, limitrophe de l'Égypte, et elle nous paraît embrasser plutôt toute l'étendue des côtes de l'Océan, d'une extrémité à l'autre du *climat* méridional.

1. Cf. Ahrens : *Æschyli fragmenta* (Paris, Didot, 1843), p. 190-191.
2. Cf. Wagner : *Euripidis fragmenta* (Paris, Didot, 1846), p. 801.

28. Éphore explique aussi dans le même sens l'opinion des anciens au sujet de l'Éthiopie. Voici en effet ce qu'on lit dans sa *Description de l'Europe*. « Supposons le ciel et la terre divisés en quatre régions : les Indiens occuperont celle d'où souffle l'apéliote ; les Éthiopiens, celle d'où souffle le notus ; les Celtes, la région du couchant ; et les Scythes, la région boréale. » A quoi il ajoute que l'Éthiopie et la Scythie sont plus étendues que les deux autres régions, l'Éthiopie se prolongeant depuis le levant d'hiver jusqu'à l'extrême occident, et la Scythie se trouvant située juste à l'opposite. Qu'Homère, maintenant, ait partagé ces idées, la chose ressort clairement et de la position qu'il assigne à Ithaque,

« VERS LA SOMBRE RÉGION (autrement dit vers le Nord), tan-
« dis que les autres îles s'écartent davantage vers l'AURORE ET
« LE SOLEIL[1], »

(expression qui, pour lui, désigne tout le côté méridional de la terre), et de cet autre passage,

« Soit qu'ils volent à droite du côté de l'aurore et du soleil.
« soit qu'ils gagnent à gauche la région ténébreuse du ciel[2], »

et de celui-ci encore,

« Allons, amis, puisque nous ignorons et le côté de la nuit
« et le côté de l'aurore, et le point de l'horizon où le soleil, ce
« flambeau des humains, descend au-dessous de la terre et le
« point d'où son char remonte et s'élève au-dessus[3], »

tous passages, du reste, sur lesquels nous revenons dans notre description d'Ithaque pour les mieux éclaircir. Conséquemment, dans ce vers,

« Car Jupiter s'en fut hier vers l'Océan pour visiter les ver-
« tueux Éthiopiens[4], »

il nous faut généraliser le sens et entendre que l'Océan se

1. Hom., *Odyssée*, IX, 25. — 2. Id., *Iliade*, XII 239. — 3. Id., *Odyssée*, X, 190 — 4. Id. *Iliade*, I, 423.

déploie sur toute la longueur du climat méridional et l'Éthiopie pareillement, puisque, sur quelque point dudit climat que vous arrêtiez votre pensée, c'est toujours sur l'Océan et sur l'Éthiopie que vous tombez. C'est dans un sens général aussi que le poëte a dit ailleurs,

« Mais il fut aperçu de Neptune, qui revenant alors des « rivages de l'Éthiopie, du haut des monts Solymes, le découvrit au loin[1], »

cette double expression « des rivages de l'Éthiopie, du haut des monts Solymes » étant l'équivalent de celle-ci « des régions du Midi » ; car ce n'est point des Solymes de Pisidie que le poëte parle ici, mais d'un peuple imaginaire, avons-nous dit, portant le même nom, et qu'il suppose placé par rapport à l'esquif sur lequel erre son héros et par rapport aux peuples situés au sud de ce point (lesquels ne sauraient être que ses Éthiopiens) juste dans la même position où les Solymes de Pisidie se trouvaient être par rapport au Pont et à l'Éthiopie proprement dite, sise au-dessus de l'Égypte. Ce qu'Homère enfin dit des grues doit être pris également en thèse générale :

« Fuyant l'hiver et les pluies torrentielles, elles s'envolent « en criant vers les rivages de l'Océan, et leurs cris annoncent « à la nation des Pygmées et la guerre et le trépas[2]. »

Car ce n'est pas en Grèce seulement qu'on voit ainsi les grues émigrer vers le Midi ; les choses ne se passent pas autrement en Italie, en Ibérie, aux environs de la mer Caspienne et dans la Bactriane. Mais, comme il est constant que l'Océan règne tout le long du littoral méridional, et que les grues se portent sur tous les points de l'Océan indifféremment pour y chercher un abri contre les frimas, il faut admettre en même temps que, dans la pensée d'Homère, les Pygmées étaient répandus sur toute la longueur de ses rivages. Que si, maintenant, il a plu aux modernes

1. Hom. *Odyssée*, V, 282. — 2. Id., *Iliade*, III, 4.



de restreindre le nom d'Éthiopiens aux seuls voisins de l'Égypte et de circonscrire dans les mêmes limites la tradition relative aux Pygmées, ceci ne saurait réagir sur les opinions des Anciens : les noms d'*Achéens* et d'*Argiens* ne désignent plus aujourd'hui pour nous la totalité des peuples ayant pris part naguère à l'expédition contre Ilion, mais il est avéré qu'Homère leur prêtait cette signification. Or c'est à peu près là ce que je dis, quand, pour expliquer le partage que fait Homère des Éthiopiens en deux nations, je prétends qu'il faut entendre ce nom de l'ensemble des populations répandues depuis le levant jusqu'au couchant, le long des rivages de l'Océan. En effet, du moment qu'on l'entend de la sorte, il saute aux yeux que les Éthiopiens se trouvent naturellement partagés en deux groupes par le golfe Arabique, lequel se peut comparer à un grand arc de méridien, à le voir s'étendre, semblable à un fleuve, sur une longueur de près de quinze mille stades et sur une largeur dont le maximum n'excède point mille stades, avec cet autre avantage à ajouter à celui de son extrême longueur, que le fond dudit golfe n'est séparé de la mer de Péluse que par un trajet de trois à quatre journées de marche à travers l'isthme. Les mieux avisés d'entre ceux qui prétendent séparer rigoureusement l'Asie de la Libye ont bien reconnu cet avantage, et, dans leurs essais de délimitation, ils ont préféré le golfe au Nil, comme offrant une ligne de démarcation plus convenable à établir entre les deux continents, puisque le golfe s'étend presque d'une mer à l'autre, tandis que le Nil, à la grande distance où il est encore de l'Océan, ne saurait séparer qu'imparfaitement l'Asie de la Libye. Eh bien ! J'en suis convaincu pour ma part, Homère concevait, lui aussi, toute la région méridionale de la terre partagée en deux par le golfe Arabique ; seulement, si cela est, comment admettre qu'il ait pu ignorer l'existence de l'isthme que forme ce golfe avec la mer d'Égypte ?

29. Il serait en effet de la dernière invraisemblance, qu'instruit, comme il l'était, de la situation exacte de Thèbes, de la Thèbes d'Égypte, laquelle est distante des bords de

notre mer de 5000 stades[1] ou peu s'en faut, Homère n'eût connu ni le fond du golfe Arabique, ni l'existence de l'isthme qui le prolonge et qui se trouve n'avoir en largeur que mille stades tout au plus. Et ce qui devra paraître plus invraisemblable encore, c'est qu'Homère ait pu savoir que le Nil portait le nom, le nom même d'une contrée aussi vaste que l'est l'Egypte, sans en avoir deviné la cause, vu que le mot d'Hérodote[2], que l'Égypte est un présent du fleuve et qu'elle avait dû à ce titre recevoir le nom du fleuve lui-même, semble devoir s'offrir tout naturellement à l'esprit de chacun. Quelles sont d'ailleurs, entre toutes les particularités d'un pays, les particularités les plus universellement connues? Celles-là toujours qui offrent en soi quelque chose d'étrange et qui se trouvent en outre placées de façon à frapper tous les regards. Or le double phénomène des crues du Nil et de ses atterrissements est précisément dans ce cas. Et de même que le voyageur, qui aborde en Égypte, apprend avant tout à connaître la nature du Nil, les indigènes n'ayant rien à dire qui puisse étonner davantage un étranger et lui donner une plus haute idée de leur pays (car il suffit d'être instruit du régime de ce fleuve pour concevoir aussitôt ce que peut être la contrée tout entière qu'il arrose), de même, loin de l'Égypte et dans les récits qui nous viennent de ce pays, le nom du Nil est encore le premier qui frappe notre oreille. Ajoutez à ce qui précède la curiosité du poëte et son amour des voyages attestés par tous ses biographes et directement par maints passages ou allusions de ses poëmes : que de preuves réunies pour établir qu'Homère a toujours bien su et bien dit ce qui était à dire et que ce sont uniquement les faits notoires qu'il a tus ou indiqués par de simples épithètes!

30. N'est-il pas étrange après cela de voir des Égyptiens, des Syriens (les mêmes contre qui nous disputons présente-

1. Lisez 4000 d'après la correction probable de Gossellin et de Groskurd, ratifiée par M. Ch. Müller : Syène en effet, d'après Strabon lui-même, n'est qu'à 5000 stades de la mer et de Syène à Thèbes il y a plus de 1000 stades.— 2. II, 5.

ment), qui n'entendent même pas Homère dans ce qu'il dit des choses de leur pays, et que notre discussion vient de convaincre d'ignorance, oser traiter Homère d'ignorant! D'abord, règle générale, le silence n'est point une preuve d'ignorance : Homère n'a rien dit des courants contraires de l'Euripe, ni du défilé des Thermopyles ni de mainte autre curiosité de la Grèce connue de tout le monde, et assurément ce n'est point par ignorance. Mais ce qui est plus fort, il lui arrive quelquefois de parler des choses sans que ces sourds de parti pris le daignent entendre, auquel cas naturellement toute la faute est à eux. Chacun sait qu'Homère, sous le nom d'*enfants du ciel*, désigne non-seulement les torrents, mais encore tous les autres cours d'eau, et cela apparemment parce qu'il savait que tous sont grossis par les pluies. Mais toute qualification générale appliquée à ce qui est hors ligne devient par cela même qualification particulière : l'épithète *enfant du ciel* notamment ne saurait avoir la même valeur, attribuée au torrent ou bien au fleuve ordinaire qui ne tarit jamais. Or, dans le cas présent, il y a, si l'on peut dire, double degré de supériorité; et, de même qu'il existe des hyperboles d'hyperboles, celles-ci par exemple, « être plus léger que « l'ombre d'un liége; » — « être plus timide qu'un lièvre « phrygien; » — avoir moins de terre (il s'agit d'un champ) « qu'une épître laconienne [n'a de mots]; » de même, appliquée au Nil, la qualification d'*enfant du ciel* semble un superlatif ajouté au superlatif. Car, si le torrent déjà a plus de droit que les autres cours d'eau à cette qualification d'*enfant du ciel*, le Nil y a plus de droit encore que tous les torrents, quels qu'ils soient, les surpassant tous tellement par le volume et la durée de ses crues. Et, comme nous avons d'ailleurs victorieusement démontré qu'Homère n'ignorait aucune des particularités du régime de ce fleuve, s'il lui a appliqué l'épithète en question, ce ne peut être que dans le sens que nous venons de dire. Voici maintenant une particularité, celle d'avoir plusieurs bouches ou embouchures, qui se trouvait être commune à une infinité de fleuves, Ho-

mère ne l'a point jugée digne d'être signalée, à des gens surtout qu'il savait déjà instruits du fait. Mais Alcée lui-même n'en a point parlé davantage, et cependant, s'il faut l'en croire, il avait fait, lui, le voyage d'Égypte. Quant au phénomène des atterrissements du Nil, lequel pourrait déjà se déduire du seul fait des crues du fleuve, la mention s'en trouve implicitement contenue dans ce que dit le poëte de l'île de Pharos. Qu'un informateur quelconque, que la commune renommée, pour mieux dire, ait pu représenter à Homère l'île de Pharos comme étant encore aussi éloignée du continent qu'il le marque, à savoir d'une journée de navigation tout entière, la chose est inadmissible, le mensonge aurait été par trop flagrant. En revanche, il était tout simple que des renseignements sur la nature des crues du Nil et de ses atterrissements fussent plus vagues, plus généraux; or, de tels renseignements Homère aura pu conclure que l'île, à l'époque où Ménélas la visitait, se trouvait plus éloignée de la terre ferme qu'elle ne l'était de son temps, et, pour donner à cette circonstance une couleur fabuleuse, il aura pris sur lui de faire la distance plus grande encore. Mais l'emploi des fables, avons-nous dit, ne saurait être considéré comme un indice d'ignorance : ainsi, ni la fable de Protée, ni le mythe des Pygmées, ni ces prodigieux effets attribués aux breuvages magiques, ni tant d'autres fictions analogues n'accusent l'ignorance géographique ou historique du poëte, et si elles prouvent quelque chose c'est uniquement l'envie de plaire et d'amuser. — « Comment se fait-il pourtant, dira-t-on, qu'Homère ait pu parler de l'aiguade de Pharos, quand il est avéré que Pharos manque d'eau? ».

« Là s'ouvre un port, excellent mouillage, d'où les vais-
« seaux rapides s'élancent à la mer chargés de l'eau limpide
« des sources profondes[1]. »

D'abord, répondrons-nous, il ne serait pas impossible

1. Hom., *Odyssée*, IV, 358.

qu'avec le temps l'aiguade de l'île se fût tarie; en second lieu Homère ne dit pas formellement qu'on tirât l'eau des sources mêmes de Pharos, mais seulement que le chargement des navires se faisait en ce lieu à cause de l'excellence de son port; et il était facile apparemment d'aller puiser l'eau sur la côte vis-à-vis. Ajoutons que par cette façon de s'exprimer le poëte semble en quelque sorte avouer que, lorsqu'il a fait ailleurs de Pharos une île de pleine mer, il n'a point dit vrai, mais qu'il a amplifié et exagéré à la façon des poëtes.

31. Du reste, comme tout ce récit des erreurs de Ménélas, dans Homère, semble au premier abord donner raison à ceux qui lui reprochent d'avoir absolument ignoré la géographie de ces contrées, le mieux que nous ayons à faire est de commencer par exposer une à une les critiques que ce récit a soulevées, pour les soumettre ensuite elles-mêmes à un examen sérieux et pour rendre ainsi la justification du poëte plus complète et plus claire. Ménélas dit à Télémaque, en l'entendant s'extasier sur la somptuosité de sa royale demeure :

« Oui, mais pour rapporter tous ces trésors, j'ai dû beau-
« coup souffrir et longtemps errer sur mes vaisseaux; et
« quand, après huit ans, je revins dans ma patrie, j'avais par-
« couru Cypre, la Phénicie, l'Égypte, et visité tour à tour
« les Éthiopiens, les Sidoniens et les Érembes, et la Libye tout
« entière [1]. »

Or, on se demande d'abord quels sont ces Éthiopiens, chez qui Ménélas put se rendre ainsi d'Égypte en naviguant? Car, il n'y a point d'Éthiopiens sur les rivages de notre mer, et, d'autre part, les vaisseaux de Ménélas n'auraient jamais pu franchir les cataractes du Nil. Quels sont aussi ces Sidoniens? Ce ne sont pas ceux de Phénicie assurément : le poëte n'avait que faire, ayant préalablement nommé le genre, de mentionner en outre l'espèce. Qui sont enfin

1. Hom., *Odyssée*, IV, 81.

ces Érembes, dont le nom paraît là pour la première fois? Chacune de ces questions a donné lieu à un grand nombre de solutions différentes que le grammairien Aristonic, de nos jours, a, dans son *Commentaire sur les erreurs de Ménélas*, relatées tout au long. Nous nous bornerons, nous, à les reproduire ici en abrégé. Il y a d'abord certains auteurs qui veulent que ce soit par mer que Ménélas a gagné l'Éthiopie : parmi ceux-là même, les uns introduisent l'idée d'un périple, que Ménélas aurait exécuté en faisant le tour par Gadira jusqu'aux rivages de l'Inde, et cela sans doute pour essayer de proportionner la longueur du trajet à la durée si prolongée de l'absence du héros, absence que Ménélas lui-même dit avoir été de huit années; suivant d'autres, les vaisseaux du héros auraient franchi directement l'isthme attenant au golfe Arabique; d'autres enfin les font passer par quelqu'un des canaux [dérivés du Nil]. Or, d'une part, le périple que Cratès introduit ici, n'est nullement nécessaire, non qu'il soit d'une exécution impossible (les erreurs mêmes d'Ulysse n'offrent pas d'impossibilité absolue), mais parce qu'il n'ajoute rien à la vraisemblance des hypothèses mathématiques de cet auteur et n'explique pas davantage la longue durée des erreurs de Ménélas : il dut y avoir en effet, pour retenir si longtemps le héros éloigné de ses foyers, et des retards involontaires occasionnés par les difficultés mêmes de la navigation, puisque Ménélas avoue n'avoir sauvé que cinq vaisseaux sur soixante, et des retards volontaires utilisés au profit de son avarice. Nestor ne dit-il point :

« C'est ainsi qu'en parcourant les mers Ménélas entassait
« sur ses vaisseaux tant d'or et tant d'objets précieux [1]? »

[Et Ménélas lui-même ne rappelle-t-il point tout ce qu'il avait amassé de richesses]

« En parcourant Cypre, la Phénicie, l'Égypte [2]? »

1. Hom., *Odyssée*, III, 301. — 2. Id., *ibid.*, IV, 83.

Quant à ce passage direct à travers l'isthme ou par un des canaux dérivés du Nil, si le poëte en eût parlé, personne à coup sûr n'y eût vu autre chose qu'une fiction poétique; mais il n'en a dit mot, et ne serait-ce pas alors introduire gratuitement et contre toute vraisemblance une nouvelle difficulté dans le débat que de l'invoquer? Je dis contre toute vraisemblance, puisqu'avant la guerre de Troie aucun de ces canaux n'existait encore : Sésostris qui passe pour avoir entrepris d'en creuser un, avait de lui-même renoncé à son projet, présumant le niveau de la mer par trop élevé. Et pour ce qui est de l'isthme même, on ne voit pas qu'il ait pu être navigable davantage. Ératosthène, qui suppose le contraire, se trompe évidemment : il conjecture que l'ouverture du détroit des colonnes d'Hercule n'avait pas encore eu lieu, de telle sorte que la mer intérieure, privée de toute communication avec la mer extérieure, couvrait alors l'isthme entier, lequel se trouvait être d'un niveau sensiblement inférieur au sien, mais qu'une fois la rupture de la barrière effectuée, le niveau de ladite mer s'étant naturellement abaissé, ses eaux laissèrent à découvert tout le terrain aux environs du mont Casius et de Péluse jusqu'à la mer Érythrée. Mais quelle autorité avons-nous qui nous atteste qu'avant l'expédition des Grecs contre Ilion l'ouverture du détroit n'avait pas encore eu lieu? — Dira-t-on par hasard que, si Homère, pour faire entrer Ulysse dans l'Océan du côté de l'occident, a supposé le détroit déjà ouvert, en faisant d'autre part naviguer Ménélas d'Égypte en Éthiopie, il avait dû le supposer fermé encore? — On oublie qu'il fait dire aussi par Protée à Ménélas, à Ménélas lui-même :

« Les dieux te conduiront vers les Champs Élyséens à l'ex-
« trémité de la terre [1]. »

Or, de quelle extrémité peut-il être ici question, si ce n'est de l'extrémité occidentale de la terre, de quelque lieu ex-

1. Homère, *Odyssée*, IV, 563.

trême situé de ce côté, comme le prouve la mention du zéphyr, placée à dessein par le poëte dans les vers qui suivent :

« Toujours du sein de l'Océan s'élève le souffle harmonieux « du zéphyr[1]. »

Il faut en convenir, tout ce système d'Eratosthène n'est qu'un tissu d'énigmes.

32. D'ailleurs, s'il est vrai qu'Homère d'une ou d'autre façon ait été instruit qu'anciennement la mer couvrait de ses eaux l'isthme tout entier, ce serait une raison de plus pour nous de croire à cette division des Éthiopiens en deux corps de nation, puisque, dans ce cas-là, la ligne de démarcation aurait été représentée par un bras de mer aussi considérable. Quelles richesses, en outre, Ménélas eût-il pu rapporter de chez les Éthiopiens de la mer extérieure et des bords de l'Océan? Quand Télémaque s'extasie sur la somptuosité de son palais, que distingue-t-il dans cette quantité infinie d'objets précieux?

« L'or, l'électre, et l'argent, et l'ivoire[2]. »

Or, de ces différentes substances, aucune, si ce n'est l'ivoire, n'abonde chez ces peuples, extrêmement pauvres pour la plupart, et tous encore nomades. — Soit, dira-t-on; mais près de là était l'Arabie et tout le pays jusqu'à l'Inde, l'Arabie, qui, seule entre toutes les contrées de la terre, a reçu le nom d'*Heureuse*, et l'Inde, qui sans porter expressément le même nom, n'en est pas moins réputée et représentée aussi comme une très-heureuse contrée. — A quoi nous répondrons à notre tour qu'Homère n'a point connu l'Inde, car autrement il n'eût point manqué d'en parler; et, en ce qui concerne l'Arabie, l'*Arabie heureuse*, comme on l'appelle aujourd'hui, tout en convenant qu'il l'a connue, nous ferons remarquer que, de son temps, elle était loin d'être riche encore, qu'elle manquait même du nécessaire et n'é-

1 Homère, *Odyssée*, IV, 567. — 2. Id., *Odyssée*, IV, 73.

tait guère peuplée que de *scénites*. Quant au canton, qui produisait les parfums ou aromates, et d'où est venu ce nom d'*aromatophore*, étendu plus tard à l'Arabie entière à cause de la rareté de cette denrée et du prix qu'on y attache en nos contrées, il n'en formait que la moindre partie. Aujourd'hui, à la vérité, les Arabes ne manquent de rien; l'activité, le développement de leur commerce les enrichit sans cesse, mais dans ce temps-là en était-il déjà ainsi? La chose est peu probable. Si le commerce des aromates, d'ailleurs, suffisait à enrichir un marchand, un simple chamelier, ce qu'il fallait à l'avide Ménélas, c'étaient ou les profits de la guerre, ou les présents de rois et de chefs ayant le moyen et en même temps la volonté de donner à proportion de l'illustration de sa race et de la gloire de son nom; et, comme en effet les Égyptiens, voire même ceux des Éthiopiens et des Arabes qui confinent à l'Égypte, possédaient déjà un certain degré de civilisation et pouvaient avoir entendu quelque chose du retentissement de la gloire des Atrides, surtout après l'heureuse issue de la guerre de Troie, Ménélas avait tout lieu d'espérer en leur munificence. Qu'on se rappelle ce que dit Homère à propos de cette fameuse cuirasse d'Agamemnon :

« Cinyras la lui avait donnée naguère, comme gage d'hospitalité; car le grand renom du héros avait pénétré jusqu'à « Cypre[1]. »

Ajoutons que Ménélas, dans ses longues erreurs, avait passé la plus grande partie du temps dans les parages de la Phénicie, de la Syrie, de l'Égypte et de la Libye ainsi que dans les eaux de Cypre, sur les côtes en un mot et parmi les îles de notre mer intérieure, tous pays en effet où il lui était facile soit d'obtenir de ces précieux gages d'hospitalité, soit de s'enrichir par la violence et la piraterie aux dépens surtout des anciens alliés des Troyens, tandis que les populations barbares, les populations lointaines des bords de la mer extérieure n'auraient guère pu offrir au hé-

1. Homère, *Iliade*, XI, 20.

ros une perspective semblable. Cela étant, quand le poëte nous dit que Ménélas était venu jusqu'en Éthiopie, [le mieux n'est-il point d'entendre que ce héros n'avait pas pénétré au cœur même du pays], mais qu'il s'était contenté d'en toucher la frontière du côté de l'Égypte? D'autant qu'il n'est pas impossible que cette frontière fût alors plus rapprochée de Thèbes qu'elle ne l'est aujourd'hui, bien que la frontière actuelle en soit déjà assez rapprochée, puisqu'elle passe près de Syène et de Philæ, la première de ces deux villes, Syène, appartenant à l'Égypte, et l'autre, Philæ, ayant une population mixte d'Éthiopiens et d'Égyptiens. Or, une fois arrivé à Thèbes, Ménélas aura bien pu, surtout à la faveur de l'hospitalité royale, atteindre ces premières limites de l'Éthiopie, voire même les dépasser un peu : cette supposition n'a rien qui choque la raison. C'est ainsi qu'Ulysse dit être venu dans le pays des Cyclopes, pour s'être avancé seulement depuis la mer jusqu'à l'antre de Polyphème, situé, comme il le marque lui-même, tout à l'entrée du pays; pour l'Æolie et le pays des Læstrygons la même chose. En général, il lui suffit d'avoir un jour abordé en tel ou tel point d'un pays pour dire qu'il l'a visité. Voilà donc comment Ménélas sera venu en Éthiopie; en Libye pareillement, il lui aura suffi de toucher à quelques points de la côte, comme est ce port voisin d'Ardanie, au-dessus de Parætonium, qui a retenu le nom de *Ménélas*.

33. Si maintenant, après avoir nommé les Phéniciens, Homère mentionne aussi les Sidoniens, dont la ville était proprement la métropole ou capitale de la Phénicie, il ne fait en cela qu'user une fois de plus d'une figure de mots qui lui était familière, témoin ce vers :

« Il guide jusqu'aux vaisseaux LES TROYENS ET HECTOR [1]; »

et ceux-ci :

« LES FILS du magnanime OEneus n'étaient plus au nombre

1. Hom., *Iliade*, XIII, 1.

« des vivants; lui-même n'existait plus; ET MÉLÉAGRE, le héros « à la blonde chevelure, était mort [1]; »

celui-ci encore :

« Il vint jusqu'à l'IDA ET JUSQU'AU GARGARE [2]; »

et ce dernier passage :

« Les habitants de L'EUBÉE, DE CHALCIS et D'ÉRÉTRIE [3]. »

Sapho, du reste, a dit aussi

« Soit que tu aies pour patrie CYPRE, PAPHOS, ou PA- « NORME. »

Toutefois, Homère a dû avoir quelque autre raison encore pour que, dans une énumération générale comme celle-là, et après avoir nommé la Phénicie, il ait ajouté la mention particulière de Sidon. S'il n'eût voulu qu'énumérer dans leur ordre les différents pays où Ménélas avait été, il pouvait se borner à lui faire dire :

« Ayant parcouru tour à tour Cypre, la Phénicie, l'Égypte, je « passai jusqu'en Éthiopie. »

Mais pour qu'on sût que le séjour du héros chez les Sidoniens avait été de longue durée, il était bon que leur nom revînt souvent, soit directement dans les souvenirs de Ménélas, soit indirectement dans les récits du poëte. Et voilà pourquoi celui-ci ne manque pas une occasion de vanter les richesses et l'industrie des Sidoniens, pourquoi il rappelle l'hospitalité donnée par eux plus anciennement à Hélène en compagnie de son ravisseur, pourquoi encore il nous montre les appartements de Pâris tout remplis de précieux ouvrages sidoniens,

« On y voyait étalés les riches tissus aux mille couleurs, « ouvrage des femmes sidoniennes, que le divin Pâris avait

1. Hom., *Iliade*, II, 641. — 2. Id., *ibid.*, VIII, 47. — 3. Id, *ibid.*, II, 536.

« naguère ramenées de Sidon, sur le même vaisseau qui em-
« portait Hélène[1]; »

et le palais de Ménélas également, car ce héros dit à Télémaque :

« Je veux te donner cette coupe ciselée; elle est d'argent
« massif, l'or en couronne les lèvres; c'est l'œuvre de Vulcain;
« elle me fut offerte en présent par l'illustre roi des Sidoniens,
« lorsque, regagnant ma patrie, je m'arrêtai sous son toit hos
« pitalier[2]. »

Et nul doute qu'ici l'expression « *c'est l'œuvre de Vulcain* » ne doive être prise dans un sens figuré, comme une hyperbole analogue à ce qu'on dit tous les jours des belles choses, qu'elles sont l'œuvre de Minerve, l'œuvre des Grâces et des Muses ; c'est qu'en effet les Sidoniens étaient de très-habiles artistes, le poëte le dit formellement dans le passage où il parle de la beauté du vase qu'Eunée avait donné pour racheter Lycaon :

« Il n'était rien sur la terre qu'il n'effaçât par sa beauté :
« les Sidoniens avaient mis tout leur art à le décorer et des
« marchands phéniciens l'avaient apporté sur leur vaisseau[3]. »

34. Sur les Érembes maintenant que n'a-t-on point dit ! Mais de toutes les opinions émises la plus vraisemblable est celle qui veut que sous ce nom le poëte ait désigné les Arabes. Zénon, notre Zénon, va plus loin, et corrigeant le texte d'Homère, il lit le vers ainsi :

« Tour à tour je visitai Éthiopiens, Sidoniens, ARABES [au
« lieu d'*Érembes*]. »

Il n'est pas nécessaire pourtant de changer cette leçon, qui est assurément fort ancienne ; mieux vaut croire que c'est le nom lui-même qui a éprouvé quelqu'une de ces altérations si fréquentes, si communes dans toutes les langues ; et c'est

1. Hom., *Iliade*, VI, 289. — 2. Id., *Odyssée*, IV, 615. Cf. *ibid.*, XV, 115. — 3. Hom., *Iliade*, XXIII, 742.

précisément ce que certains grammairiens cherchent à mettre en lumière par la comparaison des lettres dans l'une et dans l'autre forme. Pour nous, nous serions tenté de préférer, comme plus sûr encore, le procédé de Posidonius, qui, même dans le cas présent, a cru devoir consulter la parenté et l'affinité primordiale des peuples pour retrouver l'étymologie du nom. Il est constant, en effet, que les nations arménienne, syrienne, arabe ont entre elles beaucoup de cette affinité et comme un air de famille qui se manifeste dans leurs langues, leurs genres de vie et leurs caractères physiques, là surtout où elles se trouvent être proches voisines, en Mésopotamie par exemple, pays dont la population appartient précisément à ces trois nations et où naturellement la ressemblance entre elles éclate davantage. Car, en admettant même que, par le fait des *climats* ou de la position géographique, il y ait quelque différence sensible des populations plus septentrionales aux populations méridionales et des unes et des autres aux populations intermédiaires, les caractères communs ne laissent pas que de prédominer. Ajoutons que les Assyriens et les Ariens offrent avec ces mêmes peuples, aussi bien qu'entre eux, une grande ressemblance. Eh bien! De cette ressemblance entre les peuples, Posidonius conclut la ressemblance des noms eux-mêmes. Or, il est de fait que les peuples, que nous appelons *Syriens*, portent en syriaque le nom d'*Arammæens*, et qu'il y a de la ressemblance entre ce nom et ceux d'*Arméniens*, d'*Arabes* et d'*Érembes*, ce dernier nom n'étant peut-être bien qu'une épithète ou qualification particulière dont se servaient les anciens Grecs pour désigner les Arabes, comme le sens étymologique du mot semblerait le donner à entendre. On s'accorde en effet généralement à dériver l'étymologie du mot d'Érembes des mots εἰς τὴν ἔραν ἐμβαίνειν (*pénétrer, habiter sous terre*). Seulement, avec le temps on aura à cette dénomination d'Érembes substitué la traduction plus claire de *Troglodytes*, nom qui désigne, comme on sait, la partie de la nation arabe établie sur le côté du golfe arabique attenant à l'Égypte et à l'Éthiopie. Ce sont donc ces Arabes, suivant toute vrai-

semblance, que le poëte a voulu désigner sous le nom d'Érembes et ce qu'il dit du voyage de Ménélas en leur pays doit s'entendre sans doute comme ce qu'il dit du voyage d'Éthiopie, car les Érembes, ainsi que les Éthiopiens, étaient proches voisins de la Thébaïde. Ajoutons qu'en rappelant ce voyage et celui d'Éthiopie le héros ne pouvait avoir en vue les avantages commerciaux ou les riches présents qu'il en avait retirés (ces profits ayant été apparemment peu de chose), mais uniquement la longueur et le prestige même du voyage, car c'était alors une gloire réelle d'avoir pénétré aussi loin, témoin ce vers :

« Il a de beaucoup d'hommes visité les cités et observé les « mœurs [1]; »

et ceux-ci encore :

« Mais j'ai dû beaucoup souffrir et longtemps errer sur mes « vaisseaux pour rapporter tous ces trésors [2]. »

Hésiode, il est vrai, dans son *Catalogue*, mentionne une certaine

« Fille d'Arabus, fils lui-même du bienfaisant Hermès et de « Thronia, fille du roi Belus [3]. »

Stésichore la nomme également, mais s'il est permis d'inférer de ce double témoignage que, du temps de ces poëtes, la contrée en question avait déjà reçu en mémoire d'Arabus le nom d'*Arabie*, il peut bien se faire aussi que du temps des héros il n'en fût pas encore de même.

35. Quant à ceux qui ont imaginé de faire des Érembes soit une tribu particulière de la nation éthiopienne, soit une tribu de Céphènes, voire en troisième lieu une tribu de Pygmées, sans parler de mille autres fictions du même genre, s'ils nous paraissent mériter moins de confiance, c'est qu'indépendamment du peu de vraisemblance qu'offre la chose en soi ils font là une sorte de confusion de l'histoire et de

1. Hom., *Odyssée*, I, 3. — 2. Id., *ibid.*, IV, 81. — 3. Cf. *Hesiodi fragmenta* (éd. Lehrs, Paris, 1840), nº 32.

la fable. Nous retrouvons cette même confusion chez ceux qui, voulant faire de l'Océan extérieur le théâtre des *erreurs* de Ménélas, placent les Sidoniens et naturellement aussi les Phéniciens sur les bords de la mer Persique ou sur tel autre rivage de l'Océan. A vrai dire, la façon dont ces auteurs se contredisent entre eux n'entre pas pour peu de chose dans l'incrédulité qu'ils rencontrent. Tandis que les uns, en effet, regardent les Sidoniens de notre mer intérieure comme une colonie des Sidoniens de l'Océan, ajoutant, qui plus est, que le nom de Phéniciens leur est venu de la couleur rouge des eaux de la mer extérieure, les autres affirment précisément l'inverse. Il en est aussi qui transportent l'Éthiopie dans notre Phénicie et font de Jopé le théâtre des aventures d'Andromède, non qu'ils ignorent la véritable situation des lieux en question, mais ils prétendent user des licences du genre mythique, comme ont fait Hésiode et tant d'autres que cite Apollodore. Seulement, en comparant aux fictions d'Homère les fictions de ces auteurs, Apollodore ne sait pas tenir la balance égale. Citant, par exemple, comme terme de comparaison, ce qu'Homère raconte et du Pont et de l'Égypte, il en tire contre le poëte une accusation en règle d'ignorance : suivant lui, le poëte a voulu dire la vérité, mais, loin de la dire, il a, faute de savoir, donné le faux pour le vrai. Or, nous le demandons, jamais personne se serait-il avisé d'accuser Hésiode d'ignorance, pour avoir parlé d'*Hémicynes*, de *Macrocéphales* et de *Pygmées*[1], quand Homère a pu user impunément de fictions semblables, et entre autres précisément de ce même mythe des Pygmées, quand en outre Alcman nous parle de *Stéganopodes* et Æschyle de *Cynocéphales*, de *Sternophthalmes* et de *Monommates*[2], quand surtout nous tolérons tant d'ouvrages en prose, écrits soi-disant dans le genre historique, et qui contiennent, sans que leurs auteurs l'avouent, tant de mythes véritables. C'est qu'en effet

1. *Hesiodi fragmenta* (éd. Lehrs), n° 42. — 2. Cf. *Aeschyli fragmenta* (éd. Ahrens, Paris, 1843), n° 77.

il saute aux yeux d'abord que c'est de propos délibéré et nullement par ignorance historique que les auteurs de ces ouvrages ont entremêlé de fables leurs récits, imaginant ainsi l'impossible afin de flatter le goût du public pour le merveilleux. Seulement, ce qui peut faire croire à leur ignorance, c'est qu'en général, et pour trouver plus aisément créance, ils ont choisi de préférence comme théâtre de leurs fictions les parties de la terre les plus mystérieuses et les plus ignorées. Au moins Théopompe a-t-il la bonne foi d'avouer ce qui en est : il déclare hautement qu'il mêlera plus d'une fois la fable à l'histoire, mieux seulement que n'ont su le faire Hérodote, Ctésias, Hellanicus et les différents historiens qui ont écrit sur l'Inde.

36. Pour ce qui est, maintenant, des phénomènes de l'Océan, il est bien vrai, [comme le marque Ératosthène], qu'Homère les a décrits sous la forme d'un mythe, car, en thèse générale, c'est là la forme que tout poëte doit chercher à donner à sa pensée, et, dans le cas présent, c'est évidemment le double phénomène du flux et du reflux qui lui a suggéré l'idée de sa fable de Charybde; mais cela ne veut point dire que cette fable en elle-même ait été créée de toutes pièces par l'imagination d'Homère; loin de là, Homère n'a fait qu'arranger et mettre en œuvre certaines notions positives concernant le détroit de Sicile. Que si, maintenant, il a parlé de *trois* reflux au lieu de *deux* pour les vingt-quatre heures,

« Car TROIS FOIS par jour elle vomit l'onde amère, et TROIS
« FOIS la ravale [1], »

voici, à ce qu'il semble, ce qu'on pourrait dire pour le justifier : d'abord, il n'y a pas à supposer un instant que ce soit par ignorance du phénomène lui-même que le poëte s'est exprimé de la sorte, mais il fallait qu'il ménageât un effet tragique, un effet de terreur : Circé ayant besoin de terrifier le héros pour le détourner plus sûrement de son

1. Hom., *Odyssée*, XII, 105.

fatal projet, on conçoit qu'elle appelle le mensonge à son aide. Que dit-elle, en effet, dans le passage en question?

« Trois fois par jour Charybde vomit l'onde amère et trois « fois elle la ravale avec un bruit terrible. Évite alors, évite de « te trouver à sa portée au moment du reflux : autrement « Neptune lui-même ne pourrait te soustraire à la mort. »

Et pourtant Ulysse assiste sans périr à ce terrible reflux; lui-même raconte la scène en ces termes :

« Et voilà que le monstre engloutit de nouveau l'onde « amère. Mais moi, me suspendant aux branches élevées d'un « figuier sauvage, comme la chauve-souris, j'y demeurai atta- « ché[1]. »

Il attend de la sorte que les débris de son vaisseau reparaissent, les saisit au passage et se sauve; et par le fait Circé se trouve avoir menti. Mais l'ayant fait mentir sur un point, Homère a bien pu la faire mentir sur un autre, et dans ce vers,

« Car trois fois par jour elle vomit, »

lui faire dire exprès *trois fois* au lieu de *deux*; d'autant qu'il existe dans le langage ordinaire une hyperbole toute pareille, « trois fois heureux et trois fois malheureux, » dont tout le monde se sert, et qu'Homère lui-même a souvent employée, dans ce vers-ci par exemple,

« TROIS FOIS heureux les Grecs[2]; »

dans cet autre également,

« Nuit charmante et TROIS FOIS désirée[3], »

et dans cet autre encore,

« [Fendue] en TROIS et quatre[4]. »

Peut-être d'ailleurs serait-on fondé à voir dans l'heure

1. Hom., *Odyssée*, XII, 107. — 2. Id., *ibid.*, V, 306. — 3. Hom., *Iliade*, VIII, 488. — 4. Id., *ibid.*, III, 363.

marquée par le héros comme un moyen adroit du poëte pour laisser au moins pressentir la vérité. Car il est certain que le *double* reflux dans l'espace d'un jour et d'une nuit ferait mieux comprendre que le reflux *triple* comment les débris du naufrage ont pu rester si longtemps engloutis et reparaître si tard, au gré du héros toujours cramponné aux branches de son figuier :

« Aux rameaux du figuier sans relâche attaché, j'attendais « que le monstre revomît le mât et la carène; mais ce moment « tarda longtemps au gré de mon impatience : ce fut à l'heure « où, pressé par la faim, le juge se lève et quitte l'assemblée, « après avoir entre les citoyens aux prises décidé maints pro- « cès, à cette heure seulement que du sein de Charybde ces « précieux débris reparurent à mes yeux[1]. »

Toutes ces circonstances effectivement indiquent un laps de temps considérable, celle-ci surtout, « que déjà le soir étendait son voile sur la terre, » sans compter que le poëte, au lieu de dire simplement et d'une manière générale « à l'heure où le juge se lève, » a ajouté, « ayant décidé maints procès, » ce qui implique une heure encore plus avancée. Enfin, Homère n'aurait offert au héros naufragé qu'un moyen de salut bien peu vraisemblable, si, avant qu'il eût eu le temps d'être emporté au loin, un nouveau reflux eût pu tout à coup le ramener en arrière.

37. Apollodore, à son tour, en partisan décidé d'Ératosthène, reproche à Callimaque d'avoir nommé, lui, un grammairien consommé, d'avoir nommé, dis-je, contrairement à la donnée homérique, qui consiste à transporter dans l'Océan le théâtre des *Erreurs* d'Ulysse, Gaudos et Corcyre parmi les lieux où le héros aborda. Mais de deux choses l'une : ou les *Erreurs* d'Ulysse n'ont eu lieu nulle part et ne sont de tout point qu'une fiction d'Homère, auquel cas le reproche est légitime; ou bien, elles ont eu lieu réellement, seulement en d'autres parages, et alors il faudrait le dire

1. Hom., *Odyssée*, XII, 437.

nettement, en précisant surtout quels sont ces parages, pour que la prétendue erreur pût être rectifiée. Or, comme on ne saurait dire avec vraisemblance, nous l'avons démontré plus haut, que tout ici est pure fiction, et que d'autre part on ne désigne aucune localité qui paraisse répondre mieux [que Gaudos et Corcyre] aux descriptions du poëte, Callimaque nous semble devoir être renvoyé de la plainte.

38. Démétrius de Scepsis n'a pas raison davantage dans ses critiques, et, qui plus est, on pourrait s'en prendre à lui souvent des erreurs qu'a commises Apollodore. Ainsi, en voulant réfuter certaine assertion de Néanthès de Cyzique, qui avait signalé comme un des incidents de la navigation des Argonautes vers le Phase (navigation attestée et par Homère et par maint autre écrivain) l'érection de ces temples ou autels de la Mère Idéenne qui se voient près de Cyzique, Démétrius s'emporte jusqu'à nier qu'Homère ait même eu connaissance de cette expédition de Jason vers le Phase. Or, en niant cela, Démétrius fait plus que de contredire le témoignage formel d'Homère, il se contredit lui-même, car il a lui-même raconté, [d'après Homère apparemment], comment Achille, après avoir dévasté Lesbos et tant d'autres lieux, épargna Lemnos et les îles voisines, à cause de la parenté qui l'unissait à Jason et au fils de Jason, Euneôs, alors maître de Lemnos. Quoi donc! Le poëte aurait su qu'Achille et Jason étaient parents, compatriotes ou simplement voisins, qu'en un mot un lien quelconque existait entre eux (lien du reste se réduisant à ceci, que tous deux se trouvaient être Thessaliens de nation, mais originaires l'un d'Iolcos, l'autre de la Phthiotide-Achæide), et il aurait cependant ignoré comment Jason, bien que Thessalien et natif d'Iolcos, en était venu à ne laisser de postérité nulle part en Thessalie, notamment à Iolcos, et avait placé son fils sur le trône de Lemnos! Il aurait connu Pélias et les Péliades, notamment la plus belle d'entre elles, ainsi que son fils,

« Eumélus, né des amours d'Admète et d'Alceste, d'Alceste,

« la plus belle entre toutes les femmes, comme elle était déjà
« la plus belle entre les filles de Pélias[1]; »

et pas une des aventures, j'entends des aventures authentiques de Jason, d'Argo et des Argonautes, ne serait parvenue à sa connaissance, si bien qu'il ne faudrait voir dans la navigation de Jason au sein de l'Océan, après sa séparation d'avec Æétès, qu'une pure fiction de l'imagination du poëte sans le moindre fondement historique !

39. Non ; et puisque tout le monde convient que la première partie de l'expédition des Argonautes, leur départ pour le Phase, sur l'ordre de Pélias, leur retour, leur prise de possession chemin faisant de telle et telle île, sont des faits dont on peut admettre l'authenticité, nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi la seconde partie de leur voyage, devenu pour eux comme pour Ulysse et pour Ménélas une suite d'*erreurs* sans fin, serait accueillie avec plus d'incrédulité, quand ces erreurs sont attestées de même et par des monuments encore debout aujourd'hui, et par la mention formelle d'Homère. La ville d'Æa, par exemple, se voit encore sur les bords du Phase, personne ne doute qu'Æétès n'ait réellement régné en Colchide, son nom même est demeuré pour le pays une sorte de nom national, on parle toujours de la magicienne Médée, et les richesses que la Colchide tire actuellement de ses mines d'or, d'argent et de fer, laissent assez deviner quel a dû être le vrai motif de l'expédition des Argonautes, le même apparemment qui avait, dès auparavant, poussé Phrixus vers les rives du Phase. Il existe en outre des monuments de l'une et de l'autre expédition, témoin ce *Phrixeum*, qui s'élève sur la frontière même de la Colchide et de l'Ibérie, et cette foule de *Jasonium*, qu'on trouve répandus partout en Arménie, en Médie et dans les pays environnants. De même, autour de Sinope et sur toute cette côte, dans la Propontide aussi, dans l'Hellespont, et jusque dans les eaux de Lemnos, on signale maint

1. Hom., *Iliade*, II, 714.

vestige du passage de Jason et de celui de Phrixus ; on retrouve, qui plus est, les traces de Jason et des Colkhes envoyés à sa poursuite en Crète, en Italie, dans l'Adriatique même, ce que rappelle, en partie du moins Callimaque, quand il nomme

« Et le temple d'Æglète et l'île d'Anaphé, proche voisine de « Théra, cette noble fille de Lacédémone[1], »

dans l'élégie dont voici le début,

« Je dirai d'abord comment du séjour d'Æétès le Cytéen « une troupe de héros put à travers les mers regagner les ri- « vages de l'antique Hæmonie, »

et qu'il ajoute à propos de ces Colkhes ou Colchidiens :

« A peine entrés dans la mer d'Illyrie, ils suspendent le « mouvement de leurs rames; et non loin de la pierre qui re- « couvre la dépouille de la blonde Harmonie, ils fondent une « humble cité : c'est pour le Grec LA VILLE DES PROSCRITS, « mais, d'un mot de leur langue, ils l'ont nommée POLÆ[2]. »

Enfin, suivant certains auteurs, Jason aurait remonté la plus grande partie du cours de l'Ister ; mais d'autres se bornent à le faire pénétrer par cette voie jusqu'à l'Adriatique, et, si les premiers ont montré qu'ils ignoraient complétement la géographie de ces contrées, ceux-ci, du moins, en supposant l'existence d'un second fleuve Ister, qui sortirait du grand Ister pour aller se jeter dans l'Adriatique, n'ont pas avancé quelque chose de tout à fait invraisemblable et absurde.

40. Or, ce sont des données de ce genre que le poëte a eues à sa disposition et qu'il a mises en œuvre, tantôt suivant rigoureusement l'histoire, et tantôt ajoutant à l'histoire les fictions de son imagination, conformément à la méthode générale des poëtes et à la sienne en particulier : il suit l'histoire par exemple, quand il nomme Æétès, qu'il parle

1. Cf. Callimachi *fragmenta a R. Bentleio collecta* (ed. Ernesti, Lugd. Batav., 1761) n° 113. — 2. Cf. *Ibid.*, n° 104.

de Jason et du navire Argo, qu'il crée son Æea à l'image de la réelle Æa, qu'il place Euneôs sur le trône de Lemnos et fait de cette île une alliée d'Achille, tout comme il fait une autre Médée de la magicienne Circé,

« Propre sœur de l'homicide Æétès[1]. »

Au contraire, il ajoute et mêle la fiction à l'histoire, quand il transporte en plein Océan le théâtre des *erreurs* qui suivirent l'expédition de Colchide; car l'expression

« Argo, nom chéri, nom connu de tous les mortels[2], »

très-juste quand on admet la précédente distinction et qu'on conçoit l'expédition du navire *Argo* dirigée dans le principe vers des lieux connus et abondamment peuplés, ne se comprend plus, si, comme l'affirme Démétrius de Scepsis d'après l'autorité de Mimnerme, lequel plaçait la résidence d'Æétès sur les bords mêmes de l'Océan, c'est dans la mer extérieure et vers les derniers confins de l'Orient que Jason se vit de prime abord envoyé par Pélias pour chercher la Toison d'or : l'expédition ainsi dirigée vers des lieux inconnus, ignorés, devient invraisemblable, sans compter qu'une navigation, comme celle-là, dans des parages absolument déserts et inhabités, et qui nous semblent aujourd'hui encore le dernier degré de l'éloignement, n'était pas de nature à procurer grand'gloire ni « à intéresser tous les cœurs[3]. »

1. Hom., *Odyssée*, X, 137. — 2. Id., *ibid.*, XII, 70. — 3. A l'exemple de M. Meineke, nous croyons pouvoir rejeter en note les vers suivants, qui paraissent bien les mêmes que citait Démétrius d'après Mimnerme, mais qu'on s'accorde à considérer comme une docte interpolation faite au texte de Strabon par quelque lecteur des anciens temps :

« Et jamais Jason n'eût rapporté d'Æa la précieuse toison après un si pénible voyage et tant de périlleux combats soutenus, tous pour l'honneur de « l'impérieux Pélias ; jamais les Argonautes n'eussent atteint le beau fleuve « Océan. »

Et plus loin :

« La ville d'Æétès, où reposent étendus sur leur lit d'or, et près des bords « de l'Océan que visita naguère le divin Jason, les rayons du soleil à la course « rapide. »

CHAPITRE III.

1. Un autre tort d'Ératosthène est de citer trop souvent, soit qu'il les réfute, soit qu'il accepte leur témoignage et qu'il s'en serve, des écrivains qui ne méritent au fond que l'oubli, un Damaste, par exemple, et ses pareils, tous gens que, même pour ce qu'il y a de vrai dans leurs livres, on ne devrait jamais ni citer ni croire. Les seuls témoignages, en effet, qui puissent faire autorité, sont ceux d'écrivains recommandables, habituellement exacts, ou qui, s'il leur arrive parfois de passer les choses sous silence ou d'en parler trop brièvement, ne cherchent du moins jamais à tromper. Mais le témoignage de Damaste ! Autant vaudrait citer celui du Bergéen [ou celui du Messénien[1]] Evhémère et de tant d'autres comme lui, dont Ératosthène tout le premier dénonce et raille le bavardage frivole. Lui-même nous fait connaître un des sots contes que ce Damaste a débités, quand il nous le montre faisant un lac du golfe Arabique, et racontant comme quoi Diotime, fils de Strombichos, à la tête d'une ambassade athénienne, avait pu, en remontant le Cydnus depuis la Cilicie jusqu'au Choaspe, fleuve qui passe à Suses, atteindre cette ville en quarante jours : il tenait le fait soi-disant de Diotime en personne, et là-dessus il s'extasiait que le Cydnus pût ainsi couper et l'Euphrate et le Tigre pour aller se jeter dans le Choaspe !

2. Mais cette critique n'est pas la seule qu'on puisse adresser ici à Ératosthène : on peut lui reprocher encore d'avoir, en parlant des différentes mers, présenté comme encore inexplorés de son temps des parages qui, au contraire, avaient été déjà visités et décrits avec une minutieuse exactitude ; d'avoir aussi, lui qui nous engage à ne pas accepter trop aisément la première autorité venue, et qui nous déduit tout au long les motifs d'une pareille défiance en

1. Voy. Meineke : *Vindiciarum Strabonaniarum liber*, p. 5.

citant comme exemple tout ce qui se débite de fables sur le Pont et l'Adriatique, d'avoir, dis-je, plus d'une fois lui-même accepté de confiance le témoignage du premier venu. N'admet-il pas ainsi, sur la foi d'autrui, que le golfe d'Issus représente le point le plus oriental de notre mer, quand Dioscurias, au fond du Pont-Euxin, est d'après lui-même, d'après le *Stadiasme*, qu'il a lui-même dressé et calculé, de près de trois mille stades plus avancé vers l'est? Et dans sa description de la partie septentrionale ou partie extrême de l'Adriatique n'admet-il pas également toutes les fables imaginables? Ne se montre-t-il pas tout aussi crédule pour ce qu'on a pu dire de la région située au delà des colonnes d'Hercule, signalant dans ces parages lointains une île Cerné et mainte autre terre, qui ne se retrouvent plus aujourd'hui nulle part, comme on le verra, quand nous en reparlerons dans la suite? Autre critique : après avoir dit en certain endroit que, dès les temps les plus anciens, les hommes naviguaient, soit comme pirates, soit comme marchands, non pas il est vrai en pleine mer, mais le long des côtes, témoin Jason, que nous voyons à un moment donné quitter ses vaisseaux et des rivages de la Colchide s'en aller guerroyer au fond de l'Arménie et de la Médie, il nie plus loin que jamais les anciens aient osé naviguer dans l'Euxin ni longer les côtes de la Libye, de la Syrie et de la Cilicie. Or, si par le nom d'*anciens* Ératosthène a entendu désigner des générations antérieures à tous nos souvenirs, dans ce cas-là vraiment je me soucie assez peu de savoir si les *anciens* ont navigué ou non et de dire d'une façon plutôt que de l'autre; mais a-t-il voulu parler de générations dont nous ayons gardé mémoire chacun alors dira sans hésiter que les anciens, tout au contraire, paraissent avoir accompli et par terre et par mer de plus longs voyages que les modernes, s'il faut s'en rapporter du moins à ce que la tradition nous apprend de Bacchus, d'Hercule, de Jason lui-même et aussi des héros qu'Homère a chantés, tels qu'Ulysse et Ménélas. Il y a lieu de croire également que Pirithoüs et Thésée avaient accompli quelque lointaine et pénible expédition, pour que

la tradition leur ait attribué l'honneur d'avoir visité l'*Hadès* ou sombre empire, et les Dioscures aussi, pour qu'ils aient mérité d'être appelés les *Gardiens de la mer* et les *Sauveurs du marin*. Tout le monde connaît en outre la *thalassocratie* de Minos et le grand périple des Phéniciens qui, peu de temps après la guerre de Troie, franchirent les colonnes d'Hercule, en explorèrent les abords et la côte de Libye jusqu'à moitié environ de sa longueur, fondant partout des villes sur leur passage. Et le Troyen Énée, et Anténor, et tant d'autres héros que l'issue de la guerre de Troie dispersa par toute la terre, peut-on raisonnablement ne pas les comprendre au nombre des *anciens?* Il était arrivé aux Grecs, aussi bien qu'aux barbares, par suite de la prolongation des hostilités, de perdre et ce qu'ils possédaient chez eux et ce que la guerre elle-même leur avait rapporté, si bien qu'après la chute d'Ilion les vainqueurs avaient dû par dénûment se tourner vers la piraterie, et plus encore que les vainqueurs ceux des vaincus que la guerre avait épargnés. De là le grand nombre de villes fondées, dit-on, par ceux-ci sur tout le littoral et parfois même dans l'intérieur des terres situées par delà la Grèce.

3. Autre chose encore : de l'exposé des progrès faits dans la connaissance de la *terre habitée* postérieurement à Alexandre et de son vivant déjà, Ératosthène passe à la discussion scientifique de la figure de la terre, mais non plus seulement de la *terre habitée*, ce qui eût été pourtant plus rationnel dans un traité dont la *terre habitée* était l'objet spécial : la figure qu'il entreprend de décrire embrasse la *terre entière*. Nous ne voulons pas dire que ce côté général de la question dût être absolument négligé; mais il fallait ne le traiter qu'en son lieu et place. Ératosthène nous montre donc la terre, la terre entière, affectant la forme d'une sphère, non pas à vrai dire d'une sphère faite au tour : il constate que sa surface présente mainte inégalité sensible. Mais à ce propos il allègue la quantité infinie d'altérations partielles que ladite figure éprouve par le fait des eaux, du feu, des tremblements ou secousses intérieures, des exha-

laisons de vapeurs et d'autres causes analogues. Or, ici encore, il méconnaît l'ordre logique, car la forme sphéroïdale pour la terre entière résulte de la constitution même de l'univers, et les changements partiels qu'il cite ne sauraient altérer en rien la figure *générale* de la terre, de si imperceptibles accidents disparaissant naturellement dans une si grande masse : tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de modifier dans sa disposition telle ou telle partie de notre *terre habitée*, les différentes causes qui les produisent étant toujours purement locales.

4. [Relativement à ces changements], une question se présente, qui a, suivant lui, particulièrement exercé la sagacité des philosophes, c'est comment il se peut faire qu'à deux et trois mille stades de la mer, dans l'intérieur même des terres, on rencontre en maints endroits quantité de coquilles, de valves, de *chéramides*, ainsi que des lacs d'eau saumâtre, notamment aux environs du temple d'Ammon et sur toute la route qui y mène, laquelle n'a pas moins de trois mille stades de longueur. « Il y a là en effet, dit-il, comme un immense dépôt de coquilles ; le sel aujourd'hui encore s'y trouve en abondance et l'eau de la mer ellemême à l'état de sources jaillissantes ; on y rencontre en outre force débris d'embarcations ayant évidemment tenu la mer, mais que les gens du pays prétendent avoir été vomis là par quelque fissure ou déchirement du sol, et jusqu'à de petites stèles surmontées de figures de dauphins et portant l'inscription suivante : DES THÉORES DE CYRÈNE. » Puis à ce propos il cite, et même avec éloge, l'opinion émise par Straton, le philosophe physicien, ainsi que celle de Xanthus de Lydie. Xanthus, lui, rappelait qu'au temps d'Artaxerxès une grande sécheresse était survenue, qui avait tari les fleuves, les lacs et les puits, qu'en maints endroits, tous situés fort avant dans les terres, et par conséquent bien loin de la mer, il avait pu observer de ses yeux des gisements de pierres ayant la forme de coquillages ou portant l'empreinte de *pétoncles* et de *chéramides*, ainsi que des lacs d'eau saumâtre, en pleine Arménie, chez les Matiènes et dans la basse

Phrygie, et de ces différents faits il concluait que la mer avait dû se trouver naguère à la place où sont aujourd'hui ces plaines. Quant à Straton, qui, au jugement d'Ératosthène avait poussé plus loin encore l'explication ou *ætiologie* du phénomène, il commençait par émettre le doute que l'Euxin eût eu primitivement cette ouverture près de Byzance : suivant lui, c'étaient les eaux des fleuves, ses tributaires, qui avaient forcé le passage et ouvert cette communication de l'Euxin avec la Propontide et l'Hellespont; puis le même effet s'était produit dans notre mer : là aussi le passage entre les colonnes d'Hercule avait été frayé violemment, le tribut des fleuves ayant grossi la mer outre mesure, et, par suite de l'écoulement des eaux, toutes les parties basses de ladite mer étaient restées découvertes, ce que Straton expliquait en faisant remarquer, d'abord, que le fond de la mer extérieure et celui de la mer intérieure n'ont pas le même niveau, et, en second lieu, qu'il existe présentement encore une espèce de chaîne ou de bande sous-marine, s'étendant des côtes d'Europe à celles de Libye, comme pour prouver qu'anciennement les deux mers ne faisaient point un seul et même bassin. Il ajoutait que le Pont est tout parsemé de bas-fonds, et que les mers de Crète, de Sicile et de Sardaigne, au contraire, sont extrêmement profondes, et il attribuait cette différence au grand nombre et à l'importance des fleuves qui débouchent précisément du nord et de l'est et envasent les parages du Pont, tandis que les autres mers n'ont rien qui altère leur profondeur. La même cause, à l'entendre, expliquait comment les eaux dans la mer de Pont sont moins salées qu'ailleurs et comment s'est formé le courant qui les emporte dans le sens naturellement de la pente ou inclinaison du fond. Il lui semblait même qu'avec le temps ces atterrissements des fleuves, ses tributaires, devaient finir par combler le Pont tout entier. « Car déjà, dit-il, sur la rive gauche, près de Salmydessus notamment, et des points que les marins désignent sous le nom de *Stéthé*, dans le voisinage de l'Ister et du désert de Scythie, cette mer tend à se convertir en bas-fonds marécageux. » Il

pouvait se faire aussi, suivant lui, que le temple d'Ammon s'élevât primitivement sur le bord de la mer et que l'écoulement ou le retrait de celle-ci l'eût rejeté dans l'intérieur des terres, là où nous le voyons actuellement. Straton conjecturait même à ce propos que l'oracle d'Ammon n'avait dû qu'à sa situation maritime d'être devenu si célèbre et si universellement connu : « Autrement disait-il, et avec l'extrême éloignement où se trouve ce temple aujourd'hui de la mer, comment concevoir raisonnablement le degré d'illustration et de gloire attachées à son nom? » L'Égypte, elle aussi, avait dû être primitivement couverte par la mer jusqu'aux marais qui bordent aujourd'hui Péluse, le mont Casius et le lac Sirbonis, et la preuve qu'il en donnait, c'est que, de son temps encore, quand on creusait dans les salines naturelles qui se trouvent en Égypte, le fond des excavations était toujours sablonneux et rempli de débris de coquilles, comme si effectivement cette contrée eût été naguère couverte par la mer et qu'il fallût voir dans tout le canton du Casius et dans celui des Gerrhes d'anciens bas-fonds contigus par le fait au golfe Érythréen et que la mer, en se retirant, aurait découverts, n'y laissant subsister que le lac Sirbonis, lequel même, avec le temps, aurait aussi rompu ses digues et commencé à dégénérer en marais. De même enfin les bords du lac Mœris, par leur aspect, lui rappelaient plutôt les côtes d'une mer que les rives d'un fleuve. Or, que la mer ait anciennement et pendant des périodes plus ou moins longues couvert, puis laissé à sec en se retirant une bonne partie des continents, le fait en soi n'a rien d'inadmissible. On peut admettre également que toute la partie de la surface terrestre aujourd'hui encore cachée sous les mers présente des inégalités de relief ou de niveau ni plus ni moins, en vérité, que la partie aujourd'hui découverte et que nous habitons, et qu'elle se trouve, comme celle-ci, sujette à tous les changements, à toutes les révolutions signalées par Ératosthène. Et, cela étant, on ne voit pas qu'il y ait, dans le raisonnement de Xanthus du moins, rien d'absurde à relever.

5. En revanche, ne pourrait-on pas objecter à Straton que, libre de choisir entre beaucoup de causes réelles, il a négligé celles-ci pour en invoquer de chimériques? La première, en effet, qu'il reconnaisse, c'est que le lit de la mer intérieure et celui de la mer extérieure ne sont point de niveau et partant que les deux mers n'ont pas la même profondeur. Or, si la mer s'élève, puis s'abaisse, si elle inonde certains lieux et qu'ensuite elle s'en retire, cela ne tient pas à ce que ses différents fonds sont les uns plus bas, les autres plus élevés, mais à ce que les mêmes fonds tantôt s'élèvent et tantôt s'abaissent, et à ce que la mer en même temps se soulève ou s'affaisse aussi, puisque, une fois soulevée, elle déborde nécessairement, et que baissant ensuite elle rentre naturellement dans son lit primitif. Autrement, il faudrait que tout accroissement subit de la mer donnât lieu à une inondation, qu'il y en eût une, par exemple, à chaque marée ou à chaque crue des fleuves, ses tributaires, la masse de ses eaux éprouvant dans le premier cas un déplacement total, et, dans le second, une augmentation de volume. Mais ces augmentations [causées par les crues des fleuves] ne sont ni fréquentes ni subites, et, quant aux marées, elles ne durent guère, leur mouvement d'ailleurs est réglé, et l'on ne voit pas, dans notre mer, non plus qu'ailleurs, qu'elles causent des inondations. Reste donc à s'en prendre à la nature même du fond, soit du fond sous-marin, soit du fond temporairement submergé, mais plutôt du fond sous-marin, parce qu'il est plus mobile et qu'en général ce qui est humide est sujet à éprouver des changements plus rapides, comme offrant moins de résistance à l'action des vents, cause première de tous ces changements. Mais, je le répète, ce qui produit l'effet en question, c'est que les mêmes fonds tantôt s'élèvent et tantôt s'affaissent, et non pas que les différends fonds sont les uns plus élevés, les autres moins. Que si, maintenant, Straton s'y est laissé tromper, c'est qu'il croyait apparemment que ce qui arrive pour les fleuves se produit aussi dans la mer, à savoir que le courant qu'on y observe dépend aussi de

l'élévation du point de départ. Sans quoi il n'eût pas attribué le courant du détroit de Byzance à la disposition du fond, qui se trouve plus élevé, suivant lui, dans l'Euxin que dans la Propontide et dans la mer qui lui fait suite, et cela, soi-disant, parce que le limon, que charrient les fleuves, comble peu à peu le lit de l'Euxin, et qu'à mesure qu'il convertit cette mer en bas-fond il précipite ses eaux plus violemment vers les mers *extérieures*. Sans compter que, comme il applique ou transporte le même raisonnement à notre mer, prise dans son ensemble, et comparée à cette autre mer qu'on nomme extérieure [par rapport à elle], et qu'il conclut l'exhaussement du fond de la Méditerranée au-dessus du fond de la mer Atlantique de cette circonstance que la Méditerranée reçoit un grand nombre de tributaires et une quantité proportionnelle de limon, il faudrait, ce semble, qu'on eût observé qu'aux Colonnes d'Hercule et près de Calpé le courant est absolument le même qu'auprès de Byzance. Mais je ne veux pas insister sur cet argument, car on ne manquerait pas de me dire que le même courant effectivement se produit aux colonnes d'Hercule, seulement qu'il s'y perd dans le mouvement en sens contraire du flux et du reflux et échappe ainsi à l'observation.

6. En revanche, je demanderai si rien n'empêchait, avant l'ouverture du détroit de Byzance, que le fond de l'Euxin, alors plus bas apparemment que celui de la Propontide et de la mer qui y fait suite, ne s'exhaussât par le fait des atterrissements des fleuves, soit que l'Euxin formât déjà une mer proprement dite ou simplement un lac plus grand que le Mæotis. Que si l'on m'accorde ce premier point, je poserai une autre question : je demanderai s'il n'est pas probable qu'entre les deux surfaces adjacentes du Pont-Euxin et de la Propontide les choses se sont passées de la façon suivante, que, tant que le niveau a été le même, l'équilibre parfait des eaux et l'égalité de pression ont rendu impossible toute irruption violente d'un bassin dans l'autre ; mais qu'une fois le niveau exhaussé dans le bassin intérieur la barrière a été forcée et le trop-plein des eaux



dudit bassin expulsé hors de son sein, après quoi la mer extérieure s'est trouvée ne plus former avec ce bassin intérieur qu'un seul et même courant et a pris naturellement son niveau, tandis que ce bassin lui-même (que ses eaux fussent auparavant déjà celles d'une mer proprement dite ou encore celles d'un lac) devenait, par le fait de son mélange avec les eaux de la mer et à cause de la prédominance naturelle de celles-ci, devenait mer à son tour? Et si l'on m'accorde ce second point comme le premier, n'est-ce pas la preuve que rien n'aurait pu empêcher le courant actuel de se former et qu'il ne provient par conséquent ni de l'*élévation* relative ni de la pente ou inclinaison du fond, comme le prétendait Straton?

7. Appliquons maintenant le même raisonnement à l'ensemble de notre mer et à la mer extérieure et n'attribuons plus aux fonds mêmes et à leur inclinaison, mais bien au tribut des fleuves, la cause du courant ou écoulement en question. Rien n'empêcherait, à la rigueur, et comme le veulent Straton et Ératosthène, dans le cas même où toute notre mer n'aurait été primitivement qu'un lac, rien n'empêcherait que, grossi par les fleuves, ses tributaires, ledit lac n'eût fini par déborder et par faire irruption à travers le *détroit* des *colonnes* d'Hercule, comme du haut d'une cataracte, dans la mer extérieure, qui, grossie à son tour et accrue incessamment par ses eaux, en serait venue par la suite des temps à ne plus former avec lui qu'un seul et même courant, une seule et même surface, lui communiquant en revanche, et par l'effet d'une prépondérance toute naturelle, sa propre qualité de mer. En revanche, il est absolument contraire aux principes de la physique d'assimiler la mer aux fleuves, ceux-ci coulant suivant la pente de leur lit, tandis que la mer, elle, n'a point de pente. Les détroits, qui plus est, n'ont point un courant uniforme, et c'est là une circonstance qui ne saurait tenir à l'exhaussement du fond de la mer par suite des atterrissements des fleuves. Ces atterrissements, en effet, ne se produisent qu'aux bouches des fleuves, témoin les Stéthé aux bouches de

l'Ister, le désert des Scythes et les terrains de Salmydessus, que d'autres torrents du reste concourent à former; témoin encore la côte de Colchide, terrain sablonneux, bas et mou, aux bouches du Phase, et, dans le voisinage des bouches du Thermodon et de l'Iris, tout le territoire de Thémiscyre, autrement dit la plaine des Amazones, ainsi que la plus grande partie de la Sidène, pour ne point parler d'autres alluvions fluviales. Car tous les fleuves, à l'imitation du Nil, tendent à combler le bras de mer situé en avant de leur embouchure, plus ou moins vite seulement : moins vite, quand leurs eaux ne charrient qu'une faible quantité de limon; plus vite, quand ils ont un long parcours, que le sol du pays qu'ils traversent est naturellement mou et qu'ils se grossissent d'un grand nombre de torrents, ce qui est le cas, par exemple, du Pyrame, lequel a, comme on sait, considérablement accru le territoire de la Cilicie et a donné lieu à ce fameux oracle :

« Les générations qui verront ces choses verront aussi le « Pyrame au cours impétueux, à force d'avoir reculé les li- « mites du continent, atteindre enfin les bords sacrés de « Cypre [1]. »

Le fleuve Pyrame, en effet, devient navigable en pleine Cataonie et, pour entrer en Cilicie, s'ouvre un passage à travers les gorges du Taurus; après quoi il va se jeter dans le détroit qui fait face et à la côte de Cilicie et à celle de Cypre.

8. Une circonstance, maintenant, empêche que le limon ainsi charrié par les fleuves ne soit emporté tout d'abord au sein de la pleine mer : c'est que la mer, dans le mouvement de va-et-vient qui lui est propre, le repousse toujours en arrière. La mer, en effet, ressemble aux créatures animées, et, comme celles-ci ne vivent qu'en aspirant et en expirant sans cesse l'air atmosphérique, de même la mer, par un

1. Cf. *Oracula Sibyllina* (ed. C. Alexandre) lib. IV, v. 97, où on lit ἀργυροδίνης (*aux flots d'argent, aux eaux transparentes*) au lieu de [illegible] (*au cours large et impétueux*).

mouvement alternatif, semble sans cesse arrachée, puis rendue à elle-même. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se tenir sur le rivage à l'heure du flot : dans le même moment, vous voyez la mer vous baigner les pieds, les laisser à sec, puis les baigner encore et ainsi de suite sans interruption. Mais avec ce mouvement oscillatoire le flot ne laisse pas que d'avancer, et, même quand il est le plus paisible, il acquiert en avançant une force plus grande, qui lui permet de rejeter sur le rivage tous les corps étrangers :

« Du sein de la mer il expulse les algues, dont l'amas bientôt jonche au loin le rivage[1]. »

A vrai dire, par un fort vent de mer, l'effet est plus sensible, mais il se produit également par les temps de calme et avec les vents de terre : même quand il a le vent contraire, le flot n'en continue pas moins à se porter vers la terre, parce qu'il obéit en cela à un certain mouvement, inhérent à la nature même de la mer. C'est là du reste l'effet que le poëte a décrit dans le passage suivant,

« Le flot se recourbe, et, couronnant l'extrémité du rivage, « rejette au loin l'écume salée[2], »

ainsi que dans cet autre vers,

« Les rivages retentissent des efforts de la mer vomissant « son écume[3]. »

9. Le flot, dans son mouvement progressif, acquiert donc la force suffisante pour expulser hors de son sein tout corps étranger, et l'on appelle proprement *épuration* de la mer cet effort par lequel elle jette à la côte les cadavres et les débris, quels qu'ils soient, des navires naufragés. En revanche, dans son mouvement de retraite, la mer n'a plus assez de force pour que les cadavres, le bois, voire ce qu'il y a de plus léger, le liége, rejetés sur le rivage par ce premier effort du flot, soient, par un effort contraire, remportés au

1. Hom., *Iliade*, IX, 7. — 2. Id., *Ibid*., IV, 425. — 3. Id., *ibid*., XVII, 4. Meineke a vu, non sans vraisemblance, dans cette double citation, [illegible]elle interpolation. Voy. *Vindic. Strabonian. liber*, p. 6.

large, même des parties du rivage les moins reculées où le flot aura atteint[1]. Eh bien! Le limon des fleuves et les eaux qui en sont chargées se trouvent repoussés absolument de la même façon par le flot, sans compter que leur propre poids contribue encore à les précipiter plus vite contre la terre, au pied de laquelle ils se déposent avant d'avoir pu atteindre le large, parce qu'à une faible distance au delà de son embouchure le courant d'un fleuve perd toute sa force. Et c'est ce qui fait qu'un jour la mer peut se trouver comblée tout entière à partir de ses rivages, pour peu qu'elle continue à recevoir ainsi sans interruption les alluvions des fleuves : dans ce cas là, en effet, rien ne pourrait empêcher un tel résultat de se produire, supposions-nous le Pont plus profond encore que la mer de Sardaigne, qui, avec les mille orgyes que lui prête Posidonius, passe pour la mer la plus profonde qu'on ait mesurée jusqu'ici.

10. On peut donc, en somme, se montrer moins empressé qu'Ératosthène d'adopter l'explication de Straton; et peut-être vaudrait-il mieux rattacher le phénomène en question à un ordre de faits plus sensibles, du genre de ceux, si l'on peut dire, auxquels nous assistons tous les jours. Les inondations, par exemple, les tremblements de terre, les éruptions, les soulèvements du sol sous-marin, d'une part, et d'autre part les affaissements ou éboulements subits sont autant de causes qui peuvent avoir également pour effet les unes d'exhausser, les autres d'abaisser le niveau de la mer. Et comme on ne s'expliquerait point que ces sortes de soulèvements fussent possibles pour des masses ou matières volcaniques et pour de petites îles, sans l'être aussi pour des îles de grande étendue, possibles pour les îles en général, sans l'être aussi pour les continents, de même on devra admettre la possibilité des grands comme des petits affaissements; d'autant mieux que la tradition parle de cantons entiers et de villes, comme voilà Bura, Bizoné et plusieurs autres, qui au-

1. Voy. la correction proposée par M. Ch. Müller pour tout ce passage, p. 943-44 de son *Index variæ lectionis*.

raient été abîmées et complétement englouties à la suite de tremblements de terre. Ajoutons qu'on n'est pas plus autorisé à voir dans la Sicile un fragment détaché de l'Italie qu'une masse soulevée par les feux de l'Etna, et qu'il en est de même pour les îles des Lipariens et les Pithécusses.

11. N'est-il pas divertissant, maintenant, de voir Ératosthène, un mathématicien, refuser de ratifier le principe posé par Archimède dans son traité des *Corps portés sur un fluide*, à savoir que « la surface de tout liquide à l'état « de repos affecte la forme d'une sphère ayant même centre « que la terre, » proposition admise pourtant par quiconque a la moindre notion des mathématiques? Lui, tout en reconnaissant que notre mer intérieure est une et continue, nie que ses eaux soient de niveau, même sur des points très-rapprochés les uns des autres. Et qui appelle-t-il en garantie d'une si grossière erreur? Des architectes, bien que les mathématiciens aient toujours proclamé l'architecture partie intégrante des mathématiques. Il raconte à ce propos comment Démétrius, ayant entrepris de couper l'isthme de Péloponnèse pour ouvrir une route nouvelle à la navigation, en fut empêché par ses architectes qui, après avoir bien tout mesuré et relevé, vinrent lui déclarer que le niveau de la mer dans le golfe de Corinthe se trouvait surpasser le niveau de la mer à Cenchrées et que, s'il coupait l'isthme intermédiaire, les eaux du golfe de Corinthe faisant irruption dans tout le détroit d'Égine, Égine elle-même et les îles voisines seraient submergées, sans que la navigation d'ailleurs retirât un grand profit du nouveau passage. Or, cette inégalité de niveau est, suivant Eratosthène, ce qui explique le courant des *euripes* en général, et en particulier celui du détroit de Sicile, dont il compare les effets à ceux du flux et du reflux de l'Océan. « Deux fois en effet, dit-il, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, ce courant change de direction, tout comme les eaux de l'Océan montent et baissent deux fois dans le même espace de temps, il correspond au flux de l'Océan, quand de la mer Tyrrhénienne il se porte vers celle de Sicile, et, comme on dirait alors qu'il passe d'un niveau plus

élevé à un niveau plus bas, on le désigne sous le nom de *courant descendant*, et ce qui constitue la correspondance en question, c'est qu'il prend et quitte cette direction juste aux mêmes heures où commence et cesse le flux, la prenant au lever et au coucher de la lune pour la quitter avec le passage soit supérieur soit inférieur de cet astre au méridien; il correspond au reflux, maintenant, quand il suit la direction contraire, dite *courant remontant*, laquelle commence, ainsi que le reflux, avec l'un ou l'autre des passages de la lune au méridien, pour finir quand cet astre atteint l'un ou l'autre des points où il se lève et se couche. »

12. La question du flux et du reflux de l'Océan a été traitée tout au long par Posidonius et par Athénodore. Pour ce qui est des courants alternatifs des détroits, autre question qui demande à être traitée plus scientifiquement que nous ne pouvons le faire dans le présent ouvrage, il nous suffira de dire qu'il n'y a rien d'uniforme dans la manière dont ces courants se comportent au sein des différents détroits, à en juger du moins par l'apparence : autrement, comment expliquer que, dans l'espace d'un jour, le courant du détroit de Sicile, ainsi que le marque Ératosthène, change deux fois de direction et celui de l'euripe de Chalcis sept fois, tandis que le courant du détroit de Byzance n'en change pas du tout et poursuit invariablement sa marche de la mer de Pont vers la Propontide, sauf de temps à autre quelques interruptions, pendant lesquelles, au dire d'Hipparque, il demeurerait complétement stationnaire? Du reste, fût-il uniforme, ce phénomène ne saurait encore avoir pour cause la prétendue inégalité qu'indique Ératosthène dans le niveau des mers situées de l'un et de l'autre côté du détroit, inégalité qui n'existerait même pas dans les fleuves, sans leurs cataractes. Encore les fleuves à cataractes n'ont-ils pas de courant alternatif, mais bien un courant constant dirigé vers le fond le plus bas, et cela uniquement parce que leur lit est en pente et que leur surface est inclinée. On voit donc que pour les détroits il n'y a plus non-seulement de courant alternatif, mais de suspension et de stagnation possible, du

moment qu'on admet qu'ils puissent faire communiquer deux mers de niveaux différents, l'une plus élevée, l'autre plus basse. Peut-on bien dire, maintenant, que la surface de la mer soit inclinée, surtout avec l'hypothèse généralement admise de la sphéricité des quatre corps dits *élémentaires?* Car autre chose est la terre, qui, par suite de sa constitution solide, peut offrir à sa surface des cavités et des saillies permanentes, autre chose est l'eau, qui, mise en mouvement par son seul poids, se répand également à la surface de la terre et y prend effectivement son niveau suivant la loi marquée par Archimède.

13. Ératosthène revient ensuite sur ce qu'il a déjà dit au sujet d'Ammon et de l'Égypte, il ajoute qu'à en juger par les apparences la mer a dû couvrir anciennement les environs même du mont Casius, tout le canton actuel des Gerrhes formant alors une suite de bas-fonds, qui joignaient le grand golfe de la mer Érythrée, jusqu'au moment où, l'autre mer s'étant comme qui dirait resserrée, lesdits bas-fonds furent laissés à découvert. Mais cette expression que « les bas-fonds *joignaient* le golfe de la mer Érythrée » est amphibologique, puisque le mot *joindre* donne à la fois l'idée de la simple proximité et celle de la contiguité même, c'est-à-dire, quand il est question d'eaux, l'idée d'un confluent ou de la réunion de deux courants en un seul. Pour moi, le vrai sens de l'expression est que ces bas-fonds s'étendaient jusque *dans le voisinage* de la mer Érythrée, quand le détroit des Colonnes se trouvait encore fermé, mais qu'une fois ce détroit ouvert, ils commencèrent à se retirer, le niveau de notre mer ayant naturellement baissé par suite de l'écoulement de ses eaux à travers le détroit des Colonnes. Hipparque, lui, entend le mot *joindre* dans le sens d'un confluent véritable, qui se serait opéré entre notre mer, grossie et débordée, et la mer Érythrée, et partant de là il se demande pourquoi notre mer, du moment qu'elle se déplaçait par le fait de l'écoulement de ses eaux à travers le détroit, ne déplaçait pas du même coup et n'entraînait pas à sa suite la mer Érythrée désormais confondue avec elle, comment il a

pu se faire au contraire que l'Érythrée ait conservé son même niveau sans baisser. « Car, ajoute-t-il, de l'aveu même d'Ératosthène, toute la mer extérieure ne forme qu'un seul et même courant, ou en d'autres termes la mer *Hespérienne* ou occidentale et la mer Érythrée ne font qu'une, ce qui implique comme conséquence forcée une hauteur de niveau égale à la fois dans la mer située par delà les Colonnes d'Hercule, dans l'Érythrée et aussi dans notre mer intérieure du moment qu'elle se trouve réunie avec l'Érythrée en un courant continu. »

14. Malheureusement Ératosthène peut répondre à cela qu'il n'a jamais rien dit de pareil, qu'il n'a jamais parlé d'un confluent véritable entre notre mer grossie du tribut des fleuves et la mer Érythrée, qu'il a parlé seulement d'une proximité plus grande entre ces deux mers ; que, d'ailleurs, parce qu'une mer est une et continue, il ne s'ensuit pas qu'elle ait partout même hauteur et même niveau, témoin notre mer intérieure, qui n'est assurément pas la même au Léchée qu'à Cenchrées. Et notez qu'Hipparque pressentait déjà l'objection dans le traité qu'il a composé contre Ératosthène. Mais alors, dirons-nous, puisqu'il sait si bien à quoi s'en tenir sur la vraie pensée de son adversaire, qu'il le prenne donc sur ses propres allégations au lieu d'établir ainsi en thèse générale que quiconque fait une seule et même mer de toute la mer extérieure admet implicitement pour ladite mer un seul et même niveau partout.

15. Quand Hipparque, maintenant, déclare fausse l'inscription des théores cyrénéens trouvée sur ces figures de dauphins, la raison qu'il allègue ne nous semble guère convaincante : à l'entendre, bien que la fondation de Cyrène appartienne aux temps proprement historiques, nul historien n'a constaté la présence à aucune époque du temple d'Ammon sur le bord même de la mer. Qu'importe cependant qu'aucun historien n'ait mentionné le fait, si des indices certains, et, entre autres, l'érection votive de ces dauphins et l'inscription commémorative d'une théorie cyrénéenne, nous donnent lieu de conjecturer qu'il y eut un temps où le temple

occupait effectivement une situation maritime. Autre chose : Hipparque admet que le fond de la mer en se soulevant a pu du même coup soulever la mer elle-même, assez pour qu'elle couvrît tout le pays intermédiaire jusqu'au temple, c'est-à-dire un espace de plus de 3000 stades ; mais ailleurs il refuse d'admettre que la mer ait jamais pu s'exhausser assez pour que l'île de Pharos tout entière et une bonne partie de l'Égypte aient été cachées sous ses eaux, comme si le degré d'exhaussement [qu'il accordait tout à l'heure] n'eût pas suffi de reste pour que ces lieux-là aussi fussent complétement submergés. — « S'il était vrai, dit-il encore, que notre mer, avant l'ouverture du détroit des Colonnes d'Hercule, eût été par l'effet du tribut des fleuves aussi fort grossie que le prétend Ératosthène, il faudrait aussi qu'avant la rupture dudit détroit la Libye tout entière, avec la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, eussent disparu complétement sous les eaux ; le Pont lui-même, ajoute-t-il, se serait par quelques points réuni à l'Adriatique, puisque l'Ister, à son point de départ dans la région du Pont, se divise en deux bras, et que, par suite d'une disposition particulière des lieux, il se déverse à la fois dans l'une et dans l'autre mers. » — Mais d'abord, l'Ister n'a pas sa source dans la région pontique, il part d'un point tout opposé situé dans les montagnes au-dessus de l'Adriatique ; en second lieu, il ne se déverse pas à la fois dans l'une et dans l'autre mers, mais seulement dans le Pont, et il ne se bifurque qu'à son embouchure même. Hipparque a donc reproduit là une erreur commune à quelques-uns de ses prédécesseurs, lesquels supposaient l'existence d'un fleuve, portant ce même nom d'Ister, qui se serait jeté dans l'Adriatique après s'être séparé de l'autre Ister, qui aurait même donné à toute cette partie de son bassin la dénomination d'Istrie et que Jason aurait descendu tout entier lors de son retour de Colchide.

16. Du reste, pour qu'on ne s'étonne plus autant de ces sortes de changements ou de révolutions, causes, avons-nous dit, de déluges et de cataclysmes du genre de ceux dont il a été question ci-dessus pour la Sicile, les îles d'Æole

et les Pithécusses, il convient de citer encore plusieurs faits analogues qui se produisent actuellement même ou qui se sont produits anciennement en des lieux différents de ceux-là. Tant d'exemples de même nature, mis à la fois sous les yeux du public, ne peuvent manquer en effet de mettre un terme au mélange de surprise et d'effroi qu'il éprouve. Actuellement, tout fait insolite le trouble et met en évidence l'ignorance profonde où il est encore des phénomènes naturels et des conditions générales de la vie; il se troublera par exemple au récit du phénomène observé naguère dans les parages des îles Théra et Thérasia, situées toutes deux dans ce bras de mer qui sépare la Crète de la Cyrénaïque, dont le chef-lieu, Cyrène, a même l'une d'elles, Théra, pour métropole, ou de tel autre phénomène observé dans des conditions toutes pareilles soit en Égypte, soit dans mainte localité de la Grèce. Entre Théra et Thérasia on vit jaillir du sein des flots, quatre jours durant, si bien que la mer bouillait à gros bouillons et que toute sa surface en paraissait embrasée, des flammes, dont l'effort, comparable à celui d'un levier, souleva peu à peu hors de l'abîme une île toute formée de matières ignées, et qui pouvait bien mesurer douze stades de circuit. L'éruption une fois calmée, les Rhodiens (c'était le temps où leur marine dominait dans ces parages) s'aventurèrent les premiers sur cette terre nouvelle et y construisirent même un temple en l'honneur de Neptune Asphalien. En Phénicie, d'autre part, Posidonius nous signale certain tremblement de terre, à la suite duquel une des villes au-dessus de Sidon fut engloutie tout entière, tandis que Sidon elle-même avait les deux tiers de ses maisons renversées, mais heureusement pas toutes à la fois, de sorte qu'on n'eut pas une grande perte d'hommes à déplorer. Les mêmes secousses, relativement assez faibles, furent ressenties dans toute la Syrie et s'étendirent même à plusieurs des Cyclades et jusqu'en Eubée : on vit là les eaux d'Aréthuse (il s'agit d'une des fontaines de Chalcis) tarir tout à coup, puis recommencer à sourdre quelques jours après, mais par une ouverture différente, et tout ce temps-là le sol ne cessa de

trembler sur un point ou sur un autre, puis il finit par s'entr'ouvrir et vomit dans la plaine de Lélante un torrent de boue enflammée.

17. Il existe plus d'un recueil de faits de ce genre ; mais celui de Démétrius de Scepsis nous suffira amplement, pour peu que nous sachions y puiser avec discernement. Or, à propos de ces vers d'Homère :

« Ils atteignirent tous deux les limpides fontaines d'où
« s'échappe par une double source l'impétueux Scamandre :
« des deux sources, l'une est chaude, l'autre jaillit, en été,
« aussi froide que la grêle [1]. »

Démétrius nie qu'il y ait lieu de s'étonner si aujourd'hui, tandis que la source d'eau froide subsiste encore, celle d'eau chaude a disparu. « La cause en est, dit-il, que l'eau chaude naturellement s'épuise et se perd. » Et, partant de là, il rappelle ce que Démoclès, dans ses *Histoires*, a dit des terribles tremblements de terre ressentis anciennement en Lydie, en Ionie et jusqu'en Troade, lesquels engloutirent des villages entiers, bouleversèrent le mont Sipyle (c'était du temps du roi Tantale)..., convertirent de simples marécages en lacs et submergèrent Troie sous les eaux de la mer. Par une cause analogue l'île de Pharos, la Pharos d'Égypte, située naguère en pleine mer, n'est plus aujourd'hui à proprement parler qu'une presqu'île, et Tyr et Clazomènes pareillement. Nous-même enfin, lors de notre voyage à Alexandrie, en Égypte, nous avons vu la mer, aux environs de Péluse et du mont Casius, se soulever tout à coup, inonder ses rivages et faire de la montagne une île, si bien qu'on allait en bateau sur la route qui passe au pied du Casius et mène en Phénicie. Il n'y aurait donc rien d'étonnant, qu'un jour l'isthme, qui sépare la mer d'Égypte de la mer Érythrée, vînt, en se rompant ou en s'affaissant, à se changer en détroit et à mettre ainsi en communication directe les deux mers intérieure

1. Hom., *Iliade*, XXII, 147.

et extérieure, comme il est arrivé pour le détroit des Colonnes d'Hercule. Nous avons bien déjà, au début de notre livre, touché quelques mots des phénomènes de ce genre, mais il convient de réunir le tout ensemble pour que les esprits fortifiés ainsi contre le doute croient dorénavant à certaines œuvres de la nature et aux changements de toute sorte que celle-ci opère à la surface du globe.

18. Si ce qu'on dit est vrai, le Pirée, dans le principe, aurait été aussi une île, et de cette situation *par-delà le rivage* (πέραν τῆς ἀκτῆς) lui serait venu le nom qu'il porte encore. Leucade, au contraire, qui formait primitivement une presqu'île, un promontoire, ne serait devenue une île que parce que les Corinthiens coupèrent l'isthme dudit promontoire : on prétend, en effet, que c'est Leucade que désignent ces paroles de Laërte :

« Tel que j'étais, quand j'escaladai les forts remparts de « NÉRITE, promontoire d'Épire [autrement dit de terre ferme [1]]. »

Il y a donc eu ici une *coupure* pratiquée de main d'homme, c'est-à-dire l'inverse de ce que la main de l'homme a fait ailleurs, en élevant des môles ou en jetant des ponts comme celui qui relie aujourd'hui au continent l'île située en avant de Syracuse, et qui a remplacé l'ancien môle, dont parle Ibycus, fait de cailloux ramassés au hasard, ou d'*eclectes*, pour nous servir de l'expression même du poëte. On cite encore le fait de ces deux villes, Bura et Hélicé, qui disparurent un jour en s'abîmant l'une dans les entrailles de la terre, et l'autre au sein des flots, et, par opposition, cet autre fait survenu dans le voisinage de Méthone, au fond du golfe Hermionique, d'une montagne de sept stades de hauteur[2], qui surgit brusquement à la suite d'une éruption ignée : inaccessible tout le jour à cause de son extrême chaleur et de l'odeur de soufre qu'elle exhalait, elle répandait, au contraire, la nuit, une odeur agréable[3], et, avec de vives

1. Hom., *Odyssée*, XXIV, 376. — 2. Voy. C. Müller : *Index variæ lectionis*, p. 944, col. 2, l. 3. — 3. Εὐῶδες. Ce mot a été retranché du texte de Strabon par Coray et M. Meineke; et à juste titre, suivant M. Müller.

clartés qui rayonnaient au loin, une chaleur tellement intense que la mer jusqu'à une distance de cinq stades bouillait à gros bouillons, et qu'à vingt stades ses eaux étaient encore troubles et agitées, sans compter que tout cet espace intermédiaire demeura comme comblé de fragments de rochers aussi hauts que des tours. Ailleurs, c'est le lac Copaïs qui engloutit Arné et Midée, deux villes que le poëte a nommées dans son *Catalogue des vaisseaux* :

« Et ceux qui habitaient Arné aux riches vignobles et ceux « qui occupaient Midée [1]. »

Tout porte à croire aussi que le lac Bistonis et celui qu'on nomme aujourd'hui l'Aphnitis submergèrent jadis différentes villes attribuées par les uns à la Thrace, mais par les autres au pays des Trères, par la raison sans doute que ce peuple a longtemps vécu mêlé aux Thraces. Nommons encore Artemita, qui, après avoir fait partie notoirement des îles Échinades, s'est rattachée au continent, comme ont fait de leur côté, et par suite des atterrissements du fleuve sur ce point, certains îlots du groupe voisin de l'Achéloüs, et comme, au dire [d'Hérodote[2]], les derniers îlots du même groupe tendent chaque jour à le faire. L'Ætolie compte pareillement plusieurs caps ou promontoires, qui ont commencé par être des îles. D'autre part, dans l'île actuelle d'Asteria on aurait peine aujourd'hui à reconnaître l'*Asteris* d'Homère,

« Cette île rocheuse, au milieu de la mer, cette petite Asté-« rie, avec son double port, abri sûr ouvert aux vaisseaux [3], »

car aujourd'hui elle n'offre pas même un bon ancrage. Et l'on ne retrouve pas davantage à Ithaque l'*Antre* et le *Nymphée*, tels que le poëte les a décrits. Mais ne vaut-il pas mieux, je le répète, croire à un changement opéré par la nature que d'accuser le poëte d'avoir ignoré ou altéré volon-

1. Hom., *Iliade*, II, 507. — 2. A l'exemple de Coray et de M. Meineke, nous avons remplacé ici le nom d'*Hésiode* par celui d'Hérodote. Cf. Hérodote, II, 10. — 3. Hom. *Odyssée*, IV, 844.

tairement l'état réel des lieux en vue du merveilleux. Du reste, la chose est incertaine, et je l'abandonne comme telle au libre examen de chacun.

19. Antissa aussi était primitivement une île, Myrsile le dit positivement, et d'ailleurs, Lesbos en ce temps-là s'appelant *Issa*, on n'avait pu donner ce nom d'*Antissa* qu'à une île située vis-à-vis : aujourd'hui Antissa est une des villes de Lesbos. Quelques auteurs vont plus loin, ils affirment que Lesbos n'est elle-même qu'un fragment arraché de l'Ida, tout comme Prochyta et Pithécusse ont pu être arrachées du cap Misènes, et Caprées de l'Athenæum, tout comme la Sicile a pu être arrachée du territoire de Rhegium et l'Ossa de l'Olympe. Sur d'autres points, il s'est produit des changements analogues : ainsi naguère, en Arcadie, le Ladon a suspendu son cours ; en Médie, la ville de Rhages, s'il faut en croire Duris, a reçu le nom qu'elle porte en souvenir d'un tremblement de terre, à la suite duquel, le sol s'étant déchiré (ῥαγεῖσα) aux environs des Pyles Caspiennes, un grand nombre de villes et de bourgades furent détruites, en même temps que le cours de plusieurs rivières s'en trouvait plus ou moins changé. Touchant l'Eubée aussi, que dit Ion dans son drame satyrique d'*Omphale*[1] ?

« Les flots de l'étroit Euripe ont séparé la terre Eubéenne de « la Béotie, en s'ouvrant un passage à travers les rochers « avancés du rivage. »

20. Démétrius de Callatis, à son tour, dans le relevé qu'il a fait de tous les tremblements de terre ressentis anciennement sur les divers points de la Grèce, nous apprend qu'une portion notable des îles Lichades et du Cenæum fut engloutie, et que les sources chaudes d'Ædepse et des Thermopyles, après s'être arrêtées trois jours durant, recommencèrent à couler, mais que celles d'Ædepse dans l'intervalle avaient changé d'ouvertures ou d'issues ; qu'à Echinos, à Phalares, à Héraclée de Trachis, il y eut aussi un nombre

1. Cf. Ionis *fragmenta* (ed. Frid. Guil. Wagner. Paris, 1846), n° 11.

considérable de maisons renversées; que Phalares même fut en quelque sorte rasée tout entière jusqu'au niveau du sol; qu'un même désastre eut lieu à Lamia et à Larisse; que Scarphée se vit arrachée de ses fondements et n'eut pas moins de dix-sept cents de ses habitants noyés; qu'à Thronium il périt aussi moitié et plus de ce nombre : les flots, débordés, s'étaient partagés en trois torrents, dont l'un s'était porté sur Scarphée et sur Thronium, l'autre vers les Thermopyles, et le troisième à travers la plaine jusqu'à Daphnûs en Phocide; puis les sources des fleuves avaient tari pendant quelques jours, le Sperchius avait changé de cours transformant les routes en canaux navigables; le Boagrius avait quitté son ancien lit et envahi une autre vallée; Alopé, Cynûs, Opûs avaient eu plusieurs de leurs quartiers gravement endommagés; la citadelle d'Œum, qui domine cette dernière ville, s'était écroulée, ainsi qu'une partie de l'enceinte d'Élatée; de plus, à Alpône, en pleine célébration des Thesmophories, vingt-cinq jeunes filles, qui étaient montées au haut d'une des tours du port pour mieux jouir du coup d'œil, avaient été entraînées dans la ruine de l'édifice et précipitées à la mer. Enfin, l'on rapporte que l'île d'Atalante, près de l'Eubée, s'ouvrit juste par le milieu et livra passage aux vaisseaux, qu'en certains endroits l'inondation y couvrit la plaine jusqu'à une distance de vingt stades, et qu'une trirème y fut enlevée du chantier où elle était et lancée par-dessus le rempart.

21. Ce n'est pas tout : aux changements qui précèdent, certains auteurs ont ajouté ceux qu'ont produits les migrations des peuples, dans l'intention apparemment de développer en nous encore davantage cette *athaumastie* ou insensibilité parfaite, que Démocrite et en général tous les philosophes préconisent comme l'accompagnement ordinaire d'une âme intrépide, imperturbable et sereine. Parmi ces migrations, ils citent tout d'abord celles des Ibériens de l'Occident vers les régions situées au-dessus du Pont et de la Colchide, où leurs possessions se trouvent séparées de l'Arménie par l'Araxe, au dire d'Apollodore, mais plutôt par

le Cyrus et par les monts Moschiques[1] ; celles des Égyptiens vers l'Éthiopie et la Colchide ; celles des Énètes des rivages de la Paphlagonie aux bords de l'Adriatique ; ou bien encore les migrations des Hellènes, Ioniens, Doriens, Achéens, Æoliens ; celles des Ænianes, aujourd'hui limitrophes de l'Ætolie, mais qui, primitivement, habitaient aux environs de Dotium et au pied de l'Ossa, en compagnie des Perrhèbes, sans oublier celles des Perrhèbes eux-mêmes, qui, eux aussi, avaient quitté leur demeure première. Le présent ouvrage aussi est plein d'exemples de migrations semblables : il en est bien assurément, dans le nombre, que tout le monde connaît ; mais l'histoire des migrations des Cariens, des Trères, des Teucriens et des Galates, non plus que l'histoire des expéditions lointaines des conquérants, tels que Madys le Scythe, Théarco l'Éthiopien et Cobus le Trère, ou de celles des rois d'Égypte Sésostris et Psammitichus, et des rois de Perse, depuis Cyrus jusqu'à Xerxès, n'est pas au même degré tombée dans le domaine public. Les Cimmériens, qu'on désigne quelquefois sous ce même nom de Trères (sinon toute la nation, au moins l'une de ses tribus), ont également à plusieurs reprises envahi les provinces qui s'étendent à la droite du Pont, soit la Paphlagonie soit même la Phrygie, l'une de leurs incursions en ce dernier pays coïncidant précisément avec l'époque où le roi Midas mit fin, dit-on, à ses jours en buvant du sang de taureau. Lygdamis, à la tête de ses bandes, pénétra, qui plus est, jusqu'en Lydie et en Ionie, où il prit Sardes, et alla mourir en Cilicie. Les Cimmériens et les Trères avaient renouvelé plus d'une fois leurs incursions dans ces pays, quand les Trères et leur roi Cobus en furent, dit-on, définitivement expulsés par les armes du roi scythe Madys. Du reste, si nous avons rappelé ici tous ces faits, ce n'est que parce qu'ils peuvent servir à l'histoire générale de la terre.

22. Reprenons maintenant la suite de notre discours au

1. Voy. ce que dit M. Ch. Müller (*Index variæ lectionis*, p. 944, col. 2, l. 48) à propos de ce passage qu'il considère comme une glose marginale indûment insérée dans le texte même de Strabon.

point où cette digression l'a interrompu. Hérodote ayant nié quelque part qu'il existe sur la terre des *Hyperboréens*, par la raison qu'il ne s'y trouve point d'*Hypernotiens*, Ératosthène juge l'argument risible et le compare au sophisme qui consisterait à nier qu'il y ait dans le monde des *epichærekaki*, c'est-à-dire des gens heureux du mal d'autrui, par la raison qu'on n'y connaît point d'*epichæragathi* ou de gens heureux du bonheur des autres, « sans compter, ajoute-t-il, qu'il n'est rien moins que prouvé qu'il n'existe pas réellement des *Hypernotiens*, témoin l'Éthiopie où le notus ne souffle pas, tandis qu'il souffle dans les contrées situées plus bas [1]. » — Mais ne serait-il pas étrange, quand les vents soufflent sous tous les *climats*, quand partout le vent qui vient du midi est appelé *notus*, qu'il y eût une position sur la terre où ces conditions ne se vérifiassent pas? Non, la vérité est que l'Éthiopie, et, avec l'Éthiopie, toute la contrée située au-dessus jusqu'à l'équateur, doivent ressentir également le souffle de notre *notus*. Le vrai reproche à faire à Hérodote était donc d'avoir supposé que le nom d'*Hyperboréens* pût désigner des peuples chez qui Borée ne souffle point; car, si les poëtes avaient employé là une qualification un peu trop mythique, il appartenait à leurs commentateurs d'en démêler le vrai sens et de comprendre que ce nom d'*Hyperboréens* ne pouvait signifier autre chose que *les nations les plus boréales*, le pôle étant proprement la limite des nations boréales, tout comme l'équateur est la limite des nations *notiennes* ou australes, et cette double limite étant la même pour les vents.

23. Ératosthène prend ensuite à partie les auteurs qui, soit sous forme de fables, soit sous forme d'histoires, ont rapporté des faits notoirement imaginaires et impossibles, et qui, pour cette raison, ne méritent pas même d'être mentionnés: mais à ce compte, lui, tout le premier, aurait dû s'abstenir de mêler à un sujet tel que le sien la critique en règle de véritables sornettes.

1. Voy. la note de M. Ch. Müller (*Index variæ lectionis*, p. 945, col. 1, l. 5.)

Voilà du reste tout ce que comprend la première série de ses *Mémoires*.

CHAPITRE IV.

1. Dans la seconde série, après avoir procédé en quelque sorte à une révision de toute la géographie, Ératosthène expose sur cette science ses vues ou opinions particulières ; mais celles-ci peuvent à leur tour avoir besoin qu'on les rectifie, au moins sur certains points, et c'est ce que nous essayerons de faire à l'occasion. Ce qu'il dit en commençant de la nécessité d'introduire dans la géographie les hypothèses reçues en mathématique et en physique est juste, et il a raison de poser en fait que, si la terre, comme l'univers lui-même, a réellement la forme sphérique, la partie habitée de la terre figurera aussi un cercle ; sur mainte autre proposition semblable, il a raison également. En revanche, ce qu'il dit de la grandeur de la terre est contesté par les géographes venus après lui, et la mesure qu'il en a donnée n'a pas été généralement ratifiée, bien qu'Hipparque, dans le travail où il note les apparences célestes pour chaque lieu, se soit servi des distances mêmes mesurées par Ératosthène sur le méridien de Méroé, d'Alexandrie et du Borysthène, en déclarant qu'elles différaient peu de la vérité. Dans une autre question aussi (celle de la figure de la terre, qu'Ératosthène aborde ensuite), à voir les développements sans fin où il entre pour démontrer que la terre, y compris l'élément liquide, et de même que le ciel, affecte la forme sphérique, on peut trouver, ce semble, qu'il s'est tout à fait écarté de son sujet, car il lui suffisait de toucher quelques mots d'une question aussi générale.

2. De là passant à la détermination de la largeur de la terre habitée, il compte à partir de Méroé, et sur le méridien même de cette ville, 10 000 stades jusqu'à Alexandrie, de ce point-là maintenant jusqu'à l'Hellespont environ 8100 stades, 5000 encore jusqu'au Borysthène, enfin jusqu'au parallèle

de Thulé, terre que Pythéas place à 6 journées de navigation au N. de la Bretagne et dans le voisinage même de la mer Glaciale, quelque chose encore comme 11 500 stades ; ajoutons nous-même à ces nombres, pour la région située au-dessus de Méroé, et de façon à y comprendre l'île des Égyptiens, la région Cinnamomifère et la Taprobane, 3400 stades, et la largeur totale sera, on le voit, de 38 000 stades.

3. Nous lui concéderons volontiers les autres distances sur lesquelles on s'accorde assez généralement, mais quel homme sensé pourra lui passer le nombre de stades qu'il indique pour la distance du Borysthène au parallèle de Thulé ? Le seul auteur, en effet, qui parle de Thulé est Pythéas, que tout le monde connaît pour le plus menteur des hommes. Les autres voyageurs qui ont visité la Bretagne et Ierné ne disent mot de Thulé, bien qu'ils mentionnent différentes petites îles, groupées autour de la Bretagne. D'autre part, la Bretagne, dont la longueur, égale à peu de chose près à celle de la Celtique, laquelle lui fait face et par ses extrémités correspondantes aux siennes la détermine exactement, ne dépasse pas 5000 stades (dans les deux pays, en effet, les points extrêmes à l'orient et à l'occident sont situés juste vis-à-vis, et ceux de l'est, à savoir le Cantium et l'embouchure du Rhin, se trouvent même tellement rapprochés qu'ils sont en vue l'un de l'autre), la Bretagne, dis-je, aurait, au rapport de Pythéas, 20 000 stades de longueur et la distance du Cantium à la côte de Celtique serait de plusieurs journées de navigation. Sur les Ostimii pareillement, et sur les contrées qui s'étendent au delà du Rhin et jusqu'à la Scythie, Pythéas n'a publié que des renseignements controuvés. Or, quiconque ment à ce point touchant des lieux connus n'a guère pu dire la vérité en parlant de contrées absolument ignorées.

4. Ajoutons que le parallèle qui coupe le Borysthène doit être le même que celui qui passe par la Bretagne, au jugement du moins d'Hipparque et d'autres auteurs, dont la conjecture se fonde sur l'identité du parallèle de Byzance et de celui de Massalia, identité résultant de ce fait que le

rapport de l'ombre au gnomon qu'Ératosthène [d'après Pythéas] indique pour Massalia Hipparque dit l'avoir trouvé exactement pareil à Byzance dans des circonstances de temps *homonymes*. Or, de Massalia au centre de la Bretagne il n'y a pas plus de 5000 stades; avançons encore au delà de ce point d'une distance de 4000 stades au plus (ce qui nous porte à peu près à la hauteur d'Iernė), nous nous trouverons là sous un climat à peine habitable; et plus loin par conséquent, c'est-à-dire dans ces parages où Ératosthène relègue Thulé, le climat sera absolument inhabitable pour l'homme. Quelles sont maintenant les données ou simplement les idées préconçues d'après lesquelles il a porté ainsi à 11 500 stades la distance entre le parallèle de Thulé et celui du Borysthène, c'est ce que je n'aperçois pas.

5. Mais, s'étant trompé sur la *largeur* de la terre habitée, Ératosthène devait forcément aussi se fourvoyer dans l'estimation qu'il a faite de sa *longueur* : une longueur double au moins de la largeur pour la partie connue de notre terre, telles sont, en effet, les dimensions admises et par les géographes modernes et par les plus éclairés d'entre les géographes anciens. J'ajoute que ces dimensions se prennent d'ordinaire depuis l'extrémité de l'Inde jusqu'à celle de l'Ibérie, pour la longueur, et pour la largeur, depuis le parallèle de l'Éthiopie jusqu'à celui d'Iernė. Au lieu de cela, ayant pris la largeur en question entre l'extrémité de l'Éthiopie et le parallèle de Thulé, Ératosthène a dû étendre outre mesure la longueur, pour que cette dimension restât toujours plus grande que le double de la largeur marquée. Il compte déjà, rien que pour l'Inde, 16 000 stades de longueur jusqu'à l'Indus, et notez qu'il n'a mesuré cette contrée que dans sa partie la plus étroite et sans comprendre dans son calcul ces promontoires ou pointes extrêmes qui prolongent le continent indien et qui lui eussent donné 3000 stades de plus; de l'Indus maintenant aux Pyles Caspiennes il compte 14 000 stades; plus 10 000 jusqu'à l'Euphrate; 5000 de l'Euphrate au Nil; 1300 en plus jusqu'à la bouche Canopique; de là à Carthage 13 500 ; et jus-

qu'aux Colonnes d'Hercule, 8000 stades au minimum, en tout 70800 stades. Mais à ce qui précède il croit qu'on doit ajouter encore toute cette courbe que décrit la côte d'Europe, passé les Colonnes d'Hercule, juste en face de l'Ibérie et dans la direction du couchant (laquelle courbe ne mesure pas moins de 3000 stades) et qui plus est les différents caps ou promontoires qui prolongent cette côte, et parmi lesquels on distingue le Cabæum dans le pays des Ostimii, avec les îles circonvoisines, avec Uxisamé, notamment, qui se trouve la plus reculée de tout le groupe, sa distance de la côte étant, au dire de Pythéas, de trois journées de navigation : effectivement, il a compris dans son calcul les dernières terres susnommées, à savoir les différents caps de cette côte, tout le territoire des Ostimii, et l'île d'Uxisamé avec les autres îles du même groupe, bien qu'elles ne pussent en aucune manière contribuer à la longueur cherchée, puisque, situées comme elles sont bien plus au nord, elles dépendent de la Celtique et non de l'Ibérie, si même elles existent et ne sont pas plutôt à considérer comme de pures inventions de Pythéas. Ce n'est pas tout, aux différentes longueurs partielles qu'il indique il a dû ajouter encore 2000 stades du côté de l'ouest, et autant du côté de l'est, pour conserver la proportion admise et empêcher que la largeur ne surpassât la moitié de la longueur.

6. Ératosthène entre ensuite dans de nouveaux développements pour nous convaincre que les lois générales de la physique veulent qu'on fasse toujours plus grand l'intervalle entre le levant et le couchant, et il en conclut que lesdites lois de la physique s'accordent avec ses précédents calculs pour prouver que la plus grande dimension de notre terre habitée, autrement dit sa longueur, doit être prise du levant au couchant. [Tel est le cas d'ailleurs, ajoute-t-il, de notre zone elle-même, c'est aussi dans ce sens qu'elle est le plus étendue], et, ses deux extrémités se rejoignant, elle forme ce que les mathématiciens appellent le cercle, si bien qu'on pourrait aller sur mer depuis l'Ibérie jusqu'à l'Inde en suivant toujours le même parallèle, n'était l'immensité de l'At-

lantique, qui représente le complément de la distance indiquée ci-dessus, c'est-à-dire plus du tiers du cercle total, le parallèle d'Athènes, sur lequel nous avons pris le précédent stadiasme entre l'Inde et l'Ibérie, ne mesurant pas tout à fait 200 000 stades. » Mais ici encore Ératosthène s'est trompé; car ce qui est vrai mathématiquement parlant et de la zone tempérée *tout entière*, de cette zone qui est la nôtre, et dont notre terre habitée n'est qu'une partie, peut ne pas l'être de la terre habitée prise isolément. Qu'appelons-nous en effet *terre habitée?* Uniquement cette portion de la terre que nous habitons et qu'à ce titre nous connaissons. Or il se peut faire que dans la même zone tempérée il y ait deux terres habitées, plus même, surtout à proximité de ce parallèle, qui, passant par Athènes, coupe toute la mer Atlantique. Ératosthène reprend alors sa démonstration de la sphéricité de la terre, et, comme il insiste sur ses mêmes arguments, nous pourrions, nous, répéter aussi nos mêmes critiques, le blâmant surtout de ce qu'il ne cesse d'attaquer Homère sur les mêmes choses.

7. A propos, maintenant, des *continents*, après avoir rappelé combien d'opinions différentes les géographes ont émises sur cette question, et comment la division des uns à l'aide de fleuves, tels que le Nil et le Tanaïs, fait des continents autant d'îles, tandis que la division des autres au moyen d'isthmes, soit de l'isthme qui sépare la Caspienne, de la mer du Pont, soit de cet autre isthme qui se trouve resserré entre la mer Érythrée et l'Ecregma, réduit les continents à l'état de presqu'îles ou de péninsules, Ératosthène ajoute qu'il n'est nullement frappé pour sa part de l'utilité pratique d'une pareille recherche, et qu'il ne saurait y voir qu'un de ces sujets de dispute si chers à l'école de Démocrite. « En effet, dit-il, quand il n'y a point de limites exactement marquées, comme c'est le cas pour Colyttus et pour Mélité, que ne séparent ni stèles, ni mur d'enceinte, on peut bien dire vaguement, *ceci est Colyttus et ceci Mélité*, mais l'on ne peut point préciser le lieu où passe en réalité la ligne de démarcation commune, et voilà comme entre voisins il y a eu souvent contestation au sujet de telle

ou telle localité, au sujet de Thyrées, par exemple entre les Argiens et les Lacédémoniens, et au sujet d'Oropos entre les Athéniens et les Béotiens. D'ailleurs, continue-t-il, en distinguant trois continents, les Grecs n'avaient pas en vue l'ensemble de la terre habitée, mais seulement la partie qu'eux-mêmes en occupaient et celle qui lui fait face, et qui, occupée alors par les Cariens, l'est aujourd'hui par les Ioniens et les populations limitrophes des Ioniens ; et ce n'est qu'avec le temps, quand ils eurent poussé plus avant, quand ils eurent acquis la connaissance d'un plus grand nombre de lieux, qu'ils généralisèrent ainsi leur division primitive. » — Halte-là ! dirons-nous à notre tour (et en commençant par la fin nous n'entendons pas disputer à la façon de Démocrite, mais bien à la façon d'Ératosthène lui-même), voulez-vous dire que les premiers qui imaginèrent cette division des trois continents étaient les mêmes qui s'étaient proposé de tracer une simple ligne de démarcation entre leurs possessions et celles des Cariens situées vis-à-vis ? Ou bien, entendez-vous (et ceci en effet nous paraît plus probable) qu'après ces Grecs qui n'avaient envisagé pour leur opération que la Grèce et la Carie, avec une faible portion peut-être des pays qui y touchent, sans penser ni à l'Europe, ni à l'Asie, non plus qu'à la Libye, il en vint d'autres qui, embrassant, autant du moins que la chose était possible, tout l'ensemble de la terre habitée, proposèrent cette nouvelle division en trois parties ? — Soit, mais dans ce cas-là comment admettre que la première division ne portait pas déjà sur la terre habitée ? Comment concevoir qu'à aucun moment on ait pu déterminer trois parties et désigner chacune de ces parties sous le nom de *continent*, sans avoir conçu, au préalable, l'idée nette du tout qu'il s'agissait de partager ? Ou, si l'on veut absolument que, sans prétendre embrasser la terre habitée dans son ensemble, les auteurs de cette division se soient proposé uniquement d'en *partager* une des *parties*, que ne nous dit-on dans quelle *partie* de la terre habitée ils avaient entendu ranger l'Asie, l'Europe, ou ce qu'ils comprenaient sous la dénomination

générale de *continent?* La bévue, on le voit, est un peu forte.

8. En voici une autre pourtant qui est plus forte encore : on commence par déclarer qu'on ne voit pas bien l'utilité pratique que peut offrir la recherche des limites, on cite à ce propos l'exemple de Colyttus et de Mélité, puis on fait tout à coup volte-face, et l'on dit juste le contraire : et en effet, si les guerres au sujet de Thyrées et d'Oropos sont nées de l'ignorance où l'on était des limites, c'est qu'il n'y a rien apparemment qui soit d'une utilité plus pratique que de délimiter exactement les territoires qui se touchent. — Mais peut-être a-t-on voulu dire simplement que si, pour de petites localités, voire même pour chaque État pris isolément, une délimitation rigoureuse paraît offrir de l'utilité, celle des continents est absolument superflue? — « Non, répondrons-nous encore, celle-ci pas plus que les autres, les continents eux-mêmes pouvant devenir un sujet de contestation, entre deux conquérants par exemple, qui, possédant l'un l'Asie et l'autre la Libye, se disputeraient l'Égypte, la basse Égypte s'entend. » Du reste, sans insister autrement sur un cas aussi rare, disons qu'il importe, absolument parlant, d'établir de grandes divisions, qui, en servant à la délimitation exacte des continents, puissent encore au besoin s'étendre à l'ensemble de la terre habitée, et que, pour une opération de ce genre, il n'y a pas à s'inquiéter si, en séparant les continents par des fleuves, on laisse quelques parties de la limite indéterminées : [c'est là en effet un inconvénient inévitable,] les fleuves ne remontant pas jusqu'à l'Océan, et ne pouvant par conséquent enfermer et envelopper les continents comme ils feraient des îles.

9. Pour terminer maintenant la présente série de ses *Mémoires*, Ératosthène rappelle que certains auteurs ont proposé une autre division du genre humain en deux groupes, à savoir les Grecs et les Barbares ; mais, loin de l'adopter, il la compare à ce conseil donné naguère à Alexandre par quelques-uns de ses courtisans, de traiter tous les peuples grecs en amis et en ennemis tous les peuples barbares, et

érige en principe que la seule division possible à établir entre les hommes est celle qui a pour base le bien et le mal : « voyez, dit-il, même parmi les peuples grecs, beaucoup sont mauvais, tandis que parmi les Barbares, sans parler des Grecs et des Romains, ces peuples si admirablement constitués, on en compte plus d'un, le peuple indien par exemple et le peuple arien, dont les mœurs sont polies et civilisées. Alexandre du reste l'entendait bien de cette façon, aussi ne tint-il aucun compte de l'avis qu'on lui donnait, et on le vit partout et toujours accueillir les hommes de mérite quels qu'ils fussent et les combler de ses faveurs. » — Mais qu'ont donc fait, dirons-nous à notre tour, ceux qui prétendaient diviser le genre humain en deux groupes, comprenant l'un les peuples dignes de mépris, et l'autre les peuples dignes de louange, si ce n'est reconnaître qu'il est des hommes chez qui domine, avec le respect des lois, le goût des lettres et de la civilisation, tandis qu'il en est d'autres chez qui dominent les penchants contraires? De sorte qu'Alexandre, loin de négliger l'avis qui lui était donné, et loin d'en prendre le contrepied, l'avait par le fait goûté et approuvé jusqu'à y conformer même toute sa conduite, n'en ayant considéré apparemment que l'intention.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

Dans son second livre, Strabon cite textuellement un certain nombre de passages d'Ératosthène, qu'il soumet ensuite à un examen critique, relevant tout ce qui lui paraît inexact dans les assertions, les divisions ou les descriptions de cet auteur. Il rappelle aussi et discute de la même façon mainte opinion d'Hipparque, puis termine par un exposé abrégé et en quelque sorte synoptique de son propre ouvrage, autrement dit de la science géographique tout entière.

CHAPITRE PREMIER.

1. Dans le troisième livre de sa *Géographie*, Ératosthène, dressant la carte de la terre habitée, divise celle-ci en deux de l'ouest à l'est par une ligne parallèle à la ligne équinoxiale: les extrémités qu'il donne à cette ligne sont, à l'ouest, les Colonnes d'Hercule, et, à l'est, les promontoires et contreforts extrêmes de la chaîne qui forme le côté septentrional de l'Inde; puis, à partir des Colonnes d'Hercule, il la mène par le détroit de Sicile et les caps méridionaux du Péloponnèse et de l'Attique jusqu'à l'île de Rhodes et au golfe d'Issus. Jusque-là, comme il le marque lui-même, la ligne en question n'a fait que traverser la mer et longer les continents qui la bordent, parce qu'effectivement notre mer intérieure s'étend ainsi toute en longueur jusqu'à la Cilicie; mais à partir de ce point il lui fait suivre toute la chaîne du Taurus jusqu'à l'Inde, et cela sans dévier, car le Taurus qui est, selon lui, le prolongement direct de la mer que nous voyons commencer aux Colonnes d'Hercule, divise l'Asie

tout entière dans le sens de sa longueur en deux parties, l'une boréale, l'autre australe, et se trouve de la sorte, et comme la mer elle-même, laquelle s'étend, avons-nous dit, des Colonnes d'Hercule au point où commencent ses premières pentes, situé sous le parallèle d'Athènes [1].

2. Cela posé, Ératosthène propose une rectification à l'ancienne carte géographique; il trouve que sur cette carte, toute la partie orientale de la chaîne de montagnes s'écartant beaucoup vers le nord, l'Inde est entraînée naturellement dans la même direction et devient plus septentrionale qu'elle ne l'est en réalité. Or, voici ce qu'il allègue d'abord à l'appui de son opinion. « Beaucoup d'auteurs, dit-il, raisonnant d'après l'analogie des conditions atmosphériques et des apparences célestes, conviennent que l'extrémité la plus méridionale de l'Inde se trouve juste à la même hauteur que Méroé : mais, de la pointe la plus méridionale à l'extrémité la plus septentrionale de l'Inde, laquelle touche à la chaîne du Caucase, Patrocle, qui est l'auteur le plus digne de foi à cause du haut rang qu'il occupait et des connaissances spéciales qu'il avait en géographie, compte 15 000 stades ; d'autre part, la distance de Méroé au parallèle d'Athènes mesure à peu près le même nombre de stades; il s'ensuit donc que la partie septentrionale de l'Inde contiguë au Caucase aboutit aussi à ce même cercle. »

3. A ce premier argument Ératosthène en joint un autre que voici : il fait remarquer que la distance mesurée depuis le golfe d'Issus [au sud], jusqu'à la mer du Pont au nord, en un point voisin d'Amisus ou de Sinope, est à peu près de 3000 stades, ce qui est juste la largeur attribuée à la chaîne de montagnes. « Si maintenant, dit-il, à partir d'Amisus, on se dirige au levant équinoxial, on rencontre d'abord la Colchide, puis le col qui débouche sur la mer Hyrcanienne, et la route qui y fait suite et mène par Bactres jusque chez les Scythes, en laissant les montagnes à droite. La même ligne, maintenant, à l'ouest d'Amisus, traverse la Propontide

1. Nous avons, d'après l'heureuse correction de Kramer, lu partout δι' Ἀθηνῶν, au lieu de διὰ Θινῶν.

et l'Hellespont. Or, de Méroé jusqu'à l'Hellespont, il y a au plus 18 000 stades, juste autant qu'on en compte depuis le côté méridional de l'Inde jusqu'à la Bactriane, quant aux 15 000 stades formant l'étendue de l'Inde proprement dite on en ajoute 3000 pour la largeur de la chaîne de montagnes. »

4. Mais Hipparque combat l'assertion d'Ératosthène, et cela en attaquant ses autorités : il nie par exemple que Patrocle mérite aucune confiance, lorsqu'il a contre lui le double témoignage de Déimaque et de Mégasthène, lesquels prétendent, d'accord en cela avec le tracé des anciennes cartes, que la largeur de l'Inde calculée à partir de la mer australe varie, suivant les points où on la prend, entre 20 et 30 000 stades : il lui paraît inadmissible qu'il faille ajouter foi au seul Patrocle, sans tenir compte de témoignages si formellement contraires au sien, et qu'on doive corriger les anciennes cartes d'après cette autorité unique, au lieu de laisser jusqu'à plus ample et plus sûr informé les choses comme elles étaient.

5. A mon tour, je trouve que ce jugement d'Hipparque prête à plus d'une rectification. Et d'abord, quand il est notoire qu'Ératosthène a consulté maintes autorités différentes, comment prétendre que Patrocle soit la seule dont il s'est servi ? Que fait-on à ce compte du témoignage de l'informateur, qui a dû lui apprendre que l'extrémité méridionale de l'Inde correspondait juste à Méroé, du témoignage de cet autre informateur qui lui aura fourni la mesure de la distance de Méroé au parallèle d'Athènes, de cet autre encore qui lui aura fait connaître la vraie largeur de la chaîne de montagnes, et comme elle égale l'intervalle qui sépare la Cilicie d'Amisus, de ceux enfin qui lui auront appris comment la route qui, partant d'Amisus traverse la Colchide et l'Hyrcanie, et mène jusqu'en Bactriane et plus loin même jusque chez les peuples des bords de la mer Orientale, se dirige en droite ligne au plein levant équinoxial, le long et à la gauche des montagnes, tandis qu'au couchant la même ligne prolongée coupe la Propontide et

l'Hellespont ? Car, si Ératosthène admet comme vraies ces différentes données, c'est apparemment sur la foi de voyageurs qui avaient été sur les lieux et qu'il avait pu consulter tout à son aise, ayant rencontré sans doute leurs relations parmi les trésors de cette bibliothèque qu'il avait à sa disposition, et dont Hipparque lui-même a vanté la richesse.

6. Mais à ne prendre de tous ces auteurs que le seul Patrocle, manque-t-il donc de bons garants qui puissent défendre son témoignage ? N'a-t-il pas pour lui et l'estime des princes qui l'avaient investi d'un si haut emploi, et le grand nombre des auteurs qui l'ont cru et suivi, et le peu de poids de ceux qui l'ont contredit et qu'Hipparque nous nomme, puisque chaque démenti adressé à ses contradicteurs devient une preuve de sa bonne foi ? Nous ne voyons même pas, quant à nous qu'il y ait lieu de douter de sa parole, quand il nous dit que dans l'Inde les soldats et compagnons d'Alexandre n'avaient vu les choses qu'en courant, et qu'Alexandre seul avait pu se renseigner plus exactement, grâce à des descriptions composées exprès pour lui par les gens connaissant le mieux le pays, et qu'il nous affirme avoir eu communication de ces précieux documents par une faveur spéciale du trésorier Xénoclès.

7. Hipparque, à la vérité, ajoute dans son second livre qu'Ératosthène a tout le premier contribué à infirmer l'autorité de Patrocle, puisque, sur la question de savoir quelle longueur attribuer au côté septentrional de l'Inde, alors qu'il avait à choisir entre le nombre de 16 000 stades proposé par Mégasthène et celui de 15 000 que Patrocle indique, il n'a voulu, à cause de leur désaccord, s'en rapporter ni à l'un ni à l'autre, et qu'il a mieux aimé se décider d'après un troisième témoignage et adopter l'indication d'un stadiasme anonyme qu'il avait entre les mains. « Or, poursuit Hipparque, s'il a suffi d'un désaccord comme celui-là, où il s'agissait seulement d'une différence de 1000 stades, pour empêcher qu'on ne crût Patrocle, à plus forte raison doit-on douter de ce qu'il dit, quand la différence s'élève à 8000 stades, et qu'en outre c'est contre le témoignage formel

de deux auteurs, s'accordant l'un et l'autre à attribuer à l'Inde une largeur de 20 000 stades, qu'il a réduit cette largeur à 12 000. »

8. Mais à cela nous répondrons qu'Ératosthène n'a pas condamné Patrocle sur le seul fait de son désaccord avec Mégasthène et qu'il avait dû préalablement comparer son dire avec le témoignage concordant et véridique de l'auteur du *stadiasme* en question. Or, y a-t-il lieu de s'étonner qu'un témoignage, d'ailleurs digne de confiance, soit effacé par un autre encore plus digne de foi, et que nous abandonnions en certains cas telle autorité que nous avons suivie dans d'autres, quand nous trouvons ailleurs un élément de certitude plus grande ? Sans compter qu'il y a quelque chose de ridicule à croire que, plus le désaccord est grand, plus la défiance doit être grande aussi ; le contraire même paraît plus vrai, et il semble qu'un léger désaccord autorise toujours plus le soupçon d'erreur : sur un détail de mince importance, non-seulement le premier venu, mais celui-là même qui est plus éclairé que les autres, a plus de chance de se tromper, tandis que sur une question importante, où le premier venu se trompera aisément, l'homme instruit risquera beaucoup moins de le faire et devra trouver plus facilement créance.

9. Nous ferons remarquer d'autre part que, s'il est vrai, en thèse générale, que les auteurs ayant écrit sur l'Inde n'ont fait la plupart du temps que mentir, Déimaque les surpasse tous à cet égard, et que Mégasthène vient tout de suite après lui. Chez Onésicrite, ainsi que chez Néarque et les autres historiens du même temps, on sentait déjà les premiers bégayements du mensonge[1] : nous l'avons vu, de reste, en écrivant l'histoire d'Alexandre. Mais c'est de Déimaque et de Mégasthène sans comparaison qu'il importe de se défier le plus. Ce sont eux, en effet, qui ont parlé des *Enotocètes*, des *Astomes*, des *Arrhines*, des *Monophthalmes*,

1. Coray ponctuait différemment la phrase, ce qui change quelque peu le sens : τοιοῦτοι παραψελλίζοντες. Ἤδη δὲ καὶ ἡμῖν, etc., au lieu de παραψελλίζοντες ἤδη. Καὶ ἡμῖν δ' ὑπῆρξεν etc.

des *Macroscèles*, des *Opisthodactyles*; eux aussi, qui ont renouvelé la fable homérique du combat des grues et des pygmées en parlant d'*hommes hauts de trois spithames*; eux encore, qui ont fait mention de ces fourmis *chercheuses* ou *fouilleuses d'or*, de ces Pans *sphénocéphales* et de ces serpents capables d'avaler cerfs et bœufs avec leurs cornes; sans compter qu'à ce sujet ils se traitent l'un l'autre à qui mieux mieux de menteur, comme Ératosthène en fait lui-même la remarque. Ils avaient été envoyés l'un et l'autre en qualité d'ambassadeurs à Palimbothra, Mégasthène auprès de Sandrocottus, et Déimaque auprès de son fils Allitrochade, et voilà pourtant les relations qu'ils nous ont laissées de leur voyage! Quelle raison a pu les pousser à écrire de telles choses? On n'en sait rien. Toujours est-il que Patrocle ne leur ressemble pas le moins du monde, et qu'en général aucun des auteurs cités par Ératosthène ne mérite une semblable défiance.

10. (*Ici une longue lacune, qui a résisté jusqu'à ce jour à tous les essais de restitution*[1]) .... Or, si le méridien qu'on a fait passer par Rhodes et Byzance s'est trouvé juste, celui qu'on prétend faire passer par la Cilicie et par Amisus se trouvera juste également, le parallélisme des deux lignes résultant de maintes observations, qui n'ont pu constater ni dans l'une ni dans l'autre la moindre tendance à coïncider.

11. Ce qui prouve maintenant que le trajet par mer d'Amisus en Colchide se fait bien réellement dans la direction du levant équinoxial, c'est que partout, sur cette ligne, on observe mêmes vents, mêmes saisons, mêmes productions, mêmes levers du soleil. On vérifie pareillement que telle est bien la direction du col qui débouche sur la mer Caspienne et de la route de Bactres qui y fait suite. C'est qu'il n'est pas rare en effet que l'évidence et l'accord unanime des voyageurs méritent plus de créance que l'indication des instruments. Cela est si vrai, qu'Hipparque lui-même[2],

1. Voy. cependant celui de Groskurd. — 2. Nous avons traduit d'après la correction αὐτός ὁ Ἵππαρχος proposée par Coray et Meineke, au lieu de la leçon ὁ αὐτός Ἵ.

qui nous affirme que la ligne tirée depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'en Cilicie est droite et se dirige au levant équinoxial, n'a pas relevé cette ligne tout entière à l'aide d'instruments et par les procédés géométriques, mais qu'il a dû, pour toute la partie comprise entre les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile, s'en rapporter aux témoignages des navigateurs. Aussi a-t-il tort de prétendre que, du moment que nous ne pouvons pas dire quel est le rapport du jour le plus long au jour le plus court et le rapport de l'ombre au gnomon pour toute la chaîne de montagnes qui court depuis la Cilicie jusqu'à l'Inde, nous ne pouvons pas dire non plus que cette chaîne soit plutôt parallèle qu'oblique, et qu'en conséquence nous devons maintenir sans correction l'obliquité telle que les anciennes cartes nous la présentent [1]. Car, en premier lieu, *ne pas pouvoir dire une chose*, c'est proprement *s'abstenir de l'affirmer*; et *s'abstenir*, c'est *n'incliner ni d'un côté ni de l'autre*; or vouloir, comme fait Hipparque, qu'on laisse les choses dans l'état où les anciens nous les ont présentées, n'est-ce pas *incliner d'un côté plutôt que de l'autre?* Hipparque eût été plus conséquent en nous dissuadant absolument de toute étude géographique, puisqu'en effet sur la situation exacte des autres chaînes de montagnes et notamment des Alpes, des Pyrénées, des montagnes de la Thrace, de l'Illyrie et de la Germanie, nous n'avons rien de plus précis à dire; mais, qui voudra jamais croire que les anciens méritent plus de foi que les modernes, après toutes les erreurs qu'ils ont commises dans leurs cartes géographiques, et qu'Ératosthène a relevées à si juste titre, sans qu'Hipparque ait pu y trouver à redire.

12. En second lieu, toute la suite du raisonnement d'Hipparque est remplie de grandes difficultés. Voyez en effet si, sans vouloir rien changer à cette donnée, que les extrémités méridionales de l'Inde correspondent à la région de Méroé, non plus qu'à celle-ci, que la distance de Méroé

1. Kramer lit ici παρέχουσι au lieu de περιέχουσι, nous avons traduit d'après cette correction.

au détroit de Byzance est de 18000 stades, on porte à 30000 stades la distance de l'Inde méridionale aux montagnes, voyez, dis-je, quel enchaînement d'absurdités en résulte. Et d'abord, si le parallèle de Byzance est le même que celui de Massalia (ainsi qu'Hipparque l'affirme sur la foi de Pythéas), et le méridien de Byzance le même que celui du Borysthène, ce qu'Hipparqne admet aussi, en même temps qu'il admet une distance de 3700 stades entre Byzance et le Borysthène, on devra retrouver cette même distance entre Massalia et le parallèle du Borysthène, lequel se confondra alors avec celui de la Celtique *Parocéanitide*, puisqu'un trajet de 3700 stades nous conduit effectivement jusqu'aux bords de l'Océan.

13. D'autre part, puisque nous savons que la Cinnamômophore est la dernière terre habitée au midi, et que, d'après Hipparque lui-même, le parallèle de cette contrée marque aussi le commencement de la zone tempérée et habitable et se trouve éloigné de l'équateur de 8800 stades environ, puisque, en même temps, Hipparque place le parallèle du Borysthène à une distance de 34000 stades de l'équateur, c'est donc 25200 stades qui resteront, pour exprimer la distance comprise entre le parallèle qui sépare la zone torride de la zone tempérée et le parallèle du Borysthène et de la Celtique Parocéanitide. Mais actuellement le point le plus avancé que la navigation atteigne au nord de la Celtique est Iernè, qui se trouve située par delà la Bretagne, et que le froid rend déjà si difficilement habitable que les contrées situées encore plus loin passent pour être absolument inhabitées. Et comme, généralement, on place Iernè à 5000 stades au plus au nord de la Celtique, c'est 30000 stades ou même un peu plus de 30000 stades qu'on trouvera pour la largeur totale de la terre habitée.

14. A présent, transportons-nous à l'opposite de la Cinnamômophore en suivant dans la direction de l'est toujours le même parallèle, nous atteignons ainsi les parages de la Taprobane. On croit fermement que la Taprobane est une grande île située en pleine mer, au midi et en avant de

l'Inde, qu'elle s'étend, qui plus est, en longueur dans la direction de l'Éthiopie sur un espace de plus de 5000 stades, et qu'elle envoie sur les marchés de l'Inde une quantité considérable d'ivoire, d'écaille et d'autres objets d'échange. Or, prêtons-lui une largeur proportionnée à sa longueur : cela, joint à l'espace qui la sépare de l'Inde, ne saurait faire moins de 3000 stades, ce qui est juste la distance qu'on calcule depuis la limite extrême de la terre habitée jusqu'à Méroé, s'il est vrai que les extrémités de l'Inde correspondent exactement à l'île de Méroé : peut-être même un nombre plus fort serait-il plus près de la vérité. Ajoutons ensuite ces 3000 stades aux 30 000 que suppute Déimaque jusqu'au col qui donne accès chez les Bactriens et les Sogdiens, et voilà ces peuples rejetés en dehors de la zone habitable et tempérée ! Mais personne osera-t-il avancer rien de pareil après tous les récits qu'on a faits et qu'on fait encore de l'heureux climat et de la fertilité merveilleuse, non-seulement de l'Inde septentrionale, mais de l'Hyrcanie elle-même, de l'Arie et des contrées qui suivent, telles que la Margiane et la Bactriane? Car toutes ces contrées, bien qu'elles appartiennent au versant septentrional du Taurus, et que la Bactriane touche même au col par où l'on entre dans l'Inde, toutes, dis-je, jouissent d'un si heureux climat, qu'on ne saurait rien concevoir qui diffère davantage de la nature des contrées inhabitables. En Hyrcanie, par exemple, si ce qu'on dit est vrai, tel cep de vigne donne jusqu'à un *métrète* de vin, tel figuier jusqu'à soixante médimnes de figues, le grain tombé des épis suffit à faire lever une seconde moisson, les abeilles font leurs ruches dans les arbres, et le miel découle des feuilles. En Médie, dans le canton de Matiane, en Arménie, dans ceux de Sacasène et d'Araxène, les mêmes faits se produisent, sans être aussi surprenants, puisque ces cantons sont plus méridionaux que l'Hyrcanie, et qu'ils jouissent d'ailleurs d'un climat exceptionnel relativement au reste des pays auxquels ils appartiennent. En Hyrcanie, la chose est donc autrement merveilleuse. Dans la Margiane, aussi, l'on assure qu'il

n'est pas rare de trouver des ceps de vigne tellement gros, que deux hommes auraient peine à en embrasser le pied, et que leurs grappes ont jusqu'à deux coudées de long. L'Arie, qui passe pour posséder également tous ces mêmes avantages, semble, en outre, supérieure aux provinces voisines par la qualité de ses vignobles, car les vins s'y conservent jusqu'à la troisième génération, et cela dans des vases qu'on n'a pas enduits de poix. Enfin l'on nous dit que dans la Bactriane, laquelle confine à l'Arie, tout vient, tout absolument, excepté l'olivier.

15. Qu'il y ait maintenant dans toutes ces contrées des parties froides, j'entends les parties élevées et montagneuses, il n'y a rien là qui doive nous étonner, car dans les *climats* méridionaux les montagnes, et en général toutes les terres élevées sont froides, celles-là même qui sont unies comme des plaines. Dans la Cappadoce, par exemple, dont la partie voisine de l'Euxin est plus septentrionale de beaucoup que la partie qui borde le Taurus, l'immense plaine de Bagadania, située entre le mont Argée et le Taurus, produit à peine çà et là quelques arbres fruitiers, bien qu'elle soit de 3000 stades plus méridionale que la mer de Pont, tandis que les faubourgs de Sinope, d'Amisus et de Phanarée ne sont proprement que vergers et plantations d'oliviers. Ajoutons que l'Oxus, qui forme la limite entre la Bactriane et la Sogdiane, passe pour être d'une navigation si facile, que les marchandises de l'Inde, transportées par cette voie, descendent sans peine jusqu'en Hyrcanie, d'où elles se répandent ensuite, au moyen des fleuves, dans toutes les contrées environnantes jusqu'au Pont.

16. Trouverait-on, je le demande, une aussi riche nature sur les rives du Borysthène et dans la partie de la Celtique qui borde l'Océan? Mais la vigne n'y vient seulement pas ou du moins elle n'y donne pas de fruit, et, là où elle en donne, à savoir plus au midi, sur les bords de notre mer intérieure et du Bosphore, les raisins sont petits, et il faut, l'hiver, enterrer les ceps. Il y a plus, la glace dans ces pays s'amasse en telle quantité, notamment à l'entrée du lac Mæotis, qu'on

a vu tel lieutenant de Mithridate, à la même place, où durant l'hiver, il avait battu les Barbares dans un combat de cavalerie, remporter l'été, après la débâcle des glaces, une victoire navale et sur les mêmes ennemis. Ératosthène cite même à ce propos certaine inscription relevée dans le temple d'Esculape à Panticapée sur une aiguière d'airain que la glace avait fait éclater :

« Si quelque mortel se refuse à croire ce qui arrive en nos contrées, qu'il jette les yeux sur cette aiguière et il ne doutera plus; ce n'est pas comme une riche et pieuse offrande, mais comme un témoignage irrécusable de la rigueur de nos frimas que le prêtre Stratios l'a exposée ici. »

Or, s'il nous est déjà interdit de comparer le climat du Bosphore et le climat, plus tempéré pourtant, d'Amisus et de Sinope à celui des contrées que nous énumérions tout à l'heure, à plus forte raison ne saurions-nous établir de comparaison entre ces mêmes contrées et les régions du Borysthène et de l'extrême Celtique, puisque des pays, qu'on s'accorde à placer à 3700 stades au midi du Borysthène et de la Celtique, atteindraient encore à peine à la hauteur d'Amisus, de Sinope, de Byzance et de Massalia.

17. Qu'on s'obstine cependant à adopter les calculs de Déimaque et qu'à ses 30000 stades on ajoute tout le trajet qui reste encore à franchir jusqu'à la Taprobane et aux frontières de la zone torride, trajet qu'on ne peut guère évaluer à moins de 4000 stades, et Bactres et l'Arie se trouvent aussitôt reléguées à 34000 stades de la zone torride, c'est-à-dire à la même distance où le Borysthène, suivant Hipparque, se trouve de l'équateur. En d'autres termes, Bactres et l'Arie sont transportées à 8800 stades au nord du Borysthène et de la Celtique, tout comme l'équateur est à 8800 stades au sud du cercle qui sépare la zone torride de la zone tempérée et qui n'est autre, avons-nous dit, que le parallèle de

1. Voy. p. 194 (note 4) du tome Ier de la traduction française (in-4°) les raisons qui ont porté Bréquigny à supprimer le mot Ἰνδικῆς qui dans tous les Mss. suit le mot Κινναμωμοφόρου.

la Cinnamômophore. Et tandis que nous avons démontré qu'au-dessus de la Celtique, dans cet espace de 5000 stades au plus qui s'étend jusqu'à Ierné, le climat était à peine supportable pour l'homme, il résulterait du calcul de Déimaque qu'il existe sur un parallèle de 3800 stades plus septentrional que Ierné une contrée parfaitement habitable. A ce compte aussi, Bactres serait plus septentrionale, et de beaucoup, que l'entrée de la mer Caspienne ou Hyrcanienne, laquelle entrée, placée comme elle est à 6000 stades de distance du fond de ladite mer et des montagnes de l'Arménie et de la Médie, paraît être pourtant le point le plus septentrional de toute cette côte qu'on peut ranger ensuite sans interruption jusqu'à l'Inde, ainsi que le marque expressément Patrocle, longtemps gouverneur de toutes ces provinces. Notez en outre que la Bactriane s'étend bien encore de 1000 stades vers le nord et qu'au delà les Scythes occupent une contrée plus vaste encore de beaucoup, qui même ne se termine qu'à la mer boréale, et dans laquelle ces peuples, s'ils vivent en nomades, trouvent du moins à vivre. Mais, nous le demandons, comment la chose sera-t-elle possible, si Bactres elle-même se trouve rejetée en dehors de la zone habitable? Cette distance du Caucase à la mer boréale, en passant par Bactres, peut être évaluée à un peu plus de 4000 stades. Qu'on ajoute ces 4000 stades au nombre de stades calculé depuis Ierné dans la direction du nord, ce sera donc en tout et indépendamment du *stadiasme* propre d'Ierné une étendue de 7800 stades qu'on aura prise sur la zone ou région inhabitée. Mais négligeât-on les 4000 stades, la partie de la Bactriane contiguë au Caucase se trouverait encore de 3800 stades plus septentrionale que Ierné et plus septentrionale que la Celtique et le Borysthène de 8800 stades.

18. Hipparque nous dit maintenant qu'à la hauteur du Borysthène et de la Celtique le crépuscule règne du couchant au levant pendant toute la durée des nuits d'été, et que le soleil, lors du solstice d'hiver, s'y élève au plus de 9 coudées ; qu'à 6300 stades de Massalia (c'est-à-dire, à l'en croire, encore dans les limites de la Celtique, mais déjà en

pleine Bretagne, suivant nous, et à 2500 stades au nord de la Celtique) le phénomène est beaucoup plus sensible ; que là, pendant les jours d'hiver, la hauteur du soleil est de 6 coudées ; qu'elle est de 4 coudées à 9100 stades de Massalia et de moins de trois dans les pays situés encore au delà. Or, d'après notre calcul, cette région ultérieure devrait se trouver plus septentrionale de beaucoup que Ierné elle-même. Mais Hipparque, sur la foi de Pythéas, la place seulement au nord[1] de la Bretagne, et comme il ajoute que le plus long jour y est de dix-neuf heures équinoxiales, tandis qu'il est de dix-huit heures seulement aux lieux où la hauteur du soleil est de 6 coudées, c'est-à-dire dans les pays qu'il place à 9100 stades de Massalia, il s'ensuivrait que ces derniers pays sont plus méridionaux que les parties les plus méridionales de la Bretagne. C'est donc sous le même parallèle que la Bactriane caucasienne ou sous un parallèle approchant qu'il convient de chercher la position en question, puisqu'il résulte, avons-nous dit, de l'estimation de Déimaque que la partie de la Bactriane contiguë au Caucase est de 3800 stades plus septentrionale que Ierné. Ajoutons enfin ces 3800 stades au nombre de stades qui représente la distance entre Massalia et Ierné, et nous aurons ainsi 12500 stades pour la distance totale. Mais qui a jamais observé dans ces régions, j'entends aux environs de Bactres, une durée pareille des jours les plus longs et une pareille hauteur méridienne du soleil lors du solstice d'hiver, tous phénomènes pourtant qui, par leur nature, doivent frapper les regards même de l'ignorant, et qui, n'ayant aucun besoin de preuve ou de démonstration mathématique, devraient se trouver relatés dans la plupart des descriptions soit anciennes, soit modernes, qui nous ont été laissées de l'empire Perse ? Comment concilier aussi ce que nous avons dit plus haut de la fertilité de ces contrées avec de semblables phénomènes ou apparences célestes ? On voit donc par

1. Le sens exige absolument qu'on lise ici κατὰ τὰ ἀρκτικώτερα au lieu de κ. τ. νοτιώτερα que portent tous les Mss.

ce qui précède que le raisonnement d'Hipparque, tout spécieux qu'il puisse être, est précisément l'opposé d'une vraie démonstration : oubliant en effet que la question ne peut jamais avoir la valeur d'une preuve, il n'a fait en somme que démontrer la question par la question elle-même.

19. [Même défaut de logique dans la critique qu'il fait] de cet autre passage, où, voulant montrer à quel point Déimaque était ignorant et peu au fait des questions de cette nature, Ératosthène a rappelé comment il plaçait l'Inde entre l'équinoxe d'automne et le tropique d'hiver et comment, choqué de l'assertion de Mégasthène, que l'on voit dans le sud de l'Inde les deux Ourses se coucher et les ombres porter alternativement en sens contraires, il soutenait, lui, qu'il n'y a pas dans toute l'étendue de l'Inde un seul lieu où se produise l'un ou l'autre de ces deux phénomènes. « Sur ces deux points, disait Ératosthène, Déimaque s'est trompé grossièrement. Il s'est trompé d'abord en croyant que, sous le rapport de la distance aux tropiques, il peut y avoir la moindre différence entre l'équinoxe d'automne et l'équinoxe du printemps, puisque les levers du soleil et le cercle décrit par cet astre sont absolument les mêmes à l'une et à l'autre équinoxes. De plus, comme la distance du tropique terrestre à *l'équateur*, qui sont les deux cercles entre lesquels Déimaque place l'Inde, a été réduite par une estimation plus exacte bien au-dessous de 20 000 stades, il se trouve, par le fait, avoir raisonné contre lui-même et tout en notre faveur : il est impossible, en effet, avec les 20 ou 30 000 stades de largeur qu'il attribue à l'Inde, qu'elle tombe jamais entre lesdites limites, tandis qu'elle y peut tomber avec les dimensions que nous lui prêtons. Mais il s'est trompé encore et non moins grossièrement en prétendant que nulle part dans l'Inde on n'observe le coucher des deux Ourses, non plus que le renversement des ombres, puisqu'en s'avançant à 5000 stades d'Alexandrie on commence déjà à observer ce double phénomène. » Or, Hipparque critique encore toute cette argumentation d'Ératosthène, mais sans plus de fondement, avons-nous dit ; car en premier lieu il a tort de

vouloir que Déimaque ait parlé du tropique d'été, quand il a formellement spécifié le tropique d'hiver[1]; et tort en second lieu de penser qu'il soit absolument interdit dans une question de [géographie] mathématique d'user du témoignage d'un homme étranger à l'astronomie, comme si Ératosthène, en citant ici Déimaque, avait entendu le désigner pour son autorité principale, et qu'il eût fait autre chose qu'user d'un procédé que tout le monde emploie avec les interlocuteurs peu sérieux : n'est-ce pas, en effet, l'un des meilleurs moyens de réfuter un contradicteur frivole que de lui démontrer que son dire, quel qu'il soit, nous donne raison contre lui-même ?

20. Jusqu'ici, c'est en supposant l'exactitude de ce qui a été dit tant de fois et de ce qu'on croit généralement, à savoir que l'extrémité méridionale de l'Inde est située juste à la hauteur de Méroé, que nous avons démontré l'absurdité des conséquences du système d'Hipparque. Mais comme Hipparque, qui n'y avait fait encore nulle objection, refuse dans son second livre d'admettre la susdite hypothèse, il nous faut voir aussi comment il raisonne à ce sujet. Voici ce qu'il dit en propres termes : « Dans les cas où une distance considérable sépare deux points du globe situés sous le même parallèle à l'opposite l'un de l'autre, il n'y a pas d'autre moyen de vérifier s'ils sont effectivement sous le même parallèle que d'arriver à comparer ensemble leurs *climats* ou positions respectives. Or, si le *climat* de Méroé se trouve suffisamment déterminé (et il l'est par cette circonstance, que rapporte Philon dans la *Relation* du voyage qu'il exécuta par mer en Éthiopie, à savoir que, quarante-cinq jours avant le solstice d'été, on y a le soleil au zénith, ainsi que par le rapport de l'ombre au gnomon que le même auteur dit y avoir été observé tant à l'époque du solstice qu'à celle de l'équinoxe, sans compter que l'opinion d'Ératosthène sur ce point se rapproche autant que possible de celle

1. On s'accorde à louer la correction proposée ici par Penzel ἀντί (au lieu de ἀπὸ) τοῦ χειμερινοῦ τροπικοῦ τὸν θερινὸν δεξάμενος.

de Philon), en revanche, personne, pas même Ératosthène, n'a déterminé le vrai climat de l'Inde. Seulement s'il est vrai, ainsi qu'on le croit sur la foi de Néarque, qu'on y assiste au coucher des deux Ourses, il devient impossible que Méroé et l'extrémité de l'Inde soient situées sous le même parallèle. » — De deux choses l'une pourtant : ou bien Ératosthène a ratifié ce que différents auteurs avaient dit de cette circonstance qu'on voit dans l'Inde les deux Ourses se coucher, et alors comment Hipparque a-t-il pu dire que personne, et Ératosthène pas plus que les autres, n'avait rien publié sur le climat de l'Inde, car cette circonstance du coucher des Ourses se rapporte bien, j'imagine, au *climat;* ou bien il est faux qu'Ératosthène ait confirmé le dire des autres sur ce point, et alors pourquoi ne l'avoir pas mis hors de cause? En fait Ératosthène ne l'a pas confirmé positivement, et, s'il a taxé Déimaque d'ignorance, pour avoir prétendu, contrairement au témoignage de Mégasthène, qu'il n'y a pas un lieu dans l'Inde entière, d'où l'on puisse assister au coucher des deux Ourses et où l'on observe le renversement alternatif des ombres, c'est qu'il avait lieu de soupçonner un double mensonge dans une assertion, dont la première partie (j'entends celle-ci que l'on ne voit nulle part dans l'Inde les ombres tomber alternativement en sens contraires) se trouvait être de l'aveu de tous, et est, de l'aveu même d'Hipparque, un mensonge notoire : car, si Hipparque ne veut pas que l'extrémité méridionale de l'Inde corresponde juste à Méroé, au moins paraît-il admettre qu'elle est plus méridionale que Syène.

21. Dans ce qui suit maintenant, Hipparque revient encore sur les mêmes questions, mais ou il ne fait que répéter ce que nous venons de réfuter, ou bien il s'appuie sur des données ou propositions fausses, ou bien encore il introduit des conséquences inexactes. Ainsi, de ce qu'Ératosthène compte depuis Babylone jusqu'à Thapsaque 4800 stades et de là vers le nord, jusqu'aux monts d'Arménie, [2]100 stades, il ne résulte pas nécessairement qu'en suivant le méridien même de Babylone on trouvera encore plus de 6000 stades

entre cette ville et les monts d'Arménie : loin de dire en effet que de Thapsaque à ces montagnes il y ait 2000 stades[1], Ératosthène signale dans l'intervalle certain espace qui n'a pu être encore mesuré. Or, l'argument qu'on tire d'une donnée fausse n'offre plus rien de concluant. D'autre part, Ératosthène n'a jamais dit que Thapsaque fût situé à plus de 4500 stades au nord de Babylone.

22. Plus loin, Hipparque, qui continue à plaider la cause des anciennes cartes, citera encore inexactement Eratosthène au sujet de sa troisième *sphragide* ou section de la terre habitée, s'arrangeant ainsi avec une sorte de complaisance des propositions plus faciles à réfuter. On sait qu'Ératosthène, après avoir au préalable établi certaines données touchant la direction du Taurus et de la mer intérieure depuis les Colonnes d'Hercule et avoir, conformément à ces données, et au moyen d'une première ligne, divisé la terre habitée en deux parties, l'une boréale et l'autre australe, essaye de diviser encore chacune de ces parties en autant de sections, ou, pour parler comme lui, en autant de *sphragides* que la nature des lieux le comporte. Or, l'Inde forme la première sphragide de la partie australe et l'Ariane la seconde, et, comme l'une et l'autre de ces contrées comportent une délimitation facile, Ératosthène a pu en donner exactement la longueur et la largeur et jusqu'à un certain point la figure géométrique. Ainsi il prête à l'Inde la forme rhomboïdale, parce qu'effectivement, de ses côtés, deux sont baignés par la mer du sud et la mer orientale, sans être découpés par ces mers en golfes profonds, et que ses deux autres côtés sont limités, l'un par la chaîne de montagnes et l'autre par le fleuve, qui achèvent de lui donner une forme, à peu de chose près, rectiligne. Quant à l'Ariane, il fait remarquer que trois de ses côtés représentent assez exactement les trois côtés d'un parallélogramme, mais qu'en revanche la limite occidentale ne saurait être déterminée aussi rigoureusement, vu que de ce côté les popula-

1. Διςχιλίων au lieu de χιλίων que portent les Mss. : conjecture de Casaubon.

tions limitrophes sont comme enchevêtrées les unes dans les autres, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait cherché à la figurer par une ligne qu'il fait partir des Pyles Caspiennes, pour la mener jusqu'à l'extrémité de la Karmanie adjacente au golfe Persique, et qu'il n'appelle cette ligne le côté occidental de l'Ariane, par opposition au côté oriental que forme l'Indus. Mais il ne dit pas que ces deux côtés soient parallèles. Il ne le dit pas même des deux autres côtés que forment la chaîne de montagnes et la mer, et se contente de les appeler l'un le côté nord, l'autre le côté sud.

23. Ératosthène ne nous a donc donné de cette seconde sphragide qu'une ébauche déjà un peu grossière, mais celle qu'il donne de la troisième l'est bien autrement et pour plus d'une raison. La première raison, nous l'avons déjà indiquée, c'est qu'il n'a pu déterminer assez rigoureusement le côté compris entre les Pyles Caspiennes et la Karmanie, lequel est commun à la troisième et à la seconde sphragide; une autre raison, c'est que, comme le golfe Persique entame profondément le côté méridional de cette sphragide (circonstance du reste qu'Ératosthène signale tout le premier), il s'est vu forcé de prendre comme ligne droite la route qui part de Babylone et s'en va par Suse et Persépolis jusqu'aux frontières de la Karmanie et de la Perse, la seule route de toute cette région qui pût lui offrir un stadiasme rigoureusement levé (le développement total de cette route est d'un peu plus de 9000 stades). Puis il a appelé ladite ligne le côté méridional de sa figure, mais sans dire qu'elle fût parallèle au côté septentrional. Il saute aux yeux maintenant que l'Euphrate, dont il s'est servi pour déterminer le côté occidental, ne forme pas davantage une ligne droite : on voit, en effet, ce fleuve à la sortie des montagnes couler au midi, puis tourner à l'est, et de nouveau se diriger au midi jusqu'à son embouchure dans la mer. Mais Ératosthène indique lui-même cette obliquité du cours du fleuve, quand il compare la forme de la Mésopotamie, cette contrée qu'enferment en se rejoignant le Tigre et l'Euphrate, à celle d'une galère garnie de ses rames : telle est l'image dont

il se sert. Ajoutons que le côté occidental, ainsi déterminé par le cours de l'Euphrate, n'a pas été mesuré dans toute son étendue, notamment entre Thapsaque et l'Arménie, et qu'Ératosthène avoue lui-même l'impossibilité où il s'est trouvé d'estimer la longueur de toute la partie adjacente à l'Arménie et aux montagnes du nord, faute de mesures certaines. Tels sont les différents motifs qui l'ont empêché, comme il le dit lui-même, de donner de cette troisième sphragide autre chose qu'une esquisse, combinée tant bien que mal d'après une foule de stadiasmes, dont la plupart encore étaient anonymes. Il y aurait donc déjà de l'injustice à Hipparque d'argumenter en géomètre contre une simple esquisse, qui, telle qu'elle est, a droit encore à notre reconnaissance en ce qu'elle nous donne tout au moins une idée approximative de la nature des lieux ; mais que, dans ces conditions-là, il n'observe pas même les données d'Ératosthène et qu'il fasse porter ses démonstrations géométriques sur des données purement imaginaires, c'est montrer par trop, en vérité, toute la jalousie qui l'anime.

24. Or, c'est en esquissant ainsi à grands traits sa troisième sphragide qu'Ératosthène a compté depuis les Pyles Caspiennes jusqu'à l'Euphrate une distance de 10 000 stades, qu'il décompose maintenant de la façon suivante, en se réglant sur les stadiasmes partiels qu'il avait pu se procurer, si ce n'est qu'il procède ici dans l'ordre inverse et prend son point de départ de l'Euphrate, du passage de l'Euphrate à Thapsaque : de ce point-là jusqu'au Tigre, en l'endroit où Alexandre franchit ce fleuve, il marque [2400 stades] ; puis, se portant en avant par Gaugamèles et le Lycus, par Arbèles et par Ecbatane, c'est-à-dire par la route même que suivit Darius dans sa fuite depuis le champ de bataille de Gaugamèles jusqu'aux Pyles Caspiennes, il réussit à parfaire ses 10 000 stades, l'excédant qu'il trouve n'étant que de 300 stades. Voilà donc comment Ératosthène s'y est pris pour mesurer le côté septentrional de sa figure ; mais, en suivant cette marche, il n'a pas entendu présenter ledit côté comme parallèle à la chaîne de montagnes, non plus qu'à la

ligne menée par les colonnes d'Hercule, par Athènes et par Rhodes, car il savait que, si Thapsaque se trouve à une grande distance des montagnes, la route, qui va de Thapsaque aux Pyles Caspiennes, finit par rencontrer ladite chaîne de montagnes, les Pyles Caspiennes marquant ainsi l'extrémité septentrionale de la limite en question.

25. Le côté nord ainsi représenté, Ératosthène poursuit en ces termes : « pour ce qui est du côté méridional, impossible de lui faire suivre la mer, vu l'espèce de pointe que le golfe Persique forme de ce côté dans les terres; mais nous avons la route qui part de Babylone, et qui s'en va par Suse et Persépolis aboutir aux confins de la Perse et de la Karmanie, présentant une longueur de 9200 stades. » Il fait donc de cette route le côté méridional de sa figure, mais sans dire encore le moins du monde que le côté sud soit parallèle au côté nord. Il explique même la différence de longueur des deux lignes prises par lui comme côtés septentrional et méridional par cette circonstance que l'Euphrate, après avoir coulé jusqu'en un certain point de son cours droit au midi, incline ensuite sensiblement vers l'est.

26. Des deux limites transversales, maintenant, Ératosthène décrit d'abord celle de l'O., mais il le fait de telle sorte qu'on peut se demander en vérité comment il l'a conçue au juste et si dans sa pensée elle formait une seule ligne ou deux lignes différentes. Car, s'il compte à partir du passage de Thapsaque et le long de l'Euphrate jusqu'à Babylone 4800 stades et 3000[1] stades de là aux bouches de l'Euphrate et à la ville de Térédon, il avoue qu'au N. de Thapsaque il n'y a eu de mesuré que la partie qui s'étend jusqu'aux Pyles d'Arménie et qui peut bien être de 1100 stades, mais que l'autre partie, laquelle traverse la Gordyène[2] et l'Arménie, ne l'a pas été et manque par conséquent dans son calcul. Passant ensuite au côté oriental, il estime que, dans

1. Voy. p. 196 (*Index variæ lectionis*) de son édition de Strabon les raisons que donne M. Ch. Müller pour repousser l'addition τριακοσίους après τρισχιλίους proposée par Gossellin et ratifiée par Groskurd. — 2. Γορδυαίων au lieu de Γορτυναίων, heureuse correction de La Porte du Theil.

la portion qui part de la mer Érythrée et traverse toute la Perse dans la direction de la Médie, c'est-à-dire dans la direction du nord, ce côté n'a pas moins de 8000 stades et qu'il dépasserait même 9000 stades si on le faisait partir des promontoires les plus avancés, mais que, dans la portion restante, laquelle court à travers la Parætacène et la Médie jusqu'aux Pyles Caspiennes, il ne mesure guère que 3000 stades. Il ajoute que le Tigre et l'Euphrate, qui coulent au S. l'un et l'autre au sortir de l'Arménie, décrivent à eux deux, passé les montagnes de la Gordyène, un vaste cercle autour de la contrée spacieuse appelée Mésopotamie, après quoi ils tournent au levant d'hiver et au midi, l'Euphrate surtout, qui, se rapprochant de plus en plus du Tigre, vers le mur de Sémiramis et à la hauteur du village d'Opis, passe à 200 stades tout au plus de ce village, traverse ensuite Babylone et va se jeter dans le golfe Persique. « De là, dit-il, pour la Mésopotamie et la Babylonie, une configuration particulière, qui rappelle la forme d'une galère munie de ses rames. » Tel est l'ensemble du passage d'Ératosthène.

27. Dans le tracé de sa troisième sphragide Ératosthène a bien commis quelques erreurs, que nous examinerons plus loin, mais ce ne sont pas du tout celles qu'Hipparque lui reproche. Voyons ce que dit Hipparque. Dans l'intention de fortifier encore la proposition établie par lui dès en commençant, à savoir qu'il n'y a pas lieu de déplacer l'Inde, pour la reporter davantage vers le S., ainsi que le veut Ératosthène, il prétend tirer la preuve évidente de ce fait des assertions mêmes de celui-ci. « Ainsi, dit-il, après avoir donné pour limite septentrionale à sa troisième section une ligne de 10 000 stades comprise entre les Pyles Caspiennes et l'Euphrate, Ératosthène ajoute que le côté méridional compris entre Babylone et les frontières de la Karmanie n'a guère plus de 9000 stades; que le côté du couchant, maintenant, qui présente entre Thapsaque et Babylone, le long de l'Euphrate, un développement de 4800 stades, plus 3000 stades entre Babylone et les bouches du

fleuve, a été au N. de Thapsaque mesuré encore sur un espace de 1100 stades environ, mais ne l'a plus été au delà. Or, ajoute Hipparque, si le côté nord de la troisième section est de 10 000 stades environ, quand le côté qui lui est parallèle, c'est-à-dire la droite menée de Babylone au côté du levant, n'est évalué qu'à un peu plus de 9000 stades, il est évident que Babylone se trouve plus avancée vers l'est que le passage de l'Euphrate à Thapsaque d'un peu plus de 1000 stades. »

28. Oui assurément, dirons-nous, si les Pyles Caspiennes d'une part et d'autre part la frontière de la Karmanie et de la Perse se trouvaient situées exactement sous le même méridien et que les lignes dirigées sur Thapsaque et sur Babylone fussent deux perpendiculaires abaissées de ce même méridien, assurément il en serait ainsi. Car on n'aurait qu'à prolonger jusqu'à la rencontre du méridien de Thapsaque la ligne qui aboutit à Babylone, pour qu'elle devînt sensiblement égale ou peu s'en faut à la ligne qui joint les Pyles Caspiennes et Thapsaque, et de la sorte en effet Babylone se trouverait plus orientale que Thapsaque de tout ce que la ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque a de plus en longueur que celle qui va de la frontière de Karmanie à Babylone. Mais Ératosthène n'a pas dit que la ligne, qui forme le côté occidental de l'Ariane, s'étendît dans le sens même du méridien ; il n'a pas dit davantage de la ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque qu'elle fût perpendiculaire au méridien des Pyles Caspiennes ; de la ligne que décrit la chaîne de montagnes, à la bonne heure : or la ligne dirigée sur Thapsaque part du même point que la ligne formée par la chaîne de montagnes et fait un angle avec celle-ci. Ératosthène n'a pas dit non plus que la ligne qui joint la frontière de Karmanie et Babylone fût parallèle à la ligne qu'il mène sur Thapsaque. Mais lui fût-elle parallèle, du moment que celle-ci n'est pas perpendiculaire au méridien des Pyles Caspiennes, Hipparque ne saurait s'en prévaloir davantage dans la conclusion de son raisonnement.

29. Ce n'est pas tout pourtant, et, après avoir pris lesdites

propositions comme autant de points acquis à la discussion, après avoir cru démontrer de la sorte qu'Ératosthène lui-même avait fait Babylone plus orientale que Thapsaque d'un peu plus de 1000 stades, Hipparque s'est forgé encore un nouveau lemme pour la suite de sa démonstration. « Qu'on imagine, dit-il, une droite menée depuis Thapsaque dans la direction du midi jusqu'à la rencontre d'une perpendiculaire abaissée de Babylone, il en résultera un triangle rectangle composé d'abord de la ligne qui joint Thapsaque et Babylone, en second lieu de la perpendiculaire abaissée de Babylone sur le méridien de Thapsaque et finalement du méridien même de Thapsaque. » De la première ligne comprise entre Thapsaque et Babylone et longue, suivant lui, de 4800 stades, il fait l'hypoténuse du triangle. Il donne ensuite à la perpendiculaire abaissée de Babylone sur le méridien de Thapsaque un peu plus de 1000 stades, juste autant que ce que la ligne menée jusqu'à Thapsaque a de plus en longueur que la ligne qui s'arrête à Babylone; et de ces longueurs il conclut pour le côté restant, c'est-à-dire pour l'autre côté de l'angle droit, une longueur sensiblement plus grande que celle de la perpendiculaire en question. Puis il ajoute à ce même côté la ligne qu'Ératosthène mène depuis Thapsaque dans la direction du nord jusqu'aux montagnes d'Arménie. Mais Ératosthène avait eu soin de dire que ladite ligne n'avait été mesurée que dans une portion de son parcours, sur un espace de 1100 stades environ, et qu'il en avait négligé le reste dans son calcul faute de mesure positive. Hipparque, lui, suppose à cette dernière portion de la ligne une longueur de 1000 stades au moins, ce qui donne pour les deux ensemble 2100 stades. Or, en ajoutant ces 2100 stades à la longueur du côté de son triangle qui est opposé à l'hypoténuse et qui a été mené jusqu'à la rencontre de la perpendiculaire abaissée de Babylone, il obtient par le fait une distance de plusieurs milliers de stades depuis les monts d'Arménie et le parallèle d'Athènes jusqu'à la susdite perpendiculaire menée depuis Babylone, laquelle se confond avec le parallèle de Babylone.

D'autre part, cependant, il établit qu'en prenant pour mesure du méridien entier le nombre de stades fixé par Ératosthène, on ne trouve pas plus de 2400 stades pour la distance du parallèle d'Athènes à celui de Babylone et que par conséquent les montagnes d'Arménie et la chaîne du Taurus ne sauraient être placées sur le même parallèle qu'Athènes, comme le veut Ératosthène, mais qu'elles doivent être, d'après les données mêmes de celui-ci, reculées vers le nord de plusieurs milliers de stades. Or ici, indépendamment de ce qu'il s'est servi, pour la construction de son triangle, de propositions dont nous avons démontré la fausseté, Hipparque prend encore pour une donnée de la question ce qui n'en est pas une, à savoir que l'hypoténuse de son triangle, autrement dit la droite qui joint Thapsaque et Babylone a 4800 stades de longueur. Car Ératosthène dit formellement que cette longueur est celle de la route qui suit le cours de l'Euphrate, et il fait remarquer en même temps que la Mésopotamie, y compris la Babylonie, forme un vaste cercle dont la circonférence est décrite par l'Euphrate et le Tigre, mais principalement par l'Euphrate, de sorte que la droite tirée entre Thapsaque et Babylone ne saurait en aucune façon longer l'Euphrate, ni mesurer à beaucoup près un si grand nombre de stades. Voilà donc le raisonnement d'Hipparque détruit. D'autant qu'on a montré plus haut comment il était impossible que deux lignes données pour se diriger à partir des Pyles Caspiennes, l'une sur Thapsaque, l'autre sur tel point de la chaîne des monts d'Arménie situé à l'opposite de Thapsaque et à une distance de cette ville qu'Hipparque lui même fait de 2100 stades au moins, fussent parallèles soit entre elles, soit avec la ligne menée par Babylone, c'est-à-dire avec le côté méridional de la *sphragide* d'Ératosthène. Faute de pouvoir indiquer la mesure exacte de la route qui borde les montagnes, qu'a fait Eratosthène ? Il nous a donné à la place la mesure de la route comprise entre Thapsaque et les Pyles Caspiennes, mais en ayant soin d'ajouter qu'il ne la donnait que comme un à peu près. Il lui importait peu d'ailleurs, du

moment qu'il ne voulait qu'indiquer la longueur de la contrée qui succède à l'Ariane et s'étend jusqu'à l'Euphrate, de mesurer une ligne plutôt que l'autre. Qu'Hipparque néanmoins ait affecté de croire qu'Ératosthène avait voulu parler là de lignes parallèles, autant valait lui dire qu'il le trouvait aussi ignorant qu'un écolier. Des critiques aussi puériles ne méritent pas qu'on s'y arrête.

30. Voici en revanche ce qu'on pourrait sérieusement reprocher à Ératosthène. De même qu'en anatomie on distingue la division par membres de la simple division, de la division grossière en parties prises au hasard, la division par membres procédant d'après la délimitation naturelle des parties et suivant leurs articulations et leurs principaux contours, ainsi qu'Homère le dit dans ce vers,

« Ayant divisé la victime membre à membre[1],

tandis que l'autre méthode n'offre rien de pareil, et de même que l'on emploie l'une ou l'autre méthode en son lieu, suivant la circonstance et le besoin, de même en géographie, où il nous faut procéder aussi à la division complète des parties, nous devons imiter la dissection par membres plutôt que la division en parties prises au hasard, car c'est ainsi seulement que nous pourrons obtenir ces traits ou caractères distinctifs et ces délimitations rigoureuses, dont le géographe a surtout besoin. Or, pour qu'une contrée soit bien délimitée, il faut autant que possible qu'elle le soit à l'aide des fleuves, des montagnes ou de la mer, à l'aide encore de la nationalité une ou multiple de ses habitants, à l'aide enfin, si faire se peut, d'une détermination exacte de son étendue et de sa figure. Dans tous les cas, une simple indication à grands traits suffira, sans qu'il faille chercher la précision géométrique. S'agit-il de l'étendue, il suffira d'indiquer le maximum de la longueur et de la largeur, de dire, par exemple, au sujet de la terre habitée, qu'elle a en lon-

1. Hom., *Odyssée*, IX, 291.; *Iliade*, XXIV, 409. M. Meineke voit dans cette citation une glose marginale, et comme telle il l'a rejetée en note dans son édition. Cf. *Vindic. Strabon. liber*, p. 8.

gueur 70 000 stades, et en largeur un peu moins de la moitié de sa longueur; s'agit-il de la configuration, il suffira de la comparer soit à une figure géométrique quelconque, comme quand on dit que la Sicile a la forme d'un triangle, soit à telle autre image généralement connue, comme quand on compare l'Ibérie à une peau de bœuf et le Péloponnèse à une feuille de platane. Et plus sera grande la région à partager, plus aussi la division à grands traits se trouvera être de mise.

31. Cela posé, on voit que la division de la terre habitée en deux parties au moyen de la chaîne du Taurus et de la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule est bonne. Dans la portion australe de la terre, la délimitation de l'Inde, au moyen de lignes de différente nature, est bonne également : bornée en effet à la fois par une chaîne de montagnes, par un fleuve, par une mer; désignée, qui plus est, par un nom unique, ce qui implique l'unité de nation, l'Inde peut être en outre qualifiée exactement de quadrilatère rhomboïde. L'Ariane, moins complétement circonscrite, par la raison que son côté occidental ne se dégage pas nettement d'autres lignes, se trouve pourtant encore suffisamment déterminée par trois de ses côtés, qui forment autant de lignes droites, et par le nom qu'elle porte, lequel se trouve être celui d'une seule et même nation. En revanche, la troisième sphragide, à la façon du moins dont Ératosthène l'a délimitée, demeure parfaitement indéterminée[1] : le côté qui lui est commun avec l'Ariane risque d'être confondu avec d'autres lignes, ainsi que nous l'avons déjà dit, et le côté méridional a été tracé le plus négligemment du monde : car, au lieu de fermer et de border la sphragide, il la traverse par le milieu, laissant ainsi au midi une bonne partie des terres qui en dépendent, sans compter qu'il n'en représente pas toute la longueur, puisque le côté nord est sensiblement plus long. L'Euphrate n'en saurait former non plus le côté occidental,

1. Nous traduisons d'après la correction proposée par Spengel οὕτω ἀφορισθεῖσα au lieu de οὕτω.

coulât-il même en ligne droite, puisque les extrémités de son cours ne se trouvent pas sous le même méridien, tellement qu'on se demande pourquoi Ératosthène en a fait plutôt le côté occidental que le côté méridional de sa figure. Quand on pense, en outre, au peu d'espace qui lui restait à franchir pour atteindre la mer de Syrie et de Cilicie, on ne peut s'expliquer qu'il n'ait pas reculé jusque-là les bornes de sa sphragide, d'autant mieux qu'on qualifie toujours de princes syriens Sémiramis et Ninus qui avaient, comme on sait, pour capitales et pour lieux de résidence, Sémiramis, la ville de Babylone, et Ninus, la ville de Ninive, souvent appelée la métropole générale de la Syrie; ajoutez que, de nos jours encore, sur les deux rives de l'Euphrate les populations parlent une seule et même langue, et qu'il n'est nullement raisonnable de couper en deux par une ligne de démarcation arbitraire une nation aussi connue que celle-là, qui se trouve avoir de la sorte telles de ses parties rejetées parmi des nationalités étrangères. De plus, Ératosthène ne pourrait pas dire que les dimensions déjà excessives de sa sphragide l'ont forcé à agir comme il a fait, puisque, prolongée même jusqu'à la mer, et augmentée de tout le pays qui s'étend jusqu'aux confins de l'Arabie Heureuse et de l'Égypte, elle n'égalerait pas encore l'Inde, ni même l'Ariane. Il eût donc beaucoup mieux valu s'avancer jusque-là et donner pour côté méridional à la troisième sphragide, ainsi augmentée de tout le pays jusqu'à la mer de Syrie, au lieu de la limite que trace Ératosthène, au lieu d'une simple ligne droite, le littoral lui-même, à partir de la Karmanie, c'est-à-dire tout le littoral qu'on longe à droite en entrant dans le golfe Persique jusqu'aux bouches de l'Euphrate; puis, à partir de là, ledit côté aurait rejoint la frontière commune à la Mésène et à la Babylonie, laquelle marque en même temps le commencement de l'isthme qui sépare l'Arabie Heureuse du reste du continent; il aurait ensuite traversé l'isthme et se serait prolongé jusqu'au fond du golfe Arabique, jusqu'à Péluse, voire même jusqu'à la bouche Canopique du Nil. Tel eût pu être le côté méridional de la

troisième sphragide, et, quant au côté occidental restant, il eût été formé par cet autre littoral compris entre la bouche Canopique et la Cilicie.

32. La quatrième sphragide se serait composée alors et de l'Arabie Heureuse et du golfe Arabique, de l'Égypte tout entière et de l'Éthiopie, et elle aurait été bornée dans le sens de sa longueur par deux méridiens, passant l'un par le point le plus occidental, l'autre par le point le plus oriental de ladite sphragide, et dans le sens de sa largeur par deux parallèles passant l'un par le point le plus septentrional, l'autre par le point le plus méridional. Car c'est ainsi qu'il faut déterminer l'étendue des figures irrégulières, dont on ne peut mesurer exactement la longueur ni la largeur sur les côtés mêmes. Mais ici il y a à faire une observation générale, c'est que la longueur et la largeur ne peuvent plus s'entendre de la même façon, suivant qu'il s'agit du tout ou de la partie : s'agit-il du tout, on appellera *longueur* la plus grande, *largeur* la moins grande des deux dimensions; s'agit-il de la partie, sans tenir compte de la grandeur relative des deux dimensions, on appellera *longueur* celle des deux qui se trouvera être parallèle à la longueur totale, la dimension prise comme *largeur* fût-elle plus grande que celle qu'on aurait prise pour exprimer la longueur. Et, comme la terre s'étend en longueur du levant au couchant, et en largeur du nord au sud, et que sa longueur est représentée par une ligne parallèle à l'équateur, tandis que sa largeur se compte sur le méridien même, dans le cas où l'on considère seulement des parties de la terre, il faut représenter les dimensions de longueur et de largeur desdites parties par des lignes qui soient parallèles les unes à la longueur, les autres à la largeur totale de la terre. De la sorte, en effet, on arrivera à exprimer plus exactement l'étendue de la terre entière, ainsi que la disposition et la figure de toutes ses parties, puisque la simple comparaison suffira ensuite à montrer ce qu'elles ont de plus ou de moins les unes que les autres.

33. Ératosthène cependant, après avoir mesuré la lon-

gueur totale de la terre habitée, suivant une ligne qu'il suppose droite et qu'il fait passer par les Colonnes d'Hercule, les Pyles Caspiennes et le Caucase, prend la longueur de sa troisième sphragide sur une ligne qu'il mène entre les Pyles Caspiennes et Thapsaque, et la longueur de la quatrième sur une ligne qui, menée par Thapsaque et Héroopolis jusqu'au pays compris entre les bouches du Nil, doit aboutir aux environs de Canope et d'Alexandrie, puisque c'est là que se trouve la dernière des bouches du fleuve, dite Canopique ou Héracléotique. Or, qu'il place bout à bout ces longueurs partielles, de manière à en former une seule et même ligne droite, ou qu'il fasse faire à ses deux lignes un angle à Thapsaque, toujours est-il qu'il ne les a prises ni l'une ni l'autre parallèles à la longueur totale de la terre, la chose ressort clairement de ses paroles. Comment trace-t-il en effet, cette longueur totale de la terre habitée ? A l'aide de la chaîne du Taurus et de la mer qui, jusqu'aux Colonnes d'Hercule, en forme le prolongement direct, et suivant une ligne qu'il fait passer par le Caucase, par Rhodes et par Athènes. De Rhodes à Alexandrie maintenant, et en suivant le méridien qui passe par ces deux villes, il compte à peu de chose près 4000 stades : telle sera donc, d'après lui, la distance qui sépare le parallèle de Rhodes de celui d'Alexandrie. Mais le parallèle d'Héroopolis est comme qui dirait le même que celui d'Alexandrie (dans le fait il est un peu plus méridional) : par conséquent la ligne, droite ou brisée, qui viendra rencontrer le parallèle de cette ville et celui de Rhodes et des Pyles Caspiennes, ne pourra être en aucune façon parallèle à l'une ou l'autre de ces deux lignes. Ici donc les *longueurs* ont été mal prises. Celles des sections de l'hémisphère boréal ne l'ont pas été mieux.

34. Mais avant de le montrer, revenons à Hipparque et voyons ce qu'il dit maintenant : continuant à raisonner d'après les données qu'il se forge à lui-même, il affecte de réfuter géométriquement ce qu'Ératosthène n'a présenté que comme une esquisse à grands traits. Ainsi, à l'entendre, il résulterait des distances indiquées par Ératosthène, à sa-

voir d'une première distance de 6700 stades, comptée entre Babylone et les Pyles Caspiennes, et d'une autre de plus de 9000 stades, marquée entre Babylone et la frontière de Karmanie et de Perse, et prise sur une ligne menée droit au levant équinoxial, perpendiculairement à ce côté commun de la deuxième et de la troisième sphragide, il résulterait, dis-je, un triangle rectangle ayant son angle droit à la frontière de Karmanie, mais son hypoténuse moindre que l'un des deux côtés de l'angle droit, d'où il suit que la Perse aurait dû être comprise dans la deuxième sphragide. A cela il a été déjà répondu que, du moment qu'Ératosthène n'avait pas mesuré la distance de Babylone à la Karmanie sur un parallèle, ni pris dans le sens même du méridien la droite qui forme la ligne de démarcation des deux sphragides, Hipparque n'articulait proprement rien de sérieux contre lui. Hipparque n'a pas eu plus raison dans ce qui suit. Ainsi, sur ce qu'Ératosthène avait marqué entre les Pyles Caspiennes et Babylone le nombre de stades que nous avons dit, puis 4900 stades entre les Pyles Caspiennes et Suse, et 3400 stades entre Suse et Babylone, Hipparque, partant toujours d'hypothèses à lui, a joint ces trois points ensemble, les Pyles, Suse et Babylone, et composé de la sorte un triangle soi-disant obtusangle, ayant son angle obtus à Suse et ses divers côtés de la longueur même marquée par Ératosthène; puis, de cette construction il déduit que le méridien des Pyles Caspiennes devra nécessairement couper le parallèle de Babylone et de Suse plus de 4400 stades à l'ouest du point où le même parallèle est coupé par la droite qui va des Pyles Caspiennes à la frontière de la Karmanie et de la Perse, que la même ligne, passant par les Pyles Caspiennes et la frontière de Karmanie et Perse, fera avec le méridien des Pyles Caspiennes à peu près un demi-angle droit, inclinant ainsi entre le midi et le levant équinoxial, qu'enfin le cours de l'Indus lui sera parallèle et devra, par conséquent, au lieu de tendre droit au midi à sa sortie des montagnes, comme le marque Ératosthène, se diriger aussi entre le midi et le levant équinoxial, ainsi qu'il est figuré

sur les anciennes cartes. Mais, comment accorderions-nous à Hipparque que le triangle qu'il vient de former de la sorte est obtusangle, quand nous n'accordons pas que le triangle qui le contient soit rectangle? Comment lui accorderions-nous que la droite qui joint Babylone à Suse, et qui forme, d'après lui, l'un des côtés de l'angle obtus, se dirige dans le sens même d'un parallèle, quand nous ne l'accordons pas pour la ligne totale prolongée jusqu'à la Karmanie? Comment lui accorderions-nous enfin que la ligne menée des Pyles Caspiennes aux confins de la Karmanie est parallèle au cours de l'Indus? Sans toutes ces conditions pourtant, son raisonnement tombe à faux. Hipparque prétendait en outre que, comme Ératosthène avait prêté à l'Inde la forme rhomboïdale, et que le côté oriental de cette sphragide s'étend beaucoup dans l'est, vu qu'il se trouve là prolongé encore de tout un promontoire fort saillant qui, se dirigeant en même temps au sud, dépasse tout le reste du littoral de ce côté, il devait en être de même pour le côté que borde l'Indus.

35. Dans tout ceci Hipparque argumente en géomètre, sans doute; mais son raisonnement n'en est pas plus convaincant. Car il semble s'être condamné lui-même et avoir voulu justifier Ératosthène, en ajoutant ce qui suit, « que l'erreur d'Eratosthène eût été pardonnable, s'il se fût agi seulement de faibles distances, mais que, comme les distances sur lesquelles elle porte sont de plusieurs milliers de stades, on ne saurait la lui passer, après qu'il a déclaré surtout qu'une simple distance de 400 stades suffisait à mettre entre deux parallèles, entre le parallèle d'Athènes et celui de Rhodes, par exemple, une différence *sensible*. » Les jugements de nos sens, en effet, ne sont pas tous de même nature, ils comportent, suivant les cas, une latitude plus ou moins grande, une latitude plus grande, quand, pour juger des *climats* ou de la situation respective des lieux, nous consultons seulement le témoignage de nos yeux, la nature des productions ou la différence de température, une latitude moins grande, quand nous employons les instruments de gnomonique et de dioptrique. Aussi conçoit-on que les parallèles d'Athènes,

de Rhodes et de Carie, pris à l'aide du gnomon, aient pu présenter entre eux des différences *sensibles*, malgré la faible distance qui les sépare. Mais quand un géographe, dans un espace pouvant avoir une largeur de 30 000 stades et une longueur de 70 000 représentée par une chaîne de montagnes de 40 000 stades et une mer de 30 000, tire une ligne du couchant au levant équinoxial et détermine des deux côtés de cette ligne une région méridionale et une région septentrionale, qu'il partage à leur tour en *carreaux* et en *sphragides*, rendons-nous bien compte du sens qu'il prête à chacun des termes qu'il emploie et de ce qu'il entend au juste par côtés nord et sud, côtés est et ouest de sa figure : que si maintenant il laisse passer, sans y faire attention, quelque erreur un peu trop forte, qu'il en porte la peine (rien de plus juste) ; mais reconnaissons, en même temps, qu'il serait tout aussi répréhensible de n'avoir pas négligé les erreurs minimes. Eh bien ! Dans le cas présent, Ératosthène n'a encouru ni l'un ni l'autre de ces reproches ; car la grande latitude qu'il s'est donnée en opérant empêche qu'il ne tombe sous le coup d'une argumentation géométrique, et Hipparque, qui prétend l'y soumettre, ne le fait qu'en substituant à ses données celles qu'il lui a plu de forger à sa convenance.

36. Touchant la quatrième section ou sphragide, les critiques d'Hipparque sont beaucoup mieux fondées, quoiqu'il s'y mêle encore trop de cet amour de la chicane et de cette persistance à s'appuyer toujours sur les mêmes hypothèses ou sur des hypothèses presque identiques. Il a raison, par exemple, de reprocher à Ératosthène d'avoir pris pour représenter la longueur de cette section la ligne comprise entre Thapsaque et l'Égypte, ce qui équivaut à prendre pour longueur d'un parallélogramme son diamètre, car Thapsaque et la côte d'Égypte ne se trouvent point sur le même parallèle, mais sur des parallèles fort éloignés l'un de l'autre, et, entre ces deux parallèles, la ligne, qui va depuis Thapsaque jusqu'à l'Égypte, se prolonge obliquement en façon de diagonale. Mais quand il s'étonne qu'Ératosthène ait osé

réduire à 6000 stades la distance de Péluse à Thapsaque, alors qu'elle est de plus de 8000, il a tort à son tour. Il pose en fait d'abord, après démonstration, que le parallèle de Péluse est de 2500 stades plus méridional que celui de Babylone, puis, croyant citer exactement Ératosthène, il lui fait dire que le parallèle de Thapsaque est de 4800 stades plus septentrional que celui de Babylone, et c'est ainsi qu'il parfait cette somme de plus de 8000 stades. Mais où a-t-il vu dans Ératosthène que la distance était aussi considérable entre le parallèle de Babylone et celui de Thapsaque, ceci reste un problème pour moi. Ératosthène a bien dit que de Thapsaque à Babylone la distance était de 4800 stades, mais il n'a pas dit que cette distance fût prise d'un parallèle à l'autre, et cela par une bonne raison, c'est que nulle part il ne place ces deux villes sous le même méridien. Cela est si vrai qu'Hipparque lui-même a établi ailleurs que du système d'Ératosthène il résultait que Babylone se trouvait plus avancée que Thapsaque vers l'est de 2000 stades et plus[1]. Nous aussi nous avons cité telle allégation d'Ératosthène, de laquelle le même fait semblait résulter, celle-ci notamment, que le Tigre et l'Euphrate décrivent un cercle autour de la Mésopotamie et de la Babylonie et que c'est le cours de l'Euphrate qui forme la plus grande partie de la courbe, puisqu'après avoir coulé du N. au S. il tourne au levant, pour se diriger de nouveau au midi. Or, si cette première direction du N. au S. peut à la rigueur coïncider avec celle du méridien, ce coude vers l'E. pour atteindre Babylone implique une déviation par rapport à la direction du méridien, en même temps que la courbe décrite exclut toute idée de ligne droite. De plus, en nous disant que la distance de Thapsaque à Babylone était de 4800 stades, Ératosthène a ajouté comme à dessein « *prise le long de l'Euphrate,* » pour éviter précisément qu'on n'entendît ce qu'il avait dit d'un chemin en ligne directe et d'une mesure

1. Comme M. Ch. Müller, nous ne voyons pas qu'il y ait lieu d'admettre ici la correction de Groskurd [οὐ] πλείοσιν ἢ χιλίοις au lieu de πλείοσιν ἢ δισχιλίοις σταδίοις.

rigoureuse de l'intervalle des deux parallèles. Mais, du moment que nous refusons d'accorder à Hipparque ce premier point, ce qu'il prétend démontrer ensuite tombe de soi-même, à savoir que dans le triangle rectangle, formé en joignant les deux points de Péluse et de Thapsaque au point d'intersection du méridien de Thapsaque et du parallèle[1] de Péluse, l'un des côtés de l'angle droit, celui qui est tracé dans le sens même du méridien, est plus grand que l'hypoténuse, autrement dit que la droite tirée de Thapsaque à Péluse. Et la proposition qui tient à celle-là tombe également d'elle-même, puisqu'elle découle de données que nous n'accordons pas davantage. Ératosthène, en effet, n'a donné nulle part le nombre de 4800 stades pour être la distance de Babylone aux Pyles Caspiennes, et, comme nous l'avons prouvé, c'est de données tout autres que celles d'Ératosthène qu'Hipparque a tiré cette conclusion; il voulait infirmer ce qu'avait dit Ératosthène, il a supposé alors que la distance entre Babylone et la ligne menée par Ératosthène des Pyles Caspiennes aux confins de la Karmanie était de plus de 9000 stades, et a pu démontrer de la sorte ce qu'il voulait.

37. Non, ce n'était pas là ce qu'il y avait à reprendre chez Ératosthène; il fallait montrer comment toutes les grandeurs et figures, si largement qu'on les traite, doivent être pourtant susceptibles d'une mesure quelconque, et comment on peut dans certains cas accorder plus de latitude que dans d'autres. Et, en effet, étant donnée une largeur de 3000 stades comme celle qui est attribuée ici et à la chaîne de montagnes qui court au levant équinoxial et à la mer qui se prolonge jusqu'aux Colonnes d'Hercule, on vous laissera plus aisément assimiler à une droite unique les différentes lignes que vous aurez menées dans ledit intervalle parallèlement à la direction soit des montagnes, soit de la mer, qu'on ne vous le laissera faire pour des sécantes; s'agit-il seulement de sécantes, on l'admettra plus

1. Penzel, Groskurd, Meineke, Müller s'accordent à intervertir ici les mots παραλλήλου et μεσημβρινοῦ.

aisément de sécantes internes que de sécantes externes, plus aisément de lignes qui, dans leur divergence, ne seront pas sorties desdites limites, que de celles qui en seront sorties, plus aisément enfin de lignes plus longues que de lignes plus courtes, les inégalités de longueur et les différences de figures ayant ainsi plus de chance de ne pas être aperçues. Supposons donc pour la chaîne entière du Taurus et pour la mer qui se prolonge jusqu'aux Colonnes d'Hercule une largeur constante de 3000 stades, nous pouvons imaginer un vaste parallélogramme inscrivant à la fois et la chaîne de montagnes et la mer tout entière. Que si maintenant nous le partageons, dans le sens de sa longueur, en plusieurs parallélogrammes et que nous prenions, avec le diamètre du parallélogramme total, ceux des parallélogrammes partiels, le diamètre du parallélogramme total, plutôt que la somme des diamètres des parallélogrammes partiels, pourra être considéré comme l'équivalent, le parallèle et l'égal[1] du côté qui représente la longueur même de la figure. Et moins le parallélogramme partiel sera grand, plus ceci sera vrai, puisque l'obliquité du diamètre et son infériorité de longueur se trahissent moins dans les figures de grande dimension, ce qui permet même quelquefois d'en prendre le diamètre pour la longueur. Pour peu cependant qu'on exagérât l'obliquité du diamètre jusqu'à lui faire dépasser soit l'un et l'autre côté de la figure, soit seulement l'un de ses côtés, il n'en serait plus de même. Tel est, je le répète, le genre de mesure à appliquer aux espaces délimités à grands traits. Or, quand Ératosthène fait partir d'un même point, à savoir des Pyles Caspiennes, 1° une ligne qui est censée suivre toujours le même parallèle le long de la chaîne de montagnes et à travers la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule, 2° une autre ligne qui, s'écartant tout d'abord beaucoup des montagnes, se dirige sur Thapsaque,

1. Kramer a vu dans les mots παράλληλός τε καὶ ἴση une glose marginale, et Meineke les a absolument bannis du texte. M. Müller blâme avec raison cette hardiesse, et propose seulement de lire καὶ αὐτὴ λογισθείη au lieu de ἡ αὐτή. Mais la leçon des Mss nous paraît encore préférable.

puis se continue à partir de Thapsaque par une nouvelle droite assez étendue pour atteindre jusqu'à l'Égypte, et qu'il prétend enfin mesurer la longueur totale de la figure par la longueur même de cette seconde ligne, n'a-t-il pas l'air de vouloir mesurer par le diamètre la longueur de son quadrilatère? Et, si au lieu du diamètre il prend une ligne brisée, n'aggrave-t-il pas encore sa faute? Eh bien! L'on ne peut voir qu'une ligne brisée dans celle qu'il mène des Pyles Caspiennes par Thapsaque jusqu'au Nil. Voilà ce qu'on pouvait reprocher à Ératosthène.

38. Ce qu'il y aurait maintenant à dire à Hipparque c'est qu'à la critique des opinions d'Ératosthène il était tenu de joindre une rectification telle quelle de ses erreurs, ainsi que nous procédons nous-même. Mais tout ce qu'il fait, quand parfois il y pense, c'est de nous renvoyer invariablement aux anciennes cartes géographiques, lesquelles auraient pourtant, infiniment plus que la carte d'Ératosthène, besoin d'être rectifiées. Suit une nouvelle objection qui pèche toujours par le même vice, puisqu'ici encore Hipparque s'appuie [pour condamner Ératosthène] sur une proposition qui, ainsi que nous le lui reprochions tout à l'heure, ne résulte pas le moins du monde de données propres à Ératosthène, à savoir que, si Babylone se trouve plus avancée vers l'est que Thapsaque, la différence n'est pas de plus de 1000 stades[1]. Cela étant, et quand il résulterait maintenant de telle ou telle allégation d'Ératosthène qu'il faisait Babylone plus orientale que Thapsaque de plus de 2400 stades, comme il est avéré que le plus court trajet entre Thapsaque et le point du Tigre, où Alexandre franchit ce fleuve, est de 2400 stades, et que l'Euphrate et le Tigre, tout le temps qu'ils enveloppent la Mésopotamie, coulent directement vers l'E., pour tourner ensuite au midi, et se

1. Au lieu de οὐ πλείοσιν ἢ χιλίοις σταδίοις, que Spengel avait déjà proposé de changer en μικρῷ πλείοσιν, M. Menieke propose de lire οὐ [πολλῷ] πλείοσιν. Mais ici encore le changement nous paraît propre plutôt à contrarier qu'à faciliter l'intelligence de ce passage difficile. Hipparque avait intérêt à réduire le plus possible la distance entre les deux méridiens de Thapsaque et de Babylone pour que la prétendue contradiction d'Ératosthène en parût d'autant plus forte.

rapprocher l'un de l'autre, ainsi que de Babylone, nous ne voyons pas que le raisonnement offre en soi rien d'absurde.

39. Même injustice dans le chef d'accusation qui fait suite à celui-ci et qui consiste à prétendre que la distance entre Thapsaque et les Pyles Caspiennes, qu'Ératosthène a faite de 10 000 stades, mais sans dire qu'elle eût été mesurée en ligne directe (car une droite entre ces deux points eût été infiniment plus courte), a été prise par lui bel et bien en ligne droite. Voici du reste quelle est la marche du raisonnement d'Hipparque : il pose en fait d'abord que, de l'aveu même d'Ératosthène, le méridien de la bouche Canopique n'est pas différent de celui des Cyanées et se trouve éloigné du méridien de Thapsaque de 6300 stades ; que les Cyanées, maintenant, sont à 6600 stades du mont Caspius, lequel domine le col par où l'on descend de la Colchide aux rivages de la mer Caspienne, si bien qu'à 300 stades près le méridien des Cyanées est également distant et de Thapsaque et du mont Caspius ; qu'on peut alors considérer Thapsaque et le mont Caspius comme situés sous le même méridien. « Mais, ajoute-t-il, si l'on peut conclure de là que les Pyles Caspiennes se trouvent à la même distance de Thapsaque et du Caspius, il s'ensuit aussi que cette distance ne saurait mesurer à beaucoup près les 10 000 stades que marque Ératosthène entre les Pyles Caspiennes et Thapsaque : une ligne droite, en effet, tirée entre ces deux points serait bien loin d'atteindre à 10 000 stades de longueur, et ce n'est donc que d'un trajet en ligne courbe que l'on peut entendre les 10 000 stades qu'Ératosthène a attribués au trajet direct des Pyles Caspiennes à Thapsaque. » A notre tour nous répondrons à Hipparque qu'Ératosthène, conformément aux habitudes géographiques, ne se pique point d'une rigueur, d'une exactitude parfaites dans le choix des droites, voire même des méridiens et des parallèles qu'il emploie, tandis que lui le juge avec toute la sévérité du géomètre, comme il pourrait le faire si Ératosthène eût tracé toutes ses lignes au moyen d'instruments. Et pourtant Hipparque lui-même ne s'est pas tou-

jours servi d'instruments, il lui est arrivé souvent d'user de conjectures pour mener les perpendiculaires et les parallèles dont il avait besoin. Sur ce point-là donc déjà Hipparque a tort; il a tort en outre de ne pas reproduire exactement les distances, telles qu'Ératosthène les indique et de faire porter ses critiques non point sur les nombres mêmes d'Ératosthène, mais sur ceux qu'il lui a plu d'imaginer. Ainsi, premier exemple, tandis qu'Ératosthène compte depuis l'entrée du Pont-Euxin jusqu'au Phase 8000 stades, plus 600 stades du Phase à Dioscurias et de Dioscurias au col du Caspius cinq journées de marche, c'est-à-dire 1000 stades d'après l'évaluation même d'Hipparque, en tout, au calcul d'Ératosthène, 9600 stades, Hipparque, lui, retranche une partie de cette somme et ne compte plus que 5600 stades depuis les Cyanées jusqu'au Phase, plus 1000 stades de là au Caspius. Mais, alors, ce n'est plus d'après Ératosthène, c'est d'après Hipparque que le mont Caspius et Thapsaque se trouvent situés quasi sous le même méridien. D'ailleurs, supposons qu'Ératosthène lui-même l'ait entendu ainsi, s'ensuivra-t-il pour cela que la ligne tirée par lui du mont Caspius aux Pyles Caspiennes doive être juste aussi longue que celle qui joint Thapsaque au même point?

40. Dans son second livre, Hipparque, après être revenu encore sur cette idée de la séparation de la terre habitée en deux parties par la chaîne du Taurus, idée sur laquelle nous nous sommes, nous, bien suffisamment étendu, Hipparque passe à la partie boréale de la terre habitée. Il expose ensuite tout ce qu'Ératosthène a dit des contrées qui font suite au Pont, notamment des trois grands promontoires de l'Europe, de celui du Péloponnèse, de celui de l'Italie, et de celui de la Ligystique, lesquels s'avancent du nord au sud et interceptent entre leurs côtés les golfes Adriatique et Tyrrhénique, puis, une fois les choses exposées ainsi dans leur généralité, il les reprend et les réfute en détail, mais, comme toujours, plutôt en géomètre qu'en géographe. Ici, du reste, les erreurs commises et par Ératos-

thène et par Timosthène, l'auteur d'une *Description des ports*, qu'Ératosthène loue d'une façon tout exceptionnelle, bien qu'on les trouve souvent tous deux en désaccord ensemble, ces erreurs, dis-je, sont en si grand nombre que je n'ai cru utile d'examiner en règle ni ce qu'ils ont dit l'un et l'autre, leurs allégations étant si fort éloignées de la réalité, ni les critiques qu'en fait Hipparque, d'autant que celui-ci passe sous silence une partie de leurs erreurs et qu'au lieu de rectifier les autres il se borne à noter les mensonges ou les contradictions. A la rigueur, on eût pu reprocher encore à Ératosthène d'avoir réduit à trois le nombre des grands promontoires d'Europe, en prenant pour un seul celui dont fait partie le Péloponnèse, bien qu'il se scinde, si l'on peut dire, en plusieurs, puisque le Sunium est un promontoire au même titre que la pointe de Laconie, qu'il n'est guère moins méridional que le cap Malées et qu'il forme un golfe considérable, et puisque de son côté la Chersonèse de Thrace forme, en s'avançant à la rencontre du Sunium, le golfe Mélas, d'abord, et les différents golfes de Macédoine à la suite. Mais pourquoi recourir à cet autre argument, quand l'évaluation manifestement erronée qu'Ératosthène donne ici de la plupart des distances suffit à attester la complète ignorance où il était relativement à la géographie de ces contrées, ignorance telle qu'il n'est plus besoin d'en donner la preuve géométrique, mais qu'elle saute aux yeux d'abord et se trahit en quelque sorte d'elle-même? Ainsi, le trajet d'Épidamne au golfe Thermaïque est de plus de 2000 stades, Ératosthène le réduit à 900; il porte au contraire à plus de 13000 celui d'Alexandrie à Carthage, qui n'excède pas 9000 stades, s'il est vrai, comme Ératosthène lui-même le dit, que la Carie et Rhodes soient sur le même méridien qu'Alexandrie et le détroit de Sicile sur le même méridien que Carthage : or, tout le monde s'accorde à penser que la traversée de Carie au détroit de Sicile n'est pas de plus de 9000 stades. A la rigueur, quand il s'agit d'intervalles considérables, il peut être permis d'identifier deux méridiens, dont le plus occidental se trouverait placé par rapport

au plus oriental à la même distance où Carthage se trouve à l'ouest du détroit de Sicile, mais une différence de 3000 [*lis.* 4000[1]] stades constitue une erreur par trop sensible. En plaçant enfin, comme il l'a fait, Rome sur le même méridien que Carthage, Rome située tellement plus à l'ouest, Ératosthène a achevé de montrer que rien n'égalait son ignorance touchant la géographie de ces contrées et naturellement aussi de celles qui suivent jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

41. Hipparque, qui écrivait non pas un traité de géographie, mais simplement un *examen de la géographie* d'Ératosthène, n'avait, à vrai dire, que de la critique à faire et de la critique de détail ; mais nous, nous avons cru devoir donner un exposé complet de toutes les questions traitées par Ératosthène, aussi bien de celles qu'il a résolues d'une manière satisfaisante que de celles dans lesquelles il s'est fourvoyé, en insistant pourtant davantage sur celles-ci ; s'est-il trompé, nous le rectifions; a-t-il vu juste, nous le défendons contre les attaques d'Hipparque, prenant même Hipparque à partie, quand il se laisse emporter trop loin par son amour de la chicane. Dans le cas présent, cependant, tout en reconnaissant à quel point Ératosthène divague et combien sont fondées les critiques d'Hipparque, nous n'avons pas cru qu'il y eût lieu de rectifier ses erreurs, autrement qu'en exposant à leur place dans le cours de notre géographie les choses comme elles sont. Du moment, en effet, que les erreurs s'enchaînent et se multiplient à ce point, le mieux est d'en parler le plus rarement possible et de la manière la plus générale. Nous n'en parlerons donc qu'en décrivant une à une les différentes parties de la terre habitée. Notons cependant dès à présent que Timosthène et Ératosthène et ceux qui les ont précédés ignoraient complétement la géographie de l'Ibérie et de la Celtique et mille fois plus encore celle de la Germanie et de la Bretagne, celle du pays des Gètes et du pays des Bastarnes. Nous pourrions même dire qu'ils n'étaient pas plus avancés dans la connaissance de l'Italie,

1. D'après la correction de Bréquigny, ratifiée par Gossellin et tous les éditeurs qui ont suivi.

de l'Adriatique, du Pont et des régions septentrionales, mais ce serait peut-être tomber à notre tour dans la chicane. Car, puisque Ératosthène nous prévient qu'il a dû, pour les contrées lointaines, tirer toutes les distances qu'il indique de différents auteurs, puisqu'il n'affirme rien en son propre nom, et qu'il dit les choses tout comme il les a reçues, se bornant à ajouter de temps à autre que le stadiasme dont il parle se rapproche ou s'écarte de la ligne droite, on ne peut pas en vérité soumettre des mesures aussi peu concordantes que celles-là à une critique rigoureuse, comme l'a fait Hipparque et pour les passages cités plus haut et pour ceux où Ératosthène a marqué les distances de l'Hyrcanie à la Bactriane et aux pays ultérieurs et les distances de la Colchide à la mer Hyrcanienne. Comment concevoir, en effet, qu'on l'attaque sur la géographie de ces contrées lointaines aussi sévèrement qu'on le ferait sur la description du littoral de l'Epire[1] ou de toute autre contrée aussi connue; sans compter, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'il faudrait procéder à ces sortes d'examen, non pas à la façon des géomètres, mais bien plutôt à celle des géographes? — Le second *Mémoire* d'Hipparque sur la *Géographie* d'Ératosthène se termine par quelques critiques relatives à sa description de l'Éthiopie, puis il annonce que le troisième *Mémoire*, plus spécialement mathématique, ne laissera pas que de traiter aussi de géographie dans une certaine mesure. Malgré cette déclaration, sa critique dans ce livre nous a paru aussi étrangère que possible à la géographie, et trop exclusivement mathématique. Ajoutons pourtant qu'Ératosthène a bien pu tout le premier l'induire à agir de la sorte, car il s'engage souvent dans des raisonnements plus scientifiques que son sujet ne le comporte, et, dans ces digressions-là, il lui arrive d'énoncer non seulement des propositions inexactes, mais aussi de gros-

1. Voy. sur le sens des mots ἠπειρῶτις παραλία, Meineke : *Vindiciarum Strabonianarum liber*, p. 9. Mais l'objection de M. Müller, que Strabon ne s'est jamais servi du mot Ἠπειρῶτις pour désigner le littoral de l'Asie Mineure, nous a paru sans réplique. La côte d'Épire, placée en face de Brindes, était d'ailleurs un terme de comparaison on ne peut mieux choisi, pour donner à des lecteurs soit grecs, soit romains, l'idée de parages bien connus.

sières erreurs, si bien qu'on peut dire qu'il est mathématicien avec les géographes et géographe avec les mathématiciens, offrant ainsi double prise à la critique. Celle que fait Hipparque dans ce troisième livre des opinions d'Ératosthène et de Timosthène est d'ailleurs si juste que nous nous sommes cru dispensé de les examiner à notre tour et de rien ajouter à ce qu'Hipparque en avait dit.

CHAPITRE II.

1. Voyons maintenant ce que dit Posidonius dans sa *Description de l'Océan.* Comme cet auteur paraît avoir traité son sujet surtout au point de vue de la géographie, tantôt de la géographie proprement dite, tantôt de la géographie plus spécialement mathématique, on ne trouvera point étrange que nous nous soyons proposé d'examiner aussi quelques-unes de ses opinions soit ici même, soit dans le courant de notre ouvrage, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera, sans vouloir pourtant donner à notre examen un développement démesuré. Une première question éminemment géographique, est celle qu'aborde Posidonius quand il suppose la sphéricité de la terre et du monde et qu'il admet comme une des conséquences légitimes de cette hypothèse la division de la terre en cinq zones.

2. C'est à Parménide qu'il attribue la première idée de cette division en cinq zones, mais il ajoute que ce philosophe prêtait par le fait à la zone torride une largeur double de celle qu'elle a réellement, en lui faisant dépasser les tropiques de manière à ce qu'elle empiétât de part et d'autre sur les zones tempérées. Posidonius rappelle ensuite comment Aristote donnait le nom de zone torride à la région comprise strictement entre les tropiques et celui de zones tempérées aux deux régions comprises entre les tropiques[1] et les cercles arctiques. Mais il condamne ce second sys-

1. Voy. Kramer sur la transposition des mots τὰς δὲ μεταξὺ τῶν τροπικῶν.

tème comme le premier et en fait il a raison. Suivant lui, le nom de zone torride ne s'applique qu'à la région que la chaleur rend inhabitable; or, dans la région comprise entre les tropiques, la partie inhabitable ne représente qu'un peu plus de la moitié de la largeur totale, à en juger par l'étendue du pays que les Éthiopiens habitent au-dessus de l'Égypte : l'équateur, en effet, divise exactement par la moitié tout l'intervalle des tropiques, et, si l'on compte depuis Syène, limite du tropique d'été, jusqu'à Méroé, 5000 stades, plus 3000 jusqu'au parallèle de la Cinnamômophore, seuil de la zone torride, 8000 stades en tout pour un espace d'ailleurs facile à mesurer, puisqu'on le parcourt à volonté et par mer et par terre, le reste, jusqu'à l'équateur s'entend, se trouve être, d'après l'évaluation que donne Ératosthène de l'étendue totale de la terre, de 8800 stades, d'où il suit que l'intervalle des tropiques, par rapport à la largeur de la zone torride, sera comme 16000 [*lis.* 16800] est à 8800. Et adoptât-on de toutes les évaluations récemment faites celle qui réduit le plus l'étendue de la terre, celle de Posidonius, par exemple, qui la fait de 180 000 stades, tout au plus trouverait-on que la zone torride équivaut à la moitié ou à un peu plus de la moitié de l'intervalle des tropiques, mais on ne trouverait jamais qu'elle pût être égale à cet intervalle et se confondre pleinement avec lui. En outre, ajoute Posidonius, comment peut-on faire des cercles arctiques, qui n'existent point pour tous les climats et qui ne sont point partout les mêmes, les bornes ou limites des zones tempérées, lesquelles sont immuables? Cette circonstance, à vrai dire, que les cercles arctiques n'existent pas pour tous les climats, n'a pas grande valeur comme objection, puisqu'ils existent nécessairement pour tous les habitants des zones tempérées et que ces zones qui plus est ne sont dites tempérées que par rapport à ces cercles. L'autre circonstance, en revanche, qu'ils ne sont pas partout les mêmes et qu'ils sont sujets à varier est un argument excellent.

3. Pour ce qui est du nombre des zones, Posidonius convient qu'au point de vue astronomique il est indispensable

d'en compter cinq : deux zones *périsciennes* s'étendant sous les pôles et jusqu'aux pays pour lesquels les tropiques tiennent lieu de cercles arctiques ; deux zones *hétérosciennes* à la suite de celles-là, s'étendant jusqu'aux pays placés sous les tropiques; enfin une zone *amphiscienne*, comprise entre les tropiques mêmes. Mais, au point de vue ethnographique, il fait intervenir deux zones de plus, deux zones étroites, placées sous les tropiques mêmes, qui les partagent chacune par la moitié, et exposées tous les ans, pendant une quinzaine de jours environ, aux rayons verticaux du soleil. A l'entendre, le caractère distinctif de ces deux zones est d'être aussi sèches, aussi sablonneuses que possible et de ne produire que du silphium et un peu de grain, d'une espèce semblable au froment, mais tout grillé par le soleil. « Comme en effet, dit-il, il n'y a pas de montagnes dans le voisinage de ces contrées, les nuages n'ont rien qui les arrête dans leur course et les fasse se résoudre en pluies ; on n'y trouve pas davantage de grands fleuves qui les traversent et les arrosent, aussi n'y rencontre-t-on que des races aux poils frisés, aux cornes torses, aux lèvres proéminentes, et au nez épaté, les extrémités des membres s'y recroquevillant, pour ainsi dire, par l'effet de la chaleur. Là aussi habitent les populations ichthyophages. Et ce qui prouve, ajoute Posidonius, que ce sont bien là des caractères particuliers à ces zones, c'est qu'au sud le climat redevient plus tempéré et le sol plus fertile et mieux arrosé. »

CHAPITRE III.

1. Polybe, lui, compte six zones : deux qui s'étendent jusque sous les cercles arctiques, deux autres qui forment l'intervalle des cercles arctiques aux tropiques, deux enfin qui sont placées entre les tropiques et l'équateur. Mais la division en cinq zones a l'avantage, suivant moi, d'être à la fois physique et géographique. Ce qui en fait une division physique, c'est qu'elle correspond et aux apparences du ciel et à la

température atmosphérique : elle correspond aux apparences du ciel, car, en même temps qu'elle détermine si exactement sur la terre les régions *périscienne*, [*hétéroscienne* [1]] et *amphiscienne*, elle indique, au moins d'une façon générale, les changements d'aspect les plus tranchés que présente le ciel à l'observation astronomique. Elle correspond tout aussi bien à la température atmosphérique, car, déterminée par rapport au soleil, la température de l'atmosphère offre trois états différents, trois états génériques et capables de modifier sensiblement la constitution des animaux, des plantes et de tout ce qui vit à l'air et dans l'air, à savoir l'excès, le manque et la moyenne de chaleur. Or, chacun de ces états de la température reçoit de la division en cinq zones la détermination qui lui est propre : les deux zones froides, qui se trouvent avoir l'une et l'autre la même température, impliquent le manque absolu de chaleur; aux deux zones tempérées, qui admettent également une seule et même température, correspond l'état de chaleur moyenne; et quant à l'état restant, il correspond naturellement à la dernière zone ou zone torride. Il est évident maintenant que cette division en cinq zones est également bonne, géographiquement parlant. Que se propose, en effet, le géographe? De déterminer dans l'une des deux zones tempérées l'étendue exacte de la portion que nous habitons. Or, si au couchant et au levant, c'est la mer qui limite la demeure ou habitation des hommes, ce qui la limite au midi et au nord c'est proprement l'état de l'atmosphère, qui, tempérée dans la région moyenne et partout également favorable aux animaux ainsi qu'aux plantes, n'offre plus qu'intempérie aux deux extrémités, par un effet de l'excès ou du manque de chaleur. Eh bien ! La division de la terre en cinq zones était indispensable pour répondre à ces trois états différents de l'atmosphère, que suppose d'ailleurs et qu'implique déjà la séparation de la sphère terrestre par l'équateur en deux hémisphères, l'un boréal, qui est celui dans lequel nous sommes, et

1 Restitution très-probable de Groskurd.

l'autre austral, puisque les parties voisines de l'équateur et comprises dans la zone torride sont rendues inhabitables par l'excès de la chaleur, que les régions polaires le sont par l'excès du froid et que les parties intermédiaires sont seules tempérées et seules habitables. Quand Posidonius, maintenant, distingue en plus deux zones tropicales, ce n'est pas à proprement parler une addition qu'il fait aux cinq autres, car ces zones tropicales ne répondent pas comme celles-ci à des différences physiques; il semblerait plutôt qu'elles correspondaient, dans sa pensée, à des différences de races et que Posidonius avait voulu, entre la zone *éthiopique* d'une part, et la zone *scythique* et *celtique* d'autre part, distinguer une troisième zone intermédiaire.

2. Pour en revenir à Polybe, son premier tort a été de déterminer une partie de ses zones au moyen des cercles arctiques, d'en placer deux sous ces cercles mêmes et deux autres entre ces cercles et les tropiques, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, on ne saurait limiter à l'aide de signes sujets à se déplacer des zones fixes et immuables. Il n'aurait pas dû non plus faire des tropiques les limites de la zone torride : nous en avons dit plus haut la raison. En revanche, quand il a partagé en deux la zone torride, il a obéi, croyons-nous, à une idée fort juste en soi, la même qui nous a fait adopter à nous aussi pour la terre entière la division commode en deux hémisphères, l'un boréal, et l'autre austral par rapport à l'équateur. Car il est évident que la zone torride se trouve ainsi du même coup partagée en deux, ce qui produit alors une sorte de symétrie tout à fait séduisante pour l'esprit, puisque chacun de ces deux hémisphères comprend de la sorte trois zones complètes et que celles de l'un sont semblables à celles de l'autre chacune à chacune. Mais, si la division de la terre en ce sens admet aisément les six zones, la division en sens contraire ne l'admet plus : du moment, en effet, que c'est à l'aide d'un cercle passant par les pôles qu'on partage en deux la terre, il n'y a plus de raison plausible pour diviser en six zones l'hémisphère oriental et l'hémisphère occidental ainsi obtenus, et, dans ce cas-là encore, la

division en cinq zones suffit, l'analogie parfaite des deux sections de la zone torride, que sépare l'équateur, et leur contiguïté rendant absolument inutile et superflu le dédoublement de ladite zone. Sans doute les zones tempérées et froides sont de leur nature aussi respectivement identiques, mais au moins ne sont-elles pas contiguës chacune à chacune. On voit donc que de toute manière, pour qui conçoit la terre partagée en hémisphères dans un sens ou dans l'autre, la division en cinq zones suffit parfaitement. Que si maintenant, comme le prétendait Ératosthène et comme Polybe l'admet, il existe sous l'équateur même une région tempérée (région, qui plus est, fort élevée, au dire de Polybe, et sujette par conséquent aux pluies, les nuages qui viennent du nord poussés par les vents étésiens s'y amoncelant autour des principaux sommets), il eût beaucoup mieux valu faire de cette région, si étroite qu'elle fût, une troisième zone tempérée, que d'introduire ces zones tropicales, d'autant que l'assertion d'Ératosthène et de Polybe semble confirmée par cette autre observation de Posidonius qu'en cette région la marche du soleil s'accélère, tant sa marche oblique [suivant le plan de l'écliptique] que sa révolution diurne du levant au couchant, le mouvement de rotation le plus rapide étant, à durée égale, celui du cercle le plus grand.

3. En revanche, Posidonius attaque Polybe sur l'extrême élévation qu'il prête à la région équatoriale. « Il ne saurait y avoir, dit-il, d'élévation sensible sur une surface sphérique, toute sphère étant plane de sa nature. D'ailleurs la région équatoriale n'est nullement montagneuse; on se la représenterait plutôt comme une plaine de niveau, ou peu s'en faut, avec la surface de la mer; et pour ce qui est des pluies qui grossissent le Nil, elles proviennent uniquement de l'existence des montagnes d'Éthiopie. » Mais si Posidonius s'exprime ici de la sorte, dans d'autres passages il admet l'opinion contraire, et soupçonne qu'il pourrait bien y avoir sous l'équateur même des montagnes qui, en attirant les nuages des deux côtés opposés, autrement dit des deux zones tempérées, provoqueraient les pluies, contradiction manifeste comme on voit, sans compter que, du moment qu'il admet l'existence de mon-

tagnes sous l'équateur, une contradiction nouvelle semble surgir aussitôt. Puisque l'Océan, en effet, au dire des mêmes auteurs, forme un seul courant continu, comment font-ils pour y placer des montagnes au beau milieu ? A moins pourtant que, sous le nom de montagnes, ils n'aient entendu désigner un certain nombre d'îles. Mais cette question sort du domaine de la *géographie* proprement dite, et peut-être ferons-nous bien d'en laisser l'examen à qui se sera proposé d'écrire un nouveau *Traité de l'Océan.*

4. Au sujet maintenant des prétendus voyages exécutés naguère autour de la Libye, voici ce qu'on peut reprocher à Posidonius : après avoir rappelé qu'Hérodote croyait à une circumnavigation de ce genre accomplie par certains émissaires de Darius [*lis.* Necos], et qu'Héraclide de Pont, dans un de ses *Dialogues*, introduisait à la cour de Gélon un mage qui prétendait avoir fait le même voyage, il a soin d'ajouter que ces traditions ne lui paraissent pas suffisamment avérées; et plus loin pourtant lui-même nous raconte comment, sous le règne d'Évergète II, on vit arriver en Égypte un certain Eudoxe de Cyzique, député en qualité de *théore* et de *spondophore* aux jeux coréens, et comment cet Eudoxe, admis à l'honneur de conférer avec le roi et ses ministres, s'enquit tout d'abord des moyens de remonter le Nil, en homme avide de connaître les curiosités du pays, mais qui était déjà remarquablement instruit à cet égard. Or, il se trouva que, dans le même temps, les gardes-côtes du golfe Arabique amenèrent au roi un Indien, qu'ils disaient avoir recueilli seul et à demi mort sur un navire échoué, sans pouvoir expliquer d'ailleurs qui il était ni d'où il venait, faute d'entendre un mot de sa langue. L'Indien fut alors remis aux mains de maîtres, qui durent lui apprendre le grec. Aussitôt qu'il le sut, il raconta qu'il était parti de l'Inde, qu'il avait fait fausse route, et qu'il venait de voir ses compagnons jusqu'au dernier mourir de faim quand il avait été recueilli sur la côte d'Égypte. Puis, voulant reconnaître les bons soins dont il avait été l'objet, il s'offrit, au cas où le roi se proposerait d'envoyer une expédition dans l'Inde, à lui servir de guide.

Eudoxe fut de cette expédition. Parti avec force présents, il rapporta en échange un plein chargement de parfums et de pierres du plus grand prix, soit de ces pierres que les fleuves charrient mêlées à de simples cailloux, soit de celles qu'on extrait du sein de la terre, sortes de concrétions aqueuses analogues à nos cristaux; mais il se vit déçu dans ses espérances, car Evergète retint pour lui le chargement tout entier. A la mort de ce prince, Cléopatre, sa veuve, qui l'avait remplacé sur le trône, fit repartir Eudoxe pour l'Inde avec de plus grands moyens d'action. Comme il revenait de ce second voyage, les vents le portèrent vers la côte qui s'étend au-dessus de l'Éthiopie; il y aborda successivement en différents points et sut se concilier l'esprit des indigènes en partageant avec eux son blé, son vin, ses figues, toutes denrées qu'ils n'avaient point, moyennant quoi il se fit indiquer des aiguades, fournir des pilotes, et même dicter un certain nombre de mots de la langue du pays à l'effet d'en dresser des listes. Il put aussi se procurer un éperon de navire en bois, portant une figure de cheval sculptée, qu'on lui donna pour un débris échappé au naufrage d'un vaisseau venu de l'Occident, et qu'il emporta avec lui quand il reprit la mer pour effectuer son retour. Il arriva sain et sauf en Égypte, mais Cléopatre n'y régnait plus. C'était son fils, par qui Eudoxe se vit dépouillé une fois encore de tous ses trésors : à vrai dire, il avait été convaincu lui-même de détournements considérables. Cependant il porta son précieux éperon sur le quai ou marché du port, et là, l'ayant fait voir à tous les patrons de navire qu'il rencontrait, il apprit que c'était un débris de bâtiment gadirite, que chez les Gadirites, indépendamment des grands navires, que frètent les riches négociants de la ville, il y a des embarcations plus petites, que les pauvres gens seuls équipent, qu'on nomme *hippes* ou *chevaux* à cause de l'effigie qui orne leurs proues, et qui vont faire la pêche sur les côtes de Maurusie jusqu'au Lixus; quelques patrons de navire reconnurent même cet éperon pour celui d'une embarcation semblable qui avait fait partie d'une petite escadre, qu'on savait s'être

aventurée trop au delà du Lixus et qui avait dû infailliblement périr. C'en fut assez pour qu'Eudoxe conclût que le périple de la Libye était possible. Là-dessus, il regagna sa patrie, mit tout son bien sur un navire et repartit pour un nouveau voyage. Il toucha d'abord à Dicæarchia, puis à Massalia et longea ensuite tout le littoral jusqu'à Gadira : comme il faisait, partout où il passait, annoncer à son de trompe son entreprise, il ramassa de la sorte assez d'argent pour pouvoir fréter, outre un grand navire, deux transports semblables à des brigantins ou embarcations de pirates; il y embarqua de jeunes esclaves bons musiciens[1], des médecins, des artisans de toute espèce, puis il mit à la voile pour l'Inde et cingla d'abord en haute mer, favorisé par des vents d'ouest constants. Malheureusement, la mer fatiguait ses compagnons, et il dut se rapprocher de terre; il le fit, mais à contre-cœur, car il connaissait les dangers du flux et du reflux. Effectivement ce qu'il craignait arriva : son vaisseau toucha, assez doucement toutefois pour ne pas être mis en pièces du choc, ce qui laissa le temps de sauver les marchandises et de les transporter à terre, ainsi qu'une bonne partie de la carcasse même du bâtiment. Ce bois lui servit à faire construire un troisième transport, à peu près de la force d'un *pentécontore*, après quoi, reprenant la mer, il poursuivit sa navigation, jusqu'à ce qu'il eût rencontré des populations dont la langue contenait les mêmes mots qu'il avait déjà recueillis dans ses listes. Il en conclut naturellement qu'elles étaient de même race que ces premiers Éthiopiens et que leur pays devait toucher aux États du roi Bogus; et alors, sans plus chercher à atteindre l'Inde, il rétrograda. Dans ce voyage de retour, seulement, il remarqua une île déserte qui paraissait bien pourvue d'eau et de bois et il en releva exactement la position. Arrivé sain et sauf en Maurusie, il vendit ses transports, puis s'étant rendu par terre auprès du roi Bogus, il l'engagea à renouveler à ses frais la même expédition. Mais les amis du roi, contre-

1. Sur ce détail voyez la remarque de Meineke, *Vindic. Strabon.*, p. 10.

carrant ses efforts, surent faire peur à Bogus des entreprises qui pourraient être dirigées contre ses États, une fois qu'il en aurait ainsi montré le chemin à des étrangers aventureux et entreprenants. On parut cependant vouloir tenter l'expédition et lui en offrir le commandement, mais Eudoxe sut qu'en secret on avait comploté de le déposer dans une île déserte. Il s'enfuit alors sur le territoire romain et de là ayant passé en Ibérie, il y équipa de nouveau un *strongyle* et un *pentécontore*, comptant avec l'un de ces bâtiments tenir la haute mer, tandis qu'il reconnaîtrait la côte avec l'autre. Il embarqua sur ces vaisseaux force instruments d'agriculture et des graines en quantité, engagea de bons constructeurs et recommença la même expédition, se proposant, en cas de retard, d'hiverner dans l'île, dont il avait relevé naguère la position, d'y semer son grain, et d'achever son voyage, une fois la moisson faite, tel qu'il l'avait conçu dans l'origine.

5. « Ici s'arrête, nous dit Posidonius, ce que j'ai pu apprendre des aventures d'Eudoxe; de ses aventures ultérieures sans doute on saurait quelque chose à Gadira et en Ibérie, mais ce que j'ai raconté suffit à démontrer que l'Océan décrit un cercle autour de la terre habitée,

« L'Océan, qu'aucun lien terrestre n'enserre, et qui s'étend
« à l'infini, loin de tout mélange impur [1]. »

Il faut bien le dire, tout est prodigieux dans ce récit de Posidonius, à commencer par ceci, qu'après avoir refusé de croire à l'authenticité du voyage de circumnavigation de ce mage, dont parle Héraclide, et de cet autre voyage des émissaires de Darius [*lis.* Necos[2]] rapporté dans Hérodote, il ait pu nous donner à son tour comme authentique un conte à la façon du Bergéen, qu'il avait, sinon inventé lui-même, du moins recueilli avec trop de crédulité de la bouche d'insignes imposteurs. Quelle apparence y a-t-il, en effet, qu'il soit arrivé

1. D'après une première conjecture de M. Bergk, M. Meineke a cru devoir reconnaître dans ces deux vers un fragment de l'*Hermès* d'Eratosthène. Voy. *Vindic. Strabon.* p. 10-11. — 2. Cette erreur de nom revenant ici pour la seconde fois, et dans des conditions différentes, a porté M. Müller à douter s'il convenait de l'imputer à Posidonius plutôt qu'à Strabon lui-même.

à cet Indien une aussi tragique aventure? Le golfe Arabique, on le sait, est aussi resserré que le lit d'un fleuve et s'étend, sur une longueur de 15000 stades environ, jusqu'au canal encore plus étroit qui lui sert d'entrée; il n'est donc pas vraisemblable que les Indiens naviguant hors de ce golfe aient pu y pénétrer par mégarde: le peu de largeur de l'entrée les eût infailliblement avertis qu'ils faisaient fausse route. Y avaient-ils, au contraire, pénétré sciemment et volontairement: impossible alors de prétexter soit une erreur de route, soit un caprice des vents. Comment admettre aussi que ces Indiens se soient tous laissés mourir de faim, un seul excepté? Comment le survivant suffit-il à diriger lui seul un bâtiment qui n'était pas apparemment des plus petits, puisqu'il avait été de force à résister à de si longues traversées? Comment admettre aussi que le même Indien ait pu apprendre notre langue en si peu de temps et l'apprendre assez bien pour être en état de persuader lui-même au roi qu'il était capable de conduire l'expédition? Peut-on supposer d'ailleurs Evergète réduit à une telle pénurie de pilotes pour l'exploration d'une mer et de parages qui étaient connus déjà depuis longtemps? Et ce *spondophore*, ce *théore* cyzicénien, comment concevoir qu'il ait quitté sa patrie avec l'intention arrêtée d'avance d'entreprendre par mer le voyage de l'Inde, et qu'on lui ait confié [en Égypte] une mission de cette importance? Comment concevoir qu'après qu'on l'eut, à son retour, et contre son attente, dépouillé de sa riche cargaison, en le chargeant qui plus est d'une accusation infamante, on l'investit cependant du commandement d'une nouvelle mission, pourvue de présents plus riches encore que la première? Et quand, au retour de ce second voyage, il fut jeté hors de sa route sur les côtes d'Éthiopie, qu'avait-il donc besoin de dresser ces vocabulaires éthiopiens? Qu'avait-il besoin de rechercher, à propos de cet éperon de bateau-pêcheur, de quel point de l'horizon ledit bateau avait été jeté à la côte? Le renseignement que le navire auquel avait appartenu ce débris venait de l'occident ne prouvait rien en somme, puisque lui-même venait de l'ouest, lorsque, dans son voyage de re-

tour, il avait abordé chez ces Éthiopiens. D'un autre côté, après son retour à Alexandrie, quand on l'eut bien et dûment convaincu de détournements considérables, comment ne le punit-on point, comment le laissa-t-on circuler librement parmi tous ces patrons de navires, les interrogeant, et leur montrant l'éperon qu'il avait rapporté? Celui de ces patrons, maintenant, qui reconnaît ledit éperon n'est-il pas admirable d'assurance? Et Eudoxe plus admirable encore de se laisser persuader comme il fait et de s'en retourner dans sa patrie, sur une présomption pareille, pour y procéder à une émigration en règle vers ces régions perdues au delà des Colonnes d'Hercule ? D'autant que personne n'avait la faculté de sortir sans une passe du port d'Alexandrie (l'homme qui avait détourné les fonds de l'État moins que tout autre apparemment), et qu'il n'y avait pas à songer à fuir par mer, sans être aperçu, vu la forte garde qui occupait et qui occupe encore aujourd'hui l'entrée du port et les autres issues de la ville, comme nous avons pu nous en assurer par nous-même durant le long séjour que nous avons fait à Alexandrie, bien qu'on se soit beaucoup relâché de l'ancienne rigueur, depuis que les Romains sont les maîtres du pays, car sous les Ptolémées la garde de la ville était bien autrement sévère. N'insistons pas pourtant, voilà notre homme rendu à Gadira, il y équipe une flotte royale, il part; le vaisseau qui le portait se brise, comment comprendre que, sur une côte complétement déserte, il ait pu se faire construire un troisième transport? Et, quand il a repris la mer, qu'il a abordé chez les Éthiopiens occidentaux et reconnu que leur langue était la même que celle des Éthiopiens orientaux, est-il vraisemblable qu'un ardent et curieux voyageur comme lui n'ait pas éprouvé le désir de poursuivre son exploration jusqu'au bout, alors surtout qu'il pouvait penser n'avoir plus que peu d'espaces inconnus à franchir? Au lieu de cela, il renonce à naviguer pour son propre compte, et ne rêve plus qu'une exploration faite au nom et aux frais de Bogus! On peut se demander aussi par quels moyens il a eu connaissance du complot secret dirigé contre lui, et ce qu'eût gagné d'ailleurs

le roi Bogus à faire disparaître un homme, qu'il pouvait si bien congédier autrement? Mais, soit, il est instruit du complot; comment réussit-il à prendre les devants et à se réfugier en lieu sûr? Chacune de ces circonstances en soi n'est pas assurément impossible, mais ce sont toutes conjonctures au moins bien difficiles, si difficiles même qu'on ne conçoit pas qu'on s'en puisse tirer à moins d'un rare bonheur. Eudoxe pourtant, tombé de périls en périls, échappe à tous heureusement. On ne s'explique pas enfin qu'après s'être sauvé de la cour du roi Bogus, il ose encore entreprendre un nouveau voyage le long des côtes de la Libye, et cela avec un attirail suffisant pour coloniser une île déserte? Tout cela, il faut en convenir, ne diffère guère des mensonges des Pythéas, des Evhémère et des Antiphane. Mais au moins à eux on les passe, comme à des charlatans de profession, tandis qu'à un dialecticien, à un philosophe, je dirais volontiers au prince des philosophes, on ne saurait les passer. Blâmons donc ici Posidonius sans réserve.

6. En revanche, nous ne pouvons qu'approuver ce qu'il dit des soulèvements et des affaissements du sol et en général de tous les changements produits soit par les tremblements de terre, soit par ces causes analogues, que nous avons nous-même énumérées plus haut. Nous approuvons aussi qu'il ait, à l'appui de sa thèse, cité ce que dit Platon de l'Atlantide, que la tradition relative à cette île pourrait bien ne pas être une pure fiction, les prêtres égyptiens qu'interrogeait Solon lui ayant certifié qu'il existait anciennement une île de ce nom, mais que cette île avait disparu, bien qu'elle eût l'étendue d'un continent. En homme sensé, Posidonius juge qu'il vaut mieux s'exprimer de la sorte que de dire de l'Atlantide ce qu'on a dit du *mur des Achéens* dont il est question dans Homère, « *celui qui l'a évoqué l'aura fait disparaître.* » Une autre conjecture plausible de Posidonius, c'est que la migration des Cimbres et des peuples de même race qu'ils avaient entraînés à leur suite avait été provoquée [uniquement par leur

1. Restitution proposée par Coray et agréée par MM. Meineke et Müller.

ardeur pour la piraterie][1] et non par un débordement subit de la mer. Il soupçonne aussi que la longueur de la terre habitée est de 70 000 s. et représente la moitié du cercle total sur lequel elle est prise, et il en conclut qu'un vaisseau qui, à partir du couchant ou de l'extrême occident, parcourrait, avec l'Eurus en poupe, juste la même distance atteindrait le rivage de l'Inde.

7. Posidonius s'attaque ensuite à ceux qui ont imaginé le mode actuel de division ou de délimitation des continents, il les blâme de ne pas avoir employé simplement un certain nombre de cercles parallèles à l'équateur, qui, en présentant la terre habitée sous la forme de bandes ou de *zones*, auraient montré les changements, les différences qu'apporte chez les animaux et chez les plantes d'une part, dans la température d'autre part, la proximité soit de la région froide, soit de la région torride, mais, cela dit, il se rétracte, il fait comme l'accusateur qui renonce à suivre et se met à approuver la division actuelle, appliquant ainsi à cette question le procédé d'école qui consiste à parler tour à tour dans un sens, puis dans l'autre, pour n'arriver à rien en somme. Les différences, en effet, dont il parle, non plus que les différences entre peuples d'une même race, entre dialectes d'une même langue, ne sauraient être ainsi déterminées *à priori*, c'est le hasard, ce sont les circonstances qui en décident : généralement, tous les arts, tous les talents, toutes les aptitudes, pour peu qu'il y ait eu un premier initiateur, fleurissent n'importe sous quel *climat*, bien que le climat par lui-même ne laisse pas d'avoir encore une certaine influence, et, s'il y a dans le caractère des peuples telles dispositions qui peuvent tenir à la nature des lieux qu'ils habitent, il y en a d'autres aussi qui proviennent uniquement de l'habitude et de l'exercice ; ce n'est pas la nature, par exemple, qui a donné le goût des lettres aux Athéniens, et qui l'a refusé aux Lacédémoniens et aux Thébains, voisins encore plus proches des Athéniens, en cela assurément l'éducation, l'habitude ont plus fait ; ce n'est pas la nature de leur pays non plus, mais bien l'étude et la pratique qui ont fait des Babyloniens et des Égyptiens des peuples philosophes. Il en est de même des qualités

des chevaux, des bœufs et des autres animaux, elles ne tiennent pas uniquement à la nature des lieux, mais dépendent aussi des habitudes ou exercices qu'on leur impose. Posidonius malheureusement confond tout cela. Dans le passage, maintenant, où il approuve la division actuelle des continents, il invoque à l'appui de sa thèse la différence que présentent les Éthiopiens de l'Inde par rapport aux Éthiopiens de la Libye, les premiers étant plus vigoureux que les seconds, et moins consumés par la sécheresse de l'air; il voit même dans cette différence le principe de la division qu'Homère a faite des Éthiopiens en deux corps de nation,

« Ceux du soleil couchant, ceux du soleil levant; »

car Cratès avec son idée d'une seconde terre habitée, à laquelle Homère évidemment n'a jamais pu songer, Cratès n'est à ses yeux que l'esclave aveugle d'une hypothèse, et le vrai changement à faire au texte du poëte était celui-ci :

« Ἠμὲν ἀπερχομένου Ὑπερίονος, »
« Et ceux que le soleil visite quand il S'ÉLOIGNE, »

autrement dit *quand il opère sa déclinaison par rapport au méridien.*

8. Mais d'abord, dirons-nous, dans le voisinage même de l'Égypte, les Éthiopiens vivent bien partagés en deux nations, puisque les uns habitent l'Asie et les autres la Libye, et pourtant ils ne présentent entre eux aucune différence sensible. En second lieu, si Homère a divisé comme il a fait les Éthiopiens, cela ne tient en aucune façon à ce qu'il savait de la constitution physique des Indiens, car, suivant toute apparence, il ne connaissait même pas leur existence, le fabuleux récit d'Eudoxe prouvant au moins ceci qu'Évergète lui-même en était encore à ignorer l'Inde et la route que les vaisseaux doivent suivre pour s'y rendre. Ce qui l'aura décidé c'est donc bien plutôt cette division naturelle dont nous parlions plus haut. Dans le même passage, maintenant, nous nous expliquions sur la leçon proposée par Cratès, nous montrions comment il importait peu d'écrire le vers d'une façon plutôt que d'une

autre. Posidonius croit pourtant que la chose importe, mais c'est à la condition qu'on lira le vers ainsi conçu :

« Ἠμὲν ἀπερχομένου. »
« Et ceux que le soleil visite quand il s'ÉLOIGNE. »

Or, nous le demandons, quelle différence y a-t-il, pour le sens, entre cette nouvelle leçon et la leçon que proposait Cratès, ἠμὲν δυσομένου,

« Et ceux que le soleil visite quand il se COUCHE ? »

Tout le segment compris entre le méridien et le couchant n'a-t-il pas reçu lui-même en effet le nom de *couchant*, comme la demi-circonférence de l'horizon qui y correspond ; et n'est-ce pas là ce que veut dire Aratus quand il parle du point

« Où le couchant et le levant confondent leurs extrémités? »

D'ailleurs, si la leçon de Cratès gagnait à être corrigée de la sorte, pourquoi n'avoir pas étendu la correction à la leçon d'Aristarque ? — Pour le moment, nous n'adresserons pas d'autres critiques à Posidonius : les occasions en effet ne nous manqueront pas, dans le cours de notre ouvrage, de relever comme il convient ce qu'il a pu commettre encore d'erreurs, au point de vue du moins de la géographie ; car, pour celles de ses erreurs qui seraient plutôt du domaine de la physique, nous les examinerons dans d'autres ouvrages, si même nous ne les négligeons tout à fait, par la raison que Posidonius abuse des discussions *œtiologiques* et de la méthode aristotélicienne, qu'on évite au contraire dans notre école, par respect pour la nature mystérieuse et impénétrable des causes.

CHAPITRE IV.

1. Passons à Polybe : dans sa *Chorographie de l'Europe*, Polybe déclare qu'il laissera de côté les anciens, mais qu'il examinera avec soin tout ce qu'ont écrit leurs *critiques*, et, pour préciser, il nomme Dicéarque, ainsi qu'Ératosthène, le dernier auteur qui ait composé un traité en règle de géographie,

et Pythéas, « ce Pythéas, dit-il, qu'on s'étonne en vérité de voir faire tant de dupes avec des mensonges aussi grossiers que ceux-ci, par exemple, qu'il aurait parcouru à pied[1] la Bretagne tout entière, et que le périmètre de cette île est de 40 000 stades, sans compter ce qu'il débite encore au sujet de Thulé et de cette autre région, où l'on ne rencontre plus la terre proprement dite, ni la mer, ni l'air, mais à leur place un composé de ces divers éléments, semblable au poumon marin, et dans lequel, soi-disant, la terre, la mer, bref tous les éléments sont tenus en suspension et comme réunis à l'aide d'un lien commun, sans qu'il soit possible à l'homme d'y poser le pied, ni d'y naviguer. « Et notez, ajoute Polybe, que cette matière semblable au poumon marin, Pythéas dit l'avoir vue de ses yeux, tandis qu'il avoue n'avoir parlé de tout le reste que sur ouï-dire ! Puis à ce premier conte, il ajoute celui-ci qu'une fois revenu de ses voyages il parcourut encore en Europe tout le littoral de l'océan depuis Gadira jusqu'au Tanaïs. »

2. Or, au jugement de Polybe, il est déjà incroyable qu'un simple particulier, notoirement pauvre, ait trouvé les moyens de parcourir, soit par mer, soit par terre, de si énormes distances ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'Ératosthène, après avoir émis absolument les mêmes doutes, ait accepté pourtant le témoignage de Pythéas en ce qui concerne la Bretagne, Gadira et l'Ibérie. « N'eût-il pas mieux valu cent fois, dit Polybe, croire au récit du Messénien ? Celui-ci du moins ne s'est vanté que d'une seule découverte, de sa navigation à l'île de Panchaia, tandis que l'autre prétend avoir atteint aux limites mêmes du monde et avoir exploré toute la région septentrionale de l'Europe, allégation qu'on ne croirait même pas sortant de la bouche d'Hermès[2]. Que fait cependant Ératosthène ? Il traite Évhémère de *Bergéen*, et croit Pythéas, oui, Pythéas, que Dicéarque lui-même n'a pas cru ! » — « *Que Dicéarque lui-même*

1. Ἐμβαδόν. La leçon des Mss. ἐμβατόν a inspiré à M. Redslob, auteur d'une monographie récente sur Thulé (*Thule : die phönizischen Handelswege*, etc. Leipzig, 1855) une étrange idée que M. Müller, dans son *Index variæ lectionis* (p. 948), relève comme il convient. — 2. M. Meineke, frappé de ce que cette expression a d'insolite, soupçonne encore en cet endroit une allusion ingénieuse de Strabon au poëme d'*Hermès* d'Ératosthène.

n'a pas cru, » plaisante remarque en vérité ! Comme si Ératosthène était tenu de se régler sur un auteur contre qui Polybe tout le premier ne cesse de diriger ses critiques ! Il est bien vrai, maintenant, qu'Ératosthène ignorait la géographie des parties occidentale et septentrionale de l'Europe, nous-même l'avons démontré plus haut. Mais cette ignorance chez lui et chez Dicéarque est excusable, puisque ni l'un ni l'autre n'avaient visité ces contrées ; ne serait-elle pas inexcusable au contraire si nous la rencontrions chez Polybe et chez Posidonius? Eh bien! Polybe, qui traite d'erreurs et de préjugés populaires tout ce que ces auteurs nous ont rapporté au sujet des distances non-seulement dans ces pays lointains, mais dans bien d'autres pays encore, n'a pas su se préserver lui-même de toute erreur dans les critiques qu'il leur adresse. Ainsi Dicéarque compte à partir du Péloponnèse 10000 stades jusqu'aux Colonnes d'Hercule et plus de 10 000 stades jusqu'au fond de l'Adriatique, et comme, suivant lui, entre le Péloponnèse et les Colonnes d'Hercule, la première partie du trajet jusqu'au détroit de Sicile est de 3000 stades, c'est, on le voit, 7000 stades qui restent pour la distance du détroit de Sicile aux Colonnes d'Hercule. Que dit Polybe à ce propos? Il passe condamnation sur ce nombre de 3000 stades, exact ou non, attribué à la première partie du trajet, mais il nie absolument que le reste puisse être de 7000 stades, qu'on le mesure en longeant la côte ou en coupant la mer par le milieu. Suivant lui, en effet, la côte forme exactement un angle obtus, dont l'un des côtés se termine au détroit de Sicile, tandis que l'autre se prolonge jusqu'aux Colonnes d'Hercule, le sommet de l'angle se trouvant placé à Narbonne, de sorte que l'on peut concevoir un triangle ayant pour base la droite tirée à travers la mer et pour côtés les côtés mêmes de l'angle en question, le côté compris entre le détroit de Sicile et Narbonne mesurant plus de 11 200 stades et l'autre un peu moins de 8000. « A vrai dire, ajoute Polybe, il paraît constant que la plus grande distance entre l'Europe et la Libye, laquelle se mesure à travers la mer Tyrrhénienne, n'excède pas 3000 stades et qu'elle

pourrait même être réduite encore, si on la mesurait à travers la mer de Sardaigne. Mais soit, de ce côté-là même portons à 3000 stades la distance en question, il nous faut maintenant prélever sur cette longueur 2000 stades pour la profondeur du golfe de Narbonne, autrement dit pour la perpendiculaire abaissée du sommet sur la base du triangle obtusangle; or, d'après ces données, il est évident qu'un enfant saurait calculer que la longueur totale de la côte comprise entre le détroit de Sicile et les Colonnes d'Hercule doit dépasser à peu près de 500 stades la droite qui coupe transversalement la mer. Et, si à cette longueur on ajoute les 3000 s. représentant la distance du Péloponnèse au détroit de Sicile, la somme ainsi obtenue, qui sera précisément la longueur totale de la droite en question, dépassera, on le voit, de plus du double le nombre de stades que Dicéarque lui assigne. Et il faudrait pourtant, d'après son calcul, faire la distance du Péloponnèse au fond de l'Adriatique encore plus grande! »

3. « Mais, ami Polybe, pourrait-on bien lui dire, si, sur ce dernier point, l'expérience a mis hors de doute le mensonge ou l'erreur de Dicéarque, en vérifiant l'exactitude des distances que tu as indiquées, à savoir 700 stades du Péloponnèse à Leucade, autant de Leucade à Corcyre, autant encore de Corcyre aux monts Cérauniens, lesquels sont situés à la hauteur de l'Iapygie, du côté droit de l'Adriatique[1], et enfin 6150 stades pour la côte d'Illyrie à partir des monts Cérauniens, sur le premier point Dicéarque n'est plus seul à s'être aussi grossièrement trompé, et, si le calcul, par lequel il réduit à 7000 stades la distance entre le détroit de Sicile et les Colonnes d'Hercule, est évidemment faux, celui auquel tu arrives par ta prétendue démonstration n'est assurément pas plus juste. On convient en effet généralement que le trajet direct par mer entre le détroit de Sicile et les Colonnes d'Hercule est de 12 000 stades, et il est aisé de voir que cette estimation s'accorde on ne peut mieux avec

1. Les mots ἐν δεξιᾷ et Ἰαπυγίαν ont embarrassé tous les éditeurs. Nous avons traduit sans vouloir toucher au texte, mais sans nous faire illusion sur la valeur de notre traduction. Cf. Müller, *Index var. lectionis*, p. 948.

celle qu'on a faite de la longueur totale de la terre habitée, laquelle mesure, dit-on, 70 000 stades, car toute la portion occidentale de ladite longueur, comprise entre le golfe d'Issus et l'extrémité la plus occidentale de l'Ibérie, représente à peu de chose près 30 000 stades, et voici comme on forme ce nombre : 5000 stades depuis le golfe d'Issus jusqu'à l'île de Rhodes, 1000 stades de là au cap Salmonium [ou Samonium], extrémité orientale de la Crète, 2000 stades et plus pour la longueur de la Crète jusqu'au *Kriou-Métôpon;* de ce point au Pachynum en Sicile 4500 stades, et plus de 1000 stades du Pachynum au détroit de Sicile; enfin, pour le trajet du détroit de Sicile aux Colonnes d'Hercule 12 000 stades[1] et environ 3000 du détroit des Colonnes à l'extrémité même du promontoire Sacré d'Ibérie. J'ajouterai que Polybe n'a pas mieux su mesurer sa perpendiculaire : comme, en effet, Narbonne est située sur le même parallèle à peu près que Massalia, et celle-ci, à ce que croit Hipparque lui-même, sur le même parallèle que Byzance, comme, d'autre part, la ligne qui coupe transversalement la mer est prise suivant le parallèle qui passe par le détroit de Sicile et par Rhodes, et qu'entre les villes de Rhodes et de Byzance, qui sont censées être l'une et l'autre sur le même méridien, on compte environ 5000 stades, la perpendiculaire en question devrait en mesurer autant. D'autre part, à la vérité, l'on prétend que le plus long trajet d'Europe en Libye, en traversant directement cette mer depuis le fond du golfe Galatique, est de 5000 stades, mais il est évident qu'on se trompe ou bien il faut que la Libye en cette partie s'avance assez dans la direction du nord pour atteindre au parallèle des Colonnes d'Hercule. Une autre erreur de Polybe, c'est d'avoir fait aboutir ladite perpendiculaire près de la Sardaigne, car la traversée en question ne se fait pas dans les parages mêmes de la Sardaigne, mais beaucoup plus à l'O., en dehors et de la mer de Sardaigne et de la mer Ligystique elle-même.

1. 12 000 au lieu de 13 000 que marquent les Mss.: restitution de Cramer.

Enfin, Polybe a exagéré la longueur des côtes, bien que dans une proportion moindre.

4. Plus loin, c'est Ératosthène qu'il prétend corriger : mais, s'il le corrige quelquefois avec bonheur, d'autres fois aussi il se trompe plus grossièrement que lui. Ainsi, d'Ithaque à Corcyre Ératosthène avait compté 300 stades, Polybe en compte plus de 900; d'Épidamne à Thessalonique, Ératosthène avait réduit la distance à 900 stades, Polybe la porte à 2000, et dans les deux cas il a raison. Mais quand Ératosthène compte jusqu'aux Colonnes d'Hercule depuis Massalia 7000 stades et 6000 depuis le mont Pyréné, et lui plus de 9000 stades à partir de Massalia et presque 8000 à partir du mont Pyréné, à coup sûr il fait pis que n'a fait Ératosthène et celui-ci a plus approché de la vérité. On convient en effet aujourd'hui qu'abstraction faite des accidents ou inégalités des chemins la longueur totale de l'Ibérie, du mont Pyréné au côté occidental, n'excède pas 6000 stades. Suivant Polybe, cependant, le cours du Tage à lui seul aurait une longueur de 8000 stades depuis sa source jusqu'à son embouchure, non compris les détours bien entendu (autrement le procédé ne serait pas géographique), 8000 stades, disons-nous, rien qu'en ligne droite et bien que ses sources soient encore à plus de 1000 stades de distance du mont Pyréné. En revanche, Polybe a raison de dire qu'Ératosthène ignorait la géographie de l'Ibérie et qu'il s'est contredit souvent en parlant de cette contrée : après nous avoir montré, par exemple, toute la côte de l'Ibérie, sur la mer extérieure, et jusqu'à Gadira, habitée par les Galates, lesquels occupent effectivement toute la partie occidentale de l'Europe jusqu'à Gadira, Ératosthène oublie ce qu'il a dit et ne fait plus mention des Galates nulle part dans sa description des côtes de l'Ibérie.

5. Ailleurs Polybe expose comme quoi la longueur de l'Europe est moindre que la longueur de la Libye et celle de l'Asie réunies, et, ici encore, la manière dont il compare entre elles ces longueurs est fautive : « Le détroit des Colonnes d'Hercule, nous dit-il, s'ouvre au couchant équinoxial, tan-

dis que le Tanaïs coule du levant d'été, l'Europe se trouvera donc moins longue que les deux autres contrées prises ensemble de tout l'intervalle qui sépare le levant d'été du levant équinoxial, l'Asie occupant toute la portion du demi-cercle boréal qui regarde le levant équinoxial. » Or, sans compter que Polybe fait là le pédant sur une question bien claire en somme, il a commis une grossière erreur en prétendant que le Tanaïs coule du levant d'été : tous ceux en effet qui connaissent les lieux affirment qu'il vient du nord se jeter dans le Mæotis, de telle sorte que l'embouchure du fleuve, l'entrée du Mæotis et le fleuve lui-même, dans la partie de son cours du moins qui est connue, se trouvent situés sur le même méridien.

6. Quelques auteurs à la vérité ont prétendu que le Tanaïs prenait sa source dans le voisinage de l'Ister et coulait de l'occident, mais il n'y a pas à tenir compte de leur opinion : ils n'avaient pas réfléchi apparemment que, dans l'intervalle, de grands fleuves, tels que le Tyras, le Borysthène et l'Hypanis, s'écoulent vers le Pont, en suivant, le Tyras, une direction parallèle au cours de l'Ister, et les deux autres une direction parallèle au cours du Tanaïs. Ajoutons que, comme les sources du Tyras, non plus que celles du Borysthène et de l'Hypanis, n'ont pas été relevées à l'heure qu'il est, on doit être moins renseigné encore sur la contrée située plus au nord, et qu'ainsi prétendre conduire le Tanaïs à travers cette contrée jusqu'au Mæotis, en lui faisant décrire un coude pour qu'il puisse atteindre l'extrémité N. E. dudit lac ou étang, où il est notoire qu'il se jette, n'est autre chose qu'une fiction, une hypothèse faite à plaisir ! On a supposé encore, tout aussi gratuitement, du reste, que le Tanaïs coulait d'abord au nord, puis traversait le Caucase, et se détournait ensuite dans la direction du Mæotis. Mais jamais personne n'avait dit que le Tanaïs vînt du levant : s'il en était ainsi, en effet, nos meilleurs géographes n'auraient point avancé que sa direction est contraire et en quelque sorte diamétralement opposée à celle du Nil, comme si les deux fleuves se trouvaient sur un seul et même méridien ou sur des méridiens très-proches.

7. De plus, comme la longueur de la terre habitée se mesure toujours suivant une ligne parallèle à l'équateur, parce que c'est effectivement dans le sens de l'équateur que la terre a le plus d'étendue, la longueur de chacun des continents qui la composent s'entend naturellement de même de l'intervalle de deux méridiens, et j'ajouterai qu'on emploie habituellement comme mesures de longueur des *stadiasmes* que nous autres voyageurs nous dressons, soit en parcourant ces longueurs elles-mêmes, soit en suivant par terre ou par mer des routes qui leur soient parallèles. Ici cependant Polybe renonce au procédé habituel, et, introduisant une nouvelle méthode, il imagine de prendre comme mesure de longueur, [au lieu de l'intervalle de deux méridiens], l'intervalle compris entre le levant d'été et le levant équinoxial, autrement dit un arc ou une portion quelconque du demi-cercle septentrional. Mais, quand il s'agit de mesurer des grandeurs fixes et invariables, jamais personne n'emploie des règles ou des mesures qui soient variables de leur nature, jamais personne ne rapporte à des points de repère sujets à se déplacer ce qui de soi est stable et exempt de tout changement. Eh bien ! La longueur d'un continent est immuable, elle est toujours la même absolument parlant, tandis que le levant et le couchant équinoxial, le levant et le couchant, soit d'hiver soit d'été, sont des points qui d'eux-mêmes et absolument parlant ne sont pas et qui n'existent que par rapport à nous : pour peu, en effet, que nous nous déplacions sur la terre, nous voyons se déplacer en même temps le levant et le couchant équinoxial, le levant et le couchant solsticial, tandis que la longueur des continents demeure la même. Qu'on prenne donc le Nil et le Tanaïs comme limites, la chose se conçoit à merveille, mais prendre le levant d'été et le levant équinoxial, ceci est nouveau.

8. Au sujet, maintenant, des différentes presqu'îles ou promontoires que projette l'Europe, Polybe s'est montré plus exact qu'Ératosthène, sans l'être pourtant encore suffisamment. Ératosthène, comme on sait, en distinguait trois : 1° la péninsule qui aboutit aux Colonnes d'Hercule et

qui contient l'Ibérie; 2° celle qui s'étend jusqu'au détroit de Sicile et qui contient l'Italie ; 3° enfin celle qui se termine à Malées et qui comprend soi-disant tous les peuples répandus entre l'Adriatique, le Pont-Euxin et le Tanaïs. Polybe, lui, indique aussi les deux premières presqu'îles, sans y rien changer, mais dans la troisième, qu'il fait aboutir à Malées et à Sunium, il ne comprend plus que la Hellade tout entière, avec l'Illyrie et une partie de la Thrace; puis il fait un quatrième promontoire de la Chersonèse de Thrace, autrement dit de la presqu'île que borde le détroit resserré entre Sestos et Abydos et qu'occupent les Thraces, et un cinquième de cette autre presqu'île qui avoisine le Bosphore Cimmérien et l'entrée du Mæotis. Nous admettrons, nous, volontiers les deux premiers promontoires qui sont en effet bien nettement délimités par les deux grands golfes qui les bordent, se trouvant compris le premier entre le golfe où se trouve Gadira, lequel s'étend de Calpé au Cap Sacré, et la mer qui se prolonge des Colonnes d'Hercule à la Sicile, et le second entre cette même mer et l'Adriatique, bien qu'on puisse objecter à la rigueur que la Japygie, par la manière dont elle avance, fait plutôt de l'Italie un double promontoire; mais les autres, dont la forme irrégulière et découpée saute encore plus aux yeux, demanderaient à être divisés différemment. Naturellement aussi, la division en six parties que Polybe propose pour l'Europe, prêterait aux mêmes critiques, puisqu'elle dérive du nombre de promontoires que Polybe considère. Mais nous rectifierons en temps et lieu comme il convient cette double erreur de Polybe, ainsi que les autres erreurs de détail qu'il a pu commettre sur tel ou tel point de la géographie de l'Europe et du littoral de la Libye; pour le moment, nous n'ajouterons rien aux critiques que nous avons déjà adressées aux géographes nos prédécesseurs, ce que nous avons cité de leurs erreurs nous paraissant suffire à prouver que nous étions bien en droit de traiter à notre tour un sujet qui prête encore à tant de rectifications et d'additions.

CHAPITRE V.

1. De l'examen critique que nous venons de faire de ces anciens géographes, passons maintenant, pour tenir notre promesse, à l'exposé de nos propres opinions. Ici encore nous commencerons par déclarer que quiconque entreprend de décrire en détail les différentes contrées de la terre doit emprunter à la physique et à la science mathématique un certain nombre d'axiomes, pour s'en inspirer et s'en autoriser dans toute la suite de son ouvrage. S'il est vrai, disions-nous aussi plus haut, que jamais maçon ni architecte n'auraient pu bâtir convenablement soit une maison, soit une ville, s'ils ne se fussent rendu compte au préalable du *climat* et de l'exposition, de la configuration, de l'étendue du terrain, de la température et des autres conditions de ce genre, à plus forte raison est-ce vrai de celui qui entreprend de décrire toute la terre habitée. Le dessin, en effet, où l'on représente sur une seule et même surface plane l'Ibérie, l'Inde et toutes les contrées intermédiaires, et où le couchant néanmoins, le levant et le midi, sont censés déterminés pour tous les lieux de la terre à la fois, un tel dessin peut bien faciliter l'étude de la géographie, mais c'est à la condition qu'on se sera fait au préalable une idée nette de la disposition et du mouvement du ciel et qu'on aura compris une fois pour toutes qu'en réalité la surface de la terre est sphérique et qu'on ne la suppose plane que pour les yeux ; autrement il ne peut donner que de fausses notions géographiques. Le voyageur qui traverse une plaine immense, celle de la Babylonie par exemple, ou qui navigue loin des côtes, n'ayant devant lui, derrière lui, à sa droite, à sa gauche, qu'une même surface plane, peut ne rien soupçonner des changements qui affectent l'aspect du ciel, ainsi que le mouvement et la position du soleil et des autres astres par rapport à nous ; mais le géographe, lui, ne peut s'en tenir à cette apparente uniformité. Le navigateur en

pleine mer, le voyageur au milieu du désert se guide donc d'après ces phénomènes vulgaires, sur lesquels se règlent aussi dans la vie habituelle l'homme du peuple et l'homme d'État, sans rien entendre ni l'un ni l'autre à l'astronomie et sans se douter de l'extrême diversité des phénomènes célestes. L'homme d'État, notamment, voit tous les jours le soleil qui se lève, passe au méridien et se couche, sans chercher à deviner les causes du phénomène, car, pour ce qui l'occupe, il n'a que faire de les connaître, non plus que de savoir si, dans le moment où il parle, le plan sur lequel il se trouve est ou non parallèle à celui de son interlocuteur, ou, si par hasard il y arrête sa pensée, vous le voyez, dans une question purement mathématique, adopter l'explication des gens du pays, chaque pays, sur ces matières-là même, ayant ses préjugés à lui. Mais le géographe n'écrit pas pour l'habitant de telle ou telle localité, il n'écrit pas davantage pour le *politique*, qui, comme celui dont nous venons de parler, fait profession de mépriser tout ce qui est proprement du domaine des mathématiques, car autant vaudrait s'adresser au moissonneur ou au simple fossoyeur, il écrit pour celui-là seulement qui a pu arriver à se convaincre que la terre prise dans son ensemble est bien réellement telle que les mathématiciens nous la représentent et qui a compris tout ce qui découle de cette première hypothèse ; il veut que ses disciples se soient bien pénétrés de ces principes mathématiques avant de porter leur vue plus loin, et il a raison, car il ne leur dira rien qui n'en soit une conséquence directe, et le moyen le plus sûr pour eux de profiter de son enseignement, c'est de l'entendre avec un esprit mathématique ; le géographe, encore une fois, ne s'adresse pas à ceux qui sont dans une autre disposition d'esprit.

2. Il faut en effet que la géographie emprunte ses principes fondamentaux à la géométrie, qui, pour procéder à la mesure de la terre, s'appuie elle-même sur l'astronomie, comme celle-ci à son tour s'appuie sur la physique. Quant à la physique, elle représente ce que nous appelons une *Arété*, une de ces sciences par excellence, qui ne reposent

point sur des hypothèses étrangères, mais qui dépendent d'elles seules et contiennent en elles-mêmes leurs principes et tous les éléments de leurs démonstrations. Or, au nombre des vérités que la physique démontre, figurent celles-ci : « que le monde et le ciel sont de forme sphérique ; que les corps pesants sont attirés vers le centre du monde ; qu'autour du même point et sous la forme d'une sphère ayant même centre que le ciel, la terre demeure immobile sur son axe, lequel, en se prolongeant, se trouve avoir aussi traversé le ciel par le milieu ; que le ciel, lui, est emporté autour de la terre et de son axe par un mouvement d'orient en occident, qui, se communiquant aussi aux étoiles fixes, les entraîne avec la même vitesse que le ciel lui-même ; — que, dans ce mouvement, les étoiles fixes décrivent des cercles parallèles, dont les plus connus sont l'équateur, les deux tropiques, les deux cercles arctiques, et les planètes des cercles obliques compris dans les limites du zodiaque. » L'astronomie, maintenant, adopte en tout ou en partie ces principes de la physique et en fait son point de départ pour traiter ensuite théoriquement des mouvements des astres, de leurs révolutions, de leurs éclipses, de leurs grandeurs et de leurs distances respectives et de mainte autre question analogue ; à son tour, le géomètre, pour mesurer l'étendue de la terre, se sert des lois posées par la physique et l'astronomie ; enfin le géographe emploie les données de la géométrie.

3. C'est ainsi que l'hypothèse des cinq zones célestes entraîne nécessairement celle de cinq zones terrestres ou inférieures, portant les mêmes noms que les zones supérieures : nous avons donné plus haut les motifs de cette division par zones. Pour limiter, maintenant, lesdites zones, on peut concevoir certains cercles tracés des deux côtés de l'équateur et parallèlement à l'équateur, deux déjà qui interceptent la zone torride, et deux autres à la suite qui déterminent les zones tempérées par rapport à la zone torride et les zones glaciales par rapport aux zones tempérées. Sous chacun des cercles célestes se trouve, avec le même nom, le

cercle terrestre correspondant, et, de même, à une zone céleste correspond une zone terrestre. On définit les zones tempérées celles qui peuvent être habitées; quant aux autres, elles sont rendues inhabitables, l'une par l'excès de la chaleur, les autres par l'excès du froid. On procède de même à l'égard des tropiques et des cercles arctiques, dans les contrées pour lesquelles il existe des cercles arctiques, c'est-à-dire qu'on suppose sur la terre et au-dessous des tropiques et des cercles arctiques célestes des cercles correspondants et portant les mêmes noms. Et, comme l'équateur céleste divise tout le ciel en deux parties égales, il faut nécessairement que l'équateur terrestre partage la terre de même façon : on distingue donc, pour la terre comme pour le ciel, un hémisphère *boréal* et un hémisphère *austral*, et par suite aussi, dans la zone torride, que le même cercle partage également par la moitié, une partie boréale et une partie australe. Quant aux zones tempérées, il va de soi qu'elles seront appelées l'une boréale, l'autre australe, suivant l'hémisphère auquel elles appartiennent. Or, l'hémisphère boréal étant celui des deux qui contient la zone tempérée, dans laquelle, en tournant le dos au levant et en regardant le couchant, on a le pôle à droite et l'équateur à gauche, ou bien encore celui dans lequel, en regardant au midi, on a le couchant à droite et le levant à gauche, l'hémisphère austral sera naturellement celui où l'inverse a lieu. Il s'ensuit que nous sommes, nous, dans l'un des deux hémisphères, dans l'hémisphère boréal s'entend, et que nous ne pouvons être dans l'un et dans l'autre à la fois, puisqu'entre deux se trouve l'Océan, ainsi que le marque Homère

« Il y a dans le milieu de grands fleuves, l'Océan d'abord, »

et, avec l'Océan, toute la zone torride. On ne voit pas, en effet, qu'il y ait d'Océan coupant par le *milieu* notre terre habitée, ni qu'elle contienne, avec une région torride, une autre région dont les *climats* seraient juste l'opposite et l'inverse des *climats* de la zone tempérée boréale.

4. Telles sont les données que le géomètre emprunte à l'astronomie, mais ce n'est pas tout, il peut s'aider encore de la gnomonique et des autres méthodes que l'astronomie enseigne et d'après lesquelles on peut, pour chaque lieu, trouver le cercle parallèle à l'équateur et le cercle perpendiculaire à celui-là et passant par les pôles, et entreprendre ainsi de mesurer toute la terre : il parcourt, à cet effet, la partie habitable et déduit proportionnellement l'étendue de ce qui reste des intervalles [célestes] correspondants. Il trouve de la sorte la distance de l'équateur au pôle, autrement dit la mesure du quart du plus grand cercle terrestre ; puis, cette mesure trouvée, il la multiplie par 4, ce qui lui donne la circonférence même de la terre. A son tour, et à l'exemple du géomètre qui a tiré ses principes de l'astronomie, et de l'astronome qui a tiré les siens de la physique, le géographe prendra son point de départ dans la géométrie, et, acceptant de confiance ses démonstrations, il exposera d'abord quelle est l'étendue de *notre terre habitée*, quelle en est la forme, la nature, et dans quel rapport elle est avec l'ensemble de la terre (car c'est là proprement l'objet de la géographie) ; après quoi, il prendra une à une les diverses parties de la terre et de la mer et en dira tout ce qu'il y a à dire, relevant en même temps ce que les anciens ont avancé d'inexact, ceux-là surtout qui, comme géographes, font le plus autorité.

5. Admettons donc en premier lieu que la terre et la mer prises ensemble affectent la forme d'une sphère, la terre étant censée de niveau avec la surface des hautes mers, puisque les saillies du relief terrestre disparaissent en quelque sorte dans l'immense étendue de la terre et doivent être comptées pour peu de chose, si ce n'est même pour rien. Non que nous prétendions pour cela attribuer à la terre et à la mer prises ensemble la sphéricité parfaite d'une de ces figures qui sortent du tour, ou de celles que le géomètre conçoit par la pensée, ce que nous voulons dire seulement c'est que la forme de la terre est sensiblement, grossièrement sphérique. Imaginons maintenant ladite sphère par-

tagée en cinq zones et un premier cercle, l'équateur, tracé à sa surface, puis un second cercle parallèle au premier et servant de limite à la zone ou région froide de l'hémisphère boréal, enfin un troisième cercle qui, passant par les pôles, coupe les deux autres à angles droits : l'hémisphère boréal contiendra naturellement deux quarts de sphère déterminés par la double intersection de l'équateur et du cercle qui passe par les pôles. Eh bien ! Sur chacun de ces quarts de sphère prenons par la pensée un quadrilatère qui aura pour côté septentrional la moitié de ce cercle parallèle à l'équateur et voisin du pôle, pour côté méridional la moitié de l'équateur, et pour ses autres côtés deux segments égaux et opposés entre eux du cercle qui passe par les pôles, c'est dans l'un de ces deux quadrilatères et n'importe dans lequel, à ce qu'il semble, que devra être placée, suivant nous, notre terre habitée ; ajoutons qu'elle y figurera proprement une île, puisque la mer l'entoure de tous côtés : du moins, est-ce ainsi, nous l'avons dit plus haut, que l'observation et le raisonnement nous la représentent. Mais on déclinera peut-être l'autorité du raisonnement en pareille matière, disons alors qu'il revient au même, géographiquement parlant, de faire de la terre habitée une île ou de s'en tenir à ce que l'expérience a vérifié, c'est à savoir qu'en partant soit du levant, soit du couchant, des deux côtés en un mot, le périple de la terre habitée est possible, à cela près de quelques espaces non encore explorés, et que l'on peut supposer indifféremment bornés par la mer ou par la zone inhabitable. C'est qu'en effet le géographe se propose uniquement de décrire les parties connues de la terre habitée et qu'il en néglige les parties inconnues ni plus ni moins que ce qui se trouve en dehors de ses limites. Cela étant, il suffira de joindre par une ligne droite les points extrêmes, où des deux côtés l'on est parvenu en longeant le littoral, pour compléter la figure de notre prétendue île.

6. Mais la voilà placée dans le quadrilatère, il faut maintenant que nous nous rendions compte de son étendue, de

son étendue apparente : à cet effet, retranchons notre hémisphère de l'étendue totale de la terre, puis de notre hémisphère retranchons la moitié, et de cette moitié encore le quadrilatère où nous plaçons notre terre habitée. Par une opération analogue, et en raisonnant toujours conformément aux apparences, nous devrons concevoir également ce que peut être la figure de l'île en question. Comme, en effet, la portion de l'hémisphère septentrional comprise entre l'équateur et ce parallèle voisin du pôle a la forme d'un peson de fuseau, et que le cercle qui passe par le pôle, en même temps qu'il coupe en deux l'hémisphère, coupe aussi ledit peson et en fait un double quadrilatère, celui des deux quadrilatères sur lequel est répandu l'Océan équivaudra apparemment à la moitié de la surface du peson, et la terre habitée, placée comme une île au sein de l'Océan, avec une superficie moindre que la moitié du quadrilatère, se trouvera avoir la forme d'une chlamyde. Ceci ressort à la fois et de la géométrie et de l'étendue si considérable de la mer qui, en enveloppant notre terre habitée, a couvert au couchant comme au levant l'extrémité des continents et les a réduits à la forme tronquée, écourtée[1] d'une figure qui, en conservant sa plus grande largeur, n'aurait plus que le tiers de sa longueur. Dans le sens de sa longueur, en effet, la terre habitée n'a que 70 000 stades et se trouve limitée, on peut dire complétement, par une mer que son immensité et sa solitude rendent infranchissable, tandis que, dans le sens de sa largeur, elle mesure moins de 30 000 stades et a pour borne la double région que l'excès de la chaleur d'un côté, l'excès du froid de l'autre rendent inhabitable. Or, puisque la partie du quadrilatère que l'excès de la chaleur rend inhabitable mesure à elle seule comme largeur 8800 stades, et comme maximum de longueur 126 000 stades, autrement dit la moitié de la circonférence de l'équateur, on voit que ce qui reste dans ledit quadrilatère [en dehors de la terre habitée] devra surpasser celle-ci en étendue[2].

1. Malgré l'autorité de M. Müller (*Index var. lect.*, p. 948, col. 2), nous avons cru devoir maintenir ici la leçon des Mss. μειουρον. — 2. Voy. Müller, *ibid.*

7. Hipparque, de son côté, dit à peu près la même chose. Admettant, en effet, pour la terre entière les dimensions qu'Ératosthène propose, il veut qu'on en tire par voie de soustraction pure et simple les dimensions de la terre habitée, d'autant qu'avec cette façon de mesurer la terre habitée les apparences célestes pour chaque lieu ne sont pas, dit-il, sensiblement différentes de celles qu'ont trouvées certains géographes plus modernes en opérant autrement. Or, la circonférence de l'équateur étant, selon Ératosthène, de 252 000 stades, le quart de ladite circonférence devra être de 63 000 stades, et telle sera aussi la distance de l'équateur au pôle, puisque cette distance équivaut à 15 des 60 degrés que contient l'équateur. De l'équateur, maintenant, au tropique d'été l'on compte 4 de ces degrés ; mais le tropique d'été coïncide avec le parallèle de Syène : on sait, en effet, que les distances ou intervalles des différents lieux de la terre se déduisent des apparences célestes correspondantes comme de mesures positives, et l'on reconnaît, par exemple, que Syène doit se trouver sous le tropique d'été à cette circonstance qu'à l'époque du solstice d'été le gnomon à midi n'y projette point d'ombre. D'autre part, le méridien de Syène se confond en quelque sorte avec le cours du Nil de Méroé à Alexandrie, c'est-à-dire sur un espace de 10 000 stades environ, et, comme Syène se trouve située juste à moitié de la distance, c'est 5000 stades, on le voit, qui la séparent de Méroé. Mais à 3000 stades en ligne directe au S. de Méroé le pays devient inhabitable par l'excès de la chaleur, le parallèle de cette région torride, identique d'ailleurs avec le parallèle de la Cinnamômophore, devra donc être considéré comme formant au midi la limite et le seuil de notre terre habitée. Cela étant, si aux 5000 stades qui séparent Syène de Méroé on ajoute ces 3000 stades, on aura 8000 stades en tout pour la distance de Syène aux confins mêmes de la terre habitée, et 16 800 stades pour la distance du même point à l'équateur (car c'est ce que valent les 4 degrés ou 4/60es de l'équateur, à 4200 stades par chaque 60e ou degré), 8800 stades restant ainsi pour exprimer la distance des limi-

tes de la terre habitée à l'équateur, et 21 800 stades représentant la distance d'Alexandrie au même cercle. On convient maintenant généralement que le trajet d'Alexandrie à Rhodes est le prolongement direct du Nil, et que depuis Rhodes on suit encore la même direction le long des côtes de la Carie et de l'Ionie jusqu'à la Troade, plus loin même jusqu'à Byzance et jusqu'au Borysthène. On n'a donc plus qu'à rechercher au delà du Borysthène, et toujours dans le prolongement direct de cette ligne, en s'aidant des distances connues et déjà parcourues par la navigation, jusqu'à quel point de ce côté notre terre est habitable, et quelle est vers le nord la limite de la terre habitée. Or, au delà du Borysthène, le dernier peuple scythe que nous connaissions est le peuple Roxolan. Mais ce peuple, plus septentrional que les Sauromates et que ceux des Scythes qui habitent au-dessus du Mæotis jusqu'aux frontières des Scythes orientaux, est plus méridional que les dernières populations connues au delà de la Bretagne, bien que, passé les limites de son territoire, la terre soit déjà inhabitable à cause du froid.

8. Pythéas, à la vérité, recule la limite extrême de la terre habitée jusqu'à une contrée plus septentrionale encore que les dernières terres faisant partie de la Bretagne, contrée qui porterait le nom de *Thulé*, et pour les habitants de laquelle le tropique d'été tiendrait lieu de cercle arctique. Mais j'ai beau chercher, je ne vois pas qu'aucun autre voyageur ait mentionné une île du nom de Thulé, et reculé les limites de la terre habitable jusqu'au *climat*, pour lequel le tropique d'été fait office de cercle arctique. Aussi ai-je idée qu'il faut reporter bien au midi la limite septentrionale de notre terre habitée, et, comme nos explorations modernes ne peuvent signaler aucune terre au delà d'Ierné, île située à une faible distance au N. de la Bretagne, et dont les habitants complétement sauvages mènent déjà la vie la plus misérable à cause du froid, je suis assez tenté d'y placer la limite en question. S'il était vrai, en outre, que le parallèle de Byzance fût à peu près le même que celui de Massalia, comme le dit Hipparque sur la foi de Pythéas,

et sur ce qu'il aurait trouvé à Byzance le même rapport de l'ombre au gnomon que Pythéas disait avoir observé à Massalia, le parallèle du Borysthène étant d'ailleurs éloigné de celui de Byzance de 3800 stades, on voit que, d'après la distance de Massalia à la Bretagne, le parallèle du Borysthène devrait tomber quelque part en Bretagne. Mais ce Pythéas, qui partout et toujours a cherché à tromper son monde, a certainement encore menti ici. Ainsi l'on convient généralement que la ligne qui, partant des Colonnes d'Hercule, se dirige sur le détroit de Sicile, sur Athènes et sur Rhodes, suit sans dévier le même parallèle; on convient également que la partie de cette ligne comprise entre les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile coupe la mer à peu près par le milieu; et, comme le plus long trajet de la Celtique en Libye part, au dire des navigateurs, du golfe Galatique et mesure 5000 stades, ce qui représente précisément la plus grande largeur de la mer intérieure, on voit que la ligne en question devra se trouver à 2500 stades du fond du golfe et à moins de 2500 stades de Massalia, qui se trouve être plus méridionale que le fond du golfe. Mais d'autre part, la distance de Rhodes à Byzance est de 4900 stades environ, le parallèle de Byzance doit donc être beaucoup plus septentrional que celui de Massalia. Maintenant, si la distance de Massalia à la Bretagne nous représente à la rigueur l'équivalent de la distance de Byzance au Borysthène, on ne sait plus quelle peut être la distance du parallèle du Borysthène à celui d'Ierné, on ne sait pas davantage si au delà d'Ierné se trouvent encore d'autres terres habitables, sans qu'il y ait du reste, nous l'avons dit plus haut, grand intérêt à le chercher, car il suffit pour la science que l'on suppose, comme on a fait pour le midi, où l'on a cru pouvoir, non pas rigoureusement il est vrai, mais d'une façon au moins approximative, placer la limite de la terre habitable à 3000 stades au-dessus de Méroé, que l'on suppose, dis-je, du côté du nord également, la limite placée à 3000 stades au-dessus de la Bretagne ou à un peu plus de 3000 stades, à 4000 par exemple. Ajoutons qu'au point de

vue politique il n'y aurait également aucun avantage à connaître ces contrées lointaines avec leurs habitants, surtout si ce sont encore des îles, qui, faute de communication facile, ne pourraient rien pour nous soit en bien soit en mal. Cela est si vrai que les Romains, qui pouvaient prendre possession de la Bretagne, ont dédaigné de le faire, sentant bien qu'il n'y avait, d'une part, rien à redouter pour eux, rien absolument, de peuples comme les Bretons, trop faibles évidemment pour oser jamais franchir le détroit et nous venir attaquer, et rien à gagner, d'autre part, à l'occupation d'un pays comme le leur. Et il semble effectivement que les droits que notre commerce prélève actuellement sur ces peuples nous rapportent plus que ne ferait un tribut régulier, diminué naturellement des frais d'entretien de l'armée qui serait chargée de garder l'île et de faire rentrer l'impôt; sans compter que l'occupation eût été plus improductive encore si elle se fût étendue à toutes les îles qui peuvent entourer la Bretagne.

9. Si donc à la distance de Rhodes au Borysthène nous ajoutons 4000 stades pour la distance du Borysthène à la limite septentrionale de la terre habitée, nous obtenons une somme de 12 700 stades, et, comme de Rhodes à la limite méridionale il y a 16 600 stades, la terre habitée, on le voit, mesurera en tout, du S. au N., dans le sens de sa largeur, un peu moins de 30 000 stades. Dans le sens de sa longueur, maintenant, c'est-à-dire du couchant au levant, de l'extrémité de l'Ibérie à celle de l'Inde, on lui donne 70 000 stades, qui ont été mesurés en partie à l'aide des itinéraires, en partie à l'aide des lignes de navigation, et le rapport de la circonférence des parallèles à celle de l'équateur prouve que cette longueur est bien réellement comprise dans le quadrilatère en question. Ainsi la terre habitée a en longueur plus du double de sa largeur. Nous disons, en outre, qu'elle a la forme à peu près d'une chlamyde, parce qu'en la parcourant, comme nous faisons, en détail, on remarque un rétrécissement considérable de sa largeur aux deux extrémités, surtout à l'extrémité occidentale.

10. Jusqu'à présent c'est sur une surface sphérique que

nous avons entendu prendre le quadrilatère où nous plaçons la terre habitée, et quiconque veut avoir une reproduction de la terre habitée aussi exacte que peut l'être une figure faite de main d'ouvrier, doit, en effet, se construire une sphère, comme voilà celle de Cratès, et prendre sur cette sphère le quadrilatère en question pour y inscrire la carte de la terre habitée ; il faut seulement que cette sphère soit grande pour que la portion que nous en considérons et qui, par rapport au reste, représente une fraction de si peu d'étendue, puisse recevoir sans confusion tous les détails qu'il importe d'y retracer et offre à l'œil une image suffisamment exacte. Quand on peut se procurer une sphère de grande dimension, une sphère dont le diamètre n'ait pas moins de dix pieds, il n'y a pas à chercher mieux ; mais, si l'on ne peut s'en procurer une qui soit juste de cette dimension ou qui du moins en approche beaucoup, il faut alors inscrire sa carte géographique sur une surface plane, de sept pieds au moins. Il est, en effet, assez indifférent qu'en place des cercles, [parallèles et méridiens], qui nous servent à déterminer sur la sphère les *climats*, les directions des vents et en général à distinguer les différentes parties de la terre et à leur assigner leur vraie position géographique et astronomique, nous tracions des lignes droites (lignes parallèles en place des cercles perpendiculaires à l'équateur, lignes perpendiculaires en place des cercles perpendiculaires aux parallèles), la pensée pouvant toujours aisément transporter à une surface circulaire et sphérique les figures et les dimensions que les yeux voient représentées sur une surface plane. Par une raison analogue, nous dirons qu'on peut remplacer aussi les cercles obliques par des droites obliques. En revanche, si, sur la sphère, tous les méridiens ou cercles passant par le pôle convergent vers un seul et même point, sur une surface plane, il n'y aurait aucun avantage à ce que les *petites droites*, ou droites représentant les cercles méridiens, conservassent encore cette disposition convergente : dans beaucoup de cas, d'abord, elle n'est pas nécessaire, et, de plus, quand on a transporté sur une

surface plane et figuré par des lignes droites des circonférences de cercles convergents, l'esprit ne se représente pas la convergence aussi nettement qu'il fait la périphérie ou courbure circulaire.

11. Cela étant, nous supposerons, dans toute la description qui va suivre, la carte de la terre tracée sur une surface plane. Quant à la description elle-même, nous l'emprunterons en partie au souvenir de nos propres voyages sur terre et sur mer, en partie aux informations orales et aux relations écrites qui nous ont paru mériter créance. Or, nos voyages se sont étendus, du côté du couchant, de l'Arménie aux rivages de la Tyrrhénie qui font face à la Sardaigne, et, du côté du midi, des bords de l'Euxin aux frontières de l'Éthiopie. Et, certes, parmi les différents auteurs qui ont traité de la géographie on n'en trouverait pas un seul qui eût parcouru beaucoup plus de pays que nous dans nos voyages entre les limites marquées ci-dessus. Ceux-là, en effet, qui ont poussé plus loin que nous dans la direction de l'occident, n'ont pas exploré une aussi grande étendue des contrées de l'orient; d'autres, au contraire, ont pénétré moins avant du côté de l'occident : nous en pourrions dire autant pour le midi et pour le nord. Toutefois, à le bien prendre, nous n'avons fait le plus souvent, nos prédécesseurs et nous-même, que combiner les différentes notions que nous recueillions de la bouche des indigènes sur la figure, l'étendue, et en général sur tout ce qui constitue la nature et le caractère d'un pays, comme l'intelligence combine les différentes idées d'après le témoignage des sens. C'est en combinant, on le sait, ce que nos sens nous révèlent de la forme, de la couleur et du volume de la pomme, de son odeur, de sa douceur au toucher et de sa saveur au goût, que notre pensée se forme l'idée d'une pomme, et, s'agit-il de figures de grande dimension, ce sont nos sens qui en perçoivent d'abord les parties, puis, d'après leur témoignage, notre pensée en recompose l'ensemble. Eh bien! De même, dans notre ardeur d'investigation, nous consultons, comme nous ferions nos sens, ceux qui ont vu tels ou tels lieux, parcouru telles ou telles

parties de la terre, et en combinant leurs témoignages, nous parvenons à reproduire dans un seul et même tableau l'aspect général de la terre habitée. N'est-ce pas ainsi que les généraux arrivent aussi à tout faire eux-mêmes, sans pouvoir être pourtant présents partout, et même en agissant le plus souvent par les autres, n'est-ce pas en ajoutant foi aux paroles de leurs émissaires, et en conformant les ordres qu'ils expédient aux rapports que ceux-ci leur ont faits? Prétendre en effet qu'on ne peut savoir les choses qu'en les voyant de ses yeux, ce serait vouloir priver le jugement du secours de l'ouïe. Or l'ouïe est un sens bien supérieur à la vue comme moyen d'information.

12. Notre principal avantage aujourd'hui, c'est de pouvoir parler plus pertinemment de la Bretagne, de la Germanie, des pays en deçà et au delà de l'Ister, des Gètes, des Tyrigètes, des Bastarnes, comme aussi des peuples du Caucase, des Albaniens et des Ibères par exemple. Nous devons en outre à Apollodore d'Artémite, l'historien de la guerre Parthique, des informations beaucoup plus précises que tout ce qui avait été publié auparavant sur l'Hyrcanie et la Bactriane. Puis l'expédition toute récente de l'armée romaine dans l'Arabie Heureuse, sous les ordres d'Ælius Gallus, notre camarade et ami, et les voyages des marchands d'Alexandrie, qui commencent à expédier vers l'Inde par la voie du Nil et du golfe Arabique de véritables flottes, nous ont fait connaître ici ces deux contrées infiniment mieux qu'on ne les connaissait naguère : du temps que Gallus était préfet d'Égypte, je vins le rejoindre, et, ayant remonté le fleuve avec lui jusqu'à Syène et aux frontières de l'Éthiopie, je recueillis ce renseignement positif qu'il partait actuellement 120 vaisseaux de Myoshormos pour l'Inde, quand autrefois, sous les Ptolémées, on ne comptait qu'un très-petit nombre de marchands qui osassent entreprendre une pareille traversée et faire le commerce avec cette contrée.

13. Ce que nous avons donc à faire en premier, et ce qui est aussi le plus essentiel au point de vue pratique comme au point de vue théorique, c'est d'essayer de déterminer le plus

simplement possible la figure et l'étendue des pays qui doivent trouver place sur la carte de la terre habitée. Quant à disserter en règle sur l'ensemble de la terre, ou même seulement sur la totalité du peson de fuseau compris dans la zone qui est la nôtre, quant à chercher, par exemple, si ledit peson est habité aussi dans l'autre quart de sphère, ceci est du domaine d'une autre science. Dans ce cas-là, en effet, les habitants de cette autre partie du peson ne pouvant manquer d'être différents de ceux de la partie que nous occupons, il faudrait supposer, ce qui d'ailleurs est vraisemblable, l'existence d'une seconde terre habitée. Or, c'est la nôtre uniquement que nous avons à décrire.

14. Cela posé, nous dirons que la forme de notre terre habitée est celle d'une chlamyde ; que sa plus grande largeur est représentée par une ligne, qui suit le cours même du Nil et qui part du parallèle de la Cinnamômophore et de l'île des Exilés d'Égypte pour aboutir au parallèle d'Ierné, tandis que sa longueur est représentée par une autre ligne, perpendiculaire à celle-là, qui, partant de l'occident, passe par les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile, atteint Rhodes et le golfe d'Issus, pour suivre alors d'un bout à l'autre la chaîne du Taurus, laquelle coupe l'Asie tout entière, et va finir à la mer Orientale entre l'Inde et le pays que les Scythes occupent au-dessus de la Bactriane. Il faut donc concevoir un parallélogramme dans lequel on aura inscrit la chlamyde en question de telle sorte que la plus grande longueur et la plus grande largeur de chacune des deux figures se correspondent et soient égales chacune à chacune, et cette chlamyde sera proprement la figure de la terre habitée. Mais nous avons déjà dit que, dans le sens de sa largeur, la terre habitée était limitée par des côtés parallèles formant la séparation supérieure et la séparation inférieure entre la région habitable et la région inhabitée, et que ces côtés étaient, au nord, le parallèle d'Ierné, et, au midi, vers la zone torride, le parallèle de la Cinnamômoph[illegible] or, prolongeons ces côtés parallèles au levant et au couch[illegible] jusqu'aux extrémités correspondantes de la terre, ils for-

ment, on le voit, avec les lignes qui unissent lesdites extrémités, un parallélogramme. Nul doute maintenant que notre terre habitée ne se trouve bien réellement inscrite dans ce parallélogramme, puisque ni sa plus grande largeur, ni sa plus grande longueur n'en dépassent les côtés; nul doute aussi que sa forme ne soit exactement celle d'une chlamyde, puisque, dans le sens de sa longueur, ses deux extrémités se terminent, comme on dit, en façon de queue de rat, la mer lui retranchant là de part et d'autre une portion notable de sa largeur, ainsi qu'il appert des rapports des navigateurs, qui, par l'est et par l'ouest, ont entrepris le périple de la terre. Du côté de l'est, en effet, quels sont les points extrêmes qu'ils nous signalent? L'île de Taprobane d'abord, qui, bien que située plus au midi que l'Inde, et à une assez grande distance encore du continent, ne laisse pas que d'être assez peuplée et doit, à en juger par l'analogie de son climat avec celui de l'île des Égyptiens et de la Cinnamômophore, se trouver juste à la même hauteur que ces deux contrées, et, avec l'île de Taprobane, l'entrée de la mer Hyrcanienne, qui, plus septentrionale que l'extrême Scythie, laquelle fait suite à l'Inde, paraît cependant l'être moins que Ierné. Même disposition maintenant à l'extrême occident par delà des Colonnes d'Hercule. Le promontoire Sacré d'Ibérie, qui termine, on le sait, de ce côté la terre habitée, doit se trouver à peu près sur la ligne qui passe par Gadira, les Colonnes d'Hercule, le détroit de Sicile et Rhodes, d'après ce qu'on rapporte de la concordance parfaite des horloges et de la direction identique des vents périodiques en ces différents lieux, ainsi que de l'égalité dans la durée des plus longs jours et des plus longues nuits, cette durée y étant de quatorze heures équinoxiales et demie, sans compter que, de la côte voisine de Gadira, on a plus d'une fois observé [les *Cabires*, constellation très-rapprochée de Canope[1].] Posido-

1. Voy. dans les *Vind. Strabon.* (p. 12) sur quoi M. Meineke a appuyé cette i[illegible]euse restitution, Καβείρους au lieu de Καὶ Ἴβηρας. M. Müller la préfère à [illegible]que propose Groskurd καὶ Στήλας, complétée par l'addition après ὁρᾶσθαι des mots τοὺς πλησιαιτάτους τοῦ Κανώβου ἀστέρας. (Voy. *Index variæ lectionis*. p. 949, col. 1.)

nius notamment nous raconte que, se trouvant dans une ville de ces contrées, distante de 400 stades de Gadira, il observa du haut d'une des maisons les plus élevées de la ville une étoile, dans laquelle il crut reconnaître Canope elle-même, se fondant en cela sur le témoignage de tous les navigateurs qui se sont avancés quelque peu au sud de l'Ibérie et qui conviennent unanimement de l'avoir observée, ainsi que sur les observations faites à Cnide, où Eudoxe, du haut d'un observatoire, qui n'était guère plus élevé que les autres maisons de la ville, reconnut positivement Canope : or, ajoute Posidonius, la ville de Cnide est située sur le *climat* de Rhodes, qui se trouve être en même temps celui de Gadira et de toute la côte voisine.

15. Eh bien! Qu'à partir du promontoire Sacré on navigue vers le sud, on ne tarde pas à atteindre la Libye et l'on voit cette contrée, dont les terres les plus occidentales dépassent même quelque peu le méridien de Gadira, se détourner ensuite brusquement au sud-est, et former un étroit promontoire, mais pour s'élargir ensuite par degrés jusqu'au point où commence le pays des Éthiopiens Occidentaux, lequel limite au S. la Province Carthaginoise, et touche au parallèle de la Cinnamômophore. Et il en est de même si l'on navigue dans la direction opposée à partir du promontoire Sacré : après avoir, en effet, couru droit au nord jusqu'au pays des Artabres, avec la Lusitanie à sa droite, on voit la côte tourner au plein levant, de manière à former un angle obtus au point où le mont Pyréné vient finir dans l'Océan, point auquel correspond dans le nord l'extrémité occidentale de la Bretagne, tout comme au pays des Artabres correspondent les îles Cassitérides, situées en pleine mer, à peu près sous le *climat* de la Bretagne. On voit donc à quel point les extrémités de la terre habitée, prise dans le sens de sa longueur, se trouvent rétrécies par la mer qui l'environne.

16. Mais, avec cette forme générale qu'affecte la terre habitée, ce qu'il y a de mieux à faire, ce semble, c'est de prendre deux droites se coupant perpendiculairement, qui en figureront l'une la plus grande longueur, l'autre la plus

grande largeur : la première de ces lignes sera choisie parmi les parallèles, la seconde parmi les lignes méridiennes. Puis, à l'aide d'autres lignes que l'on concevra respectivement parallèles à l'une ou à l'autre de ces deux premières lignes, on achèvera de diviser la terre et la portion de mer que nous fréquentons. De cette manière et par la différence de longueur des lignes, aussi bien des lignes parallèles que des lignes méridiennes, on se rendra mieux compte de la forme que nous avons prêtée à la terre habitée ; on distinguera mieux aussi le *climat* ou la position respective de chaque lieu tant au levant qu'au couchant, tant au nord qu'au midi. Naturellement les droites dont nous parlons devront passer par des lieux connus. Déjà nous avons déterminé les deux premières, les deux du milieu, qui représentent, avons-nous dit, l'une la longueur, l'autre la largeur de la terre habitée ; or, il sera facile de connaître les autres, à l'aide de celles-là : car, en prenant ces deux lignes pour premiers jalons, si l'on peut dire, on pourra toujours calculer[1] le parallèle d'un lieu et déterminer les autres éléments de sa position géographique et astronomique.

17. Rien maintenant ne contribue plus à donner à la terre habitée la figure qu'elle a que la mer, en dessinant, comme elle fait, ses contours au moyen des golfes, des bassins, des détroits, des isthmes, des presqu'îles, et des promontoires qu'elle forme sur ses côtes. Ajoutons que, dans une certaine mesure, les fleuves et les montagnes concourent au même but, en ce qu'ils ont servi à distinguer les continents et les nations qui les habitent et à indiquer pour les villes les emplacements les plus favorables, fournissant ainsi au géographe ces formes et ces détails de toute nature dont il parsème ses cartes chorographiques. N'oublions pas non plus cette multitude d'îles dispersées en pleine mer et sur tout le littoral de la terre habitée. Il peut se faire en outre que les lieux possèdent certaines vertus ou certains vices, certains

1. M. Müller propose de lire, au lieu de συνησόμεθα, συλλεγόμεθα, *eo sensu quo* συλλογιζόμεθα *vulgo dicitur*. C'est ce sens que nous avons cherché à rendre par les mots *calculer, déterminer*.

avantages ou certains inconvénients, les uns naturels, les autres artificiels : or, le géographe mentionnera les premiers, ceux qui sont naturels et par cela même permanents, [quitte à négliger] les autres, qui, ajoutés par la main des hommes, sont sujets à changer. Encore en est-il parmi ces derniers qui persistent davantage, ceux-là il devra les faire connaître également. Il en est même qui, à défaut d'une longue durée, ont eu une notoriété, une célébrité telle, que la postérité, sur leur renommée, a fini par faire de dispositions artificielles, qui ne sont plus, quelque chose d'inhérent à la nature des lieux, il est clair que ces dispositions-là encore devront être rappelées. Bien qu'on puisse dire en effet de beaucoup de villes ce que Démosthène[1] disait d'Olynthe et des villes environnantes, qu'elles avaient si complétement disparu que le voyageur sur les lieux pourrait douter qu'elles eussent jamais existé, néanmoins, on aime encore à visiter ces lieux et tous ceux, en général, où l'on peut espérer de retrouver quelques vestiges de ces travaux naguère si vantés, ainsi que les tombeaux des grands hommes. Nous citons enfin dans notre livre des lois et des institutions depuis longtemps abolies, trouvant à le faire la même utilité qu'à rappeler les événements mêmes de l'histoire, vu que les lois et les institutions offrent aussi de bons exemples à suivre et de mauvais exemples à éviter.

18. Mais reprenons où nous l'avons laissée cette première esquisse de la terre habitée[2]. Entourée d'eau, comme elle est, de tous côtés, notre terre habitée offre différents golfes ou enfoncements qui s'ouvrent sur cette mer extérieure, c'est-à-dire sur l'Océan même. Dans le nombre on en distingue quatre d'une très-grande étendue : celui du nord a reçu le nom de mer Caspienne, on l'appelle quelquefois aussi mer Hyrcanienne; le second et le troisième, appelés golfe Persique et golfe Arabique, sont formés par la mer du sud et se trouvent situés juste à l'opposite, l'un, de la mer Caspienne, l'autre de la mer du Pont; quant au quatrième

1. *Philipp.*, III, p. 117. — 2. Ici commence le célèbre fragment du Ms. du Vatican (n° 175) intitulé : Σύνοψις τῶν κόλπων τῆς καθ'ἡμᾶς οἰκουμένης.

qui surpasse de beaucoup les autres en étendue, il est représenté par la mer Intérieure, que nous nommons habituellement *Notre mer*, laquelle commence à l'O. au détroit des Colonnes d'Hercule et se prolonge vers l'E. avec une largeur variable pour se partager à la fin en deux golfes ou bassins distincts, l'un à gauche qui est le Pont-Euxin, l'autre à droite qui comprend lui-même la mer d'Égypte, la mer de Pamphylie et le golfe d'Issus. Les embouchures de ces différents golfes formés par la mer Extérieure sont extrêmement étroites, surtout celle du golfe Arabique et celle de la mer Intérieure, laquelle avoisine les Colonnes d'Hercule ; celles des deux autres le sont comparativement moins. Les terres, maintenant, qui enserrent ces grands golfes se divisent, avons-nous dit, en trois parties : de ces trois parties, l'Europe est celle dont la forme est le plus irrégulière, et la Libye celle dont la forme l'est le moins; quant à l'Asie, on peut dire qu'à cet égard elle tient le milieu entre les deux autres. Du reste, dans toutes trois, cette forme plus ou moins irrégulière provient du littoral de la mer Intérieure, car les côtes de la mer Extérieure, à l'exception des golfes dont nous avons parlé, sont droites et unies et figurent, on l'a vu, les bords d'une chlamyde, à quelques petites différences près dont il n'y a pas à tenir compte, les petits détails comme ceux-là disparaissant naturellement dans une si grande étendue. Mais le géographe ne se borne pas dans ses recherches à déterminer la figure et l'étendue des lieux, il doit aussi, nous l'avons dit plus haut, en fixer la position relative : or, à cet égard-là pareillement [à l'égard des positions géographiques et astronomiques], le littoral de la mer Intérieure offre plus de variété que celui de la mer Extérieure. Ajoutez qu'on le connaît davantage, que la température en est plus douce et qu'il s'y trouve un plus grand nombre de cités et de nations policées, que nous désirons tous, qui plus est, connaître les lieux où règne le plus d'activité, où les formes de gouvernement sont le plus variées et les arts le plus florissants, où se trouve en un mot réuni tout ce qui contribue le plus à éclairer les hommes, et qu'enfin nos

besoins nous conduisent naturellement vers les contrées, avec lesquelles nous pouvons espérer de nouer des relations de commerce et de société, c'est-à-dire vers les grands centres de population ou mieux vers les principaux foyers de civilisation. Sous tous ces rapports, disons-le encore, notre mer Intérieure a une grande supériorité; et l'on ne s'étonnera pas que nous ayons commencé par ses rivages notre description de la terre habitée.

19. Ainsi que nous l'avons marqué plus haut, on entre dans le golfe qui forme la mer Intérieure par le détroit d'Hercule, lequel n'a, dit-on, dans sa partie la plus resserrée, que 70 stades environ. Mais, quand on a dépassé ce canal, long de 120 stades, on voit les deux rivages s'écarter considérablement, celui de gauche plus encore que l'autre, et le golfe prendre l'aspect d'une grande mer. Bordé du côté droit par le littoral de la Libye jusqu'à Carthage, il l'est du côté opposé par le littoral de l'Ibérie, auquel succèdent la côte de la Celtique, avec les villes de Narbonne et de Massalia, la côte de la Ligystique et enfin la côte d'Italie jusqu'au détroit de Sicile. C'est en effet la Sicile qui, avec ses deux détroits, forme le côté oriental de ce premier bassin. Le détroit placé entre la Sicile et l'Italie a 7 stades seulement de largeur, l'autre qui se trouve entre la Sicile et Carthage a 1500 stades. On sait que la ligne tirée depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à cet *Heptastade* ou détroit de 7 stades, est une portion de la ligne plus grande menée jusqu'à Rhodes et au Taurus et qu'elle coupe le bassin en question à peu près par le milieu; or, on lui prête un développement de 12000 stades : ces 12000 stades représenteront donc la longueur du bassin. Quant à la largeur dudit bassin, elle mesure, là où elle est la plus grande, c'est-à-dire d'un point du golfe Galatique situé entre Massalia et Narbonne à un point de la côte de Libye situé juste vis-à-vis, elle mesure, disons-nous, à peu près 5000 stades. Toute la partie du bassin qui borde la Libye a reçu le nom de mer Libyque, quant à celle qui borde la côte opposée, elle s'appelle ici mer d'Ibérie, ailleurs mer Ligystique, plus loin

mer Sardonienne ou de Sardaigne, et enfin mer Tyrrhénienne jusqu'à la Sicile. Il y a beaucoup d'îles répandues le long de la côte de la mer Tyrrhénienne jusqu'à la Ligystique ou Ligurie : Sardo et Cyrnos sont les plus considérables, après la Sicile toutefois, qui de toutes nos îles est la plus étendue, comme elle est déjà la plus fertile. Il y a du reste une grande différence de celles-là aux autres, soit aux îles situées en pleine mer, comme voilà Pandataria[1] et Pontia[2], soit à celles qui bordent le littoral, j'entends Æthalia[3], Planasia, Pithecussa, Prochyté, Capriæ, Leucosia[4] et autres semblables. De l'autre côté de la Ligystique et tout le long du rivage jusqu'aux Colonnes d'Hercule, on ne compte que peu d'îles : de ce petit nombre font partie les Gymnesiæ et Ebysus[5]. Il n'y en a pas beaucoup non plus dans les parages de la Libye et de la Sicile, mais les plus remarquables sont Cossura, Ægimuros et les îles dites des Liparéens, ou, comme on les appelle quelquefois, les îles d'Æole.

20. Passé la Sicile et le double détroit qui la borde, on voit s'ouvrir d'autres bassins qui font suite au premier, l'un s'étend en avant de la région des Syrtes et de la Cyrénaïque et comprend les Syrtes elles-mêmes, l'autre est l'ancienne mer Ausonienne, appelée aujourd'hui mer de Sicile, qui du reste communique avec le précédent bassin et en forme même la continuation. On appelle mer de Libye le bassin qui se déploie en avant de la région des Syrtes et de la Cyrénaïque ; il finit là où commence la mer d'Égypte. Des deux Syrtes, la plus petite a environ 1600 stades de circuit : les îles Meninx et Cercina, situées des deux côtés de l'ouverture, en commandent l'entrée. Quant à la grande Syrte, Ératosthène lui attribue 500 stades de circonférence et 1800 stades de profondeur depuis les Hespérides jusqu'à Automala et à la frontière qui sépare la Cyrénaïque de

1. Différents Mss. donnent la leçon *Pandaria*. Meineke propose de lire *Pandateria*. — 2. Quelques Mss. donnent la leçon *Pantia*. — 3. *Athalia* dans quelques Mss. — 4. *Lucasia* dans quelques Mss. — 5 Certains Mss. donnent la double leçon de *Gymnesia* (au singulier) et de *Bysus*. M. Müller incline à croire que *Bysus* pourrait bien être la forme véritable du dernier de ces noms (*Index var. lect.* p. 949, col. 1).

toute cette partie de la Libye; mais, suivant d'autres auteurs, elle n'aurait que 4000 stades de tour et 1500 stades de profondeur, 1500 stades, juste la largeur de l'ouverture. La mer de Sicile, maintenant, baigne les côtes orientales de la Sicile et de l'Italie, celles d'Italie depuis Rhegium jusqu'à Locres, celles de Sicile depuis le territoire de Messine jusqu'à Syracuse et au Pachynum. Au levant, elle se prolonge jusqu'à la pointe de l'île de Crète, baigne et entoure la plus grande partie du Péloponnèse et forme le golfe de Corinthe; au nord, elle atteint le promontoire Iapygien et l'entrée du golfe d'Ionie et s'avance au S. de l'Épire jusqu'au golfe Ambracique et à la côte qui y fait suite et qui avec le Péloponnèse dessine le golfe de Corinthe. Le golfe d'Ionie, lui, n'est qu'une portion de ce bassin appelé aujourd'hui l'Adrias ou Adriatique, qui, bordé à droite par la côte d'Illyrie et à gauche par celle d'Italie jusqu'à la ville d'Aquilée, laquelle est située au fond d'un dernier golfe, s'avance étroit et allongé dans une direction nord-ouest : la longueur de ce bassin est de 6000 stades et sa plus grande largeur de 1200. En fait d'îles, on y remarque un premier groupe considérable répandu le long de la côte d'Illyrie et qui comprend les îles Apsyrtides, Cyrictica[1] et Liburnides, puis Issa et Tragurium, Melæna-Corcyra ou Corcyre-la-Noire[2], et enfin Pharos; et, sur la côte d'Italie, un autre groupe comprenant les îles dites *de Diomède*. La mer de Sicile passe pour avoir, du Pachynum à l'île de Crète, 4500 stades et autant jusqu'au Ténare en Laconie; moins de 3000[3] maintenant du promontoire Iapygien au fond du golfe de Corinthe, mais plus de 4000 du même promontoire à la côte de Libye. Ses principales îles sont Corcyre et les Sybotes sur la côte d'Épire, puis, dans les parages qui précèdent l'entrée du golfe de Corinthe, Céphallénie, Ithaque, Zacynthe et les Échinades.

21. A la mer de Sicile succèdent la mer de Crète, la mer Saronique et celle de Myrtos. Cette dernière, comprise entre

1. Certains Mss. donnent la leçon *Ceryctica*. — 2. *Melinna* se lit dans quelques Mss. — 3. Voy. ce que dit M. Müller (*Index var. lect.*, p. 949, col. 1) sur ce nombre de 3000 stades.

la Crète, l'Argie ou Argolide et l'Attique, mesure dans sa plus grande largeur, à partir de l'Attique, environ 1200 stades, et un peu moins du double en longueur. Les îles qu'on y rencontre sont Cythère, Calaurie, Ægine, Salamine et déjà une partie des Cyclades. A la suite de la mer de Myrtos, on rencontre la mer Égée avec le golfe Mélas et l'Hellespont, puis la mer Icarienne et la mer Carpathienne, celle-ci s'étendant jusqu'aux parages des îles de Rhodes et de Crète[1], et jusqu'aux premières terres du continent d'Asie.... En fait d'îles, ces mers renferment, avec le reste des Cyclades, les Sporades, et toutes les îles du littoral de la Carie, de l'Ionie et de l'Æolide jusqu'à la Troade, telles que Cos, Samos, Chios, Lesbos et Tenedos; celles aussi du littoral de la Hellade jusqu'à la Macédoine et à la partie de la Thrace qui y confine, à savoir l'Eubée, Scyros, Peparethos, Lemnos, Thasos, Imbros et Samothrace et maintes autres encore, que nous ferons connaître en leur lieu et place dans la suite de ce traité. Cette partie de la mer Intérieure mesure en longueur 4000 stades environ, plutôt plus que moins, et en largeur à peu près 2000 stades, et se trouve enfermée entre les côtes d'Asie que nous venons d'indiquer, la côte de Grèce qu'on range du S. au N. depuis Sunium jusqu'au golfe Thermœen et les rivages des golfes de Macédoine jusqu'à la Chersonèse de Thrace.

22. Le long de celle-ci s'étend le détroit des sept stades, dit de *Sestos et d'Abydos*, par lequel la mer Égée et l'Hellespont communiquent avec une autre mer plus septentrionale, nommée la Propontide, qui communique elle-même avec le Pont-Euxin. Quant au Pont-Euxin, il forme en quelque sorte deux mers distinctes : on voit, en effet, se détacher de la côte septentrionale ou côte d'Europe et de la côte opposée ou côte d'Asie deux caps ou promontoires, qui, en s'avançant à la rencontre l'un de l'autre vers le centre du Pont, resserrent le passage et forment ainsi

1. M. Müller (*Index var. lect.*, p. 949, col. 2) croit trouver dans une grossière erreur de Denys le Périégète l'explication et le principe de l'interpolation du nom de l'île de Cypre dans cet endroit de la Géographie de Strabon.

deux grands bassins. Le promontoire de la côte d'Europe s'appelle *Criou-Metôpon* et celui de la côte d'Asie *Carambis*, ils sont distants l'un de l'autre de 2500 stades environ [1]. Le bassin occidental a en longueur, de Byzance aux bouches du Borysthène, 3800 stades et 2000 stades en largeur [2]; il contient l'île Leucé. Le bassin oriental est de forme oblongue et se termine par le golfe étroit et profond de Dioscurias : il a 5000 stades de longueur, si ce n'est un peu plus, et 3000 stades environ de largeur. Quant au périmètre total du Pont-Euxin, il est de 25 000 stades. Quelques auteurs en comparent la forme à celle d'un arc scythe tendu, la corde de l'arc se trouvant figurée par celle des côtes du Pont-Euxin, qui s'étend à droite et qui n'offre dans tout son parcours, depuis l'entrée même de la mer jusqu'à l'enfoncement de Dioscurias, à l'exception toutefois de la pointe de Carambis, que des rentrants et des saillies sans importance, ce qui permet effectivement de l'assimiler à une ligne droite, tandis que la côte opposée avec sa double courbure, la courbure supérieure plus arrondie et la courbure inférieure plus surbaissée, reproduit assez exactement la corne de l'arc, et dessine deux golfes, dont le plus occidental est en effet sensiblement plus arrondi que l'autre.

23. Au-dessus et au nord du bassin oriental s'étend le lac Mæotis, qui a 9000 stades de tour, peut-être même un peu plus, et qui se déverse dans le Pont par le Bosphore Cimmérien, comme le Pont lui-même se déverse dans la Propontide par le Bosphore de Thrace : on appelle ainsi le détroit, large de 4 stades, qui lui sert d'entrée près de Byzance. La Propontide, elle, passe pour avoir 1500 stades de longueur de la Troade à Byzance, et à peu près autant de largeur : on y remarque l'île de Cyzique et autour d'elle plusieurs autres îlots.

24. Voilà ce qu'est la mer Égée et jusqu'où elle s'étend

1. Voy., dans son *Index var. lect.*, p. 949, col. 2. les raisons excellentes, suivant nous, que donne M. Müller pour ne pas réduire à 1500 stades la distance des deux promontoires, malgré l'autorité de Bochart, de Gossellin, de Groskurd et de Meineke. — 2. M. Müller pense que Strabon avait écrit ici 2800 et que la répétition du même nombre de centaines dans la même ligne a donné lieu à l'omission.

vers le nord. A partir de Rhodes maintenant, commence cet autre bassin qui comprend, outre la mer d'Égypte, les mers de Pamphylie et d'Issus ; il s'étend dans la direction du levant jusqu'à Issus en Cilicie, sur un espace de 5000 stades, le long des côtes de la Lycie, de la Pamphylie et du littoral entier de la Cilicie ; puis, à partir de là, la Syrie, la Phénicie et l'Égypte jusqu'à Alexandrie l'enferment au midi et au couchant. L'île de Cypre se trouve à la fois dans le golfe d'Issus et dans la mer de Pamphylie, et confine à la mer d'Égypte. De Rhodes à Alexandrie, le trajet direct par le vent du nord est de 4000 stades environ ; la distance est doublée quand on suit les côtes. Mais, au dire d'Ératosthène, l'évaluation que font les marins de cette traversée est tout arbitraire, les uns lui donnant l'étendue que nous venons de dire et les autres la portant hardiment à 5000 stades, tandis que lui, par des observations *sciothériques* ou gnomoniques, n'y trouvait que 3750 stades. Or, toute la partie de cette mer qui borde la Cilicie et la Pamphylie, tout le côté droit du Pont-Euxin, avec la Propontide, et tout le littoral correspondant jusqu'à la Pamphylie dessinent par le fait une grande presqu'île, dont l'isthme, très-large, va de Tarse sur la mer de Cilicie à Amisus sur le Pont et à Thémiscyre, cette grande plaine dite *des Amazones;* car le pays qui s'étend en dedans de cette ligne jusqu'à la Carie et à l'Ionie, autrement dit le pays en deçà de l'Halys, se trouve complétement entouré par la mer Égée et les autres mers ou bassins dont nous avons parlé, et qui prolongent la mer Égée des deux côtés. Ajoutons que le nom d'*Asie*, qui appartient au continent tout entier, désigne aussi en particulier cette presqu'île.

25. En somme, le point le plus méridional de notre mer Intérieure est le fond de la Grande Syrte et le plus méridional, après celui-là, Alexandrie d'Égypte, avec les bouches du Nil ; quant au point le plus septentrional, c'est l'embouchure du Borysthène qui le représente, à moins qu'on n'ajoute à notre mer le lac Mæotis (et ce lac peut bien être, en effet, considéré comme une de ses dépendances), auquel

cas le point le plus septentrional sera représenté par l'embouchure du Tanaïs. Le point le plus occidental, maintenant, est le détroit des Colonnes d'Hercule, et le plus oriental le fond de ce golfe de Dioscurias, dont il a été question plus haut; car évidemment Ératosthène se trompe quand il nous donne pour extrémité orientale de notre mer le golfe d'Issus, ledit golfe étant situé sur le méridien d'Amisus et de la plaine de Thémiscyre, ou tout au plus sur celui de la Sidène, autre grande plaine qui s'étend jusqu'à Pharnacia, et le trajet qui reste à faire à l'E. de ce méridien pour atteindre Dioscurias étant encore de plus de 3000 stades, comme on le verra plus clairement, quand nous en serons à décrire toute cette contrée en détail. Telle est donc l'idée qu'il faut se faire de notre mer Intérieure.

26. Mais nous devons aussi esquisser à grands traits les différentes terres qui lui servent de ceinture, et pour cela naturellement partir du même point que pour la description de la mer elle-même. Or, en entrant dans le détroit des Colonnes d'Hercule, on se trouve avoir à droite la côte de Libye, qui s'étend ainsi jusqu'au Nil, et à gauche, en face de la Libye, la côte d'Europe, laquelle s'étend jusqu'au Tanaïs, pour se terminer, comme la Libye, à la frontière d'Asie. Seulement c'est par l'Europe que nous devrons commencer, vu sa forme pittoresque et les conditions éminemment favorables dans lesquelles la nature l'a placée pour le développement moral et social de ses habitants, conditions qui lui ont permis de faire participer les autres continents à ses propres avantages. L'Europe, en effet, est tout entière habitable, à l'exception d'une faible portion de son étendue, où le froid empêche qu'on n'habite : cette partie inhabitable est située dans le voisinage des populations *hamaxèques* des bords du Tanaïs, du Mæotis et du Borysthène. Il y a bien encore, dans la partie habitable, quelques cantons froids et montagneux, dont les habitants semblent condamnés par la nature à mener toujours l'existence la plus misérable, mais, grâce à une sage administration, ces lieux-là même, ces lieux affreux, vrais repaires de brigands, semblent s'être

adoucis. C'est ainsi que les Grecs ont réussi à faire des montagnes et des rochers où ils étaient confinés un beau et agréable séjour, grâce à leur administration prévoyante, à leur goût pour les arts et à leur parfaite entente de toutes les conditions de la vie matérielle. Les Romains, de leur côté, après avoir incorporé à leur empire maintes nations restées jusque-là sauvages par le fait des pays qu'elles occupaient et que leur âpreté naturelle, leur manque de ports, la rigueur de leur climat ou telle autre cause rendait presque inhabitables, sont parvenus à les tirer de leur isolement, à les mettre en rapport les unes avec les autres et à ployer les plus barbares aux habitudes de la vie sociale. Mais, dans le reste de la partie habitable, là où le sol de l'Europe est uni et son climat tempéré, la nature semble avoir tout fait pour hâter les progrès de la civilisation. Comme il arrive, en effet, que, dans les contrées riantes et fertiles, les populations sont toujours d'humeur pacifique, tandis qu'elles sont belliqueuses et énergiques dans les contrées plus pauvres, il s'établit entre les unes et les autres un échange de mutuels services, les secondes prêtant le secours de leurs armes aux premières qui les aident à leur tour des productions de leur sol, des travaux de leurs artistes et des leçons de leurs philosophes. En revanche, on conçoit tout le mal qu'elles peuvent se faire pour peu qu'elles cessent de s'entr'aider ainsi, l'avantage, dans le cas d'un conflit, devant être, à ce qu'il semble, du côté de ces populations toujours armées et toujours prêtes à user de violence, à moins pourtant qu'elles ne succombent sous le nombre. Eh bien! A cet égard là encore, l'Europe a reçu de la nature de grands avantages : comme elle est en effet toute parsemée de montagnes et de plaines, partout les populations agricoles et civilisées y vivent côte-à-côte avec les populations guerrières, et les premières, j'entends celles qui ont le caractère pacifique, étant les plus nombreuses, la paix a fini par y prévaloir universellement, d'autant qu'on peut dire que les conquêtes successives des Grecs, des Macédoniens et des Romains n'ont fait elles-mêmes que la

servir et la propager. Il s'ensuit aussi qu'en cas de guerre l'Europe est en état de se suffire à elle-même, puisqu'à côté d'une population nombreuse de cultivateurs et de citadins elle compte beaucoup de soldats exercés. Un autre de ses avantages, c'est qu'elle tire de son sol les produits les meilleurs et les plus nécessaires à la vie et de ses mines les métaux les plus utiles ; restent donc les parfums et les pierres précieuses qu'elle est obligée de tirer du dehors, mais ce sont là des biens dont on peut être privé sans mener pour cela une existence plus misérable que ne l'est en somme celle des peuples qui en regorgent. Ajoutons enfin qu'elle nourrit une très-grande quantité de bétail et fort peu de bêtes féroces et nous aurons achevé de donner de la nature de ce continent une idée générale.

27. Prenons maintenant une à une ses différentes parties. La première qui se présente en commençant par l'occident est l'Ibérie : cette contrée a la forme à peu près d'une peau de bœuf, dont on supposerait la partie antérieure ou cervicale tournée vers la Celtique, c'est-à-dire, vers l'est, de manière à pouvoir y découper celui des côtés de l'Ibérie que détermine le mont Pyréné[1]. Des trois autres côtés, l'Ibérie est entourée par la mer, à savoir au midi par notre mer Intérieure jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ailleurs par la mer Atlantique, jusqu'à l'extrémité septentrionale du mont Pyréné. Sa plus grande longueur est de 6000 stades environ et sa plus grande largeur de 5000.

28. Vient ensuite la Celtique, qui s'étend à l'est jusqu'au cours du Rhin et qui se trouve avoir pour côté ou pour limite septentrionale tout le Détroit Britannique, l'île de Bretagne décrivant de l'autre côté du détroit une ligne parallèle juste de même longueur que la côte de la Celtique, c'est-à-dire une ligne de 500 stades environ, et pour côté oriental le cours du Rhin, lequel est parallèle à la chaîne du mont Pyréné. Quant

1. Voy. dans l'*Index var. lectionis* de l'édition Müller (p. 950, col. 1) les différentes restitutions qui ont été proposées de ce passage. Nous avons traduit en combinant celles de Coray et de M. Piccolos : τούτοις ἐν ἀπ:τέμνεται τῶν πλευρῶν, ὁριζόμενον τῇ x. Π. Cf. Meineke : *Vindic. Strabon.*, p. 12.

à son côté méridional, il est représenté en partie par la chaîne des Alpes, depuis les bords du Rhin, en partie par notre mer elle-même, là où elle forme ce golfe profond appelé le golfe Galatique, sur les rivages duquel s'élèvent les villes si célèbres de Massalia et de Narbonne. Juste en face de ce golfe, sur la côte opposée de la Celtique, s'en ouvre un autre, appelé de même Golfe Galatique, mais qui est tourné vers le nord, vers la côte de Bretagne. C'est entre ces golfes que la Celtique se trouve avoir le moins de largeur, car elle se rétrécit là jusqu'à ne plus former qu'un isthme ayant moins de 3000, et plus de 2000 stades. Une longue arête montagneuse, perpendiculaire à la chaîne du mont Pyréné et appelée le mont Cemmène, traverse cet isthme et vient finir juste dans les plaines du centre de la Celtique. Quant aux Alpes, qui sont des montagnes extrêmement élevées, elles décrivent une circonférence de cercle, dont la partie convexe est tournée vers ces plaines de la Celtique et vers la chaîne du mont Cemmène, tandis que la partie concave regarde la Ligystique et l'Italie. On y compte un grand nombre de peuples, tous Celtes, à l'exception des Ligyens : encore ceux-ci, bien qu'étant de race différente, se rapprochent-ils beaucoup des Celtes par leur manière de vivre. La partie des Alpes qu'ils habitent est contiguë aux Apennins ; mais ils occupent en outre une partie de cette dernière chaîne, laquelle traverse l'Italie du nord au sud dans toute sa longueur pour ne se terminer qu'au détroit de Sicile.

29. L'Italie, elle, s'ouvre par de grandes plaines, qui, du pied des Alpes, s'étendent jusqu'au fond de l'Adriatique et aux pays qui l'avoisinent ; mais, dans la partie qui fait suite à ces plaines, elle forme un promontoire étroit, une espèce de presqu'île allongée, que la chaîne de l'Apennin traverse, avons-nous dit, d'une extrémité à l'autre, offrant ainsi une longueur de 7000 stades environ, avec une largeur singulièrement variable. Les mers qui dessinent la Péninsule Italique sont, d'une part, la mer Tyrrhénienne, laquelle commence où finit la mer Ligystique, et, d'autre part, la mer Ausonienne, avec l'Adrias ou Adriatique.

30. Passé l'Italie et la Celtique, commence la partie orientale de l'Europe, qui se trouve coupée en deux par le cours de l'Ister. Ce fleuve coule de l'ouest à l'est jusqu'au Pont-Euxin en laissant à gauche toute la Germanie, laquelle part du Rhin, tout le pays des Gètes et celui des Tyrégètes, des Bastarnes et des Sauromates qui se prolonge jusqu'au Tanaïs et au lac Mæotis, et à droite la Thrace tout entière avec l'Illyrie et le reste de la Grèce, qui termine l'Europe de ce côté. — Nous avons déjà nommé la plupart des îles qui bordent l'Europe, les principales sont, en dehors des Colonnes d'Hercule, Gadira, les Cassitérides et les îles Britanniques, et, en dedans des Colonnes, les Gymnesiæ, les petites îles des Phéniciens, des Massaliotes et des Lygiens, puis les îles d'Italie jusqu'aux îles d'Æole et à la Sicile et enfin celles qui bordent l'Épire et les côtes de Grèce jusqu'à la Macédoine et à la Chersonèse de Thrace.

31. Au delà du Tanaïs et du lac Mæotis, on entre dans la région *Cis-Taurique*, et, au delà de celle-ci, dans la région *Trans-Taurique*. Comme l'Asie est, en effet, divisée en deux par la chaîne du Taurus, laquelle s'étend depuis les promontoires les plus avancés de la Pamphylie jusqu'à la partie de la mer Orientale qui baigne l'Inde et la Scythie voisine de l'Inde, les Grecs ont appelé région *Cis-Taurique* la portion septentrionale du continent asiatique, et région *Trans-Taurique* la portion méridionale. Cela étant, on voit que les pays qui font suite au lac Mæotis et au Tanaïs devront appartenir à l'Asie Cis-Taurique. Or, de ces pays, le premier qui se présente est celui qui se trouve compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin : il se termine d'une part au Tanaïs et à l'Océan, tant à la partie extérieure de l'Océan qu'à celle qui forme la mer Hyrcanienne, et d'autre part à l'*isthme*, c'est-à-dire à la ligne qui représente le trajet le plus court entre le fond du Pont-Euxin et la mer Caspienne. Puis viennent (toujours dans la région Cis-Taurique) les pays qui s'étendent au-dessus de la mer Hyrcanienne jusqu'à la mer de l'Inde et à la partie de la Scythie attenante à cette mer et jusqu'au mont Imaüs. Une portion de

ces pays est habitée par les Mæotes[1] et les différents peuples répandus dans l'intervalle de la mer Hyrcanienne et du Pont jusqu'au Caucase et aux frontières de l'Albanie et de l'Ibérie, à savoir les Sauromates, les Scythes, les Achæens, les Zyges et les Héniokhes ; une autre portion des contrées situées au-dessus de la mer Hyrcanienne, je veux dire celle qui est immédiatement au nord de l'Inde, appartient aux Scythes, aux Hyrcaniens, aux Parthyéens, aux Bactriens et aux Sogdiens. Au midi, maintenant, de la mer Hyrcanienne (d'une partie du moins de cette mer) et de l'isthme entier qui la sépare du Pont, on trouve, avec la portion la plus considérable de l'Arménie, la Colchide et toute la Cappadoce, laquelle se prolonge à la rigueur jusqu'au Pont et aux frontières des tribus Tibaraniques, puis la contrée dite *en deçà de l'Halys*, laquelle renferme : 1°, sur les bords mêmes du Pont et de la Propontide, la Paphlagonie, la Bithynie et la Mysie ; 2° la Phrygie Hellespontiaque, y compris la Troade ; 3°, le long de la mer Égée et de cette autre mer qui en est la continuation, l'Æolide, l'Ionie, la Carie, la Lycie ; 4° enfin, dans l'intérieur, la Phrygie, avec la Gallo-Grèce ou Galatie et l'Épictète, qui font toutes deux partie de la Phrygie, puis la Lycaonie et la Lydie.

32. Aux populations de la Cis-Taurique proprement dite succèdent celles qui habitent la montagne même, comme oilà les Paropamisades, les montagnards de la Parthyène, de la Médie, de l'Arménie, de la Cilicie et ceux de la Lycaonie [lis. *Cataonie*][2] et de la Pisidie. Mais tout de suite après les populations de la montagne commence la région *Trans-Taurique*. On y entre par l'Inde, la plus grande et la plus riche de toutes les contrées de l'Asie, qui se termine, d'une part, à la mer Orientale, et, de l'autre, à la partie méridionale de l'Atlantique. De ce côté, l'Inde a devant elle une île aussi étendue, pour le moins, que la Bre-

1. D'après la remarque de Gossellin, approuvée par Coray, on s'accorde à retrancher ici le nom des Σαυρομάται qui, dans tous les Mss. et dans toutes les éditions antérieures, suit immédiatement celui des Mæotes.— 2. D'après la conjecture de Siebenkees universellement admise aujourd'hui.

tagne, l'île de Taprobane. Après l'Inde, en se dirigeant à l'ouest, avec les montagnes à sa droite, on rencontre un vaste pays à peine habitable, tant le sol en est pauvre et stérile, et dont la population, composée d'ailleurs d'éléments hétérogènes, est entièrement barbare : ce pays est l'Arie. Il s'étend depuis le pied des montagnes jusqu'à la Gédrosie et à la Carmanie. Suivent, dans la partie maritime, la Perse, la Susiane et la Babylonie, qui s'étendent toutes trois jusqu'à la mer Persique, avec d'autres territoires plus petits groupés autour de leurs frontières; puis [dans la partie montagneuse], soit au pied, soit au cœur même des montagnes, la Parthyène, la Médie, l'Arménie, avec les pays qui y touchent, et la Mésopotamie. A la Mésopotamie maintenant succèdent les pays en deçà de l'Euphrate, à savoir : l'Arabie heureuse tout entière, qui se trouve complétement isolée entre le golfe Arabique et le golfe Persique, puis la contrée occupée par les Scénites et les Phylarques, lesquels s'étendent jusqu'à l'Euphrate et à la Syrie. Enfin, au delà du golfe Arabique, le pays jusqu'au Nil est habité par les populations éthiopiennes et arabes; puis à celles-ci succèdent les Égyptiens, suivis eux-mêmes des Syriens, des Ciliciens, de ceux notamment qui occupent la Cilicie-Trachée, et en dernier lieu des Pamphyliens.

33. La Libye, qui fait suite à l'Asie, tient à l'Égypte et à l'Éthiopie. L'une de ses côtes, celle qui nous fait face, décrit depuis Alexandrie, où elle commence, presque jusqu'aux Colonnes d'Hercule, une ligne droite, interrompue seulement soit par les Syrtes et quelques autres enfoncements moins considérables, soit par les saillies des caps qui forment ces différents golfes. Mais la côte qui borde l'Océan, après avoir suivi jusqu'à une certaine distance de l'Éthiopie une direction parallèle à celle de la première, se rapproche sensiblement du nord, réduisant ainsi la largeur du continent jusqu'à ne plus former qu'un promontoire, dont l'extrémité, terminée en pointe, tombe un peu au delà des Colonnes d'Hercule, ce qui donne à la Libye la forme d'un trapèze. On s'accorde à dire, et M. Pison, ancien préfet de cette

province, nous a confirmé le fait, que l'aspect de la Libye est proprement celui d'une peau de panthère. Ce qui la fait paraître ainsi toute tachetée, c'est le grand nombre d'*oasis* qui s'y trouvent (les Égyptiens appellent ainsi les divers centres de population que les sables arides du désert entourent de tous côtés). Mais ce n'est pas tout, et la Libye offre encore cette particularité d'être divisée en trois zones distinctes, à savoir : le long de notre mer une première zone d'une extrême fertilité dans la plus grande partie de son étendue, mais surtout dans la Cyrénaïque et dans tout le territoire dépendant de Carthage jusqu'à la Maurusie et aux Colonnes d'Hercule; puis, le long de l'Océan, une autre région passablement fertile; enfin une zone intermédiaire tout à fait stérile, qui ne produit rien que le silphium et qui n'est guère composée que de déserts âpres et sablonneux. On trouve, du reste, la même nature de terrain dans toute la partie de l'Asie située sous ce même parallèle, c'est-à-dire dans l'Éthiopie, la Troglodytique, l'Arabie et la côte de Gédrosie occupée par les Ichthyophages. Des peuples, maintenant, qui habitent la Libye, la plupart nous sont encore inconnus, car il est rare que des armées ou même des voyageurs étrangers parcourent cette contrée, et, d'autre part, on voit très-peu d'indigènes venir de si loin visiter nos pays, sans compter que ceux qui y viennent mentent généralement ou ne disent pas tout ce qu'ils savent. Voici pourtant ce qui paraît résulter de leurs informations. Ils nomment Éthiopiens les peuples les plus méridionaux de la Libye, Garamantes, Pharusiens[1] et Nigrites ceux qui habitent au-dessous de l'Éthiopie, et Gætules, les peuples placés au-dessous des précédents. Puis viennent, dans le voisinage ou sur le bord même de la mer : 1°, du côté de l'Égypte, les Marmarides, qui s'étendent jusqu'à la Cyrénaïque; 2°, au-dessus de la Cyrénaïque et des Syrtes, les Psylles, les Nasamons, quelques tribus aussi de Gætules, les Sintes[2], et

1. *Arusiens*, dans quelques Mss. — 2. Voy. *Index var. lect.*, p. 950, col. 2, la longue note, dans laquelle M. Müller défend contre l'opinion de Kramer, qui avait cru devoir remplacer ce nom par celui des *Asbystes*, la leçon des Mss.

enfin les Byzaciens, qui vont jusqu'à la Carchédonie ou province Carthaginoise. Au delà de ce pays, qui a une étendue considérable, commence le territoire des Nomades [ou Numides], nation dont les tribus les plus connues portent les noms de Masyliéens et de Masæsyliens. Puis viennent les Maurusiens, les plus reculés de tous ces peuples. De Carthage aux Colonnes d'Hercule, le pays est généralement riche et fertile, mais déjà infesté de bêtes féroces, comme tout l'intérieur de la Libye. On peut même croire que le nom de *Nomades*, que porte une partie de ces peuples, leur est venu de ce que anciennement la multitude des bêtes féroces les avait mis dans l'impossibilité absolue de cultiver leurs terres. Aujourd'hui, sans cesser d'être d'excellents chasseurs (d'autant que les Romains contribuent singulièrement à entretenir leur adresse par cette fureur de *thériomachies*), ces peuples ont acquis en agriculture la même supériorité qu'ils avaient déjà dans l'art de la chasse. — Nous n'en dirons pas davantage au sujet des continents.

34. Il nous reste à parler des *climats;* mais, comme pour ce qui précède, nous ne ferons ici que tracer une esquisse générale, en partant des deux lignes que nous avons appelées *lignes premières* ou *élémentaires*, c'est-à-dire de la ligne qui représente la plus grande longueur de la terre habitée et de celle qui en figure la plus grande largeur, et plutôt encore de celle-ci que de l'autre. L'astronome, lui, est tenu d'entrer à ce sujet dans de plus longs développements, et de procéder comme a fait Hipparque, qui nous dit avoir dressé par écrit des tables donnant pour tous les lieux de la terre situés dans le quart de sphère dont nous occupons une partie et compris par conséquent dans l'intervalle de l'équateur au pôle boréal, les différents changements que présente l'aspect du ciel. Mais le géographe n'a pas à s'inquiéter de ce qui se trouve en dehors de notre terre habitée; même dans les limites de celle-ci, il n'a pas à faire le relevé complet de toutes les différences que peut offrir l'aspect ou l'apparence du ciel, car cette multi-

plicité de détails, et surtout de détails de ce genre, ne pourrait qu'embarrasser l'homme du monde, l'homme pratique, pour qui il écrit. Il nous suffira donc d'exposer les plus marquantes à la fois et les plus simples des différences qu'Hipparque a indiquées, en admettant, comme lui, pour l'étendue totale de la terre, la mesure de 252 000 stades, proposée par Ératosthène. Car, avec cette mesure, le désaccord qu pourra exister entre les apparences célestes et l'étendu réelle des intervalles terrestres correspondants ne sera jamais bien considérable. Qu'on suppose le plus grand cercl de la terre partagé en 360 sections, chacune de ces sections sera, on le voit, de 700 stades. Eh bien! C'est cette mesure de 700 stades dont s'est servi Hipparque pour prendre les distances ou intervalles sur le [premier] méridien, que nous avons dit être celui de Méroé. Lui part de l'équateur même et note au fur et à mesure toutes les positions qui se succèdent de 700 stades en 700 stades sur le méridien en question, essayant pour chacune de déterminer l'état correspondant du ciel. Mais nous, nous n'avons pas à partir d'aussi loin, car s'il est vrai, comme quelques auteurs le pensent, que la région de l'équateur soit elle-même habitable, il faut y voir en quelque sorte une seconde *terre habitée*, s'étendant comme une bande étroite dans la partie de la terre que l'excès de la chaleur rend inhabitable et la coupant juste par le milieu, sans dépendre de *notre terre habitée;* or, on sait que le géographe n'envisage rien en dehors de la terre que nous habitons et qui se trouve avoir pour limites, au midi, le parallèle de la Cinnamômophore, et, au nord celui d'Ierné. Il y a plus, entre ces limites mêmes, si nous ne perdons pas de vue ce que doit être une description proprement géographique, nous n'avons pas à énumérer toutes les positions qui se succèdent aux intervalles marqués ci-dessus, non plus qu'à noter toutes les apparences célestes correspondantes. Seulement, à l'imitation d'Hipparque, c'est par le midi que nous commencerons l'exposé qui va suivre.

35. Suivant Hipparque, la position des peuples placés

sous le parallèle de la Cinnamômophore, c'est-à-dire à 3000 stades au S. de Méroé et à 8800 stades au N. de l'équateur, représente à très-peu de chose près le milieu de l'intervalle compris entre l'équateur et le tropique d'été, lequel passe par Syène, puisque cette ville est à 5000 stades de Méroé. Ces mêmes peuples sont les premiers pour qui la Petite-Ourse se trouve comprise tout entière dans le cercle arctique et demeure toujours visible, l'étoile la plus méridionale de la constellation, l'étoile brillante qui termine la queue, étant placée sur la circonférence même du cercle arctique, de manière à raser l'horizon. Le golfe Arabique, maintenant, qui s'étend à l'E. du méridien de Méroé et qui lui est on peut dire parallèle, débouche dans la mer Extérieure à la hauteur juste de la Cinnamômophore ou de la contrée où l'on chassait anciennement l'éléphant. Il s'ensuit que le parallèle de la Cinnamômophore doit tomber d'un côté un peu au S. de la Taprobane ou sur la pointe méridionale de cette île et du côté opposé dans le sud tout à fait de la Libye.

36. A Méroé et à Ptolémaïs Troglodytique, le plus long jour est de treize heures équinoxiales, la position de ces deux villes nous représente donc à la rigueur le milieu de la distance entre l'équateur et le parallèle d'Alexandrie, la différence en plus du côté de l'équateur n'étant que de 1800 stades. Le parallèle de Méroé qui, à gauche, traverse des contrées inconnues, passe à droite par l'extrémité de l'Inde. A Syène et à Bérénice (j'entends la Bérénice du golfe Arabique et de la Troglodytique), on se trouve avoir, lors du solstice d'été, le soleil au zénith; en outre le plus long jour y est de treize heures équinoxiales et demie, et la Grande-Ourse elle-même s'y montre comprise à peu près tout entière dans le cercle arctique, car il ne reste en dehors que les cuisses, l'extrémité de la queue et l'une des étoiles du carré. Quant au parallèle de Syène, d'un côté il coupe le pays des Ichthyophages en Gédrosie et de l'autre il passe à 5000 stades ou peu s'en faut dans le sud de Cyrène.

37. Pour tous les lieux situés entre le tropique et l'équateur, les ombres tombent alternativement au nord et au midi, tandis que, pour les lieux situés à partir de Syène en dehors du tropique d'été, l'ombre méridienne tombe invariablement dans la direction du nord. Les habitants des premiers sont dits *amphisciens*, ceux des autres *hétérosciens*. Ce n'est pas là du reste le seul caractère distinctif de la région tropicale, en parlant des zones, nous en avons signalé un autre, qui consiste en ce que son sol sablonneux et sec ne produit que le silphium, tandis que les contrées plus méridionales sont abondamment arrosées et d'une grande fertilité.

38. Pour les habitants des pays situés à 4000 stades environ au sud du parallèle d'Alexandrie et de Cyrène, le plus long jour est de 14 heures équinoxiales; en même temps ils ont Arcturus au zénith, l'étoile seulement décline un peu au sud. Comme à Alexandrie, maintenant, au temps de l'équinoxe, le rapport de l'ombre au gnomon est celui de 3[1] à 5, les lieux en question doivent se trouver à 1300 stades[2] au sud de Carthage, car à Carthage le rapport de l'ombre au gnomon, observé aussi le jour de l'équinoxe, est celui de 7 à 11. Quant au parallèle d'Alexandrie, il passe d'un côté par Cyrène, puis à 900 stades dans le sud de Carthage et coupe en se prolongeant la Maurusie par le milieu, pour traverser de l'autre côté successivement l'Égypte, la Cœlé-syrie, la Syrie supérieure[3], Babylone [ou plutôt la Babylonie[4]], la Susiade, la Perside, la Karmanie, la Haute-Gédrosie et finalement l'Inde.

39. A Ptolémaïs de Phénicie, à Sidon, à Tyr, le plus long jour est de 14 heures équinoxiales un quart: ces villes

1. Voy. la remarque de Gossellin, p. 372 du t. Ier de la traduction française (in-4°), note 5. — 2. M. Müller, après Groskurd, rejette la correction de 1400 stades (au lieu de 1300) proposée par Gossellin et admise par Coray, tout en reconnaissant que le nombre de 1400 serait plus exact. Ces corrections ont le grand inconvénient de prêter à Strabon une rigueur qu'il n'avait pas et ne voulait pas même avoir — 3. Voy. *Index var. lect.*, p. 951, col. 1, l'excellente remarque de M. Müller sur l'extension que les anciens géographes prêtaient à cette double dénomination. — 4. Bien que le nom Βαβυλών, comme le rappelle M. Müller, ne désigne pas uniquement la ville et s'emploie fréquemment pour désigner la contrée même.

sont de 1600 stades environ plus septentrionales qu'Alexandrie, et de 700 stades environ plus septentrionales que Carthage. Dans le Péloponnèse, au centre de l'île de Rhodes, à Xanthe de Lycie ou un peu au sud de cette ville, à 400 stades au sud de Syracuse, le plus long jour est de 14 heures équinoxiales et demie : ces différents lieux se trouvent à 3640 stades d'Alexandrie et [à 2740 stades environ de Carthage[1]], et le parallèle sous lequel ils sont situés coupe, au dire d'Ératosthène, la Carie, la Lycaonie, la Cataonie, la Médie, les Pyles Caspiennes et la partie de l'Inde voisine du Caucase.

40. A Alexandria Troas, à Amphipolis, à Apollonie, en Épire, et en Italie, dans les lieux qui se trouvent à la fois plus méridionaux que Rome et plus septentrionaux que Neapolis, le plus long jour est de 15 heures équinoxiales, et le parallèle passant par ces différents lieux est de 7000 stades environ plus septentrional que le parallèle d'Alexandrie d'Égypte (ce qui le met à plus de 28 800 stades de distance de l'équateur), plus septentrional aussi de 3400 stades que le parallèle de Rhodes ; d'autre part, il se trouve de 1500 stades plus méridional que Byzance, Nicée et Massalia, et un peu plus méridional que le parallèle même de Lysimachia, lequel doit passer, suivant Ératosthène, par la Mysie, la Paphlagonie, les environs de Sinope, l'Hyrcanie et Bactres.

41. A Byzance, le plus long jour est de 15 heures équinoxiales un quart, et le rapport de l'ombre au gnomon, à l'époque du solstice d'été, comme 42 — 1/5 est à 120; quant au parallèle passant par cette ville, il est à 4900 stades de distance de celui qui coupe Rhodes par le milieu, et à 30 300 stades du cercle de l'équateur. Entrons maintenant dans le Pont-Euxin et avançons-nous de 1400 stades dans la direction du nord, la durée du plus long jour est là de 15 heures équinoxiales et demie, et nous nous trouvons juste à égale distance du pôle et de l'équateur, avec le cercle arctique au zénith, lequel cercle nous paraît con-

1. Restitution probable de Groskurd.

tenir à la fois et l'étoile du cou de Cassiopée, et l'étoile un peu plus septentrionale qui forme le coude du bras droit de Persée.

42. A 3800 stades environ au nord de Byzance, le plus long jour étant de 16 heures équinoxiales, Cassiopée naturellement paraît se mouvoir tout entière dans le cercle arctique. On est là à la hauteur [des bouches] du Borysthène et des parties méridionales du Mæotis et à 34 100 stades de distance de l'équateur. De plus la partie de l'horizon qui regarde le nord se montre pendant l'été des nuits entières éclairée de lueurs crépusculaires qui embrassent tout l'intervalle du couchant au levant, car, le tropique d'été étant distant de l'horizon de la moitié et de la douzième partie d'un signe, le soleil, à minuit, se trouve naturellement à la même distance au-dessous de l'horizon et l'on sait que dans nos pays, quand le soleil atteint cette distance par rapport à l'horizon, il éclaire, soit avant son lever, soit après son coucher, d'une lueur crépusculaire respectivement la partie orientale et la partie occidentale du ciel. Du reste, sous le parallèle dont nous parlons, l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon, durant l'hiver, est au plus de neuf coudées. Ératosthène, maintenant, calcule que ledit parallèle est à 23 000 stades de distance de celui de Méroé, 23 000 stades, guère plus, puisque la première partie du trajet par l'Hellespont est déjà de 18 000 stades et que le reste jusqu'à [l'embouchure] du Borysthène mesure 5000 stades. Plus loin, dans les pays situés à 6300 stades de Byzance et passé l'extrémité septentrionale du Mæotis, le soleil, en hiver, s'élève au plus de 6 coudées et le plus long jour est de 17 heures équinoxiales.

43. Pour ce qui est des contrées ultérieures, lequelles touchent déjà pour ainsi dire à la partie de la terre que le froid rend inhabitable, le géographe n'a que faire de s'en occuper. Que si l'on veut pourtant s'instruire de la nature de ces climats, comme de maint autre détail astronomique qu'Hipparque a fait connaître, mais qui ne serait qu'un vain luxe dans un traité comme le nôtre, et que nous

avons dû négliger pour cette raison, on devra recourir à Hipparque lui-même. Ce serait également charger notre ouvrage d'un détail superflu que de reproduire tout ce que Posidonius a publié au sujet des *Périsciens*, des *Amphisciens* et des *Hétérosciens*. Nous devrons pourtant nous-même en toucher quelques mots, en dire assez du moins pour que nos lecteurs se fassent une idée claire de ces dénominations, et puissent distinguer dans la théorie de Posidonius la partie utile et la partie inutile au géographe. Il s'agit là d'ombres solaires, et comme le soleil, au jugement de nos sens, se meut dans un cercle parallèle à la révolution diurne du monde, on conçoit que les peuples pour lesquels se produit, à chaque révolution du monde, la succession d'un jour et d'une nuit, par suite de la position alternative du soleil au-dessus et au-dessous de l'horizon, doivent être ou *Amphisciens* ou *Hétérosciens : amphisciens*, quand après avoir vu, pendant une partie de l'année, l'ombre méridienne tomber au nord, parce que le soleil frappe alors du midi le gnomon élevé perpendiculairement sur une surface plane, ils la voient, le reste de l'année, tomber dans une direction contraire, parce que le soleil frappe alors le gnomon du côté opposé (ce qui n'arrive que pour les habitants de la zone comprise entre les tropiques); *hétérosciens*, quand ils voient l'ombre méridienne tomber ou toujours au nord (comme c'est le cas pour nous), ou toujours au midi (comme il arrive aux habitants de l'autre zone tempérée et en général à tous les peuples qui voient le cercle arctique plus petit que le tropique). Mais, avec les premiers peuples qui voient le cercle arctique de même grandeur ou plus grand que le tropique, commence la région dite des *Périsciens*, laquelle s'étend jusqu'au pôle : comme, en effet, pour cette partie de la terre, le soleil, pendant toute la durée de la révolution diurne du monde, se meut au-dessus de l'horizon, il est évident que l'ombre y doit décrire un cercle entier autour du gnomon. De là cette dénomination de *périsciens* proposée par Posidonius : quant aux pays qu'elle désigne, ils n'existent pas, à proprement parler, pour le géographe ; car,

ainsi que nous l'avons dit en réfutant Pythéas, le froid les rend absolument inhabitables. Nous n'avons même pas, d'après cela, à nous occuper de l'étendue que peut avoir cette région inhabitable, qu'il nous suffise d'avoir précédemment établi que la distance entre l'équateur et le tropique est de 4 soixantièmes du grand cercle de la terre, ce qui place toute contrée ayant le tropique pour cercle arctique sous le cercle que le pôle du zodiaque décrit dans la révolution diurne du monde.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Cette première esquisse de la géographie une fois tracée, nous devons la faire suivre d'une description détaillée des différentes parties de la terre habitée : tel est le plan effectivement que nous avons annoncé en commençant et jusqu'à présent, ce semble, la manière dont nous avions divisé notre sujet s'est trouvée bonne. Naturellement, ici encore, comme dans la première partie de notre ouvrage, et pour les mêmes motifs, l'Europe avec les pays qui en dépendent sera notre point de départ.

2. Le premier pays de l'Europe à l'occident, nous l'avons déjà dit, est l'Ibérie. Cette contrée, dans la plus grande partie de son étendue, est à peine habitable; on n'y rencontre, en effet, presque partout que des montagnes, des forêts et des plaines au sol maigre et léger, arrosées qui plus est de façon irrégulière. La région septentrionale, qui a déjà le double inconvénient d'un sol très-âpre et d'un climat extrêmement froid, doit encore à sa situation le long de l'Océan d'être absolument privée de relations et de communications avec les autres contrées, aussi n'imagine-t-on pas de séjour plus misérable. Telle est la nature de cette partie de l'Ibérie ; en revanche, la partie méridionale presque tout entière est riche et fertile, surtout ce qui se trouve placé en dehors des Colonnes d'Hercule. C'est ce que nous ferons voir en

présentant la *chorographie* du pays. Mais auparavant, déterminons-en la forme et l'étendue.

3. L'Ibérie ressemble tout à fait à une peau de bœuf, qu'on aurait déployée dans le sens de sa longueur de l'O. à l'E. (la partie antérieure tournée du côté de l'E.), et dans le sens de sa largeur du N. au S. Elle a 6000 stades de longueur, mais sa largeur qui, là où elle est la plus grande, mesure 5000 stades, tombe en certains endroits beaucoup au-dessous de 3000, notamment aux abords du Mont Pyréné, qui en représente le côté oriental. Cette montagne, en effet, s'étend du S. au N. en forme de chaîne continue et sépare la Celtique de l'Ibérie. Or, la Celtique se trouve être, ainsi que l'Ibérie, de largeur variable, et, comme c'est dans la partie où elles se rapprochent le plus du Mont Pyréné que l'une et l'autre contrée présentent le moins de largeur des bords de la mer Intérieure à ceux de l'Océan, elles offrent dans la même partie l'une et l'autre, et du côté de l'Océan comme du côté de la mer Intérieure, de grands golfes ou enfoncements. Seulement, les golfes celtiques, ou, comme on les appelle aussi, les golfes galatiques, ont plus de profondeur, et l'isthme de la Celtique est comparativement plus étroit que celui de l'Ibérie. Le Mont Pyréné forme donc le côté oriental de l'Ibérie. Quant au côté méridional, il est déterminé en partie par la mer Intérieure, depuis le Mont Pyréné jusqu'aux Colonnes d'Hercule, en partie par la mer Extérieure jusqu'au promontoire Sacré, puis le troisième côté ou côté occidental s'étend à peu près parallèlement au Mont Pyréné, depuis le promontoire Sacré jusqu'à la pointe du pays des Artabres, connue sous le nom de cap Nerium; enfin, le quatrième côté part de ce cap et va aboutir à l'extrémité septentrionale du Mont Pyréné.

4. Pour décrire maintenant le pays en détail, nous reprendrons du promontoire Sacré. Ce cap marque l'extrémité occidentale non-seulement de l'Europe, mais de la terre habitée tout entière. Car, si la terre habitée finit au couchant avec les deux continents d'Europe et de Libye, avec l'Ibé-

rie, extrémité de l'Europe, et avec la Maurusie, première terre de la Libye, la côte d'Ibérie au promontoire Sacré se trouve dépasser la côte opposée de 1500 stades environ. De là le nom de *Cuneus*, sous lequel on désigne toute la contrée attenante audit promontoire et qui, en latin, signifie un *coin*. Quant au promontoire même ou à la partie de la côte qui avance dans la mer, Artémidore, qui nous dit avoir été sur les lieux, en compare la forme à celle d'un navire; quelque chose même, suivant lui, ajoute à la ressemblance, c'est la proximité de trois îlots placés de telle sorte, que l'un figure l'éperon, tandis que les deux autres, avec le double port passablement grand qu'ils renferment, figurent les *épotides* du navire. Le même auteur nie formellement l'existence sur le promontoire Sacré d'un temple ou d'un autel quelconque dédié soit à Hercule, soit à telle autre divinité, et il traite Éphore de menteur pour avoir avancé le fait. Les seuls monuments qu'il y vit étaient des groupes épars de trois ou quatre pierres, que les visiteurs, pour obéir à une coutume locale, tournent dans un sens, puis dans l'autre[1], après avoir fait au-dessus certaines libations[2]; quant à des sacrifices en règle, il n'est pas permis d'en faire en ce lieu, non plus qu'il n'est permis de le visiter la nuit, les dieux, à ce qu'on croit, s'y donnant alors rendez-vous. En conséquence, les visiteurs sont tenus de passer la nuit dans un bourg voisin et d'attendre le jour pour se rendre au cap Sacré, en ayant soin d'emporter de l'eau avec eux, vu que l'eau y manque absolument.

5. Comme il est, à la rigueur, possible que les choses se passent de la sorte, il nous faut bien admettre cette partie du récit d'Artémidore, mais ce qui suit n'est évidemment qu'un tissu de fables et de superstitions populaires, et alors il de-

1. Nous avons lu ici μεταστρέφεσθαι avec M. Müller; la symétrie de la phrase rend cette leçon en effet plus probable que celle des Mss. μεταφέρεσθαι. Reste à expliquer maintenant le sens d'un pareil usage. — 2. Σπονδοποιησαμένων au lieu de ψευδοποιησαμένων, correction de Coray, ratifiée par MM. Meineke et Müller et rendue probable par cette circonstance qui termine le passage, qu'il fallait se munir d'eau quand on visitait le promontoire Sacré. Voy. Meineke, *Vind. Strabon. liber*, p. 14.

vient impossible d'ajouter foi à son témoignage. « Les gens du peuple, nous dit Posidonius, sont généralement persuadés, que, dans les contrées qui bordent l'Océan, le soleil paraît à son coucher plus grand qu'il ne paraît ailleurs, et qu'il s'y couche avec un bruit strident, comme si la mer sifflait en éteignant les feux de l'astre qui se plonge dans son sein[1], or c'est là une grossière erreur et c'en est une autre de prétendre que, dans ces mêmes contrées, la nuit succède brusquement au coucher du soleil. Non, ajoute-t-il, la nuit n'y arrive pas brusquement, seulement elle suit de très-près le coucher du soleil, et ceci s'observe également sur le bord des autres grandes mers. Dans les pays où le soleil se couche derrière de hautes montagnes, ce qu'on appelle la lumière diffuse prolonge la durée du jour davantage après le coucher de l'astre ; ici naturellement cette prolongation n'a pas lieu, cependant l'obscurité ne s'y fait point tout d'un coup, non plus que dans les grandes plaines. Pour ce qui est maintenant de l'augmentation apparente du volume du soleil, laquelle s'observe en pleine mer, aussi bien au moment du lever qu'au moment du coucher, elle tient à ce qu'il se dégage plus de vapeurs de l'élément liquide : or, ces vapeurs sont comme des [verres][2] que les rayons visuels ne traversent qu'en se brisant, et qui ne transmettent à l'œil que des images grossies, par une illusion analogue à celle qui nous fait paraître de couleur rougeâtre soit le soleil, soit la lune, quand nous les voyons se lever ou se coucher à travers un nuage sec et léger. » Posidonius nous apprend comment il put constater par lui-même le peu de fondement de l'opinion populaire : pendant trente jours, il résida à Gadira et observa avec soin chaque coucher du so-

1. M. Meineke voit une glose dans les mots διὰ τὸ ἐμπίπτειν εἰς τὸν βυθόν. Mais si, toutes les fois que le texte de Strabon contient une explication redondante ou superflue, on l'écarte de cette façon, ne risque-t-on pas d'altérer gravement la manière de l'auteur, en le faisant plus concis et plus rigoureux qu'il n'était. — 2. Δι ὑάλων au lieu de δι αὐλῶν, excellente conjecture de Vossius. Voy. ses notes sur Pomp. Méla (I, 18), rapprochées du passage des *Questions naturelles* de Sénèque, I. 6.

leil. Qu'affirme pourtant Artémidore ? Qu'en cette contrée le soleil paraît à son coucher cent fois plus gros qu'ailleurs, et que la nuit y vient brusquement. On s'aperçoit, du reste, aisément, pour peu que l'on fasse attention à ses paroles, qu'il n'avait pas observé lui-même ce double phénomène du haut du promontoire Sacré, car lui-même constate que personne ne peut mettre le pied sur ledit promontoire pendant la nuit, et, comme la nuit y succède brusquement au jour, on ne pourrait même pas, on le voit, profiter pour s'y rendre du coucher du soleil. Impossible aussi qu'il ait rien vu de pareil d'un autre point du littoral de l'Océan, car Gadira est situé sur l'Océan, et nous aurions alors le témoignage formel de Posidonius et de plusieurs autres voyageurs à opposer au sien.

6. La partie du littoral adjacente au promontoire Sacré forme le commencement du côté occidental de l'Ibérie jusqu'à l'embouchure du Tage, et le commencement du côté méridional jusqu'à un autre fleuve appelé Anas, jusqu'à son embouchure s'entend. Ces deux cours d'eau viennent du levant ; mais le premier, le Tage, beaucoup plus considérable que l'autre, coule droit au couchant jusqu'à son embouchure, tandis que l'Anas tourne au midi, formant ainsi, avec le Tage, une *mésopotamie*, dont la population, composée en majeure partie de *Celtici*[1] compte aussi quelques tribus lusitaniennes, que les Romains y ont transplantées naguère de la rive opposée du Tage. Il s'y trouve en outre, dans la partie haute, des Carpétans, des Orétans et des Vettons en grand nombre. Tout ce pays-là est déjà passablement fertile, mais celui qui lui fait suite au midi et à l'est ne le cède à pas une des plus riches contrées de la terre habitée pour l'excellence des produits qu'on y retire soit de la terre soit de la mer. Ce pays est celui qu'arrose le Bætis, autre grand fleuve, dont la source est voisine de celle de l'Anas et du Tage, et qui par l'importance de son cours tient le milieu en quelque sorte entre ces deux fleuves :

1. Κελτικοὶ au lieu de Κελτοί, conjecture de Casaubon ratifiée par Coray.

le Bætis fait toutefois comme l'Anas, il coule d'abord au couchant, puis tourne au midi et s'en va déboucher dans la mer aux mêmes rivages que ce fleuve. Du nom du fleuve qui l'arrose ladite contrée a été appelée Bætique ; elle s'appelle aussi Turdétanie d'un des noms des populations qui l'habitent. Ces populations, en effet, portent deux noms : celui de Turdétans et celui de Turdules ; suivant les uns, ces deux noms auraient toujours désigné un seul et même peuple, mais suivant les autres (et Polybe est du nombre de ces derniers, puisque, à l'entendre, les Turdétans avaient pour voisins au nord les Turdules), ils désignaient d'abord des peuples différents. En tout cas, aujourd'hui, toute distinction entre ces peuples a disparu. Comparés aux autres Ibères, les Turdétans sont réputés les plus savants, ils ont une littérature, des histoires ou annales des anciens temps, des poëmes et des lois en vers qui datent, à ce qu'ils prétendent, de six mille ans[1] ; mais les autres nations ibères ont aussi leur littérature, disons mieux leurs littératures, puisqu'elles ne parlent pas toutes la même langue. Cette contrée sise en deçà de l'Anas, se prolonge à l'est jusqu'à l'Orétanie et a pour borne au midi la portion du littoral comprise entre les bouches de l'Anas et les Colonnes d'Hercule. Du reste il est nécessaire que nous la décrivions plus au long, ainsi que les lieux qui l'environnent, afin de ne rien omettre de ce qui peut contribuer à faire connaître tous les avantages, toutes les richesses dont la nature l'a dotée.

7. Entre la partie du littoral ibérien, où sont situées les embouchures du Bætis et de l'Anas, et l'extrémité de la Maurusie, une irruption de la mer Atlantique a formé le détroit des Colonnes d'Hercule, qui fait communiquer aujourd'hui la mer Intérieure avec la mer Extérieure. Or, près de là, chez les Ibères Bastarnes (les mêmes qu'on

1. Malgré la triple autorité de Paulmier de Grentemesnil et de MM. Meineke et Müller, nous avons maintenu ici la leçon des Mss. ἐτῶν au lieu de ἐπῶν. Des poëmes de 6000 vers passe encore, mais des codes de lois aussi longs, le fait est au moins singulier. A coup sûr, il l'est plus que la prétention des Turdétans de faire remonter leur civilisation à une si haute antiquité. Les mots ὥς φασι, d'ailleurs, indiquent évidemment une assertion qui ne pouvait être vérifiée.

nomme aussi Bastules), s'élève le mont Calpé qui, sans avoir un grand circuit à sa base, s'élève en forme de pic à une telle hauteur, qu'on le prend de loin pour une île. Quand on va pour sortir de notre mer Intérieure et pour entrer dans la mer Extérieure, on a cette montagne tout de suite à droite, puis un peu plus loin, à quarante stades, on aperçoit Carteia[1], ville considérable et d'origine ancienne, connue pour avoir été naguère l'une des stations navales des Ibères. Quelques auteurs en attribuent la fondation à Hercule, et Timosthène, qui est du nombre, ajoute qu'elle s'appelait primitivement Héraclée, et qu'on peut juger de ce qu'elle était naguère par le grand mur d'enceinte et les belles *cales* qu'on y voit encore.

8. Vient ensuite Menlaria, remarquable par ses établissements à saler le poisson, et plus loin la ville et le fleuve de Belon. C'est à Belon qu'on s'embarque habituellement pour passer à Tingis en Maurusie; il s'y trouve aussi des comptoirs ou entrepôts de commerce et des établissements de salaison. Tingis avait naguère pour voisine une ville nommée Zélis, mais les Romains transportèrent cette ville sur la rive opposée du détroit, après l'avoir augmentée d'une partie de la population de Tingis, puis, y ayant envoyé, pour l'accroître encore, une colonie de citoyens romains, ils la nommèrent Julia Ioza[2]. Suit maintenant l'île de Gadira, qu'un étroit canal sépare de la Turdétanie, et qui est éloignée de Calpé de 750 stades environ, d'autres disent de 800. Cette île, que rien d'ailleurs ne distinguait des autres, a vu, grâce à l'intrépidité de ses habitants comme hommes de mer et à leur attachement pour les Romains, sa fortune en tout genre prendre un tel essor que, malgré sa situation à l'extrémité même de la terre habitée, son nom a fini par effacer

1. Carteia au lieu de Calpé, que portent les Mss., correction proposée par Casaubon et généralement admise aujourd'hui. Voy. d'ailleurs Müller, *Index variæ lect.*, p. 951, col. 1, l. 60. — 2. Il est étrange que ce soient les Romains qui aient donné à la ville ce nom phénicien. Strabon s'est mal expliqué, il aura voulu dire *Julia Transducta*, en phénicien *Joza*, puisqu'il est constant aujourd'hui que les deux noms ont le même sens. (Voy. Movers, *Phœn.*, t. II, p. 631); ou bien il faut suppléer deux mots dans son texte et croire à une lacune.

celui des autres îles. Nous y reviendrons, du reste, quand nous en serons à décrire l'ensemble des îles de l'Ibérie.

9. Le port de Ménesthée, qui succède à Gadira, est lui-même suivi de l'æstuaire d'Asta et de Nabrissa. On nomme *æstuaires* certains enfoncements que la mer remplit à la marée haute, et par lesquels on peut remonter, comme par la voie des fleuves, jusque dans l'intérieur des terres et jusqu'aux villes qui en bordent le fond. Immédiatement après cet æstuaire, on rencontre la double embouchure du Bætis. L'île comprise entre les deux branches du fleuve intercepte sur la côte une étendue de 100 stades, suivant les uns, une étendue plus grande encore, suivant les autres. C'est là quelque part que se trouve l'Oracle de Ménesthée, là aussi que s'élève la Tour de Cæpion[1], ouvrage merveilleux construit sur un rocher que les flots battent de tous côtés, et destiné, ainsi que le Phare d'Alexandrie, à prévenir la perte des navires : comme en effet les atterrissements du fleuve produisent sans cesse sur ce point de nouveaux bas-fonds et que les approches de cette côte sont toutes semées d'écueils et de dangers, il était nécessaire d'y élever un signal capable d'être aperçu de loin. De cette tour part celle des branches du Bætis qui mène à la ville d'Ebura et au temple de la déesse Phosphore ou Lucifère, autrement dite *Lux dubia*[2]. Plus loin sur la côte on voit s'ouvrir d'autres æstuaires, après quoi l'on atteint le fleuve Anas, qui a aussi double embouchure, et qu'on peut remonter indifféremment par l'une ou par l'autre de ses branches; enfin, à l'extrémité de la côte, à une distance de moins de 2000 stades de Gadira, est le promontoire Sacré. D'autres comptent depuis le promontoire Sacré jusqu'à l'embouchure de l'Anas 60 milles, 100 milles de là à l'embouchure du Bætis, et de cette embouchure à Gadira[3] 70 milles.

1. Cf. Vossius *ad Pomp. Mela*, III, 1. — 2. Movers, *Phœn.*, t. II, p. 652 (note 235), propose de lire ici *Lux divina*, par allusion à Vénus. — 3. M. Müller propose de remanier toutes ces distances exprimées en milles romains d'après Varron (Pline, IV, 55). Voy. *Index variæ lect.*. p. 951, col. 2, lig. 14.

CHAPITRE II.

Au-dessus de la côte que nous venons de décrire et qui se trouve située en deçà de l'Anas, s'étend la Turdétanie ou contrée arrosée par le Bætis. La Turdétanie a pour limites, à l'O. et au N., le cours de l'Anas ; à l'E., une portion détachée du territoire carpétan et toute l'Orétanie, enfin, au S., cette bande étroite de littoral comprise entre Calpé et Gadira, qu'occupe une partie de la nation bastétane, puis la mer elle-même jusqu'à l'Anas. Encore peut-on rattacher à la Turdétanie les Bastétans, dont nous venons de parler, ainsi que les Celtici[1] d'au delà de l'Anas et mainte autre population limitrophe. L'étendue de cette contrée, tant en longueur qu'en largeur, ne dépasse pas 2000 stades, et cependant les villes y sont extrêmement nombreuses : on en compte, dit-on, jusqu'à 200. Les plus connues naturellement à cause de leurs relations de commerce sont les villes des rives du fleuve et des æstuaires, ainsi que les villes du littoral. Mais il en est deux dans le nombre qui se sont singulièrement accrues en gloire et en puissance, à savoir Corduba, fondation de Marcellus, et la cité des Gaditans, celle-ci par ses entreprises maritimes et son attachement à l'alliance romaine, celle-là par la fertilité et l'étendue de son territoire, et aussi par sa situation sur le Bætis, qui n'a pas peu contribué en effet à sa prospérité, sans compter que sa population primitive, composée de Romains et d'indigènes, n'avait compris que des hommes de choix, car c'était la première colonie que les Romains envoyaient dans le pays. Après cette ville et Gadira, il faut citer encore, comme ayant joui d'un certain renom, Hispalis, autre colonie romaine, dont l'importance commerciale subsiste même aujourd'hui, mais qui s'est vu récemment éclipser par [Asidigis][2],

1. Restitution de Groskurd, ratifiée par M. Müller. — 2. Voy. *Index var. lect.*, p. 951, col. 2, l. 33, les raisons sur lesquelles M. Müller se fonde pour substituer cette leçon ingénieuse à la leçon des Mss. et, pour retrouver l'*Asido quæ*

[illegible] jusque-là humble et de peu d'apparence, [illegible] recevoir dans ses murs une colonie d'an[illegible] César.

[illegible] que nous venons de nommer succèdent Italica [illegible] le Bætis même, Astigis[1] moins près du fleuve, [illegible] Obulcon, puis, dans les environs du champ de ba[illegible] où fut détruite l'armée des fils de Pompée, Munda, [illegible][2], Urson, Tuccis, Ulia[3], Ægua[4], toutes peu éloi[illegible] de Corduba. Munda est en quelque sorte la métropole du canton, elle est située à 1400 stades[5] de Carteia, où Cneus se réfugia après sa défaite, mais pour s'y embarquer aussitôt et gagner de là un autre point de la côte défendu par de hautes montagnes, dans lesquelles il se jeta, et ne tarda pas à trouver la mort. Quant à son frère Sextus, après s'être sauvé de Corduba et avoir guerroyé quelque temps encore en Ibérie, il réussit à soulever la Sicile, mais il s'en vit chasser également, et, ayant passé en Asie, il finit par tomber aux mains des lieutenants d'Antoine, et, sur un ordre d'eux, subit le dernier supplice à Midæum[6]. Dans le pays des Celtici, maintenant, la ville la plus connue est Conistorgis[7]; de même, la plus connue de celles qui bordent les lagunes ou æstuaires est Asta, où les Gaditans[8] tiennent habituellement leurs assemblées, parce qu'elle n'est pas à plus de 100 stades au-dessus du port de leur île.

3. Les rives du Bætis sont de toute la contrée la partie la plus peuplée : ce fleuve peut être remonté jusqu'à une

Cæsariana de Pline, la *Xerez Sidonia* du moyen-âge, la *Xerez de la Frontera* d'aujourd'hui dans cette colonie de *Bætis* si complétement ignorée, dont on lit le nom dans toutes les éditions de Strabon. — 1. Astigis, au lieu de la leçon des Mss. *Astinas* ou *Astenas*, restitution de Kramer d'après Ptolémée et Pline. — 2. Correction de Groskurd d'après une conjecture de Casaubon, au lieu de la leçon des Mss. *Atetua*. — 3. Voy. Müller : *Index variæ lect.*, p. 951, col. 2, l. 59. — 4. Peut-être *Esgua* ; voy. Casaubon. — 5. Voy. *Index variæ lect.*, p. 951, col. 2, l. 66 et *Index nominum rerumque*, art *Munda*, les excellentes raisons que donne M. Müller pour défendre le nombre de 1400 stades que donne le Ms. 1397 de la Bibl. de Paris. — 6. Midæum, ville de la Phrygie Epictète au lieu de *Milet*, que donnent tous les Mss. Correction faite par Kramer d'après Lachmann. — 7. Nom corrigé d'après Appien (VI, 57) par tous les récents éditeurs de Strabon. La leçon des Mss. était *Conistorsis*. — 8. Au lieu de la leçon *Turdétans* des anciennes éditions, correction de Kramer d'après la leçon des Mss. οἱ τουνγαδιτανοί, qu'il faut peut-être traduire, avec M. Müller, en celle-ci οἱ τὸ νῦν Γαδ.

distance de 1200 stades environ de la mer, c'est-à-dire jusqu'à Corduba, et même un peu plus haut; les campagnes qui le bordent sont cultivées avec un soin extrême, ainsi que les petites îles qu'il renferme; et, pour comble d'agrément, la vue s'y repose partout sur des bois et des plantations de toute sorte admirablement entretenues. Les transports d'un fort tonnage peuvent remonter jusqu'à Hispalis, c'est-à-dire l'espace de 500 stades ou peu s'en faut, et les navires plus faibles encore plus haut, jusqu'à Ilipa; mais, pour atteindre Corduba, il faut se servir de barques, de ces barques de rivière qui, faites anciennement d'un seul tronc d'arbre, le sont aujourd'hui de plusieurs pièces assemblées. Au-dessus de Corduba, vers Castlon [1], le fleuve cesse d'être navigable. Plusieurs rangées de montagnes parallèles entre elles suivent sa rive septentrionale, en s'en rapprochant tantôt plus, tantôt moins: elles contiennent beaucoup de gîtes métallifères. L'argent notamment est très-abondant aux environs d'Ilipa et de Sisapon, du Nouveau comme du Vieux-Sisapon; près de Cotines [2], on trouve de l'or associé au cuivre. On a donc ces montagnes à gauche quand on remonte le fleuve. A droite, maintenant, s'étend une plaine élevée, très-vaste et très-fertile, couverte de beaux arbres et riche en pâturages. L'Anas, comme le Bætis, peut être remonté, mais il ne peut l'être par des navires d'un aussi fort tonnage, ni aussi avant. Sa rive septentrionale est également bordée de montagnes qui contiennent des gîtes métallifères, et se prolongent jusqu'au Tage. La nature des terrains métallifères, on le sait, est d'être âpre et stérile, tel est en effet l'aspect que présente le pays aux abords de la Carpétanie, et plus encore vers la frontière de la Celtibérie. Tel est aussi l'aspect de la Bæ-

1. M. Müller préfère pour ce nom la forme de *Castalon* admise par Coray : la leçon des Mss. est Claston, et plus bas on trouve par deux fois la leçon *Castaon*. La forme Castlon qu'en a tirée Kramer n'en est-elle pas un peu plus rapprochée? — 2. Peut-être faut-il lire *Constantia*, nom que porte encore aujourd'hui une petite localité située à sept ou huit lieues d'Almaden (le Sisapon de Strabon) : M. Müller incline à adopter cette conjecture de la Porte du Theil. Voy. l'*Index nominum rerumque* de son édition au mot *Cotinæ*.

turie, dont les plaines sèches et arides bordent le cours de l'Anas.

4. La Turdétanie, au contraire, jouit d'une merveilleuse fertilité, non-seulement tout y vient et en grande abondance, mais ces avantages naturels sont en quelque sorte doublés par les facilités qu'elle a pour l'exportation de ses produits. Le superflu de ses récoltes, en effet, se vend et s'enlève aisément vu le grand nombre de bâtiments de commerce qui la sillonnent grâce à ses beaux fleuves et à la disposition de ses æstuaires, lesquels ressemblent, avons-nous dit, à des fleuves, et peuvent être, comme ceux-ci, remontés depuis la mer non-seulement par les petites embarcations, mais même par de grands bâtiments, et peuvent l'être jusqu'aux villes de l'intérieur. On sait qu'au-dessus de la côte comprise entre le Promontoire Sacré et les Colonnes d'Hercule tout le pays n'est à proprement parler qu'une plaine : or, cette plaine sur beaucoup de points est entamée par des *combes* ou ravins, qui, semblables à des vallées de moyenne grandeur, ou tout au moins aux lits encaissés des fleuves, partent de la mer et pénètrent dans l'intérieur des terres à plusieurs centaines de stades de distance, et, comme, à la marée haute, les eaux de la mer y font irruption et les remplissent, les embarcations peuvent les remonter ni plus ni moins qu'ils remontent les fleuves, voire même plus facilement, car la navigation y ressemble à la descente d'une rivière, nul obstacle ne la gêne et le mouvement ascendant de la marée la favorise comme pourrait le faire le courant de la rivière. Ajoutons que sur cette côte le flot a plus de force qu'ailleurs : poussé en effet des espaces libres et ouverts de la mer Extérieure vers l'étroit canal que la Maurusie forme en s'avançant à la rencontre de l'Ibérie, le flot rebondit en quelque sorte et pénètre aisément les parties peu résistantes de la côte. Quelques-unes de ces *combes* ou tranchées naturelles se vident complétement avec le reflux, d'autres ne sont jamais entièrement à sec. Il y en a aussi qui contiennent des îles. Tel est l'aspect particulier que donnent aux *æstuaires* compris entre le Promontoire Sacré et

les Colonnes d'Hercule l'élévation et la force exceptionnelles des marées. Sans doute, cette élévation procure certains avantages à la navigation : elle est cause, par exemple, que ces æstuaires sont ici et plus nombreux et plus étendus, ce qui permet aux bâtiments de commerce, sur certains points, de remonter par cette voie jusqu'à 8[00[1]] stades dans l'intérieur, et le pays, rendu en quelque sorte navigable dans tous les sens, offre ainsi à l'importation comme à l'exportation des marchandises de grandes facilités. Mais il en résulte aussi des inconvénients graves : ainsi, dans les fleuves, la navigation, soit en montant soit en descendant, est rendue extrêmement dangereuse par cette force du flot et par la résistance plus grande qu'il oppose au courant; dans les æstuaires, au contraire, c'est le reflux qui est particulièrement à craindre ; comme son mouvement a en effet une rapidité proportionnée à celle du flot, il n'est pas rare de voir des bâtiments, surpris par cette rapidité du reflux, demeurer à sec. Il est arrivé aussi que des bestiaux, en passant dans les îles qui bordent les rivages de ces æstuaires, aient été engloutis, ou que, se voyant cernés dans ces îles, ils aient tenté de revenir et se soient noyés dans le trajet. Les gens du pays cependant prétendent que les vaches, pour avoir souvent observé le fait, attendent maintenant que la mer se soit tout à fait retirée avant d'essayer de regagner la côte.

5. Après s'être familiarisées avec la nature des lieux et avoir reconnu que les æstuaires pouvaient servir aux mêmes usages que les fleuves, les populations bâtirent sur leurs bords, comme sur les rives des fleuves, des villes et des établissements de tout genre : ainsi furent fondées Asta et Nabrissa, Onoba, [Os]sonoba [2], Mænoba et maintes autres villes encore. On a en outre sur différents points la ressource de canaux qui ont été creusés par suite des progrès de la circulation et de la multiplicité des transports à effectuer tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. A défaut de canaux, on utilise même les confluents ou communications tempo-

1. Conjecture de Groskurd. — 2. Restitution de Vossius d'après Pomponius Mela.

raires qui s'établissent entre les fleuves et les æstuaires, lors des grandes crues et des débordements, quand les isthmes qui les séparent habituellement sont couverts par les eaux et rendus navigables[1], les bâtiments passant alors directement des fleuves dans les lagunes et des lagunes dans les fleuves. Tout le commerce de cette contrée se fait avec l'Italie et avec Rome: or, jusqu'aux Colonnes d'Hercule (si l'on excepte toutefois le passage du détroit qui offre quelque difficulté), les conditions de la navigation sont bonnes; celles de la traversée de notre mer Intérieure le sont également. A la hauteur, en effet, où se tiennent les bâtiments, la mer, surtout au large, est habituellement calme, ce qui est un grand avantage pour les lourds transports du commerce, sans compter que les vents du large sont réguliers. Enfin, la paix dont on jouit aujourd'hui, grâce à la destruction des pirates, ajoute encore à la sûreté de la navigation. Il y a pourtant un inconvénient dans cette traversée d'Ibérie, et Posidonius le signale pour l'avoir éprouvé, c'est qu'en ces parages jusqu'au golfe de Sardaigne les *eurus*, ou vents d'est, sont des vents étésiens: ainsi s'explique qu'il ait mis trois mois pour atteindre l'Italie, et encore à grand'peine, après s'être vu à plusieurs reprises jeté hors de sa route et ballotté des îles Gymnesiæ aux côtes de la Sardaigne, et de ces îles aux côtes de la Libye qui leur font face.

6. On exporte de la Turdétanie du blé, du vin en grande quantité, beaucoup d'huile aussi, et qui plus est, de l'huile excellente; puis de la cire, du miel, de la poix, beaucoup de graine de kermès et du cinabre, qui vaut pour la qualité la terre[2] de Sinope. En outre, les Turdétans n'emploient pour leurs constructions navales que des bois de leur pays. Un autre avantage, c'est qu'ils ont chez eux du sel fossile et beaucoup de rivières aux eaux salées; de là cette grande

1. Voy. M. Müller, *Index var. lect*, p. 952, col. 1, l. 49 et Meineke. *Vindic. Strabon. liber.* p. 15. Nous avons traduit ce passage, sur le texte de Meineke: πλήμας διαχεομένας ἐπὶ τῶν διειργόντων ἰσθμῶν τοὺς πόρους καὶ πλωτοὺς ἀπεργαζομένας. — 2. Meineke supprime le mot γῆς et sous-entend μίλτου. Cf. *Vindic. Strab. lib.*, p. 16.

quantité de salaisons, d'aussi bonne qualité pour le moins que celles du Pont, qu'on tire non-seulement de leur pays, mais de tout le reste de la côte située en dehors des Colonnes d'Hercule. Il nous venait aussi anciennement beaucoup de leurs tissus, de leurs étoffes. Aujourd'hui leurs laines elles-mêmes sont plus demandées que les laines coraxiennes[1] : il est de fait qu'il n'y a rien de plus beau, et l'on s'explique en les voyant qu'un bélier reproducteur de Turdétanie se paye un talent. La même supériorité se remarque dans les tissus légers que fabriquent les Salaciètes[2]. Ajoutons que l'abondance du bétail de toute espèce et du gibier est quelque chose de prodigieux en ce pays. Quant aux animaux nuisibles, ils y sont rares, et l'on ne peut guère donner ce nom qu'à une espèce particulière de petits lièvres, dits *lébérides*, qui se terrent et gâtent en effet les arbres et les plantes en rongeant leurs racines. Ce fléau, commun du reste à presque toute l'Ibérie, étend ses ravages jusqu'à Massalia et infeste même les îles. C'est au point qu'on raconte que les habitants des îles Gymnesiæ députèrent naguère à Rome pour demander qu'on leur assignât d'autres terres, sous prétexte qu'ils étaient chassés de leurs îles par ces animaux destructeurs devenus si nombreux, qu'il n'y avait plus à songer à leur résister. Peut-être bien faut-il, quand le fléau dépasse ainsi ses proportions habituelles[3], et qu'il se déchaîne avec la violence de la peste[4], semblable à ces invasions de serpents et de rats qui ont affligé certains pays, peut-être bien faut-il recourir à ce moyen extrême ; mais en temps ordinaire on emploie pour le combattre divers genres de chasse, notamment la chasse au chat sauvage. Cet animal, originaire de la Libye, est dressé tout exprès ; après l'avoir muselé, on le lâche dans le terrier du lièvre, s'il l'attrape, il le traîne

1. Voy. Meineke, *ibid.*, p. 16, et Müller, *Index var. lect.*, p. 952, col. 1, lig. 54. — 2. Cf. Pline, VIII, 73, 2 : *et quam* (*lanam*) *Salacia scutulato textu commendat in Lusitania*. Ce détail précis nous fait préférer la forme *Salacietæ* admise par Groskurd à la leçon *Saltietæ* des Mss. et à la correction *Saltigitæ* proposée par Kramer et agréée par Meineke, voire même à l'ingénieuse conjecture de Müller *Salpesitæ* ou *Salpitæ*, quoique les mots *in Lusitania* ne se rapportent pas tout à fait. — 3. Πλεονασμόν, au lieu de πόλεμον, correction très-probable de Piccolos. — 4. Φορᾷ δέ τινι λοιμικῇ, au lieu de φθόρον δ. τ. λ., correction de Kramer.

dehors avec ses griffes, autrement il le force à fuir et à reparaître à la surface de la terre, où les chasseurs qui guettent sa sortie le prennent aisément. Ce qui peut du reste donner l'idée de l'importance des exportations de la Turdétanie, c'est le fort tonnage et le grand nombre des bâtiments turdétans : de tous les bâtiments de commerce, en effet, que l'on voit, soit à Dicæarchie, soit dans le port d'Ostie, arsenal maritime de Rome, les plus gros viennent de la Turdétanie et leur nombre n'est guère inférieur à celui des bâtiments qui viennent de Libye[1].

7. Mais si riche que soit l'intérieur de la Turdétanie par les productions de son sol, on peut dire que le littoral n'a rien à lui envier par les richesses qu'il tire de la mer. En général, les différentes espèces d'huîtres et de coquillages qu'on recueille sur les côtes de la mer Extérieure dépassent, tant pour la quantité que pour la grosseur, les proportions ordinaires ; ici la disproportion est encore plus forte, ce qui tient vraisemblablement à l'élévation exceptionnelle des marées sur ce point ; car on conçoit que, plus exercés[2] par la violence des flots, ces animaux pullulent et grossissent davantage. Il en est de même, au reste, pour les différentes espèces de cétacés, pour les orques, les baleines et pour les souffleurs : on sait que le nom de ces derniers vient de ce que, quand ils soufflent ou respirent, ils semblent à qui les voit de loin lancer en l'air une colonne de vapeur. Les congres acquièrent également dans ces parages un développement monstrueux et dépassent infiniment en grosseur ceux de nos côtes, tel est le cas aussi des murènes et en général de tous les poissons de même espèce. Les buccins et les murex qu'on ramasse près de Carteia ont, à ce qu'on prétend, une contenance de dix cotyles, et, plus près de la mer Extérieure, il n'est pas rare de pêcher des murènes et des congres pesant plus de quatre-vingts

1. Voy. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 14, sur le mot ἐκπολλαπλασίασις qui suit et que Casaubon avait déjà dénoncé comme une glose évidente : « *bellissimum epiphonema*, dit Meineke, *quo rem a Strabone in majus auctam esse byzantinus magistellus indicare voluit.* » — 2. Meineke a rendu la leçon γυμνασίαν indubitable par son heureuse citation de Galien (éd. Kuhn, vol. VI, p. 709) κατὰ γὰρ σιωπηλὴν καὶ ἀκύμονα (θάλατταν) χείρων ἡ σὰρξ γίνεται τῶν ἰχθύων ὅσῳ καὶ ἀγυμναστοτέρα.

mines, des poulpes du poids d'un talent, des calmars de deux coudées de long et le reste à l'avenant. On a remarqué aussi que les thons, qui des différents points du littoral de la mer Extérieure affluent vers cette côte, sont singulièrement gros et gras : cela tient à ce qu'ils trouvent à s'y nourrir du gland d'un chêne qui croît au fond de la mer, et qui, bas et écrasé de sa nature, n'en porte pas moins de très-gros fruits. Cet arbre[1] croît du reste avec la même abondance dans l'intérieur des terres en Ibérie, et il a cela de particulier que ses racines n'ont pas moins de profondeur que celles du chêne ordinaire quand il a atteint sa pleine croissance, et qu'en même temps son tronc est moins élevé que celui du chêne nain. Or, telle est l'abondance des fruits de ce chêne sous-marin, qu'une fois l'époque de la maturité venue on voit tout le rivage, en dedans comme en dehors des Colonnes d'Hercule, couvert de glands que le flux y a rejetés. Notons seulement qu'en deçà du détroit le gland va toujours diminuant de grosseur. Suivant Polybe, la mer porte ces glands des rivages de l'Ibérie à ceux du Latium; mais il se pourrait, ajoute-t-il, que cette espèce de chêne crût aussi en Sardaigne et dans les îles voisines. Les thons, de leur côté, à mesure qu'ils se rapprochent du détroit des Colonnes en venant de la mer Extérieure, maigrissent sensiblement, faute de rencontrer dans ces parages la même abondance de nourriture. C'est ce qui fait dire encore à Polybe qu'on pourrait donner au thon le nom de *cochon marin*[2], à voir comme cet animal est friand de gland et quelle propriété merveilleuse a le gland de l'engraisser. On a remarqué enfin, suivant lui, que, quand le gland foisonne, les thons foisonnent aussi.

1. ἥπερ καὶ ἐν τῇ γῇ φύεται πολλὴ κατὰ τὴν Ἰϐηρίαν. Devant une phrase aussi précise, l'argumentation de M. Meyer ne réussira pas, j'en ai peur, à laver Strabon, ou si l'on veut Polybe (à qui Strabon paraît avoir emprunté tout ce passage), d'une grossière erreur botanique, j'entends la confusion du *Fucus vesiculosus* avec l'*Ilex major*. Voy. *Botanische Erläuterungen zu Strabons Geographie*, etc., *Ein Versuch* von Dr Ernst H. F. Meyer (Königsberg, 1852, in-8°), p. 3-6.

2. Après avoir hésité entre l'ingénieuse restitution de M. Piccolos εἶναι τε παραπλήσιον ὑί τὸ ζῶον et celle de M. Müller εἰπεῖν τε παρεῖναι θαλάττιον etc., nous nous sommes décidé pour celle-ci qui a le grand avantage de reproduire cette pensée de Polybe « qu'on ne se tromperait guère en appelant le thon un cochon de mer. » Cf. Polybe, dans Athénée, l. VII, c. XIV.

8. Qu'à tant de richesses, maintenant, dont la Turdétanie est pourvue, la nature ait encore ajouté la richesse minérale, ce n'est pas là, disons-le, un mince sujet d'étonnement, mais bien un fait insolite qu'on ne saurait trop admirer. Car, si toutes les parties de l'Ibérie abondent en mines, toutes n'ont pas en même temps une fertilité égale, une égale richesse de productions, elles sont même moins fertiles à proportion qu'elles sont plus riches en mines, et il est très-rare qu'un pays possède au même degré l'un et l'autre avantages, très-rare aussi que, dans les limites étroites d'un même canton, les différentes espèces de métaux se trouvent réunies. La Turdétanie cependant, comme aussi le pays qui y touche, jouit de ce double privilége et à un degré tel qu'il n'y a pas d'expression admirative qui ne demeure bien au-dessous de la réalité. Nulle part, jusqu'à ce jour, on n'a trouvé l'or, l'argent, le cuivre, et le fer à l'état natif dans de telles conditions d'abondance et de pureté. Pour ce qui est de l'or, on ne l'y extrait pas seulement des mines, mais aussi du lit des rivières au moyen de la drague. Il y a en effet une espèce de sable aurifère que charrient les torrents et les fleuves, mais qui se trouve également dans maints endroits dépourvus d'eau : seulement, dans ces endroits, l'or échappe à la vue, tandis qu'aux lieux arrosés d'eau vive on voit de prime abord reluire la paillette d'or. Au surplus, dans ce cas-là, on n'a qu'à faire apporter de l'eau et à en inonder ces terrains secs et arides, pour qu'aussitôt l'or reluise aux yeux. Cela fait, soit en creusant des puits, soit par tout autre moyen, on se procure le sable aurifère, on le lave ensuite et l'or est mis à nu. Actuellement les *lavages d'or* sont plus nombreux dans le pays que les mines d'or proprement dites. A entendre les Galates ou Gaulois, leurs mines du mont Cemmène et celles qu'ils possèdent au pied du mont Pyréné, sont bien supérieures à celles d'Ibérie ; mais de fait les métaux d'Ibérie sont généralement préférés. Il arrive quelquefois, dit-on, qu'on rencontre parmi les paillettes d'or, ce qu'on appelle des *pales*, c'est-à-dire des pépites du poids d'une demi-livre et qui ont à peine besoin d'être

purifiées. On parle aussi de pépites plus petites et de forme mamelonnée qu'on trouve en fendant la roche. Ces pépites soumises à une première cuisson et purifiées au moyen d'un mélange de terre alumineuse donnent une scorie qui n'est autre chose que l'*electrum*. Cette scorie d'or mêlé d'argent est cuite de nouveau, l'argent alors est brûlé et l'or seul demeure : l'or est en effet de sa nature fusible [et mou, tandis que l'argent a quelque chose de résistant[1]] et de *lithoïde* ou de terreux. C'est ce qui explique que le feu de paille convienne mieux pour faire fondre l'or ; car cette flamme, un peu molle, est proportionnée en quelque sorte à la nature tendre et fusible de l'or, tandis qu'il se perd beaucoup de substance avec un feu de charbon, qui, plus fort et plus âcre, liquéfie trop le métal et le vaporise. — Pour l'exploitation des rivières à paillettes, on se sert de la drague, et le sable qu'elle extrait est lavé près de là dans des auges ou sébiles, ou bien l'on creuse un puits sur la rive, et la terre qu'on en retire est soumise au lavage. On donne en général ici une grande élévation aux fourneaux à argent, pour que la fumée, qui se dégage du minerai et qui de sa nature est lourde et délétère, se dissipe plus aisément en s'échappant plus haut dans l'air. Quant aux mines de cuivre qu'on exploite dans le pays, elles portent, quelques-unes du moins, le nom même qu'on donne aux *mines d'or*, et les gens du pays en concluent qu'effectivement dans les anciens temps on extrayait de l'or de ces mines.

9. Posidonius célèbre l'abondance et la supériorité des métaux de l'Ibérie et, dans ce passage, non-seulement il ne s'abstient pas des figures de rhétorique qui lui sont familières, mais il se laisse aller, on peut dire, à toutes les hyperboles du lyrisme. Écoutez-le : il croit ce que raconte la fable, qu'anciennement, après un vaste embrasement des forêts, la terre, pré-

1. Nous avons traduit d'après la restitution proposée par M. Müller εὐδιάχυτος γὰρ ὁ [χρυσὸς καὶ εἰκτικὸς, ὁ δὲ ἄργυρος ἀντί] τυπος καὶ λιθώδης, mais sans la croire encore définitive. C'est là un de ces passages qui ne pourraient être élucidés et restaurés que par un ingénieur des mines qui aurait spécialement étudié les procédés et les notions métallurgiques des anciens, et qui serait en même temps un philologue exercé. Voy. Müller, *Index. var. lect.*, p. 952, col. 2, au bas de la page.

cieux composé d'argent et d'or, fut liquéfiée, et vomit ces métaux à sa surface, il le croit, « d'autant qu'aujourd'hui encore, chaque montagne, chaque colline de l'Ibérie semble un amas de matières à monnayer préparé des mains mêmes de la prodigue Fortune. En somme, ajoute-t-il, qui voit ces lieux peut croire qu'il a sous les yeux le trésor intarissable de la nature ou l'inépuisable réserve d'un souverain. Cette terre en effet (c'est toujours lui qui parle) n'est pas riche seulement par ce qu'elle montre, elle l'est plus encore par ce qu'elle cache, et l'on peut dire en vérité que pour les Ibères ce n'est pas le Dieu des enfers, mais bien le Dieu des richesses, que ce n'est pas Pluton, mais bien Plutus qui occupe les profondeurs souterraines. » Voilà dans quel langage fleuri Posidonius a parlé des mines de l'Ibérie, comme si lui aussi avait à son service une mine inépuisable de mots et d'images[1]. Plus loin, voulant donner l'idée du zèle des mineurs turdétans, il rappelle le mot du Phaléréen sur les mines d'argent de l'Attique : « *à voir ces hommes creuser la terre avec autant d'ardeur, ne dirait-on pas qu'ils espèrent en extraire Pluton lui-même?* » A cette ardeur il compare l'industrie et l'activité que déploient les Turdétans soit pour creuser leurs profondes et sinueuses *syringes*, soit pour épuiser à l'aide de la *limace* égyptienne l'eau des fleuves souterrains qui de temps à autre leur barrent le passage. Seulement, le travail des mineurs turdétans est autrement récompensé[2] que ne l'est celui des mineurs de l'Attique. Tandis que ceux-ci, en effet, semblent réaliser la fameuse énigme : « *Ils n'ont pas eu ce qu'ils comptaient avoir et ont perdu ce qu'ils avaient*[3], » les Turdétans, eux, retirent d'énormes profits de leurs mines : dans celles de cuivre, par exemple, le cuivre pur représente le quart de la masse de terre extraite et il est telle mine d'argent qui rapporte à son pro-

1. M. Müller a bien raison de dire qu'en substituant ici πλούτῳ à λόγῳ M. Meineke fait disparaître toute la beauté, disons mieux, tout le joli du passage, *venerem loci pessundat*. Cf. Meineke : *Vind. Strab.*, p. 18. — 2. Τὸ δ' ἆθλον au lieu de τὸν δόλον, correction très-heureuse de M. Müller. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 21. — 3. Voy. dans *Vind. Strab.* (p, 21), la manière dont M. Meineke discute tout ce passage difficile.

priétaire en trois jours la valeur d'un talent euboïque. Pour ce qui est de l'étain, Posidonius nie qu'on le recueille à la surface du sol, ainsi que les historiens se plaisent à le répéter, et, suivant lui, c'est uniquement des mines qu'on l'extrait, ce sont des mines d'étain, par exemple, qui se trouvent dans le pays de ces Barbares au-dessus de la Lusitanie et dans les îles Cassitérides, ainsi que dans les autres îles Britanniques, d'où Massalia tire aussi beaucoup d'étain. Lui-même pourtant nous signale chez les Artabres, à l'extrémité nord-ouest de la Lusitanie, la présence superficielle de minerais d'argent, d'étain et d'or blanc ou d'or mêlé d'argent; il ajoute que le sable des rivières en est aussi chargé et que, pour l'extraire, les femmes ratissent soigneusement ce sable et le lavent ensuite dans des espèces de sas ou de tamis tressés à la façon des paniers[1]. Ici s'arrête ce qu'a dit Posidonius des mines de l'Ibérie.

10. Polybe, à son tour, nous parle, en décrivant Carthage-la-Neuve, de mines d'argent, très-considérables, situées à 20 stades environ de cette ville et mesurant 400 stades de circuit : ces mines, qui occupaient de son temps, et cela tout le long de l'année, une population de 40 000 ouvriers, rapportaient à la République romaine 25 000 drachmes par jour. Sans entrer dans tous les détails métallurgiques que donne Polybe (ce qui nous mènerait trop loin), nous rappellerons seulement ce qu'il dit de la pépite argentifère que roulent les eaux des rivières : après l'avoir pilée, on la passait au crible sur l'eau; le sédiment était pilé de nouveau et lavé encore à grande eau; puis l'on recommençait à piler le sédiment de la seconde opération et ainsi de suite; enfin, à la cinquième, on faisait fondre le sédiment, le plomb se séparait sous l'action de la chaleur et dégageait en même temps l'argent complétement purifié. Les mines d'argent des environs de Carthage-la-Neuve sont aujourd'hui encore en pleine exploitation; mais, comme toutes les autres mines d'argent situées en Ibérie, elles ont cessé d'appartenir à l'État

1. Εἰς κίστην. — Voy. Müller, *Index var. lect.*, p. 953, col. 1, l. 70. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 22.

pour passer aux mains de particuliers ; les mines d'or seules sont demeurées pour la plupart propriétés de l'État. Nous ajouterons qu'il existe à Castlon et en d'autres lieux des mines de plomb d'une nature particulière, dont les filons cachés à une grande profondeur contiennent aussi de l'argent, en trop petite quantité toutefois pour qu'il y ait profit à le séparer du plomb par l'affinage.

11. Enfin, non loin de Castlon, s'élève une montagne (la même d'où l'on fait descendre le Bætis) qui a reçu le nom de mont Argyrûs à cause des mines d'argent qui s'y trouvent. Polybe fait venir le Bætis comme l'Anas de la Celtibérie, bien que ces deux fleuves soient séparés l'un de l'autre par un intervalle de 900 stades environ, mais c'est que, par suite de l'accroissement de leur puissance, les Celtibères avaient fini par étendre leur nom de proche en proche à tout le pays environnant. Anciennement, à ce qu'il semble, on désignait le Bætis sous le nom de *Tartessos*, et Gadira, avec le groupe d'îles qui l'avoisinent, sous le nom d'*Erythea*, et l'on explique ainsi comment Stésichore, en parlant du pasteur Géryon, a pu dire qu'il était né[1]

« Presque en face de l'illustre Erythie, non loin des sources profondes du Tartesse, de ce fleuve à tête d'argent, né dans les sombres entrailles d'un rocher. »

On croit aussi que, comme le Bætis a une double embouchure et qu'il laisse un grand espace de terrain entre ses deux branches, les anciens avaient bâti là dans l'intervalle une ville nommée Tartessos ainsi que le fleuve lui-même, et qui avait donné à toute la contrée occupée aujourd'hui par les Turdules le nom de Tartesside. Eratosthène, il est vrai, prétend qu'on appelait Tartesside uniquement le canton adjacent au mont Calpé[2] et que le nom d'Erythea désignait l'une des îles Fortunées. Mais Artémidore contredit formellement cette assertion, et, à l'entendre, Eratosthène s'est grossièrement trompé sur ce point, tout comme il s'est trompé en affirmant que de Gadira au Promontoire

1. Cf. Bergk. *Poet. lyr.*, p. 636. — 2. Voy Meineke, *Vind. Strab.*, p. 22-23.

Sacré on compte cinq journées de navigation, quand la distance réelle n'excède pas 1700 stades ; — que le phénomène des marées ne se fait pas sentir au delà dudit promontoire, quand il est constant qu'il se produit sur toute la circonférence de la terre habitée ; — que, pour le vaisseau qui fait voile vers la Celtique, la navigation de l'Océan est plus facile et plus sûre le long des côtes septentrionales [que le long des côtes méridionales] de l'Ibérie[1] ; — et comme en général il s'est trompé toutes les fois qu'il s'est laissé prendre à l'aplomb impudent de ce Pythéas[2].

12. Les fictions d'Homère, à considérer aussi bien celles qu'il a pu composer d'après de fausses données que celles qui reposent sur des notions plus exactes et plus vraies, nous fournissent plus d'un indice que ce poëte, le curieux, le chercheur par excellence, avait déjà une certaine connaissance de ces lieux. Ainsi, c'était sans doute une donnée fausse que cette situation attribuée anciennement à Tartessos aux derniers confins de l'occident, c'est-à-dire aux lieux mêmes où, pour nous servir des expressions du poëte, disparaît dans l'Océan « l'étincelant flambeau du soleil traînant après soi la nuit noire sur la terre au sein fécond. » Mais, comme la nuit, par son nom sinistre, donne à tous l'idée d'un lieu proche des enfers, et que les enfers à leur tour confinent au Tartare, on peut supposer qu'Homère, sur ce qu'on lui avait dit de Tartèssos, s'est servi de ce nom en le dénaturant et en a tiré celui du Tartare, pour l'appliquer ensuite à la partie la plus reculée des régions souterraines, non sans l'embellir de mainte fiction, conformément à l'usage des poëtes. N'est-ce pas là ce qu'il a fait pour les Cimmériens ? Sur ce qu'il avait appris de la

1. Nous avons traduit ce passage d'après la restitution proposée par M. Müller : τὰ προσαρκτικὰ μέρη τῆς Ἰβηρίας εὐπαροδώτερα [τῶν νοτίων] εἶναι [τοῖς] πρὸς τὴν Κελτικὴν κατὰ τὸν ὠκεανὸν πλέουσι. Voy. *Index var. lectionis*, p 953, col. 2, l. 32.

2. Τῇ Πυθέου πιστεύσας ἀλαζονείᾳ, au lieu de Πυθέᾳ πιστεύσας δι'ἀλαζονείαν : correction de M. Müller, qui en propose encore deux autres. Mais qu'on adopte l'une ou l'autre, ou celle encore que propose M Piccolos et qui se recommande comme toutes les siennes par son élégance, toujours est-il que le mot ἀλαζονείαν nous paraît devoir être conservé, Strabon ne nommant jamais Pythéas sans ajouter à son nom quelque épithète injurieuse, et celle-ci de préférence. M. Meineke, lui, y voit une glose et l'écarte pour cette raison (voy. *Vind. Strab.*, p. 14) ; mais ici encore nous le jugeons trop subtil.

position de ces peuples au nord et au couchant du Bosphore, il les a transportés au seuil même des enfers, obéissant peut-être bien aussi en cela à la haine commune des Ioniens pour cette nation qu'on prétend avoir, du vivant d'Homère ou peu de temps avant lui, envahi l'Asie jusqu'à l'Æolide et à l'Ionie. N'est-ce pas par le même procédé encore qu'il a imaginé ses *Planctæ* ou roches errantes à l'instar des Cyanées, tirant toujours ses fables de quelque fait réel parvenu à sa connaissance? Comme les Cyanées sont des écueils dangereux, si dangereux même qu'on les appelle quelquefois aussi les roches *Symplégades*, c'est sous les mêmes couleurs qu'il a représenté les Planctæ dans son poëme, imaginant pour plus de ressemblance cette navigation périlleuse de Jason au milieu des *îles errantes*. Ajoutons que le détroit des Colonnes et le détroit de Sicile lui suggéraient aussi tout naturellement ce mythe des Planctæ. Ainsi de la fiction du Tartare, fondée pourtant sur une donnée fausse, on peut déjà conclure qu'Homère connaissait la Tartesside et qu'il y a fait allusion.

13. Mais la chose ressort mieux encore [de l'emploi qu'il a fait de certaines notions positives] que nous allons rappeler : l'expédition d'Hercule, par exemple, en ces contrées lointaines et celles des Phéniciens aux mêmes lieux lui donnaient des vaincus l'idée d'un peuple riche et amolli; et il est de fait que l'assujettissement de cette partie de l'Ibérie aux Phéniciens a été si complet, qu'aujourd'hui encore, dans la plupart des villes de la Turdétanie et des campagnes environnantes, le fond de la population est d'origine phénicienne. Il me paraît certain aussi qu'Ulysse avait poussé jusqu'ici ses courses guerrières, et qu'Homère, qui avait dû rechercher dans l'histoire tout ce qui se rapportait à son héros, l'a su et en a tiré prétexte pour transporter l'Odyssée, comme il avait fait l'Iliade, du domaine de la réalité pure dans celui de la poésie et des mythes ou fictions familières aux poëtes. Il est constant, en effet, que ce n'est pas seulement sur les côtes d'Italie et de Sicile et dans les parages environnants qu'on peut relever les vestiges de toute cette histoire,

et l'Ibérie elle-même nous montre aujourd'hui une ville du nom d'Odyssea, un temple de Minerve et mille autres traces des erreurs du héros et de ceux qui, comme lui, survécurent à la guerre de Troie, à cette guerre aussi funeste, on peut dire, aux vainqueurs qu'aux vaincus, les premiers n'ayant remporté qu'une *victoire cadméenne*. Cette victoire, on le sait, avait coûté à chacun des chefs grecs la ruine de sa maison et ne lui avait rapporté en échange qu'une bien faible part des dépouilles de l'ennemi, de sorte qu'à l'imitation des chefs Troyens qui avaient échappé à la mort et à l'esclavage ils s'étaient tournés vers la piraterie, faisant par honte ce que ceux-ci avaient fait par dénument, car chacun s'était dit

« Qu'il est humiliant de rester si longtemps

loin des siens, humiliant surtout

« De revenir auprès d'eux les mains vides. »

Et c'est ainsi qu'à côté des erreurs d'Énée, d'Anténor et des Hénètes, l'histoire a enregistré celles de Diomède, de Ménélas, de Ménesthée [1] et de maint autre héros grec. Or, instruit par la voix de l'histoire de toutes ces expéditions guerrières aux côtes méridionales de l'Ibérie, instruit aussi de la richesse de cette contrée et des biens de toute sorte qu'elle possède et que les Phéniciens avaient fait connaître, Homère a eu l'idée d'y placer la demeure des *Ames pieuses* et ce champ Élyséen, où, suivant la prédiction de Protée, Ménélas devait habiter un jour :

« Quant à vous, Ménélas, les immortels vous conduiront vers le champ Élyséen, aux bornes mêmes de la terre : c'est là que siége le blond Rhadamanthe, là aussi que les humains goûtent la vie la plus facile à l'abri de la neige, des frimas et de la pluie et qu'au sein de l'Océan s'élève sans cesse le souffle harmonieux et rafraîchissant du zéphyr. »

La pureté de l'air et la douce influence du zéphyr sont

1. Ménesthée au lieu d'*Ulysse*, que donnent tous les Mss. : correction de Coray rendue très-probable par l'existence du *Port de Ménesthée* dans les environs de Gadira. M. Meineke supprime purement et simplement les mots καὶ Ὀδυσσέως. Voy. *Vind. Strab.*, p. 23.

bien en effet des caractères propres à cette partie de l'Ibérie, qui, tournée toute du côté de l'occident, possède un climat vraiment tempéré. Il se trouve en outre qu'elle est située juste aux derniers confins de la terre habitée, c'est-à-dire aux lieux mêmes où la fable, avons-nous dit, a placé les enfers, car la mention de Rhadamanthe dans les vers qui précèdent implique le voisinage de Minos, et l'on sait ce qu'il est dit de Minos dans Homère : « Là j'ai vu Minos, au visage rayonnant, Minos, le fils de Jupiter, qui, son sceptre d'or dans la main, rendait la justice aux morts. » D'autres poëtes maintenant, venus après Homère, ont enchéri sur ce qu'il avait fait en imaginant à leur tour et l'enlèvement par Hercule des troupeaux de Géryon, et l'expédition du même héros à la conquête des pommes d'or du jardin des Hespérides, et ces îles des *Bienheureux*, dans lesquelles nous reconnaissons aujourd'hui quelques-unes des îles situées non loin de l'extrémité de la Maurusie qui fait face à Gadira.

14. Mais, je le répète, les premiers renseignements étaient dus aux Phéniciens, qui, maîtres de la meilleure partie de l'Ibérie et de la Libye, dès avant l'époque d'Homère, demeurèrent en possession de ces contrées jusqu'à la destruction de leur empire par les armes romaines. Quant à la richesse de l'Ibérie, elle nous est attestée encore par ce que disent certains historiens, que les Carthaginois, dans une expédition que commandait Barca, trouvèrent les peuples de la Turdétanie se servant de crèches d'argent et de tonneaux d'argent ; on se demande même à ce propos si ce ne serait pas l'extrême félicité de ces peuples qui aurait donné lieu à la réputation de longévité qu'on leur a faite, qu'on a faite surtout à leurs rois, et qu'Anacréon rappelle dans ce passage : « Je ne souhaite pour moi ni la corne d'Amalthée ni un siècle et demi de règne sur l'heureuse Tartesse ; » ce qui expliquerait, pour le dire en passant, comment Hérodote nous a conservé le nom d'Arganthonius, l'un de ces rois [1].

1. Ici nous partageons l'avis de M. Meineke, et nous rejetons comme une glose marginale les mots suivants, restitués par M. Müller : ἢ γάρ τοῦτον δέξαιτ' ἄν

15. A l'avantage de posséder un pays aussi riche se joint, pour les Turdétans, l'avantage de mœurs douces et policées, qui s'observent, du reste, par le fait du voisinage, si ce n'est même de la parenté, comme le croit Polybe, chez les Celtici pareillement, bien qu'à un degré moindre, puisque, en général, les Celtici vivent dispersés dans des bourgades. Les Turdétans, et surtout ceux des rives du Bætis, ne s'en sont pas moins entièrement convertis à la manière de vivre des Romains, jusqu'à renoncer à l'usage de leur idiome national; et comme, en outre, beaucoup d'entre eux ont été gratifiés du *jus Latii* et qu'ils ont reçu dans leurs villes à plusieurs reprises des colonies romaines, il ne s'en faut guère aujourd'hui que tous soient devenus Romains. L'existence de colonies, telles que Pax Augusta chez les Celtici, Augusta Emerita chez les Turdules, Cæsaraugusta chez les Celtibères et autres semblables, montre assez en effet le changement qui s'est opéré dans la constitution politique du pays. En général, on désigne sous le nom de *togati* tous les peuples d'Ibérie qui ont adopté ce nouveau genre de vie et les Celtibères eux-mêmes sont aujourd'hui du nombre, bien qu'ils aient été longtemps réputés les plus féroces de tous. Voilà ce que nous avions à dire de la Turdétanie.

CHAPITRE III.

Qu'on remonte maintenant, en partant toujours du promontoire Sacré, l'autre partie de la côte, celle qui se dirige vers le Tage, on la voit d'abord qui se creuse en forme de golfe; puis vient le promontoire Barbarium, suivi immédiatement des bouches du Tage : la traversée [dudit golfe] en

τις ἢ ἴσον τούτῳ [ἐν τῷ] τοῦ Ἀνακρέοντος, ἢ κοινότερον [ἔτη ρν'] ἀντὶ τοῦ πολὺν χρόνον Ταρτησσοῦ βασιλεῦσαι. Ἔνιοι δὲ Ταρτησσὸν τὴν νῦν Καρτηίαν προσαγορεύουσιν. « Car on peut entendre le passage d'Anacréon comme s'appliquant à ce roi Arganthonios ou à tel autre comme lui, à moins qu'on n'interprète ce nombre de 150 ans dans un sens plus général pour désigner le plus long règne possible dans l'heureuse Tartesse. Quelques-uns reconnaissent l'ancienne Tartesse dans la ville de Carteia. » M. Meineke conserve seulement la dernière phrase, mais pour la transporter au § 11 devant les mots : « *Eratosthène, il est vrai, prétend qu'on appelait Tartesside uniquement le canton adjacent au mont Calpé.* » Mais le nom de Tartessos se trouvant dans la glose appelait naturellement cette explication géographique. Cf. Müller : *Index var. lect.*, p. 954, col. 1. lig 30.

ligne directe jusqu'aux bouches du Tage est de [1000] stades. Des æstuaires se remarquent également sur cette partie de la côte ; nous en signalerons un notamment qui, partant du [promontoire] nommé ci-dessus, pénètre à plus de 400 stades dans l'intérieur et [peut amener les bâtiments jusqu'à Salacia][1]. Le Tage, large de 20 stades environ à son embouchure, se trouve avoir en même temps assez de profondeur pour que les plus gros *transports* du commerce le puissent remonter; et comme, à la marée haute, il forme, en se répandant sur les campagnes qui le bordent, deux espèces de mers intérieures d'une étendue de 150 stades, toute cette portion de la plaine se trouve par le fait acquise à la navigation. De ces deux lacs ou æstuaires [que forme le Tage], celui qui est situé le plus haut contient une petite île longue de 30 stades environ et large à peu près d'autant, qui se fait remarquer par la beauté de ses [oliviers][2] et de ses vignes. Cette île se voit à la hauteur de Moron[3], ville heureusement située sur une montagne, tout près du fleuve, et à la distance de 500 stades environ de la mer, avec de riches campagnes autour d'elle et de grandes facilités de communication par la voie du fleuve, puisque les plus forts bâtiments peuvent remonter celui-ci dans une bonne partie de son cours, et que dans le reste, c'est-à-dire encore plus loin au-dessus de Moron qu'il n'y a de Moron à la mer, il demeure navigable aux barques ou embarcations de rivière. C'est de cette ville que Brutus, surnommé le *Callaïque*, avait fait sa base d'opérations dans sa campagne contre les Lusitans, laquelle se termina, comme on sait, par la défaite de ces peuples. Il avait en outre fortifié Oliosipon[4], qui par sa position est comme la [clef][5] du

1. Nous avons traduit tout ce passage, qu'on pouvait croire désespéré, d'après la belle restitution de M. Müller, qui s'est ici surpassé : ἐφ' ἃς εὐθυπλοΐᾳ στάδιοι, α. Εἰσὶ δὲ καὶ ἐνταῦθα ἀναχύσεις, ὧν μία ἐπὶ πλείους ἢ τετρακοσίους σταδίους ἀπὸ τοῦ λεχθέντος [ἀκρω]τηρίου, καθ' ἣν πορθμεύονται ἐπὶ Σαλάκειαν, au lieu de πύργου καθ' ἣν ὑδρεύονται εἴ που λακκαῖα. Voy. *Index var. lect.*, p. 954, col. 1 et 2. — 2. Εὐέλαιον au lieu de εὐαλσέις, correction de M. Müller fondée sur un passage analogue, relatif à l'île de Chypre εὐέλαιος καὶ εὔοινος. — 3. Voy. la note de M. Müller, qui identifie Moron avec la Myrobriga de Ptolémée (*Index var. lect.*, p. 954, col. 2, l. 44. — 4. Voy. Müller, *ibid.*, p. 955, col. 1, l. 2. — 5. Κλείθροις (en latin *claustris*) au lieu de πλευροῖς, correction de M. Meineke, agréée par M. Müller. Voy. *Vind. Strab.*, p. 25.

fleuve, de façon à être maître de son cours et à être toujours libre de faire arriver par cette voie jusqu'à son armée les approvisionnements nécessaires : ces deux villes naturellement sont les plus fortes de toutes celles qui bordent le Tage. Ce fleuve, déjà très-poissonneux, abonde aussi en coquillages. Il prend sa source chez les Celtibères et traverse successivement le pays des Vettons, et ceux des Carpétans et des Lusitans, en se dirigeant au couchant équinoxial. Jusqu'à un certain point de son cours, il coule parallèlement à l'Anas et au Bætis; mais, plus loin, sa direction s'écarte de la leur, ces deux fleuves se détournant alors vers la côte méridionale.

2. Des peuples dont nous avons parlé plus haut comme habitant au-dessus des montagnes[1], les plus méridionaux sont les Orétans, qui s'avancent même jusqu'à la côte dans la partie de l'Ibérie comprise en dedans des Colonnes d'Hercule. Au N. de ceux-ci, maintenant, on rencontre les Carpétans, et plus loin les Vettons et les Vaccéens, dont le territoire est traversé par le Durius : c'est à Acoutea[2] en effet, ville des Vaccéens, qu'on passe habituellement ce fleuve. Viennent enfin les Callaïques, qui occupent une grande partie des montagnes, et qui, ayant été pour cette raison plus difficiles à vaincre, ont mérité de donner leur nom au vainqueur des Lusitans et ont fini même aujourd'hui par l'étendre et l'imposer à la plupart des peuples de la Lusitanie. Les villes principales de l'Orétanie sont Castalon[3] et Oria[4].

3. Au N. du Tage, s'étend la Lusitanie, qu'habite la plus puissante des nations ibériennes, celle de toutes qui a le plus longtemps arrêté les armes romaines. Cette contrée a pour bornes, au midi le Tage, à l'ouest et au nord l'Océan, et à l'est les possessions des Carpétans, des Vettons, des Vaccéens et des Callaïques, pour ne parler que des peuples connus, car il y en a d'autres qui ne méritent pas d'être nommés, vu leur peu d'importance et leur obscurité.

1. Τὰ τοῦ Ἄνα ὑπερκείμενα ὄρη (liv. III, ch. II, § 3) Voy. Müller : *Index var. lect.* p. 955, col. 1, l. 22.— 2. Ἀκούτειαν au lieu de Ἀκοντίαν, correction mise hors de doute par ce passage d'Étienne de Byzance : Ἀκούτεια πόλις Ἰβηρίας, καθὰ Στράβων ἐν τῷ τρίτῳ. — 3. Voy. Müller, *ibid.*, p. 955, col. 1, lig. 28. — 4. Peut-être *Orisia* d'après Étienne de Byzance.

Contrairement à ce que nous venons de dire, quelques auteurs modernes[1] comprennent parmi les peuples lusitans ces tribus limitrophes elles-mêmes. Ajoutons alors que ces tribus confinent, du côté de l'est, les callaïques à la nation des Astures et à celle des Celtibères, et toutes les autres à la Celtibérie. La longueur de la Lusitanie [jusqu'au cap Nerium][2] est de 3000 stades; quant à la largeur, laquelle se mesure de la limite orientale à la côte qui lui fait face, elle est beaucoup moindre. Toute la partie orientale est élevée et âpre, mais, au-dessous jusqu'à la mer, le pays ne forme plus qu'une plaine à peine interrompue par quelques montagnes de médiocre hauteur. Aussi Posidonius désapprouve-t-il Aristote d'avoir attribué le phénomène des marées à la disposition de cette côte et de celle de la Maurusie, comme si le reflux de la mer était dû à l'élévation et à la nature rocailleuse de ces extrémités de la terre habitée, qui recevant le flot durement, devraient naturellement le renvoyer de même : les côtes d'Ibérie en effet, et Posidonius le fait remarquer avec raison, n'offrent presque partout que des dunes fort basses[3].

4. La contrée que nous décrivons est riche et fertile; des cours d'eau, grands et petits, l'arrosent, qui viennent tous de l'est et coulent parallèlement au Tage; la plupart peuvent être remontés, et charrient des paillettes d'or en très-grande quantité. Les plus connus de ces cours d'eau à partir du Tage sont le Mundas[4] et la Vacua, qui ne peuvent être l'un et l'autre remontés qu'à une faible distance. Vient ensuite le Durius, dont la source est très-éloignée, et qui baigne Numance ou Nomantia et mainte autre place appartenant soit aux Celtibères soit aux Vaccéens; les gros bâtiments eux-mêmes peuvent le remonter l'espace de 800 stades environ. On franchit encore d'autres cours d'eau, puis l'on atteint le Léthé. Ce fleuve que les auteurs appellent aussi

1. Τὰ νῦν au lieu de τοῖς νῦν. — 2. Au lieu de la leçon des Mss. τὸ μὲν οὖν μῆκος μυρίων καὶ τρισχιλίων σταδ. M. Müller propose : τ. μ. ο. μ. μέχρις ou ἕως Νερίου τρισχ. — 3. Voy. sur tout ce passage la longue note de M. Meineke (*Vind. Strab.*, p. 26.). — 4. La leçon des Mss. est *Muliadas*.

tantôt le Limæas, et tantôt l'Oblivio[1], descend également de la Celtibérie et du pays des Vaccéens. Il en est de même du Bænis qui lui succède : le Bænis, ou Minius, comme on l'appelle quelquefois, est de tous les fleuves de la Lusitanie le plus grand de beaucoup et il peut être, comme le Durius, remonté l'espace de 800 stades. Posidonius, lui, le fait venir, ainsi que le Durius, du pays des Cantabres. Son embouchure est commandée par une île et protégée par une double jetée, à l'abri de laquelle les vaisseaux peuvent mouiller. Notons ici une disposition naturelle très-heureuse, c'est que le lit de tous ces cours d'eau est si profondément encaissé qu'il suffit même à contenir les flots de la marée montante, ce qui prévient les débordements et empêche que les plaines environnantes soient jamais inondées. Le Bænis fut le terme des opérations de Brutus; mais on trouverait plus loin encore d'autres cours d'eau coulant parallèlement aux précédents.

5. Les derniers peuples de la Lusitanie sont les Artabres, qui habitent près du cap Nerium. Dans le voisinage du même cap, qui forme l'extrémité à la fois du côté occidental et du côté septentrional de l'Ibérie, habitent les Celtici, proches parents de ceux des bords de l'Anas. On raconte en effet qu'une bande de ces derniers, qui avait entrepris naguère une expédition en compagnie des Turdules contre les peuples de cette partie de l'Ibérie, s'étant brouillée avec ses alliés dès la rive ultérieure du Limæas, et, ayant perdu en même temps, pour comble de malheur, le chef qui la commandait, se répandit dans le pays et se décida à y demeurer, ce qui fit donner au Limæas cette dénomination de fleuve du Léthé ou de *l'Oubli*. Les villes des Artabres sont agglomérées autour d'un golfe connu des marins qui pratiquent ces parages sous le nom de *port des Artabres*. Aujourd'hui pourtant on donne aux Artabres plus volontiers

1. Ὀϐλιουιῶνα (*Oblivionem*) au lieu de Βελιῶνα, correction très-probable de Xylander. Voy. Pline IV, 35 et III, 1. Mais à ce compte nous avons peut-être là le même nom dans trois langues différentes, et *Limæas*, dans la langue du pays, signifiait peut-être aussi le *fleuve de l'Oubli*. — 2. Voy. Müller : *Index var. lect.*, p. 955, col. 2, lig. 1 et *Index nom. rerumque*, v. *Bænis*.

le nom d'*Arotrebes*. — Trente[1] peuples différents habitent la contrée comprise entre le Tage et la frontière des Artabres; mais, bien que cette contrée soit naturellement riche en fruits et en bétail, ainsi qu'en or, en argent et en autres métaux, la plupart de ces peuples ont renoncé à tirer partie de ces richesses naturelles pour vivre de brigandage ; de tout temps, en effet, ils ont vécu en guerres soit entre eux, soit avec leurs voisins d'au delà du Tage, jusqu'à ce que les Romains aient mis fin à cet état de choses en faisant descendre les peuples de la montagne dans la plaine et en réduisant la plupart de leurs villes à n'être plus que de simples bourgs, en même temps qu'ils fondaient quelques colonies au milieu d'eux. C'étaient les montagnards, comme on peut croire, qui avaient commencé le désordre : habitant un pays triste et sauvage, et possédant à peine le nécessaire, ils en étaient venus à convoiter le bien de leurs voisins. Ceux-ci, de leur côté, avaient dû, pour les repousser, abandonner leurs propres travaux, et, comme ils s'étaient mis eux-mêmes à guerroyer, au lieu de cultiver la terre, leur pays, faute de soins, avait cessé de rien produire, voire même les fruits qui lui étaient naturels, pour devenir un vrai repaire de brigands.

6. Les Lusitans, à ce qu'on dit, excellent à dresser des embuscades et à éclairer une piste ; ils sont agiles, lestes et souples. Le bouclier dont ils se servent est petit, n'ayant que deux pieds de diamètre, la partie antérieure en est concave, et ils le portent suspendu à leur cou par des courroies, on n'en voit pas qui ait d'anse ou d'agrafes. Ils sont armés en outre d'un poignard ou coutelas[2] ; la plupart ont des cuirasses de lin, d'autres, mais en petit nombre, portent la cotte de mailles et le casque à triple cimier; généralement leurs casques sont de cuir. Les fantassins ont aussi des cnémides, et tiennent à la main chacun plusieurs javelines ; quelques-uns se servent de lances à pointe d'airain.

1. Quelques Mss. portent *cinquante*. Pline compte quarante-six peuples en *Lusitanie*, IV, 35. — 2. Il est probable, comme dit Kramer, que, dans le texte primitif, la mention de l'épée à double tranchant, ξίφος ἀμφίστομον, décrite par Diodore (V, 54), précédait celle du poignard, παραξιφίς.

On ajoute que, parmi les peuples riverains du Durius, il en est qui vivent à la façon des Lacédémoniens, se frottant d'huile et se servant d'étrilles[1] et d'étuves chauffées à l'aide de pierres rougies au feu, puis se baignant dans l'eau froide et ne faisant jamais qu'un seul repas, très-proprement apprêté, il est vrai, mais d'une extrême frugalité. Les Lusitans font de fréquents sacrifices aux dieux, et examinent les entrailles, sans les arracher du corps de la victime; ils observent aussi les veines de la poitrine, et tirent en outre certaines indications du simple toucher. Ils consultent même dans certains cas les entrailles humaines, se servant à cet effet de leurs prisonniers de guerre, qu'ils revêtent au préalable de *saies* pour le sacrifice, et, quand la victime tombe éventrée de la main de l'haruspice, ils tirent un premier avertissement de la chute même du corps. Souvent aussi ils coupent la main droite à leurs captifs et en font offrande aux dieux.

7. Tous ces montagnards sont sobres, ne boivent que de l'eau et couchent sur la dure; ils portent les cheveux longs et flottants à la manière des femmes, mais, pour combattre, ils se ceignent le front d'un bandeau. Ils se nourrissent surtout de la chair du bouc. Dans leurs sacrifices au dieu Mars, ils immolent aussi des boucs, ainsi que des prisonniers de guerre et des chevaux. Ils font en outre des hécatombes de chaque espèce de victime, à la façon des Grecs[2]. Ils célèbrent des jeux *gymniques*, *hoplitiques* et *hippiques*, dans lesquels ils s'exercent au pugilat et à la course, et simulent des escarmouches et des batailles rangées. Les trois quarts de l'année, on ne se nourrit dans la montagne que de glands de chêne, qui, séchés, concassés et broyés, servent à faire du pain. Ce pain peut se garder longtemps. Une espèce de bière faite avec de l'orge y est la boisson ordinaire; quant au vin, il est rare, et le peu qu'on en fait est bientôt consommé dans ces grands banquets de famille

1. [καὶ ξύστρ]αις au lieu de δὶς, correction de M. Müller. Voy. *Index var. lect.*, p. 955, col. 2, l. 24. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 28. — 2. Ὡς καὶ Πινδαρός φησι « Πάντα θύειν ἑκατόν. » Glose évidente dénoncée par M. Meineke, *ibid.*, p. 29.

si fréquents chez ces peuples. Le beurre y tient lieu d'huile. On mange assis; il y a pour cela des stalles en pierre, qui règnent tout autour des murs et où les convives prennent place suivant l'âge et le rang. Les mets circulent de main en main. Tout en buvant, les hommes se mettent à danser, tantôt formant des chœurs au son de la flûte et de la trompette, tantôt bondissant un à un à qui sautera le plus haut en l'air et retombera le plus gracieusement à genoux[1]. Dans la Bastétanie, les femmes dansent aussi mêlées aux hommes, chacune ayant son danseur vis-à-vis, à qui elle donne de temps en temps les mains[2]. Tous les hommes sont habillés de noir, ils ne quittent pas à proprement parler leurs *saies*, s'en servant même en guise de couvertures sur leurs lits de paille sèche : ces manteaux, comme ceux des Celtes, sont faits de laine grossière ou de poil de chèvre[3]. Quant aux femmes, elles ne portent que des manteaux et des robes de couleur faites d'étoffes brochées. Dans l'intérieur des terres, on ne connaît, à défaut de monnaies, que le commerce d'échange, ou bien on découpe dans des lames d'argent de petits morceaux qu'on donne en payement de ce qu'on achète. Les criminels condamnés à mort sont précipités; mais les parricides sont lapidés hors du territoire, par delà la frontière la plus reculée[4]. Les cérémonies du mariage sont les mêmes qu'en Grèce. Les malades, comme cela se pratiquait anciennement chez les Assyriens[5], sont exposés dans les rues pour provoquer ainsi les conseils de ceux qui ont été atteints des mêmes maux. Antérieurement à l'expédition de Brutus, ces peuples ne se servaient que de bateaux de cuir pour traverser les æstuaires et étangs de leur pays;

1. Quelque chose comme le saut des Basques: Cf. Meineke, *ibid.*, p. 29. — 2. Ἀνδράσιν ἀντιπρόσωποι λαμβανόμεναι τῶν χειρῶν, au lieu de ἀναμὶξ ἀνδράσι προσαντιλαμβ., correction de M. Müller. — 3. Στιβαδοκοιτοῦσιν· ἐρίνοις δὲ ἢ αἰγείοις χρῶνται (sc. σάγοις) au lieu de στ· κηρίνοις δὲ ἀγγείοις χ. Correction des plus ingénieuses due encore à M. Müller. Voy. *Index var. lect.*, p. 955 et 956. — 4. ἔξω τῶν ὅρων τῶν ἀπωτάτω, conjecture de M. Müller, au lieu de τῶν ποταμῶν. M. Meineke supprime ces derniers mots purement et simplement. Voy. *Vind. Strab.*, p. 30. — 5. Les Mss. portent *Egyptiens*, mais l'erreur est évidente.

aujourd'hui ils commencent aussi à avoir des canots creusés dans un seul tronc d'arbre, mais l'usage en est encore peu répandu. Le sel qu'ils recueillent est rouge pourpre, seulement il devient blanc quand il est écrasé. Tel est le genre de vie de tous les montagnards, et, comme je l'ai déjà dit, je comprends sous cette dénomination les différents peuples qui bordent le côté oriental de l'Ibérie jusqu'au pays des Vascons et au Mont Pyréné, à savoir les Callaïques, les Astures et les Cantabres, qui ont tous en effet une manière de vivre uniforme : je pourrais sans doute faire la liste de ces peuples plus longue, mais je n'en ai pas le courage et je recule, je l'avoue, devant l'ennui d'une transcription pareille, n'imaginant pas d'ailleurs que personne puisse trouver du plaisir à entendre des noms comme ceux des Pleutaures[1], des Bardyètes, des Allobriges et d'autres moins harmonieux et moins connus encore.

8. Au surplus, ce n'est pas seulement la guerre qui a engendré chez ces peuples ces mœurs rudes et sauvages, elles tiennent aussi à l'extrême éloignement où leur pays se trouve des autres contrées, car pour y arriver soit par terre, soit par mer, il faut toujours faire un chemin très-long, et naturellement, cette difficulté de communication leur a fait perdre toute sociabilité et toute humanité. Il faut dire pourtant qu'aujourd'hui le mal est moins grand par suite du rétablissement de la paix et des fréquents voyages que les Romains font dans leurs montagnes. Restent quelques tribus qui ont jusqu'ici moins participé que les autres à ce double avantage, celles-là ont conservé un caractère plus farouche, plus brutal, sans compter que chez la plupart d'entre elles cette disposition naturelle a pu se trouver augmentée encore par l'âpreté des lieux et la rigueur du climat[2]. Mais, je le répète, toutes les guerres se trouvent

1. Par analogie avec les Artabres et les Cantabres, dont le nom parait souvent dans les Mss, sous la forme Κάνταυροι, M. Müller croit que ce nom, d'ailleurs inconnu, pourrait bien être Πλεύταβροι au lieu de Πλεύταυροι. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 956, col. 1, l. 42. — 2. Καὶ ἀπὸ τῶν τόπων λυπρότητος ἐνίοις καὶ τῶν ἀέρων, au lieu de καὶ τῶν ὀρῶν, correction de M. Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 30.

aujourd'hui terminées; les Cantabres eux-mêmes, qui de tous ces peuples étaient les plus attachés à leurs habitudes de brigandage, ont été réduits par César-Auguste, ainsi que les tribus qui les avoisinent, et, au lieu de dévaster comme par le passé les terres des alliés du peuple romain, ils portent maintenant les armes pour les Romains mêmes: tel est le cas aussi des Coniaci[1], [des Aruaci], qui habitent [la ville de Segida[2]], aux sources de l'Èbre, [des Belli et des Tytthi][2]. De plus, Tibère a, sur l'indication d'Auguste, son prédécesseur, envoyé dans ces contrées un corps de trois légions, dont la présence se trouve avoir beaucoup fait déjà, non-seulement pour pacifier, mais encore pour civiliser une partie de ces peuples.

CHAPITRE IV.

La partie de l'Ibérie qui nous reste à décrire comprend: 1° tout le littoral de notre mer des Colonnes d'Hercule au Mont Pyréné; 2° toute la région intérieure située au-dessus de ladite côte. Or, cette région intérieure, de largeur inégale, a un peu plus de 4000 stades de longueur, c'est-à-dire 2000 stades de moins que la côte à laquelle elle correspond et dont on décompose la longueur ainsi qu'il suit: du mont Calpé, voisin des Colonnes d'Hercule, à Carthage-la-Neuve, une première section de 2200 stades, occupée par les Bastétans, les mêmes qu'on nomme quelquefois les Bastules, et en partie aussi par quelques tribus orétanes; puis, de Carthage-la-Neuve à l'Èbre, une seconde section de même longueur ou peu s'en faut que la première, et occupée par les Édétans; enfin une troisième section de 1600 stades, s'étendant en deçà de l'Èbre jusqu'au Mont Pyréné et aux Trophées de Pompée, et habitée dans une partie encore

1. Peut-être les *Concani* d'Horace, de Pomponius Mela et de Silius Italicus. Voy. Müller: *Ind. var. lect.*, p. 956, col. 1, l. 60. — 2. Οἰκοῦντες Σεγίδην [πόλιν Ἀρούακοι, καὶ Βελλοὶ καὶ] Τουτθοί, au lieu de οἰκοῦντες πλὴν τουίσοι: l'une des plus ingénieuses restitutions de M. Müller. Voy. *Index var. lect.*, p. 956, col. 1 et 2.

par quelques tribus d'Édétans, et dans le reste par la nation des Indicètes, laquelle est partagée en quatre tribus.

2. Reprenons maintenant du mont Calpé pour décrire toute cette côte en détail. Tout le long de la Bastétanie et du territoire des Orétans règne une chaîne de montagnes couverte de hautes et épaisses futaies, qui forme la séparation entre le littoral et la région intérieure : cette chaîne, en maint endroit, possède aussi des mines, des mines d'or et d'autres métaux. La première ville qu'on rencontre dans cette partie de la côte est Malaca. Située juste à la même distance de Calpé que Gadira, Malaca est l'*emporium* ou le marché que fréquentent de préférence les peuples numides[1] de la côte opposée. Il s'y trouve d'importants établissements de salaisons. Quelques auteurs pensent que cette ville n'est autre que Mænacé, que la tradition nous donne pour la plus occidentale des colonies phocéennes, mais il n'en est rien. L'emplacement de Mænacé, ville aujourd'hui ruinée, se trouve à une distance plus grande de Calpé, et, d'ailleurs, le peu de vestiges qui en restent dénotent une ville hellénique, tandis que Malaca, en même temps qu'elle est plus rapprochée de Calpé, a la physionomie complétement phénicienne. Vient ensuite la cité des Exitans, qui a donné son nom aussi à un genre de salaisons estimées.

3. Abdères, qui lui succède, est également d'origine phénicienne. Au-dessus de cette ville, maintenant, dans la montagne, se trouve, dit-on, Odyssea, la ville d'Ulysse, avec le temple de Minerve qui en dépend. Posidonius affirme le fait, ainsi qu'Artémidore et Asclépiade de Myrlée, grammairien connu pour avoir professé chez les Turdétans et pour avoir publié sous forme de *relation de voyage* une description des peuples de ces contrées. Ce dernier auteur ajoute que les parois du temple de Minerve à Odyssea supportent encore les boucliers et les éperons de navire qui y furent fixés anciennement en commémoration des erreurs d'Ulysse. Il veut aussi qu'il y ait eu chez les Callaïques un établissement formé par

1. Νεμάσι au lieu de σαίμασι que portent les Mss., correction de Tyrwhitt.

quelques-uns des compagnons de Teucer, et rappelle en même temps qu'on voyait naguère en ce pays deux villes appelées l'une *Hellenes* et l'autre *Amphilochi*, ce qui semblerait prouver qu'Amphilochus était venu mourir ici, et que ses compagnons, continuant d'errer à l'aventure, avaient poussé plus loin jusque dans l'intérieur des terres. Suivant une autre tradition recueillie par le même auteur, quelques-uns des compagnons d'Hercule auraient également fondé un établissement en Ibérie. Il y serait venu aussi une colonie messénienne. Enfin Asclépiade et d'autres auteurs nous parlent d'une bande de Lacédémoniens qui auraient occupé une partie de la Cantabrie. Ajoutons qu'il se trouve dans la même contrée une ville du nom d'Opsicella [ou d'Ocela[1]], qui passe pour avoir été fondée par Ocelas, l'un des héros qui accompagnaient Anténor et ses enfants lors de leur passage en Italie. En Libye, d'autre part, s'il faut ajouter foi aux rapports des marchands Gadirites, comme ont fait certains auteurs que nomme Artémidore, il existe réellement au-dessus de la Maurusie, et dans le voisinage des Éthiopiens occidentaux, des peuples appelés *Lotophages* parce qu'ils se nourrissent de la plante et racine du *lotos*, laquelle les dispense de boire ou plutôt leur tient lieu de boisson, le pays qu'ils habitent et qui se prolonge jusqu'au-dessus de Cyrène étant complétement dépourvu d'eau. Ce ne sont même pas là les seuls Lotophages, car on donne ce nom aussi aux habitants de l'île Méninx, l'une des deux îles qui commandent l'entrée de la Petite Syrte.

4. On conçoit donc parfaitement que l'imagination d'Homère ait pu, modifiant sur ce point les traditions relatives aux erreurs d'Ulysse, transporter par delà les Colonnes d'Hercule, en pleine mer Atlantique, une partie des aventures du héros (car ici, tant par le choix des lieux que par les autres circonstances, la fiction s'écartait assez peu des données positives de l'histoire pour paraître presque vrai-

1. Voy. Müller : *Index var. lect.*, p. 957, col. 1, l. 9.

semblable); on conçoit également qu'il se soit trouvé des personnes, comme voilà Cratès de Mallos et d'autres encore, qui, conciliant leur foi dans ces traditions historiques avec le respect dû à la grande érudition d'Homère, ont fait de ses poëmes un sujet de discussions scientifiques. En revanche, il y a des auteurs qui ont compris l'œuvre du poëte de façon si rustique, on peut dire, que, non contents de lui refuser, comme ils auraient pu faire au fossoyeur ou au simple moissonneur, la science et l'érudition proprement dite, ils ont traité d'insensé quiconque avait pu soumettre ses poëmes à une étude, à un examen scientifique; et jusqu'ici personne, soit parmi les grammairiens, soit parmi les mathématiciens, n'a osé entreprendre une défense en règle d'Homère, ni même rectifier ou contredire d'une façon quelconque les assertions de ces auteurs. Il me semble pourtant possible de justifier Homère de la plupart des reproches qu'on lui a adressés et de rectifier qui plus est mainte erreur de ses critiques, notamment celles où ils sont tombés, pour avoir cru aux mensonges de Pythéas, dans l'ignorance complète où ils étaient de la géographie des contrées qui bordent l'Océan à l'O. et au N. de la terre habitée. Mais laissons ce sujet, qui demanderait à être traité d'une manière spéciale avec tous les développements qu'il comporte.

5. Quant à ces migrations des Hellènes chez les peuples barbares, il y a lieu de croire qu'elles avaient eu pour cause le morcellement de la nation hellénique en tant de petites fractions ou États, que l'orgueil empêchait de former aucun lien ensemble, ce qui les laissait sans force contre les agressions venues du dehors. Ce même orgueil présomptueux existait au plus haut degré chez les Ibères, joint à un caractère naturellement faux et perfide. Habiles à surprendre leur ennemi, ces peuples ne vivaient que de brigandages, risquant bien de petits coups de main, mais jamais de grandes entreprises, faute d'avoir su doubler leurs forces en fondant une ligue ou confédération puissante. Autrement, s'ils avaient consenti à unir leurs armes,

on n'eût point vu la meilleure partie de leur pays si facilement envahie et conquise par les Carthaginois et plus anciennement encore par les Tyriens, puis par les Celtes, les mêmes que l'on nomme aujourd'hui Celtibères et Vérons, et plus récemment par Viriathe, un brigand, par Sertorius et par maint autre chef jaloux, comme lui, d'agrandir son empire. Après quoi, vinrent les Romains qui, ayant attaqué et vaincu une à une chaque tribu ibère[1], perdirent il est vrai beaucoup de temps dans cette longue suite de guerres partielles, mais finirent après deux cents ans et plus par voir le pays tout entier réduit en leur puissance. — Reprenons la description méthodique de l'Ibérie.

6. Passé Abdères, la première ville qui se présente est Carthage-la-Neuve, laquelle fut fondée par Asdrubal, successeur de Barca, le père d'Annibal. De toutes les villes de cette contrée, elle est assurément la plus puissante. Une situation naturellement forte, un mur d'enceinte admirablement construit, la proximité de plusieurs ports, d'un lac ou étang et des mines d'argent dont nous avons parlé plus haut, tels sont les avantages qui la distinguent. On trouve aussi aux environs de nombreux établissements à saler le poisson. Enfin cette ville est le principal entrepôt où se rendent à la fois les populations de l'intérieur pour s'approvisionner des denrées venues par mer, et les marchands étrangers pour acheter les produits venus de l'intérieur du pays. Entre Carthage-la-Neuve et l'embouchure de l'Èbre, presque à moitié chemin, on rencontre le cours du Sucron[2] avec une ville de même nom à son embouchure. Ce fleuve prend sa source dans un des contreforts de la chaîne de montagnes qui domine Malaca et le territoire de Carthage; il est guéable, presque parallèle à l'Èbre et un peu moins éloigné de Carthage qu'il ne l'est de l'Èbre. Entre le Sucron, maintenant, et Carthage, et à une faible distance

1. Ῥωμαῖοί τε τὸν κατὰ μέρη πρὸς τοὺς Ἴβηρας πόλεμον καθ' ἑκάστην διατάττοντες δυναστείαν, au lieu de Ρ. τ. τῷ κατὰ μέρη π. τ. Ἰ. πολεμεῖν καθ' ἑκάστην διὰ ταύτην τὴν δυναστείαν, correction de M. Müller. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 31.— 2. Les Mss. portent *Socron*.

du fleuve, se trouvent trois petites places, dont la population est massaliote d'origine : la plus connue des trois est Hemeroscopium. Sur le promontoire qui l'avoisine s'élève un temple consacré à Diane Éphésienne, et en grand honneur dans le pays. Sertorius en avait fait sa place d'armes maritime. C'est effectivement une position très-forte, et un vrai nid de pirates, qui s'aperçoit de très-loin en mer : on l'appelle le *Dianium* (ce qui équivaut pour nous à *Artemisium*). A proximité de ce cap se trouvent des mines de fer de bonne qualité, et les petites îles de Planesia et de Plumbaria, puis, en dedans de la côte, une lagune de 400 stades de tour. On voit ensuite, en se rapprochant de Carthage, l'île d'Hercule, dite *Scombroaria* [ou *Scombraria*] [1], à cause des scombres qu'on y pêche et qui servent à faire le meilleur garum : cette île est située à 24 stades de Carthage. De l'autre côté du Sucron, dans la direction des bouches de l'Èbre, s'élève Sagonte, colonie zacynthienne, qu'Annibal détruisit contre la foi des traités, ce qui donna lieu à la seconde guerre punique. Près de Sagonte sont les villes de Cherronesos, d'Oleastrum et de Cartalias, puis, sur les bords mêmes de l'Èbre, à l'endroit où l'on passe ce fleuve, la colonie de Dertossa. L'Èbre, qui prend sa source dans le pays des Cantabres, coule au midi à travers une plaine de grande étendue et parallèlement aux Monts Pyrénées.

7. Entre les bouches de l'Èbre et l'extrémité du Mont Pyréné, sur laquelle s'élève le Trophée de Pompée, la première ville qu'on rencontre est Tarracon, qui, sans avoir de port proprement dit, occupe sur les bords d'un golfe une situation avantageuse à tous égards, elle n'est pas moins peuplée aujourd'hui que Carthage, et, se trouvant commodément placée pour être le centre des voyages ou tournées des préfets, elle est devenue comme qui dirait la métropole, non-seulement de la province en deçà de l'Èbre, mais encore d'une bonne partie de la province Ultérieure. Il suffit du reste de voir à quelle proximité elle est des

1. Voy. Müller : *Index var. lect.*, p. 957, col. 2, l. 3.

Gymnesiæ et d'Ébysus, îles, comme on sait, très-considérables, pour comprendre toute l'importance de sa position. Ératosthène va jusqu'à faire de Tarracon une station maritime, mais il est contredit sur ce point par Artémidore, qui nie formellement qu'elle possède même un ancrage passable.

8. Généralement, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'ici, la côte n'offre qu'un très-petit nombre de ports; en revanche, de Tarracon à Emporium, les bons ports ne sont point rares. Le sol, qui plus est, dans cette partie du littoral, se fait remarquer par sa fertilité, notamment chez les Læétans[1], chez les Lartolæètes[2], etc. Emporium, colonie de Massalia, n'est qu'à 40[3] stades environ du Mont Pyréné et de la frontière de la Celtique; tout son territoire, le long de la côte, est également riche, fertile et pourvu de bons ports. On y voit aussi Rhodopé [ou Rhodé][4], petite place dont la population est emporite, mais qui, suivant certains auteurs, aurait été fondée par les Rhodiens. Diane d'Éphèse y est, ainsi qu'à Emporium, l'objet d'un culte particulier, nous en dirons la raison en parlant de Massalia. Dans le principe, les Emporites n'avaient occupé que cette petite île voisine de la côte, qu'on appelle aujourd'hui Palæopolis, *la Vieille-Ville*, mais actuellement leur principal établissement est sur le continent, et comprend deux villes distinctes, séparées par une muraille, voici pourquoi : dans le voisinage immédiat du nouvel Emporium se trouvaient quelques tribus d'Indicètes, qui, tout en continuant à s'administrer elles-mêmes, voulurent, pour leur sûreté, avoir avec les Grecs une enceinte commune. Par le fait, l'enceinte fut double[5], puisqu'un mur transversal la divisa par le milieu. Mais, avec le temps, les deux villes se fondirent en une seule cité, dont

1. Les Mss. portent Léétans. Kramer a rétabli la forme Læétans d'après Ptolémée (II, 5). Le même peuple est appelé Laletani dans Pline, III, 4, 22. — 2. M. Müller propose de changer ce nom en *Larnolæetæ* ou *Larnolæetani*. Voy. *Index nom. rerumque*, p. 839. — 3. Ὅσον τετταράκοντα au lieu de τετρακισχιλίους que portent les Mss., correction de M. Meineke. — 4. Voy. M. Müller *Index var. lect.*, p. 957, col. 2, l. 23. — 5. Nous avons cherché à donner un sens passable aux mots διπλοῦν δὲ τοῦτον, pour les conserver. N'en pouvant rien faire Groskurd et Meineke les suppriment.

la constitution se trouva être un mélange de lois grecques et de coutumes barbares, ce qui du reste s'est vu en beaucoup d'autres lieux.

9. Ajoutons qu'à peu de distance d'Emporium passe un cours d'eau qui descend du Mont Pyréné, et dont l'embouchure sert de port à la ville. Les Emporites sont très-habiles à tisser le lin. Des terres qu'ils possèdent dans l'intérieur, les unes sont fertiles, les autres ne produisent que du sparte [1] ou jonc de marais, de toutes les espèces de jonc la moins propre à être mise en œuvre. On appelle tout ce canton *la Plaine des Joncs* (*Campus Juncarius*). Ce sont encore des Emporites qui occupent l'extrémité de la chaîne du Mont Pyréné jusqu'aux Trophées de Pompée. Au pied de ce monument passe la route que suivent les voyageurs venant d'Italie qui se rendent dans l'Ibérie ultérieure, et notamment dans la Bétique. Cette route tantôt longe la mer et tantôt s'en écarte, mais cela surtout dans la partie occidentale de son parcours. Elle se dirige sur Tarracon depuis les Trophées de Pompée, en passant par la Plaine des Joncs, par Veteres [2] et par la plaine *Marathon*, autrement dite en latin *Fœnicularius campus*, à cause de la grande quantité de fenouil (μάραθον) [3] qu'elle produit; puis, de Tarracon, elle gagne le passage de l'Èbre à Dertossa, traverse ensuite Sagonte et Sætabis [4], et commence à s'éloigner insensiblement de la mer, après quoi elle atteint le *Champ Spartaire*, comme qui dirait chez nous le Champ des *Schœnes* [5]: c'est une grande plaine sans eau, où croît abondamment l'espèce de sparte qui sert à faire les cordages et qu'on exporte en tout pays, surtout en Italie. Autrefois, ladite route passait par le milieu juste de la plaine et par Egelastæ, seulement on la trouvait longue et difficile, on

1. Le *Sparto basto* ou l'*Albardin* des Espagnols, *Lygeum Spartum* des botanistes. Voy. Meyer, ouvr. cité, p. 7. — 2. Voy. Müller : *Index var. lect.*, p. 957, col. 2, l. 36, et *Index nominum rerumque*, v. *Veteres*. Cf. Meineke: *Vind. Strab.*, p. 32. — 3 *Fœniculum officinale*. — 4. Les Mss. donnent *Setabis*. M. Müller (*Ibid.*, l. 38) regrette cette leçon mais ne l'a conservée ni dans le texte ni dans son *Index nom. rerumque*. — 5. *Sparto* des Espagnols, *Stipa* ou *Macrochloa tenacissima* des botanistes. Voy. Meyer, ouvr. cité, p. 7.

en a alors tracé une nouvelle plus rapprochée de la côte, qui ne fait plus que toucher au Champ Spartaire, mais qui aboutit, comme l'ancienne, aux environs de Castlon et d'Obulcon, vu qu'il faut nécessairement passer par ces villes pour aller à Corduba et à Gadira, les deux plus importantes places de commerce de toute l'Ibérie. Obulcon est à 300 stades environ de Corduba, et, au dire des historiens, César mit vingt-sept jours pour venir de Rome à Obulcon, où campait son armée, quand le moment fut venu pour lui d'ouvrir la campagne de Munda.

10. Tel est l'aspect que présente la côte d'Ibérie depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à la frontière de Celtique. Quant à la région intérieure située au-dessus de cette côte (et j'entends par là tout le pays qui s'étend en deçà des Pyrénées et du côté septentrional de l'Ibérie jusqu'au territoire des Astures), deux chaînes de montagnes principales la divisent : l'une qui court parallèlement au Mont Pyréné et qui commence chez les Cantabres pour aller finir aux bords mêmes de notre mer (on l'appelle l'Idubeda) et l'autre qui, se détachant du milieu de celle-là, se prolonge au couchant, puis incline au midi, dans la direction de la côte que nous avons vu commencer aux Colonnes d'Hercule : cette deuxième chaîne, très-peu élevée d'abord et complétement nue, se relie, après avoir traversé le champ Spartaire, à l'épaisse forêt située au-dessus du territoire de Carthage-la-Neuve et de Malaca : on la nomme l'Orospeda. Entre le mont Pyréné et l'Idubeda est l'Èbre, fleuve qui coule parallèlement à l'une et à l'autre chaînes, et se grossit des rivières et autres cours d'eau qui en descendent. Sur les bords de l'Èbre s'élèvent la ville de Cæsaraugusta et celle de Celsa, colonie romaine, où l'on passe le fleuve sur un pont de pierre. Différents peuples habitent la contrée dont nous parlons : le plus connu est celui des Iaccétans. Son territoire commence avec les premières pentes du Mont Pyréné, puis se déploie dans la plaine, pour finir aux euvirons d'Ilerda et d'Osca, villes appartenant aux Ilergètes et situées non loin de l'Èbre. Ce sont ces deux villes, avec

Calaguris, l'une des cités des Vascons, et les deux places maritimes de Tarracon et d'Hemeroscopium, qui furent témoins des derniers efforts de Sertorius, après qu'il eut été chassé hors de la Celtibérie, et c'est à Osca qu'il fut assassiné. Plus récemment, dans les environs d'Ilerda, Afranius et Petreius, lieutenants de Pompée, ont été vaincus par le divin César. Ilerda est à 160 stades à l'E. de l'Èbre, à 460 stades environ au N. de Tarracon et à 540 stades au S. d'Osca. Ces mêmes villes sont traversées par la route qui part de Tarracon et va jusque chez les Vascons des bords de l'Océan, à Pompelon, voire plus loin à Oeasoun[1], ville bâtie sur l'Océan même : cette route mesure 2400 stades et s'arrête juste à la frontière de l'Aquitaine et de l'Ibérie. Le pays des Iaccétans fut aussi naguère le théâtre de plusieurs combats entre Sertorius et Pompée, et c'est là qu'eut lieu plus tard la lutte de Sextus, fils du grand Pompée, contre les lieutenants de César. Puis, audessus de la Iaccétanie, dans la direction du nord, habite la nation des Vascons, qui a pour ville principale Pompelon, comme qui dirait la *ville de Pompée*.

11. Des deux versants du Mont Pyréné, celui qui regarde l'Ibérie est couvert de belles forêts, composées d'arbres de toute espèce, notamment d'arbres toujours verts ; celui qui regarde la Celtique, au contraire, est entièrement nu et dépouillé ; quant aux parties centrales de la chaîne, elles contiennent des vallées parfaitement habitables : la plupart de ces vallées sont occupées par les Cerrétans, peuple de race ibérienne, dont on recherche les excellents jambons à l'égal de ceux de [Cibyre][2], ce qui est une grande source de richesse pour le pays.

1. Voy. Müller : *Index var. lect.*, p. 957, col. 2, l. 63, et *Index nom. rerumque*, v. *Oeason*. — 2. Κιβυρατικαῖς au lieu de Κανταβρικαῖς que donnent les Mss. La citation de ce passage par Athénée (l. XIV, p. 657) nous a paru devoir l'emporter sur les scrupules paléographiques de M Müller, d'autant que lui-même a reconnu que, dans le passage d'Athénée, le mot altéré ταῖς Κουρικαῖς était l'équivalent de αἱ ἀπὸ Κιβύρας τῆς Ἀσιατικῆς. Mais pour ne pas adopter l'ingénieuse correction qu'il propose ταῖς Κα[λ]αγουρικαῖς (les jambons de Calaguris ou Calahorra, en Aragon), nous avons une raison plus forte et qui tient aux plus chères habitudes de notre auteur : c'est que, toutes les fois qu'il parle d'un produit de qualité

12. Au delà de l'Idubeda commence immédiatement la Celtibérie, contrée spacieuse et d'aspect varié, mais dont la plus grande partie est naturellement âpre, et sujette en outre aux débordements de grands fleuves[1]. En effet, sans parler de l'Anas et du Tage qui la traversent, c'est là que commence toute cette suite de cours d'eau qui descendent vers l'Océan occidental: de ce nombre est le Durius, qui passe près de Nomantia et de Serguntia[2]. Quant au Bætis, il prend sa source dans l'Orospeda, traverse l'Orétanie et se dirige vers la Bétique. Au N. des Celtibères, sur les confins du territoire des Cantabres-Conisques, habitent les Vérons qui, eux aussi, sont issus de la grande émigration celtique; leur ville principale est Varia, située à l'un des passages de l'Èbre. Les Vérons confinent en même temps aux Bardyètes, ou, comme on dit souvent aussi aujourd'hui, aux Bardyles[3]. A l'O. maintenant de la Celtibérie se trouvent quelques tribus d'Astures, de Callaïques, de Vaccæens, et aussi de Vettons et de Carpétans; la même contrée est bornée au midi par les Orétans et les différentes tribus bastétanes et [sidétanes[4]] qui habitent l'Orospeda; elle l'est enfin du côté de l'E. par l'Idubeda.

13. Des quatre cantons ou districts de la Celtibérie, ce sont ceux de l'est et du midi qui renferment la nation la plus puissante, j'entends la nation des Arvaques, laquelle confine au territoire des Carpétans et aux sources du Tage. Leur ville la plus renommée est Nomantia ou Numance, qui, dans cette fameuse guerre de vingt ans entre les Celtibères et les Romains, déploya tant de courage; on sait, en effet, qu'a-

supérieure dans les pays qu'il décrit, c'est en Asie Mineure, sa patrie, qu'il cherche le terme de comparaison à lui opposer, et cette formule ἐνάμιλλοι (*pouvant le disputer à*), qui revient toujours en pareil cas, respire en quelque sorte la jalousie et l'amour-propre national : tantôt ce sont les laines Coraxiennes ou de la Colchide, tantôt les tissus d'écorce de la Cappadoce, tantôt le castoreum du Pont, tantôt les jambons de Cibyra en Phrygie qu'il oppose aux produits similaires de la Turdétanie, des environs de Carthagène et du pays des Cerrétans. — Voy. du reste Müller, *Index var. lect.*, p. 957, col. 2 et 958, col. 1. Cf. Meineke : *Vind. Strab.*, p. 33. — 1. Voy. *Vind. Strab.*, p. 34, l'observation très-juste de M. Meineke sur la valeur que Strabon attache au mot ποταμόκλυστος. — 2. Voy. sur la double forme de ce nom Serguntia et Seguntia la note de M. Müller, *ibid.*, p. 958, col. 1. l. 50. — 3. Voy. Müller, *ibid.*, l. 58. — 4. Sur la triple et quadruple forme de ce nom, voy. Müller, *ibid.*, l. 62.

près avoir détruit plusieurs armées romaines avec leurs chefs les Numantins, enfermés dans leurs murailles, finirent par se laisser mourir de faim, à l'exception d'un petit nombre, qui aima mieux rendre la place. Les Lusons, qui habitent également la partie orientale de la Celtibérie, confinent, comme les Arvaques, aux sources du Tage. A ces derniers appartiennent encore les villes de Segeda[1] et de Pallantia. Mais pour en revenir à Numance, elle est à 800 stades de distance de Cæsaraugusta, qui se trouve, avons-nous dit, sur les bords mêmes de l'Èbre. Segobriga et Bilbilis, aux environs desquelles eut lieu la lutte entre Métellus et Sertorius, sont aussi des villes de la Celtibérie. De plus, dans l'énumération que fait Polybe des peuples vaccéens et celtibères et des principales localités qui leur appartiennent, nous trouvons comprises les villes de Segesama et d'Intercatia. Ce qu'on lit dans Posidonius, que Marcus Marcellus put lever en Celtibérie un tribut de 600 talents, donne à penser que les Celtibères formaient une nation nombreuse et riche, bien qu'habitant une contrée si peu fertile. Mais en même temps Posidonius relève ce qu'avait dit Polybe, que Tiberius Gracchus avait détruit 300 villes en Celtibérie, il le plaisante à ce sujet, et l'accuse d'avoir voulu complaire à Gracchus en donnant le nom de *villes* à de simples *tours*, comme il arrive dans les pompes triomphales. Or, il pourrait bien se faire qu'au fond il eût raison, car généraux et historiens se laissent aller volontiers à ce genre de mensonge qui consiste à embellir les faits; il me paraît même évident que ceux qui ont compté plus de 1000 villes en Ibérie ne l'ont fait aussi que pour avoir donné le nom de *villes* à de simples *bourgades*, le pays ne comportant pas naturellement un grand nombre de villes, tant le sol en est pauvre, la situation peu centrale et l'aspect sauvage, et les mœurs des Ibères, ainsi que leur manière de vivre (j'excepte ceux du littoral de la mer Intérieure), ne supposant rien non plus d'analogue,

1. Voy. Müller, *Index var. lect.*, p. 958, col. 2, .6.

puisque la sauvagerie est le fait des populations qui vivent dispersées dans des bourgs et que la plupart des Ibères sont des sauvages, sans compter que les villes elles-mêmes ne peuvent guère exercer leur influence civilisatrice, quand la majeure partie de la population continue à habiter les bois et menace de là la tranquillité de leurs voisins.

14. Aux Celtibères, dans la direction du midi, succèdent les peuples qui habitent l'Orospeda et la plaine du Sucron : ces peuples sont, outre les Sidétans, qui s'étendent jusqu'à Carthage, les Bastétans et les Orétans, qui s'étendent, eux, presque jusqu'à Malaca.

15. Dans leurs guerres, on peut dire que les Ibères n'ont jamais combattu autrement qu'en *peltastes*, car, par suite de leurs habitudes de brigandage ils étaient tous armés à la légère et ne portaient, comme font, avons-nous dit, les Lusitans, que le javelot, la fronde et l'épée. A leur infanterie pourtant était mêlée aussi quelque cavalerie : les chevaux en ce pays sont dressés à gravir les montagnes et à fléchir promptement les genoux, quand il le faut, à un signal donné. L'Ibérie produit un grand nombre de chamois et de chevaux sauvages ; ses lacs ou étangs abondent en oiseaux [aquatiques], tels que cygnes et espèces analogues ; on y voit aussi beaucoup d'outardes, et, sur le bord des fleuves, des castors. Mais le castoreum d'Ibérie n'a pas toutes les vertus que possède celui du Pont ; les propriétés médicales, notamment, ne se trouvent que dans ce dernier, ce qui est vrai du reste aussi de mainte autre substance, du cuivre de Cypre, par exemple, puisque, au dire de Posidonius, il est le seul qui donne la cadmie, le vitriol et le spodium. En revanche, Posidonius nous signale, comme une exception appartenant en propre à l'Ibérie, cette double particularité que les corneilles y sont aussi noires[1] [que des corbeaux], et que la robe des chevaux celtibériens, qui est naturellement *miroitée*, change de couleur du moment qu'on les fait passer dans

1. Voy. sur la négation ajoutée par Casaubon Meineke, *ibid.*, p. 36 : « *Quid enim miraculi habent cornices non nigræ?* » M. Müller, de son côté, pense que Posidonius faisait allusion ici à l'espèce de corneilles dites *corbines*, qu'il n'avait sans doute pas observée ailleurs qu'en Ibérie.

la province Ultérieure. Il ajoute que ces chevaux ressemblent à ceux des Parthes, en ce qu'ils ont de même incomparablement plus de vitesse et de *fond* que les autres.

16. Les plantes tinctoriales abondent en Ibérie. Quant aux arbustes, tels que l'olivier, la vigne, le figuier et autres semblables, ils croissent tous en quantité sur les côtes qui bordent notre mer et sur une bonne partie aussi des côtes de la mer Extérieure. S'ils ne viennent pas également sur la côte septentrionale, c'est le froid qui en est cause, mais, sur les autres points du littoral de l'Océan, c'est la faute des populations, de leur négligence et de l'état d'abjection dans lequel elles se complaisent par routine, ne cherchant pas le bien-être, mais seulement le strict nécessaire et la satisfaction de leurs instincts ou appétits brutaux, à moins qu'on ne suppose que c'est par un amour raffiné du bien-être, que les hommes et les femmes, chez ces peuples, emploient pour se laver et se nettoyer les dents l'urine qu'ils ont laissée croupir dans des réservoirs, comme font, dit-on, les Cantabres et leurs voisins. Cette coutume-là, à vrai dire, et celle de coucher sur la dure existent aussi bien chez les Celtes que chez les Ibères. Suivant quelques auteurs, les Callaïques sont athées; mais les Celtibères et les peuples qui les bornent au nord ont une divinité sans nom, à laquelle ils rendent hommage en formant, tous les mois, à l'époque de la pleine lune, la nuit, devant la porte de leurs maisons, et chaque famille bien au complet, des chœurs de danse qui se prolongent jusqu'au matin. Les mêmes auteurs racontent, au sujet des Vettons, que les premiers d'entre eux qui mirent le pied dans un camp romain crurent, en voyant les centurions aller et venir pour se promener, que c'étaient des fous et voulurent les reconduire à leurs tentes, ne concevant pas que des hommes pussent faire autre chose, quand ils ne combattaient pas, que de rester en place tranquillement assis ou couchés.

17. Il y a quelque chose de barbare aussi, à ce qu'il semble, dans la forme de certains ornements propres aux femmes d'Ibérie et que décrit Artémidore. Dans quelques

cantons, par exemple, les femmes se mettent autour du cou des cercles de fer supportant des *corbeaux* ou baguettes en bec de corbin, qui forment un arc au-dessus de la tête et retombent bien en avant du front; sur ces corbeaux elles peuvent, quand elles le veulent, abaisser leurs voiles qui, en s'étalant, leur ombragent le visage d'une façon très-élégante à leur gré ; ailleurs, elles se coiffent d'une espèce de *tympanium* ou de petit tambour, parfaitement rond à l'endroit du chignon, et qui serre la tête jusque derrière les oreilles, pour se renverser ensuite en s'évasant par le haut. D'autres s'épilent le dessus de la tête, de manière à le rendre plus luisant que le front lui-même. Il y en a enfin qui s'ajustent sur la tête un petit style d'un pied de haut, autour duquel elles enroulent leurs cheveux et qu'elles recouvrent ensuite d'une mante noire. Indépendamment des détails qui précèdent sur les mœurs étranges de l'Ibérie, nous trouvons dans les historiens et dans les poëtes maints détails [plus étranges encore][1], je ne dis pas sur la bravoure, mais sur la férocité, sur la rage bestiale des Ibères, et en particulier de ceux du nord. On raconte par exemple que, dans la guerre des Cantabres, des mères tuèrent leurs enfants pour ne pas les laisser tomber aux mains des Romains ; un jeune garçon, dont le père, la mère et les frères étaient enchaînés, les égorgea tous, sur l'ordre de son père, à l'aide d'un fer qui lui était tombé sous la main ; une femme égorgea de même tous ses compagnons de captivité. On vit enfin un prisonnier, que des soldats ivres s'étaient fait amener au milieu d'eux, se précipiter de lui-même dans les flammes d'un bûcher. Tous ces traits-là, disons-le, se retrouvent chez les Celtes, les Thraces et les Scythes, le courage (et j'entends le courage des femmes aussi bien que celui des hommes[2]) étant une vertu commune à toutes les nations barbares. Toutes ces femmes barbares, en effet, tra-

1. Nous avons traduit d'après la restitution proposée par M. Müller : πρὸς δὲ τῇ ἀηθείᾳ (au lieu de ἀληθείᾳ) τῇ τοιαύτῃ πολλὰ [καὶ ἀηθέστερα] εἴρηται καὶ μεμύθευται. — 2. Groskurd et Meineke sont d'avis qu'on retranche de cette phrase les mots τήν τε τῶν ἀνδρῶν καὶ.

vaillent à la terre ; à peine accouchées, elles cèdent le lit à leurs maris et les servent. Souvent même, elles accouchent dans les champs, lavent leur enfant dans le courant d'un ruisseau près duquel elles s'accroupissent, et l'emmaillottent elles-mêmes. En Ligurie, par exemple, Posidonius entendit conter à un certain Charmolaüs de Massalia, son hôte, le fait suivant : il avait pris pour lui bêcher un champ des ouvriers à la journée, des hommes et des femmes ; une de ces femmes ayant ressenti les premières douleurs de l'enfantement s'écarta un moment de l'endroit où elle travaillait, accoucha et revint aussitôt se remettre à la besogne, pour ne pas perdre son salaire. Charmolaüs s'aperçut qu'elle travaillait avec peine, mais sans en deviner d'abord la cause, il ne l'apprit que tard dans la journée, la paya alors et la renvoya. Quant à elle, après avoir porté le nouveau-né à une fontaine voisine et l'y avoir lavé, elle l'enveloppa comme elle put, et le rapporta chez elle sain et sauf.

18. Un autre usage des Ibères, mais qui ne leur est pas particulier non plus, c'est de monter à deux le même cheval, l'un des deux cavaliers mettant pied à terre au moment du combat. De même l'Ibérie n'est pas seule à avoir souffert des invasions de rats et des maladies épidémiques qui en sont le plus souvent la suite. Les Romains éprouvèrent par eux-mêmes en Cantabrie les effets de ce fléau, et durent, pour s'en délivrer, organiser une chasse en règle, avec promesse publique d'une prime par tant de rats tués ; même ainsi, ils eurent de la peine à échapper à la contagion, d'autant que la disette était venue aggraver leur position : réduits à tirer d'Aquitaine leur blé et leurs autres approvisionnements, ils ne les recevaient qu'à grand'-peine, vu l'extrême difficulté des chemins. Mais, puisqu'il est question des Cantabres, rappelons encore un trait qui montrera jusqu'où pouvait aller leur exaltation féroce : on raconte que des prisonniers de cette nation, mis en croix, entonnèrent leur chant de victoire. Assurément de tels traits dénotent quelque chose de sauvage dans les mœurs. En voici d'autres, en revanche, qui, sans avoir encore le caractère

de la civilisation, ne sont pourtant plus le fait de brutes. Ainsi, chez les Cantabres, l'usage veut que ce soit l'époux qui apporte une dot à sa femme, et les filles qui héritent, à la charge de marier leurs frères, ce qui constitue une espèce de *gynæcocratie*, régime qui n'est pourtant pas précisément politique. Un autre usage ibérien c'est de porter habituellement sur soi[1] certain poison qui se prépare dans le pays à l'aide d'une plante semblable à l'ache et qui tue sans douleur, pour avoir ainsi une ressource toujours prête contre les malheurs inattendus ; enfin il n'y a que les Ibériens pour se dévouer comme ils font à ceux auxquels ils sont attachés, jusqu'à subir la mort pour eux.

19. Quelques auteurs divisent, avons-nous dit, l'Ibérie en quatre parties, d'autres y comptent jusqu'à cinq divisions. Mais on ne peut rien préciser à cet égard par suite des changements politiques survenus en ce pays et du peu de célébrité attaché à son nom. Quand il s'agit de contrées bien connues, de contrées célèbres, on est à même d'apprendre tout ce qui s'y est passé en fait de migrations de peuples, de divisions de territoire, de changements de noms et de circonstances analogues, car il ne manque pas de gens pour vous en informer, parmi les Grecs surtout, qui sont bien les plus communicatifs des hommes[2]. Mais s'agit-il de contrées barbares et lointaines, divisées qui plus est et comme démembrées en beaucoup de petits pays, les documents deviennent rares et peu certains et l'ignorance s'accroît, à proportion que lesdites contrées sont plus distantes de la Grèce. A vrai dire, les historiens latins cherchent à imiter ceux de la Grèce, mais ils n'y réussissent qu'imparfaitement, se contentant de traduire ce qu'ont dit les Grecs, sans montrer par eux-mêmes une bien vive curiosité. Il en

1. Voy. *Index var. lect.*, p. 959, col. 1, l. 6, les doutes qu'émet M. Müller sur le mot παρατίθεσθαι. — 2. M. Meineke rejette comme une glose les mots οἱ λαλίστατοι πάντων γεγόνασι, mais puisque, de son aveu, Strabon n'emploie jamais le mot θρυλεῖν en mauvaise part, pourquoi ne pas supposer que le mot λαλίστατοι pouvait avoir aussi dans sa bouche une signification adoucie, une signification moins désobligeante que le sens habituel de bavards ? C'est cette nuance que nous avons cherché à rendre dans notre traduction.

résulte que, quand les historiens grecs nous font défaut, les autres ne nous offrent pas grande ressource pour combler la lacune. Ajoutons que presque partout les noms les plus illustres sont des noms grecs d'origine. Le nom d'*Ibérie* est de ceux-là, et, suivant certains auteurs, les anciens Grecs l'avaient donné à tout le pays à partir du Rhône et de l'isthme qui se trouve resserré entre les golfes Galatiques, tandis que, aujourd'hui, on regarde le Mont Pyréné comme la limite de l'Ibérie, en même temps qu'on fait des noms d'Ibérie et d'Hispanie deux noms équivalents. Suivant d'autres, le nom d'Ibérie n'aurait désigné d'abord que la région située en deçà de l'Ebre ou l'ancien pays des Iglètes, ainsi appelé du nom d'un peuple qui pourtant, au dire d'Asclépiade de Myrlée, n'occupait qu'un territoire relativement peu étendu. Puis sont venus les Romains qui, en même temps qu'ils ont appelé la contrée tout entière indifféremment Ibérie et Hispanie, l'ont partagée en province Ultérieure et province Citérieure, se réservant de modifier encore par la suite la division administrative du pays, suivant que les circonstances l'exigeraient.

20. Et c'est ce qui vient d'arriver : en vertu du partage récemment fait des provinces entre le Peuple et le Sénat d'une part et le Prince de l'autre, la Bétique se trouve attribuée au peuple, et l'on envoie pour administrer la nouvelle province, dont la limite orientale passe dans le voisinage de Castlon, un préteur assisté d'un questeur et d'un *légat*. Mais le reste de l'Ibérie appartient à César, qui y envoie pour le représenter deux *légats*, l'un prétorien, l'autre consulaire : le prétorien, assisté lui-même d'un légat, est chargé de rendre la justice aux Lusitans, c'est-à-dire aux populations comprises entre la frontière de la Bétique et le cours du Durius jusqu'à son embouchure, car toute cette partie de l'Ibérie, y compris Emerita-Augusta, a reçu le nom spécial de Lusitanie. Tout ce qui est maintenant en dehors de la Lusitanie (et c'est la plus grande partie de l'Ibérie) est placé sous le commandement du légat consulaire, qui dispose de forces considérables, puisqu'il a sous

ses ordres trois légions environ et jusqu'à trois légats. L'un de ces légats, à la tête de deux légions, garde et observe toute la contrée située par delà le Durius dans la direction du nord, c'est-à-dire la Lusitanie des anciens, appelée aujourd'hui la *Callaïque*, et, avec cette contrée, les montagnes qui la bordent au nord et qu'habitent les Astures et les Cantabres. Le territoire des Astures est traversé par le fleuve Melsas; un peu plus loin est la ville de Næga, puis, tout près de Næga, s'ouvre un æstuaire formé par l'Océan, qui marque la séparation entre les deux peuples. Toute la suite de la chaîne jusqu'au Mont Pyréné est sous la garde spéciale du second légat et de l'autre légion. Quant au troisième légat, il surveille l'intérieur du pays et contient [par sa seule présence] les *togati*, comme qui dirait les populations *pacifiées*, lesquelles semblent en effet avoir pris avec la toge romaine la douceur de mœurs, voire même le caractère et le génie des Italiens. Ces populations sont celles de la Celtibérie et des deux rives de l'Ebre jusqu'au littoral. Enfin, le préfet même, le légat consulaire se tient durant l'hiver dans la partie maritime de la province, à Carthage surtout et à Tarracon, double siége de son tribunal; puis, quand vient l'été, il part pour sa tournée d'inspection, pendant laquelle il relève au fur et à mesure sur son passage tous les abus qu'il est urgent de réformer. Ajoutons qu'il y a dans la province des procurateurs de César, toujours pris parmi les chevaliers, et qui sont chargés de distribuer aux troupes l'argent nécessaire à leur entretien.

CHAPITRE V.

1. Passons aux îles de l'Ibérie. Les premières que nous citerons sont les deux îles Pityusses et les îles Gymnésies ou Baliarides, au nombre de deux également : ces îles sont situées à la hauteur de la côte comprise entre Tarracon et le Sucron, de la côte où s'élève Sagonte, et toutes les quatre en

pleine mer, mais les Pityusses, quoique plus occidentales, se trouvent par le fait plus au large que les Gymnésies[1]. L'une des deux se nomme Ebysus et contient une ville de même nom; elle a 400 stades de circuit et à peu près la même étendue en largeur qu'en longueur. L'autre île, nommée Ophiussa, est déserte, beaucoup plus petite qu'Ebysus, et très-rapprochée d'elle. Des deux îles Gymnésies, la plus grande renferme deux villes, Palma et Polentia, situées, l'une, dans la partie orientale, et l'autre, dans la partie occidentale. L'île n'a guère moins de 600 stades en longueur, et, en largeur, guère moins de 200. Artémidore, lui, compte le double pour l'une et pour l'autre dimensions. L'autre île, plus petite, est à [400][2] stades environ de Polentia; très-inférieure à la plus grande sous le rapport de l'étendue, elle n'a rien à lui envier sous le rapport des avantages naturels, car toutes deux sont fertiles et pourvues de bons ports : seulement, à l'entrée de ces ports se trouvent des écueils qui exigent quelque précaution quand on vient de la mer. L'heureuse nature des lieux fait que les habitants de ces îles, tout comme ceux d'Ebysus, sont d'humeur pacifique. Mais la présence parmi eux de quelques scélérats qui avaient fait alliance avec les pirates de la mer Intérieure suffit à les compromettre tous, et donna lieu à l'expédition de Métellus, qui y conquit le surnom de *Baléarique* et y fonda en même temps les villes dont nous avons parlé. Du reste, tout pacifiques que sont les habitants de ces îles, ils se sont fait, en repoussant les fréquentes agressions auxquelles les exposaient leurs richesses, la réputation des frondeurs les plus adroits qu'il y ait au monde; et, si ce qu'on dit est vrai, leur supériorité dans le maniement de cette arme remonterait à l'époque où les Phéniciens occupèrent ces îles. On croit aussi que ce sont les Phéniciens qui ont introduit chez ces peuples l'usage des tuniques à large bordure de pourpre. [Auparavant ils ne connaissaient que les tuniques

1. Voy. Müller : *Index var. lect.*, p. 959, col. 1, l. 36. — 2. Voy., *Index var. lect.*, p. 959, col. 1, l. 51, comment M. Müller explique ce changement de nombre.

unies et la grossière *sisyrne*[1]], qu'ils quittaient même pour marcher au combat, ne gardant alors qu'un bouclier passé dans leur bras [gauche], tandis que leur main [droite] brandissait une javeline durcie au feu et quelquefois armée d'une petite pointe de fer. Ils portaient en outre, ceintes autour de la tête, trois frondes faites de *mélancranis*[2], de crin ou de boyau, une longue pour atteindre l'ennemi de loin, une courte pour l'atteindre de près, et une moyenne pour l'atteindre quand il était placé à une distance médiocre. Dès l'enfance, on les exerçait à manier la fronde, et, à cet effet, les parents ne donnaient à leurs enfants le pain dont ils avaient besoin que quand ceux-ci avec leurs frondes l'avaient abattu de l'endroit où il était placé. Métellus connaissait leur adresse, et, quand il fut pour aborder dans leurs îles, il fit tendre des peaux au-dessus du pont de chaque navire pour que ses hommes fussent abrités contre les projectiles des frondeurs gymnésiens. Il amenait avec lui 3000 colons pris parmi la population romaine de l'Ibérie.

2. A leur fertilité naturelle ces îles joignent un autre avantage, c'est qu'on aurait peine à y rencontrer aucune bête nuisible. Les lapins eux-mêmes, à ce qu'on assure, n'y sont point indigènes, mais un des habitants ayant apporté de la côte voisine un mâle et une femelle, ce premier couple fit souche, et telle fut l'abondance avec laquelle la race de ces animaux multiplia tout d'abord, que les populations, voyant leurs maisons et leurs arbres sapés et renversés, en furent réduites, avons-nous dit, à chercher un refuge auprès des Romains. Aujourd'hui heureusement l'habileté des chasseurs ne laisse plus le fléau prendre ainsi le dessus et les propriétaires sont libres de cultiver leurs terres avec profit. — Les îles dont nous venons de parler sont situées en deçà des Colonnes d'Hercule.

1. Sur la restitution de ce passage, voy. Meineke : *Vind. Strab.*, p. 37. Cf. Müller : *Ind. var. lect.*, p. 959, col. 2, lig. 8. — 2. Le *Schœnus mucronatus*, suivant Sprengel ; mais, plus vraisemblablement, suivant Fraas, le *Schœnus nigricans*. Voy. Meyer, ouvr. cité, p. 9. Quant à la citation de l'Hermenia, ou mieux de l'Hermès de Philétas, nous l'avons supprimée comme une glose évidente, d'après la double autorité de MM. Meineke et Müller.

3. Tout près, maintenant, desdites Colonnes se trouvent deux petites îles, dont l'une est connue sous le nom d'*île de Junon*. Quelquefois même ce sont ces deux îlots à qui l'on donne le nom de *Colonnes d'Hercule*. Puis, au delà des Colonnes, est l'île de Gadira, dont nous n'avons encore rien dit, si ce n'est qu'elle se trouve à 750 stades environ de Calpé, et tout près des bouches du Bætis. Or, elle mérite que nous parlions d'elle plus au long. Il n'y a pas de peuple en effet qui envoie, soit dans la mer Intérieure, soit dans la mer Extérieure, un plus grand nombre de bâtiments et des bâtiments d'un plus fort tonnage que les Gaditans : comme leur île est peu étendue, qu'ils n'ont pas sur le continent vis-à-vis d'établissements considérables, qu'ils ne possèdent pas non plus d'autres îles, presque tous ont la mer pour demeure habituelle, et l'on n'en compte qu'un petit nombre qui vive dans ses foyers ou qui soit venu se fixer à Rome. N'était cette circonstance, Gadira pourrait passer pour la ville la plus peuplée de l'empire après Rome. J'ai ouï dire en effet que, dans l'un des recensements généraux opérés de nos jours, il avait été recensé jusqu'à cinq cents chevaliers gaditans, or pas une ville d'Italie, si ce n'est peut-être Patavium, n'en fournit autant. Nombreux comme ils sont, les Gaditans n'occupent cependant qu'une île dont la longueur excède à peine cent stades, tandis que la largeur par endroits s'y réduit à un stade. Dans cette île, ils s'étaient bâti une première ville aussi resserrée que possible; Balbus de Gadira, le même qui obtint les honneurs du triomphe, leur en bâtit une seconde à côté qu'on appelle *Ville-Neuve;* prises ensemble, ces deux villes ont reçu le nom de *Didyme*, et, quoiqu'elles n'aient pas plus de vingt stades de tour, l'espace n'y manque pas encore, vu qu'un petit nombre seulement d'habitants y réside, la grande majorité des Gaditans, je le répète, passant leur vie en mer ou habitant de préférence la côte de terre-ferme, et surtout les bords d'une petite île qui est en face de Gadira, et qu'ils ont trouvée si à leur gré, à cause de sa fertilité et de son heureuse position, qu'ils en ont fait comme qui dirait l'*Anti-Didyme*.

Mais ce n'est encore relativement qu'une faible partie des Gaditans qui habite cette petite île et le quartier de l'arsenal bâti par Balbus sur le continent vis-à-vis. Quant à la ville proprement dite, elle est située dans la partie occidentale de l'île de Gadira, et précède le *Cronium* ou temple de Saturne, qui se prolonge jusqu'à l'extrémité de l'île et fait face à l'autre petite île dont nous avons parlé. A l'opposite, du côté de l'orient, et sur le point où l'île est le plus rapprochée du continent, vu qu'elle n'en est plus séparée que par un canal d'un stade de large, s'élève l'*Heracleum* ou temple d'Hercule. On prétend que la distance de ce temple à la ville est de douze milles, et que c'est à dessein que le nombre des milles a été égalé à celui des travaux du dieu; mais, par le fait, la distance est plus considérable, égalant presque la dimension en longueur de l'île elle-même, laquelle se prend de l'O. à l'E.

4. Phérécyde[1] semble dire que Gadira est l'ancienne Érythie où la Fable a placé les aventures de Géryon. Suivant d'autres auteurs, cette petite île voisine de Gadira, qui n'est séparée de la ville que par un canal d'un stade de largeur, représente mieux Érythie, vu la beauté de ses pâturages et cette circonstance remarquable que le lait des bestiaux qu'on y élève ne contient pas de sérum, et qu'il est si *crémeux* qu'on est obligé, pour pouvoir en faire du fromage, d'y mêler beaucoup d'eau. Quant au bétail, il faut lui tirer du sang au moins tous les cinquante jours[2], sans quoi on le verrait suffoqué par la graisse. L'herbe[3] de ces pâturages, bien que sèche, engraisse prodigieusement le bétail, et ces auteurs présument que c'est cette particularité qui a donné lieu à la fable des troupeaux de Géryon. Du reste [aujourd'hui, comme nous l'avons dit], tout le littoral de cette petite île est couvert d'habitations[4].

1, C'est à Philistide que Pline (IV, 22, 36, 120) prête cette même assertion. — 2. Certains Mss. portent seulement trente jours. — 3. Peut-être le *Retamas* des Espagnols, le *Spartium monospermum* des botanistes. Voy. Meyer, ouvr. cité, p. 10-11. — 4. Nous avons traduit ce passage d'après la restitution de M. Müller, ἐκείνης μέντοι [νῦν] ᾤκισται πᾶς ὁ αἰγιαλός. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 38.

5. Sur la fondation de Gadira, voici la tradition qui a cours dans le pays. Un ancien oracle ayant ordonné aux Tyriens d'aller fonder un établissement aux Colonnes d'Hercule, une première expédition partit à la découverte des points indiqués : parvenus au détroit de Calpé, les marins qui la composaient prirent pour les extrémités mêmes de la terre habitée et pour le terme des courses d'Hercule les deux promontoires qui forment le détroit, et, se persuadant que c'étaient là les Colonnes dont avait parlé l'oracle, ils jetèrent l'ancre en deçà du détroit, là où s'élève aujourd'hui la ville des Exitans, et offrirent sur ce point de la côte un sacrifice au dieu, mais, les victimes ne s'étant pas trouvées propices, ils durent regagner Tyr. Une seconde expédition, envoyée peu de temps après, dépassa le détroit de 1500 stades environ, et, ayant atteint sur la côte d'Ibérie et près de la ville d'Onoba une île consacrée à Hercule, se crut arrivée là au but désigné par l'oracle ; elle offrit alors un sacrifice au dieu, mais, comme cette fois encore les victimes furent trouvées contraires, l'expédition s'en retourna. Une troisième enfin partit, qui fonda l'établissement de Gadira et bâtit le temple dans la partie orientale de l'île en même temps que la ville dans la partie occidentale. — D'après cette tradition, les uns ont voulu voir les Colonnes d'Hercule dans les deux promontoires qui forment le détroit, d'autres ont reconnu sous ce nom l'île de Gadira elle-même ; d'autres les ont cherchées plus loin que Gadira au sein de la mer Extérieure. On a cru aussi que ce pouvait être le mont Calpé et l'Abilyx, montagne de la Libye qui fait face à Calpé et qu'Ératosthène place chez les Métagoniens, peuple numide, ou, sinon ces deux montagnes, au moins les deux petites îles qui les avoisinent et dont une est connue sous le nom d'île de Junon. Artémidore, lui, mentionne bien cette île de Junon, ainsi que le temple qu'elle renferme, mais il nie en même temps qu'il existe une autre île vis-à-vis, non plus qu'une montagne du nom d'Abilyx et une nation Métagonienne. D'autres auteurs, transportant ici les roches Planctæ ou Symplégades, y ont vu les Colonnes, ou,

comme dit Pindare, les *Pyles Gadirides*, dernier terme des courses d'Hercule. Enfin Dicéarque, Ératosthène, Polybe et la plupart des Grecs parlent de véritables colonnes placées soi-disant aux abords du détroit, ou mieux à Gadira, puisque Ibériens et Libyens soutiennent qu'il n'existe rien aux abords du détroit qui ressemble à des colonnes. Quelques-uns vont plus loin et reconnaissent expressément ces monuments dans les colonnes d'airain, hautes de huit coudées, qui ornent l'*Heracleum* de Gadira et sur lesquelles on a inscrit le détail des frais de construction du temple : ils se fondent sur ce que les marins, au terme de leur traversée, ne manquent jamais de venir saluer ces colonnes et de sacrifier en même temps à Hercule, et ils pensent qu'un pareil usage a bien pu donner lieu au bruit si répandu qu'ici se trouvait la limite extrême de la terre et des mers. Posidonius estime cette opinion la plus plausible de toutes; quant à l'histoire de l'oracle et des trois expéditions successives envoyées par les Tyriens, il n'y voit qu'un de ces mensonges familiers aux Phéniciens. Nous ne comprenons guère, à vrai dire, que sur ces expéditions des Tyriens on puisse être aussi affirmatif, les raisons à alléguer pour ou contre l'authenticité du fait nous paraissant également plausibles; mais l'autre objection, que des îlots ou des montagnes ne ressemblent pas le moins du monde à des colonnes et qu'il faut entendre de colonnes véritables ce qui est dit des bornes de la terre habitée et des courses ou voyages d'Hercule, n'est pas tout à fait dénuée de fondement. C'était en effet l'usage des anciens temps de poser de semblables bornes, témoins cette petite colonne en forme de tourelle élevée par les Rhégiens sur le détroit de Sicile et la tour du Pélore érigée vis-à-vis; témoins les autels des Philènes placés vers le milieu de l'intervalle qui sépare les deux Syrtes, témoin encore la colonne qui s'élevait naguère, dit-on, sur l'isthme de Corinthe et que les Ioniens, devenus les maîtres de l'Attique et de la Mégaride après leur expulsion du Péloponnèse, avaient bâtie de compte à demi avec les nouveaux possesseurs du Pélopon-

nèse, les Ioniens ayant inscrit sur la face qui regardait la Mégaride

« Ceci n'est point le Péloponnèse, mais bien l'Ionie, »

tandis que les autres avaient gravé ces mots sur la face opposée :

« Ceci est le Péloponnèse et non l'Ionie. »

Ajoutons qu'Alexandre, lui aussi, pour marquer le terme de son expédition dans l'Inde, voulut élever des autels à l'endroit même où s'était arrêtée sa marche victorieuse vers l'extrême Orient, pour imiter ainsi ce qu'avaient fait avant lui Hercule et Bacchus. C'était donc là, on le voit, une très-ancienne coutume.

6. Mais il est naturel, en même temps, de penser que les lieux où furent érigés des monuments de ce genre en empruntèrent les noms, surtout après que le temps eut détruit les monuments eux-mêmes. Les autels des Philènes, par exemple, ne subsistent plus aujourd'hui, et cependant l'emplacement où ils s'élevaient a retenu leur nom. Et dans l'Inde, où il est constant que nul voyageur n'a vu debout les Colonnes d'Hercule et de Bacchus, il a bien fallu que le nom ou l'aspect de certains lieux rappelât aux Macédoniens tel ou tel détail de l'histoire de Bacchus ou d'Hercule pour qu'ils se soient vantés d'avoir atteint les *Colonnes* de ces héros. On peut donc croire qu'ici pareillement les premiers conquérants ont voulu marquer le terme de leurs courses par des bornes ou d'autres monuments faits de main d'homme, tels que autels, tours ou colonnes élevés dans les lieux les plus remarquables de la contrée lointaine où ils étaient parvenus, et quels lieux plus remarquables que l'ouverture d'un détroit, ou le haut des falaises qui le bordent, ou le rivage des îles et îlots qui l'avoisinent, quels lieux plus propres à faire reconnaître soit le commencement soit la fin d'un pays? Puis, ces monuments faits de main d'homme auront disparu, et leur nom aura passé tout naturellement aux lieux où ils s'élevaient naguère, soit qu'on veuille retrouver ces lieux dans les petites îles dont nous avons parlé, soit qu'on

les reconnaisse dans les deux promontoires qui forment le détroit, car il est difficile de décider à qui des promontoires ou des îles le nom de *Colonnes* convient le mieux, les colonnes ressemblant à vrai dire autant aux uns qu'aux autres, en ce sens du moins que leur emplacement est toujours choisi de façon à faire distinguer de prime abord l'entrée ou la sortie d'un pays, tout comme on reconnaît dans un détroit, dans le détroit de Calpé par exemple ou dans tel autre qui lui ressemble, le commencement ou la fin d'une même mer, suivant qu'on s'y engage par le côté extérieur ou par le côté intérieur, ce qu'exprime au mieux le nom de *Bouches* donné quelquefois aussi à ces détroits. Et, en effet, si les deux petites îles, qui sont placées aux abords du détroit ou des *Bouches* de Calpé et qui par leurs contours nets et bien dessinés semblent faites exprès pour servir de points de repère ou de signaux, se prêtent à merveille à ce qu'on les compare à des colonnes, la comparaison n'est pas moins juste s'appliquant aux montagnes qui dominent le détroit, vu que la cîme des montagnes se détache dans l'air comme la pointe d'une pyramide ou le faîte d'une colonne. Il n'est pas jusqu'à l'expression de *Pyles* ou de *Portes Gadirides* employée par Pindare, qui ne soit parfaitement exacte, du moment qu'on prétend retrouver les Colonnes d'Hercule dans les bouches mêmes de Calpé, les bouches ou détroits ressemblant effectivement à des *portes*. En revanche, la position de Gadira, presque au milieu d'une longue côte creusée en forme de golfe, n'offre aucune analogie avec l'emplacement d'une borne ou limite extrême; et ce qui nous paraît moins raisonnable encore c'est qu'on ait voulu rapporter tout ce qui s'est dit des Colonnes d'Hercule à ces colonnes d'airain de l'Heracleum de Gadira, car, pourquoi ce nom de *Colonnes* est-il devenu si illustre? C'est qu'apparemment les monuments qu'il désignait avaient été, comme les colonnes de l'Inde, érigés par des conquérants et non par des marchands. Ajoutons que l'inscription de l'Heracleum, telle du moins qu'on nous la donne, et par cela seul qu'elle contient, non une pieuse dédicace, mais un

relevé de frais et de dépenses, semble protester aussi contre l'attribution proposée, puisqu'il est naturel de penser que les Colonnes dites d'*Hercule* étaient destinées à rappeler les grandes actions du héros, plutôt que les sacrifices d'argent des Phéniciens.

7. Suivant Polybe, il existe dans l'Heracleum de Gadira une source d'eau potable, à laquelle on ne peut puiser qu'en descendant quelques marches, et dont le régime est soi-disant l'inverse de celui de la mer, vu qu'elle tarit à la marée haute et se remplit à la marée basse : Polybe explique le fait en disant que, comme l'air, qui des profondeurs de la terre s'exhale à la surface, ne peut plus, à la marée haute, quand la surface de la terre est couverte par les flots, s'échapper par ses voies ou issues habituelles, il est naturellement refoulé à l'intérieur de manière à obstruer les conduits de la source, ce qui produit le tarissement apparent de ses eaux; mais qu'à la marée basse, quand la surface de la terre est de nouveau mise à nu, le courant d'air reprend sa direction première et cesse d'obstruer les veines de la source, de sorte que celle-ci recommence à jaillir avec la même abondance. Artémidore contredit cette explication de Polybe, mais ni ses objections, ni l'explication que lui-même propose du phénomène, ni l'opinion de l'historien Silanus, qu'il cite à cette occasion, ne me paraissent mériter d'être relatées ici, Silanus et lui étant évidemment aussi étrangers qu'on peut l'être aux questions de cette nature. Quant à Posidonius, il déclare le fait controuvé. « D'abord, dit-il, c'est deux puits, et non un, que contient l'Heracleum, et il s'en trouve un troisième encore dans la ville; des deux puits de l'Heracleum, le plus petit, pour peu qu'on y puise sans interruption, tarit incontinent, mais pour recommencer aussitôt à se remplir, si l'on cesse d'y puiser; et le plus grand qui suffit parfaitement tout le jour aux besoins de ceux qui y puisent, en baissant toutefois au fur et à mesure, comme cela arrive généralement pour tous les puits, le plus grand s'élève de nouveau pendant la nuit, par la raison toute simple, qu'alors personne n'y prend d'eau. Seule-

ment, ajoute Posidonius, il arrive souvent que le moment du reflux coïncide avec celui où ces puits se remplissent, et cette vaine apparence a suffi pour que les gens du pays aient cru à une opposition constante entre le régime desdites sources et le phénomène des marées. » Au moins Posidonius constate-t-il la croyance générale au fait en question; de notre côté, nous l'avons toujours entendu citer au nombre des faits réputés merveilleux. Nous avons ouï dire, en outre, qu'il se trouvait beaucoup d'autres puits à Gadira, soit dans les vergers des faubourgs de la ville, soit dans la ville elle-même, mais que, vu la mauvaise qualité de l'eau de ces puits, on aimait mieux se servir d'eau de citerne et qu'on avait en conséquence multiplié ces sortes de réservoirs sur tous les points de la ville. Y a-t-il maintenant quelque autre puits parmi ceux-là qui prête à cette supposition d'un régime inverse de celui de la mer? C'est ce que nous ne saurions dire. Mais, dans ce cas-là même, il faudrait reconnaître que le phénomène est de ceux qu'il est bien difficile d'expliquer. Sans doute l'explication que propose Polybe est spécieuse; ne pourrait-on pas cependant concevoir aussi la chose d'autre sorte et dire que quelques-unes des veines qui alimentent les sources se détendent au contact et sous l'influence du sol humide et laissent leurs eaux s'épandre par les côtés, au lieu de les pousser par leurs voies ordinaires jusque dans le bassin de la fontaine? Et de fait cette influence de l'humidité du sol est inévitable quand, à la marée haute, le flot a tout envahi. S'il est vrai, en outre, comme le prétend Athénodore, que le flux et le reflux de la mer ressemblent au double phénomène de l'*expiration* et de l'*aspiration* chez les animaux, ne peut-il pas se faire que les cours d'eau, qui jaillissent naturellement à la surface de la terre par certains conduits, dont les ouvertures sont ce que nous appelons des *fontaines* ou des *sources*, que ces cours d'eau, dis-je, soient en même temps par d'autres voies sollicités et entraînés vers les profondeurs de la mer, qu'ils soulèvent alors, et dont ils déterminent le mouvement ascendant, non sans obéir eux-mêmes

à cette sorte d'*expiration* de la mer, ce qui leur fait abandonner leurs voies naturelles jusqu'à ce que le reflux leur permette d'y rentrer?

8. En revanche, je ne m'explique pas que Posidonius, qui, en général présente les Phéniciens comme un peuple éclairé, leur attribue ici une croyance qui dénoterait en eux plutôt de l'idiotisme que de la sagacité. On sait que la durée d'un jour et d'une nuit correspond à une révolution complète du soleil, qui pendant cette révolution se trouve tantôt au-dessus et tantôt au-dessous de la terre; or, Posidonius prétend que le mouvement de l'Océan, comme le cours des astres, est soumis à une marche périodique et qu'il se trouve avoir, comme la lune et harmoniquement avec la lune, une période diurne, une période mensuelle et une période annuelle: « quand la lune, ajoute-t-il, a parcouru toute l'étendue d'un signe au-dessus de l'horizon, la mer commence à se soulever et envahit sensiblement ses rivages, jusqu'à ce que l'astre ait atteint le méridien; après quoi, l'astre déclinant, la mer se retire peu à peu jusqu'à ce que la lune ne soit plus qu'à la distance d'un signe au-dessus du point où elle se couche. La mer demeure alors stationnaire tout le temps que met la lune à atteindre le point de son coucher, tout le temps aussi qu'elle met à parcourir l'espace d'un signe au-dessous de l'horizon; puis elle recommence à monter jusqu'à ce que la lune atteigne le méridien inférieur, se retire ensuite de nouveau jusqu'au moment où la lune, s'étant avancée vers le levant, n'est plus qu'à la distance d'un signe de l'horizon, et enfin reste stationnaire jusqu'à ce que l'astre se soit de nouveau élevé de tout un signe au-dessus de l'horizon, pour recommencer encore à monter. » Telle est, suivant Posidonius, la période diurne de l'Océan; quant à sa période mensuelle, elle consisterait en ce que les *marées* les plus fortes d'une lunaison ont toujours lieu à l'époque de la conjonction de l'astre ou de la *Néoménie*, après quoi elles diminuent jusqu'au premier quartier, pour augmenter de nouveau d'intensité jusqu'à la pleine lune, et diminuer encore pendant le décours

de la lune jusqu'au dernier quartier, auquel succède une nouvelle augmentation jusqu'à la néoménie suivante, et une augmentation plus marquée tant sous le rapport de la durée que sous le rapport de la vitesse. Reste la période annuelle des marées; or, c'est par les Gaditans mêmes que Posidonius en avait eu connaissance : il avait appris d'eux que, vers le solstice d'été, les marées montantes et descendantes étaient plus fortes que dans tout le reste de l'année, et il en avait conjecturé lui-même qu'à partir de ce solstice les marées devaient diminuer d'élévation jusqu'à l'équinoxe, puis recommencer à croître jusqu'au solstice d'hiver, pour diminuer de nouveau jusqu'à l'équinoxe du printemps, et croître encore jusqu'au solstice d'été. Mais, avec ces mouvements périodiques de la mer, qui se reproduisent chaque jour et chaque nuit, la mer montant deux fois et se retirant deux fois dans l'espace d'un jour et d'une nuit, et à des intervalles réguliers la nuit comme le jour, comment peut-il se faire que le reflux coïncide souvent avec le moment où le puits en question se remplit, et rarement avec celui où il tarit, ou, sinon rarement, pas aussi souvent du moins, qu'avec l'autre ? Et, si l'on suppose la coïncidence aussi fréquente dans les deux cas, comment se fait-il que les Gadirites n'aient pas été capables d'observer ce qui se passait tous les jours sous leurs yeux, eux qui avaient su soi-disant reconnaître la période annuelle des marées par l'observation patiente d'un fait qui ne se produit qu'une fois par an ? Car on ne saurait douter que Posidonius n'ajoutât une foi entière à cette dernière observation, puisqu'il l'a prise pour point de départ de ses propres hypothèses sur les décroissements et accroissements successifs des marées dans l'intervalle d'un solstice à l'autre et sur le retour de ces mêmes variations. Il n'est guère vraisemblable, cependant, que de si bons observateurs aient laissé passer inaperçus les faits réels pour se laisser prendre à des faits chimériques !

9. A propos, maintenant, de ce que dit Séleucus, historien originaire des bords de la mer Érythrée, « que les marées peuvent être encore irrégulières ou régulières, suivant que

la lune est dans tel ou tel signe, que, quand elle est dans les signes *équinoxiaux*, par exemple, les marées offrent partout les mêmes apparences, tandis qu'il y a au contraire inégalité dans l'amplitude et dans la vitesse des marées, quand la lune est dans les signes *solsticiaux*, qu'enfin, lorsqu'elle est dans un des signes intermédiaires, les marées sont irrégulières ou régulières, à proportion que l'astre se trouve plus rapproché des signes solsticiaux ou des signes équinoxiaux,» Posidonius constate qu'en effet, ayant eu occasion de passer plusieurs jours de suite dans l'Heracleum de Gadira, à l'époque du solstice d'été, et quand la lune était dans son plein, il ne put surprendre dans les marées aucune de ces différences qui en marquent la période annuelle, bien qu'il eût, le même mois, à l'époque de la nouvelle lune, observé dans le reflux du Bætis, à Ilipa, un changement énorme au prix de ce qu'il l'avait vu auparavant, les eaux du fleuve, qui, d'ordinaire, dans ces sortes de reflux causés par la marée, n'atteignaient même pas à la moitié de la hauteur des rives, ayant alors tellement grossi, que les soldats pouvaient y puiser sans peine : et Ilipa est à 700 stades environ de la mer ! De même, tandis que les plaines du littoral étaient couvertes jusqu'à une distance de 30[1] stades dans l'intérieur par la marée, qui y avait formé de véritables îles, le flot (Posidonius l'affirme pour l'avoir mesuré lui-même) n'avait pas couvert dix coudées de la hauteur des assises du *naos* de l'Heracleum et de la jetée qui précède le port de Gadira. Or, doublons cette hauteur pour les cas où cette même marée s'élève ici davantage, ces vingt coudées n'équivaudraient pas encore à la hauteur que représente la distance atteinte par le flot dans les plaines du littoral. Ces anomalies-là, du reste, passent pour se produire sur tout le pourtour de l'Océan ; mais ce qu'ajoute Posidonius au sujet de l'Ebre est un fait nouveau et particulier à ce fleuve : il s'agit de crues qui y surviennent de temps à autre, sans avoir été précédées de

1. Quelque Mss. portent 50.

pluies ni de neiges, mais sous l'influence prolongée des vents du nord, ce qui peut tenir, suivant lui, au grand lac que traverse l'Ebre, et à ce qu'une partie des eaux de ce lac, chassée par les vents, s'écoule en même temps que celles du fleuve.

10. Posidonius signale encore à Gadira la présence d'un arbre, qui a cela de remarquable, que ses branches sont courbées vers le sol et que ses feuilles, longues parfois d'une coudée et larges de quatre doigts, affectent la forme d'un glaive[1]. Puis il parle d'un autre arbre, qui vient dans les environs de Carthage-la-Neuve, et des épines duquel on tire une écorce fibreuse, qui sert à faire de magnifiques tissus[2]. Nous avons vu nous-même en Egypte un arbre qui ressemblait à celui de Gadira, du moins pour la courbure des branches[3], car la forme des feuilles n'était pas la même; de plus, il ne portait pas de fruit, tandis que, au dire de Posidonius, celui de Gadira en porte. Pour ce qui est des tissus d'écorce d'épine, on en fait aussi en Cappadoce; seulement, dans ce pays-là, l'épine dont on emploie l'écorce n'est pas celle d'un arbre, mais celle d'un arbuste nain[4]. On ajoute cette autre circonstance au sujet de l'arbre de Gadira, que, si l'on en brise une branche, il en découle du lait, tandis qu'il en dégoutte une liqueur vermeille, si c'est une racine que l'on coupe. Mais en voilà assez sur Gadira.

11. Les îles Cassitérides, qui suivent, sont au nombre de dix, toutes très-rapprochées les unes des autres. On les trouve en s'avançant au nord en pleine mer à partir du port des Artabres. Une seule de ces îles est déserte; dans toutes les autres, les habitants ont pour costume de grands manteaux noirs, qu'ils portent par-dessus de longues tuniques *talaires*, serrées par une ceinture autour de la poitrine, ce qui, joint au bâton qu'ils ont toujours à la main quand ils se promènent, les fait ressembler tout-à-fait aux Furies vengeresses de la tragédie. Ils vivent en général du pro-

1. Peut-être la *Dracœna Draco* des botanistes, bien que tous les signes caractéristiques ne concordent point. Voy. Meyer, ouvr. cité, p. 12-13. — 2. *Chamœrops humilis*, suivant M. Meyer, *ibid.*, p. 13. — 3. *Salix babylonica*, dit M. Meyer, *ibid.*, p. 13. — 4. M. Meyer avoue n'avoir pu reconnaître lequel, *ibid.*, p. 14.

duit de leurs troupeaux à la façon des peuples nomades. Quant aux produits de leurs mines d'étain et de plomb, ils les échangent, ainsi que les peaux de leurs bestiaux, contre des poteries, du sel et des ustensiles de cuivre ou d'airain que des marchands étrangers leur apportent. Dans le principe, les Phéniciens de Gadira étaient le seul peuple qui envoyât des vaisseaux trafiquer dans ces îles, et ils cachaient soigneusement à tous les autres la route qui y mène. Il arriva même qu'un patron de navire phénicien, qui se voyait suivi par des bâtiments romains, dont les pilotes avaient espéré de pouvoir ainsi connaître la route de ces comptoirs, s'échoua volontairement et par pure jalousie nationale sur un bas-fond, où il savait entraîner les Romains à une perte assurée; mais ayant réussi, lui, à s'échapper du milieu de ce naufrage général, il fut indemnisé par l'État des marchandises qu'il avait perdues. A force d'essayer, cependant, les Romains finirent par découvrir la route de ces îles. Ce fut Publius Crassus qui y passa le premier, et, comme il reconnut le peu d'épaisseur des filons et le caractère pacifique des habitants, il donna toutes les indications pouvant faciliter la libre pratique de ces parages, plus éloignés de nous pourtant que ne l'est la mer de Bretagne.

Ici s'arrête ce que nous avions à dire de l'Ibérie et des îles situées en regard de ses côtes.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

Le livre IV contient la description de la Gaule et des différents pays qui se trouvent situés en deçà de l'Italie et de la barrière des Alpes, y compris la Bretagne et quelques-unes des îles de l'Océan, celles du moins qui paraissent habitées. Strabon y traite aussi des régions occupées par les Barbares et de tous les peuples qui bordent la rive ultérieure de l'Ister.

CHAPITRE PREMIER.

La contrée qui succède immédiatement à l'Ibérie est la Celtique [ou Gaule] transalpine. Nous en avons déjà ci-dessus[1] indiqué sommairement la figure et l'étendue, il nous faut maintenant la décrire en détail. Or, on la divisait [anciennement[2]] en trois parties, l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique [proprement dite], les populations de l'Aquitaine formant, non-seulement par leur idiome, mais encore par leurs traits physiques beaucoup plus rapprochés du type ibère que du type galate [ou gaulois], un groupe complétement à part des autres peuples de la Gaule, qui ont tous au contraire [un type de physionomie uniforme], le vrai type gaulois, et qui ne se distinguent les uns des autres que parce qu'ils ne parlent pas tous leur langue absolument de même, mais se servent de plusieurs dialectes ayant entre eux de légères différences, lesquelles se retrouvent aussi dans la forme de leurs gouvernements et dans leur manière de vivre. L'Aquitaine et la Celtique, séparées l'une de l'autre par le mont Cemmène, confinaient toutes deux au mont Pyréné. Comme nous l'avons dit, en effet, la Gaule transalpine a

1. Voy. liv. II, ch. v, § 28. — 2. Οἱ μὲν δὴ [πρότερον] τριχῆ, conjecture de Groskurd.

pour limite occidentale la chaîne des Pyrénées, laquelle touche à la fois aux deux mers, à la mer Intérieure d'une part, à la mer Extérieure de l'autre, et pour limite orientale le cours du Rhin parallèle au mont Pyréné ; enfin pour limites septentrionale et méridionale l'Océan, qui lui sert de ceinture à partir de l'extrémité supérieure du mont Pyréné jusqu'aux bouches du Rhin, et la mer de Massalia et de Narbonne prolongée par la chaîne des Alpes depuis la Ligystique, où elle commence, jusqu'aux sources du Rhin. Quant au mont Cemmène, il s'avance perpendiculairement aux Pyrénées, à travers les plaines de la Gaule, et vient s'arrêter juste au centre du pays, c'est-à-dire dans les environs de Lugdunum, après un parcours de 2000 stades environ. Ainsi dans le principe, tandis que le nom d'*Aquitains* s'appliquait aux peuples qui occupent, avec la partie septentrionale du mont Pyréné, tout le versant du Cemmène[1] en deçà du fleuve Garounas et jusqu'aux bords de l'Océan, le nom de *Celtes* désignait ceux qui s'étendent à l'opposite, d'un côté, jusqu'à la mer de Massalia et de Narbonne, et, de l'autre, jusqu'aux premières pentes des Alpes, et le nom de *Belges* comprenait, avec le reste des peuples habitant le long de l'Océan jusqu'aux bouches du Rhin, une partie de ceux qui bordent le Rhin et [la haute chaîne] des Alpes. Le divin César, dans ses *Commentaires*, suit encore cette division. Mais Auguste vint qui divisa la Gaule en quatre parties : il fit de l'ancienne Celtique la province Narbonitide ou Narbonnaise[2], maintint l'Aquitaine telle qu'elle était du temps de César, si ce n'est qu'il y annexa quatorze des peuples compris entre le Garounas et le Liger, puis, ayant distribué le reste de la Gaule en deux provinces, il rattacha l'une à Lugdunum, en lui donnant pour limite le cours supérieur du Rhin, et assigna l'autre aux Belges. A ce propos-là, du

1. Voy. (*Vind. Strab.*, p. 41) la longue note dans laquelle M. Meineke cherche à établir, d'après la nomenclature d'Avienus, que Strabon n'a pu écrire ici τῆς Κεμμένης et qu'il faut lire τῆς Κεμμενικῆς. Malgré l'analogie des formes Πυρήνη et Κεμμένη, comme Κεμμένη ne se rencontre pas ailleurs dans Strabon, nous avons fait droit à la correction de M. Meineke et cherché à rendre par le mot *versant* l'idée contenue dans l'expression grecque. — 2. Voy. Müller: *Index var. lect.* p. 960, col. 2, l. 5.

reste, [faisons une réserve et] disons que, si le géographe est tenu d'exposer en détail les divisions physiques et ethnographiques, et encore rien que les plus importantes, il doit se borner en revanche à *indiquer* les divisions politiques que les princes arrêtent et modifient au gré des circonstances, et ne le faire même que très-sommairement laissant à d'autres le soin d'en publier le détail exact.

2. Ainsi délimité, le pays se trouve arrosé dans tous les sens par des fleuves, qui descendent, soit des Alpes, soit du mont Cemmène et du mont Pyréné, et qui vont se jeter, les premiers, dans l'Océan et les autres dans notre mer Intérieure. En général, ces fleuves coulent dans des plaines ou le long de collines dont la pente douce ne gêne en rien la navigation. Ils sont de plus si heureusement distribués entre eux qu'on peut faire passer aisément les marchandises d'une mer à l'autre : à la vérité, il faut user de charrois dans une partie du trajet, mais c'est sur un espace peu étendu et d'ailleurs tout en plaine, où le chemin, par conséquent, n'offre pas de difficulté, et la plus grande partie du trajet se fait bien par la voie des fleuves, qu'on remonte et qu'on descend alternativement. Le Rhône, à ce point de vue, l'emporte sur tous les autres fleuves; car, indépendamment du grand nombre d'affluents qui, ainsi que nous l'avons déjà dit[1], viennent de tous côtés grossir son cours, il a le double avantage et de se jeter dans notre mer, laquelle offre de bien autres débouchés que la mer Extérieure, et de traverser la partie la plus riche de la contrée. Dans toute la Narbonnaise, en effet, les productions du sol sont identiquement les mêmes qu'en Italie, tandis qu'en avançant vers le nord et dans la direction du mont Cemmène on ne rencontre déjà plus de plantations d'oliviers ni de figuiers; les autres cultures, il est vrai, continuent de prospérer, mais, pour peu qu'on avance encore dans la même direction, on voit la vigne, à son tour, ne plus réussir qu'avec peine[2]. En revanche, tout le reste de la Gaule

1. Voy. la note de la page suivante. — 2. Le Dr Meyer (*Botanische Erläuterungen*, etc., p. 14) fait ressortir l'importance de ce passage de Strabon au point de vue de l'histoire de la géographie botanique.

produit du blé et en grande quantité, ainsi que du millet, du gland et du bétail de toute espèce, le sol n'y demeurant nulle part inactif, si ce n'est dans les parties où les marécages et les bois ont absolument interdit toute culture. Encore ces parties-là sont-elles habitées comme les autres; mais cela tient non pas tant à l'industrie des Gaulois qu'à une vraie surabondance de population, car les femmes, dans tout le pays, sont d'une fécondité remarquable en même temps qu'excellentes nourrices. Pour ce qui est des hommes, ils ont toujours été en réalité plutôt guerriers qu'agriculteurs, aujourd'hui cependant qu'ils ont déposé les armes, ils se voient forcés de cultiver la terre. — Ce que nous venons de dire s'applique à tout l'ensemble de la Gaule ultérieure ou transalpine; prenons maintenant séparément chacune des quatre parties qui la composent, et donnons-en une description succincte, en commençant par la Narbonnaise.

3. La configuration de cette province est à peu près celle d'un parallélogramme, dont le mont Pyréné forme le côté occidental et le mont Cemmène le côté septentrional, tandis que les deux autres côtés sont formés, celui du midi, par la portion de mer comprise entre le mont Pyréné et Massalia, et celui du levant en partie par la chaîne des Alpes, en partie par la ligne qui prolonge cette chaîne jusqu'à la rencontre des premières pentes du Cemmène du côté du Rhône, lesquelles forment un angle droit avec la ligne en question. Seulement, pour compléter le côté méridional de la province, il faut lui ajouter, en dehors de ce parallélogramme, toute la partie du littoral à la suite qui se trouve occupée par les Massaliotes et les Salyens, et qui s'étend jusqu'au pays des Ligyens, vers l'Italie et le Var. Ce fleuve, comme je l'ai dit ci-dessus[1], est la limite de la Narbonnaise et de l'Italie; peu

1. Pour la seconde fois, en quelques lignes, Strabon se réfère à ce qu'il a dit plus haut et les deux passages qu'il cite ne se retrouvent pas. Coray, Kramer, Meineke se sont tirés d'embarras par une double transposition, M. Müller, lui, corrige dans le premier cas ὥσπερ εἴρηται en οἷςπερ αἴρεται (ce qui, pour le dire en passant, est plus ingénieux que vraisemblable), et, dans le second cas, ὡς εἶπον πρότερον en οὗτος δ' ἐστίν, ὡς εἰπεῖν ἁπλούστερον ou ὡ. ε. κοινότερον. Mais ne peut-on pas supposer aussi bien une lacune dans le texte de notre auteur, surtout si le passage perdu était de nature à

considérable en été, il grossit l'hiver, au point d'avoir alors une largeur de sept stades. Ainsi la côte de la Narbonnaise s'étend de l'embouchure du Var au temple de Vénus Pyrénéenne, qui marque la vraie limite de la Province et de l'Ibérie, quoi qu'aient pu dire certains auteurs, qui placent cette limite de l'Ibérie et de la Celtique au lieu même où s'élèvent les Trophées de Pompée. Et, comme on compte [de l'Aphrodisium] à Narbonne 63 milles, de Narbonne à Nemausus 88 milles, et de Nemausus aux Eaux-Chaudes, dites *Aquæ Sextiæ*, lesquelles sont dans le voisinage de Marseille, 53 milles par la route d'Ugernum et de Taruscon[1], enfin 73 milles de là à Antipolis et au Var, la côte, on le voit, mesure en tout 277 milles. Notons pourtant que quelques auteurs comptent de l'Aphrodisium au Var 2600 stades, et d'autres 200 stades de plus; car on n'est point d'accord au sujet des distances. L'autre route qui, par le pays des Vocontiens et le territoire dit *de Cottius*, [mène aussi à la frontière d'Italie], se confond avec la précédente depuis Nîmes jusqu'à Ugernum et à Tarusoon, puis, elle traverse le Druentias, passe par Cavallion, et mesure déjà 63 milles depuis Nîmes, quand elle atteint, à la frontière du pays des Vocontiens, le point où commence la montée des Alpes; de ce point-là, maintenant, au bourg d'Ebrodunum, situé à l'autre frontière des Vocontiens, du côté du royaume de Cottius, la distance est de 99 milles; enfin l'on en compte autant pour le reste de la route qui, passant par le bourg de Brigantium, le bourg de Scingomagus et le col des Alpes,

contenir à la fois la mention du Rhône et celle du Var et si l'on arrive à montrer du doigt, et sur l'indication de Strabon lui-même, la place de cette lacune? Or, en commençant son IV[e] livre, Strabon rappelle qu'il a déjà parlé sommairement de la configuration et de l'étendue de la Celtique, et, en effet, dans le passage de son II[e] livre (ch. v) où il esquisse la géographie de l'Europe, la Celtique est figurée à grands traits. Mais dans une pareille esquisse, où Strabon a bien parlé du mont Cemmène, qui pourtant n'est pas une des limites de la Gaule, la double mention du Var, comme limite du côté de l'Italie, et du Rhône, comme principal fleuve de la contrée, recevant des affluents à la fois des Alpes et du Cemmène, n'aurait eu rien que de très-naturel. Il aura bien pu arriver aussi que dans un ouvrage de si longue haleine, et qu'on sait avoir été rédigé par Strabon à un âge fort avancé, les citations n'aient pu être toutes vérifiées. Pourquoi effacer alors des négligences qui, pour l'histoire littéraire de l'antiquité, peuvent, à l'occasion, devenir autant d'indications précieuses? — 1. D'autres Mss portent *Tarascon*.

s'arrête à Ocelum[1], point extrême du territoire de Cottius. Mais, dès Scingomagus, on est en Italie, et la distance de ce bourg à Ocelum est de 28 milles.

4. La ville de Massalia, d'origine phocéenne, est située sur un terrain pierreux; son port s'étend au-dessous d'un rocher creusé en forme d'amphithéâtre, qui regarde le midi et qui se trouve, ainsi que la ville elle-même dans toutes les parties de sa vaste enceinte, défendu par de magnifiques remparts. L'*Acropole* contient deux temples, l'Ephesium et le temple d'Apollon Delphinien : ce dernier rappelle le culte commun à tous les Ioniens; quant à l'autre, il est spécialement consacré à Diane d'Éphèse. On raconte à ce propos que, comme les Phocéens étaient sur le point de mettre à la voile pour quitter leur pays, un oracle fut publié, qui leur enjoignait de demander à Diane d'Éphèse le guide, sous les auspices duquel ils devaient accomplir leur voyage; ils cinglèrent alors sur Éphèse et s'enquirent des moyens d'obtenir de la déesse ce guide que leur imposait la volonté de l'oracle. Cependant, Aristarché, l'une des femmes les plus recommandables de la ville, avait vu la déesse lui apparaître en songe et avait reçu d'elle l'ordre de s'embarquer avec les Phocéens, après s'être munie d'une image ou représentation exacte de ses autels. Elle le fit, et les Phocéens, une fois leur installation achevée, bâtirent le temple, puis, pour honorer dignement celle qui leur avait servi de guide, ils lui décernèrent le titre de grande prêtresse. De leur côté, toutes les colonies de Massalia réservèrent leurs premiers honneurs à la même déesse, s'attachant, tant pour la disposition de sa statue que pour tous les autres rites de son culte, à observer exactement ce qui se pratiquait dans la métropole.

5. La constitution de Massalia, avec sa forme aristocratique, peut être citée comme le modèle des gouvernements. Un premier conseil est établi, qui compte 600 membres nommés à vie et appelés *timouques*. Cette assemblée est

1. Sur le nom de cette localité, voy. Meineke : *Vind. Strab.*, p. 41.

présidée par une commission supérieure de quinze membres chargée de régler les affaires courantes et présidée elle-même par trois de ses membres, qui, sous la présidence enfin de l'un d'eux, exercent le souverain pouvoir. On ne peut être timouque, si l'on n'a point d'enfants et si l'on n'appartient point à une famille ayant droit de cité depuis trois générations. Les lois sont les lois ioniennes ; elles sont toujours exposées en public. Les Massaliotes occupent un territoire dont le sol, favorable à la culture de l'olivier et de la vigne, est, en revanche, par sa nature âpre, beaucoup trop pauvre en blé ; aussi les vit-on dès le principe, plus confiants dans les ressources que pouvait leur offrir la mer que dans celles de l'agriculture, chercher à utiliser de préférence les conditions heureuses où ils se trouvaient placés pour la navigation et le commerce maritime. Plus tard cependant, à force d'énergie et de bravoure, les Massaliotes réussirent à s'emparer d'une partie des campagnes qui entourent leur ville. Ajoutons qu'ils avaient employé leurs forces militaires à fonder un certain nombre de places destinées à leur servir de boulevarts contre les Barbares : les unes, situées sur la frontière d'Ibérie, devaient les couvrir contre les incursions des Ibères, de ce même peuple à qui ils ont communiqué avec le temps les rites de leur culte national (le culte de Diane d'Éphèse), et que nous voyons aujourd'hui sacrifier à la façon même des Grecs ; les autres, telles que Rhodanusia et Agathé [1], devaient les défendre contre les Barbares des bords du Rhône ; d'autres enfin, à savoir Tauroentium, Olbia, Antipolis et Nicæa, devaient arrêter les Salyens et les Ligyens des Alpes. Massalia possède encore des *cales* ou abris pour les vaisseaux et tout un arsenal ; mais ses habitants n'ont plus ce grand nombre de vaisseaux qu'ils possédaient naguère, ni cette quantité d'engins et de machines pour l'armement des navires et les siéges de villes, qui leur avaient servi à repousser les agressions des Barbares et à se ménager, qui plus est, l'amitié

1. Au lieu de Rhoé Agathé que donnent les Mss. Voy. Müller : *Ind. var. lect.*, p. 961, col. 1, l. 30.

des Romains, en les mettant à même de rendre à ceux-ci maints services, que les Romains, à leur tour, avaient reconnus en contribuant à leur agrandissement. C'est ainsi que Sextius, après avoir vaincu les Salyens et fondé, non loin de Massalia, la ville d'*Aquæ-Sextiæ*, laquelle reçut ce nom en l'honneur de son fondateur et en commémoration de ces sources thermales si célèbres naguère, mais si dégénérées aujourd'hui, puisqu'une partie, dit-on, ne donne plus que de l'eau froide, entreprit, avec l'aide de la garnison qu'il avait mise dans cette ville, de dégager la route qui va de la frontière d'Italie à Massalia, en expulsant du littoral les Barbares, que les Massaliotes n'avaient pas encore réussi à en éloigner complétement. Par le fait, Sextius ne réussit pas beaucoup mieux dans son entreprise, car tout ce qu'il put obtenir se réduisit à ceci, que, dans les parties facilement accessibles aux vaisseaux, les Barbares se tiendraient désormais à une distance de 12 stades de la côte et à une distance de 8 stades dans les parties bordées de rochers; mais il s'empressa de livrer aux Massaliotes le peu de terrain qu'abandonnaient les Barbares. Beaucoup de trophées et de dépouilles encore exposés dans la ville rappellent maintes victoires navales, remportées jadis par les Massaliotes sur les différents ennemis dont l'ambition jalouse leur contestait le libre usage de la mer. On voit donc qu'anciennement la prospérité des Massaliotes était arrivée à son comble, et qu'entre autres biens ils possédaient pleinement l'amitié des Romains, comme le marque assez, du reste, parmi tant de preuves qu'on en pourrait donner, la présence sur l'Aventin d'une statue de Diane, disposée absolument de même que celle de Massalia. Par malheur, lorsqu'éclata la guerre civile entre César et Pompée, ils prirent fait et cause pour le parti qui eut le dessous, et leur prospérité en fut gravement compromise. Ils ne renoncèrent pourtant pas encore complétement à leur ancien goût pour la construction des machines de guerre et pour les armements maritimes. Mais comme, par le bienfait de la domination romaine, les Barbares qui les entourent se civilisent chaque jour davan-

tage et renoncent à leurs habitudes guerrières pour se tourner vers la vie publique et l'agriculture, le goût dont nous parlons n'aurait plus eu, à proprement parler, d'objet; ils ont donc compris qu'ils devaient donner eux aussi un autre cours à leur activité. En conséquence, tout ce qu'ils comptent aujourd'hui de beaux esprits se porte avec ardeur vers l'étude de la rhétorique et de la philosophie; et, non eontents d'avoir fait dès longtemps de leur ville la grande *école* des Barbares et d'avoir su rendre leurs voisins *philhellènes* au point que ceux-ci ne rédigeaient plus leurs contrats autrement qu'en grec, ils ont réussi à persuader aux jeunes patriciens de Rome eux-mêmes de renoncer désormais au voyage d'Athènes pour venir au milieu d'eux perfectionner leurs études. Puis, l'exemple des Romains ayant gagné de proche en proche, les populations de la Gaule entière, obligées d'ailleurs maintenant à une vie toute pacifique, se sont vouées à leur tour à ce genre d'occupations, et notez que ce goût chez elles n'est pas seulement individuel, mais qu'il a passé en quelque sorte dans l'esprit public, puisque nous voyons particuliers et communautés[1] à l'envi appeler et entretenir richement nos *sophistes* et nos médecins. [Malgré ce changement], les mœurs des Massaliotes sont restées simples et leurs habitudes modestes, rien ne l'atteste mieux que l'usage suivant: la dot la plus forte chez eux est de cent pièces d'or, à quoi l'on peut ajouter encore cinq pièces pour les habits et cinq pour les bijoux d'orfévrerie, mais la loi ne permet pas davantage. Du reste, César et les princes, ses successeurs, en souvenir de l'ancienne alliance de Rome avec Massalia, se sont montrés indulgents pour les fautes qu'elle avait commises pendant la guerre civile, et lui ont conservé l'autonomie dont elle avait joui de tout temps, de sorte qu'aujourd'hui elle n'obéit pas, non plus que les villes qui dépendent d'elle, aux préfets envoyés de Rome pour administrer la province. — Voilà ce que nous avions à dire au sujet de Massalia.

6. En même temps que la chaîne de montagnes, où ha-

1. Voy. dans l'*Ind. var. lect.* (p. 961, col. 1, l. 51) de l'édition Müller les diverses restitutions qui ont été proposées pour ce passage.

bitent les Salyens, se détourne du couchant et prend une direction plus septentrionale, s'éloignant ainsi peu à peu de la mer, la direction de la côte vers l'ouest tend au contraire à devenir plus marquée; mais un peu plus loin que Massalia, à 100 stades environ de la ville et à partir d'un grand promontoire qu'avoisinent des carrières de pierre, elle commence à décrire une courbe pour former avec l'Aphrodisium, extrémité du mont Pyréné, le golfe Galatique ou Massaliotique. Ce golfe est double, car du milieu de l'arc qu'il dessine se détache le mont Setius qui, avec l'île voisine de Blascon, divise le golfe en deux bassins. Le plus grand de ces deux bassins forme le golfe Galatique proprement dit, c'est celui où le Rhône décharge ses eaux, le plus petit est le golfe de Narbonne, qui s'étend jusqu'au mont Pyréné. Située au-dessus des bouches de l'Atax et de l'étang Narbonitis, Narbonne est le plus grand *emporium* ou marché de ces contrées. Il y a pourtant sur les bords du Rhône une autre ville, la ville d'Arelate, dont le marché ne manque pas non plus d'importance. Ces deux villes sont à peu près aussi éloignées l'une de l'autre qu'elles le sont respectivement des promontoires dont nous venons de parler, c'est-à-dire aussi éloignées que Narbonne l'est de l'Aphrodisium et que l'est Arelate du [cap de] Massalia. A droite et à gauche de Narbonne, on voit déboucher différents cours d'eau qui descendent les uns des monts Cemmènes, les autres du mont Pyréné, et qui se trouvent bordés de villes assez peu distantes de la côte pour que de petites embarcations puissent remonter jusque-là. Ceux qui descendent du mont Pyréné sont le Ruscinon et l'Illibirris[1] : ils baignent chacun une ville de même nom. Ajoutons que le Ruscinon passe dans le voisinage d'un lac ou étang, dans le voisinage aussi d'un terrain humide et tout rempli de sources salées, qui n'est qu'à une faible distance de la mer et où l'on n'a qu'à creuser pour pêcher des muges : on fait à cette intention un trou de deux à trois pieds, puis on enfonce dans l'eau

1. Voy. Müller : *Ind. var. lect.*, p. 961, col. 1, l. 66.

bourbeuse un trident, et l'on a bien des chances pour ramener à la surface quelque muge de belle taille, car ce poisson, comme l'anguille, se nourrit de vase. Les deux cours d'eau que nous venons de nommer et qui descendent du mont Pyréné se jettent dans la mer entre Narbonne et l'Aphrodisium; quant à ceux qu'on voit déboucher de l'autre côté de Narbonne, ils descendent tous du mont Cemmène : c'est de cette chaîne de montagnes, par exemple, que viennent, indépendamment de l'Atax, l'Orbis[1] et l'Arauris[2], lesquels passent, le premier à Bæterra[3], ville forte voisine de Narbonne, et le second à Agathé, colonie de Massalia.

7. Bien que le fait de ces poissons qu'on peut pêcher en creusant la terre soit déjà merveilleux en lui-même, la côte que nous venons de décrire nous offre quelque chose de plus merveilleux encore si l'on peut dire. Il s'agit d'une plaine située entre Massalia et les bouches du Rhône à une distance de 100 stades de la mer, et dont le diamètre (elle est de forme circulaire) a également 100 stades. Son aspect lui a fait donner le nom de *Champ des Cailloux :* elle est couverte, en effet, de cailloux gros comme le poing, sous lesquels pousse de l'*agrostis*, en assez grande quantité pour nourrir de nombreux troupeaux. Il s'y trouve de plus vers le milieu des eaux [saumâtres qui en se concentrant] deviennent des étangs salés [et qui en s'évaporant] laissent du sel. Toute cette plaine, ainsi que le pays situé au-dessus, se trouve fort exposée aux vents, mais surtout aux ravages du *mélamborée*, bise glaciale assez forte, dit-on, pour soulever et faire rouler une partie de ces cailloux, voire même pour précipiter des hommes à bas de leurs chariots, en leur enlevant du coup armes et vêtements. Aristote pense que toutes ces pierres ont été vomies à la surface du sol à la suite de quelque tremblement de terre, de la nature de ceux qu'on connaît sous le nom de *brastes*, et qu'entraînées par leur poids elles ont tout naturellement glissé vers ce fond et s'y sont

1. Les Mss. portent *Obris.* — 2. Les Mss. portent *Rauraris;* mais l'accord unanime des auteurs anciens à employer la forme Arauris rend la correction certaine. — 3. Voy. Müller : *Index var. lect.*, p. 961, col. 2, l. 5.

entassées. Mais, suivant Posidonius, cette plaine n'est autre chose qu'un ancien lac, dont la surface, par suite d'une agitation ou fluctuation violente, s'est solidifiée, puis disloquée en une infinité de pierres[1], toutes également polies, toutes de même forme et de même volume, comme sont les cailloux des rivières et les galets des plages, ressemblance du reste qui avait frappé Aristote aussi bien que Posidonius, mais dont ces auteurs ont cherché la cause, chacun à sa manière. En somme, la double explication qu'ils ont donnée du phénomène offre en soi de la vraisemblance, car il faut nécessairement que des pierres ayant cet aspect et cette disposition aient perdu leur nature primitive et se soient formées d'une concrétion de l'élément liquide, ou détachées de grandes masses rocheuses par le fait de déchirures incessantes [et régulières]. Toutefois Eschyle, qui connaissait déjà le phénomène, soit pour l'avoir observé [par lui-même], soit pour en avoir entendu parler à d'autres, l'avait jugé inexplicable et comme tel l'avait converti en fable. Voici en effet ce qu'il fait dire à Prométhée dans ses vers pour indiquer à Hercule la route qu'il doit suivre du Caucase aux Hespérides :

« Puis tu rencontreras l'intrépide armée des Ligyens, et, si « grande que soit ta vaillance, crois-moi, elle ne trouvera rien « à redire au combat qui t'attend : à un certain moment (c'est « l'arrêt du destin) les flèches te manqueront, sans que ta main « puisse trouver sur le sol une seule pierre pour s'en armer, car « tout ce terrain est mou. Heureusement, Jupiter aura pitié « de ton embarras, il amassera au-dessous du ciel de lourds et « sombres nuages, et fera disparaître la surface de la terre sous « une grêle de cailloux arrondis, nouvelles armes qui te per- « mettront alors de disperser sans peine l'innombrable armée « des Ligyens. »

Sur ce, Posidonius demande s'il n'eût pas mieux valu faire

1. Nous avons traduit tout ce passage d'après les ingénieuses restitutions et transpositions de M. Müller, lesquelles fixent le texte de Strabon comme il suit : [ὁμοίους] τε καὶ λείους καὶ ἰσομεγέθεις. Καὶ [τῆς ὁμοιότητος ἔτι] τὴν αἰτίαν ἀποδεδώκασιν ἀμφότεροι. Πιθανὸς μὲν οὖν ὁ παρ' ἀμφοῖν λόγος. Ἀνάγκη γὰρ τοὺς οὕτω συνεστῶτας λίθους ἢ ἐξ ὑγροῦ παγέντας μεταβαλεῖν [ἢ] ἐκ πετρῶν μεγάλων ῥήγματα συνεχῆ λαβούσων ἀποκριθῆναι. Τὸ μέντοι δυσαπολόγητον Αἰσχύλος [ἢ καθ'ἑαυτὸν] καταμαθὼν ἢ παρ'ἄλλου λαβὼν εἰς μῦθον ἐξετόπισε. Voy. Müller : *Ind. var. lect.*, p. 961, col. 2, l. 19-40.

pleuvoir ces pierres sur les Ligyens eux-mêmes et les en écraser tous que d'imaginer qu'un héros comme Hercule ait pu avoir besoin de tant de pierres [pour se défendre !]. — Mais non, dirons-nous à notre tour, car il fallait bien donner au héros des armes innombrables, du moment qu'on lui opposait d'innombrables ennemis. Voilà donc un premier point, ce semble, sur lequel le mythographe a raison contre le philosophe; ajoutons que tout le reste du passage échappe de même à la critique par la précaution que le poëte a prise de s'y retrancher derrière un arrêt formel du destin; et en effet, que l'on se mette une fois à discuter les arrêts de la Providence et du destin, et l'on ne trouvera que trop d'occasions semblables de dire, soit à propos des événements de la vie humaine, soit à propos des phénomènes naturels, que les choses arrangées de certaine façon eussent été mieux que comme elles sont; qu'il eût mieux valu, par exemple, que l'Égypte dût sa fertilité à des pluies abondantes et non aux crues de l'Éthiopie, qu'il eût mieux valu aussi que Pâris, en faisant voile vers Sparte, pérît dans un naufrage au lieu d'expier tardivement, sous les coups de ceux qu'il avait offensés, l'injuste enlèvement d'Hélène, et le trépas de tant de Grecs et de barbares, ce qu'Euripide n'a pas manqué de rapporter à la volonté même de Jupiter :

« Car Jupiter, voulant la ruine des Troyens et le châtiment « de la Grèce, avait décidé qu'il en serait ainsi. »

8. Au sujet des bouches du Rhône, Polybe taxe formellement Timée d'ignorance : il affirme que ce fleuve n'a pas les cinq bouches que Timée lui prête, et qu'il n'en compte que deux en tout. Artémidore, lui, en distingue trois. Ce qu'il y a de sûr c'est que plus tard Marius s'aperçut que, par le fait des atterrissements, l'entrée du fleuve tendait à s'oblitérer et devenait difficile, et qu'il fit creuser un nouveau canal où il dériva la plus forte partie des eaux du Rhône. Il en concéda la propriété aux Massaliotes, pour les récompenser de la bravoure qu'ils avaient déployée pendant sa campagne contre les Ambrons et les Toygènes, et cette concession devint pour

eux une source de grands profits, en leur permettant de lever des droits sur tous les vaisseaux qui remontent ou descendent le fleuve. Aujourd'hui, du reste, l'entrée du Rhône se trouve être tout aussi difficile à cause de la violence du courant, et par le fait des atterrissements et du peu d'élévation de la côte, qu'on a peine à apercevoir même de près par les temps couverts, ce qui a donné l'idée aux Massaliotes d'y bâtir des tours en guise de signaux. Les Massaliotes, on le voit, ont pris de toute manière possession du pays, et ce temple de Diane Éphésienne, érigé par eux aux mêmes lieux, sur un terrain choisi exprès, et dont les bouches du fleuve font une espèce d'île, est là encore pour l'attester. Signalons enfin au-dessus des bouches du Rhône un étang salé, qu'on nomme le *Stomalimné*, et qui abonde en coquillages de toute espèce, ainsi qu'en excellents poissons. Quelques auteurs, ceux-là surtout qui veulent que le fleuve ait sept bouches, comptent cet étang pour une, mais c'est là une double erreur; car une montagne s'élève entre deux, qui sépare absolument l'étang du fleuve. — Ici se termine ce que nous avions à dire de l'aspect et de l'étendue de la côte comprise entre le mont Pyréné et Massalia.

9. Quant à la côte qui se prolonge dans la direction du Var et de la partie de la Ligystique attenante à ce fleuve, elle nous présente, avec les villes massaliotes de Tauroentium, d'Olbia, d'Antipolis et de Nicæa, la station navale, fondée naguère par César-Auguste sous le nom de *Forum Julium*: cette station se trouve située entre Olbia et Antipolis, à 600 stades de Massalia. Le Var coule entre les villes d'Antipolis et de Nicæa, mais passe à 20 stades de l'une et à 60 de l'autre, de sorte qu'en vertu de la délimitation actuelle Nicæa se trouve appartenir à l'Italie, bien qu'elle dépende effectivement de Massalia. Nous l'avons déjà dit, ce sont les Massaliotes, qui, se voyant entourés de Barbares, ont bâti ces différentes places: ils voulaient les contenir et s'assurer au moins le libre accès de la mer, puisque du côté de la terre tout était aux mains de leurs ennemis. Tout le pays, en effet, est montagneux et escarpé: il y a bien encore

auprès de Massalia une plaine passablement large, mais à l'est de cette ville les montagnes se rapprochent tout à fait de la mer et serrent la côte de si près qu'elles y laissent à peine la place d'un chemin praticable. Le commencement de cette chaîne de montagnes est occupé par les Salyens; l'autre extrémité l'est par des tribus ligyennes limitrophes de l'Italie, dont il sera parlé plus loin. Nous ferons remarquer seulement dès à présent que, bien qu'Antipolis soit située en dedans des limites de la Narbonnaise, et Nicæa en dedans des limites de l'Italie, celle-ci demeure dans la dépendance de Massalia et fait partie de la Province, tandis qu'Antipolis se trouve rangée au nombre des villes italiques, par suite d'un décret rendu contre les Massaliotes, qui l'a affranchie de leur juridiction.

10. Les îles qui bordent cette portion si étroite de la côte sont, à partir de Massalia, les îles Stœchades : il y en a trois grandes et deux petites. Les Massaliotes les cultivent. Ils y avaient même établi anciennement un poste militaire pour repousser les descentes des pirates, vu que les ports n'y manquent point. Aux Stœchades succèdent les îles de Planasia et de Léron, bien peuplées toutes deux. Léron, qui plus est, possède un *heroon*, celui du héros Léron. Elle est située juste en face d'Antipolis. Il y a bien encore, soit en face de Massalia, soit en face de tel autre point de la côte que nous venons de décrire, quelques petites îles, mais aucune ne mérite d'être mentionnée ici. Quant aux ports, sauf celui de Forum Julium, qui est considérable, et celui de Massalia, ils sont généralement de médiocre grandeur. Tel est par exemple le port Oxybius, qui tire son nom des Ligyens Oxybiens. — Nous n'en dirons pas davantage sur cette partie de la côte.

11. Passons à la contrée qui s'étend immédiatement au-dessus : cette contrée, qui emprunte une configuration particulière aux montagnes dont elle est enveloppée et aux fleuves qui la sillonnent, notamment au Rhône, le plus considérable de tous, et celui qu'on peut remonter le plus haut vu le grand nombre d'affluents dont son cours est grossi, cette contrée demande à être décrite méthodiquement. Avançons-

nous donc à partir de Massalia dans le pays compris entre les Alpes et le Rhône, nous y trouvons d'abord les Salyens, dont le territoire mesure 500 stades jusqu'au Druentias; puis, le bac nous passe à Cavallion, et là nous mettons le pied sur le territoire des Cavares, qui s'étend à son tour jusqu'au confluent de l'Isar et du Rhône, c'est-à-dire jusqu'au point où le mont Cemmène vient en quelque sorte rejoindre le Rhône. Depuis le Druentias jusqu'ici, la distance parcourue est de 700 stades. Seulement, tandis que les Salyens, [dans les limites que nous avons marquées[1],] occupent à la fois la plaine et les montagnes qui la dominent, les Cavares ont au-dessus d'eux, dans la montagne, les Vocontiens, les Tricoriens, les Iconiens[2] et les Médylles[3]. Il y a encore d'autres rivières qui, entre le Druentias et l'Isar, descendent des Alpes pour s'unir au Rhône; nous en citerons deux notamment qui entourent [Luerion][4], la ville des Cavares, et qui confondent leurs eaux avant de se jeter dans le fleuve, et une troisième, le Sulgas, qui a son con-

1. M. Müller propose de lire, à la place de Οἱ μὲν οὖν Σάλυες ἐν αὐτοῖς, mots qui lui paraissent impliquer contradiction, puisque les Salyens habitaient entre le territoire de Massalia et le Druentias, et non dans l'intervalle de 700 stades compris entre le Druentias et l'Isar, οἱ μὲν οὖν [Καούαροι σὺν] Σεγουελαυνοῖς τά τε πεδία, etc. Mais Strabon, qui nous dit un peu plus loin que le nom des Cavares était devenu prédominant dans toute cette contrée et avait absorbé tous les autres, Strabon aura-t-il été nommer un petit peuple, comme les Segovellauni, sur le pied d'égalité avec cette grande nation? La chose n'est pas vraisemblable. En revanche, l'opposition entre les Salyens et les Cavares, ceux-ci n'habitant que les plaines, et les autres habitant à la fois la montagne et la plaine, offre un sens excellent, d'autant que Strabon nomme aussitôt après les montagnards qui dominent les Cavares : il suffit de sous-entendre après ἐν αὐτοῖς quelque chose comme [ἀποδεδειγμένοις ou λεχθεῖσιν ὅροις]. Voy., du reste, *Ind. var. lectionis*, p. 961 et 962. — 2. M. Müller soupçonne que la vraie leçon pourrait bien être Οὐκένιοι, *Ucenii*. Voy., *ibid.*, p. 962, col. 1, l. 7. — 3. Quelques Mss. portent *Pedylli*. — 4. Voy., dans l'*Ind. var. lect.*, *ibid.*, l. 14, de quelle façon ingénieuse M. Müller, après avoir passé en revue toutes les restitutions proposées pour ce passage difficile, le restaure à son tour. Suivant lui, c'est le nom de la ville de Vaison qui manque ici, puis le nom d'un des deux cours d'eau s'est perdu et quant à l'autre cours d'eau, il portait le même nom que la ville, οἱ περιρρέοντες [Οὐασίωνα] πόλιν.... καὶ Οὐασών, au lieu de Καουάρων. Néanmoins, la restitution de Casaubon, Λουερίωνα, Luerion, beaucoup plus simple, nous paraît préférable, d'autant que Strabon mentionne, quelques lignes plus bas, le chemin d'Aeria à un lieu appelé Δουρίωνα [Λουερίωνα], dont il n'a pas encore parlé et qu'il ne qualifie d'aucune manière, ce qui n'est guère dans ses habitudes. M. Müller veut qu'on lui accorde que l'Ouvèze, qui passe à Vaison, a pu s'appeler Vaison aussi, pourquoi ne veut-il pas alors accorder à Casaubon l'existence près du mont Lubéron d'une ville ancienne portant le même nom?

fluent près de la ville de Vindalum[1], à l'endroit même où Cnæus [Domitius] Ænobarbus tailla en pièces, dans une grande bataille rangée, plusieurs myriades de Gaulois. Dans ce même intervalle du Druentias et de l'Isar, on remarque plusieurs places importantes, telles que Avenion, Arausion et Aeria, ville bien nommée, nous dit Artémidore, en ce qu'elle occupe, tout au haut d'une montagne fort élevée, une situation vraiment *aérienne*. En général, le pays n'offre que plaines et beaux pâturages, mais, pour aller d'Aeria à [Luerion][2], il faut franchir encore dans la montagne plusieurs défilés étroits et obstrués par des bois. Au point de jonction de l'Isar, du Rhône et du mont Cemmène, Q. Fabius Maximus Æmilianus, avec moins de trente mille hommes, tailla en pièces deux cent mille Gaulois; après quoi il éleva aux mêmes lieux un trophée en marbre blanc, ainsi que deux temples qu'il dédia, l'un, à Mars, l'autre, à Hercule. Depuis l'Isar, maintenant, jusqu'à Vienne, capitale des Allobriges, qui s'élève sur les bords mêmes du Rhône, on compte 320 stades; puis, un peu au-dessus de Vienne, au confluent de l'Arar et du Rhône, est la ville de Lugdunum. La distance, quand on s'y rend par terre, c'est-à-dire en traversant le territoire des Allobriges, est de 200 stades environ; elle est un peu plus forte si l'on remonte le fleuve. Les Allobriges, qui entreprirent naguère tant d'expéditions avec des armées de plusieurs myriades d'hommes, en sont réduits aujourd'hui à cultiver cette plaine et les premières vallées des Alpes. En général, ils vivent dispersés dans des bourgs, toute la noblesse pourtant habite Vienne, simple bourg aussi dans l'origine, bien qu'elle portât déjà le titre de métropole de toute la nation, mais dont ils ont fini par faire une ville. Elle est située, [avons-nous dit,] sur le Rhône. Ce fleuve descend des Alpes déjà si fort, si impétueux, que, même au sein du lac Lemenna qu'il traverse, son courant demeure visible sur un espace de plusieurs

1. Sur l'orthographe de ce nom, voy. Müller, *ibid.*, p. 962, col. 1, l. 49. — 2. Voy. Müller, *ibid.*, l. 58.

stades; il se répand dans les plaines du pays des Allobriges et des Ségosiaves[1], et reçoit l'Arar, près de Lugdunum, ville des Ségosiaves. L'Arar vient aussi des Alpes; il forme la limite entre les Séquanes, les Æduens et les [Lingons][2], puis reçoit le Dubis, autre rivière navigable, descendue également de la chaîne des Alpes; dès là réunis sous le nom d'Arar, qui a prévalu, ces deux cours d'eau vont se mêler au Rhône, dont le nom prévaut à son tour, et qui poursuit son cours sur Vienne. Il est remarquable que ces trois fleuves commencent par se porter au nord, pour tourner ensuite au couchant, mais qu'aussitôt après leur réunion leur courant commun fait un nouveau coude vers le sud et qu'en se grossissant au fur et à mesure des autres rivières [dont nous avons parlé ci-dessus] il conserve cette direction au midi jusqu'au point où, pour gagner la mer, il se divise en plusieurs branches. — Telle est la configuration de la contrée comprise entre les Alpes et le Rhône.

12. De l'autre côté du fleuve, ce sont les Volces qui occupent la plus grande partie du pays, les Volces dits *Arécomisques*. Narbonne passe pour être leur port, il serait plus juste de dire qu'elle est celui de la Gaule entière, tant elle surpasse les autres villes maritimes par l'importance et l'activité de son commerce. Les Volces touchent au Rhône et voient s'étendre en face d'eux, sur la rive opposée, les possessions des Salyens et des Cavares, [disons mieux, des Cavares seuls,] car le nom de ce peuple l'a emporté sur tous les autres, et l'on commence à ne plus appeler autrement les Barbares de cette rive, lesquels d'ailleurs ne sont plus, à proprement parler, des *Barbares*, vu qu'ils tendent

1. Les progrès de l'épigraphie nous ont révélé la vraie forme de ce nom : *Segusiavi*. — 2. Tous les Mss. portent Αιγκαστους, et partout ailleurs Strabon dit Λίγγονας. Sans pouvoir expliquer cette corruption d'un nom connu, nous ne pouvons admettre la restitution que propose M. Müller de Οὐαδικαστους. Les Séquanes, les Æduens et les Lingons sont trois noms inséparables dans la nomenclature ancienne du bassin de la Saône. Et contre la géographie positive toutes les ressources, toutes les délicatesses de la paléographie ne sauraient prévaloir. Strabon, au § 4 du chapitre III du présent livre, ne dit-il pas lui-même ὑπὲρ οὖν τῶν Ἐλουηττίων καὶ τῶν Σηκοανῶν Αἴδουοι καὶ Λίγγονες οἰκοῦσι πρὸς δύσιν ? Voy. du reste la longue note de M. Müller sur ce passage, *Ind. var. lect.*, p. 962, col. 2, l. 24.

de plus en plus à prendre la physionomie romaine, adoptant tous la langue, les mœurs, voire même quelques-uns les institutions des Romains. D'autres peuples, ceux-là faibles et obscurs, s'étendent des frontières des Arécomisques au mont Pyréné. La métropole des Arécomisques, Nemausus, bien inférieure à Narbonne en ce qu'on n'y voit pas la même affluence d'étrangers et de commerçants, forme en revanche une commune, une cité plus considérable. Elle a en effet dans sa dépendance vingt-quatre bourgs, tous extrêmement populeux, et dont les habitants, unis aux siens par le sang, diminuent naturellement par leurs contributions les charges qui pèsent sur elle. De plus, comme elle jouit du *droit latin*, quiconque y a été revêtu de l'édilité ou de la questure devient par cela seul citoyen romain, et le même privilége dispense la nation tout entière d'obéir aux ordres des préfets envoyés de Rome. La ville de Nemausus est située sur la route même qui conduit d'Ibérie en Italie, mais cette route, excellente l'été, est toute fangeuse en hiver, voire au printemps; il lui arrive même quelquefois d'être tout entière envahie et coupée par les eaux. Sans doute on peut passer quelques-uns des fleuves qu'on rencontre à l'aide de bacs ou de ponts, bâtis, soit en bois, soit en pierre, mais la grande difficulté consiste dans le passage des torrents : or, il n'est pas rare de voir, jusqu'à l'entrée de l'été, descendre de la chaîne des Alpes de ces torrents que produit la fonte des neiges. La route en question, avons-nous dit, a deux branches, l'une qui va droit aux Alpes en traversant le territoire des Vocontiens (c'est la plus courte), et l'autre qui longe la côte appartenant aux Massaliotes et aux Ligyens : celle-ci est, à la vérité, plus longue, mais les cols qu'elle a à franchir pour entrer en Italie sont plus faciles, parce qu'en cet endroit les montagnes commencent à s'abaisser sensiblement. Ajoutons que Nemausus se trouve à 100 stades environ de la rive droite du Rhône prise à la hauteur de Taruscon, petite ville bâtie sur la rive gauche, et qu'elle est d'autre part à 720 stades de Narbonne. Plus près maintenant du mont Cemmène, disons mieux, sur tout

le versant méridional de la chaîne, d'une extrémité à l'autre, habitent les Volces Tectosages en compagnie de quelques autres peuples. Il sera question de ceux-ci plus loin : parlons d'abord des Tectosages.

13. Leurs possessions partent du mont Pyréné et empiètent même quelque peu sur le versant septentrional des monts Cemmènes. Il s'y trouve de riches mines d'or. On peut juger de ce qu'étaient anciennement la puissance de cette nation et le nombre de ses guerriers par ce seul fait qu'on la vit, à la suite de discordes intestines, chasser de son sein en une fois une multitude de ses enfants, et qu'une partie de cette bande, grossie d'autres proscrits de différentes nations, suffit à occuper toute la portion de la Phrygie, limitrophe de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Au moins est-ce ce qui ressort de la présence en ce pays d'une nation portant le nom de *Tectosages*. Effectivement, des trois nations qui se le partagent, il y en a une, celle qui occupe Ancyre et les environs de cette ville, qui s'appelle ainsi. Quant aux deux autres peuples connus sous les noms de *Trocmes* et de *Tolistobogiens*, sans doute ils sont venus aussi de la Gaule, leur confraternité avec les Tectosages donne lieu de le croire, mais de quelle partie de la Gaule sont-ils sortis? C'est ce que nous ne saurions préciser, car nous n'avons pas ouï dire qu'il existât actuellement en Gaule, soit dans la Gaule transalpine, soit dans la Gaule cisalpine, soit au sein des Alpes, de peuples nommés Trocmes et Tolistobogiens. Ce qui est présumable, c'est qu'ils se seront éteints par suite de trop fréquentes migrations, comme il est arrivé pour tant d'autres peuples, notamment pour la nation des Prauses, car nous savons par différents auteurs que Brennus (le Brennus[1] qui assaillit Delphes) était Prause d'origine sans pouvoir dire cependant aujourd'hui où habitait cette ancienne nation. Les Tectosages étaient aussi, dit-on, de l'expédition contre Delphes, on assure même que les trésors trouvés dans la ville de

1. Τῶν ἄλλων au lieu de τὸν ἄλλον.

Tolossa par le général romain Cæpion provenaient d'une partie des dépouilles de Delphes, grossie, il est vrai, des offrandes qu'ils avaient faites ensuite à Apollon sur leurs propres richesses, et dans le but d'apaiser le courroux de ce Dieu, et que c'est pour avoir touché à ces trésors sacrés, que Cæpion finit ses jours si misérablement, loin de sa patrie d'où il avait été chassé comme sacrilége, et loin de ses filles, qui, livrées par décret à la prostitution, s'il faut en croire Timagène, périrent à leur tour d'une mort honteuse. Toutefois, la version de Posidonius semble plus vraisemblable : il fait remarquer que les richesses trouvées à Tolossa, soit dans l'enceinte du temple, soit au fond des lacs sacrés, représentaient une valeur de 15000 talents, toute en matières non travaillées, en lingots d'or et d'argent bruts, et que le temple de Delphes, à l'époque [où il avait été pris par les Gaulois], ne contenait plus de semblables richesses, ayant été pillé par les Phocidiens durant la guerre sacrée ; que ce qui pouvait s'y trouver encore avait dû être partagé entre beaucoup de mains ; qu'il était probable d'ailleurs que les vainqueurs n'avaient pu regagner leurs foyers, ayant été, après leur départ de Delphes et pendant toute leur retraite, assaillis de mille maux et forcés finalement par la discorde de se disperser de tous côtés. Mais, comme la contrée est très-riche en mines d'or, et que les habitants (Posidonius n'est pas seul à le dire) sont à la fois très-superstitieux et très-modestes dans leur manière de vivre, il s'y était formé sur différents points des *trésors*. Les lacs ou étangs sacrés notamment offraient des asiles sûrs où l'on jetait l'or et l'argent *en barre*[1] : les Romains le savaient, et quand ils se furent rendus maîtres du pays, ils vendirent ces lacs ou étangs sacrés

1. Ἀργύρου ἢ καὶ χρυσοῦ βάρη. Je ne vois pas que personne ait proposé βάρος comme l'étymologie de notre mot *barre*, dans le sens où je l'emploie ici. Le passage de Strabon nous a paru mériter d'être signalé à nos lexicographes, d'autant que l'expression française éveille une idée de forme allongée qui ne se retrouve plus dans le mot grec d'où je la crois dérivée : Strabon nous explique même la forme qu'avaient ces masses ou lingots d'or et d'argent, le marteau leur avait donné la forme de meules grossières. Ainsi, dans le cas où l'étymologie que nous proposons serait agréée, l'expression d'*or et d'argent en barre* n'aurait signifié à l'origine qu'une masse de métal indépendamment de toute idée de forme ou de figure.

au profit du trésor public, et plus d'un acquéreur y trouve aujourd'hui encore des lingots d'argent battu ayant la forme de pierres meulières. Le temple de Tolossa, vénéré comme il était de toutes les populations à la ronde, leur offrait aussi un asile inviolable, et naturellement les richesses s'y étaient accumulées, la piété multipliant ses offrandes, en même temps que la superstition empêchait d'y porter la main.

14. Tolossa est située dans la partie la plus étroite de l'isthme compris entre l'Océan et la mer de Narbonne, lequel mesure, au dire de Posidonius, moins de 3000 stades de largeur. Mais à ce propos-là revenons encore (la chose en vaut la peine) sur ce que nous avons dit plus haut de la correspondance, en quelque sorte symétrique, qui existe entre les différents fleuves de la Gaule et par suite entre les deux mers Intérieure et Extérieure. On trouve, en effet, pour peu qu'on y réfléchisse, que cette circonstance constitue le principal élément de prospérité du pays, en ce qu'elle facilite entre les différents peuples qui l'habitent l'échange des denrées et des autres produits nécessaires à la vie, et qu'elle établit entre eux une communauté d'intérêts d'autant plus profitable, qu'aujourd'hui, libres de toute guerre, ces peuples s'appliquent avec plus de soin à l'agriculture et se façonnent davantage au genre de vie des nations civilisées. On serait même tenté de croire ici à une action directe de la Providence, en voyant les lieux disposés, non pas au hasard, mais d'après un plan en quelque sorte raisonné. Ainsi, le Rhône, qui peut déjà lui-même être remonté très-haut, et l'être par des embarcations pesamment chargées, donne, en outre, indirectement accès dans beaucoup de cantons, par la raison que ses affluents sont également navigables et peuvent aussi transporter les plus lourds fardeaux : les marchandises reçues d'abord par l'Arar passent ensuite dans le Dubis, affluent de l'Arar ; puis on les transporte par terre jusqu'au Sequanas, dont elles descendent le cours, et ce fleuve les amène au pays des Lexoviens et des Calètes, sur les côtes mêmes de l'Océan, d'où elles gagnent enfin la Bretagne en moins d'une journée. Seulement, comme le

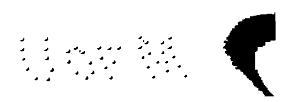
Rhône est rapide et difficile à remonter, il y a telles marchandises de ces cantons (toutes celles notamment qu'on expédie de chez les Arvernes pour être embarquées sur le Liger), qu'on aime mieux envoyer par terre sur des chariots. Ce n'est pas que le Rhône, en certains points de son cours, ne se rapproche sensiblement de l'autre fleuve, mais, la route de terre étant toute en plaine et peu longue elle-même (elle n'est guère que de 800 stades) invite à ne pas remonter le Rhône, d'autant qu'il est toujours plus facile de voyager par terre. A cette route succède la voie commode du Liger, fleuve qui descend des monts Cemmènes et va se jeter dans l'Océan. Si c'est de Narbonne qu'on part, on commence par remonter le cours de l'Atax, mais sur un espace peu étendu; le trajet qu'on fait ensuite par terre jusqu'au Garounas est plus long, mesurant à peu près 7 à 800 stades; après quoi, par le Garounas, comme par le Liger, on atteint l'Océan. — Ici finit ce qui se rapporte aux peuples de la Province narbonnaise, autrement dit aux *Celtes*, pour nous servir de l'ancienne dénomination : car j'ai idée que c'est aux habitants de ladite province que les Grecs ont emprunté ce nom de Celtes qu'ils ont ensuite étendu à l'ensemble des populations de la Gaule, soit que ce nom leur ait paru plus illustre que les autres, soit que l'avantage qu'avait le peuple qui le portait d'être si proche voisin des Massaliotes ait contribué surtout à le leur faire choisir.

CHAPITRE II.

Parlons à présent des Aquitains et de ces quatorze peuples de race *galatique* ou gauloise, habitant entre le Garounas et le Liger et en partie aussi dans la vallée du Rhône et dans les plaines de la Narbonnaise, qui ont été réunis administrativement à l'Aquitaine. [Je dis administrativement,] car autrement et à prendre les choses comme elles sont en

réalité, les Aquitains diffèrent des peuples de race gauloise tant par leur constitution physique que par la langue qu'ils parlent, et ressemblent bien davantage aux Ibères. Ils ont pour limite le cours du Garounas et sont répandus entre ce fleuve et le mont Pyréné. On compte plus de vingt peuples aquitains, mais tous faibles et obscurs ; la plupart habitent les bords de l'Océan, les autres l'intérieur même des terres, où ils s'avancent jusqu'aux extrémités des monts Cemmènes et aux frontières des Tectosages. Ainsi délimitée, l'Aquitaine formait une province trop peu étendue, c'est pourquoi on l'a accrue de tout le pays compris entre le Garounas et le Liger. Ces deux fleuves, à peu près parallèles au mont Pyréné, déterminent, par rapport à cette chaîne de montagnes, un double parallélogramme, dont les deux autres côtés sont figurés par l'Océan et par les monts Cemmènes. Le cours de chacun d'eux mesure à peu près 2000 stades. C'est entre les Bituriges-Vibisques et les Santons, deux peuples de race gauloise, que le Garounas, grossi des eaux de trois affluents, débouche dans l'Océan. Les Bituriges-Vibisques sont les seuls étrangers dont les possessions se trouvent enclavées parmi celles des Aquitains ; mais ils ne font pas partie pour cela de leur confédération. Ils ont leur *emporium* ou marché principal à Burdigala, ville située au fond d'un æstuaire que forment les bouches du Garounas. Quant au Liger, c'est entre les Pictons et les Namnites [ou Namnètes] qu'il débouche. On voyait naguère sur les bords de ce fleuve un autre *emporium*, du nom de Corbilon[1] ; Polybe en parle dans le passage où il rappelle toutes les fables débitées par Pythéas au sujet de la Bretagne. « Scipion, dit-il, ayant appelé des Massaliotes en conférence pour les interroger au sujet de la Bretagne, aucun d'eux ne put le renseigner sur cette contrée d'une façon tant soit peu satisfaisante, les négociants de Narbonne et de Corbilon pas davantage ; et c'étaient là pourtant les deux principales villes de commerce de la Gaule : on peut juger par ce seul fait de l'effronterie avec laquelle

1. Sur le nom de Corbilon, qui n'est connu que par ce passage de Strabon, voy. la conjecture de M. Müller : *Ind. var. lect.*, p. 963, col. 1, l. 42.



Pythéas a menti. » Mediolanium est la capitale des Santons. En général, tout le long de l'Océan, le sol de l'Aquitaine est sablonneux et maigre, et, à défaut des autres céréales, ne produit guère que du millet pour la nourriture de ses habitants. C'est aussi sur les côtes d'Aquitaine que l'Océan creuse le golfe qui forme, avec le golfe Galatique du littoral de la Narbonnaise, l'isthme dont nous avons parlé : comme celui auquel il correspond, le golfe de l'Océan porte le nom de Galatique. Les Tarbelli qui en occupent les bords ont dans leur territoire les mines d'or les plus importantes qu'il y ait en Gaule, car il suffit d'y creuser des puits d'une faible profondeur pour trouver des lames d'or, épaisses comme le poing, dont quelques-unes ont à peine besoin d'être affinées. Mais en général, c'est sous la forme de paillettes et de pépites que l'or s'y présente, et, dans cet état-là même, il n'exige jamais un grand travail d'affinage. Dans les plaines de l'intérieur, ainsi que dans la partie montagneuse, le sol de l'Aquitaine est de meilleure qualité, il est notamment fertile dans le voisinage du mont Pyréné, chez les Convènes, ou, comme nous dirions en grec, chez les *Synélydes*[1], peuple dont la capitale se nomme Lugdunum, et qui possède les Thermes Onésiens[2], sources magnifiques donnant une eau excellente à boire. Le territoire des Auscii est également d'une grande fertilité. [Ajoutons que quelques-uns des peuples aquitains proprement dits, et dans le nombre les Auscii et les Convènes, ont reçu des Romains le *droit latin*[3].]

2. Voici, maintenant, quels sont les peuples compris entre le Garounas et le Liger qui ont été, avons-nous dit, annexés à l'Aquitaine : les Éluens, d'abord, dont le territoire commence à partir du Rhône ; immédiatement après les Éluens, les Vellaves, qui faisaient partie naguère de la nation des Arvernes, mais qui, aujourd'hui, sont indépendants ; puis

1. Συνηλύδων au lieu de συγκλύδων, restitution de Coray. — 2. M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 963, col. 1, l. 48, a résumé tout ce qui a été dit au sujet de ce nom que Strabon est seul à avoir mentionné, et, comme Ukert, il semble incliner à le maintenir tel que le donnent les Mss. — 3. Il nous a paru évident que cette phrase, qui dans toutes les éditions termine le paragraphe suivant, devait être reportée ici.

les Arvernes eux-mêmes, les Lémovices et les Pétrocoriens, auxquels il faut ajouter les Nitiobriges, les Cadurques et les Bituriges-Cubes; sur le littoral, les Santons et les Pictons, les premiers, riverains du Garounas, les autres, riverains du Liger; enfin, les Rutènes et les Gabales, sur les confins de la Narbonnaise. Il y a de belles forges chez les Pétrocoriens, ainsi que chez les Bituriges-Cubes; des fabriques de toiles de lin chez les Cadurques, et des mines d'argent chez les Rutènes et chez les Gabales.

3. C'est dans le voisinage du Liger que sont établis les Arvernes[1] : ce fleuve baigne les murs de Nemossus, leur capitale, puis il passe à Cenabum, principal *emporium* ou marché des Carnutes, dont l'emplacement marque à peu près le milieu de son cours, pour se diriger de là vers l'Océan où il se jette. Ce qui peut donner une haute idée de l'ancienne puissance des Arvernes, c'est qu'ils se sont mesurés à plusieurs reprises avec les Romains et leur ont opposé des armées fortes de 200 000 hommes, voire même du double, car l'armée avec laquelle Vercingétorix combattit le divin César était bien de 400 000 hommes. Déjà auparavant, ils avaient combattu au nombre de 200 000 et contre Maximus Æmilianus, et contre Domitius Ænobarbus. Avec César, la lutte s'engagea d'abord devant Gergovia, ville des Arvernes, bâtie au sommet d'une haute montagne et patrie de Vercingétorix; elle recommença sous les murs d'Alesia, ville appartenant aux Mandubiens, nation limitrophe des Arvernes, et située, comme Gergovia, au haut d'une colline très-élevée, avec d'autres montagnes et deux rivières autour d'elle; mais le chef gaulois y fut fait prisonnier, ce qui mit fin à la guerre. Quant à la lutte contre Maximus Æmilianus, elle avait eu lieu près du confluent de l'Isar et du Rhône, lequel en cet endroit, touche presque à la chaîne des monts Cemmènes; et c'est plus bas, au confluent du Sulgas et du Rhône, que s'était livrée la bataille contre Domitius. Ajoutons que les Arvernes, non contents d'avoir reculé les li-

1. Casaubon estime que Strabon avait dû écrire Νέμεττος (Augustonemetum).



mites de leur territoire jusqu'à Narbonne et aux confins de la Massaliotide, étaient arrivés à dominer sur la Gaule entière, depuis le mont Pyréné jusqu'à l'Océan et au Rhin. Enfin le fait suivant peut donner une idée de l'opulence et du faste de Luerius[1], père de ce fameux chef, Bituit, qui livra bataille à Maximus et à Domitius : pour faire montre de sa richesse aux yeux du peuple[2], il aimait à se promener en char dans la campagne en jetant de droite et de gauche sur son passage des pièces d'or et d'argent, que ramassait la foule empressée à le suivre.

CHAPITRE III.

A la province d'Aquitaine et à la Narbonnaise succède une autre région, qui, partant du Liger et du haut Rhône, autrement dit de la portion du Rhône comprise entre sa source et la ville de Lugdunum, s'étend jusqu'au Rhin et borde ce fleuve dans tout son cours. La partie haute de cette région, j'entends celle qui avoisine les sources des deux fleuves, les sources du Rhin et celles du Rhône, s'étendant ensuite à peu près jusqu'au milieu de la plaine, relève de Lugdunum; quant au reste du pays, lequel se prolonge jusqu'à l'Océan, on en a fait une autre province attribuée politiquement aux Belges. Toutefois, dans la description détaillée que nous allons donner de cette région, nous nous conformerons aux divisions plus communément[3] suivies par les géographes.

2. La ville même de Lugdunum, qui s'élève adossée à

1. Athénée qui raconte le même trait nomme le père de Bituit Λουέρνιος, Luernius. — 2. Ὄχλοις au lieu de φίλοις. Conjecture de Coray fondée sur le texte d'Athénée.— 3. Le mot κοινότερον, difficile à entendre, nous paraît expliqué par ce que Strabon a dit plus haut (liv. IV, ch. I, § 1) au sujet des divisions politiques et administratives : « Ὅσα μὲν οὖν φυσικῶς διώρισται δεῖ λέγειν τὸν γεωγράφον καὶ ὅσα ἐθνικῶς, ὅταν ᾖ καὶ μνήμης ἄξια, ὅσα δ' οἱ ἡγεμόνες πρὸς τοὺς καιροὺς πολιτευόμενοι διατάττουσι ποικίλως, ἀρκεῖ κἂν ἐν κεφαλαίῳ τις εἴπῃ, τοῦ δ' ἀκριβοῦς ἄλλοις παραχωρητέον. » Et, en effet, dans toute la description qui suit, il se règle sur les divisions purement physiques, principalement sur le cours des fleuves et des rivières, tels que le Rhône, le Rhin, la Loire, la Saône, le Doubs, la Seine, et sur les divisions ethnographiques, Ségosiaves, Æduens, Séquanes, etc.

une colline, au confluent de l'Arar et du Rhône, est un établissement romain. Il n'y a pas dans toute la Gaule, à l'exception cependant de Narbonne, de ville plus peuplée, car les Romains en ont fait le centre de leur commerce, et c'est là que leurs préfets font frapper toute la monnaie d'or et d'argent. C'est là aussi qu'on voit ce temple ou édifice sacré, hommage collectif de tous les peuples de la Gaule, érigé en l'honneur de César Auguste : il est placé en avant de la ville, au confluent même des deux fleuves, et se compose d'un autel considérable, où sont inscrits les noms de soixante peuples, d'un même nombre de statues, dont chacune représente un de ces peuples, enfin d'un grand *naos* ou sanctuaire[1]. Lugdunum est en même temps le chef-lieu du territoire des Ségosiaves, lequel se trouve compris entre le Rhône et le Doubs [*lis.* le Liger[2]]. Quant aux peuples qui succèdent aux Segosiavi dans la direction du Rhin, ils ont pour leur servir de limite, les uns, le Doubs, les autres l'Arar, deux rivières qui, ainsi que nous l'avons dit précédemment, descendent aussi des Alpes et se jettent dans le Rhône, après avoir confondu leurs eaux. Mais il y a encore une autre rivière, le Sequanas, qui prend sa source dans les Alpes et va se jeter dans l'Océan, après avoir coulé parallèlement au Rhin et avoir traversé tout le territoire d'un peuple de même nom compris entre le Rhin à l'est et l'Arar à l'ouest : c'est de chez ce peuple que provient le meilleur porc salé qu'on expédie à Rome. Entre le Doubs[3] et l'Arar ce sont les Æduens qui habitent : la ville de Cabyllinum, sur l'Arar, et la place forte de Bibracte leur appartiennent. Les Æduens se faisaient appeler aussi les *frères* du peuple romain, et ils avaient été effectivement les premiers d'entre les peuples de la Gaule à rechercher l'amitié et l'alliance des Romains. Les Séquanes, au contraire, qui

1. Voy., dans l'*Index var. lect.* de l'édition de M. Müller (p. 963, col. 2, l. 13), le résumé des différentes conjectures proposées pour corriger le καὶ ἄλλος du texte. — 2. Comme le fait remarquer M. Müller, la phrase qui suit celle-ci empêche qu'on n'attribue à Strabon cette confusion manifeste entre le Doubs et le Liger. — 3. Il faut évidemment ici, comme plus haut, lire *le Liger* au lieu *du Doubs*.

habitent au delà de l'Arar, avaient été de bonne heure en butte à la haine des Romains, comme aussi des Æduens, pour avoir pris part à plusieurs reprises aux incursions des Germains en Italie, d'autant que ces incursions avaient révélé leur supériorité militaire, ayant toujours été terribles ou impuissantes, suivant qu'ils avaient prêté ou refusé leur concours aux Germains. Avec les Æduens, la haine était de plus envenimée par des contestations incessantes au sujet du fleuve qui les sépare, chacun des deux peuples prétendant à la possession exclusive du cours de l'Arar et revendiquant la perception des péages. Mais aujourd'hui les Romains sont maîtres de tout.

3. Des différents peuples, maintenant, qui bordent le Rhin, les Helvètes[1] se présentent à nous les premiers : c'est sur leur territoire, en effet, au mont Adulas[2], que se trouvent les sources du fleuve. De la même montagne, laquelle fait partie des Alpes, descend, mais dans une direction opposée, c'est-à-dire dans la direction de la Gaule cisalpine, le fleuve Adduas[3] qui, après avoir formé le lac Larius, sur les bords duquel s'élève Côme, s'en va s'unir au Padus. Nous parlerons plus loin de ce dernier fleuve et de ses affluents : pour le Rhin, il forme également dans son cours, et de vastes marais, et un grand lac qui marque la limite extrême des possessions des Rhætiens et des Vindoliciens, peuples établis en partie dans les Alpes, en partie au-dessus des Alpes. Asinius affirme que la longueur du cours du Rhin est de 6000 stades ; cependant il n'en est rien. Mettons en effet que ce fleuve puisse avoir en ligne droite un peu plus de la moitié de cette longueur ; assurément ce sera assez d'ajouter mille stades pour les sinuosités qu'il décrit. On sait quelle est sa rapidité, bien qu'il coule dès sa sortie des montagnes dans des plaines presque sans pente, et combien il est difficile à cause de cette rapidité même d'y établir des ponts ; or, je le de-

1. Ἑλουήττιοι, au lieu de Αἰτουάτιοι, qui est la leçon des Mss., conjecture de Cluvier, ratifiée par Coray, et préférable, suivant nous, à la correction Ναντουάται, proposée par Xylander, Casaubon et Siebenkees. — 2. Les Mss. donnent Διαδουέλλα : la correction Ἀδούλα appartient à Xylander. — 3. Coray écrit Ἀδδούας ; les Mss. donnent tous la forme Ἀδούας.

mande, se pourrait-il qu'il conservât cette rapidité et cette force de courant, si, avec le peu de pente qu'il a, nous lui faisions décrire encore une infinité de longs détours? Asinius veut aussi que le Rhin n'ait que deux bouches, et il taxe d'ignorance ceux qui lui en prêtent davantage. Comme le Rhin, le Sequanas embrasse une certaine étendue de pays dans ses sinuosités, mais il s'en faut bien aussi que ces sinuosités aient le développement qu'on a dit[1]. Les deux fleuves coulent du sud au nord et débouchent l'un et l'autre en face de la Bretagne, le Rhin assez près pour que de son embouchure on aperçoive distinctement le cap Cantium, extrémité orientale de l'île, le Sequanas un peu moins près: aussi est-ce dans le voisinage de l'embouchure du Rhin que le divin César établit le rendez-vous de sa flotte, quand il fut pour passer en Bretagne. Ajoutons que le trajet qu'ont à faire par le Sequanas les bateaux qui ont reçu les marchandises venues de l'Arar est un peu plus long que le trajet par le Liger ou par le Garounas, sans compter qu'il y a bien 1000 stades de Lugdunum au Sequanas et le double ou peu s'en faut des bouches du Rhône à Lugdunum. Fort riches eux-mêmes, à ce qu'on prétend, les Helvètes ne s'en étaient pas moins laissé tenter par la vue des richesses des Cimbres, et c'est ainsi qu'ils se tournèrent vers le brigandage: ils eurent dans la guerre des Cimbres deux de leurs tribus, sur trois, exterminées; mais on put voir, lors de la guerre contre le divin César, qu'une grande nation s'était déjà reformée des débris de l'ancienne, puisque les Helvètes perdirent 400000 hommes dans cette guerre, et que César en épargna encore 8000, pour éviter que leur pays, une fois dépeuplé, ne tombât au pouvoir des Germains, leurs voisins.

4. Aux Helvètes, le long des bords du Rhin, succèdent les Séquanes et les Médiomatrices, et, compris parmi ces derniers, les Tribocques, peuple germain, enlevé naguère à ses foyers et transporté là de la rive opposée du fleuve. Le mont Jurasius, situé dans le pays des Séquanes, sert de

1. Au lieu de οὐ τοσαύτην que portent les Mss., Coray lit [ἀλλ'] οὐ τοσαύτην.

ligne de démarcation entre ce peuple et les Helvètes. Au-dessus, maintenant, des Helvètes et des Séquanes, dans la direction du couchant, habitent les Æduens et les Lingons, et dans la même direction, au-dessus des Médiomatrices, les Leuques et encore les Lingons. Puis, entre le Liger et le Séquanas, dans la contrée qui s'étend par delà le Rhône et l'Arar, juste au N. des Allobriges et du territoire de Lugdunum, habitent différents peuples : les plus célèbres sont les Arvernes et les Carnutes dont le Liger traverse les possessions. Le Liger est tributaire de l'Océan, et, comme le trajet qui sépare la côte de Bretagne de l'embouchure des fleuves de la Gaule n'est que de 320 stades, en partant le soir avec le reflux, on peut aborder le lendemain dans cette île vers la 8e heure. Au-dessous des Médiomatrices et des Tribocques sur le Rhin, à la hauteur du pont, que les généraux romains, qui opèrent actuellement contre les Germains, viennent de jeter sur ce fleuve, habitent les Trévires. Juste vis-à-vis, sur la rive opposée, étaient établis les Ubiens, avant qu'Agrippa les eût transportés de leur plein gré de ce côté-ci du fleuve. Les Nerviens, qui succèdent immédiatement aux Trévires, sont aussi d'origine germanique. Puis viennent les Ménapes, qui habitent, eux, aux bouches mêmes et des deux côtés du Rhin, parmi des marais et des bois, ou pour mieux dire, vu le peu d'élévation des arbres, parmi des halliers touffus et épineux. Les Sugambres, autre peuple germain, sont établis dans le voisinage immédiat des Ménapiens. Enfin, au-dessus de la vallée même du fleuve, et tout le long de sa rive droite, habitent les Suèves, Germains aussi d'origine, mais qui surpassent de beaucoup les autres peuples de la même race par leur nombre et leur puissance militaire : ce sont les armes des Suèves, en effet, qui ont expulsé le peuple que nous avons vu tout récemment chercher asile sur la rive citérieure, et, règle générale, à mesure que les peuples placés devant eux déposent les armes et traitent avec les Romains, les Suèves ne manquent jamais de prendre violemment leur place; comme pour faire renaître la guerre de ses cendres.

5. A l'O. des Trévires et des Nerviens habitent les Sénons et les Rèmes, auxquels il faut ajouter les Atrébatiens et les Éburons ; puis, à la suite des Ménapes, sur le littoral même, viennent les Morins, et, après eux, les Bellovaques, les Ambianiens, les Suessions et les Calètes jusqu'à l'embouchure du Sequanas. Le pays des Morins, des Atrébatiens et des Éburons offre le même aspect que celui des Ménapes, l'aspect d'une forêt, mais d'une forêt d'arbres très-peu élevés, qui, tout en présentant une superficie considérable, n'a pourtant que les 4000 stades d'étendue que les historiens lui donnent. On désigne cette forêt sous le nom d'Arduenne. Habituellement, en cas de guerre et d'invasion, les gens du pays entrelaçaient ensemble[1] les branches de ces arbustes, qui sont épineux et rampants comme des ronces, pour que l'ennemi trouvât tous les passages obstrués ; dans certains endroits même ils enfonçaient en terre de gros pieux, après quoi ils allaient se cacher eux et leurs familles au plus profond des bois dans les petites îles de leurs marais. Seulement, s'ils trouvaient là, durant la saison des pluies, d'impénétrables retraites, il devenait aisé de les y atteindre quand commençait la sécheresse. Actuellement, toutes ces populations en deçà du Rhin ont déposé les armes et obéissent aux Romains. Nous nommerons encore dans le bassin même du Sequanas les Parisii qui occupent une île du fleuve et ont pour ville Lucotocia, les Meldes, les Lexoviens dont le territoire borde l'Océan ; mais ce sont les Rèmes qui forment la nation la plus considérable de cette partie de la Gaule, et comme Duricortora, leur capitale, est en même temps la ville la plus peuplée du pays, c'est elle naturellement qui sert de résidence aux préfets envoyés de Rome.

1. Casaubon, d'après César, propose de lire ici : συντέμνοντες καὶ συμπλέκοντες.

CHAPITRE IV.

Les derniers peuples que nous ayons encore à mentionner après ceux qui précèdent appartiennent à la Belgique *parocéanique* ou maritime. De ce nombre sont les Vénètes qui livrèrent à César cette grande bataille navale : ils s'étaient proposé d'empêcher César de passer en Bretagne, l'île de Bretagne étant le principal débouché de leur commerce. Mais César eut facilement raison de leur flotte, bien que ses vaisseaux n'eussent pu faire usage de leurs éperons, le bois des embarcations vénètes ayant trop d'épaisseur : il laissa l'ennemi arriver sur lui à pleines voiles et poussé par le vent, puis, sur son ordre, les Romains, qui s'étaient munis de faux emmanchées au bout de longues piques, se mirent à couper et à arracher les voiles des vaisseaux vénètes, voiles faites en cuir à cause de la violence habituelle du vent dans ces parages, et que les Vénètes tendent, non avec des câbles, mais à l'aide de chaînes[1]. Quant aux vaisseaux mêmes, ils sont très-larges de fond, très-élevés de la poupe comme de la proue, pour pouvoir mieux résister aux marées de l'Océan, et construits en chêne, vu que le chêne abonde sur ces côtes : seulement, eu égard à la nature de ce bois, on ne rapproche pas les planches de façon à les faire joindre exactement, mais on y laisse des interstices, qu'on bouche ensuite avec des algues marines, pour éviter que, quand le navire est tiré à terre, le bois, faute d'humidité, ne se dessèche ; car, tandis que le bois de chêne est toujours sec et maigre, les algues sont plutôt humides de leur nature. La plupart des peuples Celtes ou Gaulois établis en Italie (les Boiens notamment et les Sénons) étant venus de la Gaule

1. César ne dit pas cela (III, 13) ; mais il est bien probable que Strabon, non plus que Diodore, n'a pas décrit la Gaule d'après le texte même de César. « *Ni fallor*, dit M. Müller dans la préface de la 2e partie de son édition (p. v, col. 1), *Cæsarem omnino non legit Strabo, sed quæ ex eo sumsisse videri possit in eodem Posidonio repperit, ex quo Diodorus quoque suam Galliæ descriptionem cum Straboniana in multis ad verbum pæne consentientem deprompsit.* »

transalpine, je serais assez porté à croire que les Vénètes de l'Adriatique sont une colonie de ces Vénètes de l'Océan, et que c'est uniquement la ressemblance des noms qui les a fait passer pour originaires de Paphlagonie. Je ne donne pas du reste mon opinion pour certaine, mais elle est vraisemblable, et, dans les questions de ce genre, cela suffit. Aux Vénètes succèdent les Osismiens, ou, comme les nomme Pythéas, les [Ostimiens[1]] : ce peuple habite une presqu'île qui avance passablement loin dans l'Océan, pas aussi loin pourtant que le prétend Pythéas et qu'on le répète d'après lui. Quant aux nations comprises entre le Sequanas et le Liger, elles confinent, [avons-nous dit,] les unes aux Séquanes, et les autres aux Arvernes.

2. Tous les peuples appartenant à la race dite *gallique* ou *galatique* sont fous de guerre, irritables et prompts à en venir aux mains, du reste simples et point méchants : à la moindre excitation, ils se rassemblent en foule et courent au combat, mais cela ouvertement et sans aucune circonspection, de sorte que la ruse et l'habileté militaires viennent aisément à bout de leurs efforts. On n'a qu'à les provoquer, en effet, quand on veut, où l'on veut et pour le premier prétexte venu, on les trouve toujours prêts à accepter le défi et à braver le danger, sans autre arme même que leur force et leur audace. D'autre part, si on les prend par la persuasion, ils se laissent amener aisément à faire ce qui est utile, témoin l'application qu'ils montrent aujourd'hui même pour l'étude des lettres et de l'éloquence. Cette force dont nous parlions tout à l'heure tient en partie à la nature physique des Gaulois, qui sont tous des hommes de haute taille, mais elle provient aussi de leur grand nombre. Quant à la facilité avec laquelle ils forment ces rassemblements tumultueux, la cause en est dans leur caractère franc et généreux qui fait qu'ils sentent l'injure de leurs voisins comme la leur propre et s'en indignent avec eux. Aujourd'hui, à vrai dire, que ces peuples, asservis aux

1. Kramer a démontré que c'était là la vraie forme de ce nom. Cf. Müller: *Ind. var. lect.*, p. 945, col. 1, l. 20.

Romains, sont tenus de prendre en tout les ordres de leurs maîtres, ils vivent entre eux dans une paix profonde; mais nous pouvons nous représenter ce qu'ils étaient anciennement par ce qu'on raconte des mœurs actuelles des Germains, car, physiquement et politiquement, les deux peuples se ressemblent et peuvent passer pour frères, sans compter qu'ils habitent des contrées limitrophes, séparées uniquement par le Rhin et ayant ensemble presque sous tous les rapports une grande analogie, si ce n'est que la Germanie est plus septentrionale, comme il est facile de le vérifier en comparant ses parties méridionale et septentrionale respectivement avec les parties méridionale et septentrionale de la Gaule. Les migrations lointaines des Gaulois trouvent leur explication précisément dans cette tendance à procéder toujours *tumultuairement* et par levées en masse, dans cette habitude, surtout, de se déplacer, eux, leurs familles et leurs biens, dès qu'ils se voyaient attaqués sur leurs terres par un ennemi plus fort. Ajoutons que la même cause a rendu la conquête de la Gaule beaucoup moins difficile pour les Romains que celle de l'Ibérie : la guerre d'Ibérie commencée plus tôt finit, on le sait, plus tard, et, dans l'intervalle, les Romains avaient eu le temps de réduire tous les peuples compris entre le Rhin et les monts Pyrénées. Comme les Gaulois attaquent toujours par grandes masses et avec toutes leurs forces, c'est par grandes masses aussi qu'ils succombaient; les Ibères, au contraire, ménageaient en quelque sorte et morcelaient la guerre, ne combattant jamais tous à la fois, mais par bandes détachées et tantôt sur un point, tantôt sur un autre, à la façon des brigands. Les Gaulois n'en sont pas moins par nature tous d'excellents soldats, supérieurs seulement comme cavaliers à ce qu'ils sont comme fantassins, et, en effet, à l'heure qu'il est, c'est de chez eux que les Romains tirent leur meilleure cavalerie. On remarque aussi qu'ils sont plus belliqueux à proportion qu'ils sont plus avancés vers le Nord et plus voisins de l'Océan.

3. A ce titre, le premier rang, dit-on, appartient aux Belges, confédération de quinze peuples répandus le long de

l'Océan entre le Rhin et la Loire, et assez vaillants en effet pour avoir pu à eux seuls arrêter l'invasion germanique, j'entends celle des Cimbres et des Teutons. Parmi les Belges mêmes, les Bellovaques sont réputés les plus braves, et, après les Bellovaques, les Suessions. Les Belges sont d'ailleurs extrêmement nombreux, on peut en juger par ce que disent les historiens qu'ils comptaient anciennement jusqu'à 300 000 hommes pouvant porter les armes. On a déjà vu plus haut quelle multitude de soldats pouvaient mettre sur pied la nation des Helvètes et celle des Arvernes avec ses alliés, tout cela ensemble peut donner une idée de la population élevée de la Gaule entière et justifie ce que nous avons déjà dit de l'heureuse fécondité des femmes gauloises et de leur supériorité comme nourrices. Les Gaulois sont habillés de saies, ils laissent croître leurs cheveux et portent des *anaxyrides* ou braies larges et flottantes, et, au lieu de tuniques[1], des blouses à manches qui leur descendent jusqu'aux parties et au bas des reins. La laine dont ils se servent pour tisser ces épais sayons appelés *lænæ* est rude, mais très-longue de poil[2]. Les Romains[3] réussissent pourtant, et cela dans les parties les plus septentrionales de la Belgique, à obtenir une laine passablement soyeuse en faisant couvrir de peaux les brebis. L'armure des Gaulois est en rapport avec leur haute stature : elle se compose en premier lieu d'un sabre long qu'ils portent pendu à leur flanc droit, puis d'un bouclier de forme allongée, de piques longues à proportion et d'une sorte de dard ou javelot appelé *madaris*. Quelques-uns se servent en outre d'arcs et de frondes. Ils ont encore une arme de jet, une sorte de haste en bois, semblable à celle des *vélites*, qu'ils lancent sans *amentum* ou courroie, et rien qu'avec la main, plus loin qu'une flèche, ce qui fait qu'ils s'en servent de préférence, même pour

1. Suivant M. Meineke, il faudrait dire « au lieu de tuniques *talaires*, » le mot ποδήρεις étant l'opposé naturel de σχιστοὶ χειριδωτοί. Voy. *Vind. Strabon.*, p. 44. — 2. Nous préférons la correction de Coray, μακρόμαλλος, à la leçon des Mss. ἀκρόμαλλος. — 3. M. Müller propose de substituer ici le nom des Morins, Μορῖνοι, à celui des Romains. Il a du reste réuni dans son *Ind. var. lect.*, p. 964, col. 1, l. 36, toutes les corrections proposées pour ce passage.

chasser à l'oiseau. Presque tous les Gaulois, aujourd'hui encore, couchent sur la dure et prennent leurs repas assis sur de la paille. Ils se nourrissent de lait, de viandes de diverses sortes, mais surtout de viande de porc, fraîche ou salée. Les porcs ici n'étant jamais rentrés acquièrent une taille, une vigueur et une vitesse si grandes, qu'il y a du danger à s'en approcher quand on n'en est pas connu et qu'un loup lui-même courrait de grands risques à le faire[1]. Les maisons des Gaulois, bâties en planches et en claies d'osier, sont spacieuses et ont la forme de rotondes; une épaisse toiture de chaume les recouvre. La grande quantité de bétail, surtout de moutons et de porcs, qu'ils possèdent, explique comment ils peuvent approvisionner si abondamment de saies et de salaisons, non-seulement Rome, mais la plupart des autres marchés de l'Italie. La forme de gouvernement la plus répandue autrefois chez les peuples gaulois était la forme aristocratique : en vertu d'un usage immémorial, chacun d'eux tous les ans se choisissait un chef, et, de même, en cas de guerre, chaque armée élisait son général. Mais aujourd'hui ils relèvent presque tous de l'administration romaine. Il se passe dans leurs assemblées politiques quelque chose de particulier : si l'un des assistants interrompt bruyamment l'orateur ou cause quelque désordre, le licteur ou officier public s'avance l'épée nue à la main, et lui impose silence d'un air menaçant; s'il continue, le licteur répète deux ou trois fois son ordre et finit par couper au perturbateur un pan de sa saie assez large pour que le reste ne puisse plus servir. Nous ferons remarquer aussi que, chez les Gaulois, les occupations des hommes et des femmes sont distribuées juste à l'inverse de ce qu'elles sont chez nous, mais c'est là une particularité qui leur est commune avec mainte autre nation barbare.

4. Chez tous les peuples gaulois sans exception se retrouvent trois classes d'hommes qui sont l'objet d'honneurs extraordinaires, à savoir les *Bardes*, les *Vatès* et les *Druides*, les Bardes, autrement dits les chantres sacrés, les *Vatès*,

1. Ce sens est rendu très-probable par le passage d'Aristote (*Hist. des Anim.*, VIII, 6) que cite M. Müller : μάχεται δ' ὗς καὶ λύκῳ.

autrement dits les devins qui président aux sacrifices et interrogent la nature, enfin les Druides, qui, indépendamment de la *physiologie* ou philosophie naturelle, professent *l'éthique* ou philosophie morale. Ces derniers sont réputés les plus justes des hommes, et, à ce titre, c'est à eux que l'on confie l'arbitrage des contestations soit privées soit publiques : anciennement, les causes des guerres elles-mêmes étaient soumises à leur examen et on les a vus quelquefois arrêter les parties belligérantes comme elles étaient sur le point d'en venir aux mains. Mais ce qui leur appartient spécialement c'est le jugement des crimes de meurtre, et il est à noter que, quand abondent les condamnations pour ce genre de crime, ils y voient un signe d'abondance et de fertilité pour le pays[1]. Les Druides (qui ne sont pas les seuls du reste parmi les barbares[2]) proclament l'immortalité des âmes et celle du monde, ce qui n'empêche pas qu'ils ne croient aussi que le feu et l'eau prévaudront un jour sur tout le reste.

5. A leur franchise, à leur fougue naturelle les Gaulois joignent une grande légèreté et beaucoup de fanfaronnade, ainsi que la passion de la parure, car ils se couvrent de bijoux d'or, portent des colliers d'or autour du cou, des anneaux d'or autour des bras et des poignets, et leurs chefs s'habillent d'étoffes teintes de couleurs éclatantes et brochées d'or. Cette frivolité de caractère fait que la victoire rend les Gaulois insupportables d'orgueil, tandis que la défaite les consterne. Avec leurs habitudes de légèreté, ils ont cependant certaines coutumes qui dénotent quelque chose de féroce et de sauvage dans leur caractère, mais qui se retrouvent, il faut le dire, chez la plupart des nations du Nord. Celle-ci est du nombre : au sortir du combat, ils suspendent au cou de leurs chevaux les têtes des ennemis qu'ils ont tués et les rapportent avec eux pour les clouer, comme autant de trophées, aux portes de leurs maisons. Posidonius dit avoir été souvent témoin de ce spectacle, il

1. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 964, col. 1 et 2, l'excellente explication que M. Müller a donnée de ce passage. — 2. Les Gètes ou Daces, disciples de Zamolxis, avaient la même croyance et M. Müller a été tenté de lire Δᾶοι ou Δᾶκοι au lieu de ἄλλοι que portent tous les Mss.

avait été long à s'y faire, toutefois l'habitude avait fini par l'y rendre insensible. Les têtes des chefs ou personnages illustres étaient conservées dans de l'huile de cèdre et ils les montraient avec orgueil aux étrangers, refusant de les vendre même quand on voulait les leur racheter au poids de l'or. Les Romains réussirent pourtant à les faire renoncer à cette coutume barbare ainsi qu'à maintes pratiques de leurs sacrificateurs et de leurs devins qui répugnaient trop à nos mœurs : il était d'usage, par exemple, que le malheureux désigné comme victime reçût un coup de sabre [à l'endroit des fausses côtes[1],] puis l'on prédisait l'avenir d'après la nature de ses convulsions [et cela en présence des Druides], vu que jamais ils n'offraient de sacrifices sans que des Druides y assistassent. On cite encore chez eux d'autres formes de sacrifices humains : tantôt, par exemple, la victime était tuée [lentement] à coups de flèches, tantôt ils la crucifiaient dans leurs temples, ou bien ils construisaient un mannequin colossal avec du bois et du foin, y faisaient entrer des bestiaux et des animaux de toute sorte pêle-mêle avec des hommes, puis y mettant le feu, consommaient l'holocauste.

6. Dans l'Océan, non pas tout à fait en pleine mer, mais juste en face de l'embouchure de la Loire, Posidonius nous signale une île de peu d'étendue, qu'habitent soi-disant les femmes des Namnètes[2]. Ces femmes, possédées de la fureur bachique, cherchent, par des mystères et d'autres cérémonies religieuses, à apaiser, à désarmer le dieu qui les tourmente. Aucun homme ne met le pied dans leur île, et ce sont elles qui passent sur le continent toutes les fois qu'elles sont pour avoir commerce avec leurs maris, après quoi elles regagnent leur île. Elles ont cou-

1. Nous avons traduit d'après la correction proposée par M. Müller, εἰς νόθον πλευρόν ou εἰς νόθας [πλευράς], correction qui a l'avantage de mettre la pensée et l'expression de Strabon en rapport avec d'autres passages analogues de Diodore et de Strabon lui-même. Cf. *Ind. var. lect.*, p. 964, col. 2, l. 36. — 2. La situation de cette île en face de l'embouchure de la Loire nous paraît une preuve décisive en faveur de la correction Ναμνητῶν proposée par Tyrwhitt, et agréée par Siebenkees et Coray. Parlant en cet endroit d'un peuple de la Bretagne, des Samnites, qu'il n'avait pas encore nommés, Strabon aurait vraisemblablement accompagné leur nom d'une indication quelconque. Cf. du reste la note très-intéressante de Kramer et celle qu'y a ajoutée M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 964, col. 2, l. 55.

tume aussi, une fois par an, d'enlever la toiture du temple de Bacchus et de le recouvrir, le tout dans une même journée, avant le coucher du soleil, chacune d'elles apportant sa charge de matériaux. Mais s'il en est une dans le nombre qui en travaillant laisse tomber son fardeau, aussitôt elle est mise en pièces par ses compagnes, qui, aux cris d'*évoé, évoé*, promènent autour du temple les membres de leur victime, et ne s'arrêtent que quand la crise furieuse qui les possède s'est apaisée d'elle-même. Or ce travail ne s'achève jamais sans que quelqu'une d'entre elles se soit laissée choir et ait subi ce triste sort. L'histoire des corbeaux dont parle Artémidore tient encore plus de la fable : à l'en croire, il existerait sur la côte de l'Océan un port appelé le *Port-des-Deux-Corbeaux*, parce qu'il s'y trouvait en effet naguère deux de ces oiseaux à l'aile droite blanchâtre : les personnes ayant ensemble quelque contestation s'y transportaient, plaçaient une planche en un lieu élevé, et, sur cette planche, des gâteaux, chaque partie disposait les siens de manière à ce qu'on ne pût les confondre, puis les corbeaux s'abattaient sur les gâteaux, mangeaient les uns, culbutaient les autres, et celle des deux parties qui avait eu ses gâteaux ainsi culbutés triomphait. Mais, si ce récit d'Artémidore sent trop la fable, il y a moins d'invraisemblance dans ce que le même auteur nous dit au sujet de Cérès et de Proserpine, qu'une des îles situées sur les côtes de Bretagne possède des cérémonies religieuses rappelant tout à fait les rites du culte de Cérès et de Proserpine dans l'île de Samothrace. Le fait suivant est de ceux aussi qu'on peut admettre : il s'agit d'un arbre, assez semblable au figuier, qui vient en Gaule, et dont le fruit est fait à peu près comme un chapiteau corinthien; si l'on coupe ce fruit, il en découle, dit-on, un suc mortel dans lequel on trempe les flèches. Enfin, s'il faut en croire un bruit très-répandu, tous les Gaulois seraient d'humeur querelleuse[1]; on assure de même qu'ils n'attachent

1. Voy. la note de M. Meineke, *Vind. Strab*, p. 45, à l'effet de remplacer φιλόνεικοι par ἡδονικοί. Mais, comme, dans les différents portraits que Strabon a donnés des principaux peuples de la terre habitée, il ne s'est nullement attaché à suivre un ordre logique, qu'il réunit tout à fait au hasard les traits de mœurs

aucune idée de honte à ce que les garçons prostituent la fleur de leur jeunesse. — Dans Éphore, l'étendue de la Celtique est singulièrement exagérée, car il résulte de ce que dit cet auteur que les Celtes] auraient peuplé la plus grande partie de la contrée appelée aujourd'hui *Ibérie*, et que leurs possessions s'y seraient étendues jusqu'à Gadira. Ajoutons qu'il réduit les Celtes à n'être plus que de purs *philhellènes*, et qu'il leur prête maint détail de mœurs bien peu en rapport avec ce qu'on observe aujourd'hui chez eux, celui-ci entre autres, qu'ils s'étudient à ne pas trop engraisser, à ne pas trop prendre de ventre, et que la loi punit même d'une amende tout jeune garçon dont l'embonpoint excède la ceinture réglementaire. — Nous n'en dirons pas davantage touchant la Celtique ou Gaule transalpine.

CHAPITRE V.

La Bretagne [qui s'offre à nous ensuite] est de forme triangulaire : de ses trois côtés, le plus grand est opposé à la Celtique et se trouve avoir en longueur juste la même dimension que le côté correspondant de cette contrée, c'est-à-dire 4300 ou 4400 stades, à prendre ledit côté depuis les bouches du Rhin jusqu'à l'extrémité septentrionale ou *aquitanique* du mont Pyréné, et le côté opposé depuis le cap Cantium, qui fait face aux bouches du Rhin, représentant ainsi le point le plus oriental de l'île, jusqu'à cet autre cap qui, situé juste en face de la limite extrême de l'Aquitaine et du mont Pyréné, en forme la pointe la plus occidentale. Notons que nous prenons là le minimum de distance entre le mont Pyréné et le Rhin, car, ainsi qu'on l'a vu plus haut, la plus grande distance entre ces deux limites est de 5000 stades, mais il y a lieu de croire que le fleuve s'écarte par degrés de sa direction première (laquelle est exactement parallèle à

ou de caractère appartenant aux peuples dont il parle, nous n'avons pas été autrement choqué de lui voir parler, dans la même phrase, des habitudes querelleuses des Gaulois et de leurs goûts pédérastes.

celle de la chaîne de montagnes), les deux lignes inclinant sensiblement l'une vers l'autre par celles de leurs extrémités qui aboutissent à l'Océan.

2. Il y a quatre points sur le continent d'où s'effectue habituellement la traversée dans l'île de Bretagne, ce sont les bouches du Rhin, du Sequanas, du Liger et du Garounas. Toutefois, quand on part des provinces rhénanes, ce n'est pas aux bouches mêmes du Rhin qu'on s'embarque, mais sur la côte de Morinie attenante au pays des Ménapes : c'est là, en effet, que se trouve Itium, ce port dont le divin César fit le rendez-vous de sa flotte, quand il fut pour passer en Bretagne. Il s'y embarqua de nuit, et le lendemain, vers la quatrième heure, il abordait dans l'île, ayant franchi la distance de 320 stades [que mesure le détroit], et trouvait le blé encore sur pied dans les champs. L'île de Bretagne est presque toute en plaines et en bois; dans maints endroits pourtant le sol s'y élève sensiblement. Elle produit du blé, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, et ce sont là ses principaux articles d'exportation joints à des cuirs, à des esclaves et à d'excellents chiens de chasse, que les Celtes utilisent également pour la guerre, comme ils font leurs races indigènes. Les Bretons sont plus grands que les Celtes et moins blonds, mais plus mous de tempérament. Veut-on se faire une idée de leur haute taille? Nous en avons vu de nos yeux à Rome, qui, à peine sortis de l'enfance, dépassaient d'un demi-pied les hommes les plus grands qu'il y eût dans la ville; il faut dire qu'avec cela ils avaient les jambes cagneuses et le corps généralement mal proportionné. Les mœurs de ces peuples, identiques à peu près à celles des Gaulois, sont pourtant encore plus simples et plus barbares; c'est au point qu'en certains cantons, où les habitants ont du lait en abondance, ils n'en font pas de fromage faute de savoir s'y prendre, et ne sont guère plus expérimentés en fait de jardinage et d'agriculture. Les différents peuples de la Bretagne sont soumis à des rois. A la guerre, ils se servent surtout de chars, comme quelques-uns des peuples de la Gaule. Pour villes, ils ont leurs bois : ils s'y

retranchent dans de vastes clairières circulaires au moyen de grands abatis d'arbres et élèvent là, mais toujours temporairement, de simples cahutes pour eux-mêmes à côté des étables de leurs troupeaux. Le climat de la Bretagne est plutôt pluvieux que neigeux : même par les temps clairs, le brouillard y dure assez pour ne laisser voir le soleil en tout que les trois ou quatre heures du milieu du jour. C'est du reste aussi ce qui arrive en Gaule chez les Morins, les Ménapes et les peuples voisins.

3. Le divin César opéra deux descentes en Bretagne, mais, les deux fois, il dut revenir précipitamment et sans avoir rien fait de grand, sans avoir pu même pénétrer fort avant dans l'intérieur de l'île, à cause des agitations survenues en Gaule tant parmi les barbares que parmi ses propres soldats, et aussi parce qu'il avait perdu une bonne partie de sa flotte dans une de ces hautes marées de l'Océan qui accompagnent toujours la pleine lune. Il ne laissait pas cependant que d'avoir remporté deux ou trois victoires sur les Bretons, bien qu'il n'eût fait passer le détroit qu'à deux de ses légions, et ramenait avec lui beaucoup d'otages et d'esclaves, sans compter le reste du butin. Malgré ce souvenir, nous avons vu quelques-uns des rois du pays rechercher par des ambassades et des soins de toute sorte l'amitié de César Auguste, lui dédier dans le Capitole de pieuses offrandes et livrer leur patrie pour ainsi dire en toute propriété aux Romains. Présentement, les Bretons n'ont à payer que des droits très-peu lourds tant sur les marchandises qu'ils exportent de leur pays que sur celles qu'ils importent de Gaule en Bretagne et qui consistent en *phalères*, en colliers d'ivoire, en vases d'*electrum* [1], en verreries et autres menus articles ou bimbeloteries de ce genre, il n'y a donc pas lieu d'occuper militairement leur pays. Mais, si l'on avait à tirer d'eux un tribut fixe, il faudrait y avoir une légion au moins avec quelque cavalerie. Or, les frais d'en-

1. Λυγγούρια. Voy. la belle restitution que M. Müller a faite, à propos de ce passage, d'un passage désespéré du Périple de Scylax, *Ind. var. lect.*, p. 965, col. 1, l. 38.

tretien de ces troupes égaleraient à coup sûr le montant des impôts perçus, d'autant que l'établissement d'un tribut fixe entraîne nécessairement une diminution des droits sur les marchandises. Ajoutons qu'on s'expose toujours à certains risques quand on a recours à la violence.

4. Il y a dans le voisinage de la Bretagne d'autres îles encore, mais de peu d'étendue ; une seule entre toutes est considérable, c'est l'île d'Iernê, située juste au N. de la Bretagne. Cette île se trouve avoir plus d'étendue en longueur qu'en largeur. Nous n'avons, du reste, rien de certain à en dire, si ce n'est que ses habitants sont encore plus sauvages que ceux de la Bretagne, car ils sont anthropophages en même temps qu'herbivores[1] et croient bien faire en mangeant les corps de leurs pères et en ayant publiquement commerce avec toute espèce de femmes, voire avec leurs mères et leurs sœurs. A dire vrai, ce que nous avançons là repose sur des témoignages peu sûrs ; rappelons pourtant, en ce qui concerne l'anthropophagie, que la même coutume paraît se retrouver chez les Scythes, et que l'histoire nous montre, plus d'une fois, dans les nécessités d'un siége, les Celtes, les Ibères et maint autre peuple barbare réduits à une semblable extrémité.

5. Sur l'île de Thulé, nos renseignements sont encore moins sûrs, vu l'extrême éloignement de cette contrée, qu'on nous représente comme la plus septentrionale de toutes les terres connues. On ne peut guère douter, notamment, que tout ce que Pythéas a publié de cette contrée et de celles qui l'avoisinent ne soit une pure invention, à voir comme il a parlé des contrées qui nous sont aujourd'hui familières : comme il n'a guère parlé de celles-ci, en effet, que pour mentir, ainsi que nous l'avons démontré ci-dessus, il est évident qu'il a dû mentir encore davantage en parlant des extrémités mêmes de la terre. Disons pourtant qu'il a su accommoder ses fictions avec assez de vraisemblance aux données de l'astronomie et de la géographie mathématique[2],

1. Nous avons préféré à la leçon πολυφάγοι, celle de ποηφάγοι que donne l'un des *Epitomés* de Strabon. — 2. Voy. sur l'interprétation de ce passage difficile la longue note de M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 964 et 965.

[car on conçoit à la rigueur que, comme il le dit,] les peuples voisins de la zone glaciale ne connaissent, en fait de plantes et de fruits, aucune de nos espèces cultivées, qu'en fait d'animaux domestiques ils manquent absolument des uns, et ne possèdent qu'un très-petit nombre des autres; qu'ils se nourrissent de miel et de légumes, de fruits et de racines sauvages[1]; que ceux qui ont du blé et du miel en tirent aussi leur boisson habituelle, et que, faute de jamais jouir d'un soleil sans nuages, ils portent leur blé dans de grands bâtiments couverts pour l'y battre, les pluies et le manque de soleil les empêchant naturellement de se servir, comme nous, d'aires découvertes.

CHAPITRE VI.

Nous avons fini de décrire la Gaule Transalpine et les différentes nations qui l'occupent, nous allons, avant de passer à la description générale de l'Italie, parler des Alpes mêmes et des populations qui les habitent en suivant l'ordre marqué par la nature des lieux. Les Alpes ne commencent pas, ainsi que certains auteurs l'ont prétendu, au port de Monœcus, mais on peut dire qu'elles commencent aux mêmes points que les Apennins, puisque entre Genua, *emporium* ou marché des Ligyens des environs duquel part l'Apennin, et *Vada Sabatorum*, autrement dit les *Marais de Sabata*, d'où part la chaîne des Alpes, il n'y a que 260 stades de distance. Ajoutons qu'à 370 stades de Sabata est la ville d'Albingaunum où habite la tribu ligyenne des Ingaunes, et que, dans l'intervalle de 480 stades qui sépare cette ville du port de Monœcus, s'élève Albium Intemelium, autre ville considérable habitée par les Intéméliens. Or, entre autres preuves que les Alpes commencent à Sabata, on invoque les noms mêmes de ces deux villes, on fait remar-

1. Ἀγρίοις au lieu de ἄλλοις, conjecture de Coray, ratifiée par MM. Meineke et Müller.

quer que ce qui se dit aujourd'hui *Alpia*, voire même *Alpina*[1], se disait anciennement *Albia*, témoin ce pic élevé du pays des Japodes, voisin du mont Ocra et des Alpes, et qu'on appelle aujourd'hui encore *Albius mons*, comme pour marquer que la chaîne des Alpes se prolonge jusque-là.

2. Et l'on en conclut que, comme les Ligyens se divisaient en Ingaunes et en Intéméliens, on a bien pu, pour distinguer les deux colonies ou établissements fondés par ce peuple sur le bord de la mer, appeler l'un *Albium Intemelium*, autrement dit l'*Intemelium des Alpes*, et l'autre [*Albium Ingaunum*] ou mieux *Albingaunum* par manière de contraction. Notons cependant qu'à ces deux tribus ou divisions de la nation Ligyenne Polybe en ajoute deux autres, la tribu des Oxybiens et celle des Déciètes. En général toute cette côte, allant depuis le port de Monœcus jusqu'à la Tyrrhénie, est droite et dépourvue d'abris autres que des mouillages et ancrages sans profondeur; ajoutons qu'elle est bordée de montagnes dont les escarpements vraiment prodigieux ne laissent le long de la mer qu'un passage très-étroit. Les habitants, tous Ligyens d'origine, ne vivent guère que des produits de leurs troupeaux, de laitage surtout et d'une sorte de boisson faite avec de l'orge; ils occupent certaines positions sur la côte, mais préfèrent pour la plupart le séjour de la montagne. Ils ont là en quantité du bois pouvant servir aux constructions navales (d'énormes arbres notamment qui ont jusqu'à huit pieds de diamètre), en quantité aussi du bois richement veiné et propre à faire d'aussi belles tables que celles qu'on fait en bois de thuia. Ils font descendre ces bois vers l'*emporium* ou marché de Genua, et y joignent du bétail, des peaux, du miel, qu'ils échangent là contre de l'huile et des vins d'Italie, car le vin qu'ils font chez eux, en petite quantité d'ailleurs, sent la poix et est âpre au goût. C'est de leur pays qu'on tire les chevaux et les mulets appelés *ginnes*,

1. Nous lisons ici, avec Kramer, Ἀλπεινά au lieu de Ἀλπιόνια que portent les Mss.

ainsi que les tuniques et les saies dites *ligystines*. Enfin, l'on y trouve en abondance le *lingurium*, précieuse substance appelée quelquefois aussi *electrum*. Ces peuples ne combattent guère à cheval, mais leurs hoplites et leurs gens de trait sont excellents. De ce qu'ils portent des boucliers d'airain, on a conjecturé qu'ils étaient Grecs.

3. Le port de Monœcus ne saurait contenir beaucoup de bâtiments ni des bâtiments d'un fort tonnage. Il s'y trouve un temple d'Hercule dit *Monœcus :* d'où l'on peut inférer que le littoral Massaliotique s'étendait naguère jusque-là. La distance jusqu'à Antipolis est d'un peu plus de 200 stades. D'Antipolis, maintenant, à Massalia, voire même un peu au delà, les Alpes qui bordent la côte sont habitées par les Salyens; la côte elle-même sur certains points nous offre des Salyens mêlés aux Grecs. Dans les anciens auteurs grecs les Salyens sont appelés *Ligyens* et le nom de *Ligystique* désigne tout le territoire dépendant de Massalia; les auteurs plus modernes nomment les Salyens *Celtoligyens* et leur attribuent tout le pays de plaine qui s'étend jusqu'à Luerion[1] et au Rhône, ajoutant qu'ils tiraient de ce pays non-seulement de l'infanterie, mais aussi beaucoup de cavalerie, et qu'ils l'avaient partagé en dix cantons. De tous les peuples de la Gaule Transalpine celui-ci fut le premier soumis par les Romains; toutefois, pour le réduire, les Romains avaient dû lui faire une longue guerre, en même temps qu'aux Ligyens [proprement dits] qui leur fermaient la route de l'Ibérie le long de la mer. Ces derniers en effet exerçaient leurs brigandages sur terre comme sur mer et disposaient de forces si considérables que ladite route était devenue presque impraticable même pour de grands corps d'armée. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de guerre que les Romains obtinrent d'eux, et encore à grand'peine, de laisser sur une largeur de 12 stades le long de la côte le passage libre au public. Mais ayant réussi depuis à ré-

1. Nous avons maintenu la leçon des Mss. d'après l'autorité de M. Müller. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 966, col. 1, l. 2, et p. 962, col. 1, l. 22 et 59.

duire la nation tout entière ils lui ont imposé un tribut et se sont réservé à eux-mêmes l'administration du pays.

4. Aux Salyens, dans la partie septentrionale de la chaîne des Alpes, succèdent les Albiéens, les Albièques et les Vocontiens. Ces derniers s'étendent jusqu'aux Allobriges et les vallées considérables qu'ils occupent au sein de la chaîne des Alpes ne le cèdent en rien à celles de ce peuple. De plus, tandis que les Allobriges et les Ligyens dépendent des préteurs que Rome envoie dans la Narbonnaise, les Vocontiens jouissent du même avantage que les Volces des environs de Nemausus dont nous avons parlé plus haut, et ne dépendent que d'eux-mêmes. Des différents peuples Ligyens, maintenant, compris entre le Var et Genua, les uns, ceux du littoral, sont censés Italiens ; quant aux autres, quant aux Ligyens de la montagne, ils sont administrés, comme c'est le cas en général de tous les peuples demeurés complétement barbares, par un préfet envoyé de Rome et toujours choisi dans l'ordre équestre.

5. Les peuples qui viennent après les Vocontiens sont les Iconiens[1], les Tricoriens, et plus loin, sur les dernières cimes des Alpes, les Médulles. Ces dernières cimes s'élèvent tout à fait à pic : on compte 100 stades pour y monter, et autant pour redescendre de l'autre côté jusqu'à la frontière d'Italie. Une fois en haut l'on découvre, au fond de certaines dépressions de la montagne, d'abord un grand lac, puis deux sources assez rapprochées, de l'une desquelles s'échappent le Druentias, véritable torrent qui se précipite dans le Rhône, et, à l'opposite du Druentias, le Durias : [je dis à l'opposite], car cette rivière va s'unir au Padus et traverse tout le territoire des Salasses pour entrer ensuite dans la Gaule Cisalpine. De l'autre source, mais bien au-dessous des lieux que nous venons d'indiquer, jaillit le Padus même : fort et rapide à sa naissance, ce fleuve, à mesure qu'il avance, prend, avec plus de volume, une allure plus

1. Nous rappelons que M. Müller incline à lire ce nom Icenii ou mieux Ucenii, pour le rapprocher de la forme *Uzeni* qui se lit dans Pline (III, 24), et de la forme moderne, *Bourg-d'Oisans*, *Oze*.

douce; car à peine est-il entré dans les plaines que de nombreux affluents viennent, en le grossissant, élargir ses rives, et, naturellement, cette diffusion de ses eaux dissémine et amortit la force de son courant. Devenu ainsi le plus grand des fleuves de l'Europe après l'Ister, il débouche dans la mer Adriatique. Pour en revenir aux Médulles, c'est juste au-dessus du confluent de l'Isar et du Rhône qu'ils se trouvent placés.

6. Du côté opposé, c'est-à-dire sur le versant italien de la chaîne des Alpes, habitent les Taurins, nation ligystique, et, avec les Taurins, maintes autres tribus de même origine, celles-là notamment qui forment la population des deux districts connus sous les noms de *terre de Donnus*[1] et de *terre de Cottius*. Immédiatement après ces tribus ligyennes, de l'autre côté du Padus, commence le territoire des Salasses; puis, au-dessus des Salasses, sur la crête même des Alpes, on rencontre successivement les Centrons, les Catoriges, les Varagres, les Nantuates, le lac Lemenna que traverse le Rhône et finalement la source de ce fleuve. Les sources du Rhin ne sont guère loin de là, non plus que le mont Adulas, des flancs duquel descend, en même temps que le Rhin qui coule au nord, l'Aduas, qui se dirige juste à l'opposite et va se jeter dans le lac Larius : on nomme ainsi le lac voisin de Côme. Au-dessus de Côme, ville bâtie au pied même des Alpes, habitent, d'un côté (du côté de l'est), les Rhætiens et les Vennons, et, du côté opposé, les Lépontiens, les Tridentins, les Stones et maintes autres petites peuplades qui, réduites par la misère à vivre de brigandage, inquiétaient autrefois l'Italie, mais qui sont aujourd'hui ou à peu près détruites ou complétement domptées, de sorte qu'on voit les passages dans la montagne, si peu nombreux naguère et si peu praticables, se multiplier sur leurs terres et offrir au voyageur, avec la plus complète sécurité contre les dangers venant des hommes, tout ce que l'art a pu faire pour prévenir les accidents. On doit en effet à César Au-

1. La double autorité de l'inscription de Suse et de la 4e Pontique d'Ovide (7, 29) ruine la leçon Ἰδεόννου que donnent tous les Mss. de Strabon.

guste, outre l'extermination des brigands, la construction de routes aussi bonnes en vérité que le comportait l'état des lieux. Seulement il eût été impossible de forcer partout la nature, [impossible, par exemple, de frayer un passage sûr] entre des rochers à pic et d'effroyables précipices ouverts sous les pieds, abîmes sans fond où l'on tombe infailliblement pour peu qu'on s'écarte du sentier tracé; or, notez qu'en certains endroits la route est tellement étroite qu'elle donne le vertige aux piétons, voire même aux bêtes de somme qui ne la connaissent point, car, pour celles du pays, elles y passent sans broncher et cela avec les plus lourdes charges. A cet inconvénient, on le voit, il n'y avait nul remède, non plus qu'aux éboulements de ces masses énormes de neige qui forment la couche supérieure des glaciers, éboulements capables d'enlever des convois tout entiers et de les entraîner au fond des précipices qui bordent la route. Il y a, on le sait, dans un glacier beaucoup de couches différentes et superposées horizontalement les unes aux autres par la raison que la neige durcit et se cristallise à mesure qu'elle tombe et s'amasse; or il arrive incessamment, et la plupart du temps pour un rien, que les couches supérieures se détachent de celles qu'elles recouvrent avant que les rayons du soleil aient eu le temps de les faire fondre entièrement.

7. Le territoire des Salasses se compose pour la majeure partie d'une vallée profonde enfermée entre deux montagnes; mais il y a aussi telles de leurs possessions qui atteignent en s'élevant la crête même des Alpes. On peut donc, quand on vient d'Italie et qu'on veut franchir les Alpes, prendre la route qui suit ladite vallée. Une fois au bout de la vallée on voit la route qui se bifurque; l'une des branches se dirige sur le mont Pœninus, mais devient impraticable aux chariots vers le point culminant du passage; quant à l'autre branche, qui est la plus occidentale des deux, elle traverse le pays des Centrons. Le territoire des Salasses a un autre avantage, celui de contenir des mines d'or: anciennement, au temps de leur puissance, les Salasses avaient la propriété pleine et entière de ces mines, de même qu'ils étaient les

seuls maîtres des passages dans cette partie des Alpes. La proximité du Durias contribuait singulièrement à faciliter leur exploitation en leur fournissant l'eau nécessaire au lavage des terrains aurifères, d'autant qu'ils avaient multiplié en tous sens les canaux de dérivation jusqu'à épuiser même le courant commun. Seulement, ce qui les aidait, eux, à chercher et à trouver l'or gênait beaucoup les populations agricoles des plaines situées plus bas, en privant celles-ci de la faculté d'arroser leurs terres, que le fleuve autrement n'eût pas manqué de fertiliser, puisqu'elles se trouvent placées juste en aval de ses sources, et il s'ensuivait naturellement un état de guerre perpétuel entre les Salasses et leurs voisins. Vint l'époque des conquêtes romaines : les Salasses ne purent rester en possession de leurs mines ni de leur vallée ; mais, comme ils occupaient toujours la montagne, ils eurent encore la ressource de vendre l'eau aux publicains qui avaient affermé lesdites mines. Par malheur, l'avarice des publicains donnait lieu à de fréquents démêlés, et ces démêlés fournissaient aux légats romains, si avides en général de succès militaires, autant de prétextes pour faire renaître la guerre. Jusque dans ces derniers temps les Salasses ont donc vécu avec les Romains dans une alternative continuelle d'hostilités et de trêves, conservant néanmoins une certaine puissance et continuant à faire par leurs brigandages beaucoup de mal à ceux qui, pour franchir les Alpes, avaient à passer sur leurs terres. Ainsi, quand Decimus Brutus s'enfuit de Mutine, il dut leur payer, pour lui et ses gens, une drachme par tête ; et, quand Messala prit ses quartiers d'hiver dans leur voisinage, il ne put obtenir d'eux qu'à prix d'or le bois dont il avait besoin, tant le bois à brûler que le bois d'orme pour faire les hampes des javelots et les armes à exercer le soldat. Ils osèrent, qui plus est, un certain jour, enlever l'argent du fisc, et, plus d'une fois, en feignant de travailler soit à réparer leurs routes, soit à jeter des ponts sur les torrents des Alpes, il leur arriva de faire rouler d'énormes quartiers de roche sur des détachements en marche. Enfin Auguste réussit à les réduire complétement : il les fit alors transporter

en masse à Eporedia, et donna ordre qu'on les vendît comme esclaves sur le marché de cette ville, colonie romaine fondée naguère justement pour servir de boulevart contre les incursions des Salasses, mais qui avait eu grand'peine à se maintenir, tant que la nation n'avait pas été anéantie. Il y avait en tout 36 000 captifs et dans le nombre 8000 guerriers valides. Terentius Varron, le même général qui les avait vaincus, les vendit tous à l'encan; puis César ayant fait partir pour ces pays 3000 Romains y fonda la ville d'Augusta sur l'emplacement même du camp de Varron. Aujourd'hui toute la contrée environnante jusqu'aux cols les plus élevés des Alpes se trouve absolument pacifiée.

8. Dans la partie S. E. des Alpes, près des Helvètes et des Boiens, dont ils dominent les plaines, sont les Rhætiens et les Vindoliciens. Les Rhætiens s'étendent jusqu'à la frontière d'Italie au-dessus de Vérone et de Côme : le vin *Rhætique*, qu'on prise à l'égal des plus fameux vins d'Italie, se récolte là, sur les premières pentes des montagnes occupées par les Rhætiens, dont le territoire se prolonge d'autre part jusqu'au bassin du Rhin. Les Lépontiens et les Camunes[1] sont des tribus Rhætiennes. Quant aux Vindoliciens, ils bordent, ainsi que les Noriques, le versant extérieur des Alpes et se trouvent presque partout mêlés aux Breunes[2] et aux Genaunes[3], lesquels appartiennent déjà à l'Illyrie. Tous ces peuples, par leurs continuelles incursions, ont longtemps inquiété les cantons de l'Italie les plus rapprochés d'eux, ainsi que les frontières des Helvètes, des Séquanes, des Boiens et des Germains. Mais il y en avait dans le nombre qui étaient réputés plus turbulents que les autres, c'étaient, parmi les Vindoliciens, les Licattiens[4], les Clautenatiens et les Vennons, et, parmi les Rhætiens[5], les Rucantiens[6] et les Cotuantiens[7].

1. Correction de Xylander au lieu de *Camules* que portent tous les Mss. — 2. Correction de Xylander. Les Mss. portent *Brenci*. — 3. Au lieu de *Tenaui* que donnent les Mss. : autre correction de Xylander. — 4. Coray veut qu'on lise *Licatiens*. — 5. Correction de Kramer au lieu de la leçon *Clautonatiens* de certains Mss. et de la leçon *Clautinatiens* des anciennes éditions. Pline appelle ce peuple les *Clatenates* (III, 24). — 6. Kramer voudrait qu'on corrigeât ce nom en *Rucinatiens*, d'après la double forme *Rucinatæ* et *Rucinates* qui se lit dans Ptolémée et dans Pline. — 7. D'après les mêmes autorités, Kramer incline à changer ce nom en *Consuantiens*.

Les Estions comptent aussi parmi les tribus Vindoliciennes, et les Brigantiens pareillement. Les principales villes de la Vindolicie sont Brigantium, Cambodunum[1], et aussi Damatia, qui est comme *l'acropole* ou le château fort des Licattiens. Le fait suivant pourra du reste faire juger de l'acharnement de ces brigands contre les Italiens : toutes les fois qu'ils surprennent un village ou une ville, non-seulement ils égorgent en masse la population virile, mais ils étendent leur fureur jusqu'aux petits garçons à la mamelle, et, sans s'arrêter là encore, ils massacrent les femmes enceintes que leurs prêtres ou devins leur désignent comme devant mettre au jour des fils.

9. Tout près, maintenant, et du fond de l'Adriatique et du territoire d'Aquilée, habitent différentes peuplades qui font partie des Noriques et des Carnes. Les Taurisques eux-mêmes comptent parmi les Noriques. Tous ces peuples faisaient de fréquentes incursions en Italie, mais Tibère et Drusus, son frère, y mirent fin en une seule campagne d'été et voilà déjà trente-trois ans qu'ils vivent dans une paix profonde acquittant exactement leurs tributs. Dans toute l'étendue de la chaîne des Alpes il y a bien, à vrai dire, quelques plateaux offrant de bonnes terres arables ainsi qu'un certain nombre de vallées bien cultivées; généralement pourtant, et surtout vers les sommets où toutes ces populations de brigands s'étaient concentrées de préférence, l'aspect des Alpes, par le froid qui y règne, comme par l'âpreté naturelle du sol, est celui de la stérilité et de la désolation. Souvent même c'est à la disette dont souffraient les populations de la montagne, c'est au dénûment absolu dans lequel elles se trouvaient que les habitants des plaines ont dû de se voir préservés de leurs incursions, vu qu'alors les montagnards avaient tout intérêt à ne pas se fermer les seuls marchés où ils pouvaient se procurer les denrées dont ils manquaient en échange de la résine, de la poix, des torches, de la cire, du fromage, et du miel qui font toute la richesse de leur pays. Au-dessus des Carnes est le mont Apennin[2] : on y remarque un

1. Correction de Kramer au lieu de la forme *Campodunum* des anciennes éditions. — 2. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 966, col. 1, l. 55, les efforts que fait

grand lac dont les eaux s'écoulent dans le fleuve [Isargus][1], lequel va se jeter dans l'Adriatique après s'être grossi de l'Atagis [ou Athesis]. Du même lac sort un autre fleuve, [l'Ænus], qui va s'unir à l'Ister. L'Ister prend sa source aussi dans la chaîne des Alpes, mais c'est dans la partie qui s'offre à nous divisée en plusieurs branches distinctes et hérissée d'une infinité de pics ou de sommets. Les Alpes, on le sait, présentent d'abord, en s'éloignant de la Ligystique, une ligne continue et de hauteur uniforme, ce qui leur donne l'aspect d'une seule et même montagne, puis elles s'interrompent et s'abaissent brusquement, mais pour se relever bientôt et pour se fractionner alors en plusieurs chaînes que dominent un très-grand nombre de pics. Une première chaîne ou arête, encore assez peu élevée, commence au de là du Rhin et du lac formé par ce fleuve et court droit à l'E. : or, c'est là, dans le voisinage des Suèves et de la forêt Hercynienne, que l'Ister a ses sources. D'autres chaînes inclinent dans la direction de l'Illyrie et de la mer Adriatique : les plus remarquables sont le mont Apennin, dont il a été question plus haut, le mont Tulle, le mont Phligadie et la chaîne qui domine le territoire des Vindoliciens et où prennent naissance le Duras, le Clanis et plusieurs cours d'eau encore, véritables torrents, tous tributaires de l'Ister.

10. Les Iapodes, qui ne sont déjà plus qu'un mélange d'Illyriens et de Celtes, habitent la même partie des Alpes, dans le voisinage principalement du mont Ocra. Ils comptaient autrefois un grand nombre de guerriers et s'étaient fait redouter au loin par leurs brigandages; mais, ayant été vaincus dans plusieurs combats par César Auguste, ils sont restés complétement épuisés à la suite de leurs défaites. Leurs villes sont Metulum, Arupini, Monetium et Vendon.

M. Müller, après tant d'autres éditeurs, pour corriger ce nom évidemment corrompu. Aucune des restitutions proposées ne nous ayant paru assez sûre, nous maintenons provisoirement la leçon des Mss. — 1. En revanche, pour tout ce passage si difficile, pour la correction d'Ἰσάραν en Ἰσάργαν ou Ἰσάρκαν (auj. l'Eisach), d'Ἄταγιν en Ἄτησιν (auj. l'Etsch, cours supérieur de l'Adige), d'Ἀτησινός en Αἶνος (auj. l'Inn), nous suivons M Müller, qui nous parait avoir réussi mieux qu'aucun de ses prédécesseurs à débrouiller ce chaos.

Plus loin, dans la plaine, est la ville de Segestica, dont les murs sont baignés par le [Saüs][1] affluent de l'Ister : cette ville est très-favorablement située pour servir de base d'opération ou de place d'armes contre les Daces. Le mont Ocra est le point le plus bas de la partie des Alpes attenante au territoire des Carnes et sert de passage ordinaire aux marchandises venant d'Aquilée : de lourds chariots amènent ces marchandises à [Nauportus][2], c'est-à-dire à une distance d'Aquilée qui n'excède guère 400 stades, puis elles descendent de là par les rivières jusqu'à l'Ister et aux différents pays qui bordent ce fleuve. Comme Nauportus est en effet bâtie sur une rivière navigable, qui vient d'Illyrie et se jette dans le Saüs, lesdites marchandises peuvent aisément descendre jusqu'à Segestica et être amenées de la sorte au cœur de la Pannonie et du pays des Taurisques. Le Saüs reçoit encore près de la même ville un autre affluent navigable, le Colapis, qui, comme lui, descend des Alpes.—Les Alpes nourrissent des chevaux et des taureaux sauvages. Polybe y signale, en outre, la présence d'un animal singulier, ayant la forme d'un cerf, mais l'encolure et le poil d'un sanglier, avec une sorte de noix sous le menton longue à peu près d'un empan, toute velue à son extrémité et aussi grosse, aussi charnue que la queue d'un poulain.

11. Des différents chemins de montagne qui font communiquer l'Italie avec la Gaule transalpine et septentrionale, c'est celui du pays des Salasses qui mène à Lugdunum. Ce chemin, avons-nous dit, a deux branches, l'une qui peut être parcourue en chariot, mais qui est de beaucoup la plus longue (c'est celle qui traverse le territoire des Centrons), l'autre qui franchit le mont Pœninus et raccourcit ainsi la distance, mais qui n'offre partout qu'un sentier étroit et à pic. Comme la ville de Lugdunum s'élève au centre même de la Gaule et que, par sa situation au confluent de deux grands fleuves et à proximité des différentes parties de la contrée, elle en est

1. Correction de Xylander, au lieu de ὁ Ῥῆνος αὐτός, mise hors de doute par l'explication paléographique de Kramer. — 2. Correction indubitable de la leçon des Mss. Πάμποοτον.

pour ainsi dire l'*acropole* ou la citadelle, Agrippa l'a choisie pour en faire le point de départ des grands chemins de la Gaule, lesquels sont au nombre de quatre et aboutissent, le premier, chez les Santons et en Aquitaine, le second au Rhin, le troisième à l'Océan et le quatrième dans la Narbonnaise et à la côte massaliotique. On peut cependant encore, en laissant sur sa gauche Lugdunum et le pays situé juste au-dessus de cette ville, prendre dans le Poeninus même un autre sentier, passer au bout de ce sentier soit le Rhône, soit le lac Lemenna, pour entrer dans les plaines des Helvètes, puis, par un des cols du Mont Joras, pénétrer sur le territoire des Séquanes et gagner ensuite, chez les Lingons, l'endroit où se bifurquent le grand chemin du Rhin et celui de l'Océan.

12. Un autre fait curieux dont nous devons la connaissance à Polybe est la découverte de gîtes aurifères opérée de son temps aux environs d'Aquilée, chez les Taurisques-Noriques, et dans de si heureuses conditions qu'il avait suffi d'enlever deux pieds de terre à la surface du sol pour trouver le minerai. On n'avait pas eu besoin ensuite de fouiller à plus de quinze pieds de profondeur, et de tout le minerai extrait une bonne partie s'était trouvée être autant vaut dire de l'or pur, puisque des pépites de la grosseur d'une fève ou d'un lupin ne perdaient au feu qu'un huitième de leur volume, sans compter que le reste, tout en perdant davantage à la fusion, avait donné encore de magnifiques profits. Les Barbares dans le commencement avaient associé des Italiens à leur exploitation, mais, quand ils surent qu'en deux mois de temps la valeur de l'or par toute l'Italie avait baissé d'un tiers, ils chassèrent ces associés étrangers comptant se réserver désormais le monopole de leurs mines. Aujourd'hui toutes les mines d'or du pays des Taurisques appartiennent aux Romains. Là du reste, ainsi qu'en Ibérie, l'or ne s'extrait pas seulement des entrailles de la terre, on le retire aussi du lit des rivières, qui le charrient sous forme de paillettes, en moins grande quantité pourtant que celles d'Ibérie. Le même auteur, pour faire juger de l'éten-

due et de l'élévation des Alpes, leur compare les plus hautes montagnes de la Grèce, telles que le Taygète, le Lycée, le Parnasse, l'Olympe, le Pélion, l'Ossa, et les plus hautes montagnes de la Thrace, telles que l'Hæmus, le Rhodope et le Dunax : il fait remarquer que, tandis qu'un bon marcheur vêtu à la légère peut à la rigueur dans l'espace d'un jour atteindre le sommet de l'une ou de l'autre de ces montagnes, voire même dans une journée en ranger toute la base[1] d'une extrémité à l'autre, cinq jours ne suffiraient pas pour faire l'ascension des Alpes qui, d'autre part, suivant lui, n'ont pas moins de 2200 stades de longueur mesurés à leur base et d'après la route qui les borde. Il nomme ensuite leurs principaux cols ou passages, au nombre de quatre seulement, un premier col chez les Ligyens (c'est le plus rapproché de la mer Tyrrhénienne) ; un autre chez les Taurins, qui est celui que franchit Annibal ; puis le col où aboutit la vallée des Salasses ; et, en dernier lieu, celui qui traverse les Alpes Rhætiennes ; et tous les quatre, à l'entendre, sont bordés de précipices affreux. Il signale enfin dans cette même chaîne de montagnes un certain nombre de lacs, dont trois fort grands : le Benacus, qui a 500 stades de long sur [1]30 de large et qui donne naissance au Mincius ; puis, à la suite du Benacus, le Verbanus [*lis.* le Larius][2], qui, long encore de 400 stades, va se rétrécissant toujours jusqu'à devenir beaucoup moins large que le précédent, et s'écoule par l'Adduas ; et en troisième lieu, le Larius [*lis.* le Verbanus], qui, avec 300 stades de longueur, ne mesure plus en largeur que 30 stades, ce qui n'empêche pas qu'il ne donne naissance à un cours d'eau considérable, le Ticinus, autre affluent du Padus. — Voilà tout ce que nous avions à dire de la chaîne des Alpes.

1. Παρελθεῖν au lieu de περιελθεῖν, leçon d'un manuscrit unique, accueillie cependant par Coray et mise hors de doute par les derniers mots de la phrase τὸ δὲ μῆκός ἐστι δ. κ. δ. σ. τὸ παρῆκον παρὰ τὰ πεδία. — 2. Cf. le § 3 du chapitre III du présent livre.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE V.

Le V[e] livre renferme la description de l'Italie depuis le pied des Alpes jusqu'au détroit de Sicile et aux golfes de Tarente et de Posidonie, ce qui comprend la Vénétie, la Ligurie, le Picenum, la Tuscie, Rome, la Campanie, la Lucanie, l'Apulie et toutes les îles situées le long des côtes dans la partie de la mer Intérieure qui s'étend de Gênes à la Sicile.

L'Italie actuelle commence au pied des Alpes : [je dis l'Italie actuelle], car ce nom ne désigna d'abord que l'ancienne Œnotrie, c'est-à-dire la contrée limitée entre le détroit de Sicile et les golfes de Tarente et de Posidonie ; mais, ayant pris avec le temps une sorte de prédominance, ce nom finit par s'étendre jusqu'au pied de la chaîne des Alpes, embrassant même, d'un côté, toute la Ligystique jusqu'au Var et naturellement aussi les parages de la Ligystique depuis la frontière de Tyrrhénie, et, de l'autre côté, toute l'Istrie jusqu'à Pola. Il est présumable que la prospérité des peuples, qui, les premiers, portèrent le nom d'*Italiens*, invita leurs voisins à le prendre également et que ce nom continua de la sorte à gagner de proche en proche jusqu'à l'époque de la domination romaine. Puis vint un moment où les Romains, qui avaient fini par accorder aux Italiens le droit de cité, jugèrent à propos de faire participer au même privilége les Gaulois et les Hénètes de la Cisalpine et commencèrent à comprendre sous la dénomination commune d'Italiens et de Romains ces étrangers au milieu desquels ils avaient fondé tant de colonies, parvenues toutes, les plus récentes comme les plus anciennes, à une incomparable prospérité.

2. Il n'est pas aisé de représenter au moyen d'une figure géométrique la forme et l'étendue de l'Italie actuelle. Certains auteurs nous disent bien que la forme de l'Italie est celle d'un promontoire triangulaire s'avançant dans la direction du midi et du levant d'hiver et ayant son sommet au détroit de Sicile et sa base aux Alpes. Mais si, dans ce triangle, [nous croyons pouvoir admettre la base][1], voire même un des côtés (celui qui s'étend depuis le détroit de Sicile tout le long de la mer Tyrrhénienne), et à cette condition encore que, comme le nom de *triangle* s'entend proprement d'une figure rectiligne et qu'ici la base et le côté en question sont des lignes courbes, ces auteurs auront voulu parler d'une figure sphérique et auront reconnu notamment que ledit côté décrit une courbe très-marquée vers le levant, en revanche, il n'en est point de même du reste de la figure, et ces auteurs se sont, suivant nous, manifestement trompés lorsqu'ils ont fait de tout l'intervalle compris entre le fond de l'Adriatique et le détroit de Sicile un seul et même côté de leur triangle. Qu'appelons-nous, en effet, *côté* d'une figure géométrique? Une ligne qui ne fait point d'angle, autrement dit une ligne dont les différentes sections ne sont pas inclinées entre elles ou ne le sont que d'une manière peu sensible. Eh bien, justement! la portion de ce troisième côté qui est comprise entre Ariminum et le promontoire Japygien et celle qui s'étend du détroit de Sicile au même promontoire sont très-sensiblement inclinées l'une par rapport à l'autre; on en pourrait même dire autant, à mon sens, de la section qui descend du fond de l'Adriatique et de celle qui remonte à partir du promontoire Japygien, car l'une et l'autre forment, en se rejoignant aux environs d'Ariminum et de Ravenne, un angle ou tout au moins une courbe très-marquée. A la rigueur, pourtant, et bien qu'il ne soit pas tout à fait en ligne droite, le trajet du fond de l'Adriatique à l'extrémité de la Japygie peut représenter encore un seul et même côté de la figure en question, mais

1. Tous les éditeurs, Kramer, Meineke, Müller, suppléent ainsi la lacune du texte συγχωρῆσαι μὲν οὖν δεῖ τὴν βάσιν.

le reste de l'intervalle jusqu'au détroit de Sicile, intervalle qui n'est pas non plus tant s'en faut rectiligne, doit nécessairement former un autre côté. On voit donc que ladite figure se trouve avoir en réalité plutôt quatre côtés que trois, qu'en tout cas elle ne saurait passer pour un triangle et qu'on n'a pu la qualifier de la sorte que par *catachrèse* ou abus de terme. N'eût-il pas mieux valu reconnaître qu'il est presque impossible de définir avec exactitude les figures qui ne sont pas proprement géométriques?

3. Mais en procédant partiellement, voici, ce me semble, de quelle façon on peut représenter les choses. La chaîne des Alpes, à sa base, décrit une ligne courbe, comme qui dirait la circonférence d'un golfe, ayant sa partie concave tournée vers l'Italie. Le milieu de cette courbe ou de cette espèce de golfe se trouve chez les Salasses; quant à ses extrémités, elles atteignent en se repliant, d'un côté, le mont Ocra et le fond de l'Adriatique, et, de l'autre, le littoral Ligystique aux environs de Genua, l'*emporium* des Ligyens, comme on sait, avoisinant le point où les Apennins se relient aux Alpes. Du pied des montagnes part une plaine considérable qui offre à peu près la même étendue en largeur qu'en longueur, à savoir 2100 stades. Le côté méridional de cette plaine est formé par le littoral appartenant aux Hénètes et par la partie des Apennins qui s'étend d'Ariminum à Ancône : car cette chaîne de montagnes qui part de la Ligystique et qui, dans la Tyrrhénie, où elle pénètre ensuite, ne laisse de libre qu'un étroit passage le long de la mer, s'écarte peu à peu de la côte, s'enfonce dans l'intérieur, et, une fois parvenue en Pisatide, tourne à l'est et se dirige vers l'Adriatique pour former alors, entre Ariminum et Ancône, le prolongement direct de la côte des Hénètes. Telles sont les limites qui enferment la Celtique ou Gaule cisalpine : la longueur de cette partie de l'Italie, représentée par le littoral et les montagnes [qui en sont la continuation], est de 6300 stades environ; quant à sa largeur, elle est à peu de chose près de 2000 stades. Ce qui reste de l'Italie maintenant n'est plus à proprement parler qu'une presqu'île étroite

et allongée, se terminant par deux pointes, qui s'avancent, l'une, vers le détroit de Sicile, et l'autre, vers la Japygie, et [resserrée ou, pour mieux dire,] comprimée entre l'Adriatique et la mer Tyrrhénienne. Or, ne prenons pour commencer entre les deux mers que l'intervalle qui va des monts Apennins à la Japygie et à l'isthme compris entre le golfe de Tarente et celui de Posidonie, l'Adriatique peut nous représenter l'étendue et la configuration de cette partie de la Péninsule, car sa plus grande largeur se trouve être aussi de 1300 stades environ et sa longueur à peu de chose près de 6000 stades. Pour le surplus, lequel renferme l'Apulie ainsi qu'une partie de la Lucanie, nous avons encore ce renseignement que nous fournit Polybe, que le trajet par terre le long de la côte comprise entre la Japygie et le détroit et baignée par la mer de Sicile mesure amplement 3000 stades, tandis que le trajet correspondant par mer mesure 500 stades de moins. Reste la chaîne même des Apennins; or, après avoir atteint les environs d'Ariminum et d'Ancône et déterminé ainsi d'une mer à l'autre la largeur de cette partie de l'Italie, les Apennins font un nouveau détour et coupent dès là le reste de la presqu'île dans le sens de sa longueur : seulement cette chaîne qui, jusqu'à la Peucétie et à la Lucanie, ne s'est guère éloignée de l'Adriatique, une fois parvenue à la frontière de Lucanie, incline davantage vers l'autre mer et vient, après avoir traversé la Lucanie et le Brettium, aboutir au promontoire Leucopetra, près de Rhegium.

Ici finit l'esquisse générale que nous avons voulu donner de l'Italie actuelle; essayons à présent de reprendre une à une chaque partie de cette contrée et d'en faire la description détaillée, en commençant par la région *subalpine*.

4. Cette région forme une plaine extrêmement riche, parsemée de collines riantes et fertiles, qui en varient l'aspect; le *Padus* la coupe à peu près par le milieu et la divise en deux parties, la *Cispadane* et la *Transpadane :* sous le nom de *Cispadane* on comprend ce qui avoisine l'Apennin et la Ligystique; on désigne le reste sous le nom de *Transpadane*. De ces deux parties, la première est habitée par

des Ligyens et par des Celtes; l'autre a pour population un mélange de Celtes et d'Hénètes. Ces peuples celtes appartiennent à la même race que ceux qui habitent la Transalpine; mais il existe deux traditions différentes sur l'origine des Hénètes. Certains auteurs voient en eux une colonie de cette nation celtique des bords de l'Océan qui porte aussi le nom d'*Hénètes;* suivant d'autres, une bande d'*Hénètes-Paphlagoniens* serait venue, après la prise de Troie, et sous les auspices d'Anténor, chercher un refuge jusqu'ici. On cite même comme preuve à l'appui de cette opinion le goût des habitants du pays pour l'*élève* des chevaux. Aujourd'hui, à vrai dire, cette industrie n'existe plus dans le pays, mais elle y est restée fort longtemps en honneur, comme un souvenir apparemment des soins que donnaient à leurs cavales mulassières ces anciens Paphlagoniens dont parle Homère, ces Paphlagoniens-Hénètes « *venus du pays qui le premier vit naître la farouche hémione.* » Ajoutons que Denys, le tyran de Sicile, avait recruté son fameux haras de chevaux de course dans les pâturages mêmes de la Transpadane, de sorte que les chevaux hénètes acquirent une renommée brillante jusqu'en Grèce et que la supériorité de leur race y fut pendant longtemps proclamée.

5. Toute la Transpadane, mais surtout la partie occupée par les Hénètes, abonde en cours d'eau et en marais. Comme, en outre, la côte d'Hénétie est soumise à l'action périodique du flux et du reflux (on sait qu'il n'y a guère d'autres parages dans toute notre mer Intérieure qui, participant au régime de l'Océan, éprouvent ce même phénomène des marées), il s'ensuit naturellement que la plus grande partie de cette plaine est couverte de lagunes et qu'il a fallu faire comme pour la Basse-Égypte, la couper en tous sens de canaux et de digues : de cette manière une portion s'est desséchée et a pu être mise en culture, tandis que le surplus était utilisé comme voie navigable. Ici, en effet, si toutes les villes ne sont pas de véritables îles, toutes au moins se trouvent avoir une bonne partie de leur enceinte entourée d'eau. Restent celles qui sont situées au-dessus des marais et dans l'intérieur même du

pays, à celles-là on arrive par la voie des fleuves (lesquels peuvent tous en effet être remontés à des distances extraordinaires); on y arrive surtout par le Padus, qui est le plus considérable de tous, et que les neiges et les pluies grossissent encore de temps à autre. Seulement, à l'approche de la mer, le Padus se divise en beaucoup de bras, de sorte qu'on a peine, [quand on vient du large], à en reconnaître l'entrée et à s'y engager. Mais l'habitude, l'expérience triomphe des plus grands obstacles.

6. Anciennement, je le répète, la plupart des peuples celtes de la Cisalpine s'étaient établis sur les rives mêmes du fleuve. C'est là notamment qu'habitaient les Boiens, les Insubres et les Sénons, ces derniers en compagnie des Gæsates, comme au temps où ils enlevèrent Rome par surprise. Mais les Sénons et les Gæsates furent complétement détruits par les Romains. Les Boiens, à leur tour, s'étant vu chasser par les Romains de leurs demeures, se transportèrent dans la vallée de l'Ister; ils vécurent là mêlés aux Taurisques et en lutte perpétuelle avec les Daces jusqu'à ce que ceux-ci les eussent exterminés, et les terres qu'ils occupaient et qui faisaient partie de l'Illyrie se trouvèrent alors abandonnées comme de vagues pâturages aux troupeaux des nations voisines. Plus heureux, les Insubres se sont maintenus jusqu'à présent: Mediolanum, de tout temps leur capitale, mais qui n'avait été dans le principe qu'un simple bourg (tous les peuples celtes vivaient alors dispersés dans des bourgades ouvertes), se trouve être actuellement une ville considérable de la Transpadane. Elle touche en quelque sorte aux Alpes et a dans son voisinage une autre grande ville, Vérone, sans compter Brixia, Mantoue, Rhegium [1] et Côme, qui n'ont pas tout à fait la même étendue. Côme n'était d'abord qu'une place de médiocre importance; mais, à la suite d'une incursion des Rhætiens, ses voisins, dont elle avait

1. On s'accorde à penser qu'il faut lire ici, au lieu du nom de Rhegium, ville qui appartenait à la Cispadane, le nom d'une autre ville, celui de Bergame, par exemple. Notons cependant que plus loin, en décrivant la Cispadane, Strabon a nommé Crémone, bien que cette ville, située sur la rive gauche du Pô, ne dût pas, à ce qu'il semble, être mentionnée en cet endroit.

gravement souffert, cette place fut restaurée et agrandie par Pompeius Strabo, le père du grand Pompée; plus tard, C. Scipion[1] augmenta sa population de 3000 colons; puis le divin César y envoya encore 5000 nouveaux habitants. Dans le nombre se trouvaient 500 Grecs de la plus noble extraction, que César gratifia comme les autres du droit de cité et dont il fit inscrire les noms parmi ceux des membres de la colonie. Or ces Grecs ne firent pas que s'établir purement et simplement en ce lieu, ils lui donnèrent le nom qu'il devait porter désormais, car on l'appela à cause d'eux la colonie des *Néocomites*, ce qui, traduit en latin, revient à *Novum Comum*. Dans les environs mêmes de Côme est le lac Larius, que forme l'Adduas, avant d'aller se jeter dans le Padus. L'Adduas, on le sait, a ses sources au mont Adule, comme le Rhin.

7. Les différentes villes que nous venons d'énumérer sont situées bien au-dessus des marais; mais Patavium a été bâti dans le voisinage même de ceux-ci. Cette ville peut être considérée comme le chef-lieu de toute la contrée. Lors du dernier recensement, elle comptait, dit-on, jusqu'à 500 chevaliers. Anciennement, elle en était arrivée à mettre sur pied des armées de 120 000 hommes. Quelque chose qui peut nous donner aussi une idée du chiffre élevé de sa population, en même temps que de l'activité de son industrie, c'est la quantité de marchandises, notamment de tissus de toute nature, qu'elle expédie sur le marché de Rome. On se rend du reste aisément à Patavium depuis la mer en remontant le cours d'un fleuve qui traverse les marais sur un espace de 250 stades : à cet effet, l'on part d'un grand port, appelé Medoacus du nom même du fleuve. En pleins marais, maintenant, s'élève Ravenne, ville également très-importante, bâtie tout entière sur pilotis et coupée en tous sens de canaux qu'on passe sur des ponts ou à l'aide de bacs. A la marée haute, Ravenne reçoit en outre une masse considérable des eaux de la mer, et

1. Lisez : L. Scipion, qui fut consul l'an de Rome 670. Kramer fait remarquer que, dans le discours de Cicéron pour Sestius, le même personnage est appelé également *Caius* au lieu de *Lucius*.

ces eaux, jointes à celles des rivières qui la traversent, lavent et entraînent toute la fange des marais, prévenant ainsi toute exhalaison malsaine. La salubrité de cette ville est même si bien constatée que les Empereurs en ont fait exprès la résidence et le lieu d'exercice des gladiateurs. Mais à cette particularité déjà admirable de jouir d'une salubrité parfaite au milieu des marais (particularité qui lui est commune, cependant, avec Alexandrie d'Égypte, puisque là aussi, en été, le lac perd toute influence maligne par suite de la crue du fleuve qui recouvre tous ses bas-fonds), Ravenne en joint une autre, concernant la vigne, qui ne mérite pas moins d'être admirée : les environs de cette ville, en effet, tout marécageux qu'ils sont, conviennent merveilleusement bien à la vigne, si bien même que celle-ci y vient hâtivement et y donne une très grande quantité de raisin, à la condition, malheureusement, de dépérir en 4 ou 5 ans. Altinum se trouve situé aussi dans les marais et sa position est tout à fait analogue à celle de Ravenne. Dans l'intervalle de ces deux villes on rencontre Butrium, dépendance de Ravenne, et Spina, simple bourgade aujourd'hui, mais qui fut jadis une célèbre colonie grecque, comme l'attestent et le *trésor des Spinites* qui se voit à Delphes et tout ce qu'on raconte de la prépondérance exercée par la marine spinite en ces parages. On assure seulement que Spina s'élevait alors sur le rivage même de la mer, tandis qu'elle en est actuellement à une distance de 90 stades environ et qu'elle peut être rangée, par le fait, au nombre des villes de l'intérieur. Ajoutons, au sujet de Ravenne, qu'elle passe pour avoir été fondée par des Thessaliens ; mais il paraît que ces Thesaliens ne purent tenir aux agressions et aux outrages des Tyrrhènes, ils admirent alors dans leurs murs les Ombriens, dont les descendants occupent la ville aujourd'hui encore, et s'empressèrent, eux, de regagner leur patrie. — Nous avons dit que toutes ces villes étaient presque complétement environnées de marais, au point d'y être comme noyées.

8. En revanche, celles qui suivent ne sont plus autant incommodées par le voisinage des marais : il y a là Opitergium,

[Cónc]ordia[1], Atria, Vicetia et d'autres petites places, comme celles-ci, qui toutes communiquent avec la mer par des cours d'eau aisés à remonter. Atria était naguère, à ce qu'on assure, une ville illustre ; on croit même que c'est son nom qui, avec un léger changement, est devenu celui du golfe Adriatique. Aquilée, qui de toutes les villes de cette côte se trouve la plus rapprochée du fond du golfe, fut bâtie par les Romains et destinée à servir de boulevart contre les populations barbares de l'intérieur. Les bâtiments marchands pour y arriver n'ont qu'à remonter le cours du Natison sur un espace de 60 stades au plus. Les Romains y ont ouvert un marché aux Illyriens des bords de l'Ister, qui viennent y chercher les denrées apportées par mer, notamment l'huile et le vin : ils en remplissent des vases ou tonneaux en bois qu'ils chargent sur de lourds chariots et livrent en échange de ces denrées des esclaves, du bétail et des cuirs[2]. Aquilée est hors de la limite de l'Hénétie, laquelle est formée de ce côté par une rivière qui descend des Alpes et que l'on peut remonter jusqu'à la ville de Noreia, à une distance de 1200 stades de son embouchure. C'est près de Noreia que Cn. Carbon livra bataille aux Cimbres sans réussir à les arrêter. Près de là aussi, et dans des conditions très-favorables à l'exploitation, se trouvent des lavages d'or, ainsi que des mines de fer. Enfin, vers le fond même de l'Adriatique, s'élève le temple de Diomède, autrement dit le *Timavum*, qui mérite bien d'être mentionné ici, vu qu'il renferme dans son enceinte, avec un port et un bois sacré magnifique, sept sources d'eau douce[3] qui se déversent immédiatement dans la mer après avoir formé un courant large et profond. Polybe, lui, prétend que toutes ces sources, à l'exception d'une seule, sont salées et que c'est pour cela que les gens du pays

1. Les Mss. donnent tous ὀρδια. C'est d'après une conjecture de Cluvier que Siebenkees a le premier restitué dans le texte *Concordia*. — 2. MM. Meineke et Müller ont entendu l'opposition de οὗτοι et de ἐκεῖνοι des Illyriens et des Hénètes, M. Meineke a même restitué ce dernier nom au commencement de la phrase. L'opposition entre les Illyriens et les négociants romains, tant ceux d'Aquilée que ceux qui venaient par mer et qui remontaient le Natison, nous a paru plus satisfaisante, malgré l'incorrection évidente de la phrase. — 3. Nous avons traduit d'après la correction que Coray a faite de ποταμίου en ποτίμου.

appellent l'enceinte du Timavum *la source, la mère de l'Adriatique*. S'il faut en croire pourtant Posidonius, le fleuve Timave descendrait des montagnes pour se perdre dans un abîme, et, après avoir parcouru sous terre un espace de 130 stades environ, [il ne ferait que reparaître], et déboucherait aussitôt dans la mer.

9. La domination de Diomède dans ces parages est attestée et par la présence des îles Diomédéennes et par les traditions relatives aux Dauniens et à Argos Hippium. De ces différentes traditions nous ne rapporterons ici que ce qui peut avoir quelque utilité historique ; nous écarterons, comme il convient, la partie purement *mythique* et ce qui n'est que fiction ; nous ne dirons rien, par exemple, de *Phaéton* ni des *Héliades* changées en aunes sur les bords du fleuve *Eridan*, de ce fleuve soi-disant voisin du Padus et qu'on ne retrouve en aucune contrée de la terre ; rien non plus de ces prétendues îles *Electrides* situées en avant des bouches du Padus, et des *Méléagrides* leurs hôtes, car il n'existe rien de semblable aujourd'hui dans ces parages. En revanche, il nous paraît constant que les anciens Hénètes rendaient certains honneurs à Diomède, puisque aujourd'hui encore on immole un cheval blanc à ce héros et qu'il existe dans le pays deux bois sacrés, dédiés, l'un à Junon Argienne, l'autre à Diane Ætolide. Seulement, on a, comme toujours, ajouté à la réalité quelques détails fabuleux : on a dit que, dans ces bois sacrés, les bêtes féroces s'apprivoisaient d'elles-mêmes ; que les cerfs y faisaient société avec les loups et s'y laissaient approcher et caresser par l'homme ; que le gibier poursuivi par les chiens n'avait qu'à s'y réfugier pour qu'aussitôt les chiens cessassent de le poursuivre. Le fait suivant pourtant nous est donné comme positif : un homme de ces pays, que tout le monde connaissait et plaisantait pour son empressement à cautionner les gens, rencontra un jour des chasseurs qui avaient pris un loup dans leurs filets ; ceux-ci lui proposèrent en riant de se rendre caution pour le loup, disant que, s'il voulait s'engager à réparer le dégât que leur prisonnier pourrait faire, ils lui rendraient la

liberté ; l'homme s'y étant engagé, le loup fut en effet relâché, mais, une fois hors des filets, il se mit à donner la chasse à un fort troupeau de cavales non marquées, jusqu'à ce qu'il l'eût poussé tout entier dans l'étable de son généreux garant. Ainsi payé de son bienfait, l'homme, ajoute-t-on, fit marquer le troupeau à l'effigie d'un loup ; on l'appela le troupeau des *Lycophores ;* c'étaient toutes bêtes, sinon d'une beauté, au moins d'une vitesse incomparable. Ses héritiers à leur tour conservèrent soigneusement le nom et la marque du troupeau et se firent une loi de n'en jamais aliéner ni une jument ni une pouliche, pour être seuls à posséder dans toute sa pureté une race dont les rejetons naturellement étaient devenus illustres. Seulement, comme nous l'avons dit, l'*élève* des chevaux est une industrie complétement éteinte aujourd'hui dans le pays. Tout de suite après le Timavum commence la côte d'Istrie, qui, jusqu'à Pola, appartient encore à l'Italie. Dans l'intervalle se trouve Tergesté, place forte, distante d'Aquilée de 180 stades. Quant à Pola, elle est située au fond d'un golfe qui se trouve être aussi fermé qu'un port et qui contient plusieurs îlots fertiles, pourvus eux-mêmes de bons mouillages. Elle doit son origine à un ancien établissement de ces Colkhes ou Colchidiens, envoyés à la recherche de Médée, qui, pour avoir échoué dans leur mission, se condamnèrent d'eux-mêmes à l'exil, ce que Callimaque rappelle ainsi :

« Un Grec l'appellerait LA VILLE DES EXILÉS ; mais eux-mêmes, d'un mot de leur langue, ils l'ont appelée POLÆ. »

Indépendamment des Hénètes et des Istriens, lesquels s'étendent, avons-nous dit, jusqu'à Pola, la Transpadane nous offre encore plusieurs autres peuples : ainsi, au-dessus des Hénètes, habitent les Carnes, les Cénomans, les Médoaques et les Insubres[1]. Une partie de ces peuples fut toujours hostile aux Romains. Quant aux Cénomans et aux Hénètes, ils figurent, dès avant l'invasion d'Annibal, comme

1. A l'exemple de Coray et de Meineke, nous avons remplacé partout Σύμϐροι par Ἴνσουϐροι.

alliés des Romains et prennent part en cette qualité non seulement aux guerres contre les Boiens et les Insubres, mais encore à d'autres guerres plus récentes.

10. Parlons maintenant de ces populations qui occupent en deçà du Pô l'espèce d'enceinte semi-circulaire que forment, en se rejoignant vers Genua et Sabata, les monts Apennins et la chaîne des Alpes. Autrefois les Boiens, les Ligyens, les Sénons et les Gæsates s'en partageaient la meilleure partie ; il n'y reste plus aujourd'hui, par suite de l'expulsion des Boiens et de l'extermination des Gæsates et des Sénons, que les tribus d'origine ligystique et les colonies romaines. Ajoutons que dans ces colonies on trouve aussi mêlé à l'élément Romain un fond de population ombrique, parfois même tyrrhénienne. Il y avait, en effet, avant que les Romains eussent commencé à étendre leur puissance, une sorte de lutte établie entre les deux nations ombrienne et tyrrhénienne à qui exercerait la prépondérance en Italie, et, comme elles n'étaient séparées que par le Tibre, il leur était facile de franchir cette barrière pour s'attaquer réciproquement. Arrivait-il aussi que l'une des deux nations entreprît une expédition contre un pays voisin, l'autre aussitôt, pour ne point demeurer en reste, envahissait le même pays : c'est ainsi qu'à la suite d'une expédition des Tyrrhéniens contre les populations barbares de la vallée du Padus, expédition d'abord heureuse, mais qui, par la mollesse des vainqueurs, avait bientôt abouti à une retraite honteuse, on avait vu les Ombriens attaquer à leur tour les peuples qui venaient de chasser leurs rivaux. Puis, des contestations s'étant élevées entre les deux nations au sujet des pays qu'elles avaient conquis tour à tour, chacune, [dans le cours des débats,] y avait envoyé, de son côté, un certain nombre de colonies; mais les Ombriens, qui étaient moins loin, en avaient naturellement fondé davantage. Or, ce sont ces colonies que les Romains ont reprises; seulement, comme, en les augmentant de nouveaux habitants, ils ont généralement conservé ce qui restait des anciennes races qui les avaient précédés dans le pays, on peut encore, même aujourd'hui que tous

les peuples de la Cisalpine portent le nom de Romains, distinguer ceux qui sont d'origine ombrienne ou tyrrhénienne, tout comme on y distingue les Hénètes, les Ligyens et les Insubres.

11. La Cispadane, ou, pour mieux dire, la vallée du Padus, nous offre quelques villes fameuses, notamment, Placentia et Crémone, qui, très-rapprochées l'une de l'autre, se trouvent situées par le fait presque au centre du pays; puis, entre ces villes et Ariminum, s'élèvent Parme, Mutine et Bononia, laquelle s'écarte cependant un peu vers Ravenne. Il y a aussi un certain nombre de petites places répandues dans l'intervalle qui sépare ces trois villes, puis, sur la route de Rome, se succèdent Ancara[1], Rhegium, Lepidum, Macri-Campi, où se tient le *conventus* ou assemblée annuelle du canton, Claterna, Forum Cornelium; et enfin, près du Sapis et du Rubicon, et touchant presque à Ariminum, Faventia et Cæsena. Ariminum, comme Ravenne, fut fondée par les Ombres ou Ombriens; comme elle aussi, elle vit sa population primitive s'accroître par l'arrivée de colons romains. Elle possède un port et une rivière qui porte le même nom que la ville. De Placentia à Ariminum la distance est de 1300 stades. Au-dessus de Placentia, et à une distance de 36 milles, en tirant vers la frontière des anciens États de Cottius, on rencontre Ticinum et le fleuve de même nom qui en baigne l'enceinte et qui va plus bas s'unir au Padus, puis, en se détournant un peu de la route, Clastidium, Derthôn et Aquæ Statiellæ. Quant à la route qui mène directement à Ocelum, elle suit d'abord le cours du Padus et du Durias, puis franchit de nombreux ravins et différents cours d'eau, entre autres [un second Durias[2]], et mesure en tout à peu près 160 stades. A Ocelum commencent les Alpes et la Celtique [proprement dite][3].

1. Sur ce nom, voy. la longue et intéressante note de M. Müller, p. 967, col. 2, l. 50. Cf. Meineke : *Vind. Strabon.*, p. 47. — 2. M. Müller, faisant droit à une remarque judicieuse de La Porte du Theil, pense qu'on peut lire ici, au lieu de ὧν καὶ τὸν Δρουεντίαν — ὧν καὶ ἄλλον Δουρίαν τινά. — 3. D'après l'autorité de M. Meineke, nous avons cru devoir transporter plus loin la phrase suivante, πρὸς δὲ τοῖς.... λαμβάνει τὴν σύνταξιν, voire même en faire deux parts.

Derthôn est une ville considérable située à moitié chemin entre Genua et Placentia, à 400 stades de l'une et de l'autre. Aquæ Statiellæ se trouve sur la même route. Nous avons dit plus haut quelle était la distance de Placentia à Ariminum, ajoutons que de Placentia à Ravenne, en descendant le Padus, le trajet est de deux jours et de deux nuits. La Cispadane était autrefois, comme la Transpadane, couverte sur un espace considérable de marais, qu'Annibal notamment eut grand'peine à traverser dans sa marche sur la Tyrrhénie. Mais Scaurus dessécha cette partie de la plaine au moyen de canaux navigables dérivés du Padus et allant jusqu'à Parme. Justement en cet endroit de son cours le Padus, qui vient de recevoir, près de Placentia, le Trebias, et qui au-dessus de cette ville a reçu encore plus d'un affluent, se trouve démesurément grossi. Ce Scaurus est le même qui construisit la voie Æmilienne, j'entends celle qui va par Pise et par Luna jusqu'à Sabata et qui continue ensuite par Derthôn; car il y a une autre voie Æmilienne qui sert de prolongement à la voie Flaminienne. M. Lepidus et C. Flaminius, consuls la même année, construisirent, en effet, après avoir en commun vaincu les Ligyens, l'un, la voie Flaminienne qui part de Rome, traverse la Tyrrhénie et l'Ombrie et aboutit aux environs d'Ariminum; l'autre, la continuation de cette voie, jusqu'à Bononia d'abord, puis de Bononia à Aquilée, en lui faisant suivre le pied des Alpes et contourner les marais. — La région que nous venons de décrire et que nous désignons sous le nom de Gaule cisalpine se trouve séparée du reste de l'Italie par la partie de l'Apennin située au-dessus de la Tyrrhénie et par le fleuve Æsis, ou plutôt par le Rubicon, la limite ayant été reculée jusqu'à ce fleuve, qui, ainsi que l'Æsis, débouche dans l'Adriatique.

12. La Cisalpine est une contrée privilégiée, comme le prouvent sa nombreuse population, l'importance de ses villes et la richesse de son sol, tous avantages par lesquels les colonies romaines de la Cisalpine surpassent infiniment les autres cités de l'Italie. Ici en effet, indépendamment des récoltes abondantes et variées que donnent les terres en

culture, la quantité de glands que produisent les forêts est telle qu'on trouve à y engraisser aisément ces immenses troupeaux de porcs qui presque à eux seuls nourrissent l'immense population de Rome. L'abondance des irrigations est cause aussi que le sol y est merveilleusement propre à la culture du millet ; or, il n'y a pas de meilleure ressource contre la famine, le millet résistant à toutes les vicissitudes de la température et ne faisant jamais défaut, y eût-il disette absolue des autres espèces de grains. La préparation de la poix est encore pour ce pays une source de produits magnifiques. Quant au vin, la dimension des tonneaux peut donner une idée de l'abondance des récoltes : ces tonneaux sont en bois et plus grands que des maisons. Ajoutons que la facilité qu'on a de les enduire d'une couche épaisse de poix contribue à bonifier et à conserver le vin[1]. La laine, la laine fine, est plus belle aux environs de Mutine et de la rivière Scultanna que partout ailleurs ; de plus, on tire de la Ligystique et du pays des Insubres une laine rude et grossière dont on habille presque tous les esclaves en Italie ; quant à cette autre laine de qualité moyenne, *intermédiaire*, qu'on emploie principalement pour fabriquer les tapis de prix, les *gausapes* et autres tissus analogues, pelucheux des deux côtés ou d'un côté seulement, c'est des environs de Patavium qu'on la tire. Les mines, en revanche, sont laissées aujourd'hui dans une sorte d'abandon, ce qui tient sans doute à ce qu'elles auront été reconnues moins productives que celles de la Transalpine et de l'Ibérie ; mais il fut un temps où l'exploitation en était poussée fort activement, d'autant qu'on avait trouvé de l'or à Vercelli, bourg voisin d'Ictomuli. Ictomuli n'est aussi qu'un gros bourg. Les deux localités sont situées dans les environs de Placentia.

Nous avons fini de décrire la première partie de l'Italie ; passons à la seconde.

1. Nous avons adopté l'ingénieuse correction de M. Meineke, πρὸς τὸ εὐχώνητον au lieu de π. τ. εὐώνητον. Voy. *Vind. Strabon.*, p 49.

CHAPITRE II.

Cette seconde division comprend la Ligystique, laquelle se trouve située en plein Apennin, entre la Gaule cisalpine dont nous venons de parler et la Tyrrhénie. Il n'y a rien d'intéressant, du reste, à en dire, si ce n'est que les Ligyens vivent encore disséminés dans des bourgades ouvertes et qu'ils s'évertuent à labourer et à fouir un sol aride, une vraie *carrière* pour mieux dire, ainsi que s'exprime Posidonius. [Le pays cependant est populeux et fournit comparativement un plus grand nombre de soldats qu'aucune autre partie de l'Italie, un plus grand nombre aussi de chevaliers pouvant être appelés à l'occasion à recruter le sénat de Rome[1].] — En troisième lieu, maintenant, et faisant suite à la Ligystique, s'offre la Tyrrhénie, qui occupe toute la plaine jusqu'au Tibre : bornée à l'O. par la mer Tyrrhénienne et la mer de Sardaigne la Tyrhénie se trouve avoir en effet pour limite orientale le cours même du Tibre. Le Tibre, on le sait, descend de l'Apennin, se grossit d'un bon nombre de rivières, et, après avoir coulé un certain temps à travers la Tyrrhénie, forme la limite qui sépare cette contrée de l'Ombrie d'abord, puis de la Sabine et de la partie du Latium où est Rome, laquelle se prolonge jusqu'à la mer. Ces trois contrées se trouvent être, dans le sens de leur largeur, à peu près parallèles au cours du fleuve et à la Tyrrhénie, et à peu près parallèles entre elles dans le sens de leur longueur, vu qu'elles remontent toutes trois depuis le fleuve vers la partie de l'Apennin qui avoisine l'Adriatique, et cela dans l'ordre suivant : l'Ombrie d'abord, la Sabine ensuite et le Latium en dernier. Le Latium est donc compris entre la partie du littoral qui va d'Osties à Sinuessa et la frontière de la Sabine (Osties est l'arsenal maritime de Rome et c'est après avoir baigné ses

1. Voy. la note 3 de la page 359.

murs que le Tibre débouche dans la mer); d'autre part, dans le sens de sa longueur, le même pays s'étend jusqu'à la Campanie et aux monts Saunitiques; quant à la Sabine, elle est située entre le Latium et l'Ombrie et se prolonge également vers les monts Saunitiques, mais en se rapprochant davantage de la partie de l'Apennin occupée par les Vestins, les Pélignes et les Marses; l'Ombrie, à son tour, occupe l'intervalle de la Sabine à la Tyrrhénie et s'avance jusqu'à Ariminum et à Ravenne par delà les montagnes; enfin la Tyrrhénie part de la mer à laquelle elle donne son nom et du cours du Tibre pour s'arrêter au pied des montagnes qui forment de la Ligystique à l'Adriatique cette chaîne ou enceinte continue. — Cela dit, essayons de décrire chacune de ces contrées en détail, en commençant précisément par la Tyrrhénie.

2. Les Tyrrhènes ou Tyrrhéniens ne sont connus parmi les Romains que sous les noms d'*Etrusci* et de *Tusci*: ce sont les Grecs qui leur ont donné l'autre nom, en souvenir de Tyrrhen, fils d'Atys, qu'on nous dit avoir amené naguère une colonie lydienne dans le pays. C'était à l'occasion d'une famine, d'une disette survenue en Lydie; le roi Atys, l'un des descendants d'Hercule et d'Omphale, ayant fait tirer au sort ses deux fils, Lydus et Tyrrhen, retint le premier près de lui et envoya l'autre au loin avec la plus grande partie de son peuple. Tyrrhen aborda aux rivages d'Italie, fonda douze villes dans un même canton qui fut appelé de son nom *Tyrrhénie*, et leur donna un seul et même chef pour les administrer. Ce chef s'appelait Tarcon: son nom se retrouve dans celui de *Tarquinia*, l'une des douze villes, et, comme il avait donné, étant enfant, des preuves d'une sagesse précoce, la fable nous le représente venant au monde avec des cheveux blancs. Tout le temps que les Tyrrhènes vécurent ainsi rangés sous le gouvernement d'un seul, ils furent puissants et forts; mais il est probable que le lien qui les unissait finit par se rompre et que, chaque ville s'étant isolée, ils se trouvèrent trop faibles contre les agressions de leurs voisins et durent reculer devant eux: autrement, les eût-on vus re-

noncer d'eux-mêmes aux terres fertiles qu'ils possédaient pour tourner tout leur espoir vers la mer, réduits désormais à infester de leurs pirateries les différentes parties de la Méditerranée, eux, qui, en unissant leurs forces, eussent été en état non-seulement de repousser toute agression venue du dehors, mais de prendre l'offensive et de tenter de lointaines expéditions? Postérieurement à la fondation de Rome, Démarate arrive dans le pays, amenant à sa suite toute une colonie corinthienne; les Tarquinites l'accueillent, il épouse une femme indigène et en a un fils qu'il nomme *Lucumon*. Ce fils, devenu l'ami d'Ancus Marcius, roi de Rome, lui succède et quitte son nom pour prendre celui de L. Tarquinius Priscus. Tarquin, et déjà son père, avant lui, firent beaucoup pour l'embellissement des villes de la Tyrrhénie, l'un par le grand nombre d'artistes amenés avec lui de Corinthe, l'autre par les ressources de tout genre que le trône de Rome mettait à sa disposition. C'est de Tarquinies aussi, à ce qu'on assure, que furent importés à Rome les ornements du triomphe, les insignes non-seulement du consulat mais en général de toutes les grandes magistratures, l'usage des faisceaux, des haches, des trompettes, les rites des sacrifices, l'art de la divination et tout cet appareil musical dont les Romains accompagnent habituellement leurs cérémonies publiques. Le second Tarquin, fils du précédent, autrement dit *Tarquin le Superbe*, fut le dernier roi de Rome : une révolution le chassa de son trône. Porsenna, roi de Clusium (Clusium est l'une des principales villes de la Tyrrhénie), essaya bien de le rétablir par la force des armes, mais n'ayant pu y réussir, il renonça à poursuivre les hostilités, traita avec les Romains et évacua leur territoire, ayant reçu d'eux, avec le titre d'ami, de grandes marques d'honneur et de riches présents.

3. A ce que nous venons de dire touchant l'illustration de la nation Tyrrhénienne en général, ajoutons quelques détails sur l'histoire particulière des Cærétans[1]. Rappelons

1. Voy., sur l'omission probable d'un ou de deux mots dans le texte, Meineke : l'*ind. Strabon*, p. 50. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 968, col. 2, l. 35.

notamment qu'ils osèrent à eux seuls attaquer les Gaulois, comme ceux-ci, après la prise de Rome se retiraient par la Sabine, et que, les ayant vaincus, ils les forcèrent à rendre ces riches dépouilles que Rome avait consenti à leur céder. Ils avaient en outre sauvé la vie à une foule de Romains qui leur étaient venus demander asile et avaient conservé le feu éternel en même temps que protégé les vestales. Les Romains cependant (et cela par la faute des mauvais magistrats qu'ils avaient alors à leur tête) ne reconnurent point ces services comme ils auraient dû le faire : ils conférèrent aux Cærétans le droit de cité, mais sans les inscrire au nombre des citoyens proprement dits; même ils firent de leurs noms une liste, une table à part, dite *Tabulæ Cæritum*, où furent relégués désormais tous ceux qu'ils excluaient de *l'isonomie*. En revanche, les Grecs ont toujours distingué et honoré ce peuple à cause de son courage et de son respect pour la justice, lui tenant compte de ce que, malgré la supériorité de sa marine, il s'était abstenu en tout temps d'actes de piraterie et de ce qu'il avait consacré dans le temple de Delphes ce fameux trésor dit des *Agylléens*. Anciennement, en effet, Cæré se nommait Agylla : c'étaient, à ce qu'on assure, des Pélasges venus de Thessalie qui l'avaient fondée. Mais les Lydiens (j'entends ceux qui prirent le nom de Tyrrhènes) ayant mis le siége devant Agylla, un des leurs, dit-on, s'approcha du rempart et demanda qu'on lui dît le nom de la ville, et comme, au lieu d'obtenir la réponse à sa question, il avait été salué par un Thessalien du haut du rempart du mot Χαῖρε (bonjour), les Tyrrhènes virent là un présage heureux et firent de ce mot un nom nouveau qu'ils donnèrent à la ville, quand ils l'eurent prise. Aujourd'hui du reste, cette ville illustre, et naguère si florissante, n'est plus que l'ombre d'elle-même, au point que les thermes qui se trouvent dans ses environs, les thermes dits *de Cæré*, sont en réalité infiniment plus peuplés qu'elle, vu l'affluence des gens qui s'y rendent pour raison de santé.

4. Les Pélasges (c'est l'opinion presque universelle) formaient une race ou nation fort ancienne répandue par toute

la Grèce, mais principalement en Thessalie, dans la région appelée *Æolide*. Éphore incline à penser que les premiers Pélasges furent des soldats, Arcadiens d'origine, qui donnèrent leur nom à de nombreux compagnons gagnés bientôt par leur exemple à la profession des armes, et qui s'acquirent une grande célébrité non-seulement en Grèce, mais partout où le hasard poussa leurs pas. Homère nous les montre déjà établis en Crète, puisqu'il fait dire à Ulysse dans son récit à Pénélope :

« Ici les peuples ne parlent point tous la même langue : « mais on trouve mêlés ensemble l'Achéen, le noble Étéocrète, « le Cydonien, la triple nation Dorienne et les PÉLASGES issus « des dieux. »

D'autre part, en donnant le nom d'*Argos Pélasgique* à la partie de la Thessalie qui est comprise entre les bouches du Pénée et les Thermopyles et qui se prolonge jusqu'à la chaîne du Pinde, Homère semble attester que les Pélasges ont longtemps aussi dominé en ce pays. Il est remarquable enfin qu'il joigne au nom de Jupiter-Dodonéen l'épithète de *Pélasgique :*

« Tout-puissant Jupiter, Jupiter Dodonéen, Jupiter Pélas- « gique ! »

Beaucoup d'auteurs, du reste, qualifient de *Pélasgiques*[1] les populations mêmes de l'Épire, comme pour mieux marquer que la domination des Pélasges s'était étendue sur toute cette contrée. Il est arrivé en outre que la dénomination de *Pélasges*, attribué dans le principe à divers héros individuellement, s'est transportée avec le temps des héros aux pays mêmes [témoins de leurs exploits]. C'est ainsi notamment qu'on en est venu à qualifier Lesbos de *Pélasgienne* et qu'Homère a placé des Pélasges dans le voisinage immédiat des Ciliciens de la Troade :

« Hippothoüs conduisait les belliqueux Pélasges, les Pé- « lasges de la riche et fertile Larisse. »

1. Καὶ au lieu de ἤ. Voy. Hermann : *Opuscula*, t. II, p. 331.

Peut-être même Éphore n'a-t-il placé en Arcadie l'origine de la nation Pélasgique que parce qu'Hésiode lui en avait suggéré l'idée en disant quelque part :

« Les fils du divin Lycaon, né lui-même de PELASGUS. »

Du moins Æschyle, dans sa tragédie des *Suppliantes*, et dans celle des *Danaïdes*, assigne-t-il pour point de départ aux Pélasges Argos, Argos près Mycènes. On sait aussi que le Péloponnèse s'était appelé primitivement la *Pélasgie*, Éphore lui-même le constate et on lit dans l'*Archélaüs* d'Euripide que :

« Le père des cinquante Danaïdes, étant venu dans Argos,
« s'établit en maître dans la ville d'Inachus, et que bientôt, à
« cause de lui, la Grèce apprit à nommer Danai ceux qu'elle
« avait si longtemps salués du nom de PÉLASGES. »

Au dire d'Anticlide maintenant, Lemnos, Imbros et les îles voisines auraient eu les Pélasges pour premiers habitants, et, parmi ces Pélasges, Tyrrhen, fils d'Atys, aurait recruté une partie des compagnons qui le suivirent en Italie. Enfin, s'il faut en croire les *Atthidographes*, les Pélasges seraient venus même en Attique, et, en voyant leurs habitudes errantes, en les voyant toujours prêts, comme des oiseaux de passage, à aller de contrée en contrée, les gens du pays auraient changé leur nom en celui de *Pélarges*[1].

5. La plus grande longueur de la Tyrrhénie, mesurée d'après l'étendue de la côte entre Luna et Osties, est, dit-on, de 2500 stades ou peu s'en faut ; quant à la largeur, qui se prend suivant la direction des montagnes, elle n'atteint pas à moitié de la longueur. On compte en effet depuis Luna jusqu'à Pise plus de 400 stades ; de Pise à Volaterræ 280 stades ; 270 stades de Volaterræ à Poplonium, et de Poplonium à Cossa près de 800 stades ou tout au moins 600, comme le marquent certains auteurs ; mais Polybe assurément se trompe quand il ne compte en tout [jus-

1. Πελαργὸς signifie *cigogne*.

qu'à Cossa][1] que 1330 stades. [Enfin de Cossa à Osties la distance est de 740 stades]. — Des noms de lieux, que nous venons de citer, celui de *Luna* désigne à la fois une ville et un port : les Grecs distinguent également le *port* et la *ville de Séléné*. La ville proprement dite n'est pas grande ; en revanche, le port est très-spacieux et très-beau, il renferme même dans son enceinte plusieurs bassins distincts, ayant tous une grande profondeur d'eau jusqu'auprès des bords, et répond tout à fait à l'idée qu'on pouvait se faire du port militaire d'une nation ayant dominé si longtemps et si loin sur les mers. Il est entouré d'une ceinture de hautes montagnes, du sommet desquelles on découvre devant soi la pleine mer et l'île de Sardaigne en même temps qu'à droite et à gauche s'aperçoit une très-longue étendue de côtes. Dans les mêmes montagnes se trouvent ces fameuses carrières, d'où l'on extrait en si grande quantité et en blocs si énormes, en dalles, en tables, en colonnes d'un seul morceau, ces beaux marbres blancs ou veinés et à teinte verdâtre qui vont ensuite servir à la décoration des somptueux édifices de Rome et des autres villes de l'Italie. Le transport des marbres, en effet, n'offre aucune difficulté sérieuse vu la proximité où se trouvent de la mer les montagnes qui contiennent ces carrières et la possibilité d'achever par le Tibre le trajet commencé par mer. C'est encore la Tyrrhénie qui, de toutes les parties de l'Italie, fournit la plus grande quantité de bois de construction et les poutres les plus droites et les plus longues et elle a l'avantage de pouvoir, par le grand fleuve qui l'arrose, faire descendre ces bois directement des montagnes à la mer. [Dans le voisinage des montagnes de Luna est une autre ville, connue sous le nom de Luca][2]. Entre Luna et Pise, coule le Macrès[3], dont

1. En traduisant ainsi, nous nous conformons à l'explication très-ingénieuse que M. Müller a donnée de ce passage et qui rend au moins l'erreur de Polybe vraisemblable. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 969, col. 1, l. 1. — 2. Cette phrase est un dernier fragment de ce passage du § 11 du chapitre I du présent livre, déplacé par M. Meineke et scindé en deux. — 3. Voy., *Ind. var. lect.*, p. 969, col. 1, l. 13, l'explication paléographique que M. Müller donne de la leçon des Mss., Μάκρης ἐστὶ χωρίον ᾧ πέρατι.

beaucoup d'auteurs font la limite commune de la Tyrrhénie et de la Ligystique. Quant à Pise, elle passe pour un ancien établissement de ces *Pisatæ* du Péloponnèse, qui, en revenant de Troie, où ils avaient accompagné Nestor, furent jetés, dit-on, hors de leur route, les uns, vers Metapontium, les autres précisément sur cette côte de Pisatide. La ville est située entre deux fleuves, l'Arnus et l'Ausar[1], juste à leur confluent : le premier de ces fleuves vient d'Arretium avec un volume d'eau encore considérable, bien que fort diminué, pour s'être, dans le trajet, divisé en trois branches; l'autre descend directement de l'Apennin. A leur confluent, et par l'effet du choc de leurs eaux, les deux fleuves s'élèvent à une telle hauteur qu'ils empêchent absolument de se voir d'une rive à l'autre et opposent par là nécessairement de très-grands obstacles à ce qu'un vaisseau venant de la mer puisse remonter les vingt stades qui séparent Pise de la côte. Suivant une fable qui a cours dans le pays, la première fois que les deux fleuves descendirent des montagnes, les populations leur barrèrent le passage, dans la crainte qu'en unissant leurs eaux ils n'inondassent leurs terres, et les fleuves durent s'engager par serment à ne jamais déborder, ce que du reste ils observèrent scrupuleusement. La ville de Pise paraît avoir été autrefois très-florissante ; aujourd'hui même, elle jouit d'un certain renom grâce à la fertilité de son territoire, à la richesse de ses carrières et à l'abondance de ses bois particulièrement propres aux constructions navales. Naguère elle utilisait ces bois de la sorte et les utilisait pour elle-même, ayant à se défendre des dangers qui la menaçaient du côté de la mer : les Ligyens, plus belliqueux que les Tyrrhéniens, étaient en effet pour eux de méchants voisins, pis que cela, des ennemis attachés à leur flanc et qui se plaisaient à les harceler sans cesse. Mais aujourd'hui que les Romains se bâtissent jusque dans leurs *villàs* des palais aussi somptueux que ceux des anciens rois de Perse, ce sont les constructions de

1. Αὔσαρος au lieu de Αἴσαρος, ancienne correction due à Cluvier.

Rome qui absorbent la plus grande partie de ces bois précieux.

6. Le territoire de Volaterræ est baigné par la mer, quant à la ville même, elle [en est loin] : du fond d'une vallée longue et étroite s'élève une colline très-haute, escarpée de tous les côtés et terminée par une plate-forme ; c'est là, sur ce plateau, qu'a été bâtie l'enceinte fortifiée de la ville. Le chemin par où l'on y monte mesure quinze stades depuis la base de la colline, et est d'un bout à l'autre extrêmement roide et difficile. On vit, du temps de Sylla, un certain nombre de Tyrrhéniens et de proscrits se réunir en ce lieu et, après avoir formé un corps de quatre cohortes, y soutenir un siége de deux ans, pour ne rendre encore la place au bout de ce temps que par composition. Poplonium, petite ville bâtie au haut d'un promontoire élevé, qui avance assez loin dans la mer pour former une véritable presqu'île, eut aussi à la même époque un siége en règle à soutenir. La ville proprement dite est aujourd'hui, à l'exception des temples et de quelques maisons, absolument déserte ; mais le quartier dit *de l'arsenal*, avec son petit port au pied même de la montagne et sa double[1] cale à loger les navires, offre un aspect moins désolé. Je ne crois pas que les anciens Tyrrhènes aient placé une autre de leurs villes sur le bord même de la mer : comme toute cette côte est dépourvue de ports, les premiers colons, naturellement, se tinrent à distance de la mer ou se fortifièrent plus particulièrement de ce côté, pour éviter de se trouver à la merci des pirates. On a placé au pied du même promontoire un *thynnoscopeum* [ou guérite à l'usage des vigies chargées de signaler l'approche des thons]. De Poplonium, on découvre, mais tout à fait dans le lointain, et non sans peine, l'île de Sardaigne, puis, sur un plan plus rapproché, à 60 stades à peu près en deçà de la Sardaigne, l'île de Cyrnos ; plus distinctement enfin, vu qu'elle est beaucoup plus voisine du continent, l'île d'Æthalie qui se trouve à 300 stades environ

1. Voy. *Vindic. Strabon.*, p. 51, les raisons que donne M. Meincke pour justifier la suppression qu'il fait du mot διὸ au commencement de cette phrase.

de la côte, c'est-à-dire à la même distance où elle est de Cyrnos. C'est aussi à Poplonium qu'il est le plus commode de s'embarquer lorsqu'on veut passer dans l'une ou l'autre de ces îles. Du haut de la ville, où nous étions monté exprès, nous les avons reconnues toutes les trois, en même temps que nous découvrions du côté de la campagne un certain nombre de mines abandonnées. Nous avons vu de là aussi les forges où l'on travaille le fer apporté d'Æthalie. Quelque chose en effet empêche que le minerai ne soit fondu convenablement dans les fourneaux de l'île, et, à cause de cela, on le transporte sur le continent aussitôt après l'avoir extrait de la mine. Ce n'est pas là du reste le seul fait étrange que l'on observe à Æthalie, il peut arriver, par exemple, qu'avec le temps les mines qu'on y exploite se remplissent de nouveau, comme on dit que la pierre se reforme dans les *platamons* de l'île de Rhodes, le marbre dans les carrières de Paros et le sel dans ces mines de l'Inde dont parle Clitarque. De ce qui précède, il résulte qu'Ératosthène a eu bien tort de prétendre qu'on n'apercevait du continent ni Cyrnos ni la Sardaigne, et Artémidore bien tort aussi de rejeter ces deux îles à 1200 stades en pleine mer : car, à une telle distance, ces îles, distinctes peut-être pour d'autres yeux, n'auraient certainement pas pu être aperçues des nôtres aussi nettement qu'elles l'ont été, surtout Cyrnos. Il existe sur la côte d'Æthalie un port appelé *Argôus portus*, du nom, soi-disant, du navire Argo : on prétend qu'en cherchant la demeure de la déesse Circé, que Médée voulait voir, Jason aborda en ce lieu; on veut même que les gouttes d'huile tombées des *strigilles* dont se servaient les Argonautes aient formé, en se pétrifiant, ces cailloux de plusieurs couleurs que l'on voit sur la plage. Des traditions comme celles-ci confirment, on l'avouera, ce que nous avons déjà dit, que toutes les fables contenues dans les poëmes d'Homère ne sont pas le produit de son imagination, mais qu'il y a dans le nombre beaucoup de traditions locales recueillies par lui et auxquelles il n'a rien changé, si ce n'est qu'il a habituellement, en augmentant les distances, reculé dans un lointain mer-

veilleux le théâtre de la fiction; qu'il a de la sorte transporté dans l'Océan les aventures de Jason, comme il avait fait celles d'Ulysse, se fondant sur ce que la tradition prêtait à ce héros, ainsi qu'à Ulysse et à Ménélas, de longues et interminables *erreurs*. — Voilà ce que nous avions à dire au sujet d'Æthalie.

7. L'île de Cyrnos, que les Romains nomment *Corsica*, est un pays affreux à habiter, vu la nature âpre du sol et le manque presque absolu de routes praticables, qui fait que les populations, confinées dans les montagnes et réduites à vivre de brigandages, sont plus sauvages que des bêtes fauves. C'est ce qu'on peut, du reste, vérifier sans quitter Rome, car il arrive souvent que les généraux romains font des descentes dans l'île, attaquent à l'improviste quelques-unes des forteresses de ces barbares et enlèvent ainsi un grand nombre d'esclaves; on peut alors observer de près la physionomie étrange de ces hommes farouches comme les bêtes des bois ou abrutis comme les bestiaux, qui ne supportent pas de vivre dans la servitude, ou qui, s'ils se résignent à ne pas mourir, lassent par leur apathie et leur insensibilité les maîtres qui les ont achetés, jusqu'à leur faire regretter le peu d'argent qu'ils leur ont coûté. Il y a cependant certaines portions de l'île qui sont, à la rigueur, habitables, et où l'on trouve même quelques petites villes, telles que Blésinon, Charax, Eniconiæ et Vapanes. Quant à ses dimensions, elles sont, au dire du *Chorographe*, de 160 milles en longueur et de 70 milles en largeur. Or, le même auteur prête à la Sardaigne une longueur de 220 milles et une largeur de 98. Suivant d'autres, Cyrnos aurait environ 3200 stades de circuit, et la Sardaigne en aurait 4000. Cette dernière île, dont une grande partie est âpre et stérile, et se trouve en proie, qui plus est, à des troubles continuels, ne laisse pas que d'offrir sur beaucoup d'autres points des terres excellentes et propres à toute espèce de culture, principalement à la culture du blé. Elle contient aussi plusieurs villes; deux, entre autres, qui sont véritablement importantes, Caralis et Sulchi. Disons pourtant que cette fertilité du sol est contre-balancée

par un inconvénient grave : le pays est malsain, l'été, et il l'est surtout dans les cantons les plus fertiles. De plus, les mêmes cantons sont exposés aux incursions continuelles des montagnards, lesquels sont connus aujourd'hui sous le nom de *Diagesbéens* [1], après l'avoir été longtemps sous celui de *Iolaéens;* car on prétend que Iolaüs visita ces parages en compagnie de quelques Héraclides et qu'il s'établit au milieu des populations barbares de l'île, toutes d'origine tyrrhénienne. Dans la suite, ces peuples furent assujettis par les Phéniciens, les Phéniciens de Carthage; ils leur prêtèrent naturellement leur concours lors des guerres de Carthage contre Rome; mais, les Carthaginois ayant été vaincus, l'île entière passa sous la domination romaine. Les populations de la montagne forment quatre nations ou tribus principales : les Parates, les Sossinates, les Balares et les Aconites. Ces barbares habitent le creux des rochers et ne se donnent pas la peine d'ensemencer ce qu'ils possèdent de bonnes terres, aimant mieux dévaster celles des populations agricoles de l'île même ou de la côte située vis-à-vis, de la côte de Pisatide surtout où ils font de fréquentes descentes. Les préteurs romains qu'on envoie dans l'île s'opposent bien quelquefois à ces déprédations, mais quelquefois aussi ils s'abstiennent de le faire, vu l'inconvénient grave qu'il y aurait à entretenir d'une façon permanente un corps de troupes dans des localités insalubres. Il leur reste, d'ailleurs, la ressource d'user de certains stratagèmes; ils épient le moment, par exemple, où, après une expédition productive, ces barbares se rassemblent pour passer, suivant la coutume nationale, plusieurs jours de suite en réjouissances et en festins, et, fondant sur eux à l'improviste, ils en enlèvent un grand nombre. — La Sardaigne produit une race de béliers qui ont, au lieu de laine, des poils semblables à ceux des chèvres; on les appelle *musmons*, et les naturels se servent de leurs peaux en guise de cuirasses. La *pelte*, ou bouclier rond, et la dague complètent l'armure.

1. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 969, col. 1, l. 40, l'usage que M. Müller a fait de ce nom inconnu pour corriger un passage désespéré d'Étienne de Byzance.

8. De toute la côte comprise entre Poplonium et Pise on aperçoit passablement bien les trois îles dont nous venons de parler : elles sont de forme allongée et presque parallèles entre elles, étant tournées toutes les trois vers le midi, autrement dit du côté de la Libye; mais, sous le rapport de l'étendue, Æthalie est bien inférieure aux deux autres. Du point le plus rapproché de la côte de Libye, le trajet jusqu'en Sardaigne est de 300 milles[1], au dire du *Chorographe*. La ville de Cossæ[2], qui succède à Poplonium, est située un peu au-dessus de la mer. On aperçoit au fond d'un golfe un mamelon d'une certaine hauteur; c'est là, sur ce mamelon, qu'est bâtie la ville; le port d'Hercule est au pied, et il y a dans le voisinage une lagune ainsi qu'un *thynnoscopeum* placé au bord du promontoire qui domine le golfe; car les thons, alléchés non-seulement par les glands, mais aussi par le *murex*, rangent la terre de très-près depuis la mer Extérieure jusqu'à la Sicile. Si maintenant nous longeons la côte entre Cossæ et Ostia, nous voyons s'y succéder les petites places de Gravisci, de Pyrgi, d'Alsium et de Fregena. Il y a 300 stades de Cossæ à Gravisci, et dans l'intervalle se trouve une localité appelée Regis-Villa, laquelle passe pour avoir servi de résidence à un ancien chef pélasge nommé Maleus[3], qui, après avoir régné un certain temps sur une colonie pélasgique établie en ce lieu, serait parti de là pour se rendre à Athènes. C'étaient aussi des Pélasges, on l'a vu, qui avaient fondé Agylla. Un peu moins de 180 stades séparent Gravisci de Pyrgi. Le port de Cæré n'est qu'à 30 stades en deçà de cette dernière ville et contient un temple d'Ilythie, de fondation pélasgique, temple naguère fort riche, mais qui fut pillé par Denys, tyran de Sicile, lors de son expédition contre Cyrnos. Enfin l'on compte 260 stades de distance entre Pyrgi et Ostie et c'est dans l'intervalle que sont situés Alsium et Fregena. — Ici s'arrêtera notre description du littoral de la Tyrrhénie.

1. Gossellin et Groskurd veulent, d'après l'autorité de Pline, qu'on lise ici 200 au lieu de 300 milles. — 2. M. Meineke écrit partout Κόσαι, *Cosæ*. Voy. les raisons qu'il en donne, *Vind. Strabon.*, p. 50. — 3. Voy. sur ce nom Hermann : *Opusc.*, t. V, p. 265.

9. Passons aux villes de l'intérieur : indépendamment de celles que nous avons déjà nommées, nous y trouvons Arretium, Perusia, Volsinii et Sutrium, sans compter maintes petites places, telles que Blera, Ferentinum, Falerium ou Faliscum[1], Nepita, Statonia et plusieurs autres encore qui s'offrent à nous, les unes dans leur état primitif, les autres avec le rang de colonies romaines, d'autres enfin à l'état de villes déchues, comme voilà Véies et Fidènes, à qui les Romains ont fait expier la trop longue durée de leurs guerres. Suivant quelques auteurs, les habitants de Falerii ne seraient pas Tyrrhéniens d'origine; ils formeraient une nation à part, la nation des Falisques[2]. On parle aussi d'une ville du nom de Falisci dont les habitants parlent une langue particulière; mais [ce n'est pas Falerii qu'on entend désigner], c'est la ville d'Æquum Faliscum, qui se trouve sur la voie Flaminienne, entre Ocricli et Rome. Au pied du mont Soracte, s'élève la ville de Feronia, ainsi nommée d'une divinité indigène, la déesse Feronia, en grand honneur dans tous les pays circonvoisins et qui a son temple dans la ville même. Ce temple est le théâtre d'une cérémonie étrange : on y voit certains adeptes, possédés de l'esprit, du souffle de la déesse, parcourir nu-pieds, et sans paraître ressentir aucune douleur, un long espace de terrain couvert de charbons ardents et de cendre chaude. Et ce spectacle, ainsi que le *conventus* ou assemblée politique qui se tient tous les ans à Feronia, ne manque jamais d'attirer dans cette ville une grande affluence de monde. Mais de toutes les villes que nous avons nommées celle qui est située le plus avant dans l'intérieur est Arretium. Elle touche en quelque sorte aux montagnes; aussi est-elle à 1200 stades de Rome. Clusium, [qui n'est pas si loin], en est encore à 800 stades. Pérouse est dans le même canton, tout près de ces deux villes. Le grand nombre de lacs, et de lacs immenses, que

1. Καὶ Φαλέριον [au lieu de Φαλέριοι] ἢ Φαλίσκον (au lieu de καὶ Φ.). Voy. *Ind. var. lect.*, p. 969, col. 2, l. 3 et 7. — 2. Sur tout ce passage difficile, voy. la longue note de M. Müller (*ibid.*, p. 969, col. 2, l. 7) qui résume toutes les opinions des précédents commentateurs. Notre traduction n'est pas du reste tout à fait conforme à son explication.

contient la Tyrrhénie, contribue encore à enrichir cette contrée. On navigue, en effet, sur ces lacs [comme sur la mer], et ils nourrissent, avec une quantité prodigieuse de poissons, une foule d'oiseaux aquatiques; de plus, des cargaisons entières de *typhé*, de *papyrus* et d'*anthèle*[1] descendent jusqu'à Rome par les différents affluents qu'ils envoient au Tibre. On distingue entre autres le lac Ciminien, les lacs de Vulsinii et de Clusium et le lac Sabata, qui se trouve être le plus rapproché de Rome et de la mer, comme le lac Trasumenne, qui est près d'Arretium, s'en trouve naturellement le plus éloigné. C'est près de ce dernier lac que débouche l'un des deux défilés par où une armée venant de la Gaule cisalpine peut entrer en Tyrrhénie, et celui-là justement que franchit Annibal. L'autre, auquel on arrive par la route d'Ariminum après avoir traversé toute l'Ombrie, est incomparablement plus facile, vu que les montagnes s'abaissent sensiblement sur ce point; mais, comme les débouchés de ce second défilé étaient gardés avec soin, Annibal s'était vu forcé de prendre le chemin le plus difficile; ce qui n'empêcha pas du reste qu'après avoir battu Flaminius dans plusieurs engagements très-vifs il ne réussît à s'emparer du passage. Les eaux thermales, très-abondantes en Tyrrhénie, sont une richesse de plus pour ce pays, d'autant que leur proximité de Rome n'y attire guère moins de monde qu'à Baïes, où se trouvent, comme on sait, les eaux les plus célèbres de toute l'Italie.

10. La Tyrrhénie est bordée, du côté de l'est, par l'Ombrie, laquelle part de l'Apennin, voire même de plus loin, et se prolonge jusqu'à l'Adriatique. Dès Ravenne en effet, tout le littoral de l'Adriatique est habité par les Ombres ou Ombriens, et ce sont eux qui peuplent, non-seulement les environs de cette ville, mais toutes les localités à la suite, et Sarsina, et Ariminum, et Sena[2]. D'après nous,

1. M. Meyer avoue (*Botan. Erläuterungen zu Strabons Geogr.*, p. 22) qu'il désespère de pouvoir identifier convenablement les plantes aquatiques dont Strabon parle i i, surtout la première et la troisième. — 2. Nous supprimons avec les derniers éditeurs le nom suivant, καὶ Μάρινον, interpolation évidente

l'Ombrie comprendrait même encore le fleuve Æsis, le mont Cingule, la ville de Sentinum, le fleuve Métaure et le lieu appelé *Fortunæ Fanum* ou le Temple de la Fortune, car c'est dans ce canton-là précisément que passait la limite qui séparait, du côté de l'Adriatique, l'ancienne Italie de la Celtique. Disons pourtant que cette limite a été plus d'une fois déplacée par la volonté des chefs de l'État; qu'ainsi, après avoir été fixée primitivement au cours de l'Æsis, elle a fini par être reportée jusqu'au Rubicon (l'Æsis coule entre Ancône et Sena, et le Rubicon entre Ariminum et Ravenne, pour aller du reste se jeter tous deux dans l'Adriatique). Enfin, aujourd'hui, bien qu'on n'ait que faire de s'occuper d'une semblable question de limites, puisque le nom d'*Italie* s'applique à tout le pays jusqu'aux Alpes, il demeure constant pour tout le monde que l'Ombrie propre s'étend jusqu'à Ravenne, le fond de la population de cette ville étant d'origine ombrique ou ombrienne. Que si, maintenant, l'on compte 300 stades de Ravenne à Ariminum et 1350 stades d'Ariminum à Ocricli et au Tibre, en suivant la voie Flaminienne qui mène à Rome par l'Ombrie, le tout ensemble nous représentera la *longueur* de cette contrée; mais de sa *largeur*, nous ne dirons rien, si ce n'est qu'elle est très-variable. En fait de villes, les plus considérables que renferme l'Ombrie cisapennine sont, à commencer par celles de la voie Flaminienne, Ocricli près du Tibre, Larolum[1], Narnie sur le Nar (navigable uniquement pour de petites embarcations, le Nar, après avoir traversé cette ville, va se jeter dans le Tibre un peu au-dessus d'Ocricli), Carsuli enfin et Mevania sur le Teneas, autre rivière qui ne peut porter aussi que de petites embarcations, mais qui suffit pourtant à transporter jusqu'au Tibre les récoltes de la plaine. Nous nommerons encore quelques localités, telles que Forum Flaminium, Nucérie, centre d'une grande fabri-

puisque la fondation de Saint-Marin date du sixième siècle de l'ère chrétienne. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 969, col. 2, l. 51. — 1. Nom désespéré mais que nous maintenons, parce que, comme dit M. Müller, « *Fortasse rivuli nomen prope Ocriculos in Tiberim exeuntis latet.* »

cation de vases et d'ustensiles en bois, et Forum Sempronium, qui ont dû à leur situation sur une grande voie de communication, bien plus qu'à leur importance politique, l'accroissement de leur population. A droite, maintenant, de la voie Flaminienne, en allant d'Ocricli à Ariminum, nous rencontrons les villes d'Interamna, de Spoletium, d'Æsium[1] et de Camertès, cette dernière en pleines montagnes, et dans la partie de la chaîne qui forme la frontière entre l'Ombrie et le territoire Picentin. Enfin de l'autre côté de la route se trouvent Amérie et la ville de Tuder, dont la situation est très-forte, Ispellum aussi, et, dans le voisinage même du col [qui donne accès en Tyrrhénie], Iguvium. Tout ce pays est fertile, un peu trop montagneux cependant; aussi produit-il pour la nourriture de ses habitants plus d'épeautre que de froment. La Sabine, qui fait suite à l'Ombrie, et qui la borde, comme celle-ci borde la Tyrrhénie, est également très-montagneuse. De même dans le Latium, les parties qui avoisinent la Sabine et l'Apennin sont plus âpres que le reste du pays. Mais, tandis que la Sabine et le Latium, qui commencent l'un et l'autre au Tibre et à la Tyrrhénie, ne dépassent pas l'Apennin et s'arrêtent précisément au point où ces montagnes commencent à décrire une ligne oblique par rapport à l'Adriatique, l'Ombrie, comme on l'a vu, dépasse la chaîne de l'Apennin et ne s'arrête qu'à la mer. — Ce que nous avons dit suffit du reste à faire connaître le pays occupé par la nation des Ombres ou Ombriens.

CHAPITRE III.

La Sabine ou pays des Sabins est une contrée étroite, s'étendant sur une longueur de 1000 stades depuis les bords du Tibre et la petite ville de Nomentum jusqu'à

1. Voy. les raisons que donne M. Müller (*Ind. var. lect.*, p. 969, col. 2, l. 66) pour qu'on maintienne la forme Αἴσιον donnée par les Mss.

la frontière des Vestins. Ses villes, d'ailleurs assez rares, sont toutes aujourd'hui bien déchues de ce qu'elles étaient, et cela par suite de cet état de guerre continuel. Nommons pourtant Amiternum, et Reate qui a dans son voisinage le bourg d'Interocrea et les eaux de Cotiliæ, eaux froides très-efficaces contre certaines affections, soit qu'on les boive, soit qu'on les emploie sous forme de bains. Fóruli, qui appartient encore à la Sabine, n'est en revanche qu'une enceinte de rochers plus propre à abriter des partisans en temps de guerre civile qu'à recevoir un établissement [régulier et permanent]. Cures aussi, qui n'est plus aujourd'hui qu'une simple bourgade, devait être anciennement une cité illustre, puisqu'elle avait donné à Rome deux de ses rois, Titus Tatius et Numa Pompilius, et que c'est du nom même de ses habitants, Kyrites ou *Quirites,* que se servent à Rome les orateurs en s'adressant au peuple. Quant à Trebula, à Eretum et à d'autres localités aussi peu importantes, c'est parmi les bourgs également, bien plutôt que parmi les villes, qu'il convient de les ranger. — Dans toute la Sabine, le sol est merveilleusement propre à la culture de l'olivier et de la vigne ; il produit aussi beaucoup de gland. En outre toute espèce de bétail prospère dans ses pâturages d'une façon singulière, les mulets de Reate notamment jouissent d'une renommée vraiment prodigieuse. Car, s'il est juste de dire en thèse générale que l'Italie est une contrée éminemment propre à l'*élève* des bestiaux et à l'agriculture, il est constant aussi que les espèces que produit telle partie de l'Italie l'emportent infiniment sur les espèces produites dans telle autre. Les Sabins sont de race très-ancienne, de race autochthone ; il paraît même que les Picentins et les Samnites sont issus de deux colonies sabines, tout comme la nation des Lucaniens est issue d'une colonie samnite, et la nation des Brettiens d'une colonie lucanienne. Or, on s'explique par cette haute et antique origine[1] l'énergie, l'héroïsme

1. Il nous a semblé que la leçon vulgaire τὴν δ' ἀρχαιότητα donnait un sens passable et qu'on pouvait se dispenser de recourir à la conjecture de Groskurd τὴν δ' ἀρχαιότητος.

avec lequel les Sabins ont résisté jusqu'à présent à toutes les épreuves et qui faisait déjà dire à l'historien Fabius que Rome n'avait commencé à jouir de ses richesses qu'à partir du moment où elle avait réduit à l'impuissance ces indomptables ennemis. La Sabine est traversée par la voie Salárienne, voie d'ailleurs assez courte[1]; de plus, la voie Nomentane, qui part, elle aussi, de la porte Colline, vient rejoindre la voie Salarienne près d'Eretum, un des bourgs de la Sabine.

2. Le *Latium* actuel, qui fait suite à la Sabine, comprend, avec la ville de Rome, beaucoup d'autres villes qui ne faisaient point partie de l'ancien Latium. A l'époque, en effet, où Rome fut fondée, il existait déjà dans le pays environnant un certain nombre de peuples formant autant d'États plus ou moins considérables : tels étaient les Æques, les Volsques, les Herniques et les Aborigènes, voisins immédiats de Rome, les Rutules de l'antique Ardée, d'autres encore et jusqu'à de simples bourgs, dont les populations, entièrement *autonomes* ou indépendantes, n'appartenaient à aucun corps de nation. [Au sujet de la fondation de Rome] voici ce que marque la tradition. Énée, accompagné d'Anchise, son père, et de son jeune fils Ascagne, aborde à Laurentum dans le voisinage d'Osties et de l'embouchure du Tibre, et, s'avançant dans l'intérieur du pays à une distance de 24 stades environ, y fonde une ville. Survient Latinus : c'était le roi des Aborigènes, peuple alors établi aux lieux mêmes où Rome s'élève aujourd'hui; il obtient le secours d'Énée et de ses compagnons contre les Rutules d'Ardée, ses voisins (la distance entre Rome et Ardée est de 160 stades), remporte la victoire et fonde tout à côté de la ville nouvelle une autre ville à laquelle il donne le nom de sa propre fille, Lavinie. Mais les Rutules étant revenus à la charge, un second combat s'engage et Latinus est tué. Énée le venge en battant les Rutules, puis réunissant les sujets de Latinus et

1. Voy. la note de M. Müller sur ces mots οὐ πολλὴ οὖσα, que Kramer proposait d'appliquer à la voie Nomentane; et, en même temps, sur l'explication qu'en donne M. Meineke, cf. *Vind. Strab.*, p. 52.

les siens sous la dénomination commune de *Latins*, il règne à la place de son allié. Roi à son tour par la mort de son père et de son aïeul, Ascagne fonde la ville d'Albe sur le mont Albain, montagne située, comme Ardée, à 160 stades de Rome, et sur laquelle les Romains, unis aux Latins, ou du moins l'assemblée générale de leurs magistrats, ont de tout temps offert le sacrifice solennel à Jupiter : durant le sacrifice, un jeune patricien, revêtu momentanément du pouvoir, est préposé à la garde de la ville. A quatre cents ans de là se placent les traditions relatives à Amulius et à son frère Numitor, traditions qui, à côté de fables évidentes, nous offrent des faits plus authentiques. Ainsi, il est constant que ces deux princes avaient hérité en commun des droits des descendants d'Ascagne sur le royaume d'Albe, lequel s'étendait alors jusqu'au Tibre ; que le plus jeune, Amulius, après avoir évincé son frère aîné, régna seul, et que, des deux enfants qu'avait Numitor, un fils et une fille, il fit tuer le fils traîtreusement dans une partie de chasse, et voua la fille au culte de Vesta pour s'assurer qu'elle n'aurait jamais d'enfant, car les fonctions de *vestale* lui imposaient la loi de rester vierge. Il arriva cependant que Rhea Silvia (c'est ainsi qu'on appelle la fille de Numitor) fut séduite et qu'elle ne put cacher son crime à Amulius, ayant mis au monde deux jumeaux. Par égard pour Numitor, Amulius ne l'envoya pas au supplice, il se borna à l'emprisonner, mais fit, suivant la coutume du pays, exposer ses enfants sur les bords du Tibre. Ici la fable ajoute que les deux enfants étaient fils de Mars, que, sur les bords du fleuve où ils étaient exposés, on vit une louve les allaiter comme elle eût fait ses petits, qu'un certain Faustule, l'un des nombreux porchers qui faisaient paître alors leurs troupeaux le long du fleuve, les recueillit, les fit nourrir chez lui, et appela l'un Romulus et l'autre Remus[1] : ce qu'il faut entendre vraisemblablement de quelque seigneur de la cour d'Amulius qui aura recueilli en effet les jeunes princes et les aura

1. En grec, *Romus*. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 970, l. 41.

fait élever. Quoi qu'il en soit, les deux frères parvenus à l'âge d'homme attaquèrent Amulius et ses fils, les mirent à mort, rétablirent Numitor sur son trône, puis, retournant aux lieux où ils avaient été élevés, y fondèrent Rome. Ce fut pourtant plus par nécessité que par choix qu'ils bâtirent leur ville dans l'emplacement où nous la voyons, car l'assiette du lieu n'était guère forte par elle-même et ses environs n'offraient ni assez de terres disponibles pour former à la ville nouvelle un territoire convenable, ni assez d'habitants pour lui fournir une population suffisante, les voisins de Rome étant dès longtemps habitués à l'isolement et à l'indépendance et devant rester aussi étrangers, aussi indifférents à l'égard de cette ville naissante, dont ils touchaient pourtant en quelque sorte les remparts, qu'ils l'avaient toujours été à l'égard d'Albe. Telles étaient les dispositions de Collatie, d'Antemnæ, de Fidènes, de Lavicum et d'autres localités semblables situées toutes dans un rayon de 30 à 40 stades de Rome, guère plus, et qui formaient, non pas comme aujourd'hui de simples bourgades, ou même de simples propriétés particulières, mais autant de petites cités. Il y a effectivement entre la cinquième et la sixième pierre milliaire à partir de Rome un lieu appelé *Phesti*[1], où l'on croit que passait alors l'extrême frontière du territoire romain et où les prêtres, gardiens de la tradition, célèbrent actuellement encore, pour la répéter le même jour dans plusieurs autres localités considérées aussi comme des points de l'ancienne frontière, la cérémonie ou procession de l'*Ambarvale*. [On sait le reste :] pendant la fondation même de la ville, une querelle s'engage entre les deux frères et Rémus est tué. Puis, une fois la ville fondée, Romulus y attire des hommes de tout pays en faisant d'un bois situé entre la citadelle et le Capitole un lieu d'asile et en proclamant citoyen romain quiconque y viendra des pays d'alentour chercher un refuge. Seulement, comme les nations voisines lui

1. L'une des plus ingénieuses restitutions de M. Müller est assurément celle qui consiste à lire, au lieu de τόπος Φῆστοι, nom absolument inconnu, τόπος πρὸς] Σέχστῳ, (Σεχστίῳ), *ad Sextum*.

refusent des femmes pour ses sujets, il fait annoncer une grande cérémonie religieuse, des jeux hippiques en l'honneur de Neptune (ces jeux se célèbrent encore aujourd'hui), et, profitant du grand nombre de curieux accourus à Rome de toute part, et surtout de chez les Sabins, il fait enlever par ses gens, pour satisfaire au désir qu'ils ont de se marier, toutes les jeunes filles qui se trouvent parmi les spectateurs. Titus Tatius, le roi de Cures, qui veut d'abord poursuivre par les armes la vengeance de cet outrage, finit par conclure avec Romulus un traité, en vertu duquel il est admis au partage du trône et du gouvernement. Mais il est tué par trahison à Lavinium et Romulus règne seul du consentement des Kyrites. Enfin Romulus étant mort à son tour a pour successeur Numa Pompilius, concitoyen de Tatius. — Telle est la tradition la plus accréditée sur la fondation de Rome.

3. Une autre tradition plus ancienne, et alors toute mythique, fait de Rome une colonie arcadienne, fondée par Évandre. Suivant cette tradition, Hercule, revenant d'Ibérie avec les troupeaux de Géryon, reçut l'hospitalité dans la maison d'Évandre. Informé par une révélation de Nicostrate, sa mère (laquelle possédait le don de la divination), que le héros, une fois ses travaux accomplis, était destiné à devenir dieu, Évandre fit part de ce secret à Hercule, puis lui dédia un temple et célébra en son honneur un premier sacrifice dont les rites, purement grecs, se sont conservés et se retrouvent aujourd'hui encore dans le culte d'Hercule, tel qu'on le célèbre à Rome. Or c'est précisément de cette circonstance des formes grecques du culte d'Hercule à Rome que Cœlius, historien latin, tire la preuve que Rome elle-même était d'origine hellénique. Ajoutons que la mère d'Évandre reçoit également à Rome des honneurs divins, car c'est elle qui, sous un autre nom, sous le nom de *Carmenta*[1], figure parmi les Nymphes.

4. L'ancien Latium ne comprenait donc qu'un petit nombre de peuples et la plupart de ceux qu'on a désignés

1. Coray et Meineke ont substitué Καρμέντην à la leçon des Mss. Καρμέντιν.

depuis sous le nom de *Latins* étaient dans le principe complétement indépendants de Rome. Mais, plus tard, rendant hommage à la supériorité de Romulus et des rois, ses successeurs, tous firent leur soumission; on vit les Æques, les Volsques, les Herniques, et, avant eux, les Rutules et les Aborigènes, auxquels il faut même ajouter encore les Ariciens, les Aurunces et les Privernates[1], subir la domination des Romains et le nom de *Latium* embrasser alors toute l'étendue des pays qu'occupaient ces différents peuples. Le territoire des Volsques confinait au Latium proprement dit par la plaine Pomentine et par cette ville d'Apiola, que Tarquin l'Ancien détruisit de fond en comble; le territoire des Æques, qui touchait plutôt à la partie occupée par les Kyrites, avait eu de même ses villes ravagées par Tarquin en personne, dont le fils pendant ce temps-là enlevait d'assaut Suessa, capitale des Volsques. Quant au territoire des Herniques, il s'étendait du côté de Lanuvium, d'Albe, et jusque dans le voisinage de Rome, dont Aricie, Tellènes et Antium n'étaient guère éloignées non plus. Enfin, les Albains, qui avaient commencé par être cordialement unis aux Romains (ce qui se conçoit de peuples parlant la même langue et Latins aussi d'origine), les Albains qui, tout en formant un royaume à part, se trouvaient avoir avec Rome bien des liens communs, maintes alliances de famille, notamment, et la célébration des sacrifices du mont Albain et la jouissance de certains priviléges politiques, s'étaient vu attaquer à leur tour et avaient eu leur ville, sauf le temple, rasée de fond en comble, tandis qu'eux-mêmes étaient inscrits au nombre des citoyens romains. Tel fut, du reste, le sort commun de toutes les villes autour de Rome qui se montrèrent impatientes du joug, elles furent ou entièrement détruites, ou écrasées sans pitié; on en cite pourtant quelques-unes qui, par leur dévouement au peuple romain, méritèrent de recevoir de leur puissant allié un sensible accroissement de territoire.

1. Kramer et Meineke rejettent ces trois derniers noms comme des additions marginales, et il faut convenir que la manière barbare dont ils sont écrits dans les Mss. donne lieu de le penser.

Bref, le nom de *Latium* qui anciennement ne dépassait pas, le long de la côte, le promontoire Circæen et qui se trouvait aussi, dans l'intérieur, restreint à une étendue de pays fort peu considérable, embrasse aujourd'hui tout le littoral compris entre Osties et Sinuessa, et a fini par s'étendre, du côté de l'intérieur, jusqu'à la Campanie et aux frontières des Samnites, des Pélignes et d'autres peuples encore, habitant comme ceux-ci l'Apennin.

5. Le Latium [actuel] est une contrée généralement riche et fertile; il faut excepter pourtant certaines parties du littoral qui sont ou bien marécageuses et insalubres, comme le territoire d'Ardée et le pays qui s'étend entre Antium et Lanuvium jusqu'à Pometia, comme tel point aussi du territoire de Setia et des environs de Tarracine et du mont Circæum, ou bien montagneuses et d'une nature alors trop âpre, trop rocailleuse. Encore s'en faut-il bien que ces parties du littoral soient complétement incultes et improductives, puisqu'on y trouve soit de gras pâturages, soit de riches cultures propres aux terrains marécageux ou montagneux, témoin Cæcube, dont le sol, malgré sa nature marécageuse, convient admirablement à l'espèce de vigne dite *dendrites* et produit de si excellent vin. Dans l'énumération qui va suivre des principales villes du Latium, nous commencerons par le littoral. La première de ces villes, Osties, n'a point de port, et cela à cause des atterrissements formés à l'embouchure du Tibre par le limon que charrient le fleuve et ses nombreux affluents; il faut donc (ce qui n'est pas sans danger) que les bâtiments venant du large jettent l'ancre à une certaine distance de la côte et restent ainsi exposés à toute l'agitation de la pleine mer. Mais l'appât du gain fait surmonter tous les obstacles : il y a à Osties une foule d'embarcations légères toujours prêtes, soit à venir prendre les marchandises des navires à l'ancre, soit à leur en apporter d'autres en échange, ce qui permet à ces navires de repartir promptement, sans avoir eu même à entrer dans le fleuve. Il n'est pas rare pourtant que les navires, après avoir été allégés ainsi d'une partie de leur cargaison, s'engagent dans

le fleuve et remontent jusqu'à Rome, à 190 stades de la côte[1]. C'est Ancus Marcius qui a été le fondateur d'Osties. A cette ville, dont nous n'avons rien de plus à dire, en succède une autre, Antium, qui n'a point de port non plus. Bâti sur les rochers, à 260 stades d'Osties, Antium est actuellement le lieu de plaisance des empereurs, la résidence préférée où ils viennent, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, se reposer des affaires publiques. En vue de ces fréquents séjours des princes, on y a construit un très-grand nombre d'édifices somptueux. Les Antiates possédèrent longtemps une marine puissante et leurs vaisseaux prenaient part encore aux pirateries des Tyrrhéniens, qu'eux-mêmes comptaient déjà parmi les sujets du peuple romain. Cela est si vrai que le roi Alexandre députa tout exprès à Rome pour s'y plaindre d'eux; plus tard encore, le roi Démétrius faisait dire aux Romains, en leur renvoyant quelques-uns de ces pirates qui s'étaient laissé prendre, qu'il leur restituait volontiers ces prisonniers à cause des liens de parenté qui unissaient Rome à la Grèce, mais qu'il ne pouvait approuver que les dominateurs de l'Italie exerçassent en même temps la piraterie, ni qu'un peuple qui avait érigé chez lui, en plein Forum, un temple aux Dioscures et qui honorait ces dieux, comme le monde entier, sous le nom de *Dieux sauveurs*, envoyât piller les côtes de la Grèce, leur patrie. Sur quoi les Romains interdirent pour toujours cette pratique aux habitants d'Antium. Entre Osties et Antium, juste à moitié chemin, s'offre à nous la ville de Lavinium avec un Aphrodisium ou temple de Vénus commun à tous les peuples latins, mais confié plus particulièrement aux soins des Ardéates, qui y tiennent toujours un intendant. Puis vient Laurentum et, au-dessus de ces villes, à 70 stades de la mer, Ardée, principal établissement des Rutules : tout près d'Ardée est un autre Aphrodisium, où les Latins tiennent aussi certaines réunions

1. Voy., *Ind. var. lect.*, p. 970, col. 2, l. 12, la manière dont M. Müller restitue ce passage

solennelles. Malheureusement les Samnites[1] ont ravagé tout ce pays et il ne reste plus, à proprement parler, que des vestiges de ces différentes villes, vestiges encore glorieux cependant grâce au souvenir toujours présent d'Énée et à ces cérémonies religieuses qui datent, suivant la tradition locale, de l'époque même du héros.

6. Après Antium, 190 stades plus loin, on rencontre le Circæum ou mont Circæen, qui, placé comme il est entre la mer et les marais, offre, dit-on, l'aspect d'une île. On ajoute (mais n'est-ce pas alors pour mieux approprier l'état des lieux à la fable de Circé?), on ajoute que les flancs de cette montagne sont couverts d'herbes et de plantes de toute espèce. Il y a d'ailleurs dans la petite ville [de Circæum] un temple dédié à Circé, ainsi qu'un autel de Minerve; on y montre même, à ce qu'on assure, certaine coupe ayant appartenu jadis à Ulysse. Dans l'intervalle d'Antium au mont Circæen les points remarquables sont l'embouchure du fleuve Storas, et, tout à côté, une petite rade où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. Puis vient une plage exposée au plein Africus qui n'offre pas d'autre refuge qu'un très-petit hâvre au pied même du Circæum : juste au-dessus de cette plage s'étend la plaine Pomentine. Le reste de la côte jusqu'à la ville de Sinuessa[2], qui, avons-nous dit, appartient encore au Latium, était occupé dans le principe par les Ausones, alors maîtres de la Campanie, et, au delà des Ausones, par les Osques, qui de leur côté possédaient une partie du territoire campanien. Il est arrivé à ces deux peuples quelque chose d'étrange; la langue des Osques a survécu au peuple qui la parlait et s'est conservée chez les Romains, si bien qu'aujourd'hui encore à Rome, dans certains jeux, dans certaines fêtes nationales, on représente sur la scène des comédies et des mimes en langue osque; d'autre part, on donne le nom de *mer Ausonienne* à la mer de Sicile, bien que les

1. En grec, *Saunites*. — 2. Partout Coray a rétabli Σινουέσσης, au lieu et place de la forme Σινοέσσης que donnent les Mss.

Ausones n'en aient à aucune époque habité les rivages. A 100 stades de distance du mont Circæen, en continuant à suivre la côte, on atteint Tarracine, ou, comme on l'appelait anciennement eu égard à la nature de son emplacement, *Trachiné :* en avant de la ville s'étend un vaste marais formé par deux cours d'eau, dont le plus grand se nomme l'Ufens[1]. La voie Appienne, qui va de Rome à Brentesium, et qui, de toutes les grandes voies d'Italie, est la plus fréquentée, commence à partir de ce marais à longer la mer, puis touche à Tarracine et successivement à Formies, à Minturnes et à Sinuessa. Ce sont là, du reste, avec Tarente et Brentesium à l'extrémité de son parcours, les seules villes maritimes où elle passe. Dans le voisinage de Tarracine, mais en deçà de la ville, du côté de Rome, la voie Appienne est bordée par un canal qu'alimentent les eaux du marais et des fleuves et qui dessert comme voie de communication bon nombre de localités. C'est surtout la nuit qu'on navigue sur ce canal; on s'y embarque le soir, et, le lendemain, de grand matin, on le quitte pour reprendre la voie de terre. On y navigue pourtant aussi de jour. Ce sont des mules qui tirent les bateaux. La ville de Formies, qui succède à Tarracine est une colonie des Lacédémoniens, qui l'avaient appelée primitivement *Hormies* à cause de l'excellent port dont la nature l'a pourvue. Il est évident aussi que le nom de *Cæatas* donné au golfe compris entre Tarracine et Formies l'a été par les Lacédémoniens, car le mot *cæetæ*, dans le dialecte lacédémonien, désigne toute espèce de creux ou d'enfoncement. Quelques auteurs pourtant prétendent que c'est de la nourrice d'Énée que ce golfe a emprunté son nom. La longueur dudit golfe depuis Tarracine, où il commence, jusqu'au promontoire appelé aussi le *Cæatas*, est de 100 stades. Sur ce point du littoral s'ouvrent d'immenses grottes dans lesquelles on a pratiqué de grandes et somptueuses

1. Οὔφης, conjecture de M. Meineke pour remplacer la leçon évidemment fautive des Mss. Αὔφιδος.

habitations. De là maintenant à Formies on compte 80 stades. Puis, à mi-chemin entre Formies et Sinuessa, à 40 stades environ de l'une et de l'autre, est Minturnes, que traverse le Liris. Ce fleuve, connu anciennement sous le nom de *Clanis*, descend du pays des Vestins où il prend sa source très-haut dans l'Apennin, il passe ensuite près de Frégelles, cité naguère illustre, mais réduite aujourd'hui à l'état de bourgade, et vient déboucher dans un bois sacré, situé au-dessous de Minturnes, et qui se trouve être pour les habitants de cette ville un objet de profonde vénération. Juste en face des grottes du Cæatas, en pleine mer, sont les deux îles de Pandataria et de Pontia, îles, qui, bien que peu étendues, sont remplies d'habitations charmantes : ces deux îles, assez voisines l'une de l'autre, sont à 250 stades du continent. Cécube touche au golfe Cæatas, et la ville de Fundi, où passe la voie Appienne, touche à Cécube. Tout ce canton abonde en excellents vignobles : le terroir de Cécube, notamment, et ceux de Fundi et de Setia comptent parmi les crus les plus renommés de l'Italie et prennent rang à côté du *Falerne*, de *l'Albain* et du *Satanien*. La ville de Sinuessa, qui s'offre à nous plus loin, s'élève au fond d'un autre golfe et tire son nom évidemment de cette circonstance, car *sinus* en latin équivaut à κόλπος et signifie un golfe. Il y a dans son voisinage un très-bel établissement de bains dont les eaux, naturellement chaudes, sont souveraines contre certaines maladies. — Telles sont les villes maritimes du Latium.

7. Dans l'intérieur du pays, la première ville qui se présente au-dessus d'Osties, la seule aussi qui soit située sur le Tibre, est la ville de Rome. Nous avons déjà dit que l'emplacement de Rome n'avait pas été choisi, qu'il avait été bien plutôt imposé par la nécessité ; ajoutons que tous ceux qui dans la suite agrandirent la ville ne furent pas libres davantage de choisir pour ces nouveaux quartiers les meilleurs emplacements, et qu'ils durent subir les exigences du plan primitif. Ainsi la première enceinte comprenait, avec le Capitole et le Palatin, le Quirinal, colline si facile-

ment accessible du dehors que Titus Tatius s'en empara d'emblée, quand il marcha sur Rome pour venger le rapt des Sabines; à son tour, Ancus Marcius y réunit le Cœlius et l'Aventin avec la plaine intermédiaire, bien que ces collines fussent aussi complétement isolées de celles qui faisaient déjà partie de la ville qu'elles l'étaient l'une de l'autre. Mais ce qui rendait cette annexion nécessaire, c'est qu'on ne pouvait raisonnablement laisser en dehors de l'enceinte et à la disposition du premier ennemi qui voudrait s'y retrancher des hauteurs si fortes par elles-mêmes. Seulement l'enceinte nouvelle n'était point continue, Ancus Marcius n'avait pu la prolonger jusqu'au mont Quirinal, ce qui l'eût complétée. Servius reconnut apparemment l'inconvénient de cette lacune, car il acheva de clore la ville en y ajoutant encore l'Esquilin et le Viminal; et, comme ces deux collines sont aussi trop facilement accessibles du dehors, on creusa à leur pied un fossé profond, toute la terre extraite fut rejetée du côté de la ville et forma au-dessus du rebord intérieur du fossé une terrasse longue de six stades, puis, sur cette base on éleva une muraille allant de la porte Colline, à la porte Esquiline avec des tours de distance en distance et une troisième porte s'ouvrant juste au milieu de cet intervalle et qui fut appelée *porte Viminale* à cause du voisinage de la colline de ce nom. Ce sont là toutes les fortifications de la ville et il faut convenir qu'elles auraient grand besoin elles-mêmes d'être fortifiées. Mais les fondateurs, j'ai idée, auront calculé que, dans leur intérêt, comme dans l'intérêt des générations à venir, il fallait que Rome dût son salut et sa prospérité plutôt aux armes et au courage de ses habitants qu'à la force de ses remparts, jugeant avec raison que ce ne sont pas les remparts qui protégent les hommes, mais bien les hommes qui protégent les remparts. Dans le principe, il est vrai, alors qu'ils voyaient aux mains d'autrui les spacieuses et fertiles campagnes qui entouraient leur ville (leur ville d'ailleurs si exposée, si peu susceptible de défense), les Romains purent croire que l'emplacement qui leur était échu serait un obstacle éternel à leur prospérité;

mais, quand leur courage et leurs travaux les eurent rendus maîtres de tout le pays environnant, ils virent affluer chez eux, et avec une abondance inconnue à la ville la plus heureusement située, tout ce qui fait la richesse et le bien-être d'une cité. Cette affluence de toutes choses est ce qui permet à Rome aujourd'hui encore, tout agrandie qu'elle est, de suffire à l'alimentation de ses habitants ainsi qu'aux fournitures de bois et de pierres que réclament incessamment tant de constructions neuves auxquelles donnent lieu les écroulements, les incendies et les ventes; oui, les ventes, car on peut dire que ces aliénations d'immeubles qui, elles aussi, se reproduisent incessamment, équivalent à des destructions volontaires, tout nouvel acquéreur se hâtant de démolir pour rebâtir ensuite à sa guise. Au reste, pour subvenir aux besoins de cette nature, Rome trouve de merveilleuses ressources dans la proximité d'un grand nombre de carrières et de forêts et dans la facilité que présentent pour le transport des matériaux tant de cours d'eau navigables, l'Anio d'abord, qui descend des environs de la ville d'Albe, [*Alba Fucensis*,] c'est-à-dire des confins du Latium et du pays des Marses, et qui, après avoir traversé toute la plaine au-dessous de cette ville, vient se réunir au Tibre; puis le Nar, le Ténéas, qui traversent toute l'Ombrie pour se jeter dans le même fleuve, et enfin le Clanis, [autre affluent du Tibre,] qui arrose de même la Tyrrhénie, mais particulièrement le canton de Clusium. L'empereur César Auguste a bien cherché dans l'intérêt de la ville à porter remède aux graves inconvénients dont nous venons de parler : il a, par exemple, pour diminuer les ravages des incendies, organisé militairement une compagnie d'affranchis chargée de porter les secours nécessaires en pareil cas; il a aussi, pour prévenir l'écroulement trop fréquent des maisons, réduit l'élévation réglementaire des nouveaux édifices et défendu qu'à l'avenir les maisons bâties sur la voie publique eussent plus de 70 pieds de hauteur. Mais, malgré cette double mesure, on eût encore manqué à Rome de moyens suffisants pour réparer les dommages causés par ces acci-

dents, si l'on n'avait eu cette précieuse ressource de pouvoir tirer des carrières et des forêts voisines d'inépuisables matériaux, avec la faculté si commode d'user pour leur transport de la voie des fleuves.

8. A ces avantages résultant pour Rome de la nature de son territoire, ses habitants ont ajouté tous ceux que peut procurer l'industrie humaine ; car, tandis que les Grecs, qui semblaient cependant avoir réalisé pour leurs villes les meilleures conditions d'existence, n'avaient jamais visé qu'à la beauté du site, à la force de la position, au voisinage des ports et à la fertilité du sol, les Romains se sont surtout appliqués à faire ce que les Grecs avaient négligé, c'est-à-dire à construire des chaussées, des aqueducs et des égoûts destinés à entraîner dans le Tibre toutes les immondices de la ville. Et notez qu'ils ne se sont pas bornés à prolonger ces chaussées dans la campagne environnante, mais qu'ils ont percé les collines et comblé les vallées pour que les plus lourds chariots pussent venir jusqu'au bord de la mer prendre la cargaison des vaisseaux ; qu'ils ne se sont pas bornés non plus à voûter leurs égoûts en pierres de taille, mais qu'ils les ont faits si larges qu'en certains endroits des chariots à foin auraient encore sur les côtés la place de passer ; qu'enfin leurs aqueducs amènent l'eau à Rome en telle quantité que ce sont de véritables fleuves qui sillonnent la ville en tous sens et qui nettoient les égoûts et qu'aujourd'hui, grâce aux soins particuliers de M. Agrippa, à qui Rome doit en outre tant de superbes édifices, chaque maison ou peu s'en faut est pourvue de réservoirs, de conduits, et de fontaines intarissables ! Les anciens Romains, à vrai dire, occupés comme ils étaient d'objets plus grands, plus importants, avaient complétement négligé l'embellissement de leur ville. Sans se montrer plus indifférents qu'eux aux grandes choses, les modernes, surtout ceux d'à-présent, se sont plu à l'enrichir d'une foule de monuments magnifiques : Pompée, le divin César, Auguste, ses enfants, ses amis, sa femme, sa sœur, tous à l'envi, avec une ardeur extrême et une munificence sans bornes, se sont occupés

de la décoration monumentale de Rome. C'est dans le Champ de Mars que la plupart de ces monuments ont été érigés, de sorte que ce lieu, qui devait déjà tant à la nature, se trouve avoir reçu en outre tous les embellissements de l'art. Aujourd'hui, avec son étendue prodigieuse, qui, en même temps qu'elle laisse une ample et libre carrière aux courses de chars et à toutes les évolutions équestres, permet encore à une jeunesse innombrable de s'exercer à la paume, au disque[1], à la palestre; avec tous les beaux ouvrages qui l'entourent, les gazons si verts qui toute l'année y recouvrent le sol, les collines enfin d'au delà du Tibre, qui s'avancent en demi-cercle jusqu'au bord du fleuve, comme pour encadrer toute la scène, cette plaine du champ de Mars offre un tableau dont l'œil a peine à se détacher. Ajoutons que tout à côté, et indépendamment d'une autre grande plaine bordée ou entourée de portiques, il existe plusieurs bois sacrés, trois théâtres, un amphithéâtre et différents temples tous contigus les uns aux autres, et que, comparé à ce quartier, le reste de la ville ne paraît plus à proprement parler qu'un accessoire. Pour cette raison, et parce que ce quartier avait pris à leurs yeux un caractère plus religieux, plus auguste que les autres, les Romains y ont placé les tombeaux de leurs morts les plus illustres, hommes ou femmes. Le plus considérable de ces tombeaux est le Mausolée [d'Auguste], énorme *tumulus*, qui s'élève à peu de distance du fleuve, au-dessus d'un soubassement en marbre blanc déjà très-haut par lui-même. Ce tumulus, ombragé d'arbres verts jusqu'à son sommet, est surmonté d'une statue d'airain représentant César-Auguste, et recouvre, avec les restes de ce prince, les cendres de ses parents et de ses amis ou familiers. Il se trouve qui plus est adossé à un grand bois, dont les allées offrent de magnifiques promenades. Enfin le centre de la plaine est occupé par l'enceinte du bûcher d'Auguste : bâtie également en marbre blanc, cette enceinte est protégée par une balustrade en fer qui règne tout autour. L'intérieur en est planté de peupliers.

1. Δίσκῳ au lieu de κίρκῳ, conjecture de Coray.

Supposons pourtant que d'ici l'on se transporte dans l'antique Forum et qu'on y promène ses regards sur cette longue suite de basiliques, de portiques et de temples qui le bordent ; ou bien encore que l'on aille au Capitole, au Palatin, dans les jardins de Livie, contempler les chefs-d'œuvre d'art qui y sont déposés, on risque fort, une fois entré, d'oublier tout ce qu'on a laissé dehors. — Telle est Rome.

9. Quant à la situation respective des autres villes de l'intérieur du Latium, elle peut être fixée, soit [directement], d'après les particularités que quelques-unes d'entre elles présentent, soit [d'une manière indirecte], d'après le parcours des principales voies qui traversent le pays, la plupart des villes du Latium étant situées sur l'une ou l'autre de ces voies, près de l'une d'elles ou entre deux. Le Latium compte trois voies principales, la voie *Appienne*, la voie *Latine* et la voie *Valérienne :* la première borde la côte jusqu'à Sinuessa, et la troisième suit la frontière de la Sabine jusqu'au pays des Marses, mais la voie Latine court dans l'intervalle des deux autres jusqu'à ce qu'elle ait rejoint, près de la ville de Casilinum, c'est-à-dire, à 19 stades de Capoue, la voie Appienne, dont elle n'est à proprement parler qu'un embranchement : tout près de Rome, en effet, elle s'en détache, prend sur la gauche, franchit [à mi-côte] le mont Tusculan, entre la ville de Tusculum et les premières pentes du mont Albain, et redescend ensuite vers la petite ville d'Algide et la station dite *Pictæ* ou *ad Pictas;* elle est rejointe alors par la voie *Labicane*, qui, partie de la porte Esquiline, en même temps que la voie Prénestine, laisse cette voie ainsi que le champ Esquilin sur la gauche, puis se prolonge l'espace de 120 stades et plus jusque dans le voisinage de la colline que dominent les ruines de l'antique Labicum, passe à droite de ces ruines et de la ville de Tusculum et vient enfin, près de Pictæ, à 210 stades de Rome, se confondre avec la voie Latine. A partir de là, nous trouvons sur la voie Latine même plusieurs places, plusieurs villes remarquables, Ferentinum notamment, et Frusinon, dont le Cosas baigne les murs, puis Fabrateria près

de laquelle passe un autre cours d'eau, le Tolerus[1], Aquinum, qui peut compter pour une importante cité, [Atina[2],] qu'avoisine un fort cours d'eau, le Melpis, Interamnium, qui s'élève au confluent même du Liris et d'une autre rivière, et enfin Casinum, qu'on peut regarder aussi comme une ville de grande importance. Casinum est bien réellement la dernière ville de tout le Latium, car Teanum Sidicinum qui lui succède dépend, ainsi que le marque l'épithète jointe à son nom, de l'ancien territoire des Sidicins, et, comme ceux-ci appartenaient à la nation des Osques, race campanienne aujourd'hui éteinte, il s'ensuit que c'est à la Campanie qu'il faut attribuer cette ville, la plus considérable de celles que traverse la voie Latine, ainsi que Calès, autre grande ville qui lui fait suite, et qui touche presque à Casilinum.

10. Que si maintenant nous regardons des deux côtés de la voie Latine, nous voyons à droite, dans l'intervalle qui sépare ladite voie de la voie Appienne, les villes de Setia et de Signia, toutes deux célèbres pour leurs vins : le terroir de Setia en effet est réputé l'un des grands crus de l'Italie et le vin de Signia, le *Signin*[3], comme on l'appelle, est très-fortifiant pour les entrailles. C'est là aussi que se trouvent Privernum, Cora, Suessa[4], Velitræ, Aletrium[5], et enfin Frégelles, dont le Liris baigne l'enceinte avant d'aller déboucher dans la mer à Minturnes. Frégelles, qui n'est plus qu'un simple bourg, était naguère une cité considérable ; bon nombre des places que nous venons de nommer et qui l'environnent dépendaient d'elle, et, aujourd'hui encore, les habitants de ces villes continuent de s'y rendre pour tenir leurs marchés ou pour célébrer en commun certains sacrifices. Ce sont les Romains qui, à la suite d'une défection des Frégellans, ont ruiné leur ville de la sorte. Générale-

1. Au lieu du Trerus. Voy. la note très-importante de M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 971, col. 2, l. 9. — 2. Autre restitution excellente de M. Müller. Voy. *ibid.*, p. 971, col. 1 l. 13. — 3. Σιγνῖνον au lieu de Σίγνιον, restitution due à M. Kramer. — 4. Sur l'omission des mots Τραπόντιόν τε, voy. la note de M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 971, col. 1, l. 34. — 5. M. Müller soupçonne qu'il faut lire à la place de ce nom celui d'*Ulubræ*.

ment pourtant ces dernières localités, ainsi que les places situées sur la voie Latine même ou au delà de cette voie, se trouvent comprises dans les limites de l'ancien territoire des Herniques, des Æques et des Volsques et ont eu les Romains pour fondateurs. A gauche de la voie Latine, entre cette voie et la voie *Valérienne*, Gabies s'offre à nous la première : située sur la voie Prénestine, à égale distance de Rome et de Préneste, à 100 stades à peu près de l'une et de l'autre, cette ville possède dans ses environs la carrière de pierres qui fournit le plus abondamment aux besoins de Rome. Nous reparlerons tout à l'heure de Préneste, mais, dans les montagnes au-dessus de cette ville, nous voyons se succéder, après la petite forteresse des Herniques, Capitulum, la grande ville d'Anagnia, Céréaté et Sora, que le Liris baigne avant de gagner Frégelles et Minturnes, quelques autres petites places encore, et enfin la ville de Vénafre, qui produit la meilleure huile connue. Au pied de la colline, sur laquelle est situé Vénafre, passe le Vulturne; ce fleuve baigne encore les murs de Casilinum, puis il va se jeter dans la mer auprès d'une ville qui porte son nom. Quant aux villes d'Æsernie et d'Allifes, elles font déjà partie du Samnium; mais, si la seconde de ces villes est encore debout, l'autre tombe en ruines depuis l'époque de la guerre Marsique.

11. La voie *Valérienne*, qui commence à Tibur, conduit jusqu'au pays des Marses, voire jusqu'à Corfinium, capitale des Péligniens. Les villes latines qui se trouvent sur cette voie sont Varia, Carseoli et Albe. Non loin de la même voie est situé Cuculum. Tibur s'aperçoit de Rome, ainsi que Préneste et Tusculum : on y trouve, avec un *Heracleum* ou temple d'Hercule, une belle cascade que l'Anio, déjà navigable en cette partie de son cours, forme en tombant du haut d'une montagne dans une vallée profonde et très-boisée qui avoisine la ville. Puis, au-dessous de ce point, l'Anio traverse une plaine d'une grande fertilité en longeant les carrières d'où l'on extrait la pierre *tiburtine* et la pierre *rouge* ou *pierre de Gabies*, circonstance singulière-

ment favorable à l'exploitation de ces carrières en ce qu'elle facilite le chargement et le transport des matériaux avec lesquels s'effectue la plus grande partie des constructions de Rome. Dans la même plaine coulent les eaux *Albules*, eaux froides, qui s'échappent de plusieurs sources, et qui, prises comme boisson, ou employées sous forme de bains, agissent efficacement dans un grand nombre de maladies. Tel est le cas aussi des eaux *Labanes*, sources situées à peu de distance de là sur la voie Nomentane aux environs d'Eretum. A Préneste est ce temple de la Fortune si fameux autrefois par ses oracles. Les deux villes de Tibur et de Préneste, adossées à la même chaîne de montagnes, se trouvent à 100 stades environ l'une de l'autre; quant à l'intervalle qui les sépare de Rome, il est bien du double de cette distance pour Préneste, d'un peu moins pour Tibur. Toutes deux passent pour être d'origine grecque : on veut même que Préneste se soit appelée d'abord *Polystephanos*. Leur position est naturellement forte, surtout celle de Préneste, car au-dessus de la ville, en façon d'*acropole*, s'élève une grande montagne, séparée en arrière du reste de la chaîne par un col, qu'elle domine perpendiculairement d'une hauteur de 2 stades. A une assiette déjà si forte cette ville joint un autre avantage, celui d'être percée en tous sens de conduits souterrains qui aboutissent dans les plaines environnantes et qui servent, les uns, d'aqueducs, les autres, d'issues secrètes. C'est dans un de ces souterrains que Marius [le jeune] se fit tuer [par un de ses compagnons] pour ne pas tomber aux mains des ennemis qui l'assiégeaient. En général, on considère comme un bien pour une ville d'avoir la position la plus forte possible; par suite, cependant, des guerres civiles de Rome, cet avantage se trouva être un malheur pour Préneste. Et cela se conçoit : en pareille conjoncture, ces sortes de villes deviennent toujours le refuge des factieux, elles sont, à cause d'eux, assiégées, prises d'assaut, et, après avoir souffert elles-mêmes matériellement de la rage du vainqueur, elles voient souvent encore leur territoire passer en d'autres mains, et c'est l'innocent qui paye ainsi pour le

coupable. Un cours d'eau, le Verestis[1], arrose les environs de Préneste. — Les villes dont nous venons de parler se trouvent toutes à l'E. de Rome.

12. Mais en dedans de la chaîne où elles sont situées, et avec le val d'Algide entre deux, s'étend une seconde chaîne de hautes montagnes qui se prolonge jusqu'au mont Albain[2]. C'est sur cette seconde crête que Tusculum est placé : cette ville, d'un bel aspect déjà par elle-même, est encore embellie par la foule de jardins et de villas qui l'entourent du côté surtout qui s'abaisse vers Rome; dans cette direction, en effet, la montagne de Tusculum forme un coteau fertile et bien arrosé, dont la pente généralement très-douce a permis qu'on y élevât tous ces palais, toutes ces habitations somptueuses. Ajoutons que ce coteau se relie en quelque sorte aux premières pentes du mont Albain, lesquelles offrent, avec la même fertilité de sol, un aussi grand luxe de constructions. Puis viennent de grandes plaines qui se prolongent d'un côté jusqu'à Rome et à ses faubourgs et de l'autre jusqu'à la mer. La partie de ces plaines qui avoisine la côte n'est pas, à vrai dire, aussi saine à habiter que le reste; le séjour en est cependant encore assez agréable et l'on ne voit pas que les terres y soient moins bien cultivées. Passé le mont Albain, nous rencontrons la ville d'Aricie sur la voie Appienne, à 160[3] stades de Rome : bien que bâtie dans un fond, Aricie possède une citadelle dont l'assiette est très-forte. Au-dessus d'elle, maintenant, à droite de la voie Appienne, les Romains ont bâti la ville de Lanuvium, d'où l'on découvre la mer et Antium[4]. — A gauche de la dite voie, en montant depuis Aricie, on trouve le fameux *Artemisium*, le *Nemus* comme on l'appelle dans le pays. Ce temple de Diane Aricine fut bâti, à ce qu'on prétend, sur le modèle de ceux de Diane Tauropole. Et il y a

1. M. Müller incline à penser que la vraie forme de ce nom est *Veregis*, Οὐέρεγις. Voy. les détails pleins d'intérêt qu'il ajoute sur cette rivière, appelée *Tolerus* dans la partie inférieure de son cours. (*Ind. var. lect.*, p. 971, col. 2, l. 9.) — 2. Voy. la remarque et le jugement de M. Müller sur toute cette phrase, *ibid.* — 3. Voy. Müller : *Ind. var. lect.*, p. 971, col. 2, l. 57. — 4. Au lieu de Lavinium que donnent les Mss., correction de Cluvier. Voy. Müller, *ibid.*

en effet quelque chose de barbare, de *scythique* pour mieux dire, dans la coutume suivante, qu'on prétend y être restée en vigueur : l'esclave fugitif qui a réussi à tuer de sa main le grand prêtre devient de droit son successeur; mais, dans la crainte où il est de se voir attaquer à son tour, il a toujours l'épée à la main et l'œil au guet pour être prêt à repousser la force par la force. Le temple est situé au milieu d'un bois, derrière un lac ayant l'étendue d'une mer, et, comme il y a tout autour une chaîne ou enceinte continue de montagnes très-hautes aux pics sourcilleux, le temple et le lac se trouvent en quelque sorte au fond d'une cuve. Les eaux de plusieurs sources, celles, entre autres, de la fontaine Égérie, laquelle est ainsi nommée d'une divinité du pays, alimentent le lac; mais, si on les y voit entrer, on ne les en voit pas ressortir : ce n'est que hors de [l'enceinte sacrée] et bien loin dans la plaine qu'elles reparaissent à la surface du sol. Tout près de là est le mont Albain, dont le sommet dépasse de beaucoup l'*Artemisium* et les montagnes déjà si hautes, déjà si escarpées, qui l'entourent. — Toutes les villes du Latium mentionnées par nous jusqu'ici sont situées en avant de ces montagnes. Une seule se trouve reculée plus loin dans l'intérieur, c'est la ville d'Albe, laquelle s'élève, sur la frontière même du pays des Marses, au haut d'un rocher qui domine le lac Fucin. Ce lac, aussi grand qu'une mer, est la principale richesse des Marses et des autres populations qui l'avoisinent. Ce qu'on dit [de la hauteur variable de ses eaux], que parfois elles grossissent au point d'atteindre la montagne en débordant, tandis qu'en d'autres temps elles baissent jusqu'à laisser à sec certains fonds qu'ordinairement elles recouvrent, de manière à en permettre la culture, peut s'expliquer soit par un déplacement des sources dans les profondeurs de la terre (les eaux de ces sources tantôt se perdant et se dérobant par de mystérieuses issues, tantôt affluant avec une abondance nouvelle), soit par une disposition naturelle qu'ont toutes les sources à tarir de temps à autre, mais pour se remplir de nouveau et pour recommencer alors à couler, comme c'est

le cas, dit-on, de la rivière Amenanus à Catane, laquelle demeure à sec quelquefois plusieurs années de suite, mais reprend ensuite son cours. Une autre tradition fait venir du lac Fucin l'eau *Marcienne* réputée la meilleure de toutes celles qui alimentent Rome. Ajoutons, au sujet d'Albe, que sa position au cœur même de la contrée et sa forte assiette l'ont souvent fait choisir par les Romains comme place de sûreté pour y enfermer tels prisonniers qu'il importait de bien garder.

CHAPITRE IV.

On a vu qu'après avoir décrit tout d'abord la région *subalpine* de l'Italie, et, avec cette région, la partie adjacente de l'Apennin, nous avions franchi sans nous arrêter ces montagnes et parcouru jusqu'à la frontière du Samnium et de la Campanie toute la région *cisapennine*, autrement dit l'espace compris entre la mer Tyrrhénienne et la partie de l'Apennin qui s'écarte vers l'Adriatique; il nous faut donc maintenant revenir sur nos pas pour faire connaître la chaîne même de l'Apennin, tant ce qui se trouve au cœur de la montagne que ce qui appartient à ses deux versants, au versant *extérieur* ou versant de l'Adriatique aussi bien qu'au versant *intérieur*. A cet effet, reprenons encore une fois de la frontière de la Cisalpine.

2. La contrée qui succède immédiatement aux dernières villes de l'Ombrie comprises entre Ariminum et Ancône est le Picenum. Les Picentins sont sortis de la Sabine. Suivant la tradition, un pivert aurait servi de guide aux chefs qui les conduisaient; de là leur nom, car le pivert dans leur langue s'appelle *picus* et ils le considèrent comme l'oiseau sacré de Mars. Le territoire qu'ils occupent et qui, partant de la montagne, se prolonge jusque dans la plaine, voire jusqu'aux rivages de la mer, se trouve être plus étendu en longueur qu'en largeur. Le sol y est propre à toute espèce de

culture, plus favorable cependant aux arbres fruitiers qu'aux céréales. Des montagnes à la mer, c'est-à-dire dans le sens de la largeur, la distance varie beaucoup; mais on trouve 800 stades juste pour la longueur en mesurant par mer la distance du fleuve Æsis à Castrum[1]. — En fait de villes, le pays nous offre d'abord Ancône : d'origine grecque (car elle fut fondée par des Syracusains qui fuyaient la tyrannie de Denys), cette ville est située sur un promontoire qui, en se recourbant vers le nord, décrit l'enceinte d'un port. Ses environs produisent d'excellent vin et une grande quantité de blé. Tout près d'Ancône, mais un peu au-dessus de la mer, est la ville d'Auxume, puis viennent Septempeda, Pneuentia[2], Potentia et Firmum Picenum. Castellum sert de port à cette dernière. Cypræ Fanum, qui suit, fut fondé, ou, pour mieux dire, dédié par les Tyrrhéniens, qui, sous ce nom de *Cypra*, honorent la déesse Junon. A cette ville succèdent le fleuve Truentinus, avec une ville de même nom, puis Castrum-Novum et le fleuve Matrinus, qui vient d'Adria et nous offre [à son embouchure] une petite ville, appelée aussi Matrinus, laquelle sert de port à Adria. Adria, du reste, n'est pas la seule ville qui soit située dans l'intérieur des terres; on y remarque aussi Asclum ou Asculum Picenum, lieu déjà très-fort [par la disposition de la colline] sur laquelle s'élèvent ses murs, mais qui l'est rendu plus encore par cette circonstance que les montagnes environnantes sont absolument impraticables pour une armée. Au-dessus du Picenum s'étend le territoire occupé par les Vestins, les Pélignes, les Marrucins et les Frentans, nation *saunitique* ou samnite. Ce territoire est situé tout entier dans la montagne et ne touche à la mer que par un étroit espace. Les montagnards qui l'occupent ne forment à vrai dire que de très-petites nations;

1. Suivant M. Müller, il faut lire ici, au lieu du nom de Castrum, celui de la ville ou de la rivière Matrinus, pour que l'évaluation des 800 stades soit exacte. Mais dans la nomenclature des villes maritimes du Picenum le nom de *Castrum-Novum* précède immédiatement celui du fleuve Matrinus. Il n'est donc guère utile de rien changer à la leçon des Mss. — 2. Du Theil et Groskurd, approuvés en cela par Kramer, substituent à cette forme inconnue le nom de Pollentia. M. Ch. Müller, lui, propose de lire *Tolentia* (*Tolentino*).

mais il n'y a pas de peuple au monde plus courageux. Les Romains ont eu souvent occasion d'en juger par eux-mêmes, et dans une première guerre qu'ils leur firent, et dans les différentes campagnes où ils les eurent ensuite pour auxiliaires, et, en troisième lieu, quand ces peuples, fatigués de demander toujours, sans pouvoir les obtenir, la liberté et le droit de cité romaine, renoncèrent à l'alliance de Rome et ne craignirent pas d'allumer cette fameuse guerre *Marsique*. On les vit alors substituer à Rome, comme métropole commune des nations Italiotes et sous le nom nouveau d'*Italica*, le chef-lieu même du territoire des Pélignes, Corfinium, faire de cette ville leur place d'armes, s'y réunir en assemblée générale, y nommer les *consuls*, les *préteurs* de la ligue, rester ensuite deux ans en lutte ouverte avec Rome et finir par lui arracher cette communauté de droits, unique objet de la guerre. Ajoutons que la guerre *Marsique* a été appelée de la sorte à cause du peuple qui l'avait commencée, à cause surtout du *Marse Pompædius*. Ces peuples n'habitent guère que des bourgs; ils possèdent pourtant aussi quelques villes, notamment, dans l'intérieur, Corfinium, Sulmum, Maruvium et Teatea, capitale des Marrucins. Les autres villes sont sur la côte même : Aternum, la première, touche à la frontière du Picenum et porte le nom du fleuve qui sépare les Vestins des Marrucins. Ledit fleuve vient des environs d'Amiternum, traverse tout le territoire des Vestins et laisse à droite les Marrucins, lesquels habitent au-dessus des Pélignes : il y a, du reste, un pont qni permet de passer aisément d'une rive à l'autre. Bien que situé sur le territoire des Vestins, Aternum sert de port en même temps aux Pélignes et aux Marrucins. Le pont en question est à 24 stades de Corfinium. A Aternum, le long de la côte, succèdent le port des Frentans, Ortôn, et une autre ville, Buca, qui appartient au même peuple et dont le territoire confine à celui de Teanum Apulum[1]. Entre Ortôn et Aternum le

1. M. Müller soupçonne ici la lacune du nom de Cliternia, ville des Larinates. Il se fonde sur ce que Buca n'était pas du tout limitrophe de Teanum. Il est vrai qu'il admet en même temps la possibilité d'une erreur de la part de

fleuve Sagrus forme la limite commune aux Frentans et aux Pélignes. — Du Picenum à la frontière de l'Apulie, ou, pour parler comme les Grecs, à la frontière de la *Daunie*, le trajet en rangeant la côte mesure 490 stades.

3. Les pays qui font suite immédiatement au Latium sont : 1°, le long de la mer, la Campanie ; 2°, au-dessus de la Campanie, le Samnium, lequel s'avance dans l'intérieur jusqu'à la frontière des Frentans et des Dauniens ; 3° la Daunie même et les pays qui en forment le prolongement jusqu'au détroit de Sicile. Parlons d'abord de la Campanie. — A partir de Sinuessa, la côte jusqu'à Misène forme un premier golfe déjà fort grand ; puis elle recommence, passé Misène et jusqu'à l'*Athenæum*, à se creuser de nouveau, formant ainsi, entre ces deux caps, un second golfe encore plus grand que le précédent, et que l'on nomme le *Crater*. Juste au-dessus du littoral de ces deux golfes, se déploie une plaine d'une fertilité incomparable, et qu'entourent, avec de riantes collines, les hautes montagnes des Samnites et des Osques : c'est là toute la Campanie. S'il faut en croire Antiochus, cette contrée aurait eu pour premiers habitants les Opiques ou Ausones. Les deux noms, on le voit, ne désignaient dans la pensée de cet auteur qu'un seul et même peuple. Polybe, au contraire, indique clairement qu'il entendait sous ces noms deux peuples distincts, quand il dit que la plaine qui borde le Crater était occupée, dans le principe, par les Opiques et les Ausones. Suivant d'autres, la domination des Ausones en ce pays n'aurait fait que succéder à celle des Opiques ; puis, le pays aurait passé aux mains d'une tribu appartenant à la nation des Osques, que les Cumæens auraient ensuite supplantée, mais pour se voir eux-mêmes évincés par les Tyrrhènes, toutes les populations guerrières de l'Italie s'étant naturellement disputé la pos-

Strabon lui-même. — Pour ce qui est des mots suivants : Ὀρτώνιον.... καὶ τἄλλα θηριώδεις εἶναι, l'interpolation nous paraît évidente, la rédaction du dernier membre de phrase est celle d'un scoliaste et, à l'exemple de M. Meineke, nous avons cru pouvoir retrancher tout le passage. Voy. pourtant les ginénieuses corrections proposées par M. Ch. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 972, col. 1, l. 62.

session d'une plaine aussi fertile. Les mêmes auteurs nous disent que les Tyrrhènes, une fois maîtres du pays, y fondèrent douze villes, une, entre autres, appelée *Capua* (*Capoue*), comme qui dirait la *ville capitale*, mais que l'excès du bien-être avait fini par jeter tout ce peuple dans la mollesse et qu'il avait dû se retirer alors de la Campanie, comme autrefois des bords du Pô, abandonnant le pays aux Samnites, qui, eux-mêmes, dans la suite, s'en étaient vu chasser par les Romains. Pour qu'on puisse mieux juger de cette fertilité de la Campanie, j'ajouterai que c'est elle qui produit le plus beau grain connu, j'entends ce pur froment dont on fait l'*alica* (χόνδρος), sorte de gruau supérieur au riz, supérieur même, on peut dire, à toutes les substances alimentaires qui se tirent des céréales. Quelques auteurs rapportent aussi que, dans certaines parties des plaines de la Campanie, il se fait chaque année deux récoltes d'épeautre, une troisième récolte de panis, parfois même une quatrième récolte de légumes. C'est de la Campanie, qui plus est, que les Romains tirent leurs meilleurs vins, le Falerne, le Statane et le Calène, sans compter le Sorrentin, qui commence à se poser en rival de ces grands vins depuis qu'il a été prouvé, par de récentes expériences, qu'il pouvait, comme les autres, se garder de longues années. Enfin dans tout le canton de Vénafre, contigu aux mêmes plaines, l'huile qu'on récolte a la même supériorité.

4. La côte de Campanie à partir de Sinuessa nous offre les villes suivantes. Liternum, où s'élève le tombeau du grand Scipion dit *le premier Africain* (dégoûté des affaires publiques par des haines ou inimitiés personnelles, Scipion vint en effet finir ici ses jours), Liternum est situé sur une rivière de même nom. Le Vulturne porte également le nom d'une ville bâtie sur ses bords et qui fait suite à Sinuessa : ce fleuve, le même que celui qui passe à Vénafre, traverse toute la Campanie. A ces deux villes succède celle de Cume ou de Cymé, fondée par les Chalcidéens et les Cumæens, et cela à une époque évidemment très-reculée, puisqu'elle est reconnue pour la plus ancienne de toutes les colonies [grec-

ques] de la Sicile et de l'Italie. Les chefs de l'expédition, Hippoclès de Cume et Mégasthène de Chalcis, étaient convenus entre eux que des deux peuples fondateurs un seul posséderait la nouvelle ville, mais que l'autre aurait l'honneur de lui donner son nom. Et voilà comme il se fait qu'aujourd'hui ladite ville porte le nom de Cume en même temps qu'elle passe pour une colonie de Chalcis. Dès les premiers temps de sa fondation, du reste, on vantait sa richesse et celle des campagnes environnantes, de ces fameux champs *Phlégréens*, dont la fable a fait le théâtre du combat des Géants, en souvenir apparemment des luttes auxquelles avait donné lieu la possession de terres aussi fertiles. Mais, plus tard, Cume tomba au pouvoir des Campaniens et il n'est sorte de violences et d'outrages que les Grecs, ses habitants, n'aient eu alors à endurer, jusqu'à voir passer leurs femmes dans les bras de leurs vainqueurs. On y retrouve néanmoins aujourd'hui même beaucoup de vestiges de l'organisation primitive, maints usages, religieux et autres, d'origine évidemment grecque. Quelques auteurs dérivent ce nom de *Cume* du mot grec κύματα, qui signifie *vagues*, la côte sur ce point étant effectivement hérissée de rochers et toujours battue par les vents. Ajoutons que le lieu est particulièrement favorable à la pêche du thon. Tout au fond du golfe s'étend un terrain aride et sablonneux, couvert, sur un espace de plusieurs stades, d'arbustes et de broussailles, et connu sous le nom de *Forêt gallinarienne:* à l'époque où Sextus Pompée souleva la Sicile contre Rome, c'est là que ses lieutenants avaient réuni les équipages recrutés pour lui parmi tous les bandits de l'Italie.

5. Le cap Misène est à une faible distance de Cume; mais il y a encore entre deux le lac Achérusien, sorte de bas-fond marécageux habituellement couvert par les eaux de la mer. Au pied même du cap Misène, tout de suite après avoir doublé ce cap, on voit s'ouvrir un port, puis le rivage se creuse de nouveau et plus profondément pour former le golfe sur les bords duquel se trouvent Baïes et ces sources thermales devenues le rendez-vous des voluptueux aussi bien

que des malades. A Baïes succèdent le golfe Lucrin, et, plus intérieurement, le golfe Averne[1] qui fait une véritable presqu'île de tout l'espace compris entre Misène et la ligne oblique[2] tirée depuis ses rivages jusqu'à Cume, vu qu'il ne reste plus [pour relier cet espace de terre au continent] que l'isthme, large à peine de quelques stades, sous lequel passe la route souterraine qui va de l'Averne à Cume et à la mer. Les anciens interprètes de la fable ont placé sur les bords de l'Averne la fameuse scène de l'*Évocation des Morts* ou de la *Nécyomantie* de l'Odyssée : ils affirment qu'il existait là très-anciennement un Oracle de ce genre, un *necyomanteum*, et qu'Ulysse était venu le consulter. En réalité, l'Averne est un golfe extrêmement profond jusque près de ses bords, très-étroit aussi d'ouverture et qui offre, en outre, les dimensions et la disposition générale d'un port, sans qu'on puisse jamais cependant l'affecter d'une manière utile à un service de cette nature, vu qu'il se trouve séparé de la mer par le Lucrin, autre golfe de grande dimension et tout semé de bas-fonds. Il y a de plus autour de l'Averne une ceinture de hautes montagnes, interrompue seulement là où est l'entrée. Les flancs de ces montagnes, que nous voyons aujourd'hui défrichés et cultivés, étaient couverts anciennement d'une végétation sauvage, gigantesque, impénétrable, qui répandait sur les eaux du golfe une ombre épaisse, rendue plus ténébreuse encore[3] par les terreurs de la superstition. Les gens du pays ajoutaient d'ailleurs ce détail fabuleux qu'aucun oiseau ne pouvait passer au-dessus du golfe sans y tomber aussitôt asphyxié par les vapeurs méphitiques qui s'en exhalent, comme il arrive dans les lieux connus sous le nom de *Plutonium*. L'Averne n'était même à leurs yeux qu'un de ces Plutonium, et précisément celui auprès duquel la tradition place la demeure des anciens Cimmériens. Si cependant quelqu'un voulait à toute force pénétrer dans le

1. En grec *Aorne*. — 2. Τῆς πλαγίας au lieu de πελαγίας, correction de M. Müller. — 3. Αἳ κατὰ δεισιδαιμονίαν [δὶς] κατάσκιον ἐποίουν τὸν κόλπον, élégante conjecture du Dr Piccolos.

golfe et y naviguer, il devait au préalable offrir[1] aux dieux infernaux un sacrifice propitiatoire, auquel présidaient des prêtres, gardiens et fermiers du lieu. Près de là, sur le bord de la mer, est une source d'eau douce excellente à boire[2], mais où l'on s'abstenait généralement de puiser, parce qu'on la regardait comme l'eau même du *Styx*. Le siége de l'Oracle se trouvait là aussi quelque part, et, de la présence de sources thermales dans les environs, de la présence aussi du lac Achérusien, on inférait que le *Pyriphlégéthon* était proche. Éphore croit au séjour des Cimmériens en ce lieu; suivant lui, ils y habitaient dans des souterrains dits *argilles*, ils se servaient de chemins couverts pour communiquer ensemble et pour introduire les étrangers jusqu'au siége de l'Oracle, placé également sous terre à une grande profondeur; ils vivaient là de l'extraction des métaux[3], du produit des réponses de leur Oracle et aussi des subsides qu'ils recevaient des rois de la contrée. Il ajoute qu'en vertu d'une coutume traditionnelle les populations groupées autour du siége de l'Oracle étaient tenues de ne jamais voir le soleil et de ne quitter leurs souterrains que pendant la nuit et que c'est là ce qui a fait dire au poëte, en parlant des Cimmériens :

« Jamais de ses rayons Phébus ne les éclaire. »

Enfin, la nation tout entière aurait été exterminée par un des rois du pays, furieux d'avoir été trompé par l'Oracle, mais l'Oracle même, transporté en d'autres lieux, aurait survécu et subsisterait encore à présent. — Telles sont les traditions que l'antiquité nous a léguées relativement au golfe ou lac Averne. Aujourd'hui, que les forêts qui l'ombrageaient ont été coupées par ordre d'Agrippa, qu'on a bâti partout

1. Προθυσάμενοι au lieu de προθυσόμενοι, leçon des Mss. qu'on a eu tort d'écarter. — 2. Ποτίμου au lieu de ποταμίου, conjecture de Xylander unanimement ratifiée aujourd'hui. — 3. Coray lit ici μαντείας au lieu de μεταλλείας, mais la remarque de M. Meineke nous a paru décisive pour le maintien de la leçon des Mss. « *Quis nescit etiam septentrionalium populorum mythologiam plenam esse narratiunculis de pumilionibus subterraneis fabrilem artem exercentibus et metallicæ factitandæ peritis?* » *Vind. Strab.*, p. 53.

aux alentours, qu'on a creusé cette voie souterraine des bords de l'Averne à la ville de Cume, on reconnaît que c'étaient là de pures fables. Il semble pourtant qu'en perçant cette voie souterraine et cet autre chemin couvert qui va de Dicæarchie à Neapolis[1] Cocceius se soit encore guidé d'après la tradition dont nous parlions tout à l'heure et qui a rapport aux Cimmériens [de Baïes][2], à moins qu'il n'ait cru, ce qui est possible également, se conformer de la sorte à une coutume ou pratique constante des habitants de la localité.

6. Le golfe Lucrin, qui, dans le sens de sa largeur, s'étend jusqu'à Baïes, est séparé lui-même par une digue de la mer extérieure. Cette digue est longue de huit stades et a la largeur d'un chariot de grande voie; suivant la tradition, elle aurait été élevée par Hercule, [comme il revenait d'Ibérie] ramenant avec lui les troupeaux de Géryon. Agrippa en a fait récemment exhausser la plate-forme, car, pour peu que la mer fût grosse, elle était toujours balayée par la vague, ce qui rendait le passage de la digue difficile aux piétons. Les embarcations légères ont accès dans le Lucrin : à vrai dire, ce golfe ne saurait servir de mouillage ni d'abri, mais la pêche des huîtres n'est nulle part aussi abondante. Quelques auteurs ont confondu le Lucrin avec le lac Achérusien; Artémidore, lui, le confond avec l'Averne. Ajoutons, au sujet de Baïes, qu'on dérive son nom de celui de Baïus, l'un des compagnons d'Ulysse, comme on dérive du nom [de Misenus] celui du cap Misène. — Suit la côte escarpée de Dicæarchie, et Dicæarchie elle-même : bâtie sur un mamelon au bord de la mer, cette ville ne fut d'abord que l'arsenal maritime de Cume, mais, ayant reçu, à l'époque de l'expédition d'Annibal en Italie, une colonie romaine, elle vit changer son nom en celui de *Puteoli*[3], soit à cause des puits (*putei*), qui abondent dans les environs, soit, comme certains auteurs le pensent, à cause de la puanteur des eaux, tout le pays jusqu'à Baïes et au territoire de Cume

1. Voy., sur ce passage, la longue note de M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 973, col. 1, l. 17. — 2. Nous avons déplacé, d'après l'indication de M. Müller, les mots ἐπὶ ταῖς Βαίαις. — 3. En grec, Ποτιόλους.

étant rempli de soufrières, de fumaroles et de sources thermales. La même circonstance, suivant quelques géographes, aurait fait donner le nom de *Phlegra* à toute la campagne de Cume, et il faudrait reconnaître dans ce que nous dit la fable des blessures faites aux Géants par la foudre l'effet pur et simple de ces éruptions volcaniques d'eau et de feu. Avec le temps, l'ancienne Dicæarchie est devenue un *emporium* considérable, ce qu'elle doit aux vastes bassins qu'une précieuse propriété du sable de cette côte a permis d'y construire : uni, en effet, à de la chaux en proportion convenable, ce sable acquiert une consistance, une dureté incroyable, et l'on n'a qu'à mêler du caillou à ce ciment de chaux et de sable, pour pouvoir bâtir des jetées aussi avant qu'on veut dans la mer et créer ainsi sur des côtes toutes droites des sinuosités ou enfoncements qui deviennent autant d'abris sûrs ouverts aux plus grands navires du commerce. — Juste au-dessus de la ville s'élève un plateau connu sous le nom de *Forum Vulcani* et entouré de toutes parts de collines volcaniques, d'où se dégagent, par de nombreux soupiraux, d'épaisses vapeurs extrêmement fétides[1] : de plus, toute la surface de ce plateau est couverte de soufre en poudre, sublimé apparemment par l'action de ces feux souterrains.

7. A Dicæarchie succède Neapolis, ville fondée également par les Cumæens, mais accrue plus tard de nouveaux colons venus en partie de Chalcis, en partie aussi des îles Pithécusses et d'Athènes, ce qui lui fit donner ce nom de *Ville-Neuve* ou de *Neapolis*. On voit dans cette ville le tombeau de Parthénopé, l'une des Sirènes, et ses habitants célèbrent encore les jeux gymniques qui furent institués par les premiers colons sur l'ordre d'un oracle. Plus tard, à la suite de discordes intestines, un certain nombre de Campaniens y furent reçus à titre de citoyens et les Néapolites, qui avaient vu leurs propres frères devenir volontairement pour eux des étrangers, en furent réduits à traiter en frères

1. Βρωμώδεις au lieu de βρομώδεις, excellente correction de Dindorf.

leurs plus mortels ennemis : on a la preuve de ce fait rien que par les noms de leurs *démarques* ou tribuns, car ces noms, exclusivement grecs dans les commencements, finissent par être indifféremment grecs ou campaniens. Ce sont, toutefois, les mœurs grecques qui ont laissé le plus de traces dans cette ville, et, aujourd'hui, bien qu'elle soit devenue toute romaine, elle conserve encore ses *gymnases*, ses *éphébies* et ses *phratries*, les dénominations y sont généralement grecques et les jeux quinquennaux qu'on y célèbre, et qui consistent en luttes gymniques et en concours de musique (ces concours durent plusieurs jours de suite), peuvent rivaliser avec ce que la Grèce offre de plus brillant en ce genre. Une voie souterraine existe ici comme à Cume : percée à travers la montagne qui sépare Neapolis de Dicæarchie, cette voie a plusieurs stades de longueur et assez de largeur pour que deux chars puissent s'y croiser aisément; de plus, on a pratiqué sur le flanc de la montagne de nombreuses ouvertures, et, de la sorte, malgré l'extrême profondeur du souterrain, il y pénètre encore assez de jour pour l'éclairer. Enfin Neapolis possède des sources thermales et un établissement de bains qui, tout en égalant celui de Baïes, est loin pourtant d'être aussi fréquenté; car de tous les palais qui se sont élevés à Baïes les uns à côté des autres il s'est formé une nouvelle ville aussi considérable déjà que Dicæarchie. Ce qui explique, au reste, cette persistance des mœurs grecques à Neapolis, c'est que tous les [Grecs], qui ont gagné à Rome un peu d'argent, soit dans l'enseignement des lettres, soit dans toute autre profession, et qui, à cause de leur grand âge ou de leurs infirmités, n'aspirent plus qu'à finir leurs jours en repos, choisissent cette ville comme lieu de retraite préférablement à toute autre. Il n'est même pas rare de voir des Romains, par goût aussi pour la vie douce et tranquille, suivre cette foule d'émigrants qu'attirent à Neapolis les mœurs et les habitudes grecques, se passionner pour le séjour de cette ville et s'y fixer définitivement.

8. La forteresse d'Herculanum[1] touche, on peut dire, à

1. En grec *Heraclion*.

Neapolis : elle occupe un promontoire qui avance dans la mer de façon à recevoir en plein le souffle du *Lips* ou *Africus* et cette exposition admirable en rend le séjour particulièrement sain. Ce sont les Osques qui ont été les premiers habitants d'Herculanum ainsi que de Pompeia, ville située sur la côte à la suite d'Herculanum et tout près du fleuve Sarnus; les Tyrrhènes et les Pélasges ont ensuite occupé ces deux villes, mais pour faire place eux-mêmes aux Samnites, qui ont fini à leur tour par se voir chassés de ces fortes positions. Les habitants de Nole, de Nucérie et d'Acerres, ville dont le nom rappelle une localité des environs de Crémone, ont, dans Pompeia, un port commun, et, dans le fleuve qui y passe, dans le Sarnus, une voie commode pour l'importation et l'exportation des marchandises. Les villes que nous venons de nommer sont toutes situées au pied du Vésuve, montagne élevée, dont toute la superficie, à l'exception du sommet, est couverte des plus riches cultures. Quant au sommet, qui offre en général une surface plane et unie, il est partout également stérile; le sol y a l'aspect de la cendre et laisse voir par endroits la roche même, percée, criblée de mille trous, toute noircie, qui plus est, et comme rongée par le feu, ce qui porte à croire naturellement que la montagne est un ancien volcan, dont les feux, après avoir fait éruption par ces ouvertures comme par autant de cratères, se seront éteints faute d'aliment. On peut croire aussi, par analogie, que la fertilité incomparable des terres environnantes est due à cette même cause, puisque l'excellence des vignobles de Catane est généralement attribuée à ce qu'une partie des terres qui entourent cette ville a été couverte des cendres provenant de la décomposition de la lave vomie par l'Etna. La lave, en effet, contient une sorte d'engrais qui, pénétrant le sol, commence par le brûler, mais y active ensuite la végétation : tant que cet engrais est en excès, le sol n'est, à proprement parler, qu'une matière combustible, analogue à toutes les substances sulfureuses, mais peu à peu l'engrais s'épuise, il devient moins brûlant, se réduit en cendres, et à la période de combustion succède alors pour

le sol une période de production et de fertilité. Immédiatement après Pompeia s'offre à nous Sorrente, ville d'origine campanienne, d'où part le promontoire Athenæum, ou, comme on 'appelle quelquefois, *la pointe des Sirénusses*. A l'extrémité dudit promontoire s'élève un temple d'*Athéné* ou de Minerve, fondé naguère par Ulysse. De là à l'île de Caprées le trajet est court. Que si maintenant l'on double l'Athenæum, on aperçoit devant soi le groupe des Sirènes, petites îles désertes et rocheuses. Du côté de Sorrente, l'Athenæum nous offre un autre temple avec différents monuments votifs d'une époque fort ancienne et qui attestent la vénération particulière que les populations voisines ont toujours eue pour ce lieu. Le golfe Crater finit ici : on voit qu'il se trouve compris entre deux promontoires tournés au plein midi, le Misène et l'Athenæum. Ajoutons que sa circonférence est bordée, dans l'intervalle des villes que nous avons nommées, de constructions et de plantations de toute nature, qui offrent ainsi l'aspect d'une seule et même ville.

9. Juste en face du promontoire Misène s'étend l'île de Prochyté, qui n'est à proprement parler qu'un fragment détaché de l'île de Pithécusses. Celle-ci fut colonisée anciennement par les Érétriens et les Chalcidéens, mais cette première colonie, malgré les avantages qu'elle retirait d'un sol aussi fertile et de mines d'or aussi riches, ne put se maintenir dans l'île, une partie ayant été chassée par des discordes civiles, et le reste par des tremblements de terre et des éruptions de feu, d'eau salée et d'eau bouillante. L'île de Pithécusses est, en effet, sujette à ces sortes d'éruptions, tellement même qu'une seconde colonie envoyée de Syracuse par le tyran Hiéron dut encore pour ce motif, non-seulement abandonner la ville qu'elle s'était bâtie dans l'île, mais évacuer entièrement cette dernière, ce qui n'empêcha pas, disons-le, les Néapolites d'y passer à leur tour et d'en prendre définitivement possession. La fable qui nous montre Typhon couché sous l'île de Pithécusses et faisant, à chaque mouvement de son corps pour se retourner, jaillir des co-

lonnes de feu et d'eau et jusqu'à de petites îles où l'on voit bouillir soi-disant l'eau des sources, cette fable ne paraît pas avoir d'autre origine. Elle se retrouve chez Pindare, mais présentée alors sous un jour plus vraisemblable, parce que le poëte part de données exactes sur le phénomène lui-même. Pindare savait apparemment que les profondeurs de la mer, dans tout l'intervalle qui sépare la côte de Cume des rivages de la Sicile, recèlent des foyers volcaniques en communication les uns avec les autres, en communication aussi avec le continent (ce qui explique [pour le dire en passant] tout ce qui a été publié sur la nature des éruptions de l'Etna, et comme il se fait qu'on ait observé des phénomènes analogues tant aux îles Lipariennes qu'aux environs de Dicéarchie, de Neapolis, de Baïes et dans l'île de Pithécusses), et, pour rappeler cet état de choses, il aura supposé que le corps du géant occupait au fond de l'abîme tout l'espace compris entre Cume et la Sicile:

« Maintenant, dit-il, un poids énorme, la Sicile tout en-
« tière et ce rempart de rochers qui borde la mer au-dessus de
« Cume, oppresse sa poitrine velue[1]. »

Timée, lui, est persuadé que les anciens ont singulièrement exagéré les faits en ce qui concerne Pithécusses; toutefois lui-même nous raconte que peu de temps avant sa naissance, l'Epopeus[2], colline située alors juste au centre de l'île, vomit du feu, à la suite de violentes secousses de tremblement de terre, et poussa jusque dans la mer tout le terrain qui la séparait du rivage; qu'une partie des terres convertie en un monceau de cendres fut soulevée en l'air, puis retomba sur l'île en forme de *typhon* ou de tourbillon, ce qui fit reculer la mer de trois stades; mais qu'après s'être ainsi retirée la mer ne tarda pas à revenir, et que, dans ce retour subit, elle inonda l'île entière et éteignit le volcan, le tout avec un tel fracas que, sur le continent, les populations épouvantées s'enfuirent depuis la côte jusqu'au fond de la

1. Pyth., I, 32. — 2. Au lieu d'*Epomeus*, correction de Du Theil et de Coray, admise par les derniers éditeurs.

Campanie. Les eaux chaudes de Pithécusses passent pour guérir de la pierre. Quant à l'île de Caprées, elle comptait anciennement deux villes : avec le temps une seule a subsisté. Les Néapolites avaient également pris possession de cette île ; mais César-Auguste s'étant réservé la propriété de Caprées et y ayant fait faire de grandes constructions à son usage, leur rendit en échange l'île de Pithécusses, qu'une guerre leur avait enlevée. — Telles sont les villes de la côte de Campanie et les îles qui la bordent.

10. Dans l'intérieur des terres s'élève Capoue, métropole de la Campanie. Cette ville est bien nommée, car elle est réellement la *capitale* ou le *chef-lieu* du pays, et les autres villes, en comparaison, ne sont que de bien petites places. Exceptons pourtant Teanum Sidicinum, qui, elle aussi, est une ville considérable. Capoue est située sur la voie Appienne, laquelle continue ensuite par Calatia, Caudium et Bénévent, dans la direction de Brentesium. Dans la direction opposée, du côté de Rome, on y rencontre Casilinum, sur le Vulturne : c'est dans cette ville que 540 Prénestins soutinrent contre Annibal, alors au fort de ses succès, ce siége mémorable, pendant lequel on vit, tant la famine était rigoureuse, un rat[1] vendu jusqu'à 200 drachmes soutenir les jours de celui qui l'avait acheté et coûter la vie à l'imprudent qui l'avait vendu. On raconte aussi qu'en voyant les assiégés semer des raves au pied de leurs remparts Annibal ne put s'empêcher d'admirer la constance opiniâtre de ces pauvres gens qui espéraient prolonger assez leur résistance pour que leurs raves fussent en état d'être récoltées, et qu'à cause de cela il accorda la vie sauve à tous ceux qui restaient : or la faim et les combats n'avaient fait pendant le siége qu'un petit nombre de victimes.

11. Indépendamment de ces dernières villes, la Campanie renferme encore Calès et Teanum Sidicinum, que nous avons eu plus haut l'occasion de mentionner, et qui ont pour limites respectives de leurs territoires ces

1. Μυός au lieu de μεδίμνου, correction de Casaubon.

deux temples de la Fortune qu'on aperçoit à droite et à gauche de la voie Latine. Puis viennent Suessula, Atella, Nole et Nucérie, Acerres[1], Abella et maintes autres places encore moins considérables : quelques-unes dans le nombre passent pour avoir été fondées par les Samnites. On sait en effet qu'après avoir longtemps ravagé le Latium, après avoir de ce côté poussé leurs excursions jusqu'aux environs d'Ardée, les Samnites avaient envahi la Campanie elle-même et n'avaient pas tardé à prendre pied dans le pays, d'autant plus aisément d'ailleurs que les Campaniens, façonnés dès longtemps à la servitude, étaient allés en quelque sorte au-devant de ce nouveau joug. Mais aujourd'hui la nation samnite est comme anéantie des coups que lui ont portés plusieurs généraux romains et en dernier lieu Sylla, dictateur de la république. Sylla venait en quelques combats de comprimer l'insurrection italienne; indigné que les Samnites, bien que réduits, on peut dire, à leurs seules forces, tinssent encore et conservassent même assez d'énergie[2] pour oser marcher sur Rome, il leur livra sous les murs de la ville une bataille décisive, tailla la plus grande partie de leur armée en pièces (ses soldats avaient ordre de ne pas prendre de prisonniers) et fit conduire au Champ de Mars le peu qui restait (3 à 4000 hommes qui avaient jeté leurs armes); là, on les enferma dans la *Villa publica*, où, trois jours après, des soldats envoyés exprès vinrent les massacrer jusqu'au dernier. Ce n'est pas tout : proscrivant la nation entière, le dictateur ne s'arrêta pas qu'il n'eût par le fer, par l'exil, purgé l'Italie du nom samnite. Et plus tard, comme on lui reprochait d'avoir usé de si cruelles représailles, il répondait que l'expérience lui avait démontré l'impossibilité pour aucun Romain de jamais vivre en paix, si les Samnites restaient unis en corps de nation. Aujourd'hui les villes du Samnium sont réduites à l'état de bourgades; il y en a même quelques-unes qui, à proprement parler, ne comptent plus : telles sont

1. En grec Ἀχέρραι. — 2. Ὁμοίως ὁρμῶντας au lieu de ὁμοροῦντας, correction de M. Meineke, Voy. *Vind. Strabon.*, p. 54.

Boianum, *Æsernia*, *Panna*[1] et *Telesia*, près de Vénafre[2]. Toutes ces localités en effet (et ce ne sont pas les seules) ne méritent plus qu'on leur donne le nom de *villes*. Mais dans une contrée aussi illustre et aussi riche que l'Italie, ne devions-nous pas énumérer jusqu'aux localités de médiocre importance? Notons d'ailleurs que ni Bénévent ni Venouse ne sont déchues de ce qu'elles étaient autrefois.

12. Relativement à l'origine des Samnites, voici ce que marque la tradition. Les populations de la Sabine se trouvaient engagées depuis longues années dans une guerre contre les Ombriens; elles firent un vœu (que les peuples de la Grèce ont fait souvent en pareille circonstance), celui de consacrer à la Divinité tous les produits de l'année: la guerre finit à leur avantage, et on les vit en effet immoler comme victimes ou consacrer à titre de pieuses offrandes les produits de leurs troupeaux et de leurs champs. Mais cela n'empêcha point que l'année suivante ne fût une année de disette. Quelqu'un dit alors qu'on aurait dû consacrer également à la Divinité les enfants nouveau-nés. C'est ce qu'on fit : tous les enfants nés à cette époque furent voués à Mars, puis, quand cette génération eut grandi, on l'envoya au loin tout entière fonder une colonie. Un taureau servait de guide à ces jeunes émigrants : arrivé sur le territoire des Opiques, il se coucha pour se reposer; aussitôt les Sabins se jetèrent sur les Opiques (lesquels vivaient encore dispersés dans de simples bourgades), et, les ayant chassés de leurs terres, s'y établirent à leur place. Ils voulurent ensuite rendre grâce à la Divinité qui leur avait envoyé ce guide, et, sur l'indication de leurs devins, ils immolèrent le taureau au dieu Mars. Il y a lieu de penser, d'après ce qui précède, que le nom de *Sabelli* pris par le nouveau peuple rappelait son origine et qu'il ne

1. M. Ch. Müller propose de lire ici, au lieu de Panna, *Æbutiana*. Voy. les raisons dont il s'appuie, *Ind. var. lect.*, p. 973, col. 2, l. 60. — 2. Comme cette indication de Strabon est fautive, M. Müller soupçonne ici l'omission d'un nom de ville, de *Cluturnum*, par exemple; autrement, il pense qu'on pourrait remplacer le nom de *Venafre* par celui du fleuve *Vulturne*.

faut y voir qu'un diminutif du nom des Sabins; mais celui de *Samnites* ou de *Saunites* (pour employer la forme grecque) dérive sans doute de quelque autre cause. Certains auteurs prétendent qu'une colonie lacédémonienne vint se joindre à celle qui était sortie de la Sabine, ils expliquent même ainsi l'amitié dont les Samnites furent toujours portés pour les Grecs et la présence parmi eux d'un certain nombre de familles désignées sous le nom de *Pitanates*. Il semble avéré cependant que c'est là une invention des Tarentins, lesquels auront voulu flatter leurs voisins, leurs puissants voisins, pour se ménager ainsi l'alliance d'un peuple qui pouvait à l'occasion mettre sur pied 80 000 hommes d'infanterie et 8000 hommes de cavalerie. On vante beaucoup certaine loi restée en vigueur chez les Samnites, loi effectivement fort belle, et qui paraît bien faite pour exciter les cœurs à la vertu. D'après cette loi, il est interdit aux pères de choisir eux-mêmes les maris de leurs filles; mais on élit chaque année dix jeunes garçons et dix jeunes filles, les meilleurs sujets des deux sexes; on unit le premier des garçons à la première des filles, le second des garçons à la seconde des filles, et ainsi de suite; et, s'il arrive qu'un de ces jeunes garçons, après avoir été honoré d'une semblable distinction, change de conduite et se pervertisse, on lui fait subir une sorte de dégradation en lui enlevant la compagne qu'on lui avait donnée. Les Hirpins, qui succèdent aux Samnites, sont eux-mêmes originaires du Samnium; leur nom vient de ce que la colonie aurait eu soi-disant un loup pour guide : le mot *hirpos*, en effet, signifie *loup* dans la langue des Samnites. Le territoire des Hirpins se prolonge jusqu'à la Haute-Lucanie. Mais nous n'en dirons pas davantage au sujet des Samnites.

13. Pour en revenir aux Campaniens, il est certain que la richesse de leur pays a été pour eux autant une source de maux qu'une source de prospérités. Ils en étaient venus avec le temps à de tels raffinements de luxe qu'ils donnaient de splendides repas rien que pour avoir le plaisir de faire battre sous les yeux de leurs convives des couples de gla-

diateurs, dont ils proportionnaient, du reste, le nombre au rang de leurs invités. Aussi quand Annibal, après la reddition volontaire de Capoue, prit ses quartiers d'hiver dans cette ville, les plaisirs eurent-ils bientôt énervé son armée, et lui-même à cette occasion disait que « le vainqueur courait maintenant grand risque de tomber aux mains des vaincus, n'ayant plus pour soldats que des femmes au lieu d'hommes. » Mais plus tard, quand les Romains eurent repris l'avantage, les Campaniens reçurent d'eux quelques sévères leçons destinées à les rendre plus sages; ils virent même, en dernier lieu, distribuer une partie de leurs terres à des colons romains. Toutefois, comme ils surent vivre en bonne intelligence avec ces colons, leur condition est redevenue prospère, et, sous le rapport de l'étendue et de la population, Capoue n'a rien perdu aujourd'hui de son ancienne importance. — A la Campanie et au Samnium, lequel, avons-nous dit, s'étend jusqu'aux pays des Frentans[1], succède le long de la mer Tyrrhénienne un territoire occupé par la tribu des Picentes, faible rameau de la nation picentine que les Romains ont transplanté des rivages de l'Adriatique à ceux du golfe Posidoniate, ou, comme on dit aujourd'hui, du golfe Pæstan; l'ancienne ville de Posidonie (cette ville était située au milieu dudit golfe) ayant changé son nom en celui de Pæstum[2]. Entre Sirénusses et Posidonie se trouve Marcina, ville fondée par les Tyrrhènes, mais qui se trouve avoir aujourd'hui une population samnite. De là maintenant à Pompeia, en passant par Nucérie, on traverse

1. Voy. sur ce passage la remarque de M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 974, col. 1, l. 17. La conjecture de Cluvier, reprise par Du Theil et par Groskurd, et qui consistait à substituer le nom des Lucaniens à celui des Frentans, ne mérite pas cependant d'être repoussée aussi dédaigneusement que le fait M. Müller. Strabon comprend le pays des Hirpins dans le Samnium et dit en propres termes, συνάπτουσι δὲ Λευκανοῖς τοῖς μεσογαίοις: rien n'empêchait donc que plus loin il n'ajoutât : « *A la Campanie et à la partie du Samnium qui confine à la Haute Lucanie succède*, etc. » Mais le nom de Frentans est dans les Mss.; il a pour lui l'autorité d'un autre passage de Strabon, où il annonce qu'il va décrire la Campanie, puis le Samnium jusqu'au pays des Frentans, ἡ Σαυνῖτις ἐν μεσογαίᾳ μέχρι Φρεντανῶν (V, ch. IV, § 3). Nous avons donc cru bien faire en conservant le nom de ce peuple dans notre traduction. — 2 On s'accorde à rejeter la phrase qui suit : « Συβαρῖται μὲν οὖν..... ἀναχεόμενος, » au commencement du livre suivant.

un isthme qui n'a pas plus de 120 stades. Le territoire des Picentes se prolonge jusqu'au fleuve Silaris, lequel forme de ce côté la limite de l'ancienne Italie[1]. Les eaux du Silaris, d'ailleurs excellentes à boire, offrent, dit-on, cette particularité, que, si l'on jette dans leur courant une plante quelconque, elle s'y pétrifie, sans perdre ni sa couleur ni sa forme. Les Picentins avaient anciennement une métropole, Picentia; aujourd'hui, ils vivent disséminés dans de simples bourgades, les Romains les ayant expulsés de cette ville pour avoir fait cause commune avec Annibal. Un décret du peuple à la même époque les exclut du service militaire et leur imposa, ainsi qu'aux Brutiens et aux Lucaniens, et pour les mêmes motifs, l'obligation de remplir les fonctions serviles de courriers et de messagers publics. En outre, pour les tenir en respect, les Romains bâtirent un peu au-dessus de la côte la forteresse de Salerne. — Des Sirénusses au Silaris on compte en tout 260 stades.

1. Voy. la longue note de M. Müller sur cet intéressant passage et l'ingénieuse restitution qu'il propose. Cette fois pourtant, nous l'avouons, il ne nous a pas convaincu, et l'autorité de Strabon nous paraît encore supérieure à la sienne. Strabon dit, en commençant son V^e livre : Οἱ γὰρ παλαιοὶ τὴν Οἰνωτρίαν ἐκάλουν Ἰταλίαν ἀπὸ τοῦ Σικελικοῦ πορθμοῦ μέχρι τοῦ Ταραντίνου κόλπου καὶ τοῦ Ποσειδωνιάτου διήκουσαν. Or c'est à ce passage, suivant nous, qu'il se réfère ici; seulement il le complète en précisant davantage la limite de l'ancienne Italie.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE VI.

Le VI[e] livre comprend, avec la suite du littoral de l'Italie [le long de la mer Tyrrhénienne], la côte citérieure de l'Adriatique jusqu'à la hauteur de la Macédoine, autrement dit l'Apulie, la Calabre et tout ce qui borde encore le golfe Ionien, plus les îles répandues le long des côtes depuis la Sicile jusqu'aux monts Cérauniens d'une part, et jusqu'à Carthage et au groupe d'îlots qui l'avoisine de l'autre.

CHAPITRE PREMIER.

Passé l'embouchure du Silaris, nous entrons en Lucanie : là se succèdent [le long de la côte] le temple de Junon Argienne [1], fondé, dit-on, par Jason, et un peu plus loin, à une cinquantaine de stades, la ville de Posidonie. [Simple forteresse à l'origine, bâtie par les Sybarites sur le rivage même de la mer, Posidonie se vit plus tard déplacer par ses propres habitants et reporter un peu au-dessus de la côte; puis, les Lucaniens l'enlevèrent aux Sybarites, et les Romains aux Lucaniens. Tout près de là un fleuve vient se perdre dans des marécages, ce qui rend le séjour de la ville très-malsain [2].] Hors du golfe [3] [Posidoniate], en pleine mer, bien qu'à une faible distance encore du continent, est l'île de

1. M. Ch. Müller propose de lire ici plutôt Ἀρείας, *Junonis armiferæ*. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 974, col. 1, l. 67. — 2. Nous avons transporté ici, à l'exemple de La Porte du Theil, de Groskurd, de Kramer et de Meineke, toute cette phrase qui, dans tous les Mss., se trouve placée plus haut, après la mention que fait l'auteur des Picentes du golfe Posidoniate. — 3. Κόλπον, au lieu de πόντον. M. Müller fait remarquer que, chez les petits géographes grecs, la confusion ou permutation de ces deux mots est fréquente.

Leucosie, ainsi nommée parce que la sirène Leucosie, après s'être, comme nous dit la fable, précipitée à la mer avec ses compagnes, aurait été par le mouvement des flots rejetée sur ses rivages. Juste en face de l'île s'avance le promontoire qui, avec la pointe correspondante des Sirénusses, forme le golfe Posidoniate. Mais doublons ce promontoire, et nous voyons s'ouvrir aussitôt devant nous un second golfe au fond duquel s'élève une ville, qui, appelée par les Phocéens, ses fondateurs, *Hyélé* (d'autres disent *Elé*), du nom d'une fontaine du voisinage, [ou, comme on le prétend encore, du nom du fleuve *Elées*[1],] s'appelle aujourd'hui *Elée*. Cette ville a vu naître les Pythagoriciens Parménide et Zénon : grâce aux travaux de ces deux philosophes, peut-être même déjà avant qu'ils n'eussent paru, elle jouissait de lois excellentes, et c'est ce qui explique qu'elle ait pu non-seulement tenir tête aux Lucaniens et aux Posidoniates, mais encore sortir victorieuse de la lutte, bien qu'elle fût fort inférieure à ses ennemis et par l'étendue de ses possessions et par le nombre de ses soldats. N'ayant qu'une terre ingrate à cultiver, ses habitants avaient été forcés, en effet, de tourner toute leur activité vers la mer, vers les industries maritimes, le salage du poisson, par exemple. Antiochus raconte qu'après la prise de Phocée par Harpagus, lieutenant de Cyrus, tous ceux d'entre les Phocéens qui purent s'embarquer avec leurs familles et leurs biens le firent, et, sous la conduite de Creontiadès, cinglèrent d'abord vers Cyrnos et vers Massalia; mais ils en auraient été repoussés et seraient venus alors fonder la colonie d'Elée. Cette ville est à deux cents stades environ de Posidonie et précède immédiatement le promontoire Palinure. En face de la côte à laquelle elle donne son nom sont situées les deux îles Œnotrides, pourvues l'une et l'autre d'excellents mouillages. Au delà du cap Palinure, on aperçoit la citadelle, le port et la rivière de Pyxûs (le même nom s'applique aux trois). C'est Micythus, tyran

1. Nous reportons ici, comme à leur place naturelle, les mots : ἔνιοι δὲ τοὔνομα ἀπὸ ποταμοῦ Ἐλέητος, qu'on lit habituellement douze lignes plus bas. Cf. Meineke, *Vind. Strabon.*, p. 55.

de Messène en Sicile, qui envoya la première colonie en ce lieu; mais à peine l'établissement était-il formé, que les colons, à l'exception d'un petit nombre, remirent à la voile. A la suite de Pyxûs nous rencontrons le golfe de Laüs, avec un fleuve et une ville de même nom. Cette ville, la dernière de la Lucanie, est une colonie de Sybaris, elle est bâtie un peu au-dessus de la côte. D'Elée à Laüs on compte 400 stades; on en compte 650 pour l'étendue totale de la côte de Lucanie. Près de là est l'*héróon* de Dracon, l'un des compagnons d'Ulysse. Il en est question dans un ancien oracle adressé aux populations de cette partie de l'Italie :

« Un jour Dracon de Laos verra périr tout Laos [1]. »

Trompés par cet oracle, les Grecs, voisins de Laüs, tentèrent contre cette ville une attaque malheureuse et se firent écraser par les Lucaniens.

2. Voilà, sur la côte de la mer Tyrrhénienne, quelles villes nous offre la Lucanie. Pour ce qui est de la côte opposée, les Lucaniens n'y atteignirent point tout d'abord; les Grecs, maîtres du golfe de Tarente, s'y étaient établis; et avant l'arrivée des colonies grecques, c'est-à-dire à une époque où la nation lucanienne n'existait même pas encore, c'étaient les Chônes et les Œnotriens qui y dominaient. Les Samnites, qui ne cessaient d'étendre leur puissance, chassèrent les Chônes et les Œnotriens, et envoyèrent dans le pays la première colonie *lucanienne;* or, celle-ci trouva les Grecs en possession du littoral des deux mers jusqu'au détroit de Sicile, et il s'ensuivit une longue guerre entre les Grecs et les Barbares. Les deux peuples eurent en outre beaucoup à souffrir de l'ambition des tyrans de la Sicile et plus tard des guerres de Carthage contre Rome pour la possession, soit de la Sicile, soit de l'Italie elle-même; mais les plus maltraités [2] furent les Grecs [qui], ayant commencé, dès l'époque de la guerre de Troie, à s'établir sur le littoral, avaient

1. Ce qui pouvait signifier aussi « *tout un peuple, toute une armée.* » — 2. Μάλιστα δὲ τοὺς Ἕλληνας, [οἳ] πρότερον, etc., au lieu de μετὰ τοὺς Ἕλληνας ὕστερον μέν γε, d'après Kramer et Meineke.

fini par conquérir une bonne partie de l'intérieur et par s'agrandir au point de pouvoir appeler *Grande Grèce* toute cette contrée, voire la Sicile elle-même. Aujourd'hui, en effet, à l'exception de Tarente, de Rhegium et de Neapolis, tout le pays est *barbare:* une partie se trouve occupée par les Lucaniens et les Brutiens, et les Campaniens possèdent le reste, nominalement du moins, car en réalité ce sont les Romains, les Campaniens eux-mêmes étant devenus Romains. Mais l'auteur qui entreprend de donner une description complète de la terre peut-il, je le demande, s'en tenir à l'état présent de chaque contrée, et ne doit-il pas dire quelque chose aussi de son passé, surtout quand ce passé a été glorieux? — On a vu plus haut qu'une partie de la nation lucanienne était répandue sur les rivages de la mer Tyrrhénienne; une autre partie habite dans l'intérieur des terres au-dessus du golfe de Tarente. Seulement, ces populations lucaniennes de l'intérieur, ainsi que les Brutiens et les Samnites, auteurs de leur race, ont tellement souffert des maux de la guerre et sont aujourd'hui si complétement annihilées, qu'il est bien difficile de déterminer exactement les possessions respectives de chacun de ces trois peuples, d'autant qu'ils ne forment plus ni les uns ni les autres d'État proprement dit, que toutes les variétés de dialecte, d'armure, de costume, etc., qui pouvaient aider à les distinguer, se sont maintenant complétement effacées et que, par elles-mêmes, les villes ou localités qu'ils habitent n'ont aucune célébrité.

3. Cela étant, nous nous bornerons à décrire l'intérieur du pays d'une manière générale, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, et sans chercher autrement à distinguer les possessions des Lucaniens de celles des Samnites, leurs voisins. — Pétélie passe pour être la métropole des Lucaniens et compte aujourd'hui encore un assez grand nombre d'habitants. Philoctète, chassé de Mélibée par des troubles civils, en fut, dit-on, le fondateur. Sa position, déjà forte naturellement, fut rendue plus forte encore par les travaux des Samnites, qui s'en firent un bou-

levart contre Thurium [1]. Philoctète bâtit aussi l'antique Crimissa dans le même canton. Suivant certains auteurs cités par Apollodore dans son *Commentaire sur le Catalogue des vaisseaux*, Philoctète aurait débarqué sur la côte de Crotone, et, après avoir fondé la citadelle de Crimissa et au-dessus la ville de Chôné, dont le nom aurait produit celui de *Chônes* que finirent par prendre les peuples de tout ce canton, il aurait envoyé en Sicile une partie de ses compagnons qui, avec l'aide du Troyen Ægeste, auraient bâti aux environs d'Éryx la ville d'Ægesta. On rencontre encore dans l'intérieur Grumentum, Vertines, Calasarnes et quelques autres places aussi peu importantes, puis l'on arrive à Venouse, ville, en revanche, très-considérable. Si je ne me trompe, cette dernière ville et celles qu'on trouve à sa suite en remontant vers la Campanie sont toutes des villes samnites. Au-dessus de Thurium s'étend le canton de la Taurianè. Les Lucaniens, du reste, sont eux-mêmes originaires du Samnium, et c'est la guerre qui leur a livré les villes des Posidoniates et de leurs alliés. Leur constitution essentiellement démocratique leur permettait cependant, en temps de guerre, de se donner un roi choisi parmi [2] les principaux dignitaires ou magistrats de la république. Actuellement, ils sont Romains.

4. Le reste de la côte, jusqu'au détroit de Sicile, est occupé par les Brutiens et mesure 1350 stades. Antiochus, dans ses *Italiques*, dit en termes exprès que le nom d'*Italie* ne désigna d'abord que cette partie de la péninsule et que c'est cette *Italie* primitive, connue plus anciennement encore sous le nom d'*Œnotrie*, qu'il a voulu décrire dans son livre : or, il lui assigne pour limites, du côté de la mer Tyrrhénienne le cours du Laüs, c'est-à-dire la limite que nous-même avons assignée à la Lucanie, et, du côté de la mer de Sicile, Métaponte. Quant au district de Tarente, qui succède immédiatement à celui de Métaponte, il le rejette en dehors de l'Italie proprement dite comme faisant

1. Θουρίοις au lieu de φρουρίοις, excellente correction de M. Meineke, qui renvoie aux *Opuscula Academ.* de Heyne, t. II, p. 141. — 2. Ἀπὸ au lieu de ὑπὸ, correction de Coray, agréée par M. Meineke.

partie de la *Japygie*. Il veut même qu'à une époque encore plus reculée les noms d'*Œnotrie* et d'*Italie* se soient appliqués uniquement au pays compris entre le détroit de Sicile et ce premier isthme, large de 160 stades, qui va du golfe Hipponiate, ou, comme l'appelle Antiochus, du golfe Napétin au golfe Scyllétique, pays dont le périple peut bien mesurer en tout 2000 stades. De là, maintenant, les noms d'*Italie* et d'*Œnotrie* se seraient avancés jusqu'au Métapontin et à la Siritide, car Antiochus nous montre les Chônes, nation œnotrienne déjà fort civilisée, établis en ces lieux et donnant à tout le pays le nom de *Chôné*. Antiochus, malheureusement, ne s'est pas exprimé d'une façon aussi nette au sujet des Lucaniens et des Brutiens, et, comme tous les anciens historiens, il a omis de préciser quelles étaient dans le principe les possessions respectives des deux peuples. Aujourd'hui la contrée appelée *Lucanie* comprend tout ce qui s'étend entre la mer Tyrrhénienne et la mer de Sicile, depuis l'embouchure du Silaris jusqu'à celle du Laüs sur la côte de la mer Tyrrhénienne, depuis Métaponte jusqu'à Thurium sur la côte de la mer de Sicile, et, dans l'intérieur, depuis le Samnium jusqu'à l'isthme compris entre Thurium et une localité, Cerilli, voisine de Laüs, isthme pouvant mesurer 300 stades de large. Quant au *Brutium*, il forme au-dessus de la Lucanie une presqu'île, dans laquelle se trouve naturellement comprise cette autre petite presqu'île qui part de l'isthme resserré entre les golfes Scyllétien et Hipponiate. Ce sont les Lucaniens qui ont donné aux Brutiens le nom qu'ils portent, car ce nom, dans la langue lucanienne, signifie déserteurs ou *rebelles* : les premiers Brutiens étaient, dit-on, des pasteurs au service des Lucaniens, mais la mollesse de leurs maîtres leur avait laissé prendre des habitudes d'indépendance et ils avaient fini par s'insurger, quand la guerre de Dion contre Denys était venue bouleverser tout ce pays.— Du reste nous ne pousserons pas plus loin ces considérations générales touchant les Lucaniens et les Brutiens.

5. La première ville que l'on rencontre dans le Brutium, à partir de Laüs, est Temesa, ou, comme on l'appelle au-

jourd'hui, *Tempsa*. Fondée par les Ausones, cette ville fut rebâtie plus tard par les Ætoliens, compagnons de Thoas; puis, les Brutiens chassèrent les Ætoliens, mais pour se voir à leur tour ruinés par Annibal et par les Romains. C'est près de Temesa, au fond d'un bois épais d'oliviers sauvages, que s'élève l'*hérôon* de Polite, de ce compagnon d'Ulysse mort victime de la perfidie des Barbares, mais de qui les mânes irrités exercèrent alors de telles vengeances sur tout ce pays que les habitants, après avoir pris conseil de quelque oracle, en furent réduits à lui payer un tribut annuel, et qu'on en a fait cette locution à l'adresse des cœurs impitoyables[1] : « *Le héros de Témèse habite en eux.* » La tradition ajoute qu'après la prise de la ville par les Locriens Épizéphyriens l'athlète Euthymus descendit dans la lice contre le héros en personne, et que, l'ayant vaincu, il le força à décharger les populations du tribut qu'il leur avait imposé. On prétend encore que c'est de cette ville de Temesa et nullement de la ville de Tamassos[2] dans l'île de Cypre (le nom de chacune de ces localités affecte indifféremment les deux formes [en α et en ος]) que le poëte a voulu parler dans ce vers [bien connu] :

« Je vais à Témèse pour y chercher du cuivre[3]. »

Et, en effet, on reconnaît ici auprès, malgré l'état d'abandon dans lequel elles se trouvent, les vestiges d'anciennes fonderies de cuivre. — Tout à côté de Temesa est la ville de Terina, qu'Annibal détruisit lors de sa retraite dans le Brutium, parce qu'il vit qu'il ne pouvait la garder. Puis vient Cosentia, capitale ou métropole du Brutium, et, un peu au-dessus de Cosentia, Pandosie, place très-forte, sous les murs de laquelle Alexandre, roi des Molosses, trouva la mort. Ce prince s'était mépris, lui aussi[4], sur le sens d'une réponse de l'oracle de Dodone : invité par cet oracle à se tenir prudemment éloigné de l'Achéron et de Pandosie, il

1. M. Meineke propose de lire ἀηδεῖς au lieu de ἀνηλεεῖς. Voy. *Vind. Strabon.*, p. 57. — 2. Cf. Etienne de Byzance, s. v. Τάμασος. — 3. Hom., *Odyss.*, I, 185. — 4. Comme les Grecs des environs de Laüs (voy. ci-dessus, p. 422).

avait cru que le Dieu lui désignait les lieux de Thesprotie qui portent ces noms, et il était venu mourir ici dans le Brutium, devant cette autre Pandosie dont l'enceinte embrasse [aussi] les trois sommets d'une même montagne et se trouve baignée par une rivière appelée également l'*Achéron*. Quelque chose d'ailleurs avait contribué à l'abuser, c'est qu'un autre oracle avait dit :

« Pandosie, ville au triple sommet, tu coûteras un jour la « vie à une grande multitude d'hommes. »

Et il s'était figuré que la prédiction menaçait l'armée des ennemis, non la sienne. La même ville de Pandosie passe pour avoir servi naguère de résidence aux rois œnotriens. Quant à Hipponium, qui fait suite à Cosentia, ce sont les Locriens qui l'ont fondée ; elle appartint ensuite aux Brutiens, puis, étant tombée au pouvoir des Romains, elle vit son nom changer par eux en celui de *Vibo Valentia*. La beauté des prairies qui environnent cette ville et l'abondance des fleurs dont elles sont émaillées ont accrédité la tradition que Proserpine quittait souvent la Sicile pour venir ici s'amuser à cueillir des fleurs ; et tel est le respect pour cette antique tradition, qu'aujourd'hui encore c'est un usage général parmi les femmes du pays de cueillir des fleurs et de s'en tresser de leurs propres mains des couronnes. Ce serait même une honte pour elles, les jours de fête, de porter des couronnes qu'elles auraient achetées. Vibo a un arsenal maritime qu'Agathocle, tyran de Sicile, fit construire après qu'il se fut emparé de la ville. En continuant à ranger la côte depuis Vibo jusqu'au port d'Hercule, on commence à voir tourner au couchant la pointe qui termine l'Italie du côté du détroit de Sicile, puis l'on passe devant Medma, autre ville bâtie par les Locriens, qui lui donnèrent le nom d'une grande et belle fontaine du voisinage. Près de Medma est le port d'Emporium. Un autre petit port se trouve à l'embouchure du fleuve Métaure, lequel baigne presque les murs de ladite ville [de Medma]. Juste en face de cette partie de la côte, à 200 stades du détroit, sont les îles des Liparæens,

appelées quelquefois aussi îles d'*Æole*, du nom, soi-disant, de ce roi Æole qu'Homère a fait figurer dans l'*Odyssée*. Ces îles sont au nombre de sept et se trouvent toutes parfaitement en vue, pour qui regarde de la côte de Sicile ou de celle du continent aux environs de Medma. Mais nous parlerons d'elles plus au long, quand nous en serons à décrire la Sicile. Passé le Métaure, on rencontre encore un cours d'eau portant ce même nom de *Métaure*[1]; puis vient le Scyllæum, rocher élevé qui s'avance dans la mer en forme de presqu'île. L'isthme en est très-bas et se trouve des deux côtés accessible aux navires : Anaxilaüs, tyran de Rhegium, le ferma d'abord d'un mur pour arrêter les incursions des Tyrrhènes, puis il en fit la station ordinaire de sa flotte et interdit de la sorte aux pirates le passage du détroit. Tout près de là, en effet, à 250 stades de Medma, est le cap Cænys : or, ce cap, en se rapprochant de plus en plus de la pointe correspondante du Pelorias (l'une des trois pointes qui donnent à la Sicile sa forme triangulaire), finit par réduire le détroit aux proportions d'un simple canal. Seulement, tandis que l'extrémité du Pelorias incline au levant d'été, celle du Cænys incline au couchant, les deux caps décrivant, [au moment de se rejoindre,] une courbe marquée en sens inverse l'un de l'autre. Ce resserrement ou étranglement du détroit ne s'étend du reste que du cap Cænys au Posidonium de Colonne-Rhégine, c'est-à-dire sur une longueur qui ne dépasse pas six stades (le minimum de la largeur ou de la traversée en compte un peu plus), car, dans l'intervalle de 100 stades qui sépare Colonne-Rhégine de Rhegium, on voit, à mesure qu'on avance vers l'E. et qu'on se rapproche de ce bassin de la mer extérieure connu sous le nom de *mer de Sicile*, on voit le détroit aller toujours s'élargissant.

6. Rhegium a eu pour fondateurs des Chalcidiens, sortis, nous dit-on, de leur patrie à l'occasion d'une disette et venus à Delphes sur l'ordre d'un oracle qui avait, au nom d'Apollon, exigé de Chalchis la dîme de sa population, puis

1. Voy. Ch. Müller, *Index var. lect.*, p. 975, col. 1, l. 65.

repartis de Delphes pour l'Italie où ils étaient arrivés après s'être grossis en chemin d'autres Chalcidiens, émigrants volontaires. Mais, suivant Antiochus, cette colonie chalcidienne n'aurait fait que répondre à l'appel des Zancléens, qui lui auraient même donné un des leurs, Antimnestos, pour archégète. Un certain nombre de Messéniens du Péloponnèse s'étaient joints aussi aux Chalcidiens : chassés de leurs foyers à la suite de discordes civiles et par le parti qui s'était opposé à ce qu'on accordât aux Lacédémoniens aucune éparation de l'injure qui leur avait été faite à Limnæ, où des jeunes filles, venues de Sparte avec la mission d'offrir un sacrifice à Diane, avaient été violées et leurs défenseurs massacrés, ces Messéniens s'étaient retirés d'abord à Macistos et avaient envoyé de là à Delphes une députation chargée de reprocher à Apollon ainsi qu'à Diane d'avoir laissé opprimer de la sorte et chasser de leur patrie ceux qui avaient pris en main leur cause, mais chargée en même temps de savoir du Dieu quel moyen de salut pouvait leur rester dans une pareille détresse. Or, Apollon leur avait commandé de partir pour Rhegium avec les Chalcidiens et de rendre des actions de grâces à la déesse, sa sœur, qui, loin de les perdre, les avait au contraire sauvés en empêchant qu'ils ne fussent enveloppés dans la ruine de leur patrie, destinée en effet à tomber prochainement sous le joug des Spartiates. Les Messéniens avaient obéi, et c'est ce qui explique comment les tyrans de Rhegium jusqu'à Anaxilaüs ont toujours été d'origine messénienne. Antiochus affirme, d'autre part, que, primitivement, tout ce canton était occupé par les Sicèles et les Morgètes, mais que ceux-ci avaient fini par se retirer devant les Œnotriens et par passer en Sicile. Quelques auteurs veulent même que la ville de Morgantium [en Italie] ait emprunté son nom des Morgètes. Pour en revenir à Rhegium, disons que cette ville, très-forte par elle-même et par le grand nombre de colonies dont elle s'était entourée, a été de tout temps le boulevard de l'Italie contre la Sicile; on en a eu la preuve de nos jours encore, quand Sextus Pompée souleva les populations de cette île. D'où est venu maintenant ce nom de

Rhegium qui lui a été donné? S'il faut en croire Eschyle, il rappellerait l'antique cataclysme survenu en ces contrées. Eschyle, en effet, et maint auteur comme lui supposent qu'à la suite de forts tremblements de terre la Sicile a été détachée, arrachée du continent, ἀπορραγῆναι, « mot, ajoute le poëte, dont on a fait *Rhegium*, le nom même de la ville. » Se fondant sur l'aspect et la nature des lieux, tant aux environs de l'Ætna que dans telle autre partie de la Sicile, à Lipara et dans les îles qui l'entourent, à Pithécusses enfin et sur toute la côte vis-à-vis, ces auteurs jugent par analogie que les choses ont dû se passer de même pour la formation du détroit. Aujourd'hui, à vrai dire, qu'on voit ici à la surface du sol tant d'orifices béants par où le feu intérieur fait éruption et rejette ces masses ignées et ces torrents d'eau chaude, on ne parle plus guère de tremblements de terre aux environs du détroit. Mais anciennement, lorsque toutes ces issues étaient encore obstruées, le feu et l'air comprimés dans les entrailles de la terre produisaient de violentes secousses; et l'on conçoit qu'ébranlées par ces secousses, en même temps qu'elles étaient battues par les vents, les terres aient fini un jour par céder et qu'elles aient en se déchirant livré passage aux deux mers, à la mer de Sicile d'une part et à la mer Tyrrhénienne de l'autre, d'autant que cette dernière mer s'est frayé maints passages semblables entre les différentes îles de la côte d'Italie, témoin Prochyté et Pithécusses qui ne sont assurément que des fragments détachés du continent, témoin aussi Caprée, Leucosie, les Sirènes et les Œnotrides. D'autres îles, je le sais, passent pour être sorties du sein de la mer, et c'est même là, j'en conviens, pour les îles situées au large, l'origine la plus vraisemblable; mais, quand il s'agit d'îles situées dans le voisinage de promontoires et séparées de la côte rien que par d'étroits canaux, il y a plus d'apparence qu'elles auront été détachées, arrachées de la terre ferme. Est-ce là pourtant ce qui a fait donner à la ville en question le nom de *Rhegium*? Ou le doit-elle à sa propre illustration, les Samnites l'ayant appelée ainsi du mot qui en latin signifie *royal*, parce que ses pre-

miers magistrats jouissaient du droit de cité romaine et se servaient habituellement de la langue latine? Je laisse à d'autres le soin de décider quelle est la plus plausible des deux explications. Du reste, ni l'illustration de son nom, ni la multitude de ses colonies, ni le grand nombre d'hommes distingués qu'elle avait produits soit dans la politique, soit dans les sciences, n'empêchèrent que Denys ne détruisît cette ville de fond en comble, pour se venger de ce qu'en réponse à sa demande d'épouser une jeune fille de Rhegium on lui avait envoyé la fille du bourreau. Denys le jeune, il est vrai, restaura un quartier de l'ancienne ville et l'appela *Phœbia*. Mais, plus tard, lors des guerres de Pyrrhus, les Campaniens formant la garnison de Rhegium égorgèrent, par une odieuse violation des traités, un très-grand nombre d'habitants. Puis il y eut, peu de temps avant la guerre Marsique, de terribles tremblements de terre, qui renversèrent une bonne partie des maisons de la ville. Enfin César-Auguste, revenant de la Sicile, où il était allé pour en chasser Pompée, fut frappé de l'état de dépopulation dans lequel était tombé Rhegium : il y établit à demeure un certain nombre de soldats de sa flotte, et, grâce à cette mesure, cette ville se trouve aujourd'hui de nouveau passablement peuplée.

7. A une cinquantaine de stades à l'E. de Rhegium, la côte nous offre la pointe de *Leucopetra*, ainsi nommée de sa couleur [blanche] : c'est là que la chaîne de l'Apennin est censée finir. Puis l'on gagne le cap Heraclæum, qui marque l'extrémité méridionale de l'Italie; et, en effet, à peine a-t-on doublé ce cap qu'on est pris par le *Lips* et poussé vers la pointe de Japygie, où la côte commence à se détourner sensiblement au N. et à l'O. pour remonter le long du golfe Ionien. A l'Heraclæum succède, sur le territoire Locrien, le promontoire Zephyrium, avec un havre ouvert au vent d'ouest, ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte. Vient ensuite la ville de Locres (*Locri Epizephyrii*) qui doit naissance à une colonie de Locriens (de Locriens du golfe de Crissa), amenée par Évanthès peu de temps après la fondation de Crotone et de Syracuse. Éphore se trompe

quand il attribue la fondation de cette ville à une colonie de Locriens *Opontiens*. Pendant trois ou quatre ans, la colonie locrienne demeura établie sur le Zephyrium même; mais au bout de ce temps la nouvelle ville fut transportée ailleurs. Les Syracusains s'étaient joints [aux Tarentins[1], disons mieux, aux Lacédémoniens de Tarente], pour aider les Locriens dans cette opération. La fontaine *Locria* marque encore le lieu où ceux-ci avaient campé d'abord. La distance de Rhegium à Locres est de 600 stades. La ville même est bâtie sur un mamelon dit l'Epopis[2].

8. On croit généralement que les Locriens ont été les premiers à posséder des lois écrites. Ils goûtaient depuis longtemps déjà les fruits d'une législation excellente, quand Denys, chassé de Syracuse, vint leur faire connaître par ses excès et ses violences le régime le plus contraire aux lois : il se glissait, par exemple, dans la chambre préparée pour l'hymen et jouissait de l'épouse avant l'époux, ou bien il se faisait amener les plus belles filles de la ville, et, sous les yeux de ses convives, les forçait à courir toutes nues, quelques-unes même chaussées de sandales d'inégale hauteur (d'une sandale très-élevée et d'une autre très-basse pour que le spectacle fût plus obscène apparemment), à courir, dis-je, en cet état, autour de la salle du banquet après une volée de colombes dont on avait eu soin précédemment de rogner les ailes[3]. Le tyran, du reste, expia chèrement sa conduite, quand plus tard il voulut repasser en Sicile pour essayer de reprendre possession de son trône, car les Locriens, s'étant débarrassés aussitôt de la garnison qu'il leur avait laissée, se déclarèrent indépendants et firent main-basse sur sa femme et sur ses enfants, sinon sur tous, au moins sur ses deux filles et sur son fils cadet, jeune garçon déjà entré dans l'adolescence. Quant au fils aîné,

1. M. Müller a su dégager le nom des Tarentins, Ταραντίνοις, des mots dénués de sens ἅμα γὰρ οὗτοι ἐν οἷς, que donnent les Mss. Et c'est là, sans contredit, une des plus heureuses restitutions de cet éminent palæographe. Voy. sa note à l'appui, *Ind. var. lect.*, p. 975, col. 2, l. 39. — 2. Au lieu de Ἐσῶπιν, correction de M. Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 59. — 3. Κολοπτέρους, peut-être même κολοβοπτέρους, au lieu de ὁλοπτέρους, correction de M. Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 60.

Apollocratès, il avait accompagné son père dans cette expédition qui devait lui rouvrir les portes de Syracuse. Denys eut beau supplier lui-même les Locriens de mettre leurs prisonniers en liberté à telles conditions qu'il leur plairait fixer, les Tarentins eurent beau intercéder en sa faveur, les Locriens ne se laissèrent point fléchir et aimèrent mieux supporter les horreurs d'un siége et la dévastation de leurs campagnes. Puis, reversant toute leur colère sur les filles du tyran, ils les condamnèrent à la prostitution, les firent ensuite étrangler par la main du bourreau, et exigèrent, qui plus est, que leurs corps fussent brûlés, leurs os broyés et leurs cendres jetées à la mer. Éphore a parlé des lois de Zaleucus, de ces lois écrites pour les Locriens, et dont les éléments avaient été puisés dans les *coutumes* crétoises, lacédémoniennes et aréopagitiques. Suivant lui, la principale innovation introduite par Zaleucus consistait en ce qu'à la différence des anciens, qui avaient toujours laissé aux juges le soin de fixer une peine pour chaque délit particulier, il avait, lui, inscrit et déterminé la peine dans ses lois, persuadé apparemment que pour un même délit les sentences des juges ne sont pas toujours identiques, tandis que [la peine] [1] doit être invariablement la même. Éphore loue aussi Zaleucus d'avoir simplifié les formalités relatives aux contrats. Il ajoute que les Thuriens, en voulant pousser la précision et l'exactitude plus loin encore que les Locriens, donnèrent à leurs lois plus de relief peut-être, mais assurément moins de vertu, le mérite des lois consistant non pas à prévenir toutes les subtilités de la chicane, mais à maintenir avec fermeté un petit nombre de principes simples et généraux : ce qui revient à cette pensée de Platon, que la multiplicité des lois implique l'abondance des procès et le règne des mauvaises mœurs, tout comme le grand nombre des médecins suppose le grand nombre des maladies.

9. On observe sur les bords de l'Halex, fleuve dont le cours profondément encaissé forme la séparation du terri-

1. [Τὰς δὲ ζημίας] δεῖν [εἶναι] τὰς αὐτάς, correction de M. Meineke, ratifiée par M. Müller, qui cite à ce propos Heyne, *Opusc. acad.*, t. II, p. 37.

toire de Locres et de celui de Rhegium, on observe, dis-je, relativement aux cigales, un phénomène curieux : tandis qu'elles chantent sur la rive locrienne, elles restent muettes sur la rive opposée. Or, on attribue cette différence à ce que, l'une des deux rives étant très-ombragée, le corps des cigales y est toujours chargé de rosée, ce qui empêche leurs membranes sonores de se tendre, tandis que sur l'autre rive, où elles sont continuellement exposées au plein soleil, ces membranes deviennent sèches et dures comme de la corne, et d'autant plus aptes à vibrer. On voyait naguère à Locres une statue qui représentait Eunomos, le fameux citharède, ayant sa cithare à la main et sur sa cithare une cigale. Timée nous en donne la raison : « Eunomos, dit-il, se présentait aux jeux Pythiens comme concurrent d'Ariston de Rhegium. L'un et l'autre se disputèrent le pas : Ariston, pour intéresser les Delphiens en sa faveur, rappelait que ses ancêtres avaient été voués à Apollon et que la colonie qui avait fondé Rhegium était partie de Delphes; Eunomos, lui, prétendait qu'on n'aurait même pas dû admettre à concourir pour le prix du chant un homme dont le pays était le seul sur la terre où la cigale, l'animal chanteur par excellence, demeurât muette. Ariston n'en avait pas moins eu un grand succès, si grand même qu'il avait pu espérer un moment de triompher; mais, la victoire ayant été finalement attribuée à Eunomos, celui-ci avait fait hommage à sa patrie de la statue en question, destinée surtout à rappeler que, pendant qu'il chantait devant les juges du concours, une des cordes de sa cithare était venue à casser, et qu'une cigale s'était trouvée là juste à point pour compléter et suppléer l'accord. — L'intérieur du pays au-dessus des villes que nous venons de nommer est occupé par les Brettiens [ou Brutiens]. On y rencontre, avec la ville de Mamertium, la forêt de Sila. Cette forêt, qui produit la meilleure espèce de poix, la poix dite *brettienne*, et qui se fait remarquer en outre par la beauté de ses arbres et l'abondance de ses eaux, couvre un espace de 700 stades.

10. Passé la ville de Locres, on atteint le fleuve Sagra, la Sagra pour mieux dire (car le nom est féminin). Sur les bords de ce fleuve s'élèvent les *Autels des Dioscures :* c'est là auprès que 10 000 Locriens, aidés seulement de quelques Rhégiens[1], attaquèrent et défirent soi-disant 130 000 Crotoniates, ce qui donna lieu au proverbe : « *c'est toujours plus vrai que l'événement de la Sagra!* » lequel s'entend des choses invraisemblables et difficiles à faire accepter. Certains auteurs ajoutent ce détail fabuleux, que le jour de la bataille, le jour même, et par un prodige de célérité qui ne put être cependant révoqué en doute, on en apprit l'issue à Olympie, où se célébraient alors les jeux. En tout cas, c'est à ce désastre et aux pertes énormes essuyées par les Crotoniates dans cette journée qu'on attribue la prompte décadence de ce peuple. De l'autre côté de la Sagra, s'élevait la ville de Caulonia, qui avait été bâtie par les Achéens et appelée d'abord *Aulonia*, de l'*aulôn* ou vallée qui la précède. L'emplacement en est aujourd'hui désert, ses habitants ayant été chassés par les Barbares et forcés de passer en Sicile, où ils ont fondé cette autre ville de *Caulonia.* Puis vient Scylletium, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, *Scyllacium*, qui passe pour avoir été fondée par les Athéniens, compagnons de Ménesthée. Cette ville appartenait aux Crotoniates, quand Denys en attribua la possession aux Locriens. La même ville a donné son nom au golfe Scyllétique, lequel forme, avons-nous dit, avec le golfe Posidoniate, cet isthme que Denys, dans sa guerre contre les Lucaniens, entreprit de fermer par un mur, soi-disant pour protéger contre les Barbares de l'extérieur les populations comprises au dedans de l'isthme, mais en réalité pour rompre l'espèce de ligue qui unissait les villes grecques les unes aux autres et pour affermir ainsi sa propre domination sur l'intérieur de l'isthme : par bonheur, une incursion des peuples du dehors vint l'empêcher de mettre à exécution son projet.

1. Cf. Justin, XX, 3.

11. A Scylletium succèdent la frontière de la Crotoniatide et les trois promontoires dits *des Japyges;* puis on aperçoit le Lacinium, temple de Junon, naguère fort riche et tout rempli aujourd'hui encore de pieuses offrandes. Mais ici le long de la côte les distances deviennent difficiles à déterminer. Approximativement, Polybe compte 1300 stades[1] du détroit de Sicile au Lacinium, plus 700 stades pour le trajet qui sépare le Lacinium de la pointe de Japygie, autrement dit pour l'ouverture du golfe de Tarente. Quant au périple de l'intérieur du golfe, bien que le Chorographe le mesure déjà largement en le portant à 240 milles, Artémidore, lui, [en exagère encore l'étendue : il le fait de 2]380 stades, laissant néanmoins [à l'ouverture la même largeur de 700 stades que Polybe lui attribue][2]. Quoi qu'il en soit, le golfe regarde le levant d'hiver et c'est le Lacinium qui en marque l'*entrée*, car à peine a-t-on doublé ce promontoire qu'on voit se succéder les vestiges des anciennes cités achéennes. Ces villes, à l'exception de Tarente, n'existent plus à proprement parler aujourd'hui, mais quelques-unes dans le nombre ont répandu un tel éclat qu'il y a lieu encore à en parler en détail.

12. Crotone, à 100[3] stades du Lacinium, s'offre à nous la première, avec la rivière et le port d'Æsarus et un autre cours d'eau, le Neæthus, qui doit son nom, assure-t-on, au fait suivant. Des Achéens, revenant de Troie, s'étaient vus, après de longues *erreurs*, jetés sur cette partie de la côte d'Italie et y avaient débarqué pour prendre connaissance des lieux. Des femmes troyennes qu'ils ramenaient avec eux s'aperçurent qu'il n'était pas resté un seul homme sur les vaisseaux, et y mirent le feu pour se venger des fatigues et des ennuis de la traversée, forçant ainsi les Achéens, qui n'é-

1. 1300 au lieu de 2300, correction de Mannert (t. IX, II, p. 202). — 2. Combinant les deux restitutions de Groskurd et de M. Müller, nous avons traduit ce passage désespéré, comme s'il y avait dans le texte : αὐτὸς ὁ κόλπος ἔχει περίπλουν ἀξιόλογον μιλίων διακοσίων τετταράκοντα, ὡς χωρογράφος φησί· [ποιεῖ δὲ δισχιλίων] τριακοσίων ὀγδοήκοντα, [πολλῷ μὲν οὖν μείζονα] Ἀρτεμίδωρος, τοσούτοις δὲ καὶ (et avec cela cependant, avec ce grand nombre de stades pour le périple) λείπων τῷ στόματι σταδίους ὅσους καὶ Πολύβιος εἴρηκε] τοῦ πλάτους τοῦ στόματος τοῦ κόλπου. — 3 100 stades au lieu de 150, correction de Groskurd, fondée sur l'autorité de Tite Live.

taient pas, du reste, sans avoir remarqué la fertilité du pays, à s'y fixer définitivement. Puis d'autres[1] colons achéens avaient rejoint les premiers, et, s'étant piqués d'émulation, comme il arrive communément entre frères, ils s'étaient mis à fonder de leur côté différents établissements, auxquels ils avaient donné[2] de préférence les noms [des fleuves les plus voisins[3]]. S'il faut en croire Antiochus, ce fut sur l'ordre formel d'un oracle que les Achéens envoyèrent une colonie à Crotone. Myscellus partit devant pour explorer le pays et vit en passant la ville de Sybaris, qui s'élevait déjà sur les bords du fleuve dont elle a pris le nom; il en jugea le site bien autrement avantageux, et s'en revint aussitôt consulter l'oracle, pour savoir si la nouvelle colonie ne ferait pas mieux de s'établir là qu'à Crotone, mais l'oracle lui fit cette réponse :

» Myscellus, toi dont la taille aurait déjà besoin d'être RE- « DRESSÉE (Myscellus avait le dos légèrement voûté), montre « au moins que tu as l'esprit DROIT[4], cesse de courir après « les larmes en cherchant autre chose que ce que les dieux te « destinent, et agrée de bon cœur le présent qui t'est fait. »

Myscellus repartit alors pour l'Italie et bâtit Crotone avec l'aide d'Archias, le futur fondateur de Syracuse, ayant alors, par un hasard heureux, relâché sur ce point de la côte ainsi que la colonie qu'il conduisait en Sicile. Éphore, lui, prétend que Crotone a eu des Japyges pour premiers habitants. Crotone, au reste, paraît s'être appliquée surtout à former des soldats et des athlètes; il est arrivé, par exemple, que, dans la même Olympiade, les sept vainqueurs du stade fussent tous de Crotone, de sorte qu'on a pu dire avec vérité

1. Αὖθις au lieu d'εὐθὺς correction de Coray. — 2. Ποταμῶν au lieu de Τρώων, correction de M. Meineke, justifiée par ce passage d Étienne de Byzance (s. v. Ἀκράγαντες) : φησὶ γὰρ Δοῦρις ὅτι αἱ πλεῖσται τῶν Σικελῶν πόλεων ἐκ τῶν ποταμῶν ὀνομάζονται...., ὡς καὶ ἐν Ἰταλίᾳ. (Voy. *Vind. Strab.*, p. 62.) — 3. A l'exemple de M. Meineke, nous avons considéré comme une interpolation la phrase qui suit celle-ci : Καὶ ποταμὸς δὲ ὁ Νέαιθος ἀπὸ τοῦ πάθους τὴν προσωνυμίαν ἔσχε. — 4. Malgré toutes les autorités citées par M. Müller nous avons cru devoir maintenir dans le texte ὀρθὸν au lieu de δῶρον, ὀρθὸν formant avec βραχύνωτε une opposition très-heureuse. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 976, col. 2, lig. 31-42, et Meineke : *Vind. Strab.*, p. 63.

que « *le dernier des Crotoniates était encore le premier des Grecs.* » Le proverbe « *plus sain que Crotone* » a eu aussi, dit-on, la même origine, et ce grand nombre d'athlètes crotoniates paraîtrait indiquer dans la situation de cette ville quelque vertu native éminemment favorable au développement des forces et à l'entretien de la santé. Le fait est que Crotone compte plus d'*Olympionices* qu'aucune autre ville, bien qu'elle se soit dépeuplée de bonne heure, par suite des pertes énormes qu'elle avait éprouvées à la journée de la Sagra. Quelque chose a contribué encore à illustrer son nom, c'est d'avoir produit tant de Pythagoriciens et d'avoir donné le jour notamment à Milon, qui, non content d'être le plus célèbre des athlètes de son temps, fut encore l'un des disciples assidus de Pythagore durant le long séjour que le Maître fit à Crotone. On raconte à ce propos qu'un jour, pendant que les Pythagoriciens prenaient leur repas en commun, un pilier de la salle où ils se trouvaient étant venu à céder, Milon s'y substitua aussitôt, donna le temps ainsi à tous ses compagnons de s'échapper, et réussit lui-même à s'esquiver. Or, une telle confiance dans sa force rend vraisemblable le genre de mort que la tradition lui prête : un jour, dit-on, comme il traversait une épaisse forêt, il lui arriva de s'écarter beaucoup du chemin frayé et de rencontrer un grand arbre à demi fendu que des coins tenaient entr'ouvert; il voulut essayer, en introduisant ses pieds et ses mains dans la fente, d'achever de séparer l'arbre en deux, mais il ne réussit, avec tous ses efforts, qu'à faire tomber les coins, de sorte que les deux côtés de l'arbre se rapprochèrent aussitôt, et qu'étant resté pris comme dans un piége il devint la proie des bêtes féroces.

13. A 200 stades de Crotone, entre le cours du Sybaris et celui du Crathis, les Achéens avaient fondé une ville appelée également Sybaris : le chef ou *archégète*[1] de la

1. M. Meineke (*Vind. Strab.*, p. 64) propose de lire ici Isos d'Hélicé : « peut-être même, dit-il, le nom est-il complet ? Is d'Hélicé. » Mais M. Müller fait remarquer qu'en tout cas l'article serait mal placé et lui-même conclut, après avoir proposé une restitution telle quelle, que *sciri hæc nequeunt*.

colonie était Is.... d'Hélicé. Cette ville jouit anciennement d'une prospérité extraordinaire : ainsi elle commandait à quatre peuples, ses voisins, et comptait dans sa dépendance immédiate jusqu'à vingt-cinq villes ; elle put armer 300 000 hommes contre Crotone, et son enceinte près des bords du Crathis mesurait une circonférence de 50 stades. Mais par la faute de ses habitants, par un effet de leur mollesse et de leur indolence, toute cette prospérité fut anéantie par les Crotoniates, et cela dans l'espace de soixante-dix jours. Les Crotoniates maîtres de la ville détournèrent le cours du Crathis, et la noyèrent sous les eaux de ce fleuve. Plus tard, il est vrai, le peu d'habitants qui avaient survécu essayèrent de se réunir et de réoccuper les mêmes lieux, mais ils furent exterminés à leur tour par des colons venus d'Athènes et d'autres parties de la Grèce : ces colons avaient eu d'abord l'intention de s'associer à eux, mais indignés, dégoûtés [par le spectacle de leur mollesse], ils en avaient égorgé une partie, avaient [réduit le reste en esclavage [1]], et, déplaçant la ville elle-même, l'avaient transportée non loin de là dans le voisinage d'une source, dont le nom, *Thurii*, était devenu celui de la nouvelle ville. Les eaux du Sybaris rendent très-ombrageux les chevaux qui s'y abreuvent ; on a soin, à cause de cela, d'en écarter le bétail. Quant aux eaux du Crathis, elles blondissent et blanchissent les cheveux, pour peu que l'on s'y baigne ; elles ont cependant aussi la propriété de guérir de mainte affection grave. Après une longue période de prospérité, la ville de Thurii tomba sous le joug des Lucaniens ; plus tard, les Tarentins l'enlevèrent aux Lucaniens, elle eut recours alors à la protection des Romains, qui, la voyant presque déserte, y envoyèrent une colonie, et, à cette occasion, changèrent son nom en celui de *Copiæ*.

14. A Thurii succède Lagaria, ville forte bâtie par Epeus et les Phocéens : son territoire produit le *Lagaritain*, vin léger et doux, que les médecins pour cette

1. [Τοὺς δὲ ἠνδραποδίσαντο], restitution proposée par M. Meineke.

raison prescrivent volontiers. Le vin de Thurii compte aussi du reste parmi les vins en renom de l'Italie. La ville d'Héraclée qui vient ensuite est située un peu au-dessus de la mer; puis l'on rencontre deux cours d'eau navigables, l'Aciris et le Siris. A l'embouchure de ce dernier s'élevait naguère une ville de même nom, d'origine troyenne; mais, quand les Tarentins eurent transporté à Héraclée l'établissement primitif, cette ville de Siris ne fut plus que le port des Héracléotes; elle était à 26 stades seulement d'Héraclée et à 330 de Thurii. On donne pour preuve de l'établissement des Troyens en ce lieu la présence de la statue de *Minerve Troyenne* et cette tradition qui s'y rapporte que, lors de la prise de la ville par les Ioniens (la ville était au pouvoir des Chônes, quand les Ioniens, qui venaient de se soustraire au joug des Lydiens, la leur enlevèrent, s'y établirent à leur place et changèrent son nom en celui de *Polieum*), ladite statue aurait baissé les paupières pour ne pas voir le vainqueur arracher les suppliants du pied de ses autels, prodige qui se renouvellerait même encore soi-disant de temps à autre. Mais s'il y a déjà de l'effronterie à [reproduire deux fois la même fiction], à nous montrer la statue de la déesse, à Siris, abaissant ses paupières [pour ne pas voir l'attentat des Ioniens], comme elle avait, à Troie, détourné les yeux pour ne pas être témoin du viol de Cassandre; s'il y en a quelque peu aussi à prétendre que le prodige s'observe de nos jours encore[1], c'est porter, suivant nous, l'effronterie à son comble que de multiplier, comme le font les historiens, ces statues de *Minerve Troyenne :* à ce compte-là, en effet, Rome, Lavinium, Lucérie et Siris se trouvent avoir chacune sa Minerve, venue directement d'Ilion. Nous en dirons autant de ce trait d'audace des femmes troyennes; bien qu'il n'offre rien en soi d'impossible, il est certain qu'on lui ôte beaucoup de vraisemblance, à le transporter comme on fait sur

1. Nous lisons comme il suit la phrase de Strabon : ἱταμὸν μὲν οὖν καὶ τὸ οὕτω μυθεύειν, ὥστε μὴ καταμῦσαι φάναι μόνον (correction de Kramer au lieu de φαινόμενον), καθαπερ καὶ ἐν Ἰλίω (et non τὸ ἐν Ἰλίῳ), ἀποστραφῆναι.... c'est-à-dire que nous identifions, comme M. Meineke, la statue de Troie et celle de Siris.

tant de scènes différentes. Certains auteurs voient dans la ville de Siris et dans celle de Sybaris-sur-Traente[1] une double fondation des Rhodiens. Suivant Antiochus, il y aurait eu, pour la possession de Siris et de son territoire, une longue guerre entre les Tarentins et les Thuriens, commandés alors par Cleandridas, proscrit spartiate ; mais un traité serait intervenu, qui, en laissant les deux peuples occuper le pays en commun, en aurait attribué la propriété aux Tarentins; plus tard, seulement, la colonie se serait transportée en un autre lieu, et, changeant de nom en même temps que de place, se serait appelée désormais *Héraclée*.

15. Du port d'Héraclée à Métaponte, qui est la ville située immédiatement après, on compte 140 stades. Cette ville passe pour avoir été fondée par les Pyliens qui accompagnaient Nestor à son retour de Troie : on raconte même que ces premiers colons s'enrichirent tellement du produit de leurs terres qu'ils offrirent à Delphes une *moisson* en or, et, comme preuve à l'appui de cette origine pylienne, on invoque le sacrifice annuel que les [anciens] Métapontins célébrèrent en l'honneur des Néléides jusqu'à la destruction de leur ville par les Samnites. Suivant Antiochus, le site abandonné fut occupé par une colonie achéenne que les Achéens de Sybaris avaient appelée, appelée exprès, en haine des Tarentins (ils se souvenaient que les ancêtres des Tarentins avaient chassé les leurs de la Laconie), et pour les empêcher de prendre ce qu'ils avaient en quelque sorte sous la main. Les nouveau-venus avaient le choix en effet entre l'emplacement de Métaponte, lequel est plus rapproché de Tarente, [et celui de Siris, qui en est plus éloigné[2]] : or, d'après le conseil des Sybarites, ils se décidèrent pour Métaponte. Maîtres de cette ville, ils devaient l'être également de Siris, tandis qu'en optant pour celle-ci, ils auraient donné de fait Métaponte à Tarente, l'une et l'autre ville étant situées pour ainsi dire côte à côte.

1. Ἐπὶ τοῦ Τράεντος au lieu de ἐπὶ Τεύθραντος, conjecture de Groskurd. Cf. Diodore, XII, 22. — 2. Membre de phrase restitué par Groskurd.

Plus tard, à force de guerroyer contre les Tarentins et les Œnotriens de l'intérieur, les Achéens de Métaponte se firent céder une portion du territoire de ces deux peuples, qui dut former à l'avenir la séparation entre l'*Italie proprement dite* et la Japygie. Les mythographes placent à Métaponte les aventures du héros Metapontus, la captivité de Mélanippe et la naissance de son fils Bœotus. Mais s'il faut en croire Antiochus, la ville de Métaponte se serait appelée primitivement *Metabus*, et elle n'aurait changé de nom que longtemps après sa fondation ; il ajoute que ce n'est pas à Metabus, mais à Dius que Mélanippe captive fut amenée ; il trouve la preuve du premier fait dans l'existence d'un hérôon consacré à Metabus, et la preuve du second dans ce vers du poëte Asius au sujet de Bœotus :

Né de la belle Mélanippe dans le palais de Dios,

vers qui suppose effectivement que Mélanippe avait été amenée à Dius même et non à Metabus. Éphore, lui, assigne pour fondateur à Métaponte Daulius, tyran de Crissa, de Crissa près de Delphes. Une dernière tradition relative au chef de la colonie achéenne nous apprend qu'il se nommait Leucippe, et qu'après avoir promis aux Tarentins de ne rester à Métaponte que l'espace d'un jour et d'une nuit, et n'y être entré même qu'à cette condition, il était arrivé à n'en plus sortir, en répondant invariablement à ceux qui venaient le sommer de tenir sa promesse, et selon que la sommation lui était adressée pendant le jour ou pendant la nuit, que la jouissance qu'il avait demandée et obtenue avait à courir toute cette nuit-là encore ou toute la journée du lendemain. A Métaponte succèdent le territoire de Tarente ainsi que la Japygie ; mais, avant de parler de ces contrées, nous allons passer en revue les différentes îles qui bordent les côtes de l'*Italie proprement dite*, nous conformant en cela au plan que nous nous sommes tracé d'abord. Nous avons en effet jusqu'ici toujours fait suivre la description d'un pays de l'énumération complète des îles qui en dépendent, et, comme nous voilà arrivé à l'ex-



trémité de l'Œnotrie, ou de la partie de la péninsule à laquelle les anciens réservaient le nom d'*Italie*, nous sommes autorisé, ce semble, à observer ici encore le même ordre, et à décrire dès à présent la Sicile et les îles qui l'entourent.

CHAPITRE II.

1. La Sicile est de forme triangulaire : de là ce premier nom de *Trinacria* qui lui a été donné et qui s'est changé plus tard en celui de *Trinakia*, plus doux à prononcer. Les trois pointes ou promontoires qui donnent à la Sicile cette configuration particulière sont : 1° le Pelorias, lequel forme, avec le cap Cænys et Colonne-Rhégine, le *Détroit proprement dit ;* 2° le Pachynus, qui, tourné comme il est vers l'orient, se trouve battu par les flots de la mer de Sicile et regarde le Péloponnèse et la mer de Crète; 3° enfin, du côté de la Libye, juste en face de cette contrée et droit au couchant d'hiver, le Lilybæum. Sur les trois côtés que déterminent les promontoires en question, il y en a deux qui sont sensiblement concaves; le troisième au contraire est convexe, c'est celui qui est compris entre le Lilybæum et le Pelorias. Celui-là est aussi le plus grand des trois, car il mesure 1700 stades, 1720 même, au calcul de Posidonius. Des deux côtés restants, l'un est encore plus grand que l'autre, c'est celui qui va du Lilybæum au Pachynus, [il est de 1550 stades][1]; quant au plus petit, lequel se trouve compris entre le Pelorias et le Pachynus, il n'est guère que de 1130 stades. Le périple de la Sicile, d'après ces mesures de Posidonius, est donc de 4400 stades; mais à la façon dont le Chorographe romain décompose les trois côtés de l'île et évalue en milles ces distances partielles, ledit périple semble avoir plus d'étendue. Ainsi du Pelorias à Mylæ, le Chorographe compte 25 milles; il en compte autant de Mylæ

1. Mesure restituée par Groskurd

à Tyndaris, plus 30 milles jusqu'à Agathyrnus; 30 autres milles jusqu'à Alæsa et 30 encore[1] jusqu'à Cephalædium, qui n'est du reste, ainsi que les localités précédentes, qu'une très-petite place; 18 milles ensuite jusqu'au fleuve Himère, dont le cours divise la Sicile à peu près par le milieu, 35 milles jusqu'à Panorme, 32 milles jusqu'à l'*emporium* ou comptoir des Ægestéens, et enfin 38 milles jusqu'au Lilybæum. Après quoi doublant le cap Lilybæum, le Chorographe compte sur le côté adjacent 75 milles jusqu'à Heraclæum, 20 milles jusqu'à l'*emporium* d'Agrigente, [20 milles jusqu'au port Phintias, 20 milles encore jusqu'à la plage Calvisiane[2]], 20 autres milles jusqu'à Camarina, et 50 milles jusqu'au Pachynus; puis, il continue le long du troisième côté, et compte 36 milles jusqu'à Syracuse, 60 jusqu'à Catane, 33 jusqu'à Tauromenium et 30 jusqu'à Messéné. Quant à la route de terre, elle mesure, suivant lui, entre le Pachynus et le Pelorias, 168 milles, et 235[3] milles entre Messéné et le cap Lilybæum, sur la voie Valérie. D'autres auteurs, Éphore par exemple, se bornent à dire que le périple de la Sicile est de cinq jours et de cinq nuits. — Pour nous donner maintenant la position de la Sicile *en climat*, Posidonius place le Pelorias au N., le Lilybæum au midi et le Pachynus à l'E. Il est vrai que, les climats étant figurés par des parallélogrammes, tout triangle inscrit dans un de ces parallélogrammes, surtout s'il est scalène et qu'aucun de ses côtés ne soit parallèle à l'un des côtés du parallélogramme, doit être nécessairement, vu son obliquité, en désaccord avec le climat. Toutefois[4], comme le Pelorias est situé juste au midi de l'Italie, et qu'en somme c'est bien ce cap qui nous représente le plus septentrional des trois angles du triangle, on peut concevoir à la rigueur le *côté du Détroit*, autrement dit la ligne tirée entre le cap

1. M. Ch. Müller relève ici, en en expliquant l'origine, une erreur de Strabon. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 977, col. 1, lig. 25. — 2. Restitution de M. Ch. Müller motivée par l'insuffisance des 20 milles que Strabon accuse entre l'Emporium d'Agrigente et Camarina. — 3. 235 au lieu de 35, correction de Cluvier. — 4. A l'exemple de Siebenkees et de Coray, nous avons retranché du texte les mots ἐν τοῖς.

Pelorias et le cap Pachynus (ce dernier cap, on l'a vu, regarde l'orient[1]), comme étant tourné au plein nord. Il faut avoir soin seulement qu'en fait ladite ligne conserve une légère inclinaison au levant d'hiver; car on voit la côte dévier en ce sens depuis Catane, à mesure qu'on avance dans la direction de Syracuse et du cap Pachynus. A propos du Pachynus, nous ferons remarquer que la traversée entre ce cap et l'embouchure de l'Alphée est connue pour être de 4000 stades et qu'Artémidore, en comptant, d'une part, 4600 stades pour le trajet du Pachynus au Ténare, d'autre part, 1130 stades, pour le trajet de l'Alphée au Pamisus, semble avoir fait un double calcul inconciliable avec cette mesure formelle de 4000 stades assignée à la traversée entre le Pachynus et les bouches de l'Alphée. Par le fait aussi la ligne à tirer entre le cap Pachynus et le cap Lilybæum (ce dernier cap est plus occidental que le Pelorias), au lieu de suivre exactement la direction d'un parallèle, devra dévier sensiblement au midi[2] et regarder en même temps l'est et le sud, ce côté de l'île se trouvant baigné à la fois par la mer de Sicile et par la portion de la mer de Libye qui est comprise entre Carthage et les Syrtes. Ajoutons que c'est entre le cap Lilybæum et un certain point très-rapproché de Carthage que le trajet pour aller en Libye est le plus court. Il mesure 1500 stades : à cette distance, un homme, dont l'histoire nous a conservé le nom et qui était doué d'une vue perçante, put cependant, étant en vigie, compter les vaisseaux qui sortaient du port de Carthage et en dire le nombre aux Carthaginois [assiégés] dans Lilybée. Reste le côté compris entre le cap Lilybæum et le Pelorias, celui-là devra nécessairement [dans un tracé] obliquer vers l'est et regarder dans une direction intermédiaire entre le couchant et le nord, puisqu'il se trouve avoir l'Italie

1. Nous lisons ce passage, ainsi qu'il suit, d'après MM. Meineke et Müller : ὥσθ' ἡ ἐπιζευγνυμένη ἀπ' αὐτῆς ἐπὶ τὸν Πάχυνον, [ὃν] ἐκκεῖσθαι πρὸς ἕω ἔφαμεν, πρὸς ἄρκτον βλέπουσα, ποιήσει τὴν πλευρὰν τὴν πρὸς τὸν Πορθμόν. — 2. Nous traduisons d'après la correction nécessaire de M. Müller ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ σημείου πρὸς τὴν μεσημβρίαν. Voy. l'*Ind. var. lect*, p. 977, col. 2, lig. 11.

au N. et la mer Tyrrhénienne, ainsi que les îles d'Æole, à l'O.

2. Les principales villes de la Sicile, en commençant par le côté qui forme le détroit, sont Messéné d'abord, puis Tauromenium, Catane et Syracuse. Entre ces deux dernières villes s'élevaient naguère Naxos[1] et Mégare; elles ont aujourd'hui disparu l'une et l'autre. C'est aussi entre Catane et Syracuse qu'on voit déboucher à la mer, au fond d'æstuaires qui sont autant d'excellents ports naturels, le [Symæthus] et le Panta[cias][2], deux cours d'eau descendus de l'Ætna. De cette même partie du littoral se détache la pointe de Xiphonie. Naxos et Mégare, suivant Éphore, ont été les premières villes grecques bâties en Sicile et leur fondation ne date que de la dixième génération après la guerre de Troie. Jusque-là, par crainte des pirateries des Tyrrhéniens et de la férocité des Barbares, habitants de la Sicile, les Grecs n'avaient pas même osé y venir faire de trafic. Enfin, l'Athénien Théoclès, qu'une tempête avait jeté sur cette côte, reconnut la faiblesse des populations indigènes en même temps que la richesse du sol; il se hâta de regagner son pays, et, comme il ne put vaincre l'incrédulité des Athéniens, ce fut avec une bande composée principalement de Chalcidiens de l'Eubée, mais aussi d'un certain nombre d'Ioniens et de Doriens (de Doriens de Mégare pour la plupart), qu'il reparut en Sicile. Les Chalcidiens, ajoute Éphore, bâtirent Naxos, et les Doriens Mégare, ou, pour mieux dire, Hybla, car ce fut là le nom primitif de l'établissement. Aujourd'hui, je le répète, ces villes n'existent plus; et, si le nom d'*Hybla* a survécu, c'est grâce à la supériorité du miel dit *hybléen*.

3. Revenons aux villes actuellement subsistantes qui se succèdent le long de ce côté de la Sicile. Messéné, qui s'offre à nous la première, est située au fond d'un golfe,

1. « *Naxus*, dit M. Müller, *inter Tauromenium et Catanam sita erat. Aut igitur Strabo erravit, aut verba turbata sunt.* » — 2. Double restitution d'un rare bonheur due encore à la merveilleuse sagacité de M. Müller. Voy. *Index var. lect.*, p. 977, col. 2, lig. 29-66.

sorte d'angle très-aigu et en façon d'aisselle, que forme le Pelorias en se repliant brusquement à l'est. Le trajet de Messéné à Rhegium mesure 60 stades, celui de Messéné à Colonne-Rhégine est beaucoup moindre. C'est une colonie de Messéniens du Péloponnèse, qui, en s'établissant dans cette ville, lui a donné le nom qu'elle porte actuellement; antérieurement, elle avait porté celui de *Zanclé*, qui rappelait la disposition oblique, anguleuse du lieu qu'elle occupait (et en effet ζάγκλος est un vieux mot qui a le même sens que σκόλιος), et c'étaient les Naxiens des environs de Catane qui l'avaient bâtie. Plus tard les Mamertins, Campaniens d'origine, vinrent augmenter le nombre de ses habitants; puis les Romains en firent leur place d'armes dans cette première guerre contre les Carthaginois, dont la Sicile fut le théâtre; enfin Sextus Pompée y eut le gros de sa flotte tout le temps qu'il lutta contre César-Auguste, et c'est de là qu'il s'enfuit, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait plus tenir en Sicile. Un peu au-dessus de la ville, au sein même du Détroit, se trouve le gouffre de Charybde, gouffre sans fond, dans les tourbillons duquel sont entraînées et viennent se perdre inévitablement[1] les embarcations qui se sont laissé surprendre par les courants contraires du détroit. Les débris de tous ces naufrages sont ensuite portés vers la plage de Tauromenium, et celle-ci en a reçu le surnom de *Copria*. Les Mamertins, avec le temps, ont su prendre un tel ascendant sur les Messéniens qu'ils sont devenus, on peut dire, les maîtres de la ville : aussi n'est-ce plus le nom de Messéniens qu'on emploie aujourd'hui pour désigner les habitants de Messéné, mais toujours le nom de *Mamertins*. Le vin même de cet excellent cru, capable, on le sait, de rivaliser avec les meilleurs vins d'Italie, n'est plus connu sous le nom de *Messénien*, mais bien sous celui de *Mamertin*. La ville d'ailleurs est passablement peuplée, moins pourtant que Catane, depuis que celle-ci a reçu des colons romains. Tauromenium est la moins peuplée des trois; et, tandis que

1. Ἀφύκτως au lieu de εὐφυῶς, conjecture de M. Piccolos.

Catane a eu, comme Zanclé, les Naxiens mêmes pour fondateurs, ce sont les Zancléens d'Hybla qui l'ont bâtie. Catane, du reste, perdit momentanément sa population naxienne, elle reçut à la place une colonie qu'avait envoyée Hiéron, tyran de Syracuse, et vit du même coup substituer le nom d'*Ætna* à son nom primitif. C'est à cette fondation de Hiéron que Pindare fait allusion dans le passage suivant :

« Prête l'oreille à ce que je vais dire, grand roi, dont le « nom rappelle nos pieux sacrifices, grand roi, fondateur « d'Ætna [1]. »

Mais, après la mort de Hiéron, les Catanéens rentrèrent dans la ville, en chassèrent les nouveau-venus et renversèrent le tombeau du tyran. Ainsi expulsés, les Ætnæens allèrent s'établir dans un canton de l'Ætna, appelé Innesa, à 80 stades de distance de Catane, et y bâtirent une autre ville qu'ils appelèrent de ce même nom d'*Ætna* et qu'ils placèrent, tout comme s'il l'eût fondée, sous les auspices de Hiéron. Catane se trouvant située juste au pied de l'Ætna, c'est son territoire qui a le plus à souffrir des éruptions du volcan : la proximité est telle en effet que tout y est de prime abord envahi par la lave. On connaît le pieux dévouement d'Amphinomos et d'Anapias, chargeant leur père et leur mère sur leurs épaules et les sauvant ainsi des dangers d'une éruption : c'est ici, à Catane même, que la tradition place cette scène touchante. Suivant Posidonius [2], à chaque éruption de l'Ætna, la plaine de Catane disparaît tout entière sous une épaisse couche de cendre ; mais cette cendre volcanique, qui dans le premier moment gâte et détruit tout, fait avec le temps à la terre un bien infini : il est constant, par exemple, que les vignes et les campagnes de Catane lui doivent leur incomparable richesse, car nulle part ailleurs dans le pays la vigne n'est aussi productive.

1. Voy. Pind., éd de Boeckh, t. II, p. 597. — 2. Nous avons traduit ce passage en lisant avec Kramer : ὅταν δ', ὁ Ποσειδώνι[ός] φ[ησι], γίνηται τὰ περὶ τὸ ὄρος. M. Müller propose une autre correction, qui, si elle était agréée, retrancherait ce passage du nombre des fragments de Posidonius. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 978, col. 1, lig. 13-22.

Il en est de même de l'herbe qui pousse ici dans les terrains que les cendres volcaniques ont recouverts, elle engraisse tellement le bétail qu'il suffoquerait, dit-on, si, tous les quarante ou cinquante jours[1], on ne le saignait aux oreilles, précaution que nous avons déjà observée à Erythie. La lave, en se figeant, forme à la surface du sol une croûte pierreuse tellement épaisse qu'il faut la couper comme on fait la pierre dans les carrières, si l'on veut mettre à découvert le sol primitif. C'est en effet la roche même, liquéfiée au fond du cratère, qui, par suite de l'ébullition, déborde et se répand sous la forme d'une boue noirâtre le long des flancs de la montagne; après quoi, elle se refroidit, durcit de nouveau et prend l'aspect et la consistance de la pierre *meulière*, sans perdre la couleur qu'elle avait à l'état liquide. Mais la combustion des roches, tout comme celle du bois, produit de la cendre; et si la cendre de bois est un excellent engrais pour certaines plantes (pour la *rue*, par exemple), on conçoit que les cendres de l'Ætna puissent exercer sur la vigne une action analogue.

4. Naxos et Mégare venaient d'être fondées, quand Archias arriva de Corinthe en Sicile et fonda lui-même Syracuse. Suivant certaine tradition, Archias s'était rendu à Delphes en même temps que Myscellus et ils avaient consulté l'oracle ensemble : le dieu, avant de répondre, avait voulu savoir ce que chacun d'eux préférait de la richesse ou de la santé; et comme Archias avait choisi la richesse et Myscellus la santé, il avait désigné au premier l'emplacement de Syracuse, et l'emplacement de Crotone au second. Or, les Crotoniates se trouvèrent effectivement avoir bâti leur ville dans des conditions de salubrité merveilleuse, ainsi que nous l'avons dit plus haut; et les Syracusains de leur côté s'élevèrent en peu de temps à l'apogée de la richesse et de l'opulence, témoin cet ancien proverbe : « *Ils n'auraient pas*

1. Le texte porte : « *tous les quatre ou cinq jours;* » mais, en se référant au passage correspondant du l. III, ch. V, § 4, on voit que la correction est indispensable.

assez[1] *de la dîmè de Syracuse* », lequel se dit des gens prodigues et magnifiques. La tradition ajoute qu'en passant à Corcyre, qui se nommait alors *Scheria*, Archias y laissa l'Héraclide Chersicrate, avec une partie de ses gens, pour y fonder un établissement, ce que Chersicrate parvint à faire après avoir chassé les Liburnes, maîtres de l'île ; qu'ayant ensuite relâché au promontoire Zephyrium il y trouva un certain nombre de Doriens qui revenaient de Sicile, où ils s'étaient séparés de leurs compagnons, les fondateurs de Mégare, qu'il les prit alors avec lui, comme ils se disposaient à regagner la Grèce[2], et put enfin, aidé par eux, fonder Syracuse. Grâce, surtout, à la fertilité de son territoire et à l'heureuse disposition de ses ports, Syracuse prit un rapide accroissement, et ses habitants en vinrent bientôt à exercer sur toute la Sicile une véritable *hégémonie*, hégémonie oppressive tant que régnèrent leurs tyrans, hégémonie bienfaisante quand, redevenus libres eux-mêmes, ils voulurent affranchir aussi toutes les villes qui gémissaient sous le joug des Barbares. De ces populations barbares de la Sicile, les unes étaient autochthones, les autres avaient franchi le détroit et envahi le pays. Les Grecs avaient bien empêché qu'elles ne prissent pied sur aucun point du littoral, mais ils n'avaient pu les empêcher de pénétrer dans l'intérieur et de s'y fixer, si bien que, de nos jours encore, l'intérieur de l'île demeure occupé par les descendants des Sicèles, des Sicanes, des Morgètes, etc., voire même des Ibères, le premier peuple barbare, au dire d'Éphore, qui se soit établi en Sicile. Morgantium, ville ancienne aujourd'hui détruite, avait eu, suivant toute apparence, les Morgètes pour fondateurs. Barbares et Grecs eurent beaucoup à souffrir ensuite de l'invasion des Carthaginois et de leurs continuelles attaques, auxquelles Syracuse opposa pourtant encore une énergique résistance. Puis les Romains

1. M. Müller propose de lire : οὐδ' ἅλις γένοιτ' ἄν. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 978, vol. I, lig. 45, comment il justifie cette correction. — 2. En maintenant le mot ἀπιόντας, que M. Meineke supprime parce qu'il est omis dans un ou deux Mss., nous l'avons reporté après κτισάντων, comme le veulent et Groskurd et Kramer.

passèrent dans l'île à leur tour, et, en ayant expulsé les Carthaginois, ils mirent le siége devant Syracuse et s'en emparèrent. De nos jours, pour réparer le mal que Sextus Pompée avait fait à Syracuse, ainsi qu'à mainte autre ville de la Sicile, César-Auguste y envoya une colonie et fit rebâtir une bonne partie de l'ancienne ville. Seulement, celle-ci formait une *pentapole* ayant un mur d'enceinte de 180 stades, et comme il n'y avait aucune utilité à ce que toute cette enceinte fût remplie, Auguste crut devoir borner ses réparations au quartier voisin de l'île d'Ortygie, quartier moins abandonné, moins désert que les autres, et qui se trouvait avoir d'ailleurs à lui seul le périmètre d'une ville considérable. L'île d'Ortygie fait, on peut dire, partie de Syracuse, d'autant qu'un pont l'y réunit. Elle renferme la fontaine Aréthuse. Les mythographes prétendent que le fleuve par lequel cette fontaine s'écoule dans la mer n'est autre que l'Alphée venu jusqu'ici des côtes du Péloponnèse, après avoir fait sous terre tout le trajet de la mer de Sicile, pour s'unir à l'Aréthuse, se séparer d'elle aussitôt et se perdre de nouveau dans la mer. On cite à l'appui de cette tradition certains faits, celui d'une coupe, par exemple, jetée dans l'Alphée à Olympie, et qui aurait reparu à Ortygie dans l'Aréthuse; celui-ci aussi, qu'à la suite des grandes hécatombes d'Olympie les eaux de la fontaine prennent toujours une teinte bourbeuse. Ajoutons que Pindare admet la tradition et s'y conforme, quand il dit en parlant d'Ortygie :

« Tombe auguste de l'Alphée, noble berceau de Syracuse [1], »

et que Timée lui-même fait comme Pindare, l'historien en ceci confirmant le poëte.—Mais au moins faudrait-il qu'avant d'atteindre les côtes du Péloponnèse l'Alphée se perdît dans quelque gouffre béant à la surface de la terre, on concevrait alors à la rigueur que du fond de ce gouffre il pût parvenir jusqu'en Sicile par un canal ou conduit souterrain et sans que ses eaux se fussent altérées par leur mélange avec celles

1. Voy. *Nem.*, I, 1.

de la mer; au contraire, on le voit tomber et déboucher directement dans la mer. Je ne sache pas maintenant qu'en mer, à portée de la côte, on ait signalé de tourbillon capable d'engloutir le courant du fleuve, auquel cas d'ailleurs ses eaux ne seraient pas encore complétement préservées d'amertume[1]. La chose est donc tout à fait impossible. La nature des eaux de l'Aréthuse, lesquelles sont parfaitement douces et potables, suffirait déjà à démontrer la fausseté de la tradition; mais cette autre circonstance, que le courant du fleuve persiste aussi avant dans la mer sans se confondre avec elle de manière à atteindre ce prétendu canal souterrain où l'on veut qu'il s'engage, cette circonstance, dis-je, prête à la tradition toute l'invraisemblance de la fable. C'est à peine en effet si nous admettons ce phénomène pour le Rhône, dont le courant demeure distinct et laisse sa trace parfaitement visible sur toute la longueur du lac qu'il traverse, et pourtant il ne s'agit là que d'un trajet relativement court, à travers un lac toujours paisible. Comment donc l'admettre quand il s'agit d'une mer agitée de si fréquentes et de si horribles tempêtes? Quant au fait de la coupe, il n'a d'autre portée que de grossir encore le mensonge : un corps semblable ne suivrait pas le cours ordinaire d'un fleuve, à plus forte raison un cours si long et si irrégulier[2]. Sans doute il n'est point rare que des fleuves se perdent et coulent sous terre; plus d'un pays nous en offre des exemples, mais ce n'est jamais sur un si long espace, et, d'ailleurs, le fait en soi fût-il possible, les circonstances qui l'accompagnent n'en demeureraient pas moins impossibles, aussi impossibles que l'est le cours fabuleux que Sophocle prête à l'Inachus lorsqu'après avoir dit :

« Il descend des sommets du Pinde et du Lacmus; puis, lais-
« sant les Perrhæbes, il visite l'Amphiloque, et passe chez l'A-
« carnane, qui le voit s'unir à l'Achéloüs,

1. Suivent quelques mots ὅμως.... ῥεῖθρον, qu'à l'exemple de M. Meineke nous avons supprimés comme n'étant qu'une malencontreuse interpolation. — 2. Διὰ τοιούτων πόρων au lieu d'ὀρῶν que donnent les Mss., correction de Coray.

il ajoute un peu plus bas :

« De là, fendant les flots de la mer, il atteint dans Argos au « dème de Lyrceus [1]. »

Plus exact que Sophocle, Hécatée ne confond pas ainsi l'Inachus d'Argolide et l'Inachus Amphilochien, et c'est après les avoir distingués expressément qu'il nous montre ce dernier descendant, comme l'Æas, des flancs du Lacmus, et, comme Argos Amphilochicum, empruntant son surnom du héros Amphilochus, pour aller se jeter dans l'Achéloüs, tandis que l'Æas coule à l'O. dans la direction d'Apollonie. Pour en revenir à Ortygie, il existe de chaque côté de l'île un port spacieux : le plus grand des deux a 80 stades de circuit. Indépendamment de Syracuse, César rebâtit Catane et Centoripa, ville qui n'avait pas peu contribué à la ruine de Pompée. Centoripa est située au-dessus de Catane, au pied même de l'Ætna et non loin du fleuve Symæthus, lequel arrose ensuite le territoire de Catane. [Une autre colonie de Naxos, Leontium, a eu également beaucoup à souffrir pendant la guerre contre Sextus Pompée. Il est remarquable seulement qu'ayant partagé en tout temps les infortunes de Syracuse, cette ville n'ait pas eu part de même à toutes ses bonnes fortunes [2].]

5. Des deux autres côtés de la Sicile, celui qui va du cap Pachynus au cap Lilybéen est aujourd'hui entièrement dépeuplé et offre à peine quelques vestiges des nombreux établissements que les anciens y avaient fondés, et entre lesquels

1. Suit une longue phrase que M. Meineke a reconnue (à juste titre, suivant nous) pour une interpolation, et qu'il a, comme telle, rejetée du texte. — 2. Cette phrase qui se trouve habituellement placée à la fin du § 7 est reportée par Siebenkees, Groskurd, Kramer, Meineke et Müller au § 6, après la mention que fait Strabon de la fondation d'Eubœa par les Léontins. Mais, malgré ce concours d'imposantes autorités, il nous a paru que ladite phrase était mieux placée ici : cette comparaison entre Syracuse et Leontium, le dernier trait surtout, qui pourrait bien être un reproche discret et mesuré à l'adresse d'Auguste, lequel avait restauré Syracuse, Catane, Centoripa, mais avait négligé Leontium, se comprend à merveille ici, tandis qu'il perd ailleurs tout sel et tout à-propos.

on distinguait Camarina, colonie de Syracuse. Les seules villes qui y soient restées debout sont Agrigente, colonie de Géla, le port d'Agrigente et Lilybée. Étant plus rapproché que les deux autres de Carthage, ce côté de la Sicile s'est trouvé être naturellement l'objet d'attaques continuelles de la part des Carthaginois et le théâtre de longues guerres qui ont en grande partie ruiné le pays. Quant au dernier côté (qui est aussi le plus grand des trois), il compte, sans être encore très-peuplé, un assez grand nombre de lieux habités, Alæsa, par exemple, et Tyndaris, et l'emporium ou comptoir des Ægestéens, et Cephalædès[1], qui sont même à proprement parler autant de petites villes, puis Panorme, ville élevée aujourd'hui au rang de colonie romaine, et l'antique Ægeste, fondée, dit-on, par ces compagnons de Philoctète dont nous avons déjà parlé dans notre description de l'Italie, et qui, par ordre du héros, quittèrent la Crotoniatide et passèrent en Sicile sous la conduite du Troyen Ægeste. Citons encore sur cette côte, parmi les lieux habités, la haute montagne d'Éryx, avec son temple de Vénus, objet en tout temps d'une vénération extraordinaire, et rempli autrefois de femmes esclaves que, dans leur piété, les Siciliens et mainte autre nation étrangère vouaient au culte de la déesse. Aujourd'hui pourtant la ville d'Éryx ne compte plus qu'un petit nombre d'habitants; le temple, de son côté, a perdu toute cette population vouée au culte de Vénus. Sur le modèle de ce temple on a bâti à Rome, en avant de la porte Colline, le temple dit *de Vénus Érycine*, remarquable par le beau portique qui en entoure la *cella*[2].

6. Dans l'intérieur de l'île, la ville d'Enna, où est ce fameux temple de Cérès, ne compte plus aussi qu'un petit nombre d'habitants : elle est située sur une montagne entourée de vastes plateaux, tous[3] d'une extrême fertilité. Rien

1. Sur la vraie forme de ce nom, voy. Meineke : *Vind. Strab.*, p. 70. — 2. A l'imitation de M. Meineke, nous avons transporté ici, comme à sa vraie place, ce passage qui habituellement se lit dans le § 6 après la phrase Ἔπαθον.... πλείους. — 3. Πᾶσιν au lieu de πᾶσαν, correction de Coray.

n'a plus contribué à ruiner cette ville que le siége soutenu autrefois dans ses murs par les bandes d'esclaves fugitifs qui formaient l'armée d'Eunus et que les Romains eurent tant de peine à réduire. La même guerre fit beaucoup de mal à Catane, à Tauromenium et à plusieurs autres villes encore[1]. Partout ailleurs, dans l'intérieur [et sur le littoral] on ne trouverait guère que des habitations de bergers, car il n'y a plus, que je sache, de vrai centre de population, ni à Himera, ni à Gela, ni à Callipolis, ni à Sélinonte, ni à Eubœa, etc., toutes villes dont l'origine est grecque, puisqu'elles ont été fondées, Himera par les Zancléens de Mylæ, [Géla par les Rhodiens] [2], Callipolis par les Naxiens, Sélinonte par les Mégariens de Sicile, et Eubœa par les Léontins[3]. Quant aux villes fondées par les Barbares, comme était Camici, résidence de ce roi Cocalus chez qui la tradition fait périr Minos assassiné, elles ont aussi pour la plupart complétement disparu. Frappés de cet abandon du pays, de riches Romains se rendirent acquéreurs des montagnes et de la meilleure partie des plaines et livrèrent ces terres à des éleveurs de chevaux, de bœufs et de brebis, leurs esclaves. Mais la présence de cette nouvelle population fit courir plus d'une fois aux Siciliens de grands dangers; car ces pâtres, qui ne s'étaient d'abord livrés qu'à des actes de brigandage isolés, individuels, finirent par former des bandes qui portèrent la dévastation jusque dans les villes, comme l'atteste l'occupation d'Enna par la bande d'Eunus. De nos jours, tout dernièrement même, on a amené à Rome un certain Selurus, dit *le fils de l'Ætna*, parce qu'à la tête d'une véritable armée il avait longtemps couru et dévasté les environs de cette montagne, et nous l'avons vu dans le cirque, à la suite d'un combat de gladiateurs, déchirer par les bêtes. On l'avait placé sur un échafaudage très-élevé qui figurait l'Ætna; tout à coup l'échafaudage se disloqua, s'écroula, et lui-même fut précipité au milieu de cages remplies de bêtes féroces qu'on avait

1. Voy. la note 2 de la page précédente. — 2. Restitution de Meineke, d'après une conjecture de Groskurd. — 3. Voy. la note 2 de la page 453.

placées au-dessous, mais qu'on avait faites exprès assez fragiles pour que ces bêtes n'eussent aucune peine à les rompre.

7. Qu'est-il besoin, à présent, de parler de la fertilité de la Sicile, après ce que tant d'auteurs en ont dit? Généralement, on l'égale à celle de l'Italie; il semble pourtant qu'on doive la mettre encore au-dessus, quand on compare la production des deux pays en blé, en miel, en safran, etc. Ajoutons que son extrême proximité de l'Italie (la Sicile fait en quelque sorte partie de la péninsule) lui permet de pourvoir aux approvisionnements de Rome aussi commodément et sans plus de peine que les campagnes mêmes de l'Italie. On l'appelle à cause de cela le *grenier de Rome;* et il est de fait qu'elle exporte à Rome tous ses produits, sauf une petite quantité réservée pour sa propre consommation; et par *produits* je n'entends pas seulement les fruits de la terre, mais aussi le bétail, le cuir, la laine, etc. Suivant l'expression de Posidonius, la Sicile se trouve avoir, dans Syracuse et dans l'Éryx, deux citadelles qui commandent la mer, et, dans Enna, une troisième citadelle intermédiaire qui commande et domine toutes les plaines de l'intérieur[1].

8. Non loin de Centoripa est la petite ville d'Ætna, dont nous parlions tout à l'heure. Ætna est le repos et le point de départ des voyageurs qui font l'ascension du volcan; car c'est là que commence, à proprement parler, la *région du sommet.* Dans toute cette région supérieure, la montagne est nue et stérile, le sol est comme de la cendre, et disparaît l'hiver sous la neige amoncelée, ce qui forme un contraste avec les beaux bois et l'abondante végétation de la région inférieure. Le sommet, qui plus est, paraît sujet à de fréquents changements par suite de la nature capricieuse des éruptions volcaniques, et cela se conçoit : comme le feu intérieur tantôt se porte tout vers un seul cratère et tantôt se divise entre plusieurs, et que de ces cratères sortent tantôt des flots de lave, tantôt rien que des flammes et de la

1. Voy. la note 2 de la page 453.

fumée, tantôt aussi de grosses masses ignées, cette irrégularité des éruptions affecte aussi nécessairement les conduits souterrains et en change la direction, et il n'est pas rare de voir s'ouvrir sur tout le pourtour du sommet de nouveaux cratères ou orifices. Des voyageurs qui ont fait récemment l'ascension de l'Ætna nous ont dit avoir trouvé, une fois au haut de la montagne, un plateau tout uni, de 20 stades de circuit environ, et bordé circulairement d'une sorte de bourrelet de cendre, de la hauteur d'un mur ordinaire, qui lui sert de clôture et par-dessus lequel il faut sauter, pour peu qu'on veuille s'avancer sur le plateau. Au milieu de cette enceinte, on apercevait une bùtte ayant cette même couleur cendrée que le sol conserve sur toute la surface du plateau, et juste au-dessus de la butte un nuage ou pour mieux dire une colonne de fumée pouvant avoir deux cents pieds de hauteur perpendiculaire et paraissant complétement immobile (il est vrai que c'était par un temps de calme). Deux de ces voyageurs avaient osé s'avancer sur le plateau, mais, comme ils avaient senti que le sol sous leurs pieds était par trop brûlant et qu'ils y enfonçaient trop, ils avaient vite rétrogradé, sans avoir rien pu reconnaître de plus que ce que l'on observait en se tenant à distance. Le peu qu'ils avaient vu avait suffi toutefois à les convaincre que la fable tient une grande place dans tout ce qu'on a débité au sujet du volcan, et notamment dans ce qu'on raconte d'Empédocle, qu'il se serait précipité au fond du cratère, sans laisser après lui d'autre indice de sa mort qu'une des sandales d'airain qu'il portait avant l'événement et qu'on aurait retrouvée à une faible distance du bord du cratère, rejetée là apparemment par la violence du feu. Suivant eux, en effet, on ne saurait approcher du cratère ni le voir; ils ne concevaient même pas qu'on y pût rien jeter, vu la résistance des vents qui soufflent incessamment des profondeurs de l'abîme et l'excès de la chaleur qui ne manquerait pas de vous arrêter longtemps avant que vous eussiez atteint le bord du cratère. Supposé d'ailleurs qu'un corps quelconque eût pu y être lancé, ce corps n'eût pas manqué d'être complétement

altéré et défiguré ; à coup sûr, il n'eût pas été rejeté tel qu'il était d'abord. Sans doute il pourrait se faire (et rien n'empêche de l'admettre) que, pour un temps et faute d'aliments, ces exhalaisons d'air et de feu éprouvassent quelque interruption, jamais pourtant l'interruption ne serait assez complète ni assez longue pour permettre à l'homme d'affronter l'approche d'obstacles si énergiques. L'Ætna, qui commande plus particulièrement le côté du détroit et le territoire de Catane, domine également les rivages de la mer Tyrrhénienne et les îles des Liparæens : son sommet, pendant la nuit, s'illumine de clartés étincelantes ; en revanche, il demeure tout le jour enveloppé de fumée et d'épaisses ténèbres.

9. Les monts Nébrodes, situés juste à l'opposite de l'Ætna, lui sont inférieurs en élévation, mais de beaucoup supérieurs en étendue. Ce que nous avons dit de la partie de la mer Tyrrhénienne comprise entre la Sicile et la côte de Cume est vrai aussi de la Sicile : partout elle est minée par des cours d'eau et des feux souterrains, ce qui explique la quantité d'eaux chaudes, tantôt salées, comme celles de Sélinonte et d'Himère, tantôt douces et potables, comme celles d'Ægeste, qu'on y voit jaillir à la surface du sol. Dans certains lacs ou étangs voisins d'Agrigente, les eaux ont le même goût que celles de la mer, tout en étant de nature bien différente, puisque, sans savoir nager, on s'y soutient à la surface et que le corps de l'homme y flotte ni plus ni moins que le bois. A Palici, l'eau jaillit de bassins profonds semblables à des cratères et y retombe en formant une sorte de voûte. Enfin la grotte qu'on visite auprès d'Imachare[1] contient une immense galerie dans laquelle un fleuve circule à couvert et parcourt ainsi un très-long trajet, pour surgir ensuite à la surface du sol, comme fait le fleuve Oronte en Syrie, qui, après s'être perdu entre Apamée et Antioche, dans un gouffre appelé *Charybde*, re-

1. Ἰμάγαρον ou Ἰμάχαρον au lieu de Μάταυρον conjecture de M. Müller. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 978, col. 2, l. 68.

paraît 40 stades plus loin. La même chose, on le sait, arrive au Tigre, en Mésopotamie, et au Nil, en Libye, un peu au-dessous[1] de ses sources. On cite encore les eaux de Stymphale, qui, après avoir coulé sous terre l'espace de 200 stades, reparaissent en Argolide et forment le fleuve Erasinus. Quant aux eaux qu'on voit se perdre auprès d'Asée en Arcadie, elles mettent encore plus de temps à reparaître et forment alors deux fleuves distincts, l'Alphée et l'Eurotas, ce qui avait naguère accrédité cette fable, que deux couronnes offertes, l'une à l'Alphée et l'autre à l'Eurotas, et jetées ensemble dans le courant commun, obéissaient au vœu du donateur, chacune d'elles reparaissant dans le fleuve auquel elle avait été spécialement adressée. Enfin nous avons rapporté plus haut ce que l'on dit d'analogue touchant le Timave.

10. Des faits de même nature que ceux-ci, de même nature aussi que les phénomènes volcaniques de la Sicile, s'observent dans les îles dites *des Liparæens*, notamment dans l'île de Lipara. Le groupe comprend sept îles. Lipara, colonie cnidienne, est la plus grande; elle est aussi la plus rapprochée de la Sicile, du moins après Thermesse. Son nom primitif était *Meligunis*. Il fut un temps où, maîtresse des îles qui l'avoisinent et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'*îles des Liparæens*, voire quelquefois sous le nom d'*îles d'Æole*, cette île pouvait mettre sur pied de véritables flottes, qui, courant les mers, repoussèrent longtemps les descentes ou incursions des Tyrrhènes. Plus d'une fois même elle envoya à Delphes la dépouille des vaisseaux ennemis pour orner le temple d'Apollon. Indépendamment d'un sol fertile, cette île possède une mine d'alun qui est d'un grand rapport et des sources thermales. Ajoutons qu'il s'y trouve un volcan en activité. [Thermesse][2], ou, comme on l'appelle actuellement, *Hiera*, l'île sacrée de Vulcain, est située à peu près à mi-chemin entre Lipara et la Sicile; le

1. ἀπὸ au lieu de πρὸ, conjecture de Paulmier de Grantemesnil, ratifiée par Siebenkees, Coray et Müller. — 2. C'est Coray qui, d'après une conjecture de Cluvier, a restitué ici ce nom.

sol en est partout rocheux, nu et volcanique. On y voit le feu jaillir par trois orifices, autrement dit par trois *cratères*. Le plus grand ne vomit pas seulement des flammes, mais aussi des masses ou blocs ignés qui ont déjà comblé une bonne partie du détroit. D'après l'ensemble des faits observés, on croit généralement que ce sont les vents qui provoquent et suscitent les éruptions du volcan de Thermesse, de même qu'ils suscitent celles de l'Ætna, et que, quand les vents cessent, ses éruptions cessent aussi. Cette opinion, suivant nous, n'est nullement déraisonnable. Quel est en effet le principe, l'élément qui donne naissance aux vents et qui les alimente? L'évaporation de la mer. Il n'y a donc rien d'étonnant, pour qui a assisté une fois[1] à ce genre de spectacle, que ce soit un principe, un élément congénère qui allume le feu des volcans. Polybe trouva l'un de ces trois cratères affaissé déjà en partie sur lui-même, mais les deux autres encore intacts. Le plus grand avait cinq stades de tour à sa marge extérieure, puis allait se rétrécissant peu à peu jusqu'à ne plus avoir qu'un diamètre de cinquante pieds[2] à un stade au-dessus du niveau de la mer, laquelle s'apercevait du reste très-bien d'en haut pour peu que le temps fût calme[3]. Voici maintenant ce qu'ajoute Polybe relativement aux vents : si c'est le *Notus* qui doit souffler, une noire vapeur, assez épaisse pour dérober même la vue de la Sicile, se répand autour de la petite île; le *Borée* au contraire s'annonce par des flammes très-claires, qu'on voit jaillir du sein dudit cratère et par des détonations plus fortes qu'à l'ordinaire; quant aux signes qui annoncent le *Zéphyr*, ils tiennent le milieu en quelque sorte entre les signes avant-coureurs du Notus et les signes qui précèdent Borée. Les deux autres cratères ont la même forme, le même aspect que celui-là, mais une force éruptive beaucoup moin-

1. Ἀμωσγέπως au lieu de ἄλλως γε πως, correction de Coray et de Meineke. — 2. L'Epitomé de Strabon ne marque ici que 30 pieds. — 3. La phrase qui suit, εἰ δὲ ταῦτ' ἐστὶ πιστά,... μυθολογηθεῖσιν, est rejetée avec toute raison par M. Meineke, « *ut nasututi interpolatoris animadversio in marginem, unde irrepsit relegandu.* »

dre, et l'on peut, d'après la différence d'intensité des détonations et d'après le point de départ des éruptions de flammes ou de fumée, pronostiquer à coup sûr le temps qu'il fera trois jours après. C'est ainsi que des gens de Lipara annoncèrent à Polybe[1], alors retenu à terre par un gros temps qui empêchait de mettre à la voile, que tel autre vent se lèverait bientôt, et la chose arriva effectivement comme ils l'avaient annoncée. De tout ce qui précède Polybe conclut qu'Homère, en faisant d'Æole le *dispensateur des vents* (ce qui peut paraître au premier abord une fable dans toute l'acception du mot), ne nous a pas donné une pure fiction, mais bien la vérité même sous un ingénieux déguisement. On a vu au début de cet ouvrage ce que nous pensions à cet égard[2]; reprenons donc la suite de notre description du point où cette digression l'a interrompue.

11. Et, comme nous avons déjà décrit Lipara et Thermesse, passons à Strongyle[3]. Cette île tire son nom de sa forme arrondie; elle est aussi de nature volcanique, mais ses éruptions, très-inférieures à celles des deux autres îles en intensité, l'emportent beaucoup par l'éclat et la splendeur des feux. Aussi les mythographes en avaient-ils fait la demeure même d'Æole. Didyme, la quatrième île du groupe, tire, comme Strongyle, le nom qu'elle porte de sa configuration. Quant à Ericussa et à Phœnicussa, qui viennent ensuite, c'est de la nature de leurs plantations qu'elles ont tiré les leurs; elles sont d'ailleurs l'une et l'autre affectées uniquement à l'*élève* et au pâturage des bestiaux. Enfin, si la septième, qui est située plus au large que les autres[4] et qui se trouve être complétement déserte, a été appelée

1. Voy. dans les *Vind. Strab.* (p. 73) l'ingénieux rapprochement que fait M. Meineke de ce passage avec un incident relaté par Tite-Live (V, 2 8). Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 979, col. 1, l. 23. — 2. Suit une phrase inintelligible, qui rappelle vaguement certaine théorie énoncée par Strabon dans son Ier livre sur l'alliance que fait Homère de la fiction et de la réalité, et qui n'est évidemment qu'une glose, ou mieux une citation, un rappel marginal. M. Meineke l'a rejetée hors du texte. — 3. Voy. l'explication que donne M. Müller des mots ἡ δὲ ὄνος Στρογγύλη qu'on lit ici dans un des Mss. de Strabon, *Ind Var. lect.*, p. 979, col. 1, l. 47. — 4. « *Accuratiora*, dit M. Müller, *Strabo tradet, deleto* μάλιστα, *quod est post* πελαγία; *nam Evonymus insula minus quam Strongyle in alto sita est.* » *Ibid.*, l. 51.

Evonymos, c'est parce qu'on l'a juste *à sa gauche* quand on se rend de Lipara en Sicile[1]. Il n'est pas rare non plus dans ces parages de voir des flammes courir à la surface de la mer, par suite apparemment de l'ouverture de quelque cratère sous-marin due aux efforts que fait incessamment le feu intérieur pour se frayer de nouvelles issues au dehors. Posidonius décrit un autre phénomène observé de son temps. « Un jour, dit-il, à l'époque du solstice d'été, on vit, dès le lever de l'aurore, la mer entre Hiera et Evonymos se gonfler d'une façon prodigieuse, continuer encore un certain temps à grossir, puis cesser tout à coup ; des embarcations se dirigèrent aussitôt de ce côté, mais la vue d'une quantité de poissons morts apportés par le flot, jointe à l'excès de la chaleur et à l'odeur infecte qui s'exhalait de la mer, effraya ceux qui les montaient et les força à s'enfuir ; une seule embarcation, pour s'être approchée davantage, perdit une partie de son monde et ramena le reste à grand'-peine à Lipara et encore dans un état pitoyable, en proie à des accès de délire (d'un délire analogue à celui des épileptiques), suivis il est vrai de brusques réveils de la raison. Quelques jours après, il se forma à la surface de la mer comme qui dirait des efflorescences boueuses, accompagnées sur certains points d'un dégagement de flammes, de vapeurs et de fumée, puis cette boue durcit et forma un îlot ayant la consistance et l'aspect de la pierre meulière. Le préteur de la Sicile, Titus Flamininus[2], se hâta de porter le fait à la connaissance du sénat, qui à son tour envoya une députation pour célébrer sur le nouvel îlot, ainsi qu'à Lipara, un double sacrifice en l'honneur des dieux infernaux et des divinités de la mer. — D'Éricôdès à Phœnicôdès[3], la table chorographique marque 10 milles, puis 30 milles jusqu'à Didyme, 29 milles ensuite de Didyme à Lipara, en allant

1. Voy. en revanche (*ibid.*, l. 54) comment M. Müller maintient, contre la double autorité de Kramer et de Meineke, l'exactitude de cette dernière allégation de Strabon. — 2. Au lieu de *Flaminius* que donnent les Mss., correction de Du Theil et de Coray. — 3. Comme l'a pensé Kramer, ces formes *Ericodès* et *Phœnicodès* sont empruntées au Chorographe ; elles se retrouvent dans la carte de Peutinger: elles doivent donc être maintenues ici.

droit au N.[1], enfin 19 milles de Lipara à la côte de Sicile ou 16 seulement en partant de Strongyle. — En face de Pachynus sont situées deux îles, l'île de Mélité, d'où l'on tire cette petite race de chiens connus sous le nom de *mélitæens*, et l'île de Gaudos, l'une et l'autre à 88 milles dudit promontoire. Une autre île, nommée Cossura, se trouve placée entre le promontoire Lilybæum et le port d'Aspis, autrement dit de *Clypea*, sur la côte carthaginoise, à une distance aussi de 88 milles de l'un et de l'autre points. De même Ægimurus et le groupe de petites îles qui l'entourent se trouvent à portée à la fois des côtes de la Sicile et de celles de la Libye. — Ici se termine ce que nous avions à dire des îles.

CHAPITRE III.

Sur le continent, nous nous étions arrêté à Métaponte, là ou finit l'ancienne *Italie*, il nous faut maintenant décrire les pays situés en dehors de cette limite. Le pays qui suit immédiatement est la Iapygie, que les Grecs appellent aussi *Messapie* et que les indigènes partagent en deux territoires, celui des Salentins autour du promontoire Iapygien, et celui des Calabres. Au-dessus et au N. de ce dernier peuple habitent les Peucétiens et le peuple que les Grecs désignent sous le nom de *Dauniens*. Dans la langue du pays, tout ce qui succède au territoire des Calabres s'appelle *Apulie*; quelques tribus, peucétiennes pour la plupart, portent le nom particulier de *Pœdicli*. La Messapie forme une sorte de presqu'île fermée par un isthme de 310 stades, qui s'étend de Brentesium à Tarente. Pour aller par mer, et en doublant le promontoire iapygien, de l'un à l'autre de ces

1. « *Falsissima Strabo refert*, dit M. Müller (*Ind. var. lect.*, p. 979, col. 2, l. 21), *sed verba sanissima sunt. Inspice tabulam Peutingerianam, videbisque situm insularum distantiarumque rationes eodem plane modo describi quo Strabo narrat e Chorographo. Nullum novi locum quo cognatio Tabulæ Peut. cum Agrippæ orbe picto intercedens probetur luculentius.* »

points, il faudrait compter environ [1400 stades]. D'autre part, de Métaponte à Tarente, il y a à peu près 220 stades, et pour s'y rendre on navigue droit à l'E. Les côtes du golfe de Tarente sont en général dépourvues d'abris; seule, Tarente possède un port très-spacieux et très-beau: une grande jetée percée d'arches en ferme l'entrée, et sa circonférence mesure bien 100 stades. C'est le fond de ce port qui forme avec la mer extérieure l'isthme dont nous parlions tout à l'heure, et par le fait la ville de Tarente se trouve située dans une presqu'île; mais, le col ou isthme de la presqu'île étant très-bas de niveau, il est aisé de transporter les embarcations par-dessus, d'un bord à l'autre. Le sol de la ville est également très-bas, si ce n'est aux approches de l'Acropole, où le terrain commence à s'élever d'une façon sensible[1]. L'ancien mur d'enceinte décrit une vaste circonférence, et aujourd'hui, bien que le quartier de l'isthme soit en grande partie détruit, ce qui reste debout de l'ancienne ville, c'est-à-dire la partie qui avoisine l'entrée du port, et qui renferme la citadelle, suffit encore à former une ville d'une étendue considérable. On y remarque un très-beau gymnase, avec une immense place ou *agora*, où s'élève une statue colossale de Jupiter, en airain, la plus grande qu'on connaisse après le colosse de Rhodes. Entre l'agora et l'entrée du port est l'Acropole, qui ne contient plus que de faibles restes du trésor d'objets d'art que la piété des anciens y avait amassé, une grande partie de ces objets d'art ayant été détruite lors de la prise de la ville par les Carthaginois, et les Romains ayant emporté le reste à titre de dépouilles et de butin, quand ils reprirent la ville de vive force. Au nombre des dépouilles était ce colosse d'Hercule en airain, œuvre de Lysippe, qui figure aujourd'hui dans le Capitole, et que Fabius Maximus y a déposé naguère en commémoration de la rentrée des Romains dans Tarente.

2. Antiochus raconte comme il suit la fondation de cette

1. Οὐ μικρόν au lieu de μικρόν, d'après le passage correspondant de Tite-Live (XXV, 11), restitution de M. Meineke.

ville. « Après la guerre de Messénie, dit-il, tous ceux d'entre les Lacédémoniens qui n'avaient point pris part à l'expédition furent, en vertu d'un jugement, réduits à la condition d'esclaves et déclarés *hilotes;* en même temps tous les enfants nés pendant l'expédition reçurent le nom de *Parthénies* et se virent exclus de la dignité de citoyens. Mais ces derniers ne purent endurer un tel outrage, et, comme ils étaient nombreux, ils conspirèrent la mort des Spartiates. Cependant les Spartiates avaient eu vent du danger; ils répandirent alors sous main des émissaires chargés de tromper les conjurés par de faux semblants d'amitié et de tirer d'eux tout le détail de leur plan d'attaque. Phalanthe, l'un des Parthénies, passait pour le chef du complot, bien qu'en réalité il n'eût pas approuvé sans réserve ce projet de guet-apens. Voici quelles en étaient les dispositions : le jour des Hyacinthies, pendant la célébration des jeux dans l'Amyclæum, les conjurés devaient, au signal que donnerait Phalanthe en se couvrant la tête de son bonnet, fondre sur les Spartiates, tous aisément reconnaissables à leur chevelure, et les massácrer. Or, au moment où les jeux allaient commencer, sur les secrets avis qui avaient fait connaître le plan des compagnons de Phalanthe, un héraut s'avança, et défendit à Phalanthe de se couvrir la tête. Les conjurés comprirent qu'ils étaient découverts, une partie se dispersa; quant aux autres, ils implorèrent et obtinrent leur pardon, mais, en les rassurant sur leur vie, on les retint sous bonne garde. Seul Phalanthe dut se rendre à Delphes pour interroger l'oracle sur le lieu où ils pourraient être envoyés en colonie. L'oracle lui répondit :

« En te donnant pour demeure Satyrium et les grasses cam-
« pagnes de Tarente, je te donne aussi de devenir le fléau des
« Iapyges. »

Les Parthénies vinrent donc à Tarente sous la conduite de Phalanthe et y reçurent bon accueil tant des populations barbares que des Crétois, premiers colons du lieu. » Suivant Antiochus, ces Crétois descendaient des compagnons mêmes

de Minos, qui, ayant, après le meurtre de leur roi à Camici, chez Cocalus, quitté la Sicile en toute hâte, avaient été jetés par les vents hors de leur route et poussés vers ce point de la côte d'Italie, d'où une partie avait ensuite gagné la Macédoine par terre, en faisant le tour de l'Adriatique, et s'y était fixée sous le nom de *Bottiéens*. Antiochus ajoute que le nom de *Iapygie*, sous lequel on désigne tout le pays jusqu'à la Daunie, lui est venu d'un fils de Dédale, appelé Iapyx, que la tradition fait naître d'une femme crétoise, et qui serait devenu lui-même l'un des chefs ou princes crétois. Quant à Tarente, c'est du héros Taras qu'elle aurait tiré son nom.

3. Éphore, lui, raconte autrement la fondation de Tarente. « Les Lacédémoniens, dit-il, ayant déclaré la guerre aux Messéniens pour venger la mort de leur roi Téléclus, tué à Messène pendant la célébration d'un sacrifice, jurèrent de ne point rentrer dans leurs foyers avant d'avoir détruit Messène, et de périr plutôt jusqu'au dernier. Ils partirent ne laissant pour garder la ville que ce que Sparte comptait d'enfants tout jeunes ou de vieillards décrépits. Mais, la dixième année de la guerre, les femmes des Lacédémoniens s'étant réunies en conciliabule députèrent vers leurs maris quelques-unes d'entre elles pour leur représenter qu'ils faisaient la guerre aux Messéniens dans des conditions par trop inégales; que ceux-ci, restant dans leurs foyers, continuaient à procréer, tandis qu'eux, en s'obstinant à ne pas vouloir quitter le territoire ennemi, laissaient leurs femmes à l'état de veuves et risquaient ainsi de dépeupler leur cité. Les Lacédémoniens pour faire droit aux représentations de leurs femmes, sans manquer pourtant à leur serment, renvoyèrent les plus vigoureux et les plus jeunes d'entre eux, qui n'avaient pu prendre part au serment commun, vu qu'ils étaient encore enfants quand ils avaient suivi l'armée en Messénie, et, en les congédiant, ils recommandèrent à chacun en particulier d'avoir commerce avec toutes les jeunes filles qu'ils trouveraient à Sparte : ils supposaient que ces unions collectives avaient chance d'être plus fécondes. Les choses se

passèrent de la sorte et les enfants nés de ces unions reçurent le nom de *Parthénies*. Quant à Messène, elle fut prise après un siége de dix-neuf ans, comme le marque Tyrtée dans les vers qui suivent :

« Sous les murs de Messène, durant dix-neuf années, com-
« battirent sans relâche, et le cœur toujours animé de la même
« constance, les pères de nos pères, héroïques guerriers !
« Enfin, la vingtième année vit l'ennemi renoncer à ses grasses
« campagnes et descendre en fuyant des sommets élevés de
« l'Ithôme. »

Les Lacédémoniens se partagèrent la Messénie; seulement, une fois revenus dans leurs foyers, ils refusèrent de traiter les Parthénies sur le même pied que les autres citoyens, prétendant qu'ils étaient nés d'unions illégitimes. Ceux-ci se concertèrent alors avec les hilotes et complotèrent le massacre des Spartiates ; il fut convenu que le signal de l'attaque serait un *pilos* ou bonnet laconien hissé [au haut d'une pique]. Mais quelques hilotes dénoncèrent le complot. On jugea toutefois difficile de prévenir les Parthénies par une attaque à main armée, car ils étaient nombreux et étroitement unis entre eux, se regardant tous naturellement comme frères. On se borna donc à faire sortir de *l'agora* ceux des conjurés qui devaient hisser le signal convenu. Les autres comprirent que leur plan était découvert, et ils se tinrent cois. On se servit alors de l'influence qu'avaient sur eux leurs pères pour les décider à aller au loin fonder une colonie : s'ils trouvaient quelque emplacement suffisamment spacieux, ils devaient s'y fixer définitivement; autrement, on les engageait à revenir et on leur promettait le cinquième des terres de la Messénie. A ces conditions ils partirent et allèrent aborder [en Iapygie] chez les Achéens; ils les trouvèrent aux prises avec les Barbares, et, comme ils avaient voulu partager leurs dangers, ceux-ci leur permirent de fonder la ville de Tarente sur leur territoire.

4. L'ancienne Tarente avec sa constitution démocra-

tique, était parvenue à un degré de puissance extraordinaire : elle possédait la plus forte marine de tout le littoral et pouvait mettre sur pied des armées de 30 000 fantassins, de 3000 cavaliers, et de 1000 *hipparques*[1]. Elle comptait en outre dans son sein beaucoup d'adeptes de la philosophie Pythagoricienne, l'un des plus distingués, notamment, Archytas, connu aussi pour être resté de longues années à la tête du gouvernement de son pays. Mais l'excès de la prospérité finit par engendrer la mollesse, et celle-ci fit de tels progrès à Tarente que le nombre des jours de fête arriva à y dépasser celui des jours ordinaires[2]. De là naturellement une grave altération des mœurs et des institutions des Tarentins. Il me suffira, du reste, de rappeler un détail de leur administration pour en faire sentir tous les vices : je veux parler de l'emploi si fréquent fait par ce peuple de généraux étrangers. Indépendamment d'Alexandre, roi des Molosses, dont ils avaient imploré le secours contre les Messapiens et les Lucaniens, indépendamment d'Archidamus, fils d'Agésilas, à qui ils avaient eu recours plus anciennement, ils appelèrent encore dans la suite Cléonyme, Agathocle, et finalement Pyrrhus pour lutter contre Rome. Et notez qu'en appelant ces étrangers à leur aide ils ne pouvaient pourtant s'astreindre à leur obéir, de sorte qu'ils ne tardaient pas à s'en faire des ennemis. C'est ainsi qu'Alexandre voulut, uniquement en haine de leur indocilité, transporter sur le territoire de Thurium le siége de l'assemblée générale des Grecs italiotes, qui s'était toujours tenue à Héraclée, sur le territoire tarentin : il choisit sur les bords du fleuve Acalandre un vaste terrain, et, l'ayant fait entourer de murailles, décida que les *synodes* ou réunions générales se tiendraient là dorénavant. On s'accorde aussi généralement à regarder comme une conséquence de leur ingratitude la malencontreuse entreprise qui mit fin aux jours de ce prince. [Disons pourtant que

1. Voy. sur ce nom Meineke : *Vind. Strabon.*, p. 77. — 2. Cf. Athen. IV, p. 166.

dans la guerre contre les Messapiens au sujet d'Héraclée, ils surent agir de concert avec le roi des Dauniens et celui des Peucétiens[1].] La part qu'ils prirent ensuite aux guerres d'Annibal contre Rome leur fit perdre jusqu'à la liberté; mais ils reçurent dans leurs murs une colonie romaine, et, de ce jour, la sécurité leur a été rendue, leur situation est même devenue meilleure qu'auparavant.

5. La partie de la Iapygie qui fait suite à Tarente offre un aspect riant qu'on s'explique difficilement: le sol, en effet, y est âpre et raboteux à la surface, mais il laisse voir, pour peu qu'on l'ouvre avec la charrue, une grande profondeur de terre végétale; d'autre part, le peu d'eau dont elle est arrosée n'empêche pas qu'on n'y voie partout de gras pâturages et des bois magnifiques. J'ajouterai que tout ce pays fut naguère extrêmement peuplé et que l'on y comptait jusqu'à treize villes; mais il a tant souffert qu'aujourd'hui, sauf Tarente et Brentesium, on n'y rencontre plus que de très-petites localités. Les Salentins passent pour descendre d'une colonie crétoise. Le fameux temple de Minerve, naguère si riche, est situé dans les limites de leur territoire, ainsi que le rocher connu sous le nom de *promontoire Iapygien*. Ce promontoire, après s'être avancé droit au levant d'hiver jusqu'à une grande distance en mer, se recourbe vers l'O. dans la direction du Lacinium et détermine avec ce cap, situé juste vis-à-vis, l'entrée du golfe de Tarente. Les monts Cérauniens déterminent de même, avec le promontoire Iapygien, l'entrée du golfe Ionien, et l'on compte 700 stades environ pour le trajet dudit rocher ou promontoire soit au Lacinium soit aux monts Cérauniens. Le périple se décompose ainsi qu'il suit de Tarente à Brentesium. On compte d'abord 600 stades jusqu'à Baris. Cette petite ville de Baris, qu'on nomme aujourd'hui plus volontiers *Veretum*, est située à la partie extrême du territoire salentin, et il est en général plus aisé de s'y

1. Cette phrase, qui termine habituellement le § 4, est transportée ici par M. Meineke, et le sens, il faut l'avouer, y gagne beaucoup.

rendre de Tarente par terre que par mer. On compte ensuite 80 stades jusqu'à Leuca, autre ville fort petite, où se trouve une source remarquable par l'odeur fétide qui s'exhale de ses eaux. Suivant les mythographes, ceux des géants qui avaient survécu au désastre de Phlegra, en Campanie (autrement dits les géants *Leuterniens*), auraient, pour échapper à la poursuite d'Hercule, cherché un asile en ce lieu et l'y auraient trouvé, la terre elle-même s'étant ouverte pour les recevoir dans son sein; mais de la partie séreuse de leur sang se serait formé le courant qui alimente cette source, en même temps que de leur nom toute cette côte aurait été appelée la *Leuternie*. Il y a, maintenant, 150 stades de Leuca à la petite ville d'Hydrûs ou d'Hydronte, et 400 stades d'Hydronte à Brentesium, 400 aussi d'Hydronte à l'île Sason, laquelle se trouve située à peu près à la moitié du trajet de la côte d'Épire à Brentesium, de sorte que, quand la traversée ne peut s'opérer en ligne droite, on gouverne à gauche sur Hydronte, à partir de l'île Sason, soit pour y attendre un vent favorable qui permette de gagner l'un des ports de Brentesium, soit pour y débarquer et achever le voyage par terre en passant à Rhodiæ (Rudiæ), ville d'origine grecque et patrie du poëte Ennius [1], ce qui est plus court. On fait donc le tour d'une véritable presqu'île lorsqu'on se rend ainsi, par mer, de Tarente à Brentesium; quant à l'isthme de la presqu'île, il est représenté par la route qui va directement de Brentesium à Tarente et qui se trouve être d'une journée de marche pour un piéton non chargé. La plupart des auteurs emploient indifféremment les noms de *Messapie*, de *Iapygie*, de *Calabre* et de *Salentine*, pour désigner cette presqu'île, quelques-uns pourtant les distinguent, ainsi que nous l'avons marqué plus haut. — Toutes les petites places que nous venons d'énumérer sont situées sur la côte même.

6. Dans l'intérieur des terres nous trouvons Rudiæ, Lupiæ et Aletia, cette dernière à une faible distance

1. Voy. Meineke : *Vind. Strab.*, p. 78.

de la côte ; puis, au centre même de l'isthme, Uria, où l'on voit encore debout le palais d'un des anciens rois ou tyrans du pays. Ce que dit Hérodote d'une certaine ville d'Hyria, en Iapygie, qui aurait été bâtie par des Crétois, détachement égaré de la flotte que Minos conduisait en Sicile, ne peut s'entendre que de la ville d'Uria dont nous parlons ou de celle de Veretum. Brentesium passe aussi pour avoir été fondée par les Crétois ; mais le fut-elle par la bande venue de Cnosse avec Thésée, ou par les compagnons de Minos que Iapyx ramenait de Sicile? Les deux versions ont cours. On s'accorde du reste à penser que ces Crétois ne restèrent pas dans le pays et qu'ils le quittèrent même au bout de peu de temps pour aller se fixer dans la Bottiée. Plus tard (c'était au temps de ses rois), Brentesium se vit enlever une bonne partie de son territoire par les Lacédémoniens de Phalanthe ; néanmoins, quand ce héros eut été chassé de Tarente, Brentesium s'empressa de l'accueillir, et voulut, qui plus est, après sa mort, lui ériger un tombeau magnifique. Le territoire de cette ville est plus fertile que celui de Tarente : le sol, en effet, bien qu'un peu léger, n'y donne que d'excellents produits. On en vante beaucoup aussi le miel et les laines. Enfin son port est plus avantageusement disposé que celui de Tarente : une entrée unique mène à différents bassins, tous de forme sinueuse, ce qui les abrite parfaitement du côté de la mer et les fait ressembler aux branches d'un bois de cerf. C'est même à cette circonstance que la ville doit son nom : son port compris, elle figure tout à fait la tête d'un cerf, et justement *Brention*, en messapien, signifie *tête de cerf*. Le port de Tarente, au contraire, pour être de forme trop évasée, n'est qu'imparfaitement abrité du côté de la mer, sans compter qu'il se termine par un bas-fond.

7. J'ajouterai que, comme le trajet le plus direct, soit de la côte de Grèce, soit de la côte d'Asie, aboutit à Brentesium, c'est à Brentesium aussi que viennent débarquer tous les voyageurs qui se proposent d'aller à Rome. Deux routes

s'offrent ensuite à eux : l'une, où l'on ne peut guère cheminer qu'à dos de mulet, traverse le territoire des *Peucétiens-Pœdicles*, celui des Dauniens, et le Samnium jusqu'à Bénévent, en passant à Egnatia d'abord, puis à Cælia[1], à Netium[2], à Canusium et à Herdonia. L'autre prend par Tarente, et pour cela s'écarte un peu sur la gauche, ce qui fait faire un circuit qui allonge la distance d'une journée de marche environ : on l'appelle la *voie Appienne*. Les chariots peuvent y circuler plus aisément. Elle passe par les villes d'Uria et de Venouse, qui sont situées, la première juste à mi-chemin entre Tarente et Brentesium, la seconde sur la frontière du Samnium et de la Lucanie. Près de Bénévent, au moment d'entrer en Campanie, les deux routes parties de Brentesium se confondent en une seule, qui conserve le nom de *voie Appienne*, et continue jusqu'à Rome par Caudium, Calatia, Capoue, Casilinum, Sinuessa, etc. : le reste de son parcours a été précédemment décrit. La longueur totale de la voie Appienne de Rome à Brentesium mesure 360 milles. Une troisième route, qui part de Rhegium, va rejoindre la voie Appienne en Campanie, après avoir traversé le Brutium, la Lucanie et le Samnium, et franchi les monts Apennins, ce qui la rend plus longue de trois ou quatre journées que celle qui part de Brentesium.

8. Il y a aussi double ligne de navigation entre Brentesium et la côte opposée : une première ligne aboutit aux monts Cérauniens et à la partie adjacente du littoral soit de l'Épire, soit de la Grèce; la seconde aboutit à Épidamne, et, bien qu'étant la plus longue (car elle mesure 1000 stades et l'autre seulement 800[3]), elle est également fort suivie, ce qui tient à l'heureuse situation d'Épidamne à portée des populations de l'Illyrie et de celles de la Macédoine. — Longeons, maintenant, la côte de l'Adriatique à partir de Brentesium ; la première ville que nous rencontrons est Egnatia, rendez-vous général de tous ceux qui vont à Ba-

1. Cf. Millingen : *Ancient coins*, p. 9. — 2. Voy. sur ce nom Müller : *Ind. var lect.*, p. 980, col. 1, l. 26. — 3 M. Müller lit la phrase ainsi : χιλίων γάρ ἐστιν, [ἐ]κεῖνος [δὲ] ἑξακοσίων σταδίων. Cf. Kramer.

rium soit par terre, soit par mer: notons seulement que pour y aller par mer il faut attendre le souffle du Notus. Egnatia est le point extrême du territoire des Peucétiens sur le littoral, comme Silvium l'est dans l'intérieur. Tout ce territoire des Peucétiens est âpre et montagneux, ce qui se conçoit, vu qu'il fait partie encore, on peut dire, de la chaîne de l'Apennin. Sa population primitive paraît avoir été une colonie d'Arcadiens. Il y a de Brentesium à Barium 700 stades environ, c'est-à-dire la même distance que de Tarente à l'une et à l'autre de ces deux villes. Le territoire qui suit immédiatement est occupé par les Dauniens, puis viennent les Apuliens proprement dits, lesquels s'étendent jusqu'aux Frentans. Toutefois, comme ces noms de *Peucétiens* et de *Dauniens* ne sont plus jamais employés par les gens du pays, qu'ils ne l'ont même été qu'à une époque fort ancienne, et que toute cette contrée s'appelle aujourd'hui l'*Apulie*, on ne saurait déterminer avec exactitude les limites respectives de ces peuples, et nous n'aurions que faire, nous, de l'entreprendre.

9. De Barium au fleuve Aufidus, sur lequel est situé l'*emporium* ou marché des Canusites, on compte 400 stades, à quoi il faut ajouter 6 stades pour remonter jusqu'à l'emporium même. Tout à côté est Salapia, qui est comme le port d'Argyrippe. Sans être, en effet, fort éloignées de la mer, Canusium et Argyrippe sont situées dans la plaine même : après avoir été jadis, à en juger par le développement de leur enceinte, les deux plus grandes villes d'origine grecque qu'il y eût en Italie, elles se trouvent aujourd'hui singulièrement déchues de ce qu'elles étaient. La seconde, qui, avant de porter ce nom d'*Argyrippe*, s'était appelée *Argos Hippium*, porte actuellement le nom d'*Arpi*. L'une et l'autre du reste passent pour avoir été fondées par Diomède, dont la domination sur toute cette contrée est attestée et par le nom même de la plaine [dite *Campus Diomedis*[1]] et par maint autre indice ou vestige, notamment

1. Voy. Meincke : *Vind. Strab.*, p. 80.

par ces vénérables offrandes qu'on voit encore suspendues dans le temple de Minerve à Lucérie, autre ville de l'antique Daunie, fort déchue également. Il y a, en outre, à peu de distance de la côte deux îles connues sous le nom d'*îles de Diomède*. L'une d'elles est sûrement habitée; quant à l'autre, on la dit déserte. C'est dans cette même île que la fable a placé la disparition mystérieuse de Diomède et la métamorphose de ses compagnons en oiseaux reconnaissables, dit-on, aujourd'hui encore, à leur extrême douceur et à de certaines habitudes qui rappellent tout à fait celles de la vie humaine, à un certain instinct, notamment, qui les fait s'apprivoiser avec les bons et les éloigne au contraire des méchants et des impies. Nous avons mentionné ci-dessus les traditions qui ont cours chez les Hénètes relativement au même héros et les honneurs que ce peuple continue à lui rendre. Ajoutons que Siponte, ville distante de Salapia de 140 stades environ, et que les Grecs avaient nommée d'abord *Sepiûs* à cause de la quantité de sèches (σηπιῶν) que la mer vomit sur cette plage, paraît avoir été fondée aussi par Diomède. Entre ces deux villes de Salapia et de Siponte se trouvent une rivière navigable et une grande lagune, qui servent l'une et l'autre au transport des denrées venant de Siponte, du blé surtout. On remarque en outre près d'une montagne de la Daunie, appelée le *Drium*, deux hérôon consacrés l'un à Calchas et l'autre à Podalire : le premier est situé tout au haut de la montagne, et l'usage, quand on vient y consulter l'oracle, est d'immoler un bélier noir et de s'envelopper, pour dormir, dans la peau de la victime; l'autre au contraire est situé tout au bas, au pied même de la montagne et à 100 stades environ de la mer : un ruisseau s'en échappe, dont les eaux sont souveraines pour guérir les différentes maladies des bestiaux. En avant du golfe que forme ici la côte, on voit s'étendre à une distance de 300 stades en mer et dans la direction du levant le promontoire Garganum : qu'on double ensuite ce promontoire et l'on rencontre immédiatement après la petite ville d'Urium. Le cap Garganum est

juste en face des îles de Diomède. Le pays que nous venons de parcourir produit de tout et en très-grande quantité. Il est, en outre, éminemment favorable à l'*élève* des chevaux et des moutons; les laines qu'on en exporte ont moins de lustre peut-être, mais assurément plus de moëlleux que les laines de Tarente. Il faut dire que toutes les vallées y sont si profondément encaissées qu'elles se trouvent à l'abri des intempéries de l'air. Certains auteurs ajoutent au sujet de Diomède qu'il avait commencé à creuser ici un canal allant jusqu'à la mer, mais qu'ayant été rappelé dans sa patrie il y fut surpris par la mort et laissa ce travail et mainte autre entreprise utile inachevés. C'est là une première version sur sa mort; une autre le fait rester jusqu'au bout et mourir en Daunie; une troisième, purement fabuleuse, et que j'ai déjà eu occasion de rappeler, parle de sa disparition mystérieuse dans l'une des îles qui portent son nom; enfin, l'on peut regarder comme une quatrième version cette prétention des Hénètes de placer dans leur pays sinon la mort, du moins l'apothéose du héros.

10. On a vu plus haut comment nous avions décomposé, d'après Artémidore, l'intervalle de Brentesium au mont Garganum; le Chorographe, lui, compte pour le même intervalle 165 milles, évaluation bien inférieure à celle d'Artémidore. En revanche, il compte du Garganum à Ancône 254 milles, et cette évaluation est supérieure de beaucoup à celle d'Artémidore qui ne compte que 1250 stades du Garganum au fleuve Æsis, voisin d'Ancône. Quant à Polybe, qui dit s'être servi d'un *miliasme* partant de la pointe de Iapygie, il compte 562 milles jusqu'à la ville de Sila[1] et 178 milles de ladite ville à celle d'Aquilée. Mais ces différentes mesures ne sauraient s'accorder avec l'étendue que tous les auteurs, et ceux-ci tous les premiers, prêtent à la côte d'Illyrie entre les monts Cérauniens et le fond de l'Adriatique; car les 6000 stades qu'ils lui reconnaissent la feraient plus

1. Voy. sur ce nom inconnu Müller, *Ind. var. lect.*, p. 980, col. 2, l. 23.

longue que la côte opposée, tandis qu'elle est notoirement beaucoup plus courte. Nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de faire remarquer le désaccord qui existe entre les différents auteurs, surtout au sujet des distances. Ajoutons qu'en pareil cas nous n'émettons jamais notre avis personnel que lorsqu'il nous arrive de discerner sûrement la vérité, nous bornant autrement à rapporter textuellement les opinions des auteurs. Mais il arrive quelquefois aussi que les auteurs ne nous fournissent aucune indication; on ne doit pas s'étonner alors qu'un ouvrage tel que le nôtre, à la fois si long, si difficile, ne puisse être absolument complet et que nous négligions de temps à autre, non pas assurément ce qui se trouve avoir une véritable importance, mais de petits détails comme ceux-là, peu utiles en somme à connaître et dont l'omission, passant inaperçue, n'ôte rien ou presque rien au mérite de l'ensemble.

11. Dans l'intervalle du Garganum à Ancône et immédiatement après le Garganum, la côte nous présente un golfe profond, dont le pourtour est habité par les Apuliens proprement dits. Ces peuples parlent la même langue que les Dauniens et les Peucétiens, et à tous autres égards se confondent avec eux : au moins est-ce là ce qu'on observe aujourd'hui, car il est probable qu'anciennement ces populations différaient entre elles et que c'est ce qui a donné lieu à cette triple dénomination. Anciennement aussi tout ce pays était riche et prospère, mais les campagnes d'Annibal et les différentes guerres qui ont suivi l'ont dévasté. C'est là notamment que fut livrée cette bataille de Cannes, où les Romains et leurs alliés firent de si énormes pertes. Au fond du golfe dont nous venons de parler est un lac; au-dessus de ce lac, maintenant, dans l'intérieur des terres, s'élève une ville nommée, comme le chef-lieu des Sidicins, Teanum, *Teanum Apulum*. Mais ici l'Italie paraît perdre sensiblement de sa largeur, et il ne reste plus entre Teanum et les environs de Dicæarchia, d'une mer à l'autre, qu'un isthme de moins de 1000 stades. Passé le lac, si nous continuons à ranger la côte dans la même direction, nous at-

teignons bientôt le pays des Frentans et la ville de Buca, car la distance est juste la même du lac à Buca que du Garganum au lac, à savoir de 200 stades. Quant au reste de la côte, au delà de Buca, il a été précédemment décrit.

CHAPITRE IV.

Après avoir dépeint, trop longuement peut-être, l'aspect physique de l'Italie, nous voudrions indiquer les causes, les causes principales, qui ont élevé si haut la puissance romaine. La première cause, à notre avis, est que l'Italie se trouve être aussi sûrement gardée que pourrait l'être une île, puisque la mer l'entoure presque de tous les côtés et que dans le court intervalle où la mer ne la baigne point un rempart de montagnes infranchissables la protége. Nous ferons remarquer, en second lieu, que l'Italie, dont les côtes sont généralement dépourvues d'abris, possède cependant quelques ports merveilleusement beaux et spacieux, deux conditions excellentes, en ce que l'une préserve le pays des attaques du dehors, pendant que l'autre permet à ses habitants de prendre au besoin l'offensive et facilite en même temps l'importation des marchandises. Enfin l'Italie a un troisième avantage, c'est de réunir en elle différents climats et différentes températures : de là, en effet, l'extrême variété d'animaux et de plantes, soit utiles, soit nuisibles, qu'on y rencontre, et cette richesse qu'elle offre en productions de toute nature pouvant servir aux besoins de la vie. Nous avons déjà dit que la péninsule s'étend en longueur généralement du N. au S. et que sa longueur, déjà très-grande par elle-même, se trouve encore accrue de toute celle de la Sicile, qui fait pour ainsi dire corps avec elle : or, on juge de la douceur ou de la rigueur du climat d'un pays, suivant que la température en est élevée, basse ou moyenne ; il s'ensuit donc nécessairement que l'Italie, j'entends l'*Italie* actuelle, placée comme elle est à égale dis-

tance des températures extrêmes et allongée comme elle est, doit participer surtout de la nature des climats tempérés et en posséder tous les priviléges. Ceci du reste résulte encore pour elle d'une autre cause : comme la chaîne de l'Apennin, en traversant la Péninsule dans toute sa longueur, laisse encore assez de place libre des deux côtés pour que de belles plaines et de fertiles coteaux s'y déploient, il n'y a pas par le fait une seule partie de l'Italie qui ne se trouve jouir à la fois des avantages des pays de montagnes et de ceux des pays de plaine. Ajoutez la multitude et l'importance des cours d'eau et des lacs que l'Italie renferme, la quantité de sources [minérales], chaudes ou froides, qu'on y voit jaillir à la surface du sol, précieux remèdes par lesquels la nature semble avoir voulu venir en aide à la santé de ses habitants et dont l'existence n'exclut pas celle de nombreuses mines riches en métaux de tout genre. Quant à la profusion de matériaux, d'aliments que ce pays met à la disposition de l'homme et des animaux, quant à l'excellence de ses divers produits, il faut renoncer à en parler dignement. Enfin, placée comme elle est, entre la Grèce et les plus riches provinces de la Libye[1], l'Italie se trouve former pour ainsi dire le centre des plus grands États, et, comme sa supériorité, sous le rapport de la fertilité et de l'étendue, semble l'appeler à une sorte d'*hégémonie* ou de prédominance sur tout ce qui l'entoure, cette proximité des principaux États est encore un avantage de plus qui lui facilite l'exercice du pouvoir.

2. Faut-il, maintenant, à cette description générale de l'Italie joindre au moins une courte esquisse de l'histoire du peuple romain, de ce peuple qui l'a conquise et s'en est fait ensuite, comme qui dirait, un point d'appui pour conquérir le monde? Eh bien! qu'il nous suffise de rappeler qu'après la fondation de Rome les Romains vécurent plusieurs générations heureux sous la sage administration de leurs rois, mais qu'ayant vu le dernier de ces rois, Tarquin, abuser

1. Voy. Meineke : *Vind. Strab.*, p. 81.

odieusement de son pouvoir, ils le chassèrent et se donnèrent une constitution mixte, tenant à la fois de la monarchie et de l'aristocratie. Ils s'étaient associé, dès auparavant, les Sabins et les Latins; mais, comme ils ne trouvèrent point toujours ces deux peuples, non plus que leurs autres voisins, animés à leur égard de dispositions bienveillantes, ils furent en quelque sorte forcés de les traiter en ennemis et de s'agrandir à leurs dépens. Ils continuaient à s'étendre ainsi de proche en proche, quand on les vit eux-mêmes tout d'un coup, et sans que personne pût s'y attendre, dépossédés de leur propre cité, qu'ils ne tardèrent pas du reste à reprendre, et cela aussi brusquement qu'ils l'avaient perdue[1]. Polybe place ce double événement dix-neuf ans après la bataille navale d'Ægos Potamos, c'est-à-dire juste à la même époque que le traité d'Antalcidas. Une fois ce danger écarté, les Romains achevèrent de réduire le Latium en leur pouvoir. Ils enlevèrent ensuite aux Tyrrhènes, ainsi qu'aux Celtes des bords du Pô, cette liberté dont ils avaient si fort abusé[2], puis triomphant successivement des Samnites, des Tarentins et de Pyrrhus, ils se trouvèrent bientôt avoir conquis toute l'Italie, tout ce qu'on nomme aujourd'hui l'*Italie*, à l'exception toutefois de la région qui avoisine le Pô. Sans attendre que la guerre de ce côté fût complétement terminée, ils passèrent en Sicile, arrachèrent cette île aux Carthaginois, puis revinrent à la charge contre les Celtes ou Gaulois des bords du Pô. Mais ils n'avaient pas encore achevé de les réduire qu'Annibal entrait en Italie. Alors commença la seconde guerre punique, suivie bientôt de la troisième, laquelle se termina par la destruction de Carthage et la réduction en province romaine de la Libye et de la portion de l'Ibérie qui avait appartenu aux Carthaginois. Cependant différents peuples avaient formé avec

1. Malgré l'exemple de Coray, nous n'avons pas restitué ici le nom des *Gaulois*. L'omission de ce nom, que d'ailleurs tous les lecteurs de Strabon devaient suppléer par la pensée, est une flatterie ingénieuse bien en rapport avec le ton général de ce morceau, véritable panégyrique de Rome. — 2. Τῆς πολλῆς καὶ ἀνέδην ἐλευθερίας! Nouvelle allusion à la prise de Rome par les Gaulois que Strabon regardait comme un véritable attentat, comme un crime de lèse-majesté.

Carthage une sorte de ligue contre Rome : c'étaient les Grecs, les Macédoniens et les peuples d'Asie compris en deçà de l'Halys et du Taurus, cette ligue fut ce qui amena les Romains à conquérir les États du roi Antiochus et ceux de Philippe et de Persée. Et comme, à cette occasion, les Illyriens et les Thraces, voisins de la Grèce et de la Macédoine, avaient pris eux-mêmes les armes, on vit s'allumer de ce côté une nouvelle guerre qui se prolongea jusqu'à la pleine et entière soumission des pays situés tant en deçà de l'Ister qu'en deçà de l'Halys. Il en fut de même du côté de l'Ibérie, de la Celtique et de ces autres pays que nous voyons aujourd'hui dans la dépendance de Rome. L'Ibérie, effectivement, ne cessa point d'être en butte aux attaques des Romains, qu'ils ne l'eussent ravagée tout entière et domptée par leurs armes : à la guerre contre Numance succédèrent celles de Viriathe et de Sertorius et finalement celle des Cantabres, peuple qui ne put être réduit que par César-Auguste. Avec la Gaule, tant la Gaule cisalpine que la Gaule transalpine, avec la Ligurie, les Romains ne procédèrent longtemps aussi que par attaques partielles, mais sous les auspices de César, la guerre devint générale, et, continuée par Auguste, elle aboutit à la conquête définitive de ces pays. Enfin des frontières de la Gaule, comme de la base d'opération la plus avantageuse, les armées romaines sont parties récemment pour envahir la Germanie, et déjà maints triomphes ont enrichi Rome des dépouilles de ces nouveaux ennemis. Dans la Libye, maintenant, où les pays indépendants de Carthage avaient été confiés à des rois sujets ou tributaires, on vit quelques-uns de ces rois chercher à secouer le joug, mais on les punit en leur retirant ce qu'on leur avait laissé. Seul Juba continua de régner sur toute la Maurusie et sur une bonne partie de la Libye, grâce à son attachement constant pour l'alliance romaine. Les mêmes faits se sont produits en Asie : gouvernée d'abord par des rois qui s'étaient reconnus sujets de Rome, l'Asie a vu ces rois ou bien s'éteindre sans postérité comme les Attales et les princes de Syrie, de Paphlagonie, de Cappadoce, et

d'Égypte, ou bien se révolter et perdre leur trône, comme ont fait Mithridate Eupator et Cléopatre, reine d'Égypte; et voilà comment aujourd'hui tout le pays en deçà du Phase et de l'Euphrate, à l'exception d'une partie de l'Arabie, relève directement des Romains et des chefs nommés par eux. Quant aux Arméniens et à ces peuples connus sous le nom d'*Albaniens* et d'*Ibères*, qui habitent au-dessus de la Colchide, ils n'auraient besoin que de la présence d'un *légat* romain : cela seul suffirait à les contenir, et, s'ils s'agitent aujourd'hui, c'est qu'ils savent les Romains occupés ailleurs. J'en dirai autant des populations qui bordent l'Euxin au delà des bouches de l'Ister, encore ne parlé-je ni des Bosporites ni des Nomades, car les premiers sont parfaitement soumis et les autres, qui ne sauraient être d'ailleurs, vu leur caractère insociable, d'aucune utilité pour Rome, ne demandent qu'à être surveillés. Enfin plus loin, c'est-à-dire à des distances inaccessibles, il n'y a plus guère que des tribus éparses de Scénites et de Nomades. Les Parthes, il est vrai, qui touchent aux frontières de l'Empire, possèdent une puissance redoutable, eux-mêmes cependant baissent aujourd'hui la tête et subissent l'ascendant des Romains et de leurs princes : non-seulement ils ont renvoyé ces trophées élevés naguère à la honte de Rome, mais leur roi Phraate a voulu confier aux soins d'Auguste ses fils et ses petits-fils, précieux otages destinés à leur concilier cette haute amitié; plus d'une fois aussi de nos jours les Parthes ont fait venir de Rome le prince qu'ils voulaient avoir à leur tête; enfin il semble qu'ils soient au moment de se remettre eux et leurs biens à la discrétion des Romains. Pour en revenir à l'Italie, je dirai qu'après s'être vue, sous la domination romaine, déchirée à plusieurs reprises par la guerre civile, elle a été, ainsi que Rome, arrêtée sur cette pente funeste de corruption et de ruine par la seule vertu de sa nouvelle constitution et par la sagesse de ses princes. Il serait difficile en effet de concevoir pour un si vaste Empire d'autre gouvernement que le gouvernement d'un seul, que le gouvernement du père sur sa famille, d'autant que jamais à aucune époque il n'a été

donné aux Romains et à leurs alliés de goûter une paix et une prospérité aussi complète que celle que leur a procurée César-Auguste, du jour où il a été investi de cette sorte d'*autocratie*, et dont Tibère, son fils et son successeur, continue à les faire jouir, en le prenant pour règle de sa politique et de son administration, tout comme ses propres enfants, Germanicus et Drusus, se règlent sur lui dans le concours zélé qu'ils lui prêtent.

FIN DU SIXIÈME LIVRE ET DU PREMIER VOLUME.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

Boulevard Saint-Germain, 77, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

FORMAT IN-18 JÉSUS

La demi-reliure, dos en chagrin, tranches dorées, se paye 2 francs en sus des prix ci-après marqués.

I. LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

(PREMIÈRE SÉRIE, A 3 FRANCS 50 CENTIMES LE VOLUME.)

About (E.): *Causeries.* 1 vol. — *La Grèce contemporaine.* 1 vol. — *Le Progrès* 1 vol. — *Madelon.* 1 vol. — *Salon de 1864.* 1 vol. — *Théâtre impossible.* 1 vol.
Achard (A.): *Album de voyages.* 1 vol.
Ackermann: *Contes et poésies.* 1 vol.
Anonyme. *L'Enfant*, par Mme*. 1 vol.
Arnould (Ed.): *Sonnets et poëmes.* 1 vol.
Balzac (H. de): *Théâtre* 1 vol.
Barrau (Th. H.): *Histoire de la Révolution française* (1789-1799. 1 vol.
Bautain (l'abbé): *La belle saison à la campagne*: lectures spirituelles. 1 vol. — *La Chrétienne de nos jours.* 2 vol. contenant: *La jeune Fille et la jeune Mère.* 1 vol. *L'Age mûr et la Vieillesse.* 1 vol. — *Le Chrétien de nos jours.* 2 vol. contenant: *L'Enfance et la Jeunesse.* 1 vol. *L'Age mûr et la Vieillesse.* 1 vol. Chaque volume se vend séparément. — *La Religion et la Liberté.* 1 vol. — *Manuel de philosophie morale*, 1 vol.
Bayard (J. F.): *Théâtre.* 12 vol. Chaque volume se vend séparément.
Bellemare (A.): *Abd-el-Kader.* 1 vol.
Belloy (de): *Le chevalier d'Ai.* 1 vol. — *Légendes fleuries.* 1 vol.
Belot (Ad.). *Habitude et Souvenir.* 1 v.
Bersot (Ernest): *Mesmer ou le Magnétisme animal.* 1 vol.
Beulé: *Phidias*, drame antique. 1 vol.
Busquet: *Le Poëme des heures.* 1 vol.
C.... (Jules de): *Chasses et Voyages.* 1 v.
Calemard de la Fayette (Ch.): *Le Poëme des champs.* 1 vol. Ouvrage couronné par l'Académie française.
Caro (E.): *Études morales sur le temps présent.* Ouvrage couronné par l'Académie. — *L'Idée de Dieu.* 1 vol. Ouvrage couronné par l'Académie.
Castellane (comte P. de): *Souvenirs de la vie militaire en Afrique.* 1 vol.
Chabot (Ernest de): *Brins d'herbe* (poésies). 1 vol.
Charpentier (J. P.): *Les Écrivains latins de l'empire.* 1 vol.
Cherbuliez (V.): *Le comte Kostia.* 1 v. — *Paule Méré.* 1 vol. — *Le Roman d'une honnête femme.* 1 vol.
Chevalier (Michel): *Le Mexique ancien et moderne.* 1 vol.
Chodzko: *Contes slaves.* 1 vol.
Crepet (Eug.): *Le Trésor épistolaire de la France.* 2 vol.
Dargaud (J.): *Hist. de Marie Stuart.* 1 v. — *Voyage aux Alpes.* 1 vol. — *Voyage en Danemark.* 1 vol.
Daumas (général E.): *Mœurs et coutumes de l'Algérie.* 1 vol.
Deschanel (Émile): *Physiologie des écrivains et des artistes.* 1 vol.
Deville (L.): *Excursions dans l'Inde.* 1 vol.
Duruy (Victor): *Causeries de voyage; De Paris à Vienne.* 1 vol.
Énault (L.): *Constantinople et la Turquie.* 1 vol.
Ferry (G.): *Le Coureur des bois.* 1 vol. — *Costal l'Indien* 1 vol.
Figuier (L.): *Histoire du merveilleux dans les temps modernes.* 4 volumes qui se vendent séparément. — I. *Introduction. Diables de Loudun.* 1 v. — II. *Baguette divinatoire. Prophètes des Cévennes.* 1 vol. — III. *Magnétisme animal.* 1 vol. — IV. *Tables parlantes. Médiums.* 1 vol. — *L'Alchimie et les Alchimistes.* 1 vol. — *Les Applications nouvelles de la Science.* 1 vol. — *L'Année scientifique et industrielle*, dix années (1856-1865). 10 vol. qui se vendent séparément.

Fromentin (Eugène) : *Dominique*. 1 v.
Garnier (Ad.) : *Traité des facultés de l'âme*. 2e édit. 3 vol.
Giguet (P.) : *Le livre de Job*, traduit des Septante. 1 vol.
Gotthelf (J.) : *Nouvelles bernoises*. 1 v.
Guizot (F.) : *Un Projet de mariage royal*, étude historique. 1 vol.
Heuzé : *L'Année agricole*, quatre années (1860-1863). 4 volumes. Chaque année se vend séparément.
Hoëfer : *La Chimie enseignée par la biographie de ses fondateurs*. 1 vol.
Houssaye (A.) : *Histoire du 41e fauteuil de l'Académie*. 1 vol. — *Les filles d'Ève*. 1 vol. — *Le Violon de Franjolé*. 1 vol. — *Œuvres poétiques*. 1 vol. — *Philosophes et Comédiennes*. 1 vol. — *Voyages humoristiques*. 1 vol.
Hugo (Victor) : *Œuvres*. 20 vol. *Odes et ballades*. 1 vol. — *Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule*. 1 vol. — *Les Voix intérieures*, *Les Rayons et les Ombres*. 1 vol. — *Les Contemplations*. 2 vol. — *La Légende des siècles*. 1 vol. — *Théâtre*. 4 vol. — *Le Rhin*. 3 vol. — *Notre-Dame de Paris*. 2 vol. — *Bug-Jargal*, *Le dernier jour d'un condamné*, *Claude Gueux*. 1 vol. — *Han d'Islande*, *Discours*. 2 vol. — *Littérature et Philosophie mêlées*. 2 vol.
Jacques : *Contes et Causeries*. 1 vol.
Jouffroy (Th.) : *Cours de droit naturel*. 2 vol. — *Cours d'esthétique*. 1 vol. — *Mélanges philosophiques*. 1 vol. — *Nouveaux mélanges philosoph.* 1 v.
Jurien de la Gravière (l'amiral E.) : *Souvenirs d'un amiral*. 2 vol. — *Voyage en Chine* (1847-1850). 2 vol. — *La Marine d'autrefois*. 1 vol.
La Landelle (G. de) : *Le Tableau de la mer*. 2 vol. 1re série : *La Vie navale*. 1 vol. 2e série : *Les Marins*. 1 v.
Lamartine (Alph. de) : *Œuvres*. 8 volumes qui se vendent séparément. *Méditations poétiques*. 2 vol. — *Harmonies poétiques*. 1 vol. — *Recueillements poétiques*. 1 vol. — *Jocelyn*. 1 vol. — *La chute d'un ange*. 1 vol. — *Voyage en Orient*. 2 vol. — *Lectures pour tous*. 1 vol.
Lanoye (F. de) : *L'Inde contemporaine*. 1 vol. — *Le Niger*, et les explorations de l'Afrique centrale. 1 vol.
Laugel (A.) : *Études scientifiques*. 1 v.
La Vallée (J.) : *Zurga le chasseur*. 1 v.
Lecoq (Henri) : *La Vie des fleurs*. 1 vol.
Libert : *Histoire de la chevalerie en France*. 1 vol.
Lindau (R.) : *Un Voyage autour du Japon*. 1 vol.
Loiseleur (Jules) : *Les Crimes et les peines dans tous les temps*. 1 vol.
Macaulay (lord) : *Œuvres diverses*, traduites. 2 vol.
Marmier (X.) : *En Alsace* : L'avare et son trésor. 1 vol. — *En Amérique et en Europe*. 1 vol. — *Gazida*, fiction et réalité. 1 vol. Ouvrage couronné par l'Académie française. — *Hélène et Suzanne*. 1 vol. — *Le Roman d'un héritier*. 1 vol. — *Mémoires d'un orphelin*. 1 vol. — *Les fiancés du Spitzberg*. 1 vol. Ouvrage couronné par l'Acad. franç. — *Lettres sur le Nord*. 1 vol. — *Sous les sapins*. 1 vol. — *Un été au bord de la Baltique* 1 vol.
Martha (C.) : *Les Moralistes sous l'Empire romain*. 1 vol. Ouvrage couronné par l'Académie.
Mas (D. Sinibaldo de) : *La Chine et les puissances chrétiennes*. 2 vol.
Michelet (J.) : *La Femme*. 1 vol. — *La Mer*. 1 vol. — *L'Amour*. 1 vol. — *L'Insecte*. 1 vol. — *L'Oiseau*. 1 vol.
Moges (le marquis de) : *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon*. 1 v.
Molènes (P. de) : *Les Caprices d'un régulier*; *Le Soldat de 1709*. 1 vol.
Monnier (Marc) : *L'Italie est-elle la terre des morts?* 1 vol.
Mortemart-Boisse (baron de) : *La Vie élégante à Paris*. 1 vol.
Mouy (Ch. de) : *Les Jeunes ombres*. 1 v.
Nisard (Charles) : *Curiosités de l'étymologie française*. 1 vol.
Nodier (Ch.) : *Les sept Châteaux du roi de Bohême*, édit. illustrée. 1 vol.
Nourrisson (J. F.) : *Les Pères de l'Église latine*, leur vie, leurs écrits, leur temps. 2 vol.
Patin (Th.) : *Études sur les tragiques grecs*. 3 part. qui se vendent séparément. — *Études sur Eschyle*. 1 vol. — *Études sur Sophocle*. 1 vol. — *Études sur Euripide*. 2 vol.
Perrens (F. T.) : *Jérôme Savonarole*. Ouvrage couronné par l'Académie française.
Pfeiffer (Mme Ida) : *Voyage d'une femme autour du monde*. 1 vol. — *Mon second voyage autour du monde*. 1 vol. — *Voyage à Madagascar*. 1 v.
Pouchet (le Dr A. F.) : *L'Univers*; les infiniment grands et les infiniment petits. 1 vol.
Prevost-Paradol : *Études sur les moralistes français*. 1 vol. — *Essai sur l'histoire universelle*. 2 vol.

Quatrefages (A. de) : *Unité de l'espèce humaine.* 1 vol.
Raymond (X.) : *Les marines de la France et de l'Angleterre* (1815-1863). 1 vol.
Renaud : *Les Pensées tristes.* 1 vol.
Rendu : *L'Intelligence des bêtes.* 1 vol.
Roland (Mme) : *Mémoires.* 2 vol.
Rougebief (E.) : *Un fleuron de la France.* 1 vol.
Roussin (A.) : *Une Campagne sur les côtes du Japon.* 1 vol.
Russell-Killough (le comte H.) : 16,000 *lieues à travers l'Asie et l'Océanie.* 2 v.
Saintine (X.-B.) : *La Mythologie du Rhin.* 1 vol. — *Le Chemin des écoliers.* 1 vol. — *Picciola.* 1 vol. — *Seul!* 1 vol.
Sand (George) : *Jean de La Roche.* 1 vol.
Scudo (P.) : *Critique et littérature musicales.* 2 volumes qui se vendent séparément. — *L'Année musicale,* 3 années (1859-1861). 3 vol. qui se vendent séparément. — *Le chevalier Sarti.* 1 vol.
Simon (Jules) : *La Liberté.* 2 vol. — *La Liberté de conscience.* 1 vol. — *La Religion naturelle.* 1 vol. — *Le Devoir.* 1 vol. Ouvrage couronné par l'Académie. — *L'Ouvrière.* 1 vol.
Strada (de) : *Essai d'un ultimum organum.* 2 vol.
Taine (H.) : *Essai sur Tite Live.* 1 vol. Ouvr. couronné par l'Acad. franç. — *Essais de critique et d'histoire.* 1 vol. — *Nouveaux essais de critique et d'histoire.* — *La Fontaine et ses fables.* 1 vol. — *Les Philosophes français au XIXe siècle.* 1 vol. — *Voyage aux Pyrénées.* 1 vol.
Théry : *Conseils aux mères sur les moyens de diriger et d'instruire leurs filles.* 2 vol. Ouvr. cour. par l'Acad. fr.
Töpffer : *Nouvelles genevoises.* 1 vol. — *Rosa et Gertrude.* 1 vol. — *Le Presbytère.* 1 vol. — *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois.* 1 vol.
Trémaux (P.) : *Origine et transformations de l'homme et des autres êtres.* Première partie. 1 vol.
Troplong : *Influence du christianisme sur le droit civil des Romains.* 1 vol
Ulliac-Trémadeure (Mlle) : *La Maîtresse de maison.* 2e édit. 1 vol.
Vapereau (G.) : *L'Année littéraire et dramatique,* huit années (1858-1865). 8 vol. qui se vendent séparément.
Viardot : *Les Musées d'Allemagne.* 1 v. — *Les Musées d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, de Russie.* 1 vol. — *Les Musées d'Espagne.* 1 vol. — *Les Musées de France* (Paris). 1 vol. — *Les musées d'Italie.* 1 vol.
Viennet : *Fables complètes,* édition augmentée de 63 fables inédites. 1 vol.
Vigneaux (Ern.) : *Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique* (1864-1865). 1 vol.
Vivien de Saint-Martin : *L'Année géographique,* (1862-1865). 4 vol. Quatre années qui se vendent séparément.
Wallon : *Vie de N. S. Jésus-Christ, selon la concordance des quatre Évangélistes.* 1 vol.
Wey (Fr.) : *Dick Moon en France,* journal d'un Anglais. 1 vol. — *La haute Savoie.* 1 vol.
Widal (Aug.) : *Études sur Homère.* 1re partie : *Iliade.* 1 vol.
Zeller (J.) : *Épisodes dramatiques de l'histoire d'Italie.* 1 vol. — *L'Année historique* (1859-1862). 4 vol. Chaque année se vend séparément,
Zschokke (Henri) : *Contes suisses.* 1 v.

(DEUXIÈME SÉRIE, A 3 FRANCS LE VOLUME.)

Achard (Amédée) : *Les Coups d'épée de M. de la Guerche.* 2 vol. — *Le duc de Carlepont.* 1 vol. — *Mme de Sarens; Frédérique.* 1 vol.
Barbara : *Ary-Zang.* 1 vol.
Berthet (Élie) : *Les Catacombes de Paris.* 2 vol. — *Le Juré.* 1 vol. — *Les Houilleurs de Polignies.* 1 vol.
Braddon (Miss M.-C.) : *Œuvres* traduites de l'anglais. 16 vol. Chaque roman se vend séparém. *Aurora Floyd.* 2 v. — *Henry Dunbard.* 2 v. — *Lady Lysle.* 1 v. — *La Trace du Serpent.* 2 v. — *Le Capitaine du Vautour.* 1 v. — *Le Secret de lady Audley.* 2 v. — *Le Testament de John Marchmont.* 2 vol. — *Le Triomphe d'Éléanor.* 1 vol. — *Ralph, l'intendant.* 2 vol.
Chancel (Ausone de) : *Le Livre des blondes.* 1 vol.
Deslys (Charles) : *L'Héritage de Charlemagne.* 2 vol. — *La Majorité de mademoiselle Bridot.* 1 vol.
Dickens (Charles) : *Les grandes Espérances,* traduction de l'anglais. 2 vol.
Douglas-Jerrold : *Sous les rideaux,* trad. par M. Alb. Leroy. 1 vol.
Énault (L.) : *En province.* 2 vol. — *Irène.* 1 vol. — *Olga.* 1 vol.
Erckmann-Chatrian : *L'ami Fritz.* 1 v.
Fabre (F.) : *Mlle de Malavieille.* 1 vol.
Féval (P.) : *Les Habits noirs.* 2 vol. — *Cœur d'acier.* 2 vol. — *Annette Laïs.* 1 vol. — *Roger-Bontemps.* 1 vol. — *Les Gens de la noce.* 1 vol.
Frémy (A.) : *Les batailles d'Adrienne.* 1 v.

Gaskell (Mrs) : *Les Amoureux de Sylvia*, traduction de l'anglais. 1 vol.
Gautier (Th.): *Caprices et zigzags*. 1 v.
Gonzalès (E.) : *L'Épée de Suzanne*. 1 vol.
Hawthorne (N.): *La Maison aux sept pignons*, roman américain.
James (C.) : *Toilette d'une Romaine*. 1 v.
Janin (J.) : *Les Oiseaux bleus*. 1 vol.
La Beaume (J.) : *Colette*. 1 vol.
Masson (Michel). *Les Drames de la conscience*. 1 vol.
Nouy (Ch. de) : *Le Roman d'un homme sérieux*. 1 vol.
Reybaud (Mme C.) : *Valdepeiras*. 1 vol.
Robert (A.) : *Combat de l'honneur*. 1 v.
Serret (E.) : *Neuf filles et un garçon*. 1 vol. — *Le Prestige de l'uniforme*. 1 v.
Valrey (Max) : *Les Confidences d'une puritaine*. 1 vol.

SÉRIE A 3 FR. 50 LE VOLUME.

II. ŒUVRES DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

Chateaubriand : *Le Génie du christianisme*. 1 vol. — *Les Martyrs et le dernier des Abencerrages*. 1 vol. — *Atala ; René ; les Natchez*. 1 vol.
Fléchier : *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne en* 1665, annotés par M. Chéruel. 1 vol.
Malherbe : *Œuvres poétiques*, réimprimées pour le texte sur la nouvelle édition publiée par M. Lud. Lalanne dans la collection des Grands Écrivains de la France. 1 vol.
Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, réimprimées pour le texte sur la nouvelle édit. publiée par M. Monmerqué dans la collect. des Grands Écrivains de la France. 8 vol.

III. LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites par *Benjamin Laroche*. 4 séries, qui se vendent séparément : 1re série : *Child-Harold*. 1 v. — 2e série : *Poëmes*. 1 v. — 3e série : *Drames*. 1 v. — 4e série : *Don Juan*. 1 v.
Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par L. Viardot. 2 vol.
Dante : *La Divine Comédie*, traduite de l'italien par *P. A. Fiorentino*. 1 vol
Ossian : Poëmes gaeliques recueillis par *Mac-Pherson*, traduits par *P. Christian*. 1 vol.
Pouchkine : *Poëmes dramatiques*, traduits du russe par I. Tourguéneff et L. Viardot. 1 vol.

IV. LITTÉRATURES ANCIENNES.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Anthologie grecque, trad. sur le texte publié par Fr. Jacob, avec notices. 2 v.
Aristophane : *Œuvres complètes*, traduction par M. C. Poyard. 1 vol.
Diodore de Sicile : *Bibliothèque historique*, trad. par M. F. Hoëfer. 4 vol.
Eschyle. *Les Tragédies*, traduction par M. Bouillet, avec les fragments. 1 vol.
Hérodote : *Histoires*, traduction par M. P. Giguet. 1 vol.
Homère : *OEuvres complètes*, traduction par F. P. Giguet. 1 vol.
Lucien : *Œuvres complètes*, traduction par M. Talbot. 2 vol.
Plutarque : *Les Vies des hommes illustres*, traduction par M. Talbot. 4 vol. — *Les Œuvres morales*, traduction par M. Bétolaud (sous presse).
Thucydide : *Histoire de la guerre du Péloponèse*, trad. par M. Bétant. 1 vol.
Xénophon : *Œuvres complètes*, traduction par M. Talbot. 2 vol.

Des traductions d'autres auteurs sont en préparation.

LITTÉRATURE ROMAINE.

Horace : *Les Œuvres d'Horace*, traduction par Jules Janin. 3e éd. 1 vol.
Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur papier écu vélin. Prix : 20 fr.
Plaute : *Les Comédies*, traduction par M. Sommer. 2 vol.
Satiriques latins (les), contenant *Juvénal, Perse, Sulpicia, Turnus* et *Lucilius*, trad. par M. E. Despois. 1 vol.
Sénèque le philosophe : *Œuvres complètes*, trad. par M. J. Baillard. 2 vol.
Tacite : *Œuvres complètes*, traduct. par J. Burnouf. 1 vol.
Térence : *Les Comédies*, texte latin avec traduction française par A. Magin. 1 v.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

GÉOGRAPHIE

DE STRABON

TRADUCTION NOUVELLE

PAR AMÉDÉE TARDIEU

SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867



